P
Archaeol
F

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

MÉLANGES

D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

XXXIV^e Année — 1914

14 2366
23 | 4 | 17

PARIS
Ancienne Librairie Thorin et Fils
FONTEMOING & C^ie, EDITEURS
4, rue Le Goff, 4

ROME
SPITHÖVER, Place d'Espagne.

Roma, 1914 - Tip. Cuggiani

D
111
E4
t.34

CATHERINIANA

On trouvera réuni sous ce titre une série de textes plutôt qu'une série d'études concernant sainte Catherine de Sienne. Nous nous sommes soigneusement abstenus de commentaires, sur la valeur et la signification même des textes que nous publions. Nous avons seulement indiqué et décrit, quand il en était besoin, les manuscrits qui nous ont fourni nos documents. D'ailleurs tous ces textes seront examinés et critiqués dans le travail que nous préparons sur les sources de l'histoire et de la légende de sainte Catherine de Sienne.

Rome, Janvier 1914.

R. Fawtier.

I.

Fragments inédits de la correspondance de sainte Catherine de Sienne.

On se doutait depuis fort longtemps que les manuscrits contenant les lettres de sainte Catherine de Sienne utilisés par les éditeurs de celles-ci ne nous donnaient souvent qu'un texte sensiblement plus court que l'original lui-même. Le premier éditeur véritablement digne de ce nom de l'*epistolario cateriniano*, le siennois Girolamo Gigli [1] avait déjà tenté de compléter à l'aide d'autres

[1] *L'opere di Santa Caterina da Siena, nuovamente publicate da Girolamo Gigli*, 4 vol. in-4°, Siena-Lucca, 1707-1721; t. II et III, *L'Epistole della serafica vergine S. Caterina da Siena*, t. I, Lucca, L. Venturini, 1721, t. II, Siena, F. Quinza, 1713.

manuscrits [1] le texte donné par les manuscrits T, II, 2 et 3 de la Bibliothèque Communale de Sienne qui servirent de base à son édition. Niccolò Tommaseo [2] suivit son exemple, mais sans y mettre le soin que comportait un pareil travail; il donna pour la lettre 254 (298 de son édition) le texte complet que lui fournissait l'original conservé à la Bibliothèque Communale de Sienne [3], mais s'en tint là; toutes les autres corrections qu'il fit au texte de Gigli furent inspirées par des raisons purement philologiques. Et l'on put croire que l'on s'en tiendrait là désormais. Le dernier et le plus averti des historiens de sainte Catherine de Sienne, M. Edmund Gardner [4], eut l'occasion au cours de ses recherches d'étudier un certain nombre de manuscrits des lettres de la sainte; en appendice à son livre [5] il publia quelques lettres inédites et donna pour quelques autres un texte plus complet. Marchant sur ses traces M. l'Abbé Motzo [6] étudia le manuscrit 292 de la Biblioteca Casanatense à Rome qui lui fournit pour plusieurs lettres un texte différent et sensiblement plus long que celui des autres manuscrits. Entreprénant à notre tour une étude critique de la vie de sainte Catherine de Sienne nous avons refait et complété l'enquête de nos prédécesseurs et c'est une partie des résultats de cette enquête que l'on trouvera ici.

Nous publions en effet ici 17 lettres de sainte Catherine, dont seize étaient déjà connues partiellement et dont une, malheureusement tronquée, est entièrement inédite.

[1] *Loc. cit.*, t. II, p. 762, n. B.

[2] *Le lettere di S. Caterina da Siena ridotte a miglior lezione e in ordine nuovo disposte, con proemio e note di Niccolò Tommaseo,* Firenze, Barbera, 1860, 4 vol. in-8°. Une réimpression de cette édition sous la direction du marquis Piero Misciatelli a été faite en 1912-1913.

[3] *Ms.*, t. III, 3, f° 13.

[4] *St. Catherine of Siena,* London, Dent, 1907, in-8°.

[5] *Op. laud.*, pp. 407-422.

[6] *Alcune lettere di S. Caterina da Siena in parte inedite,* in *Bull. Senese di Stor. Patr.*, t. XVIII, 1911, pp. 369-395.

Les numéros 1-13 de notre publication nous ont été fournis par le manuscrit *Strozzi XXXVIII, 130* de la Biblioteca Nazionale de Florence. Comme nous nous occuperons assez longuement de ce manuscrit dans notre volume sur sainte Catherine de Sienne, où nous essaierons de classer les divers manuscrits de l'*epistolario*, nous n'en entreprendrons pas ici la description. Nous ferons seulement remarquer que ce manuscrit a été connu et utilisé par Gigli [1] et par M. E. G. Gardner [2], tant il est vrai qu'il y a toujours à glaner même sur les pas des meilleurs travailleurs.

Le numéro 14 nous est donné par le manuscrit 1303 de la Biblioteca Riccardiana à Florence; également connu et utilisé par M. Gardner [3], il sera l'objet d'une étude particulière comme le manuscrit précédent dans notre volume.

Le numéro 15 est contenu dans le manuscrit 1415 de la Bibliothèque de feu le Baron Horace de Landau [4]. C'est un codex en parchemin de 107 feuillets non numérotés plus 2 feuillets blancs non numérotés, l'un au début, l'autre à la fin, de 285^{mm} de haut sur 215^{mm} de large, d'une seule main, du XV^{e} siècle, écrit sur deux colonnes à raison de 41 lignes à la colonne pleine. Les titres de chapitres sont en rubriques, et il y a des initiales bleues et rouges fort soignées. Au début du manuscrit, les lettres majuscules, dans le corps même du texte, ont été remplies de couleur jaune, mais le copiste a rapidement renoncé à ce procédé. Le manuscrit contient f° 1-107 le texte de l'adaptation italienne de la Légende Majeure de sainte Catherine de Sienne par le bienheureux Raymond de Capoue due à l'anonyme de Plaisance et publiée à Milan en

[1] *Lettere*, t. II, p. 762, n. B.
[2] *Op. cit.*, p. 417, 418.
[3] *Op. cit.*, p. 412, 413.
[4] Qu'il nous soit permis d'exprimer ici publiquement notre reconnaissance à la propriétaire actuelle du manuscrit Madame Hugo Finaly pour la bienveillante communication qui nous a été faite de celui-ci.

1488. C'est le texte que M. Auvray désigne par la lettre B [1]. Au verso du f° 107 se trouve la lettre que nous publions interrompue brusquement avant la fin. Le manuscrit contenait-il d'autres lettres de sainte Catherine? Il est impossible de répondre à cette question.

Enfin le numéro 16 nous est conservé en original à St. Aloysius's Church, à Oxford [2], et quoique peu de lettres de sainte Catherine soient dans son cas, il n'en est pas moins inédit. M. Arthur F. Spender signala jadis ce document dans une éphémère revue anglaise devenue fort rare [3], il en publia une photographie [4] et une traduction anglaise d'ailleurs assez exacte [5], mais le texte même de la lettre ne fut pas publié. Celle-ci est écrite sur une feuille de papier de 201^{mm} sur 176^{mm} et l'adresse est écrite au dos. L'écriture de ce document se rapproche très sensiblement de celle de la lettre conservée à la confrérie de Santa Lucia à Sienne. C'est dans tous les cas celle d'un homme qui savait le latin et ce n'est ni Neri di Landoccio Pagliaresi, ni vraisemblablement Stefano Maconi.

Du numéro 17 déjà connu et publié par Gigli nous avons de nouveau donné le texte conservé pour moitié (l'autre moitié du feuillet ayant disparue) à la Bibliothèque Communale de Sienne (manuscrit T, III, 3, f° 11). Cette publication permettra de se rendre compte que cette lettre nous est parvenue tronquée dans les ma-

[1] L. Auvray, *Les deux versions italiennes de la légende de sainte Catherine de Sienne* dans *Bulletin Italien*, t. X, 1910, pp. 1-23.

[2] Nous prions les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, de Pope's Hall, à Oxford, entre les mains desquels ce document est passé à la suite de la mort de M. Hartwell de la Garde Grissell, de vouloir bien agréer nos remerciements pour la libérale communication qu'ils nous en ont faite.

[3] *St. Peter's, an illustrated magazine*, London, in-8°, vol. IV, sept. 1899-fév. 1900, pp. 21-31.

[4] *Loc. cit.*, p. 27.

[5] *Loc. cit.*, pp. 27-28.

nuscrits et peut-être quelque habile italianisant arrivera-t-il a restituer le fragment disparu.

Nous avons dans nos publications scrupuleusement conservé l'orthographe des manuscrits et des originaux, l'intérêt de celle-ci pouvant être considérable tant au point de vue de l'histoire que de la philologie.

1. — *Strozzianus XXXVIII, 130,* f. 35 (*Gigli*, 291 ; *Tommaseo,* 179).

Ad Francesco di Pippino sarto da Firenze ed a Monna Agnesa sua donna.

Al nome di Gesu Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuolo e figliuola in Cristo dolce Gesu ; Io Catarina serva e schiava de' servi di Gesu Cristo scrivo a voi nel prezioso sangue suo con desiderio di vedervi amatori della virtu però che in altro modo non potreste avere la vita della gratia, ne partecipare el sangue del figliuolo di Dio. Poi dunque che ella c'è tanto necessaria convienci in tutto stirpare da noi e vitii e piantare la virtù, e far forza alle nostre passioni sensitive, e dire a noi medesimi : innanzi voglio morire che offendere el mio Creatore e tollarmi la bellezza dell'anima mia. E cosi voglio, carissimi figliuoli che facciate ; siatemi specchio di virtu, e mettetemi el mondo con tutte le sue delitie sotto i piei, e voi seguite Cristo crocifisso. Altro non dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Date a Francesco el libro e privilegii perche io voglio scrivere alcuna cosa ; el privilegio voglio per fare dire la messa si che daretegli li. Cento migliaia di volte mi confortate Bartolo e Monna Orsa tenerissimamente, e Monna Ginevra, e benedicete Bastiano e tutti gli altri figliuoli e figliuole. Gesu dolce, Gesu. Amore.

2. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 36 (*Gigli*, 362; *Tommaseo*, 251).

Ad monna Agnesa predetta.

Al nome di Gesu Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissima figliuola in Cristo dolce Gesu, Io Catarina serva e schiava de' servi di Gesu Cristo scrivo a te nel prezioso sangue suo con desiderio di vederti vestita della vera e reale virtù, pero che senza la virtù non potiamo piacere a Dio, ma queste virtù non le puoi trovare altrui che nell'affetto della carità; e l'affetto della carità si truova nel dolce e amoroso verbo; le quali virtù si nutricano in sul arbore della santissima croce. Tu dunque come vera figliuola attacati a questo arbore a ricogliare di questi frutti e a questo modo t'inebriarai e vestirai delle vere e reali virtù. Bagnati nel sangue di Cristo crocifisso e nascondeti nel constato suo e ine fa una dolce abitatione per uno santo cognoscimento di te, e con uno vero cognoscimento della larghezza della sua bontà. In concepe uno amore all'onore suo e salute dell'anime, offerendo dolci e amorosi desideri dinanzi da Dio per loro. Altro non ti dico. Permane nella santa e dolce dilettione di Dio. Conforta Monna Ginevra e Magdalena e tutte l'altre figliuole. Gesu dolce, Gesù Amore.

3. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 36 (*Gigli*, 289; *Tommaseo*, 248).

Ad Bartolo Usimbardi e Monna Orsa sua donna; et ad Francesco sarto et ad Monna Agnesa sua donna da Firenze.

Al nome di Gesu Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli e figliuole in Cristo dolce Gesu, Io Catarina serva e schiava de' servi di Gesu Cristo scrivo a voi nel prezioso sangue suo con desiderio di vedervi arsi e consumati nel fuoco della divina carita, el quale è quel fuoco che ardendo non consuma ma fa ingrassare l'anima ed uniscela e transformala in se fuoco d'amore

divino quando l'anima raguarda se avere l'essere da Dio solo per amore, e raguarda che per amore Dio li a concedute tutte le gratie et i doni che sono fondati sopra l'essere, e poi anco vedra che per amore Dio eterno a donato a noi el Verbo del figliuolo suo perche pagasse per noi el debito al quale eravamo obligati, e traesseci dell'oscura prigione e servitudine del dimonio, della quale non poteva l'uomo per se uscire ed esso Verbo divino diventando uomo mortale entrò al campo della battaglia per noi e sconfigendo el dimonio ruppe l'oscura prigione e trasseci della misera servitù nella quale tanto tempo era stata tutta l'umana generatione, e con la croce aperse a noi la porta di vita eterna; e tutto questo a fatto per amore. Avendoci dunque mostrata la via, aperta la porta, rimane solo da noi se non caminiamo per essa, però che possiamo andare francamente, e con grande confidentia sotto questo gonfalone glorioso della croce, però che e nemici sono sconfitti e spaventansi per esso, ed el dolce Dio nostro con grandissimo amore ci aspetta e c'invita che andiamo a godere lui sommo eterno bene. O amore inestimabile! o carita immensa! o fuoco di divina carita! Quale sara quel cuore che vedendosi amare con tanto fuoco d'amore che non si dissolva per amore e che non si trasformi tutto in lui? Troppo è duro e drittamente cuore più duro del diamante, che non si scalda a tanto fuoco. Voglio adunque, carissime figliuole mie, Monna Orsa e Monna Agnesa, che voi vi destiate dal sonno della negligentia e che vi leviate a vedere coll'occhio dell'intelletto tanto fuoco d'amore. Ed el simile dico a voi, figliuolo mio Francesco, e vedutolo sarete costretti ad amare; amando vi sara leggiero el portare ogni grande fatto per Dio, e subito si stenderà sopra el prossimo vostro, che è quella cosa che è piu amata da Dio, e cosi adempirete el commandamento dell'amore di Dio e del prossimo. Altro per la brevità del tempo non dico per ora se non che voi vi confortiate in Cristo crocifisso e bagnatevi nel sangue dolcissimo suo. E queste donne Lysa ed Alessa e l'altre vi confortano e vi si rac-

comandano. Benedicete e figliuoli vostri e confortate Bartolo. E voi Francesco e Monna Agnesa benedicete Bastiano. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

4. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 37 (*Gigli*, 363; *Tommaseo*, 91).

Ad Monna Agnesa predetta.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissima figliuola in Cristo dolce Gesù, Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesu Cristo, scrivo a te nel pretioso sangue suo con desiderio di vederti crescere in uno desiderio santo ed in una patientia vera per si fatto modo che mai non ti scordi della dolce volontà di Dio, ma con una allegrezza ti sappia conformare in ogni tempo, che Dio ti da, e con allegrezza annegarti nel sangue di Cristo crocifisso, ed ine fare el tuo riposo ed ogni tua abitatione. In questo glorioso sangue ricevarai el lume, però che nel sangue si consuma le tenebre. Ricevarai la vita della gratia perocchè nel sangue ci tolse la morte, e gustarai el fuoco della ardentissima carità perocchè per amore fu sparto ed anco l'amore fu quello, ch'el tenne confitto e chiavellato in croce. Non erano sufficienti e chiovi se l'amore non l'avesse tenuto, ma l'amore el tenne. Di questo amore voglio che tu ti vesta e volendotene vestire, ti conviene bagnare nel sangue di Cristo crocifisso, e così voglio che tu facci. Sia sollecita all'oratione santa al luogo e al tempo suo quando tu puoi, pero che ella è quella Madre che nutrica e figliuoli delle virtù. Altro non ti dico. Permane nella santa e dolce dilettione di Dio. Raccomandati a Bartolo ed a Monna Orsa e benedimmi Bastiano. Di Francesco non ti dare pena veruna che io non no pena veruna io, perche io cognosco i modi suoi e so che allui stesso nencresce, e so bene che elli ama e per amore fa cio che puo, ma bene ti prego che tu preghi lui che non si dia fadiga quando vede che io nol soddisfo come

vorrebbe, che alcuna volta per lo molto avere affare non posso, ma quando io potro, faro allui ed a te come all'anima mia. Gesù dolce, Gesù amore.

5. — *Strozzianus XXXVIII, 130.* f. 37 (*Gigli*, 298; *Tommaseo*, 176).

Ad Francesco di San Miniato sarto in Firenze.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimo figliuolo in Cristo dolce Gesù, Io Catarina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel prezioso sangue suo con desiderio di veder crescere in voi el fuoco del santo desiderio, però che non crescendo tornareste a dietro, e tornando a dietro sareste degno di maggior giudicio che se mai non vi fusse mosso; però che più è richiesto a chi più a ricevuto. Voglio adunque che virilmente vi leviate dal sonno della negligentia, e con ogni studio brigate di crescere in voi el lume; però che crescendo il lume cresciara l'amore, e crescendo l'amore, cresceranno le virtù e l'opere infine alla morte, e allora renderete quello che v'è richiesto, cioe d'amare Dio sopra tutte le cose, e 'l prossimo come voi medesimo.

E cosi dico a te, Agnesa, fa che io ti senta crescere in fame dell'onore di Dio e della salute dell'anime, e spandere fiumi di lagrime con umile e continua oratione dinanzi a Dio per salute di tutto quanto el Mondo, e specialmente per la riformatione della dolce sposa di Cristo, la quale vediamo venire in tanta tenebre e in tanta ruina. Non dico più. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio.

Pregovi che di subbito portiate a Giannozo la lettera che io vi mando con questa e non manchi che non gli li portiate dovunque elli è. E lui pregate che prestamente dia o faccia dare quella di Ghallo che è nella sua e se bisognà che voi la portiate voi si 'l fate. Altro non dico. Confortate Bartalo e Monna Orsa, Ginevra e tutte l'altre figliuole e scriveteci novelle di lore e benedicete Bastiano.

Fatta a dì XIII d'Ottobre 1378.

6. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 37 v. (*Gigli*, 366 : *Tommaseo*, 93).

Ad Monna Orsa donna di Bartalo Usimbardi ed a Monna Agnesa donna di Francesco sarto da Firenze.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissime figliuole in Cristo dolce Gesù, Io Catarina serva e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel prezioso sangue suo con desiderio di vedervi perseverare nel santo desiderio, accio che mai non volliate el capo addietro, perciò che non riceveraste el frutto e trapassareste la parola del nostro salvatore che dice che noi non volliamo el capo in dietro a mirare l'arato. Adunque siate perseveranti e raguardate non a quello che è fatto, ma a quello che avete a fare. E che abbiamo a fare? A rivoltare continuamente l'affetto nostro verso di Dio, spregiando el mondo con tutte le sue delitie, ed amando la virtù, portando con vera patientia cio che la divina bontà permette a noi, considerando che ciò che dà, dà per nostro bene accio che siamo santificati in lui, e nel sangue trovaremo che gli è così la verità. Di questo glorioso sangue, che ci manifesta tanto dolce verità, ce ne dobbiamo empire la memoria, accio che non stiamo mai senza el suo ricordamento: e così voglio che facciate voi, carissime figliuole, pero che in questo modo perseverarete in fine alla morte, e nell'ultimo della vita vostra ricevarete la eterna visione di Dio. Non dico più qui.

Riprendoti dolcemente, carissima figliuola, che tu non ai tenuto a mente quello che io ti dissi, cioè di non rispondare a persona che di me ti dicesse neuna cosa che ti paresse meno che buona; non voglio che tu facci più così, ma voglio che l'una e l'altra di voi risponda in questo modo a chi vi narrasse e difetti miei, che non ne narrano tanti quanti molti più ne potrebbero narrare. Dite a loro che si muovano a compassione dentro nei cuori loro dinanzi a Dio, come essi el mostrano con la lingua, pregando tanto la di-

vina bontà per me che corregga la vita mia; poi dite a loro che el sommo giudice è quello che punirà ogni mio difetto, e remunerarà ogni fadiga che per lo suo amore si portarà. Verso di Monna Paula non voglio che pigli neuno sdegno, ma pensa che ella facci come la buona madre che vuole provare la figliuola se ella ha virtù ò no. Confesso veramente che in me poca virtù ha trovata, ma ho speranza nel mio creatore che mi farà correggere e mutare modo. Confortatevi e non vi date più pena pero che ci trovaremo unite nel fuoco della divina carità, la quale unione non ci sara tolta nè da dimonio nè da creatura. Altro non vi dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Raccomandateci a Bartolo e benedicete Bastiano e tutta l'altra famiglia. Gesù dolce, Gesù amore.

7. — *Strozzianus XXXVIII, 130,* f. 38 v. (*Gigli*, 364; *Tommaseo*, 300).

A Monna Agnesa predetta.

Al nome di Gesù Cristo crocefisso e di Maria dolce.

Carissima figliuola in Cristo dolce Gesù, Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a te nel pretioso sangue suo con desiderio di vederti bagnata ed annegata nel sangue di Cristo crocifisso acciochè per amore del sangue tu dia el sangue, e la vita per amore della vita. O carissima figliuola ora è el tempo di morire spasimata per onore di Dio e per salute dell'anime, ed offerire lagrime umili e continue orationi dinanzi a Dio per la necessità di tutto quanto el mondo. Voglio dunque che tu ti nasconda nel costato di Cristo crocifisso e bagnati nel sangue dolcissimo suo. Altro non dico. Permane nella santa e dolce dilettione di Dio.

Comandoti che tu non digiuni se non come io ti lassai e che tu non facci disciplina. Dell'oratione de sancto ed afocato desiderio e dell'altre vere e reali virtù piglia tu quantunque tu vuoli e de la vigilia, ma de queste no. E centa voglio che tu tenga una ca-

tenella come quella che io avevo ma non quella che tu tieni e tienla sì larga che tu vi possa mettere el dito, e fa che tu non passi questa obedientia. Permane nela santa e dolce dilectione di Dio.

Raccomandaci a tutte coteste figliuole, a Ginevra ed a tutte l'altre, e benedimmi Bastiano; Dio el riempia della sua dolcissima gratia. Gesù dolce, Gesù amore.

Fatta a dì quattro d'Ottobre.

8. — *Strozzianus XXXVIII, 130,* f. 39 (*Gigli,* 293; *Tommaseo,* 290).

Ad Francesco sarto predetto.

Al nome di Gesù Cristo crocefisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli e figliuola in Cristo dolce Gesù; Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue suo, con desiderio di vedervi veri servi di Cristo crocifisso, costanti e perseveranti in fine alla morte, accio che riceviate la corona della gloria, la quale corona non si dà a chi solo comincia, ma a chi persevera in fine all'ultimo. Voglio adunque che con ogni sollecitudine v'ingegniate di corrire per la via della verità, studiandovi sempre di crescere di virtu in virtù, però che il non crescere sarebbe un tornare a dietro. E che modo terremo, carissimi figliuoli, a crescere in noi el fuoco del desiderio santo? Il modo è questo: che noi poniamo della legna in sul fuoco. Et che legna? Di recarsi a memoria i molti ed infiniti benefitii ricevuti da Dio, che innumerabili sono, e massimamente el beneficio del sangue del Verbo unigenito suo figliuolo, el quale ci manifesta l'amore ineffabile che Dio ci a; pero che per questo e per molti altri benefitii ricevuti verremo e cresceremo in amore. Convienci anco attentamente ripensare i molti ed innumerabili difetti e peccati ed offese fatte a lui, e con amaritudine e contritione dolerci, e vedere quanta è stata ed è la misericordia sua verso di noi a non ne averci fatti inghiot-

tire alla terra o divorare agli animali, e per queste cose fatte legna eresciara in noi el fuoco: onde per li beneficii averemo conceputo amore alle virtù, e per le nostre iniquità concepiremo odio al vitio ed alla propria sensualità, che ce n'è la cagione. In questo modo perseverremo in fine alla morte, crescendo continuamente; ed allora sarete veri servi di Cristo crocifisso come io dissi che desideravo di vedervi, e così vi prego che faeciate per l'amore di Cristo crocifisso, accio che io in voi vegga compire la volontà di Dio, e 'l desiderio mio. Non dico più.

Ricevetti le vostre lettere e respondovi che quando io sapro di vero la mia andata vel faro sapere e del camino brigaro di farne la volontà di Dio. El vostro compane m'è e sara sempre raccomandato e quando verra a me, m'ingegnaro di consolarlo e d'aitarlo con la parola e con l'oratione giusta al mio potere mediante la gratia di Dio. Mando ad voi Francesco sei lettere, pregovi per l'amore di Jhesu Cristo che duriate fadiga a darle prestammente tutte però che qua sono soprastate e deveva alcuna di grande bisogno. Benedicete Bastiano e salutate Monna Orsa e Bartalo. Tutte queste donne vi confortano in Christo Jhesù. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

9. — *Strozzianus XXXVIII, 130,* f. 39 v. (*Gigli,* 294; *Tommaseo,* 249).

A Francesco sarto predetto.

Al nome di Gesù Cristo eroeifisso e di Maria dolce.

Carissimo figliuolo e figliuola in Christo dolee Gesù, Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi veri pellegrini. Ogni creatura, che à in se ragione, è peregrina in questa vita; però che non è qui el nostro fine, ma el termine dove dobbiamo andare, e per lo quale noi fummo creati, è vita eterna. E però voglio che ca-

miniamo, che la via è fatta, cioè la dottrina di Cristo crocifisso per la quale chi va non va in tenebre ma giogne a perfetissima luce. Convienci adunque avere la conditione del peregrino, el quale, per diletto che trovasse, nè per malagevolezza di camino non si volle a tornare a dietro, nè si pone a restare tra via, ma con perseverantia camina in fine a tanto che giogne al termine suo. Or così, carissimi figliuoli, conviene fare a noi; noi siamo entrati in questo camino della dottrina del dolce ed amoroso verbo per giognere al Padre eterno, e trovianci in mali passi e malagevoli delle ingiurie, e scherni delle creature e delle battaglie della dimonia; e non ci conviene però ponere a sedere, e vollere el capo a dietro per impatientia, ma virilmente col lume della fede trapassare tutto, e con vera umiltà chinare el capo alla dolce volontà di Dio, che per nostra utilità ci permette questi oscuri passi, acciò che abbia più di che remunerarci; pero che come dice el glorioso Paolo: « Beato è colui che sostiene la tentatione però che quando sarà provato ricevarà la corona della vita ». E in uno altro luogo dice: « Non sara coronato se non chi legittimamente averà combattuto ». Rallegratevi adunque quando vi vedete ricevere le molte molestie dalle dimonia ò dalle creature, però che essi vi fabricano la corona e con vera perseverantia caminate per la strada della verità, e così i molti diletti, onori e piaceri, che il mondo ci mostrasse, ò promettesse, ò la nostra fragile carne desiderasse, anco non vi facci ponere a riposare per diletto, ma come veri peregrini fate vista di non vedere seguitando el vostro viaggio con fortezza in fine alla morte, accio che giognate al termine vostro. Or così vi prego che facciate per l'amore di Gesù Cristo. Non dico più qui.

Più e più dì sono passati che io scripxi una lettera a Bartalo nela quali l'avisai come io v'avevo accattata la indulgentia di colpe e di pena a voi due ed allui ed a Monna Orsa ed a molti altri di costa de quelli tutti si fara uno privilegio insieme per meno inpaccio e mandarello el più tosto che si porra. Sì che rallegratevi

in Cristo, figliuoli, ed ingegnatevi d'essere grati e conoscenti al vostro creatore. Pregovi che le lettere che io vi mando con questa siano bene date. E dice a Monna Ghostantia che io lor accatata la indulgentia allei ed a..... Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Tutta questa famiglia vi confortano. Gesù dolce, Gesù amore.

10. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 41 (*Gigli*, 295 ; *Tommaseo*, 274).

Ad Francesco sarto predetto ed a Monna Agnesa sua donna.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli in Cristo dolce Gesù ; Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo, con desiderio di vedervi fondati nel timore santo di Dio, però che senza questo timore non potresti partecipare la vita della gratia in voi. Questo timore santo caccia ogni timore servile che fusse nell'anima e dà grande sicurtà in tanto che per compire la volontà di Dio nè teme non cura dispiacere agli uomini. Questi non cura rimproperio, stratio ò villania, nè teme di perdere la sustantia temporale, ò etiandio la vita, purchè si vegga fare el debito suo di rendere gloria e loda al nome di Dio. Levato à l'occhio suo della terra e postolo nel suo creatore, seguitando con grande sollecitudine le vestigie di Cristo crocifisso. Tutte le operationi sue sono dirizzate ed ordinate secondo la volontà di Dio ; sta nella dilettione della carità con tutte le creature che anno in loro ragione ; ogni bene, riposo, pace, quiete esce di questo santo e dolce timore, ed ogni perfettione ne seguita all'anima che è fondata in verità in esso. E però vi dissi che io desideravo di vedervi fondati nel detto timore santo, e così vi prego che facciate per l'amore di Cristo crocifisso.

Ebbi per Sandro le vostre lettere, respondovi che del facto de lo spedale non si puo qua impetrare neuna gratia di perdono ò d'altro,

se prima non è fatto ed inviato, e però prima facconci e comincisi e poi brigaremo di inassiarlo col sangue di Christo el quale ci ministrara el vicario suo. Io non sono per fare ora altro passaggio però che il passaggio è qui, perchè abbiamo gl'infedeli e persecutori della Chiesa di Dio al lato all'uscio, sì che non è da andare altrove per passaggio. Io vi mandai più dì fa per uno frate predicatore el privilegio de la indulgentia; rispondete se l'avete avuto e fatene come allora vi scripxi. Confortate Bartalo e Monna Orsa e benedicete i fanciulli loro e Bastiano. Sia vi raccomandato Gianozzo e confortatelo e benedicetelo molto per mia parte. Altro non vi dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Fate che io vi senta crescere in virtù e non essere sempre fanciulli. Gesù dolce, Gesù amore.

A Monna Agnesa dico che non venga qua, ma se mi volete trovare andatevene ala Croce. Quando sa tempo Dio ci dara el modo e l'attitudine che noi siamo insieme.

11. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 41 v. (*Gigli*, 296; *Tommaseo*, 265).

Ad Francesco ed a Monna Agnesa predetti.

Al nome di Gesu Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli in Cristo dolce Gesù; Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi spogliati di voi medesimi e vestiti di Cristo crocifisso, morti ad ogni propria ed a ogni parere e piacere umano, e solo viva in voi la dolce sua verità, però che che in altro modo non veggo che poteste perseverare nella virtù, e non perseverando non ricevereste la corona della beatitudine, e cosi avereste perduto el frutto delle vostre fadighe.

Voglio adunque, figliuoli miei dolci, che in tutto vi studiate d'uccidere questa perversa volontà sensitiva, la quale sempre vuole ribellare a Dio, ed el modo di ucciderla è questo: di salire sopra

la sedia della coscientia vostra, e tenervi ragione, e non lassare passare uno minimo pensiero fuore di Dio che non sia corretto con grande rimproverio. Faccia l'uomo due parti di se, cioe la sensualità e la ragione, e questa ragione tragga fuore el coltello di due tagli, cioe odio del vitio ed amore della virtù, e con essa tenga la sensualità per serva, dibarbicando e divellendo ogni vitio e movimento di vitio dall'anima sua. E mai non dia a questa serva cosa che gli adimandi, ma coll'amore delle virtù conculcarla sotto e piei dell'affetto. Se ella vuole dormire, e tu con la vigilia e coll'umile oratione; se vuole mangiare, e tu digiuna; se si leva a concupiscentia, e tu colla disciplina; se vuole starsi in negligentia, e tu coll'esercitio santo; se s'avviluppa per sua fragilità ò per illusione del dimonio in vani e disonesti pensieri, e tu ti leva col rimproverio, vituperandola, e colla memoria della morte la impaurisce, e con santi pensieri cacciare i disonesti, e così in ogni cosa fare forza a voi medesimi; ma ogni cosa con discretione, cioè della vita corporale pigliando la necessità della natura, acciò che 'l corpo, come strumento possa aitare l'anima, ed esercitarsi per Dio. Per questo modo con molta forza e violentia, che farete a questa perversa legge della carne nostra, e della volontà propria, averete vittoria di tutti e vitii, ed acquistarete in voi tutte le virtù. Ma questo non veggo che poteste fare mentre fuste vestiti di voi; e però vi dissi che io desideravo di vedervene spogliati e vestiti di Cristo crocifisso. E così vi prego strettissimamente che vi ingegniate di fare, accio che voi siate la gloria mia. Fate che io vi vegga due specchi di virtù nel cospetto di Dio e levatevi oggimai da tanta negligentia ed ignorantia quanto io sento in voi, e non mi date materia di pianto ma d'allegrezza. Non dico piu. Spero nella bonta di Dio che ancora mi darà consolatione di voi.

Per molte occupationi e per la poca mia carità non v'o scripto gia è buono pezzo, non voglio però che ne pigliate pena ma con fede viva tenete che più che mai desidero di vedervi scripti nel

libro della vita, e dinanzi a Dio vi tengo con quello desiderio che è piaciuto e piace alla sua bontà di infondere nell'anima di me miserabile, e così intendo di fare per lo innanzi mediante la divina gratia. Altro non vi dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio.

Confortate e benedicete Bartalo e Monna Orsa con tutta la loro famiglia e beneditemi Bastiano. Diteli che mi pari di forza e che si gardi da l'usance degli altrui fanciulli, che se nol fara io li faro più presso che elli non crede. Tutti siamo bene per la gratia di Dio. Lysa, Alexa e le giovanne molto vi confortano in Cristo Gesù e questo negligente di Barduccio vi si raccomanda. Se con questa vi sono date due altre lettere, fate che tosto siano date a cui elle vanno. Gesù dolce, Gesù amore.

12. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 42 v. (*Gigli*, 297 ; *Tommaseo*, 190).

A Francesco ed a Monna Agnesa predetti.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli in Cristo dolce Gesù; Io, Catarina, schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi alluminati di vero lume, accio che perseveriate nella virtu in fine alla morte. Senza el lume, carissimi, andareste in tenebre e non cognosciareste la verità, e le cose dolci vi parrebbero amare, e le amare dolci; ma avendo el lume saremo cauti e fuggiremo tutte quelle cose che avessero a diminuire in noi la virtù e l'amore, che dobbiamo avere schietto al nostro creatore. Con questo lume vederemo quanto è pericolosa la conversatione di quelli che vivono senza el timore di Dio; però che ella è el fondamento della nostra ruina; ella ci fa ingrossare la coscientia, tolleci la Madre dell'oratione, leva via l'astinentia, impedisce il fervore, dilata l'affetto ne' diletti vani del mondo, furaci l'umiltà santa, tol-

leci l'onestà, apre i sentimenti del corpo, ed accieca l'occhio dell'intelletto nostro, in tanto che mai non pare che l'anima abbia incominciato a cognoscere el suo creatore. E così a poco a poco non s'avvede la creatura e trovasi d'un'angelo terrestre diventato dimonio d'Inferno. E dove è la purità che tu solevi avere? Ove è el desiderio di patire per Dio? Dove sono le lagrime che tu solevi spandere nel conspecto di Dio con umile e continua e fedele oratione? Dove è la carità fraterna che tu avevi a ogni creatura ragionevole? Nulla cen'è rimaso, però che el dimonio m'a furato tutto col mezzo delli servi suoi. Non voglio, figliuoli carissimi e dolcissimi, che questo adivenga a voi, ma la vostra conversatione sia sempre con quelli che temono ed amano Dio in verità. Questi sono cagione di riscaldare la freddezza del cuore nostro, dissolvono la duritia con dolci ragionamenti di Dio, ragionando della grande bontà e carità sua verso di noi, l'uno è cagione di dare lume all'altro, ricercando la dottrina di Cristo crocifisso e la vita de' santi. Odiansi tutti e sentimenti del corpo, con una modestia santa abbraccia la umiltà e la viltà sua sorella, disprezzando se medesimo, e così brevemente seguita della conversatione de' servi di Dio, si come ogni male ci dà quella de' servi del mondo. Onde dice lo Spirito Santo per bocca del profeta: « Tu sarai santo con i santi, innocente coll'innocenti, ed eletto cogli eletti e perverso con perversi ». Voglio adunque che a questo abbiate una grande avvertentia di sempre conversare con i servi di Dio e serve, e gli altri e l'altre fuggire come fuoco, e non vi fidate mai di voi dicendo no: « io son forte e non temo che questi mi faccia cadere ». Non così per l'amore di Dio ma con vera umiltà cognosciamo che se Dio non ci tiene egli, noi saremmo dimoni incarnati. Noi n'abbiamo l'exemplo innanzi si fatto che sempre doviamo stare in tremore. Son certa, se averete vero lume, che voi in questo ed in ogni altra cosa compirete la volonta di Dio ed il desiderio mio, altrimenti no. E però vi dissi che io desideravo di vedervi illuminati d'esso lume.

Per fretta non dico più ora. Raccomandateci a Bartolo ed a Monna Orsa strettamente e benedicete Bastiano. Quando vedete ..ore ora confortatelo molto e ditegli che ci scriva come elli sta. Lysa, Alexa e tutti gli altri vi confortano in Cristo. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio.

Poi che io ebbi scritta questa lettera ricevetti le vostre due alequali non bisogna fare altra risposta. Confortatevi in Cristo Gesu. Gesù dolce, Gesù amore.

13. — *Strozzianus XXXVIII, 130*, f. 43 v. (*Gigli*, 322 ; *Tommaseo*, 262).

Ad Monna Tora figliuola di Missere Piero Gambacorti da Pisa.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissima figliuola in Cristo dolcè Gesù : Io, Catarina, serva e schiava de' servi di Gesu Cristo, scrivo a te nel pretioso sangue suo con desiderio di vederti vera serva e sposa di Cristo crocifisso, si e per si fatto modo che per lo suo amore el mondo ti venga a tedio con tutte le sue delitie, però che non anno in loro fermezza nè stabilità veruna. E tu vedi bene, figliuola mia, che l'è così la verità : el mondo a te si mostrò di gran bellezza e piacere, ed ora a mostrato che tutte le sue allegrezze e piaceri sono vani e caduchi, e germinano tristitia, con grande amaritudine all'anima che disordinatamente le possede, e tollono la vita della gratia, e danno morte, e cadene l'anima in somma miseria e povertà. Bene è dunque da fuggirlo e da odiare la propria sensualità ed ogni diletto del mondo, e disprezzarli con tutto el cuore e con tutto l'affetto, e servire solo al nostro dolcissimo creatore, el quale servire non è essere servo, ma fa regnare, percio che tutti ci fa signori nella vita durabile ed in questo vita diventa libero, però che s'è sciolta dal legame del peccato mortale e de la morte del mondo e dalla propria sensualità, e la ragione n'è fatta signoria, e signo-

reggiandola ella è signoria di tutto el mondo, però che se ne fa beffe, e neuno è che pienamente el possa possedere se non colui che perfettamente lo dispregià. E non sarebbe ben stolta e matta quell'anima che puo esser libera e sposa, ed ella si facesse serva e schiava, rivendendosi al dimonio e adultera? Certo si; e questo fa l'anima che essendo liberata dalla servitudine del dimonio, ricomperata dal sangue di Cristo crocifisso, non d'oro nè d'argento ma di sangue, ella tiene a vile sè, e non ricognosce la dignità sua, e sprega e avvilisce el sangue, del quale è ricomperata con tanto fuoco d'amore. Ed avendola Dio fatta sposa del verbo del suo figliuolo, el quale dolce Gesù la sposò colla carne sua, però che quando elli fu circonciso tanta carne si levò nella circoncisione quanta è una estremità d'uno anello, in segno che come sposo voleva sposare l'umana generatione, ed ella amando alcuna cosa fuora di lui, ò padre, ò madre, ò sorella, ò fratelli, ò ricchezze, ò stati del mondo, diventa adultera e non sposa leale nè fedele al sposo suo, perche la vera sposa non ama altro ch'el sposo suo cioè cosa che fosse contro la sua volontà. E così debba fare la vera sposa di Cristo, cioè amare solamente lui con tutto el cuore, con tutta l'anima e con tutte le sue sforze e odiare quello che elli hodia, cioè el vitio e'l peccato, che tanto elli l'odiò e li dispiacque che volle punirlo sopra el corpo suo in salute nostra; ed amare quello che lui ama ciò sono le virtù, le quali si provano nella carità del prossimo servandolo con la carità fraterna nelle sue necessità, secondo che c'è possibile. E però io voglio che tu sia sposa e serva fedele, e senza sposo non voglio che tu stia.

Secondo ch'io o inteso, pare che Dio s'abbia chiamato a se lo sposo tuo, della qual cosa, se elli si dispose bene dell'anima sua, son contenta che elli abbia quel vero fine per lo quale fu creato. Onde poi che Dio ti à sciolta dal mondo, vogli che tu ti leghi con lui, e sposati a esso Cristo crocifisso coll'anello della santissima fede, e vestiti non di bruno, cioè della nerezza dell'amore proprio e del

piacere del mondo, ma della bianchezza della purità, conservando la mente e 'l corpo tuo nello stato della continentia, e sopra questa purità ci pone el mantello vermiglio della carità di Dio e del prossimo tuo, affibbiato di perfetta umiltà, colla fregiatura delle vere e reali virtù, con umile e continua oratione, però che senza questo mezzo non potresti venire a veruna virtù; e fa che tu lavi la faccia dell'anima tua colla confessione spesso, e colla contritione del cuore, el quale sara unguento odorifero che ti fara piacere allo sposo tuo Cristo benedetto. E così adornata va alla mensa dell'altare a ricevare el pane vivo che dà vita, cibo degli angeli, allora è el tempo suo, come è per le Pasque, e per le feste di Maria dolce, e secondo che Dio ti dispone per cotali altre feste solenni, e dilettati di stare alla mensa continuamente della santissima croce, e ine nasconde e serrati nella camera sua cioè nel costato di Cristo Crocifisso, dove tu troverai el bagno del sangue, che elli t'a fatto per lavare la lebra dell'anima tua, e li trovarai el secreto del cuore tuo, mostrandoti nell'apritura del lato, che t'a amata e t'ama inestimabilmente: e pensa che questo dolce sposo è molto geloso, però che non vede la sposa sua sì poco partire da se, che elli si sdegna e ritrae dall'anima la grazia e la dolcezza sua.

Voglio dunque che tu fugga la conversatione de' secolari e secolare al più che tu puoi, acciò che tu non cadessi in cosa ch'el sposo tuo si partisse da te, e però sia abitatrice della cella, e guarda che tu non perda el tempo tuo, imperocchè molto più ti sarebbe richiesto ora che prima; ma sempre esercita el tempo ò coll'orazione, ò colla lezione, ò con fare alcuna cosa manuale, accio che tu non caggi nell'otio però che sarebbe pericolosa cosa; e resistendo virilmente senza alcuno timore ripararai a' colpi collo scudo della santissima fede, confidandoti nel tuo sposo Cristo, el quale combatterà per te. Io so che tu entrerai ora, e forsi che sei entrata che dirò meglio, nel campo delle molte battaglie del Dimonio, gettandoti molte cogitazioni e pensieri nella mente tua, e delle creature, che

non sarà meno forte battaglia ma forse più. So che ti poneranno innanzi che tu sia fanciulla, e però non stia bene in cotesto stato, quasi reputandoselo a vergogna, e semplici ignoranti e con poco lume, se non ti rallogassero al mondo. Ma tu sia forte e costante, fondata in su la viva pietra, e pensa che se Dio sarà per te, veruno sarà contra te; ne credere nè a Dimonio, nè a creatura quando ti consigliassero delle cose che fussero fuore della volontà di Dio, ò contra lo stato della continentia. Confidati in Cristo crocifisso, ch'el ti farà passare questo mare tempestoso, e giugnerai al mare pacifico, dove è pace senza neuna guerra. Unde a conduciarti ben sicura al porto di vita eterna ti consigliarei per tua utilità, che tu intrassi nella navicella della santa obbedienzia, però che questa è più sieura e più perfetta via, e fa navigare l'anima per questo mare non colle braccia sue, ma colle braccia dell'Ordine. E però ti prego che tu ci dia pensiero, accio che tu sia più spedita a esser serva e sposa di Gesù Cristo crocifisso, al quale servire è regnare, come detto è. E per vederti regnare e vivare in gratia, dissi che io desideravo di vederti vera serva e sposa di Cristo crocifisso. Abbi buona e santa patientia in questo e ogni altra cosa che ti potesse avvenire. Altro non ti dico. Permane nella santa e dolce dilettione di Dio. Molto mi raccomanda a Misser Piero e a Madonna Benedecta e a Lysabetta e a tutti gli altri. Gesù dolce, Gesù amore.

Facta a di XXVI d'Ottobre 1378.

Poiche ebbi scripta questa lettera ne recevetti una da te, so molto allegra del tuo sancto desiderio e così ti prego ch'el conservi.

14. — *Riccardianus 1303*, f. 67 v. (*Gigli*, 338; *Tommaseo*, 151).

Sine titulo [A Monna Nella, donna che fu di Niccolo Buonconti da Pisa].

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.

Carissima madre in Cristo dolce Gesù. Io Catarina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, scrivo a voi nel pretioso sangue

suo con desiderio di vedervi fondata in vera e perfetta patientia, però che in altro modo non potremmo piacere a Dio e in questa vita gustaremmo l'arra dell'inferno. O vera e dolce patientia, la quale se' quella virtù che non se' mai venta, ma sempre venci; tu sola se' quella che mostri se l'anima ama el suo creatore ò no. Tu ci dai speranza della gratia, tu solvi l'odio e il rancore del cuore, tu tolli el dispiacere del prossimo, tu privi l'anima della pena; per te i grandi pesi delle molte tribulationi diventano leggieri, e per te l'amaritudine diventa dolce; in te patientia, virtu reale acquistata colla memoria del sangue di Cristo crocifisso troviamo la vita. O carissima madre, tra l'altre virtù questa ci è la più necessaria, però che non passiamo questo mare senza le molte tribulationi. Da qualunque lato noi ci volliamo, questo mare coll'onde sue ci percuote, ed el dimoni, ò colle molte tentationi, e più che quello che elli non può fare per se medesimo, elli el fa per mezzo delle creature, ponendosi in su le lingue e ne i cuori de' servi suoi, e parasi dinanzi all'occhio dell'intelletto, facendoli vedere quello che non è, e così concepe nel cuore diverse cogitationi e dispiaceri verso del prossimo suo, e spesse volte verso di quelli che più ama. E poi che elli l'a conceputo dentro, e elli si pone in su la lingua, e faglile parturire con la parola, e colla parola giogne allo effetto, e per questo modo divide l'amante della cosa amata, onde vengono poi le impatientie, l'odio e i rancori, e privanoci della vita dell'amore. Non è dunque da crederli, anco è da salire sopra la sedia della coscientia sua, e tenersi ragione e parare dinanzi a questa onda pericolosa, l'odio e dispiacimento di voi con aprire l'occhio dell'intelletto, e cognosciare la bontà di Dio e la sua eterna volontà, la quale non cerca ne vuole altro che la nostra santificazione, e permette che 'l Dimonio ci facci tribulare e perseguitare agli uomini solo perchè in noi si pruovi la virtù dell'amore e della vera patientia, e perchè l'amore imperfetto venga a perfettione. Però che l'amore della virtù si pruova e si fortifica col mezzo del prossimo nostro, e insegnaci

ad amare Dio per Dio, e 'l prossimo per Dio e non per propria utilità nè per diletto nè per piacere che truovi in lui, ma in quanto è creatura amata e ereata dalla somma eterna bontà, e servire lui e sovvenirlo di quello che a Dio non puo servire; onde perchè a Dio non possiamo fare utilità lo dobbiamo fare al prossimo nostro. Or'a questo modo si pruova la perfettione dell'amore, e quando elli è cosi perfetto non lassa d'amare nè di servire, nè per ingiuria, nè per dispiacere che gli sia fatto, nè perchè elli non truovi diletto e piacere in lui però che attende solo di piacere a Dio. Si che dunque per questo fine ci concede Dio tutte le tribulazioni che noi abbiamo; ma el Dimonio el fa per lo contrario però che el fa per revocarci dell'affetto della carità, ma noi come prudenti faremo contra alla intentione del Dimonio e seguitaremo la dolce volontà di Dio, e faremo ancora contro el mondo che ci perseguita giusta al suo potere con molti flagelli, e co la poca fermezza e stabilità, e co la povertà sua, che è si povaro che non puo satiare l'affetto nostro, però che tutte le cose del mondo sono meno di noi, e sono fatte in nostro servitio, e noi siamo fatti per Dio. Dunque solo Dio serviamo con tutto el cuore, e con tutto l'affetto, però che elli è quello bene che pacifica e satia el cuore.

Poi dunque che è tanto necessaria e utile questa patientia, conviencela acquistare. Ma in che modo l'acquisteremo? Dicovelo: col lume, aprendo l'occhio dell'intelletto, e cognosciare se non essere, e l'essere suo retribuire alla inestimabile carità di Dio, e cosi cognosce la sua bontà, cioè per l'essere, e per ogni gratia che a posta sopra l'essere, poichè a veduto se essere amato da Dio, vede, che per amore ci a dato el verbo dell'unigenito suo figliuolo, e el figliuolo ci a data la vita. E poi dunque che elli a data la vita con tanto fuoco d'amore, dobbiamo tenere di fermo che ogni fadiga, da qualunque lato ella viene, e prospere e avverse, sono date per amore e non per odio, ma per nostro bene e perchè abbiamo el fine per lo quale fummo creati; e anco dobbiamo vedere quanto

è grande la fadiga, e trovaremo che ella è piecola, però che tanto è grande quanto el tempo, e el tempo nostro è tanto quanto una punta d'aco che nè per larghezza, nè per lunghezza, non è cavelle. Sì che dunque le nostre fadighe sono piecole e finite. La fadiga che è passata noi non l'abbiamo, però che è fuggito el tempo; quella che è a venire non l'abbiamo, però che non siamo sieuri di avere el tempo. Poi dunque che abbiamo veduta la brevità sua, dobbiamo vedere quanto è utile. Ma di questo dimandatene a quello dolce e innamorato di Paolo che dice: non sono condegne le passioni di questa vita a quella futura gloria, la quale Dio a apparecchiata a coloro ch'el temono e che portano con buona patientia la disciplina santa, che l'è conceduta dalla divina bontà. Questa gusta l'arra di vita eterna in questa vita colla patientia sua, e se la fragilità nostra colla impatientia volesse levare el capo contra el suo creatore, a non volere portare, consideri in sè medesimo, e vegga la dove el conduce la impatientia, però che cominciandosi l'arra dell'inferno in questa vita, giugne nell'ultimo nell'eterna dannatione. E non vidi mai che impatientia ci levasse alcuna fadiga, anco le cresce, però che tanto è fadiga quanto la volontà la fa fadiga. Tolle via la volontà propria sensitiva, vesteti della volontà dolce di Dio, e è levata via la fadiga. Or questi sono dunque e' modi e la via di venire a vera e perfetta patientia; e però vi prego per amore di Cristo crocifisso, che non vi dilunghiate da questi dolci e soavi modi, acciò che acquistiate la virtù della patientia, però che so che ella v'è di gran necessità a voi e a ogni persona. Onde cognoscendo el bisogno dissi che io desideravo di vedervi fondata in vera e perfetta patientia.

Pregovi carissima madre che per refriggerio delle vostre fadighe e infermità temporali voi dipognate per obietto quello isvenato e consumato agnello, sicchè il fuoco della sua carità rischaldi il cuore e l'anima vostra all'amore della pazienzia e consumi ogni freddo e umidore d'amore proprio sensitivo, passione e tenerezza di

voi medesima, e vegnate a perfetto cognoscimento della bontà di Dio che va concieduta la necessità e la infermità per vostro bene e vostra sanctificazione, perche il tempo passato nel quale offendemo tanto Iddio con molta leggerezza e vanità di cuore si scanti e purghi in questo tempo finito. Questo fa Iddio per sua misericordia che colla pena finita, ricevendola con grande amore e vera pacienzia ci perdona la pena infinita. Questo conoscimento santo troverete nel cruciato amore dell'agnello immachulato, el sangue suo vi sara un'unguento chi dara refriggerio e consolazione all'anima nelle vostre infermità. E dicovi che tanto è la dolciezza che l'anima vi truova che non tanto ch'ella schifi le fatiche ma le parebbe male agevole quando ne fusse privata. Adunque poi che è di tanto diletto e di tanta necessità alla salute vostra, non aspettiamo il tempo perche non siamo sicuri d'averlo; ma con vera e santa sollecitudine leviamo el desiderio nostro della propria sensualita e pognallo nel dolce Gesù benedetto chrocifisso Cristo che è via e regola nostra. Altro non dicho. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Gesù dolce, Gesù amore.

15. — *Ms. Landau 1415*, f. 107 v.

Lettera scripta per mano di sancta Catherina da Siena cioè copiata da quella.

Al nome di Jhesu Cristo e di Maria dolce.

Carissimi figliuoli in Cristo dolce Jhesu. Io Catherina serva e schiava de' servi di Jhesu Cristo scrivo a voi nel pretioso sangue suo con desiderio di vedervi bagnati e annegati nel sangue dell'humile e immacolato angnello, el quale sangue inebria l'anima e vestela del fuoco della divina carita perchè sangue non è senza fuoco nè fuoco senza sangue. O quanto è dolce e soave al anima che s'inebria e veste di si dolce e amoroso foco dove ella perde tucta se, consuma l'umidore de l'amore proprio con il dilecto delle

proprie consolatione d'ogni piacere humano. Non si dilecta di piacere alle creature ma solamente al creatore suo perche dispiacque a se medesimo però che il volere piacere non procede da altro che dal piacere che l'uomo a di sè. Tucto questo consuma el fuoco de la carità la quale trovo l'anima nel sangue. Ella è uno cibo che notrica l'anima a le mamelle sue. Questa divina carità è servitore, mensa e cibo per fuoco del Spirito Santo; non è senza la potentia del padre nè senza la sapienzia del figliuolo per che sonno una medesima cosa, per che dixi che ella era mensa e cibo e servitore. E cosi è la vita, el padre cioè mensa, el figliuolo cioè cibo arostito in su el legno della sanctissima croce, el lo Spiritu Sancto ci serve; unde noi vediamo che l'essere e ogni gratia posta sopra l'essere ci è ministrata per questo dolce servidore, cioè che per amore e di gratia, e non per debito, Dio ci è dato e dà continualmente. Questo è quello dolce mezzo ch'unisce e separa, unisce, dico, l'anima in Dio e tagliala da sè medesima, dal proprio disordinato amore, fa il cuore tucto virile perchè ne trahe ogni timore servire e permane nel timore sancto. Ella non è senza lume, anco porta seco il lume della santissima fede con ferma e perfecta speranza; ella è patiente, forta, che mai non è venta ma sempre vince; ella è longa che tiene dal cielo a la terra, cioè che da questa conversatione in questa vita mortale, giongne a la conversatione in cielo con e' veri gustatori, però che ella entra dentro come donna horando a se e' fructi di tucte l'altre virtù. Ella è tanto piacevole e di tanta dolcezza che ogni amaritudine spegne: ella letifica el cuore, fallo tanto e schietto, e libero, e non factone danno. Bene è adunque da cercarla con ogni sollecitudine, senza negligentia corrire al luogo dove ella si truova. Du la troverremo? In Christo crucifixo, seguitando la doctrina sua, il quale col sangue dolcissimo suo c'el'a mostrata per effecto. Adunque sù, figliuoli carissimi, non è più tempo di dormire ma hè da vegliare, però che l'nemici nostri non dormeno. Non dorme la perversa legga che sempre impugna contro lo spirito, nè

il Dimonio con le malitie e molestie sue, nè il mondo con le false lusenghe e con le molte tribulationi. Adunque bene sarebbe nato colui che dormisse destinato con la vigilia e con humile e continua oratione. Così faremo utilità a noi, e servando e crescendo la gratia nel anima nostra, e al proximo nostro con fame del honore di Dio ci nutrica.....

16. — *Oxford. St. Aloysius's Church.*

A Messer Jacomo di Viva, a la costarda de' Barbieri data.

Karissimo figliuolo in Christo dolce Gesù. Io, Caterina, serva e schiava de' servi di Gesù Cristo, iscrivo atte nel pretiosissimo sangue suo, confortandoti a perseverare nela gratia sua e nel sanctissimo timore de Dio lo quale impedimento a operare el male sichome è fontana inesauribile d'omnie bene; e ricordate che quello el quale si fa beffe dell'humane fragilita del mondo aquista la gratia sua e l'amore del dolce Gesù, e chi lassa el mondo savia a la etternale beatitudine del paradiso a goderlo e chel suo pretiosissimo el lavo omni peccato e ci tolse a quello innimicho demonio che colle malitie sue e colli lacivoli suoi ci allotta e chonducio a la morte etterna dell'anima. La humilta fa salire alla summa altezza la carne nostra, abandona per sempre la richezza la quale è più tosto impedimento al bene e quella che più facilmente ci conduce al demonio; iscieglie adonque la via più breve e questa è la via della povertà per la quale si può giognere a quello santo e imacolato angniello Gesù che per amore nostro si fecie crucifixo. Onde considerando che altra via milior non ciè per la saluzza nostra si ti conforto a seguire quella del bene e cosi avarai quella misericordia infinita e sarai come lo convitato alle nozze della vita etterna e havarai quello vestimento nutiale della charità acietta a Gesù e sarai ispoliatto dell'amore sensitivo che corompe l'animi nostri e soleticha al male dell'anima nostra. Et di nuovo sì ti dico che lo

tuo proponimento molto mi dà alegrezza e ti priego per lo amore di Christo Gesù crucifixo che tul faccia per acquistare la dolcieza et la pacie dell'anima et per non essere inganato da le tenebre et la carne tua non trovarebe istusa alchuna al peccato et la persona che scita dal fradiciume del modo ama veramente el suo creatore et ciercha el solo amore di Christo et tacto chose temporali et mondane gitta lontano da se et distrugie et dissolve omne difetto carnale et si dà tutto a la charita, a quela ardentissima charità che tene legato e chiavelato Christo in su la crocie. Mandastimi a dire che frate Antonio cito a Bolognia et non a lassato chavelle; ingeniate di sapere novele di lui et io ne iscrivero a frate Tomasso nostro. Conforta Monna Bartolomea et dele che prieghi li groliossi apostoli Pietro et Paolo che mi dieno gratia a me et a li altri povareli nostri per la salvezza del anime nostre et per la pacie nostra. Altro non ti dico. Iddio ti riempia de la sua dolcissima gratia et divina bonta. Jesù dolce, Jesu amore. Ex Carthusia iij kal-maij.

17. — *Biblioteca Comunale, Siena*, **Ms.**, t. III, 3, f. 11 (*Gigli*, 255; *Tommaseo*, 319) [1].

A Stefano di Corrado Maconi.

Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di *Maria dolce*.

Carissimo figliuolo in Cristo dolce Gesù. Io, Caterina, serva *e schiava de' servi di Gesù Cristo scrivo a te* nel pretioso sangue suo con desiderio di vederti vero *guardiano della città dell'anima tua. O figliuolo dolce* carissimo questa città à molte porte; le principali sono tre, *cioè memoria, intelletto e volontà; delle quali* porte il nostro creatore tutte permette che sieno percosse e *quando aperte per forza, fuore che una, cioè* la volontà. Onde alcuna volta adiviene che l'intelletto altro *non vede che tenebre, la memoria è oc-*

[1] Nous avons mis en italiques les passages conservés sur l'original.

cupata in cose vane e transitorie con molte varie e diverse cogitationi e *disonesti pensieri, e simile tucti* gli altri sentimenti del corpo suo disordinati e atti a ruina. Onde certo si vede che *verunа di queste* porte è liberamente in nostra possessione, ma solo la porta della volontà è in *nostra libertà, la quale à per sua* guardia el libero arbitrio, e è si forte questa porta che nè *Dimonio nè creatura la può aprire se* la guardia nol consente, e non aprendosi questa porta, cioè *di consentire a quello che la memoria e l'*intelletto e l'altre porte sentono, è franca in perpetuo la nostra *città. Riconosciamo adunque figliuolo*, riconosciamo tanto eccellente beneficio e si smisurata larghezza *di carità, quanta aviamo riceuto* dalla divina bontà, avendoci messi in libera possessione di *tanto nobile città.*

Brighianti di fare buona e sollecita guardia, ponendo al lato a la guardia del libero *arbitrio il cane della coscientia, el quale* quando alcuno giunge alla porta, desti la ragione, abbaiando *acciò che ella discerna sè è amico* ò inimico; si che la guardia metta dentro gli amici, *mandando ad esecutione le sante e buone spirationi*, e cacci via e' nemici serrando la porta della volontà che non *consenta alle cattive cogitationi* che tutto dì giungono alla porta. E quando ti sarai richiesta dal Signore, *la potrai render salva e adornata di vere* e reali virtù mediante la gratia sua. Non dico più qui. Come a dì *primo di questo mese scrissi in communità* a tutti figliuoli, noi giungemmo qui la prima domenica dell'Avvento *con molta pace salvo che Neri e Francescho . . . . . aduce salvi credo che tosto ci famm . . . . . ato ne junghi qua a godere con questi tuoi . . . . . seguitatori dell'humile e immaculato angne*[llo] . . . . . *stete sara satiato in verità e però sollicita*[mente] . . . . . Permanete nella santa e *dolce dilettione di Dio per noi pur . . . . . tucti questi altri poverelli e poverelle ti confor*[tano] . . . . . *ricognoscente ti si raccomanda. Gesù dolce, Gesù amore.*

II.

Une légende inédite de sainte Catherine de Sienne.

Le texte que nous publions ici n'est pas entièrement inconnu; bien des historiens de sainte Catherine de Sienne en ont parlé, mais nul ne l'a publié ni même, à notre avis, étudié comme il conviendrait de le faire.

Il nous est conservé, à notre connaissance, dans deux manuscrits: le manuscrit X, 3002 des Archives de l'Ordre des Frères Prêcheurs à Rome, et le manuscrit T, II, 7 de la Bibliothèque Communale de Sienne. Le premier a fait ici même l'objet d'une étude de M. Julien Luchaire [1]. le second mérite également un examen attentif.

C'est un codex en parchemin de 208 feuillets numérotés, plus deux feuillets blancs non numérotés au début et deux à la fin du volume, de 303^{mm} sur 217^{mm}, relié en bois recouvert de velours rouge avec deux fermoirs d'argent, écrit sur deux colonnes à raison de 36 lignes à la colonne pleine, de mains diverses mais toutes du début du XV^{e} siècle. Ce sont en réalité deux manuscrits reliés en un seul, le premier comprenant les folios 1-99, le second les folios 100-208; on peut s'en rendre compte aisément; en effet le verso du folio 99 et le recto du folio 100 conservent encore des traces du cuir sur lequel ils étaient collés.

Sur le verso du premier feuillet de garde on trouve deux écussons accolés, celui de gauche: d'or, à la croix et aux trois étoiles, deux et un, de sinople; celui de droite: à la bande de pourpre chargée de trois étoiles d'or, accompagnée à senestre en chef d'un lion passant

[1] Julien Luchaire, *Un manuscrit de la légende de sainte Catherine de Sienne* dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. XIX, 1899, pp. 149-158.

d'or sur champ d'azur et à dextre en pointe d'une colonne d'argent sur champ d'or. Au dessous est écrit : *Caterina Tegliacci e Lisabetta Fortini, P. S. D.* Le recto du feuillet suivant (2° feuillet de garde) porte écrit en lettres d'or: *Questo volume contiene alcune leggende di sante e beate del terzo ordine di San Domenico, con alcune cose appartenenti a Santa Caterina da Siena, e contiene alcune orazioni della medesima santa, raccolte da fra Bartolommeo di Domenico, uno de' confessori di lei, e poi vescovo di Corone* [Coron (Grece)] *come attesta egli stesso nel processo legalizato per la canonizazione della santa Caterina — 161 — E contiene uno panegirico del Beato Guglielmo d'Inghilterra ed una sua lettera in lode di Santa Caterina.*

On trouve ensuite dans le manuscrit :

F° 1-10. — La légende de la bienheureuse Vanna ou Giovanna d'Orvieto [BHL. 4289].

F° 10-17. — La légende de la bienheureuse Margarita Novella de Città di Castello [BHL. 5313 *b*].

F° 17-29. — Le « *sermo in reverentiam beatae Katherinae de Senis* » de William Flete. On trouvera plus loin une édition de ce texte.

F° 29-30. — *Incipit quaedam narratio cujusdam spiritualis doctrinae sive documenti facta anno Domini MCCCLXXVI°, die VII° Januarii, per supradictum fratrem Guilielmum Anglicum, magnae scientiae et sanctitatis virum, quam doctrinam et documentum ipse tunc habuit a beata matre, beata virgine Katherina de Senis oraculo vivae vocis et in scriptis reduxit ut sequitur.* C'est le texte publié par Gigli sous le titre de *Documento Spirituale* [1] ; nous donnerons plus loin une édition de ce texte dans les deux rédactions qui nous en sont parvenues.

F° 30-32 v. — *Quaedam epistola directa Magistro Raymundo de Capua, generali ordinis Praedicatorum supradicto reverendo patre*

[1] S. Caterina da Siena, *Opere*, t. IV, pp. 374-376.

fratre Guilielmo Magno servo Dei ordinis heremitarum sancti Augustini super virtutibus beatae Katherinae de Senis. Nous publions ce texte.

F° 32 v. — *Quia beata Katherina de Senis, ut in parte prima in VI° capitulo se pertinet suae legendae in isto volumine, impetravit pro filii suis spiritualibus gratias a sponso suo singulares ad vitam eternam finaliter obtinendam, et consequenter in processu temporis post contigit ipsam impetrare tam a papa Gregorio XI° quam a papa Urbano VI° indulgentiam culpae et penae pro eisdem, et ulterius etiam finaliter in suo transitu, quemadmodum pater suus sanctus Dominicus suis fratribus, ita et ipsa promisit omnibus suis filiis magis eisdem fore utilis post suum decessum quam ante fuerat vel esse potuerat, prout habetur in quo capitulo tertiae partis supradictae suae legendae, et per consequens etiam possit ipsam esse favorabilius omnibus devotis suis devote ipsam invocantibus; hinc est quia unus supradictorum suorum filiorum de ordine praedicatorum infrascriptam orationem fecit in laudem et honorem Jhesu-Christi sponsi et supradictae hujus sponsae suae virginis Katherinae Senensis et in consolationem omnium filiorum ac devotorum suorum in hunc modum verum: O spem miram quam dedisti.....* Suit cette prière à sainte Catherine maintes fois publiée et qui imite le répons de l'office de saint Dominique.

F° 33-57. — *Hic incipiunt quaedam modicae orationes de multis per beatam Katherinam de Senis, sororem de poenitentia beati Dominici fondatoris ordinis praedicatorum, dum ipsa esset in abstractione a sensibus factae, et a quodam vel a quibusdam suis devotis de verbo ad verbum, prout in suo vulgari ab ipsa virgine facta proferebantur, in latino collectae. Quarum orationum ipsa plures fecit cum esset in Avinione, de quibus hic in principio duae habentur, plures etiam fecit in Janua, de quibus convenienter habetur hic una, quamplures etiam fecit in Roma ab anno Domini M°CCC°77° usque ad annum Domini M°CCC°80°, in*

quo anno ibidem migravit ad caelum die penultima mensis Aprilis, de quibus orationibus Romae factis convenienter hic habetur aliquod, verum numero 19. De orationibus autem suis quasi innumeris quas fecit in Senis, in Florentia, in Pisis et in multis aliis Italiae locis modo consimili ulla hic habentur.

Suit le texte latin des mêmes oraisons qui se trouvent dans le manuscrit X, 3002 des Frères Prêcheurs, et disposées dans le même ordre, c'est à savoir les oraisons 1, 2, 3, 5, 6, 19, 7, 8, 9, 10, 11, 20, 21, 22, 12, 14, 15, 13, 16, 17, 18, 24 de l'édition Gigli.

F° 57-75. — Légende de la bienheureuse Marie de Ognies par Jacques de Vitry telle que la donne Vincent de Beauvais (BHL. 5516).

F° 75 v., 98. — Légende de la bienheureuse Marie de Venise par Tommaso Caffarini (BHL. 5522).

F° 102-114. — Traduction italienne par Tommaso Caffarini de la légende de la bienheureuse Vanna d'Orvieto.

F° 114 v.-126 v. — Traduction italienne de la légende de la bienheureuse Margarita de Città di Castello.

F° 127-161. — Traduction italienne par Tommaso Caffarini de la légende de la bienheureuse Marie de Venise.

F° 161-180. — *Queste sono alquante dell'orazioni fatte per la beata Katerina da Siena suoro dell'ordine della penitenzia di santo Domenico, essendo essa in astrazione, ricolte per alcune persone mentre che ella le dicera come che sotto voce fiando essa astratta da ogni altro sentimento corporale.*

Suivent les oraisons publiées dans l'édition Gigli, dans l'ordre suivant: 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 1, 2, 24, 5, 6, 8, 9, 10, 25.

F° 181-208. — Traduction italienne par Giovanni Dominici de la légende de la bienheureuse Marie de Ognies contenu dans le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais. Le manuscrit s'interrompt au milieu du chapitre XIV.

Le manuscrit est d'une exécution assez soignée, les titres de chapitres sont en rubriques. Il y a un certain nombre de miniatures d'un art assez rudimentaire et représentant les personnages dont la vie est racontée. On a ainsi :

F° 1 v. et 103 v. — La bienheureuse Vanna d'Orvieto.

F° 11 v. et 115 v. — La bienheureuse Marguerite de Città di Castello.

F° 17 v., 29 v., 33 v., 161. — Sainte Catherine de Sienne.

F° 76 v. et 128 v. — La bienheureuse Marie de Venise.

F° 127 v. — Un moine dominicaine (Tommaso Caffarini ?).

F° 181. — La bienheureuse Marie d'Ognies.

Enfin il y a quelques lettres ornées (f° 57, 133 v. et 191 v.).

Le manuscrit provient du couvent de San Domenico in Camporeggi à Sienne comme en témoigne une note qui se répète f° 127, 154, 181 : *Conventus sancti Dominici campi regis de Senis.*

Exécuté à une date indeterminée et donné au couvent des Frères Prêcheurs de Sienne sur les instances de Tommaso Caffarini par Niccolò et Aldobrandino de' Guidiccioni de Lucques [1], il se composait bien primitivement de deux manuscrits et nous avons la description de ceux-ci dans la déposition de T. Caffarini au procès de Venise [2].

[1] *Supplementum legendae prolixae beatae Catherinae de Senis* (Bibliothèque Communale de Sienne, ms. T, I, 2), f° 184: « Item circa principium supradicti concilii sollicitavi quod longe prius fuerat ad mei instantiam ordinatum per quemdam Nicolaum de Guidiccionibus de Luca, hujus virginis devotum. praecipuum verum quod tam per ipsum quam per quemdam Aldibrandum ejusdem germanum, quaedam volumina ad virginem pertinentia numero XIIII et ultra ponerentur in libraria conventus Senarum ordinis praedicatorum ».

[2] *Processus* (Bibliothèque Communale de Sienne, ms. T, I, 3), f° 25 : « Item aliud volumen in latino in quo sunt tres legendae trium sororum beatarum ordinis hujus virginis verum de penitentia sancti Dominici, quidam sermo per modum legendae brevis in reverentia virginis compilatus per supranominatum in praecedenti capitulo, Dei servum, fratrem Guilhelmum de Anglia, ordinis heremitarum sancti Augustini, et quaedam orationes per virginem factae dum abstracta esset ex toto a sensibus salvo quod quadam voce submissa loquebatur cum Deo, et sic ab audientibus

Nous pouvons même préciser à quelle époque on a eu la malencontreuse idée de les réunir. Ce fut au XVIII[e] siècle quand, sur l'initiative de l'érudit Girolamo Gigli, un certain nombre de dames siennoises, tertiaires de l'ordre de la Pénitence de saint Dominique, firent relier à leurs frais les manuscrits concernant sainte Catherine et conservés dans la sacristie de l'église des Frères Prêcheurs à Sienne [1].

Il y a entre le manuscrit T, II, 7 de Sienne et le manuscrit X, 3002 de Rome des ressemblances nombreuses. On retrouve en effet dans ces deux manuscrits à peu près les mêmes textes. Quel est celui des deux qui a servi à l'autre? La réponse est aisé, le manuscrit de Sienne a sa source, en partie du moins, dans celui de Rome. En effet: nous avons relevé dans T, II, 7, f° 32 la phrase suivante: « *Quia beata Katherina de Senis, ut in parte prima, in VI° Capitulo, se pertinet suae legendae in isto volumine...* ». Cette

sunt aliquae recollectae et ex illis aliquae in latinum reductae; adhuc quaedam legenda cujusdam sanctae Mariae de Ognes extracta de libro trigesimo primo historialis Vincentii. Et hoc ex eo quod vita hujus virginis vitae praefatae sanctae in quampluribus similatur. Et etiam major portio libelli de supplemento legendae virginis de quo supra, capitulo XI, facta est mentio.

» Item aliud volumen in vulgari in quo sunt supradictae tres legendae dictarum beatarum ordinis de poenitentia beati Dominici vulgarizatae, aliquae de supradictis orationibus prout in suo vulgari recollectae fuerunt; et etiam quamplures rithmica tam ante mortem virginis quam post in laudem ejusdem a diversis devotis suis in vulgari sermone composita, quorum aliqua facta sunt etiam vivente virgine per quemdam Ser Nastagium de Monte Alcino, singularis sapientiae virum et per virginem ad Deum conversum. In quibus rithmicis inter alia facit mentionem de aviditate persequendi passagii per virginem. Aliqua autem facta sunt post transitum virginis utpote quaedam per supranominatos in capitulo VII° videlicet Nerium Landoccii et Ser Christophorum Gani de Senis, quaedam per quemdam nobilem et sapientem virum Jacobum de Militibus de Monte Politiano appellatum; quamplura vero per quemdam fratrem ordinis praedicatorum qui ex intensa devotione ad virginem ultra alia quae fecit, excellentiam virginis exprimentia, etiam legendam ejusdem virginis in vulgaribus rithmis transferre temptavit, et in parte jam fecit ».

[1] *Notizie di San Domenico*, t. II, f° 339 v. (Bibl. Comm. de Sienne, ms. B, VII, 9).

phrase se retrouve dans X, 3002, mais là seulement elle a un sens car ce manuscrit contient en effet la légende de sainte Catherine de Sienne; dans T, II, 7 elle est une absurdité due à un copiste qui ne s'est pas rendu compte de ce qu'il copiait, car jamais ce manuscrit n'a contenu la Légende Majeure.

Concluons donc: pour éditer le *Sermo in reverentiam* de William Flete nous utiliserons seulement le manuscrit X, 3002 sans nous occuper de T, II, 7, qui n'est qu'une copie de celui-ci.

Incipit sermo in reverentiam beatae Katherinae de Senis compositus circa annum Domini M°CCC°LXXXII° per quemdam magnum servum Dei anglicum, qui vocatus est frater Guilielmus de Anglia, ordinis heremitarum sancti Augustini, et qui circa civitatem Senarum, in quodam conventu dicti ordinis Silva Lucus appellato, cum renuntiasset magisterio theologiae et propriae patriae ac omnibus, heremiticam et sanctissimam vitam duxit ibidem temporibus supradictae beatae Katherinae, cujus se indignissimum filium appellabat. Postea quam etiam annis pluribus superrixit predictus frater et pater, cum esset aetatis annorum septuaginta vel circa, quo tempore, cum prefata beata anno Domini MCCCLXXX migrasset ad sponsum suum, supradictum sermonem composuit sub hiis verbis verum:

Sancti Spiritus adsit nobis gratia. Diem festum transitus gloriosae virginis Caterinae Senensis non in lacrimis sed in laudibus et canticis devotissime celebremus; qualiter pro Ecclesia Dei passa sit in celis eternaliter coronata ad memoriam revocemus. Quasi trigesimo tertio aetatis suae anno mortem prodidit et vitam invenit, quia, solum vitae ac veritatis dilexit auctorem, dextram suam et collum suum cinxit lapidibus preciosis, tradidit auribus suis inestimabiles margaritas. Et quia in presenti morum ac virtutum va-

rietate erat adornata, ideo jam circumdata est vernantibus atque coruscantibus gemmis; et quia carnis immunditias lascivas ac sponsum terrenum sprevit in terris, ideo ipsi est desponsata in celis cui angeli serviunt, cujus pulchritudinem sol et luna mirantur; ipsi soli servavit virginitatis fidem, quia corpus suum templum fuit Spiritus Sancti et Spiritus Sanctus habitabat in eam. Nec mirum quia carnem suam supra humanam aestimationis crucifigens abstinentiis, vigiliis, disciplinis et orationibus, virginitatem suam Deo dedicavit ac consecravit, merito tamquam vera discipula sancti Pauli dicere potuit: « Castigo corpus meum et in servitutem redigo ne forte cum aliis virginitatem seu castitatem predicaverim ipsa reproba efficiar ». Et sic se ipsam ad omnem motum carnis insensibilem mortuam ac mortificatam, tanquam hostiam vivam Deo placentem.

Primo Florentiae pro Ecclesia Dei variis persecutionibus atque periculis se constanter obtulit, quia cum suis persecuta fuit, ut intellexi de loco ad locum. Et veraciter loquendo in laboribus plurimis et predicationibus, hereses extirpando, poenis ac variis passionibus fatigata, justiciam Ecclesiae defendendo, morti pro Ecclesia Dei ibi se exposuit. Praeterea Romae, variis infirmitatibus ac martyriis, anxietatibus continuis, tribulationibus consumpta, morti subcubuit et vitam pro Ecclesia Dei dedit. Scriptum est: *Majorem caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Majorem caritatem non potuit ipsa habere quam ut vitam suam carnem et sanguinem daret pro Ecclesia Dei, et centies in die si possibile esset, daret vitam pro proximo. Ipsa pro justita Ecclesiae litteris, scriptis, verbo et opere, neminem verendo, viriliter ac incessanter errores expellendo, veritatem defendendo, pusillanimes confortando, usque ad mortem dimicavit. Scriptum est: *Usque ad mortem certa pro justicia, et Dominus expugnabit illam pro te.* Ipsa, sequens vestigia Apostoli Pauli, fuit pro Ecclesia Dei in laboribus plurimis, in plagis supra modum, quia ipsa a demonibus, a linguis detrahentium, a membris diaboli, varii plagis sive percussionibus fuit

plagata, vexata, percussa supra modum, unde dicere potuit cum apostolo Paulo: « *Non est mihi colluctatio adversus carnem et sanguinem* » quia caro sua sanctificata, martirizata et mortificata fuit. Sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores, tenebrarum harum contra spiritualia nequitiae in celestibus, scilicet contra demones pro Ecclesia Dei et salute proximi fuit in mortibus frequenter, in itineribus saepe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis in civitate, periculis in mari, maxime periculis in falsis fratribus qui contra eam predicaverint et facta Dei impediverunt; fuit in labore et erapna, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis ac abstinentiis multis, in frigore et paupertate, in rerum secularum nuditate. Pariter illa quae extrinsecus sunt instantia, sua cotidiana sollicitudo omnium ecclesiarum, non solum hoc sed etiam sollicitudo totius mundi, quia universalem Ecclesiam Dei ac totum mundum cum orationibus ac passionibus suis cotidie representabat Deo. Quis infirmatur et ipsa non infirmabatur, uno pro aliis infirmabatur, pro aliis patiebatur, dicendo: « Da mihi peccata tua ». Sic aliorum peccata et infirmitates portabat et curabat. Quis scandalizabatur et ipsa non urebatur et non compatiebatur, imo omnibus passionibus mundi compatiebatur. Et si gloriari eam opportebat, in infirmitatibus suis gloriabatur, tunc gaudebat, tunc dicebat: « Sto multum bene ». In presenti bene habuit meritorium transitorium, modo habet bene perpetuum eternaliter premiatum. Modo, sanctissima mater, memento mei dum bene tibi fuerit, ut suggeras Salvatori ut gratiose me educat de isto miserabili carnis carcere. Et quia induratum est cor Pharaonis et non vult dimittere populum Dei nisi in manu forti, genibus cordis flexis, quia non sum dignus ore polluto te nominare, te humiliter deprecor quatenus tu nostra Moyses ostende portenta signa et prodigia ut fiat pax in virtute tua, et dominus papa, Christi vicarius, percutiat mare virga auctoritatis suae, et fiat passagium, et filii tui sacrificent domino Deo in deserto Terrae Sanctae. Et quia littera occidit, spiritus autem

vivificat; omnibus consideratis, in Terra Sancta, in medio Saracenorum, fidem catholicam Ecclesiae defendendo, et dominum Urbanum sextum verum papam predicando, gladio passionis percussa, cum magistro tuo Paulo, passagium tuum complevisti. Unde cum eo dicere potuisti: *Ego pro Ecclesia Dei jam delibor, id est, sacrificor, tempus meae resolutionis instat, bonum certamen certavi, cursum consumavi, fidem servavi, de reliquo reposita est mihi corona justiciae quam reddidit mihi sponsus meus non solum autem mihi, sed etiam omnibus filiis meis et devotis Ecclesiae Dei, qui diligunt adventum ejus, et sequuntur doctrinam ejus.* Unde omnibus nobis dicere potest: « Videte ne me quasi mortuam lugeatis, sed congaudete mecum et congratulamini, quia cum sanctis martiribus, qui pro Ecclesia Dei passi sunt, lucidas sedes accepi, et sponso meo Christo juncta sum in celis, cujus ecclesiam in terris, posita tota mentis intentione, dilexi et pro ea mortem substinui ». Multas mortes substinuit, multas; constat quod alias mortua fuit et mihi ore propro dixit, et anima sua volavit ad caelum, demorans vidit a longe et fui in vita beata, et vidit archana Dei ac mirabilia quae non licet loqui, postea revixit. Ex hoc potest argui quod ista vita sola, quae secundum beatum Gregorium: mors est potius dicenda quam vita, sine aliqua pena exteriori fuit sibi, mors sine martyrium, quia mors est separari a Christo; vivens ergo mortua fuit. Quot igitur diebus postea vixit, tot mortes substinuit. Audivi etiam eam dicere: « Cum quanta pena creditis vivo ego quae alias fui alibi! ». Ultimus procedendo, quot offensas Dei vidit, tot mortes in spiritu substinuit; quot penas corporales, quot mortes corporales, quot verum intollerabiles passiones, quot infirmitates a principio usque in finem substinuit! Quis enumerare posset modo in capite, modo in pectore, modo in stomaco, modo in ylibus, modo in tybiis, modo universaliter in omnibus membris? Caput suum languidum, cor merens suum, a planta pedis usque ad verticem non erat in ea sanitas! Dicere potuit cum Psalmista: « *Non est sa-*

nitas in carne mea a facie irae tuae, contra Ecclesiam Dei non est pax ossibus meis quoniam iniquitates Ecclesiae et aliorum supergressae sunt caput meum, et sicut onus grave gravatae sunt super me ». Hoc verum fuit quando, ut intellexi, in sancto Petro navicula Ecclesiae posita fuit super renos suos portanda, tantum oppressit eam quam moriendo cecidit in terram. Ipsa tamen ut vera filia Ecclesiae, usque ad mortem obediens dicit : « Ego autem in flagella parata sum et dolor Ecclesiae dolor meus in conspectu meo semper ». Dicere potest cum sponso suo : « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor similis sicut dolor meus* ». Jam adimpletum est illud propheticum quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem : *Vox in Roma audita est ploratus et ululatus multus. Rachel plorans filios suos noluit consolari quia non sunt.* Mater nostra sanctissima plorans et deplangens filios prodigos Ecclesiae jam apostatas factos noluit consolari, ante transitum suum dicens, ut intellexi : « Non est tempus a modo ridendi ». Noluit consolari quia cujusdam filii ecclesiae non sunt filii Ecclesiae Dei sed synagogae Sathanae, id est Antechristi, non sequentes vestigia Christi quia facti sunt scismatici et heretici, non pastores sed lupi rapaces, sua maledicta heresi animas multorum ad infernum rapientes. Ideo non immerito fuit in ea planctus, ploratus et ululatus multus, quasi continuus, plorans ploravit in nocte, lacrimae ejus in maxillis ejus. Non est qui consoletur eam ex omnibus caris ejus. Vox ergo ejus contra hereticos scimaticos, contra rebelles Ecclesiae non fuit in terris audita ut decuit, in Roma tamen, id est in excelsis audita est longe lateque coram Deo et omnibus sanctis, dispersa et accepta vox carnis ejus et sanguinis, vox animae gladio doloris transverberatae, vox artuum compagum et medullarum, vox omnium interiorum, vox omnium membrorum, penas varias ac tormenta horrenda pro Ecclesia Dei patientium in celis exaudita est, sed celerrime vox ineffabilis patientiae ejus audita est. Merito in transitu dicere sibi potuit sponsus suus Christus :

« *De tormentis tuis surge amica mea, sponsa mea, et veni columba mea in foraminibus petrae, in cavernis maceriae, id est, in vulneribus Christi nidificans; ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis, vox ineffabilis patientiae quia in patientia tua possedisti animam tuam* ». Ista anima propter longanimitatem patientiae omni adamanteerat durior. Et quia sermo meus plus ejus sanctitatem attenuat quam explicat, legat qui voluit Chrisostomum de laudibus Pauli, inveniet Paulum quem ipsa vocavit dum vixit Paulocium, ibi inveniet istam Paulam, quam ego vero Paulocciam in superlativo gradu. In omnibus tormentis suis imitabatur patientiam sancti Job, quia non peccavit ipsa labiis suis, nec stultum aliud contra Deum locuta est. *Dominus dedit nobis eam, Dominus abstulit a nobis eam, sic Domino placuit, ita factum est, sit nomen Domini benedictum!* Ipsa juxta modulum suum potest dicere cum Psalmista : « *probasti, Domine, cor meum et visitasti nocte.* Ecclesia Dei jam est sub nocte ; tu, Domine, probasti igitum desiderium cordis mei quomodo pro Ecclesia Dei ex toto corde cum effectu sine simulatione usque ad mortem laboravi et mortem pro ea substinui. Visitasti me lumine tuo ad fugandum tenebras hujus noctis, id est, hereses, vitia atque peccata, igne passionis me examinasti, *et non est inventa in me iniquitas,* id est impatientiae, ut non loquatur os meum opera hominum, id est verba murmurationum. Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras, id est, pro Ecclesia Dei substinui intollerabiles penas, quia circumdederunt me pro Ecclesia Dei dolores mortis torrentis iniquitatis conturbaverunt me ». Demones infernales sunt torrentes iniquitatis quia cum impetu irruebant in eam. Converte Domine captivitatem nostram sicut torrens in austero. Hic dicit beatus Augustinus : *Auster ventus est calidus, quando flat auster liquescunt glaties et implentur torrentes.* Torrentes autem dicuntur flumina hiemalia, magno enim impetu repentinis aquis impleta currunt. Gelati eramus ergo, in captivitate constringebant peccata nostra ; flavit auster Spiritus Sanctus, di-

missa sunt peccata, soluta sunt a frigore iniquitatis sicut glacies in sereno. Ecclesia Dei, magno tempore in Avinione, id est, in confusionis Babilone erat captivata, symonia aliisque viciis mortalibus erat congelata et constricta, in tantum quod nisi Dominus misericors fuisset paulominus habitasset in inferno anima ejus. Emisit Dominus spiritum suum ad renovandam faciem terrae in Ecclesia, et flavit auster, id est Spiritus Sanctus, fletu magno quando adduxit Deus spiritum istius servae Dei super terram et imminutae sunt aquae tribulationis si minuta sunt vitia atque peccata quae habundare solebant in Ecclesia Dei. Adduxit Deus istam servam suam super terram pro reformatione Ecclesiae, quae forsitan reformata fuisset si divinum suum consilium tenuisset; nihilominus imminutae sunt aquae, quia meritis suis, ut pie credi potest, et pro constanti haberi, providit Deus nobis summum pastorem dominum Urbanum sextum, qui istud vitium symoniae habet exosum et odiosum. Et istud vitium ceteraque alia vicia ab Ecclesia extirpare nititur ac intendit utpote, sicut intellexi, flavit spiritus orationis istius servae Dei; et fluxerunt aquae, et dissoluta est glaties istius simoniae ac multorum viciorum, et divisae sunt aquae ab aquis, quia dominus Urbanus VI^us^ cum omnibus sibi adherentibus viam Christi sequentibus, tanquam aquae vivae sicut torrens in austro currunt per viam rectam in montem supernum, et synagoga Sathanae cum omnibus suis cultoribus quae remanet in Avinione, id est in maledicta heresis unione, currunt in preceps in mare mortuum, sicut in infernum nisi Deus apponat remedium. Dicat synagoga Sathanae, dicat antipapa: « Salvum me fac Deus quoniam intraverunt aquae usque ad animam meam; infixus sum in limo profundi, et non est slaveri. Veni in altitudinem maris, id est in abyssum erroris, et tempestas haeresis demersit me ». Dicat Ecclesia Dei: « si remansissem in Avinione, forsitan aquae cupiditatis, avaritiae ac simoniae absorbuisset nos. Sed ad consilium istius servae Dei, flante austreo, id est inspirante Spiritu Sancto, fa-

ciendo sanctum passagium, sanctum transitum usque ad Romam, quia ibi vult Deus ecclesiam suam, torrentem iniquitatis pertransivit anima nostra, aliter forsitan pertransisset anima nostra ad aquam intollerabilem ». Ecclesia Dei, quamvis non perpendat meritis istius sanctissimae servae Dei, sicut passum erecta est de laqueo venantium, de laqueo dyaboli, de multis miseriis, de multis vitiis ac peccatis et periculis, laqueus contritus est, et nos devoti adhaerentes domino Urbano sexto, de perversa heresi liberati simus. Et liberata est Ecclesia de maledicta Avinione, quia nunquam ibi bene stetit, merito istius sponsae Dei. Nos omnes Christiani gratiam consecuti sumus, quia fortassis a toto genere humano, propter ipsam, retraxit Deus manum suam, manum vindictae. Nam ipsa in raptu suo dixit: « Domine, punias peccata totius mundi in isto corpusculo, quamvis non sit sufficiens ad portandum poenam pro peccatis suis propriis ». Nos tamen filii sui, quamvis indigni, meritis suis de multis malis liberati sumus; quamvis fortassis non perpendimus, et divinum adjutorium in nostris tribulationibus percepimus. In omni ergo tribulatione per ipsam, tanquam per mediatricem, adjutorium nostrum sit in nomine Domini qui fecit celum et terram, qui eam fecit mulierem celestem in celis coronatam, et angelam terrestrem in terris angelicam habentem conversationem, tam pro liberatione Ecclesiae quam pro nostra salute. Ipsa inclinando se ac humiliando, se, VII annis multas infirmitates substinuit, de torrente passionis in via bibit, propterea in celesti gloria exaltavit caput; et merito, quia dum vixit verbo et opere quantum potuit Urbanum sextum tanquam verum Ecclesiae caput apud omnes exaltavit, et fortassis amplius exaltabit illum apud proximos suos, et nomine eterno hereditabit illum Dominus Deus noster. Dicat dominus papa: « exaltabo te Domine quoniam suscepisti me ad officium pastorale, nec delectasti inimicos meos super me, quia multos ad terram debellasti et meritis istius servae tuae multos forsitam ad terram prosternes, tu dirupisti fontes et torrentes, id est dia-

bolicos incursus impetuose contra me emergentes; tu dirupisti vincula mea, id est cardinales scismaticos qui Ecclesiam Dei tenebant vinctam Avinione vinculis simoniae et avaritiae. Separasti a me; adhuc pro liberatione Ecclesiae, tibi sacrificabo hostiam laudis, liberabo te de manibus pessimorum, et eruam te de manu fortium ». Dicit Dominus: « animae multae meritis matris nostrae ab inferno liberatae sunt, id est preservatae sunt, juxta illud deducis ad inferos et reducis ». Multae animae desperatae ad viam redierunt, multae animae a purgatorio erectae sunt et in celis collocatae; ideo non sine causa demones conquerebantur de ea, ut intellexi, dicentes: « Tu affligis nos in celo, in purgatorio, in terris et in inferno ». Ideo non mirari debemus si demones vexabant eam, quia scriptum est: *rexantem me rexo*, quando superius dictum est: « *Circumdederunt me* gemitus *mortis*, *dolores inferni circumdederunt me*, id est passiones infermitates, sive tormenta ab infernalibus demonibus malitiose inflicta, undique in omni parte corporis circumdederunt me, *preoccuparerunt me laquei mortis;* sed per sponsum meum Christum loquens contritus est, et ego liberata sum, quia *in tribulatione mea invocari Dominum et ad Deum meum clamavi*, et demones brachio meo quasi brachio ferreo fugavi ». Fecit potentia in brachio suo, dispersit superbos demones, mente cordis sui, et non prevaluerunt, nec inventus locus eorum amplius super terram quia dicere potest: « *Exaudivit de templo sancto suo vocem meam et clamor meus in conspectu ejus introivit in aures ejus:* clamor tormentorum meorum in conspectu ejus introivit in aures ejus ». Ad clamorem istius vocis *commota est terra*, quia corda terrenorum commota sunt, et forsitan corda terrenorum sibi detrahentium conpuncta sive confusa sunt et contremiscunt, videntes turbabuntur timore horribili et mirabuntur in subitatione inspirate salutis, dicentes intra se, penitentiam agentés et per angustia spiritus gementes: « Haec est quam aliquando habuimus in derisum, et in similitudine improperii; nos insensati, vitam illius estimabamus

insaniam et finem illius sine honore. Ecce computata est inter filias Dei et inter sanctos sors illius est ». Ad clamorem istius servae Dei, sic per Ecclesia Dei patientis virtutes celorum motae sunt, compassae sunt. Nam virtute divina facta sunt miracula, nec mirum quia fecit mirabilia in vita sua, tota vita sua fuit miraculum, quia fuit martirium, planctus pro Ecclesia Dei, dolor continuus : unde omnibus computatis non sunt dolor similis dolori suo istis diebus super terram. Maximi sancti et electi Dei in sanitate et egritudine naturalem recreationem sumebant. Satis constat quod quantum ad ista praeter naturam vivebat, et si modicum de aqua vel de succo cibi intrasset corpus suum, tunc purgavit stomacum, fecit justiciam, id est vindictam, de se ipsa, cum quanta pena Deus scit; si non habuisset aliam penam quam istam in purgatione stomaci, nimis fuisset quando non potuit purgare stomacum, tunc habuit penam super penam quia non fecit justiciam dicere potuit : « *Mihi vindicta et ego retribuam corpori meo* ». Quot tormenta, quot penas hominibus incognitas pro peccatis aliorum in raptu substinuit, Deus scit. Sancti martires semel pro Christo monebantur, ipsa autem non solum semel sed si veritas sciretur fortassis pluries mortua fuit et fuit in mortibus frequenter. Satis constat quod pluries in extasi posita mortua apparuit et pluries usque ad mortem pro Ecclesia Dei et pro peccatis aliorum passa fuit in tantum quod miraculum fuit quando revixit. Dixi semel sibi : « mater apparuit mihi bis in visione quod fuistis mortua ». Et respondit : « verum fuit ». Juxta modum suum dicere potuit cum apostolo Paulo : « *Semper enim nos qui vivimus in morte tradimus propter Jesum ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali* ». Omnibus computatis, multas cruces in hoc mundo substinuit, et multotiens crucifixa fuit, multipharie multisque modis in spiritu et anima et corpore, nobis fortassis ignorantibus. Ideo non sine magno misterio habuit ipsa in Pisis stigmata Domini nostri Jesu Christi, ut audivi, in corpore suo. Rogavit tamen Dominum

ut abscederent, multa miracula in illis partibus fecit. Signum est quod habuit passiones Domini nostri Jesu Christi stigmata interiore continue in spiritu, semper mens sua in sua passione versabatur qua fixa fuit in spiritu gladio compassionis; frequenter crucifixerunt eam offensae Dei, fortassis peccata nostra ac peccata totius mundi crucifixerunt eam usque ad mortem. Ista peccata totius mundi, maxime Ecclesiae Dei, gestabat in corde transfixa in visceribus quasi sagittas acutas. *Sagittae tuae acutae populi sub te cadent in corda inimicorum regis.* Sic sagittata fuit quae viveus mortua fuit, quia conversatio humana fuit, sive esse debuit, crux. Bene dicere potuit: « *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* ». Similiter alii sancti semel passi sunt, ipsa autem habuit martirium continuatum a principio quasi usque in finem, in passionibus ac infirmitatibus quia nunquam fuit quasi sine pena. Ista substinuit cum longanimitate patientiae et cum magno desiderio. Ista petebat mori pro proximo, affectabat si necessitas, hoc requireret centies in die si possibile foret, ad martirium aspirabat quia cupiebat carnem dare pro carne et sanguinem pro sanguine, cupiebat dissolvi et esse cum Christo. Modo completum est desiderium suum et martirium suum; bene dicere potuit: « *Mihi vivere Christus est mori autem lucrum*, gloriari me omnem in cruce Domini nostri Jesu Christi, libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi ». Et veraciter inhabitabat, quia quando petivi ab ea quomodo potuit vivere in tantis penis ut mihi apparet, respondit: « non vivo ego, vivit in me Christus ». Veraciter ostenditur quod sicut vera sponsa Christi, ipsa languores nostros portavit, ipsa passa est propter iniquitates nostras, attrita est propter scelera nostra; Dominus quasi in ea posuerat iniquitates omnium nostrum; pro Ecclesia Dei oblata est quia voluit et non aperuit os suum; tradidit in mortem animam suam, et si eam non percussit visibiliter gladius materialis palmam tamen martirii sive multorum martiriorum non ammisit. Quis ergo dabit capiti meo et oculis meis fon-

tem lacrimarum et plorabo die ac nocte quia lumen ecclesiarum extinctum est, quae in litteris suis sive scriptis, in scientia et doctrina non Paulus sed una Paula fuit: doctrix doctorum, pastor pastorum, abyssus sapientiae, sibi revelata est fistula altisona, predicatrix veritatis infatigabilis; merito doctrix doctorum quia fuit doctor in moribus et scientia, quia sua doctrina non est terrena sed celestis, ideo a Christo magis autenticata, ideo apud Ecclesiam Dei magis approbata esse debet. Potest dicere cum apostolo suo Paulo: « *notum vobis facio quod evangelium quod evangelizatum est a me neque ab homine didici illud neque accepi, sed per revelationem Domini nostri Jesu* ». Merito ergo doctrix doctorum quia declaravit omnia puncta, omnia dubia quia etiam in Verbo eterno vidit veritatem. Hoc non contigit aliis doctoribus quia non ipsa loquebatur sed Spiritus Sanctus loquebatur in ea, quia organum fuit Spiritus Sancti. Habuit etiam spiritum prophetiae quo ad multa quia multa futura previdit et predixit, quia scriptum est: *quae ventura sunt annuntiabit vobis paraclitus aut Spiritus Sanctus quem mittet pater in nomine meo* Ille docuit ea quaecumque dixero vobis ». Bene dicere potest: « *Spiritus Domini super me evangelizare pauperibus misit me. Spiritus ubi vult spirat nescis unde veniat, aut quo vadat* ». Spiritum oris ejus omnis virtus filiorum suorum ubi impetus spiritus erat. Illuc in raptu suo gradiebatur et aliquando a terra in altum elevabatur, nec libenter revertebatur cum ambularet in cursu sui raptus nisi propter obedientiam. Ibi in raptu didicit veram scientiam, veram doctrinam; dicere potest illud Ezechielis: « *spiritus quolibet elevavit me et assumpsit me et abii amarus in indignatione spiritus mei, manus Domini erat mecum confortans me* ». Propter amaritudinem et indignationem spiritus quam sensit in istis terrenis libenter abiit in raptu. Ibi manus Domini confortabat eam, frequenter dicebat: « Ego volo, Domine, permittatis me dormire ». Tantum dormivit libenter quod opportebat eam manibus pulsare nec mirum quia in raptu misit

Dominus manum suam et tetigit os ejus et implevit eum Dominus spiritu sapientiae et intellectus dicens: « serva mea es tu, in te gloriabor; dedi te in lucem gentium ut sis salus mea usque ad extremum terrae ». Dicat ipsa: « tu es gloria mea, tu es susceptor meus, Domine, quia misit de summo in transitu meo et accepit me et assumpsit me de aquis multis ». Hanc ergo non dico Paulam sed filiam Pauli, quia raptus fuit ad tertium celum, id est alteram Paulam, sed propter suam virginitatem Paulam et Eustochium. O Eustochium, id est virginitatis speculum. Haec est Paula Romana tanto a Jeronimo commendata; si omnia membra mea verterentur in linguas non possem aliud dicere de ea nisi sanctitatem propter suam ineffabilem et ferventissimam caritatem quo ad Deum et proximos. Sicut enim inter multas gemmas gemma pretiosa mirat, sed jubar solis parvos igriculos stellarum obruit et obscurat, ita cunctorum virtutes et personam suam virtute et humilitate superavit. Aliis pauperibus ipsa mente et spiritu pauperior, et ea quae in principio suae sanctitatis commode rapere potuit et tunicam propriam, ut intellexi, sicut discipula sancti Martini pauperi tribuit. Minima fuit inter omnes ideo sclavam servorum Dei ac minimam numeravit ac dignam inferno se ipsam nominavit. Haec mulier celestis, angelus terrestris, modo cum beato Augustino, ut pie credi potest, sicut filia sapientiae in excelsis disputat de gloria summae Trinitatis; haec cum Salvatore in ascensione, sicut aquila in altum volans supra nubes celi ut virginitatis filia, cum beato Johanne evangelista videt sibi revelata secreta celestia. Dicere potest: « *Ego in altissimis habito et tronus meus in columpna nubis* superborum et sublimorum hereticorum colla quantum in me fuit divina virtute calcavi. O sanctissima mater emitte sapientiam de sede magnitudinis tuae ut mecum sit, mecum laboret; ut sciam quid acceptum sit coram sponso tuo in eternum. Haec ut petit filia, id est Petronilla, pro Ecclesia Dei semper infirma in fornace tribulationis tanquam aurum per patientiam probata in fidei catholice constantia, tanquam

turris supra petram sita, multis tunsionibus et pressuris in structuram celesti edificii suo coaptam loco eternaliter permansura dicere potest cum Propheta : « *In petra exaltasti me et cum gloria suscepisti me* ». Bibebant autem de spirituali conventi eos petra ; petra autem erat Christus, bene fundata erat in domo Domini supra firmam petram quando neminem verendo dixit in presentia domini papae ac cardinalium quia Ecclesia Dei non deberet pugnare cum gladio materiali, ut intellexi. Ita dicit Dominus in Evangelio : « *Petre, mitte gladium tuum in vaginam, qui gladio percutit, gladio peribit* ». Et alibi dicit in Evangelio : « *Benefacite his qui oderunt vos, non reddentes malum pro malo vel maledictum pro maledicto, sed econtrario benedicentes* ». Ideo non admirari debemus si Ecclesia Dei patiatur quia in symoniis, in cupiditate et avaritia, in pompis secularibus et ambitionibus honoris ac dignitatis voci Domini ac verbo Domini quod emanat de ore servae sue sanctissimae Katherinae inobediens fuit. Etiam, ut intellexi, ipsa dixit domino Gregorio XI° : « Veniatis cum cruce et non cum ense et lupi ponent capita sua in gremio vestro ». Vae ergo Ecclesiae Dei quia ejus consilium, id est consilium Domini non audivit, vae ergo Ecclesiae Dei quae tanto lumine est privata ! Vae nobis qui privati sumus tali matre, quae peccata Ecclesiae ac nostra in corde suo per multas cruces portavit ! Ubi est modo cursus istius Paulae et labor sanctorum pedum ejus pro Ecclesia Dei ac salute humana ad varias mundi partes discurrens ! Ubi est os consulens et lingua eloquens contra vitia et peccata ? Posuit Dominus os suum ut gladium acutum in medio Ecclesiae ; aperuit os suum et implevit eam Dominus spiritu sapientiae et intellectus, stola gloriae immortalis induit eam. Ubi est spiritus suus dulcis, omnem ad se venientem consolans et letificans ? Scriptum est : *Spiritus meus super mel dulcis, hereditas mea super mel et favum.* Mel et lac sub lingua ejus quia mel et lac ex ore sponsi sui suscepit, et sanguis ejus ornavit genas suas. Pro laboribus suis ostendit sibi thesauros incomparabiles quos sibi donaturum repro-

misit; ipsa semper habuit cor suum et animam circa celestia, assidue studebat quomodo posset animas ad celestia transferre; dicit Evangelium: *Ubi est thesaurus tuus ibi est cor tuum.* Modo quasi omnibus devotis suis dicere potest: « thesaurizate vobis thesauros in celo ubi nec erugo nec tinea demolitur et ubi fures non effodiunt nec furantur ». O sanctissima mater quis conticescere fecit tuam fistulam altissimam, defecit tympanum leticiae nostrae; chorus noster usque est in luctum, cecidit corona capitis nostri. Recordare Domine quid acciderit nobis in via, quid acciderit nobis in Ecclesia Dei. Respice obprobrium nostrum, obprobrium omnium christianorum quia hereditas nostra versa est ad alienos, auctoritas ecclesiae ab alienis, id est hereticis et scismaticis, est usurpata. Dominus papa Urbanus sextus potest dicere: « *Alieni insurrexerunt ad versus me et fortes quaesierunt animam meam et non proposuerunt Deum ante conspectum suum.* Ecce Deus adjuvat me, meritis ancillae suae quia supra omnes magis laborabat pro me et ecclesia mea et consolabatur me, quia fortes quesierunt animam meam et non proposuerunt Deum ante conspectum suum ». Domus nostrae, civitates et castella, domus Domini, domus Ecclesiae Dei transierunt ad extraneos, in manibus exteriorum datae sunt, pupilli sumus absque matre. Mater nostra, ista serva Dei Catharina, sanctissima mater potest dici Ecclesiae Dei quia fovebat et calebat eam suis meritis et laboribus. Quemadmodum galliam congregat pullos sub alas, volebat ipsa congregare filios cujusdam ecclesiae scismaticos et hereticos, et noluerunt. Ipsa portabat pondus diei et estus pro Ecclesia Dei; facti sumus modo orphani ac pupilli absque matre. Vae nobis quia peccavimus, vae nobis filiis suis indignis, quia contra eam peccavimus. Vae Ecclesiae Dei quia contra Deum peccavit. A modo cessavit cursus filiorum dicentium: Vadamus Romam, vadamus Florentiam, vadamus Senam, videamus matrem nostram ut doceat nos quomodo regere debeamus animas nostras. A modo cessarunt sanctissimi sermones sui, sanctissimae epistolae suae, Spiritu

Sancto dictatae; a modo cessavit suum devotissimum pasca quod solebat facere filiis suis. O mater sanctissima ubi est locus in diversorio? ubi est a modo locus in Silva Lacu ubi facias a modo pasca cum discipulis tuis? Propter peccata nostra forsan quia non meruimus ejus presentiam, transierunt omnia velut umbra. Desiderio desiderasti hoc pasca manducare, id est animas, quia scriptus est: « *Da mihi animas cetera tolle tibi*, animas id est tollam mihi ». Desiderio desiderasti manducare carne agni immaculati in ara crucis, igne passionis decocti; *caro mea vere est cibus, sanguis meus vere est potus;* dicere potuit de ea Christus: « O sponsa mea Catherina quae frequenter manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem in me manet et ego in ea ». Pasca nostrum imolatus est Christus, itaque expleremur sicut Christus immolatus est pro nobis, ita ipsa post communionem ymmolabat se ipsam in anima, in carne et sanguine, in raptu variis passionibus pro Ecclesia Dei et toto populo christiano. Nam, ut audivi, aliquando posita fuit in patibulo pro populo Florentino in raptu, quot autem tormenta passa fuit in raptu Deus scit; nam multis videntibus in raptu post communionem aliquando elevabatur sursum, aliquando deorsum, aliquando volvebatur de uno latere ad aliud latus; tantum frangebat se in oratione frequenter quod appareret quod ossa frangerentur, medullae offunderentur, compagines dissolverentur. Se ipsam in oratione pro Ecclesia Dei ac populo christiano consumebat, devastabat in tantum quod, ut audivi, pectus suum erat divisum sive scissum. Unde hoc nisi ex fervore orationis excessivo ex variis conatibus, ex nimia vi quia sciebat quod regnum celorum vim patitur et ipsa non parcebat sibi ipsi, tantum compatiebatur Ecclesiae Dei et tantum patiebatur quod non compatiebatur sibi ipsi, et tantum se affligebat in oratione post communionem, quod magister Raymundus dixit: « Ipsa sentiet ista postea per octo dies » et verum dixit. Nam vidente me ceterisque aliis, tantum interiora erant alterata et afflicta, et ultra modum vexata, quod ipsa postea per os projecit sanguinem, et subito pede

occultabat et sanguinem conculcabat. De ea potest dici : pro Ecclesia Dei in vita sua projecit intima sua ex variis passionibus, pro Ecclesia Dei tantum desudabat quod opportebat frequenter camisias suas quasi aqua madefactas mutare. Legantur multa exempla sanctorum, pauci inveniuntur qui tantum affligebant seipsos in orationibus sicut ipsam in sua communione. Multa miracula manifeste apparuerunt : nam supra multas sanctas de quibus legitur ipsa in communione erat reperta tracta, quasi contracta, ac insensibilis apparuit, quia non erat quasi in se, quia cum tanta inextimabili fide viva, cum tanta ineffabili devotione sacramenti, receperat corpus Christi, quia Christus comedebat ipsam, id est trajiciebat ipsam in se ipsum, et ex miranda et superexcellenti caritate facta est conjunctio spiritus cum sponso suo, quia caritas conjungit et qui adheret Deo unus spiritus efficitur cum Deo, tanquam audiret cum beato Augustino vocem de excelso : « Cresce et manducabis me nec tu me mutabere in te sicut cibum carnis tuae, sed tu mutaberis in me ». Sic ipsa frequenter extra communionem, sed maxime tempore communionis, non quidem in se sed in Christo remansit, quia in Christum transmutata et transformata erat. Misterium apparet exterius, quia frequenter speciem faciei suae mutabat ; modo habuit faciem virgineam, modo pretendebat faciem virilem, viriliter et acute respexit filios suos quasi incutiendo eis terrorem ; aliquando in raptu pretendebat faciem angelicam, faciem unius Seraphim. Unde facta est ista mutatio facici ? ex consortio Domini deambulantis in medio cordis sui. Cor suum tantum inflammatum erat, tantum ardebat in amore sponsi sui quod cor amans transmutatum erat in naturam rei amatae. Splendida facta est facies Moysi, id est matris nostrae, ex consortio Domini, dicit Propheta *mutabit eos et mutabuntur*. Virtute divina miraculose fiebat ista mutatio faciei ex conjunctione spiritus cum Deo suo. Circa conjunctionem suam multa apparebant miracula, libenter frequenter quando potuit communicabat, tantum ardebat in

devotione sacramenti, quod aliquando, ut audivi, subito quasi sine humano misterio sacramentum, id est corpus Christi, intrabat quasi volabat in os suum. Subito facta est conjunctio Spiritus ad spiritum divinum, conjungitur cum sponso suo, in tantum cum ipse dormivit quod male libenter suscitabatur, quia nunquam voluit ab eo separari. In Cantica Canticorum: *dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter lillia donec aspiret dies et inlucetur umbrae.* Vellet ipsa dormire dicere potest convenienter: « *inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam donec introducam eum in domum matris meae et cubiculum genitricis meae. Adjuro vos filiae Jerusalem per capreas cervosque camporum ne suscitetis nec evigilare facietis dilectam donec ipsa velit* ». Modo mater nostra dicere potest: « Ego dormior, cor meum vigilat ». Jam eternaliter conjungitur sponso suo, quod amplius non suscitabit eam nec domina Alexia, nec domina Lysa. Quis eam amplius separabit a caritate Christi eam in presenti nec tribulatio, nec angustia, nec mors potuit, imo magis conjunxit. Quanto magis affligebat, tanto magis ardebat, et quanto plus diligebat, tanto minus diligere se reputabat dicendo: « Amor, Amor, nunquam dilexi te, *Amore, Amore non ti amai mai* ». Tantum dilexit eam Christus quod in sponsam suam adoptavit eam, et anulo suo subarravit eam, et mirabiliter communicare fecit eam. Nam, ut audivimus, Magister Raymundus semel quando dixit missam in presentia sua, quando venit ad actum communionis, invenit unam partem hostiae ablatam; stabat stupefactus, post missam venit ad matrem nostram et dixit: sic et sic accidit. Ipsa, ut intellexi, respondit et dixit: quod Christus vel sanctus Petrus cum illa particula communicavit eam. Multa mirabilia sunt de ejus communione et de ejus comestione quia comedit anima, mirabilia de ejus fortitudine ac longanimitate patientiae in passione, quando fortis facta fuit in prelio et magnam victoriam de demonibus fecit, nunquam retrorsum abiit; mirabilia de tota vita sua, de omnibus actibus suis; mirabilis Deus in sanctis suis,

in sancta sua Deus Israel, ipse dabit virtutem et fortitudinem sponsae suae, imo dedit super omnes servos et ancillas. Modernis temporibus non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi, qui tantum passus est istis diebus pro Ecclesia Dei. Dicere potuit: « *Zelus domus tuae comedit me* » in tantum quod ipsa nitebatur spiritualiter comedere totam Ecclesiam Dei, ac totum mundum spiritualiter loquendo, dentibus orationum suarum masticabat et in corpus sponsi sui trajicere volebat et ad ipsum convertere, salutem animarum totius mundi sitiebat et esuriebat, unde dicere potuit cum sponso suo: « *cibum habeo manducare quem vos nescitis* ». Desiderio desiderasti hoc pasca manducare cum sponso tuo, magna comestrix animarum fuisti, et nunquam satiata fuisti ad istam comestionem animarum; ad istam mensam frequenter me invitasti, et filios tuos confiteri frequentare et communicare corpus Christi docuisti. Angeli in celo pro te, sanctissima mater, invenerunt cenaculum magnum stratum, et ibi paraverunt pasca ut internum facieris et epuleris cum sponso tuo in convivio celesti, quia nunquam hic inferius satiata fuisti. Frequenter dixisti: « Ego volo manducare: *Io voglio mangiare, io voglio mangiare, io voglio mangiare* ». Et sanctissima mater caritas tua non est abreviata sed augmentata, quia cum dilexisti filios tuos, in finem dilexisti eos. Credo quod adhuc desiderio desideras pasca manducare cum filiis tuis in vita eterna. Obsecro ut filii tui sicut novellae olivarum sint in circuitu mensae tuae; sursum ergo ascendit ut pro nobis intercedat et preparet nobis locum ut cum ipsa pascam faciamus. Dicit Scriptura: « *apud te facio pasca cum discipulis meis* ». In hora transitus dicere potuit: « *tempus est ut revertar ad eum qui misit me;* nolite filii mei contristari, non turbetur cor vestrum nec formidet; rogo pro vobis patrem ut ipse vos custodiat. Dicit Evangelium: « *nisi ego abiero paraclitus non veniet ad vos* »; dum assumpta fuero sponsus meus mutet vobis eum. Si diligitis me mandata mea servate, doctrinam meam servate, et ego rogabo patrem et alium pa-

raclitum dabit vobis spiritum veritatis ut maneat vobiscum in eternum. Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos. Dicere potest istud Evangelii modicum: « *et mundus me jam non videt, vos autem filii videtis me* », id est per fidem, quia ego vivo et vos vivetis ». Ipsa rogat ut filii sui vitam habeant et habundantius habeant ut quos dedit ei pater non perdat ex eis quicquam. Ipsa non est modo in terris sub sole mortalium degens, sed supra solem ascendens claritatem eterni lucis indesinenter aspiciens; dicit Psalmista quasi de ea: « *In sole posuit tabernaculum suum, et ipsa tanquam sponsa Dei, procedens de thalamo suo* ». Solebat cantare in vita sua: « ego sum sponsa Dei in virginitate facta ». Quesivi semel ab ea: « mater, habetis vos unam domum? ». Respondit sic: « domus mea est in latere Christi crucifixi qui est sol justitiae ». Exultavit ergo ut gigas in transitu suo ad currendam viam a summo celo egressio, quia alias mortua fuit et in celo erat; ad nos pro salute humana egressa est juxta vocem Psalmistae: *Egressa es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo*. in sua reversione occursus ejus usque ad summum ejus, nec est qui se abscondat a calore ejus, a calore caritatis ejus, quando omnes devotos suos velit visitare et eorum profectus sive diffectus videre et proficientes il lustratione supernae gratiae accendere, inflammare, tepidos ac negligentes arguere, quia nihil apertum quod non reveletur, neque occultum quod non ab ipsa sciatur. Ipsa dum vixit multos tepidos ac frigidos divina sua doctrina ignita calefecit, et pigritiam excussit. Spiritum prophetiae quam ad multa habuit, abdita et abscondita peccata multorum vidit, et eis dixit. Quanto magis credimus eam jam beatam in verbo eterno clarius aspicere quae erga suos gerantur, et sollicitam curam eorum gerere, et omnes velle ad se attrahere. Dicere potest: « *in caritate perpetua dilexi te ideo attraxi te miserans* ». Hic caveant et timeant omnes devoti si non observent monita sua. Dicit Scriptura: « *Sol per omnia respexit* ». Merito potest dici illa mulier de qua dicit in Apocalyp-

sin : « *Mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus et in capite ejus corona stellarum XII et in utero habens clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* ». Mater nostra amicta erat sole, id est caritatis, fervore splendida, canditata virginitatis flore, illustrata celesti splendore, circumamicta sole justiciae. Abyssus sicut vestimentum amictus ejus modo nuptiali veste immaculata adaptatur, strangulatam vestem variis virtutibus adornatam fecit sibi bissus et purpura, indumentum ejus videbit in die novissimo. Merito comparatur soli. Sol est planeta universalis, ultimis omnibus crescentibus virtutem suam communicat, sicut ipsa ut caritatis ardor, scientiae splendor, non partialis omnibus gratiam suam communicabat onera omnium ut poterat portabat. Nam multi prelati ac religiosi per ipsam sunt illuminati, animae multae quasi deviae a via veritatis sunt conversae ad viam rectam. Ipsa sola quasi pugnavit contra hereticos Florentinos et eorum haeresim ut potuit extinguere nitebatur, Ecclesiam Dei extraxit de Avinione, ac Babillonica confusione, quia confundebatur Ecclesia Dei, ibi inebriabatur vino luxuriae, vino cupiditatis et symoniae. Dicit Scriptura : *nolite inebriari vino*, id est, Avinione, *in quo est luxuria*, fel draconum, vinum eorum. De Ecclesia Dei quantum in ipsa fuit ejecit vendentes et ementes columbas, mensas numulariorum evertit, ista vitia extinxit, quando orationibus suis ac meritis Ecclesiam Dei Romae transtulit. Tunc subtus supra evertebat eam quia non est permissa domum orationis fieri domum negociationis, quia scriptum est : « *Domus mea domus orationis vocabatur, vos autem fecistis eam* Avinione, *speluncam latronum* ». Nisi Dominus hedificavit domum, nisi Dominus laboribus ejus transtulisset domum Ecclesiae Romae et ibi posuisset sedem Apostolicam, in vanum laborarent qui nituntur modo reformare eam ; nisi Dominus per ipsam custodierit civitatem Senensem, frustra vigilat qui custodit eam imo fortassis digna fuisset abissari in infernum. Dicit Scriptura : « *nisi Dominus exercituum reliquisset robis semen, quasi Sodoma fuissemus*

et quasi Gomorra similes essemus. In semine tuo benedicentur omnes gentes quod est Christus ». O Senenses ingrati, beneficia sua non recolentes, o murmuratores pessimi et increduli stulti et trucidi corde ad credendum omnibus quae operatus est Deus per eam, o filii matris tepidi ac negligentes in amore ac doctrina ejus, frigidi facti estis, in mundanis actu, mente et affectu implicati estis. Dicere potest quantum ad multos: « *oblivioni data sum, tanquam mortua a corde* ». Revertemini omnes ad judicium quia non preteribit iota unum aut unus apex a lege donec omnia fiant, donec omnes de ea murmurantes et sibi inobedientes puniantur. Mementote o filii degeneres, mementote o ingrati Senenses quomodo meritis ejus salvi facti estis, et nunc et semper clamemus in celum, et intercedente ipsa, miserebitur nostri Deus noster. *Signum magnum apparet in celo, mulier amicta sole*, modo jam merito in celis non in terris, mater nostra, mulier celestis, non a modo terrestris amicta est sole claritatis eternae. *Fulgebunt justi sicut sol.* splendor ejus ut lux erit quia stans ad dextris ejus sol justiciae, agnus nive candidior, omni luce splendidior Christus, sibi virginem ac martyrem consecravit, quia secundum dictam sanctorum martyrum non tamen effusionem sanguinis, sed abstinentia peccatorum et exercitatione preceptorum Dei perficitur. Supra ista realiter carnem dedit et sanguinem pro Ecclesia Dei multifarie multisque modis, quia in carne et sanguine maxime in extremis propter varias passiones penarum ac tormenta consumpta fuit. Unde dicere poterat: « *pelli meae consumptis carnibus adhesit os meum, et derelicta sunt tantummodo labia circa dentes meos* ». Omnibus pensatis a principio usque in finem, vita sua non solum martirium, imo pluria martiria fuit tam in carne quam in spiritu, et fortassis maiora erant martiria spiritus quam carnis, maxime quando vidit offensas Dei superhabundare in Ecclesia Dei, quando vidit pastores Ecclesiae incompositos, moribus inordinatos, cum pompis suis adhuc in excelsis immolantes. In eterna patria est mulier amicta sole, id est

perpetuo splendore; in presenti erat mulier amicta sanguine quando, in loco justitiae, plena cum caritate ad consolationem et salutem proximi, manibus suis tenuit capita decollatorum, fuit tunc aspersa sanguine. Hoc non sine misterio fuit quod anima sua erat sanguis, tota penalis, quia sitiebat effusionem sanguinis sui ac filiorum suorum; cogitabat quomodo posset effundere sanguinem pro sanguine sponsi sui, sanguis ejus super nos, super ipsam et super filios suos. Ipsa fuit sanguis in passione, ignis in dilectione, fumus in incensi oratione. *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.* In Joële scriptum est: « *effundam de spiritu meo super omnem carnem et prophetabunt filii vestri et filiae vestrae: senes vestri somnia somniabunt, juvenes vestri visiones videbunt: dabo prodigia in celo sursum et signa in terra deorsum, sanguinem ignem et raporem fumi, sol convertetur intenebras, et luna in sanguinem* ». *Effundam de spiritu meo,* hoc fuit quando Deus ex infinita sapientia sua creavit istam benedictam servam suam ad imaginem et similitudinem suam, quando alias fuit mortua tunc pro salute humani generis suscitavit eam et inspiravit in faciem suam spiraculum vitae, et facta est in animam ac spiritum viventem; emisit eam de celo tanquam fluvium egredientem de paradiso voluptatis ad irrigandam superficiem universae terrae, id est universae animae. *Emittes spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terrae;* potens est Deus meritis suis reformare faciem Ecclesiae suae. Effudit eam Deus tanquam conductum aquae vivae super Ecclesiam suam ac super omnem generationem, quia pro omni generatione cum suis orationibus laboravit, et humiliter labores suos substitit. Respexit Deus humilitatem ancillae suae; *ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes;* sic ergo effudit Deus de spiritu suo super omnem carnem et prophetabant filii sui ac filiae suae de ea et adhuc fortassis prophetabunt multi, senes sompnia sompniabant de ea, et juvenes visiones videbant de ea, et adhuc fortassis de miraculis suis videbunt, quia fortassis Deus dabit pro ea prodigia in celo

sursum. Dicit Evangelium: *erunt signa in sole* quia in transitu matris nostrae, dici potest, quod *signum magnum apparuit in celo* quia mater nostra celestis mulier amicta erat sole, id est eterno, et signa in terra deorsum, id est miracula virtute divina facta sanguinem, ignem et vaporem fumi. Signum magnum apparuit in terra quia mater nostra mulier erat amicta sanguine in martyrii passione, mulier amicta erat igne in ferventi Dei ac proximi dilectione. Ignem veri mittere in terram quid volo nisi ut ardeat; Spiritus Sanctus sibi in igne apparuit, imo verba ignita loquebatur. Ipsa fuit ignis Spiritus Sancti, ardens vicia ac peccata consumens, in se non consumebatur. Ipsa erat mulier amicta fumi vapore in multiplici affectuosa oratione. In Apocalypsin scribitur: *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum*. Judith VIII° scribitur: « *Ora pro nobis quoniam mulier sancta es* ». Haec quia celestis mulier erat ideo a terrenis erat incognita quia supercecidit ignis et non viderit solem. Dicit Scriptura: « *solem nube tegam* ». Atque hoc factum est et tempus post ejus transitum affuit quo sol refulsit qui prius erat nubibus tectus, et accensus est ignis magnus fervoris devotionis Romanorum, ut omnes Senenses mirarentur de sua ingratitudine et in devotione verecundarentur et confunderentur. O vos Senenses irreverentes ceci et ignorantes, modo tempus affuit quo ista serva Dei lucidior omni sole refulget in gloria celesti quae prius erat obnubilata nube carnis terrestri. De sua beatitudine accensus est ignis magnus caritatis in supernis, eo quod beati tantum gaudent de gloria sua sicut de gloria propria quia ibi omnes arrident et fervent caritate, sicut ipsa in presenti supra omnes modernos ardebat caritate ita ut omnes mirarentur. In ejus transitu mirari poterunt electorum animae quia signum magnum apparuit in celo mulier amicta sole; per solem ad praesens intelligo Dei Ecclesiam catholicam sub domino papa Urbano sexto militantem, quae in virtute ac lumine fidei catholicae lucet sicut sol in virtute sua. Lumen istius fidei erat ipsa undique perlustrata.

Hanc fidem docuit dicens filiis in ora mortis, ut audivi : « pro ista fide id est quod dominus Urbanus sextus est verus papa, exponatis vos morti si oportet ». Merito in presenti etiam erat amicta sole id est zelo ac fervore reformationis Ecclesiae ardebat desiderio. Dicere potuit : « *zelus domus tuae comedit me* ». Dicit Scriptura : « *Amictus hominis annunciunt de illo* ». Opera et labores quos substinuit pro Ecclesia Dei testimonium perhibent de ea hac fide veraci quod dominus Urbanus sextus est verus papa. Et multi illuminati sunt per eam et fortassis illuminabuntur. *In lumine tuo videbimus lumen ;* per lunam intellego synagogam Sathanae in Avinione ubi habitabat dyabolus, id est antipapa antichristus, qui eclipsim ac defectum veritatispatitur, quia apostata facta est et in veritate non ambulat, sed in carnalitate sensus sui, sensus litteralis, et in sordibus proprii amoris, sordes ejus in pedibus ejus, pedes ejus ad malum currunt omni tempore, et festinant ut effundant sanguinem. Non est recordata finis sui quando Deus voluerit, deposita erit vehementer teste Evangelio, quia *omnis plantatio quam non plantavit pater meus celestis eradicabitur* [1]. Hanc lunam erraticam constat esse obtenebratam quia conversa est in sanguine. Isti quolibet heretici ac scismatici contra sanguinem suum insidiantur, et moliuntur fraudes contra animas suas, quia animas simplicium rapiunt et decipiunt. Sanguinem animarum de manu tua requiram, o synagoga Sathanae. Si quis ex istis scismaticis vobis dixerit : hic est Christus, hic est vicarius Christi, nolite credere. Dicit Evangelium : *surgent pseudo prophetae et dabunt signa et prodigia ut in errorem inducantur si fieri potest etiam electi.* Istam lunam erraticam mater nostra sanctissima tenuit sub pedibus, quia verbo et opere, dictis ac scriptis,

[1] Le manuscrit X, 3002 porte en marge la note suivante déjà relevée par M. Luchaire (*op. cit.*, p. 153) : *Quando ego frater Thomas hic scripsi transcribens istum sermonem, recepi litteras de Bononia continentes qualiter rex Franciae et collegium Parisiense omnino subtraxerant se ab obedientia antipapae et quod obsessus erat antipapa. Quod fuit annum istud 1398 circa finem mensis Novembris.*

ad terram quam in ea fuit dejecit ac pedibus conculcavit, eorum errores confutavit. Pedes ejus pedes recti, dicere potuit: « *pes meus stetit in directo, in ecclesiis, benedicam te Domine* ». Omnia id est omnes errores subjecisti sub pedibus ejus. Habuit merito pedes rectos quia recte per viam veritatis incedebat, non declinavit ad dextris nec a sinistris, nec per prospera vel adversa, sed lumen veritatis sequebatur quia desuper illuminata erat, quia mulier amicta sole, luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum XII; stella differt a stella in caritate, sic illa differebat ab aliis servis Dei, imo alios servos Dei ac servas imcomparabiliter excedebat in sanctitate, in lumine sapientiae divinae ac scientiae humanae; quasi stella matutina in medio nebulae, erat stella consolationis ac leticiae, quia omnes servi Dei ac servae, omnes tristes ac maerentes, omnes desolati sicut incarcerati ac malefactores ad mortem deputati, videntes hanc stellam gavisi sunt gaudio magno valde, quia gaudenter ibant ad mortem, et meritis suis intrantes domum celestem invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procedentes ceciderunt in conspectu troni, in facies suas et adoraverunt Deum qui talem possidet famulam. Mistice loquendo multi per eam conversi obtulerunt Domino aurum, thus et mirram, et multae animae desperatae per ipsam ad viam veritatis reversae, responso accepto, ne redirent ad vomitum, ad Herodem diabolum, sed per viam penitentiae reversi sunt in regionem suam. Merito erat stella consolationis. Nullus testis ad eam venit quin consolatus recessit. In adventu suo, ad aliquem locum, precessit aliqua consolatio magna ex solo conceptu ; in presentia major sive maxima, in absentia sua post recessum relinquit post se consolationis benedictionem. Stella ista fuit visa in Oriente, in Occidente, in finibus mundi, nam fama sua longe lateque dispersa erat. Leva, sanctissima mater, in circuitu oculos tuos et vide omnes isti congregati sunt, venerunt tibi, filii tui de longe venient et filiae tuae de latere surgent, multi venient ab Oriente et Occidente et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob et matre nostra sanctis-

sima in regno celorum: filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores filii degeneres, id est isti Senenses qui contempserunt eam et murmuraverunt de ea, et filii ingrati, qui retrorsum abierunt, corrigant se ne propter vitium ingratitudinis ceteraque peccata sua ejiciantur in tenebras exteriores. Inimici homines, domestici ejus alienigene, id est *magi venerunt ab Oriente Jerosolymam dicentes: ubi est qui natus est rex Judeorum? vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Multi a longinquis partibus venerunt, id est homines malefici malefactores, homines infideles, homines bestiales, magi et mundi sapientes qui prius non sapiebant nec cognoscebant Deum per istam stellam venerunt ad Jerosolymam, id est ad sanctam matrem Ecclesiam, ad visionem pacis, ad visionem Dei, per ipsam conversi sunt et cognoverunt Deum. Ista stella direxit magos ad presepium, ista stella erat celitus illuminata in articulis fidei, quia a juventute sua sicut mihi dixit studebat in vita Christi, in schola virtutum; ab ipso didicit misteria et secreta celestia, de sua incarnatione, de sua nativitate, passione, ceterisque articulis fidei. Ipsa bene novit demonstrare omnibus in fide hesitantibus locum nativitatis, locum passionis, ubi est qui natus est, ubi est qui passus est, Jesus Nazarenus rex Judeorum. Dicit Evangelium: *vidimus stellam ejus in Oriente*, quia gratia Dei magis oriebatur in ea, quia ibat de virtute in virtutem. Imo visa fuit ista stella non in Occidente sed in Oriente. Oritur sol et occidit, mater nostra ad locum suum revertitur, reversus est spiritus ad Deum qui dedit illum. Oritur ergo sol lumen gratiae, id est omnibus ferventibus in suo amore, magis ac magis negligentibus ac tepidis occidit qui minima negligit, paulatim decidit, quia siquis filius suus negligens vel tepidus doctrinam suam negligit, quodammodo talis paulatim decidit ad locum suum, ad mundum, ad vomitum revertitur. Quilibet talis est homo descendens *ab Ierosolyma in Jericho, ideo incidit in latrones*, id est demones, qui spoliare habent eum de omni virtute, omni gratia: semivivus relinquitur ac

quasi desperatus. Dicit Evangelium : « *qui vos spernit me spernit* ». Magnum periculum est spernere, id est negligere doctrinam ejus, sive perdere devotionem ejus; qui eam spernit Christum in sponsa sua spernit. Dixit mihi aliquando : « Deus est patiens in se, non in servis suis ». Non est dubium quin Deus aliquando puniet filios suos negligentes suam doctrinam. Deponamus omnem pigritiam, simus semper proficientes, nunquam deficientes, maxime a doctrina sua sive devotione declinantes. Ipsa dixit : « hodie sive omni die incipiamus ». Ideo ut nos negligentes non reprehendat ad exemplum suum, simus semper in Oriente nunquam in Occidente, quia vidimus stellam istam in Oriente ; ut nunquam per negligentiam deficiamus, semper cogitemus quod penas intollerabiles substinuit pro peccatis nostris, et quomodo cotidie accendebatur in eanovus fervor et ardor ad dandum vitam pro nobis, et centies in die si possibile esset, et quot gratias mentis ejus percepimus. Cogitemus ab ortu suo usque ad occisum, quo magis ac magis in ea oriebantur ac superhabundabant passiones ac tormenta pro Ecclesia Dei et pro peccatis populi. Ipsa in penis substinendis non fuit deficiens nec occidens, sed oriens, ad maiores penas aspirans per viscera misericordiae Domini in quibus visitavit nos oriens ex alto. Ista cogitemus et quomodo sollicita fuit pro peccatis nostris curandis et pro salute nostra, et nunquam ab amore ejus sive devotione deficiemus. Vidimus stellam illam in Oriente, id est in Christo. Oriens, splendor, candor lucis eternae, qui ortus est sol justiciae, Christus Deus noster. Istam stellam vidimus in te fixam, a te processit, a te recepit ortum suum et originem. Vidimus et cognovimus quod in te et in tuo amore ac zelo Ecclesiae Dei magis ac magis accendebatur, et magis apud te proficiebat, quamvis non forte quod ad mundi aspectum, quia incognita erat, et caute se occultabat propter humilitatem. In tantum proficiebat quod super celos celorum ascendebat et inter stellas supercelestes in eterna claritate radiantes, est collocata et connumerata. Dicit Psalmista : « *Qui nu-*

merat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat? ». Omnes per eam conversi dicere possunt : vidimus stellam istam in Oriente, id est quomodo magis ac magis accendebatur et oriebatur in cordibus nostris, et per doctrinam suam et illuminationem suam venimus adorare et cognoscere Dominum ». Multi qui blasphemi, tiranni in peccatis suis obstinati, qui aliquando nec nominabant Deum, nec colebant Deum, nec Ecclesiam Dei, nec libenter intrabant, per ipsam contriti sunt et confessi sunt et cognoverunt Dominum. Ista stella magos direxit Bethleem. Bethleem domus panis interpretatur. Tales introduxit ad domum Ecclesiae, ubi sacramentum id est panem vivum qui de celo descendit receperunt. Talibus peccatoribus in regione umbrae mortis commanentibus, lux orta est eis, quia eis ista stella novae claritatis apparuit, quae illustrior, ceterisque pulchrior sideribus, facile in se intuentium oculos animosque converteret. Dedit aspicientibus in terram et prestitit eis magnae sanctitatis signum, nam Christus fecit eam mirabiliter in conspectu omnium apparere, mirabiliter super omnes creaturas vivere, quia non eam decrevit viam convenientem cum aliis tenere, quia ipsa tenuit viam rectam in celo et ibat motu progressivo [1]. Ibat motu raptus elevata a terra, ita festinanter ut vix eam aliquis posset aliquando attingere, vel sequi, modo in suo transitu letantur, quia letantibus angelis ascendit iter pandens ante nos ; quia stella quam viderant magi in oriente antecedebat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat puer ; quia tanta fuit caritas sua ineffabilis, quod devotos suos sive ceteros peccatores nunquam dimisit per negligentiam. sed semper curam habuit de eis, ducatum ne in via errarent ostendit, usque ad transitum suum, usque dum veniens staret supra in patria celesti, ubi erat et est puer Jesus, sponsus ejus, cum Maria dulci matre ejus, ubi stella ista sicut flamma coruscat signis et miraculis regem

[1] Le manuscrit X, 3002 porte en marge la note suivante : *Et dicitur quod semel sic incedens per quoddam iter, transvadavit unum fluvium, ab aquis penitus intacta.*

regum demonstrat. Romani eam viderunt et magno regi munera obtulerunt, quia fecit eam magnam qui potens est et sanctum nomen ejus; ideo magna quia jam regnat in celis sponsa Christi coronata, et in capite ejus corona stellarum XII apostolorum. Dicit Scriptura: « *Stellae dederunt lumen in custodiis suis, et luxerunt cum jucunditate ei qui fecit illas* ». Ista doctrina apostolica erat in terris coronata, circumdata ac perlustrata doctrinam apostolicam, legem evangelicam, legem divinam portabat in capite mentis suae. Dicere potuit: « *in capite libri scriptum est de me ut facit voluntatem tuam.* Deus meus, voluntas et lex tuae in medio cordis mei ». Ipsa tanquam apostola vitam sequebatur apostolicam, morbos curando, sanitates restituendo, demones expellendo, animas in fide plantando, peccatores convertendo, incarceratos visitando, verbum Dei predicando, errores extirpando, castitatem angelicam, paupertatem evangelicam, martirii obedientiam usque ad mortem servando. Ipsa apostolorum vestigia imitando bene Apostolis dicere potuit: « *vos estis gloria mea, vos estis corona mea* ». Christum qui est corona Sanctorum omnium semper gerebat in pectore suo, et non diebus neque noctibus a contemplatione divina sive colloquiis divinis, sive hedificatione proximi vacabat. In Christo vidit quando alias fuit in gloria celesti coronam id est beatitudinem Apostolorum et fortassis sine dubio semper remansit in mente sua ista beatitudinis impressio, ipsam corroborans et confortans ad passiones pro Ecclesia Dei tollerandas. Dicere potest cum Psalmista: « *cogitavi dies antiquos et annos eternos in mente habui* »; bene habuit in mente quomodo Apostoli ceterique martires Dei plantaverunt Ecclesiam Dei sanguine suo, imo ipsa dedit carnem et sanguinem pro Ecclesia Dei. Ideo merito regnat in celis cum ceteris sanctis gloriose coronata. Et quia in eterna beatitudine tantum gaudet de gloria apostolorum sicut de sua, recte in capite suo corona stellarum XII, id est XII Apostolorum, ipsam irradians, ipsam perlustrans, gloria ineffabili, testante Scriptura sacra: « *Reflexit sol in clipeos aureos et respue-*

runt montes ab eis ». Notate verba et signate misteria : montes, id est in circuitu ejus et Dominus in circuitu populi sui, et Dominus in circuitu sponsae suae. In presenti pro Ecclesia Dei in circuitu tempestas valida imo sequitur in auctoritate. *Habens in utero clamabat parturiens et cruciatur ut pariat;* Ecclesiam Dei habens in utero cordis sui clamabat parturiens in multis passionibus VII annis, multis clamoribus gemituum, orationum eam spiritu parturiebat. Dicit Evangelium : « *mulier cum pariat tristitiam habet quia cruciatur ut pariat* ». Et tristis fuit anima sua pro Ecclesia Dei usque ad mortem, mortem autem crucis quia multas cruces substinuit pro Ecclesia Dei. Jam non meminit pressurae quia nata est in vita eterna, quia jam cum sponso suo regnat in celis coronata corona prefulgida, quia in capite ejus corona stellarum XII. *Veni de Libano, veni coronaberis*, veni sponsa Christi, accipe coronam quam Dominus tibi preparavit in eternum, lilio virginitatis decoratam. Videte lilia agri quomodo crescunt, videte Mariam dulcem matrem Christi quae est flos campi lilium convallium, videte matrem nostram, ceterasque Christi virgines quomodo propter humilitatem virginitatis creverunt et exaltatae sunt, et plantatae sunt in agro supernae amenitatis ; quomodo ibi florent, quomodo redolent, quomodo vestitae sunt bisso candidissimo, quomodo ambulant in albis et sequuntur agnum quocumque ierit ; nec Salomon in omni gloria sua vestitus est sicut una ex istis, nec quomodo vestitur mater nostra in vestitu deaurato circumdata varietate. Cantica Canticorum : « *Egredimini filiae Jerusalem et videte regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius et in die letitiae cordis ejus ; quam pulchra es amica mea, quam pulchra es oculi tui columbarum absque eo quod intrinsecus latet* ». Jerusalem visio pacis interpretatur, designat matrem nostram sanctissimam quae pro pace Ecclesiae se exposuit morti. Ideo est visio pacis quia libenter vidit atque adoptavit pacem Ecclesiae ac omnibus christianis, in vita sua multas paces ac

concordias fecit. O sanctissima mater, urbs beata Jerusalem, dicta pacis visio quae construeris in celis vivis, ex lapidibus ab angelis es coronata ut sponsata, comite nova, veniens e celo, nuptiali thalamo in tua reversione preparata ut sponsata copularis Domino Jhesu Christo Crucifixo, et Mariae dulci laudes canis secundum termino coree et cantus tui ex corde purissimo: « *Lauda Jerusalem Dominum: Lauda Deum tuum Syon quoniam confortavit seras portarum tuarum, benedixit filiis tuis in te: qui posuit fines tuos pacem quia finis belli est pax* ». O mater sanctissima in vita tua fuisti continuo in armis, bene armata fuisti lorica fidei, galea salutis, gladio verbi Dei, quia gladio oris tui interfuisti ipsum, lingua tua gladius acutus, accinxisti *gladium tuum super femur tuum potentissime* quando ivisti ad campum primo Avinione, postea Florentiae, ultimo Romae pro Ecclesia Dei ad pugnandum contra vitia et peccata symoniae, contra hereticos ac scismaticos, contra demones incarnatos, contra rebelles Ecclesiae, contra Saracenos ac paganos, ad faciendum pacem; et filiis tuis scripsisti: « Rogate quae ad pacem sunt ». Jerusalem modo post laborem obtinuisti, pacem perpetuam, dicere poteris: « *in pace in id ipsum dormiri et requiesci* ». Merito mater nostra sanctissima, Jerusalem vocatur quae visio beatifica patet interpretatur. Ipsa est Jerusalem quae hedificatur ut civitas; civitas, id est civium unitas, gloriosa dicta sunt de te civitas Dei, quia propter salutem humanam de celis ad terram descendisti, sed faciendum pacem inter Deum et hominem; teipsam dedisti in anima et corpore, in variis tormentis varias mortes substinisti, postremo pro Ecclesia Dei vitam dedisti. In Apocalypsin scribitur: « *Vidi civitatem sanctam Jerusalem novam descendentem de celo a Deo parata, sicut sponsa ornata viro suo* ». Merito vocatur sponsa Christi quia hoc nomen habuit a re, quia realiter sequebatur vestigia Christi. Dicit Evangelium: « *qui vult venire post me abneget se ipsum et tollit crucem suam et sequitur me* ». Et quia Christum secuta est, ideo non am-

bulat modo in tenebris sed habet modo lumen vitae eternae, quia, ut superius dictum est, mulier amicta sole merito in suo transitu dicere potuit sibi Christus: « *surge illuminare Jerusalem quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est* » Egredimini filii ac filiae Jerusalem, id est matris nostrae, de omni amore proprio, de omni terrena ac vana affectione, quia modo venit lumen vestrum et lumen omnium nostrorum, quia mater nostra sine dubio canonizata est, et in celis exultemus et letemus in terris quae sursum sunt queritae et non quae super terram. Et videte quod non sine misterio in festo sancti Petri martyris, prope festum Ascensionis, cum Christo suo sponso, letantibus Angelis, ascendit ipsa in jubilatione. Nos ergo de suo transitu turbemus in terris. Ibi sit mens, hic erit requies, ascendamus interim corde ut cum dies promissionis advenerit, sequamur et corpore. Egredimini et videte *quae est ista quae ascendit per desertum sicut virgula fumi*, humilis spiritu, gracilis ac delicata moribus, tenuis corpore, quia vita sua corporalis variis passionibus ac tormentis pro Ecclesia Dei fuit abbreviata paulative distillata et in nihilum redacta; dicere potuit cum Psalmista: « *defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei* quia desiderio ac fervore orationis pro Ecclesia Dei *inflammatum est cor meum et renes mei commutati sunt et ego ad nihilum redactus sum et nesciri*, O Ecclesia Dei *ut jumentum facta sum apud te et ego semper tecum* ». Ipsa fuit quasi jumentum mansuetum, sine contradictione portans peccata ac onera Ecclesiae Dei, quasi importabilia; in tantum onerata fuit quod cecidit ad terram, alterius onera portavit. Sic adimplevit legem Christi: « *Domine Deus fortitudo mea, tenuisti manum dextram meam et in voluntate tua deduxisti me et cum gloria suscepisti me* ». Quae est ista quae in terris sic vituperata, sic laboribus consumpta, cum tanta gloria ascendit per desertum sicut virgulta fumi ex aromatibus mirrae et thuris, et universi generis pigmentarii quia multum repleta erat virtutum odoribus mannas ex ea

frangebat dum vixit, suavissimus odor spiritibus humanis? Cantica Canticorum: « *trahe me post te in odorem unguentorum tuorum, currimus. Adolescentulae dilexerunt te nimis. Odor unguentorum tuorum super omnia aromata farus distillans labia tua, mel et lac sub lingua tua, et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris* ». Non solum corpus suum sanctissimum suavissime redolebat sed vestimenta sua ac sudaria reddebant suavitatem odoris quia multi senserunt vestimentorum suorum fragrantiam sicut odor agri pleni quem benedixit Deus. Modo dicere potest: « *dum esset rex in accubitu suo nardus mea dedit odorem suum* ». In vita sua bonus odor fuit vivis et mortuis. Nam odore sanctitatis suae multi in anima reviviscebant, et demones exibant, et adhuc reviviscunt. *Sicut cinamomum et balsamum aromatizans odorem* dedisti, quasi mirra electum odorem dedisti suavitatis, sanctissima sponsa Christi. Constat hiis qui experta sunt. Egredimini filii et filiae Jerusalem matris nostrae quomodo sursum est ac libera est ab omni miseria; egredimini de omni terrena ac carnali intelligentia et mentaliter videte regem Salomonem Salvatorem nostrum plus quam Salomonem hic cum diademate eternae gloriae eam coronantem, in ipsa tanquam in trono sapientiae residentem. Anima justi con-[templat?] rex sedes est sapientiae. Veni electa mea et pone te ante tronum meum quia speciem tuam. A modo dulcissima mater *specie tua et pulchritudine tua intende prospere procede et regna* cum sponso tuo Christo et Maria dulci *quia astitit regina a dextris suis* Maria dulcis *in vestitu deaurato circumamicta varietate adducetur regi virgines post eam.* Dicit Evangelium: « *Regina austri venit a finibus terre audire sapientiam Salomonis* ». Mater nostra dum vixit erat pulchra regina, regina dominatur in uno regno, ipsa aut dominabatur toti mundo quia pro toto mundo multis laboribus insudavit, imo totus mundus erat sibi subditus et obligatus; dominabatur viciis et concupiscentiis mundanis, dominabatur toti mundo quia totum mundum contempsit. Dicere potest: « re-

gnum mundi et omnem ornatum seculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi, pro cujus Ecclesia mortem substinui. Elevatur modo super omnes reginas mortales. Viderunt eam filiae Syon, beatissimam predicaverunt, et reginae laudaverunt eam. Haec regina austri quia *Deus ab austreo veniet et sanctus de monte Pharan.* Veni auster et perfla ortum meum flatu tuae sanctissimae orationis, ut reformetur Ecclesia Dei, et fluant aromata sanctitatis ejus. Venit a finibus mundi quia dum vixit fuit in omnibus finibus mundi mente, spiritu et affectu, pro omnibus laborans, unde laboribus suis expletis ab ergastulo carnis egressa, pervenit ad palatium regis eterni, coronanda ut audiat sapientiam Salomonis seu Salvatoris, ut gustet et bibat de fonte sapientiae eternae. *Si quis sitit veniat ad me et bibat.* Modo videt facie ad faciem Salvatorem nostrum Dei filium incarnatus, coronatus diademate seu carne humana circumdatus, qua coronavit eum mater sua sanctissima seu circumdederat in utero virginali. Scriptum est « *femina circumdabit virum* » in die desponsationis suae seu instanti unionis quando naturam humanam vivendo desponsavit, et desponsando univit in die leticiae, id est in scientiam nostrae reparationis et leticiae sempiternae; modo ad propositum mater nostra jam beata potest merito cantare laudem suam

Angeluzzo piccolino
che en belleem è nato
non ti paia così fantino
ch'è gle re incoronato.

diademate maiestatis ac deitatis sempiternae, quia coronatus est rex regum et Dominus dominantium, quia magnificatus est in Salomon seu rex pacificus super omnem terram et super omnia regna, in tanta sollempnitate coronationis regis eterni. Pie credi po-

test quod mater nostra, quae in presenti solebat coreare, ibi ducit coreas cum virginibus beatis. Jesu corona virginum qui pascis inter lilia septus coreis virginum matris nostrae precibus ducas nos ad celestia. Modo dicere potest : « *A ponko a ponko* id est *a poco a poco* », astructi astructi, paulative paulative, et non subito sed per tempus ac tempora transivi per strictam viam multiplicis marturii, et nunc ad celestem gloriam perveni. Certa et stricta est via quae ducit ad vitam. Haec est via, filii mei, ambulate in ea, seu viae doctrinae meae et non declinetis ad dextris nec ad sinistris, astricti astricti vinculo caritatis perpetuae, indissolubili, fortiter ac strictissime collegati. Hoc est preceptum meum ut diligatis in vicem sicut dilexi vos. In hoc scient omnes quod filii mei karissimi fueritis, et ego mater vostra, si dilectionem habueritis ad invicem. Diligatis ergo non solum verbo, sed verbo et opere. Qui viderit fratrem suum id est filium meum necessitatem habere et clauserit viscera sua ab eo, quo modo caritas sive doctrina mea manet in eo ? Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci et vos faciatis. Et benedictionem Dei omnipotentis ac meam, tam presentes quam absentes, recipiatis ». Hanc benedictionem nobis Christus crucifixus concedat qui cum Maria dulci et matre nostra sponsa sua in celis coronata, vivit et regnat in secula seculorum. Amen.

Per indignissimum ac miserrimum filium matris nostrae sanctissimae predictae fratrem Guilielmum de Anglia peccatorem.

III.

Une lettre de William Flete à Raymond de Capoue au sujet de sainte Catherine de Sienne.

Ce texte nous a été conservé au complet dans le manuscrit T, II, 7 de la Bibliothèque Communale de Sienne, et fragmentairement dans le manuscrit AD, XIII, 34 de la Biblioteca Nazionale di Brera à Milan [1]. Il se trouve, dans ce dernier manuscrit, en compagnie de six lettres du bienheureux Giovanni dalle Celle de Vallombreuse près Florence, qui en éclaircissent l'histoire [2]. Nous voyons que sainte Catherine de Sienne ayant dit, ou passant pour avoir dit, qu'elle irait à la croisade, une religieuse toscane décida de suivre son exemple. Giovanni dalle Celle averti lui écrivit pour l'en dissuader et dans sa lettre [3] inséra la phrase suivante : « *Forse mi risponderai che la Caterina santa predica che si vada oltramare. Responderotti che s'ella a ciò ri conforta perchè troviate Cristo, io quello niego con tutti i santi che di ciò parlano* » [4]. En vain après une longue énumération des docteurs en question avait il ajouté un correctif des plus élogieux pour la sainte de Sienne en disant : *E se pure dessi più fede alla santa Caterina tua più che a santi Dottori, va' un'altra volta a lei e domandala per qual modo ella è venuta a tanta perfezione : e troverai chiaramente che*

[1] F° 288 v. Ce manuscrit est sommairement mais suffisamment décrit par la Sig.na Pia Cividali, *Il beato Giovanni dalle Celle,* dans *Atti della R. Accademia dei Lincei, Memorie,* serie V, t. XII, 1906, p. 388, n. 4.

[2] Sur ce personnage, voir l'excellent travail de la Sig.na Pia Cividali, *loc. cit.,* p. 354-421.

[3] Ed. A. Biscioni, *Lettere di santi e beati Fiorentini,* Firenze, 1736, 4°, p. 57-63.

[4] Ed. Biscioni, p. 57.

per silenzio e orazione: perocchè ella tenne silenzio otto anni, secondochè si dice, e sempre in camera stava e orava. Fa' tu questo in prima e quando se' pervenuta alla sua perfezione, sicuramente ti darò licenzia che vadi oltramare [1]. Les disciples de sainte Catherine, frère William Flete, moine augustin de Lecceto, en particulier, furent grandement irrités contre lui, une polémique s'ensuivit dont le résultat fut de faire admettre Don Giovanni dalle Celle dans la *famiglia* de sainte Catherine de Sienne. Le texte que nous publions est un morceau de cette polémique et comme le manifeste des partisans de la sainte. Nous l'éditons d'après le manuscrit de Sienne.

Quaedam epistola directa magistro Raymundo de Capua, generali ordinis predicatorum, supradicto reverendo patre fratre Guilielmo, magno servo Dei, ordinis heremitarum sancti Augustini, super virtutibus beatae Katherinae de Senis.

Reverende in Christo frater Raymunde. Vobis notum est quod dominus Johannes de Valle Umbrosa, monachus et pater meus reverendus, mihi fratri Guilielmo de Anglia peccatori ad Yllicem Menabrea commoranti, Spiritu Sancto inspiratus, virtute Altissimi obumbratus, mirabilia inaudita de matre nostra Katerina de Senis, familiari Christi electa, ad devotionem cunctorum fidelium rescribit, ac etiam multi episcopi ac ceteri patres reverendi, tam de ordine carthusiense quam etiam ceterorum ordinum diversorum, aliqui mirabiliter eam extollendo, alii se ipsos humiliter recommendando, me tanquam signum positum ad sagittam, jaculis verborum ignitorum corda torpentia inflammantium usque ad cordis interiora vulnerant et transfigunt; unde veraciter dicere possum

[1] Ed. Biscioni, p. 61.

verba beatissimi patris Augustini: Sagittaveras tu Deus cor meum caritate tua in Katerina tua omni caritate plena; quia ipsa est quasi ipsa caritas in abstracto, et gestabam et gesto verba tua per mellifluum os suum prolata, quia sub lingua ejus lac et mel in visceribus meis transfixa, et exempla servorum tuorum quos, me teste, meritis suis de nigris lucidos, de mortuis feceras vivos, tanquam carbones vastatores, et ascendenti mihi ad nemus Silve Lacus, et descendenti ad lacum miseriae meae, ejus letteras legenti dederas sagittas acutas. Quia devotissima mater sagittae tuae, id est litterae tuae, acute populi sub te cadent, multi elati in sensu suo obstinati tibi contradicentes jaculis litterarum tuarum prostrati sunt ad terram, et adhuc prosternentur, et propter tuam ineffabilem humilitatem ac patientiam sub pedibus tuis cadent. Et non solum ipsi, sed multi populi sub te cadent, quia multae generationes infidelium meritis tuis ac predicationibus ab infidelitate tua cadent, et fidem recipient, et qui detrahebant tibi, plangent se super te, et adorabunt vestigia pedum tuorum, et, si non corporaliter, saltem mentaliter ducent. Nos superbi, nos insensati, vitam istam existimabamus infamiam, superbiam hereticam, et finem ejus sine honore; ecce quomodo computata est in merito sanctarum virginum et martyrum, et spero quia supra multas virgines computabat propter multiplex martirum quia in anima et corpore, pro reformatione Ecclesiae Dei ac reparatione totius mundi, patitur et patiet. Unde non satior nec satiabor ullis diebus considerare altitudinem consilii Domini super salutem generis humani per istam famulam suam aperte argumentosam, de die in diem factam et tempore passagii fiendam.

Merito vocatur ista familiaris Christi Katerina. Dicitur Katerina a Katha, quod est universum, et ruina quasi universalis ruina; quia propter ipsam universaliter pro omnibus peccatoribus ruit et prosternit se ad terram in orationibus, faciem suam cum lacrimis quasi extenuando, divinam clementiam implorando maxime pro Ec-

clesia Dei, sed singularissime pro sanctissimo patre nostro domino papa quem vocat Christus in terris, pro cardinalibus ceterisque pastoribus Ecclesiae, pro reformatione Ecclesiae Dei, et pro passagio fiendo. Penas incredibiles et universales et aliquando simul in omni parte corporis patitur, quasi usque ad mortem quia neque mors, neque tribulatio potest eam separare a caritate Christi et proximi quia fortis ut mors dilectio. Quis unquam temporibus nostris turbari videtur, legantur multa exempla sive legendae sanctorum non talia invenientur. Si Ecclesia Dei viscera ferrea sibi compateretur et petitioni suae ac consilio consentiret, non sit suum sed Spiritus Sancti qui loquitur in ea. Merito ergo juxta aliam interpretationem vocatur Katerina quia Katerina catenula interpretatur. Ista Christi familiaris est cathena virtutum, nam cathena multos anulos habet connexos, sic ipsa supra humanam extimationem habet in se caritatem Dei et proximi et communiter omnes virtutes annexas. Virtutes enim sunt connexae, et in istis duobus mandatis tota lex pendetur et prophetae, et secundum quod dicit beatus Paulus: « *Caritas patiens est benigna* et caetera ». Sic ista Katerina benignissima, patientissima est in penis; nam quando bene tormentatur, tunc dicit modo: « Sto multum bene ». In tali hujus delectatur et spiritus ejus robustior efficitur ac magis roboratur; dicit quod spinae dulces sunt, non cogitat malum alicui, non agit perperam quia detractionibus suis, nunquam dicit malum nec de aliquo, sed pro eis magis exorat, quia aliter, ut firmiter opinor, ipsi sentiret manum Dei eos tangentem ut aliqui experti sunt. Magnum periculum est de ea murmurare vel suo consilio a Spiritu Sancto procedenti non assentire; non querit quae sua sunt, quia voluntatem suam propriam, quod maximum est, nunquam querit, nec propriam consolationem, et se ipsam quasi eviscerat, modo alios confortando, alios inserendo et tantam caritatem habet ut animam suam in vitam ponat pro proximo. Veraciter, ut multi sciunt, millesies si esset possibile exponeret se morti corporali antequam una anima finaliter

periret. Tanta apparet pulcritudo animae quod omnes animas mundi vellet commedere et nullam perire. Merito ergo dicere possum: « *vulnerasti cor meum*, Deus, caritate tua, id est catena tua » quia non est sua, nam caritatem quam habet non reputat sua, quia a se nichil reputat se habere. Unde dixit Deo: « nunquam te amavi, id est ex me ». Sic, propter caritatem suam, dicitur catena virtutum, sic communiter dicitur alio modo catena penarum, quia qui addit scientiam addit dolorem juxta intentionem caritatis quam habet ad proximos correspondentur. Omnes dolores portat in corde et corpore suo quia omnibus compatitur; ideo vocatur cathena id est omnibus ruina quasi omnes tribulationes et persecutiones Ecclesiae Dei ac universale mundi in ipsam reverant, pro omnibus orat et patitur dicens cum beato Paulo: «*Quis infirmatur et ejus non infirmior* et cetera ». Data est ista in ruinam et in resurrectionem multorum merito dicta Katerina, quia semper in penis est cathenata, nunquam libera, unde propter fortitudinem patientiae dici potest catena ferrea, et propter carnis mortificationem incredibilem quam habet incognitam, non feminea sed angelica dicenda est. Hoc donum castitatis supernaturale ultra omnes mortales istis diebus habet incognitum, non solum pro se sed multis meritis ejus mirabile donum castitatis receperunt, quia vox sponsi sui plena omni suavitate melliflua et allocutio ejusdem sponsi incomparabilis eloquiis angelorum et odor suis in ea excitant concupiscentias eternas. Gustato spiritu desipit omnis caro speciosus, prae filiis hominum diffudit gratiam in labiis suis, propterea benedixit eam in eternum. O dulcissima mater attingere gladio tuo supersemur, tuum potentissime attingere et arripias gladium verbi et non parcas alicui quia femina reputaris. Attendas verba sponsi tui dicentis « *specie tua et pulchritudine tua intende prospere, procede secure et regna* ». Sed forte, devotissima mater, conquesta quod me delatorem te perdiderim, clamabar ad quod ego qui ut verum fatear Christi preconia etiam si volvere adjuratus, nam tuas laudes

omnino taceam quanto quia hac divina dispensatione reputo sanctum ut a finibus mundi quasi egressus, adeo missus ad te ut per te lumen videam, quia in lumine tuo videbimus lumen et tuo lumen Ecclesiae Dei ac omni populo manifeste, quia dicit Evangelium : « *Nemo accendat lucernam et posuit sub modio sed super candelabrum ut luceat omnibus qui in domo sunt* ». Humilima mater, tu sub modio humilitatis te abscondis, cognita eo angelis, ignota hominibus. Recte sequeris vestigia beatae Mariae [1] Virginis, quae, secundum beatum Jeronymum, non studebat miracula facere sed se humiliare. Alio modo recte vocaris Katerina, id est omnibus ruina, nam tantum profundata es et abissata in cognitione propriae miseriae sive fragilitatis, quod universaliter in te ruunt omnia hedificata superbiae, eo quod reputas te quasi non esse et quia non est non peccat. Dixisti ore proprio mihi : « Ego sum una putrido digna inferno ». Merito, alio modo, propter tuam humilitatem diceris katerina, quare omnium ruina, quia omnibus peccatoribus ruis te humiliter, nostrum respuis et omnibus condescendis ad terram corruis, eos amplectendo, coram multis genuflectendo. Et magnum signum humilitatis est quia permittis a multis manum osculari cum non essent digni tangere tui vestimenti fimbriam, quoniam si de genere superborum esses diceres: « *noli me tangere quia munda sum* ». Sed multi homines vel indignantes animi vel fastu superbiae inflati licet impatientes, vel insipientes licet invidi, vel modicam caritatem habentes et maxime carnales homines de tua et aliorum humilitate devotione et puritate male judicantes, cum caritas non cogitet malum divina, dispensationem non considerant quia istud sine divina providentia non sit, quia tu non respicis nisi ad animas quia corpora frequenter non vides eorum qui ex puritate devotionem ostendunt tibi. Ista sunt misteria abscondita et qui ceci sunt ista non vident, quia oculus egrus odiosa luxuria quae purus est amabilis.

[1] Fin du manuscrit, Brera, AD, XIII, 34.

Et sanctus Paulus Apostolus dicit: « *Animalis homo non percipit quae sunt spiritus Domini et spiritualis judicat omnia et ipse a nemine judicatur* ». Qui de terra est, de terra loquitur mundis, omnia sunt munda diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum. Sed adhuc multi sunt in Ecclesia Dei obtenebrati, carnali intelligentia obcecati, omnia secundum litteram et apparentiam judicentes, *cum littera occidat et spiritus vivificet*, qui dicerent: Reverende pater, matrem nostram esse feminam, et ideo non debemus eam sequi nec suo consilio adherere. Erga quos loquitur beatus Augustinus in sermone de beatis martyribus Perpetua et Felicitate, ostendens feminas viris esse prelatas vel coequatas, sic dicens: « hodie, fratres karissimi, natalia celebramus Perpetuae et Felicitatis et comitum, et cum tot sint ibi viri quia istae duae prae omnibus nominantur, nisi quia infirmior sexus adequaverit aut superavit virorum fortitudinem, una illarum erat pregnans, altera lactans, Felicitas parturiebat, Perpetua lactabat, quamdiu acciperet ab illo pastore filium et patre buccellam lactis, qua accepta, dulcedo felicitatis perpetuae fecit eam contempnere, filium spernere, patrem non inherere mundo. Felicitas vero quae sociam habebat Perpetuam parturiebat et dolebat abjecta, bestiis gaudebat potius quam timebat. Quae virtus in feminis, qualis est gratia, quae cum se infundit nostrum indignum judicat sexum gratias gratiae Dei reparavit sexum muliebrem. In obprobrium magnum remanserat mulier quia ab initio per ea peccatum intravit et propter hanc omnes morimur. Diabolus Evam dejecit sed Christus de virgine natus multas feminas exaltavit. Perpetua et Felicitas caput calcaverunt serpentis quod Eva ad cor suum intus admisit, illam seduxit falsa promittendo, sed istas non valuit superare, scernendo illam decepit in paradisi felicitate, istas non potuit adire nec substentiarum deposita potestate. Illius inter paradisi delicias ruinam causavit, harum intra penas fortitudinis constantia ipse diabolus quodammodo expavit. Merito sic exaltate, merito viris coaequate, licet prelate, quamvis enim in Christo sit

servus ne liber, non sit masculus nec femina, sed omnes sicut unum conterrentes in virorum profectum descendit tamen hoc domum ex magna gratia haec ille ». Reverende pater, omnibus pensatis magnum domum gratiae Spiritus Sancti verum sapientiae et intus consilii et fortitudinis in matrem meam super omnes mortales istis diebus descendit, haec est mulier caelestis, angela terrestris, quia non terrenam sed angelicam habet conversationem, haec in longanimitate patientiae inestimabilem habet fortitudinem. De illa dici potest illud proberviorum ultimo : « *Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus* ». Haec mater nostra a nobis christianis parum appretiatur, suum consilium ab Ecclesia Dei non petitur, non approbatur, non manifestatur quod forte toti mundo est dampnum et dispendium. Haec est regina Sabba, idest Christi sponsa, quae Salomonis sui sapientia imbuta a christianis modernis patitur obprobrium ac domesticum vituperium, quia hic non est ejus laus et preconium ut decet, sed procul a finibus mundi pretium ejus. Nam in partibus infidelium erit pretium ejus, ibi appretiabitur, ibi honorabitur, ibi cognoscetur, hic ignoratur. Confidat in ea cor magistri sui, id est sponsi qui per ipsam ecclesiam suam reformabit, quando per ipsam innumerabilis populus infidelium convertetur. Facta est quasi navis institoris de longe portans panem suum, id est panem verbi Dei, ad incredulos ; deditque predam domesticis suis et cibaria ancillis, quia tempore passagii de ista patria sua, id est de nocte ubi non conoscitur, surget et suis filiis predicationibus domesticis fidei dabit infideles in praedam ut ipsos predicatione verbi Dei ab infidelitate sua spolient, et veste fidei induant, et cibaria dabit ancillis suis id est omnibus animabus sibi subditis. Consideravit agrum et emit eum de fructu manuum suarum, plantavit vineam. Modo considerat quomodo, magistro Dominico, recte Dei laborare potest, omnes maledicans simoniacos si qui sunt avaritiam et cupiditatem fastus superbiae, et hominorum ambitiones extirpare et virtutes plantare. Considerat etiam cum cordis

gemitu agrum Saracenorum ex negligentia prelatorum incultum, quomodo animae ibi pervenit cum non pro castellis et civitatibus Ecclesiâ Dei habeat redditionem. Istum agrum emet carne sua et sanguine quia vineam Ecclesiae in sanguine suo plantabit, manum suam mittet ad fortia quod attingetur fortitudine, lumbos suos a nobis recedet, ad partes alienas transibit sicut una virgo pandens et sapiens lampadem in lumen fidei et bona opera non in laudem homini sed in oleo id est leticia interiori conscienciae portans. Haec mulier, modo infirma reputata, tunc fortis omni populo apparebit; nam fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebat in die novissima Judith dicens. Seribitur: *ora pro nobis quoniam mulier sancta es et timens Deum.* Haec est illa Judith quae abstulit a se cilicium, exuit se vestimentum viduitatis suae; quia ita Katerina, lugubri veste deposita, induit sandalia et in pedibus preparata et calciata in evangelium pacis, baculum crucis habebat in manibus et comedet festinanter, quia desiderio diu desiderato cum filiis suis et devotis Christi fidelibus martirium patietur et cibum vitae eternae gustabat. Tunc erit phase transitus Domini quando animae christianae pro fidei confessione, pro sanguinis effusione, transibunt ad Christum qui lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. Et tunc discrinabat crinem capitis sui, assument destraiola et lilia et in aures et anulos, et omnibus ornamentis ornabit se; nunc apparet quod non habeat crines quando crines deposivit, tunc autem virtutes animae suae apparebunt. Quae modo latet, modo habet caput lugubre passionatus abjectum, modo contempniter tunc vero ostendet decorem capitis sui, tunc apparebunt virtutum varietates, quia tunc mirabilia faciet, tunc manifestabit gloriam capitis sui Christi, quia tunc predicabit infidelibus passionem suam quando habuit caput centatum (?) spinis coronatum, crines sanguine perfusos et induratos et quasi spinas carnem pungentes. Tunc tantum decorem habebit in capite suo quod rapientur infideles in predicatione sua et convertentur et caput Holofernis, id est potestatem diaboli, modo principis infidelium

gladio oris sui amputabit quia mulier haec conteret caput suum. Haec mulier magnam confusionem faciet in domo Nabuchodonozor quia infidelitatem paganorum undique ad terram prosternet et tunc exibunt Christiani de cavernis suis et spoliabunt partes illas. Haec mulier in conservatione laboris mitram accipiet quia per martirii palmam coronam gloriae precipiet. Tunc veste nuptiali jocunditatis et immortalitatis induta accipiet dextraiola, lilia in aures et annlos quod sponsus suus Christus ipsam desponsabat. Cujus pulcritudinem sol et luna mirantur, inextimabili destrochirio ornabat dextram suam, quia agnus a dextris ejus nive candidior septus liliis virginem eam sibi in virginem et martyrem consecrabit, collum suum cinget lapidibus preciosis, citum dabit eam vernantibus atque coruscantibus gemmis, ponet signum in faciem suam ut cum eo regnet in eternum. Pulsate ergo pater matrem precibus ut ista cito veniant ad effectum verum, ut pulset Christum nostrum in terris Moysen populi Domini ut virga auctoritatis suae procutiat mare cito faciens passagium. Omnes eum pulsemus, omnes vadamus ad pulsandum quia animae pereunt et pulsare non cessemus ut sic sanguine rubricati omnes per mare rubrum de isto Egypto cito transeamus. Ascendet enim clamor filiorum Israelis ad Dominum. Tunc mater nostra cum Maria sorore Aaronis assumit tympanum leticiae et cum filiis suis et filiabus inextimabili mentis jubilo laudes dicet: Cantemus Deo, gloriose enim magnificatus est quia fortitudo nostra et laus nostra dominus ipsum invocemus ut ista perficiat qui potens est omnia sacre. Amen.

IV.

Les deux rédactions du « Documento spirituale ».

Un document extrêmement précieux pour l'étude de la mystique catherinienne est celui que Gigli a publié sous le titre de *Documento spirituale* à la suite de son édition du *Dialogo* [1]. Il a eu le grave tort de le publier en italien alors que l'original était en latin, et ce tort s'aggrave de ce fait que ce n'est pas simplement une rédaction latine qu'il a traduite et publiée, mais bien plutôt une combinaison de deux rédactions latines du même texte, comme il en fait d'ailleurs loyalement l'aveu. Il nous a paru utile de publier le texte dans son état original, sous les deux formes dans lesquelles il nous a été conservé car il y a entre celles-ci des différences considérables.

L'une des deux rédactions est due à William Flete, elle nous a été conservée par le manuscrit T, II, 7 de la Bibliothèque Communale de Sienne, d'après lequel nous le publions, elle y occupe les feuillets 29 à 30.

La seconde attribuée à Stefano Maconi est sensiblement plus courte. On la trouve dans deux manuscrits, le manuscrit C, v. 24 de la Bibliothèque Communale de Sienne où elle occupe le feuillet 253, et le manuscrit AD, IX, 11 de la *Biblioteca Nazionale di Brera* à Milan, f° 56. Le manuscrit C, v. 24 de Sienne est un recueil factice, comprenant entre autres choses une série de copies exécutées pour Girolamo Gigli, et réunies sous le titre : *Transcriptio nonnullorum scripturarum beati ac venerabilis patris Domini Stephani de Maconis, Senensis, Cartusiae Pontignani alumni, et cetera, quorum autographa in eadem Cartusia diligenter asservantur.*

[1] S. Caterina da Siena, *Opere*, t. IV, Siena, 1707, 4°, p. 374-376.

Le manuscrit AD, IX, 11 est un codex de 67 feuillets de parchemin non chiffrés et deux feuillets de papier blancs, de 179^{mm} de haut et 129^{mm} de large, écrit sur deux colonnes à raison de 27 lignes à la colonne pleine, de deux mains, du XV^{e} siècle ; avec quelques rubriques, les titres de chapitres écrits à l'encre noire mais soulignés d'un trait rouge, et quelques initiales bleues et rouges. Le feuillet 1 porte un riche encadrement de feuilles, de fleurs et de fruits, avec deux saints et un angelot. Au bas est écrit : « *Conventus Cartusiae Papiae* ». Ce manuscrit provient donc de la chartreuse de Santa Maria dalle Grazie près de Pavie. Il contient :

F° 1-51-v. — Un texte de la légende mineure de sainte Catherine de Sienne par Tommaso Caffarini [1] avec quelques notes marginales de Stefano Maconi.

F° 52. — Le texte latin du sermon publié par Grottanelli [2].

F° 55. — La prière « *O spem miram quam dedisti* ... » dont nous avons parlé précédemment [3].

F° 55 v. — Une vision de sainte Catherine que nous publions plus loin.

F° 56. — Le texte du *Documento spirituale* qui fait l'objet de notre étude.

F° 56 v.-58 v. — Le récit du miracle de sainte Catherine à Varazze [4].

F° 59-69 v. — La déposition de Stefano Maconi au procès de Venise [5].

[1] Cf. sur ce texte R. Fawtier, *La légende mineure de sainte Catherine de Sienne,* dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire,* t. XXXII, 1912, p. 397-509, et particulièrement p. 405-406.

[2] *Leggenda minore di S. Caterina da Siena,* Bologne, 1868, 8°, p. 179-187.

[3] *Supra,* p. 36.

[4] Ed. H. M. Cormier, *Raymundi de Capua litterae et opuscula,* Rome, 1895, 8°, p. 25-30.

[5] *AA. SS. Boll. April,* t. III, p. 969-975.

Le texte que présente ce manuscrit est identique à celui du manuscrit de Sienne C, v. 24.

Stefano Maconi.

Anno Domini M°CCC°LXXVI°, VII[a] Januarii, virgo praefata, de se narrans in tertia persona velut de alia, dixit quod in principio suae illuminationis posuit contra proprium amorem pro fundamento totius vitae suae lapidem cognitionis sui ipsius quem quidem lapidem distinxit in tres lapillos infrascriptos :

Primus est consideratio creationis, quomodo est nullum esse habebat a se sed solum a crea-

William Flete.

Incipit quaedam narratio cujusdam spiritualis doctrinae sive documenti facta anno Domini M°CCC°LXXVI°, die VII[a] Januarii per supradictum fratrem Guilielmum Anglicum, magistrum scientiae et sanctitatis virum, quam doctrinam et documentum ipse tunc habuit a beata matre beata virgine Katherina de Senis, oraculo vivae vocis et in scriptis reduxit ut sequitur.

Dixit sancta mater narrans de se sicut de alia quod in principio illuminationis suae posuit contra amorem proprium pro fondamento totius vitae suae lapidem cognitionis sui ipsius, quem lapidem distinxit in tres lapillos infrascriptos :

Primus est consideratio creationis quomodo est nullum esse habebat a se sed solum a crea-

tore dependens, tam in productione quam in conservatione, et hoc totum ex gratia.

Secundus lapillus est consideratio redemptionis quam post destructum esse sanguine suo pretioso reparavit illud ex puro et excessivo amore, quem amorem homo non meruerat.

Tertius lapillus est consideratio peccatorum post baptismum et acceptam gratiam quibus meruerat eternam damnationem pro quibus valde mirabatur de bonitate Dei eterna quia non mandaverat eam a terra deglutiri.

Ex hiis tribus resultabat tantum odium sui quod nihil appetebat juxta velle suum sed tantum juxta voluntatem Dei quam videbat velle solummodo bonum suum. Ex hinc sequebatur quod omnis tribulatio et omnis temptatio sibi gaudium augebat, tum quia procedebat a divina voluntate, tum quia faciebat vindictam de se. Quare dixit habere magnam displicentiam de hiis in quibus prius

tore dependens tam in productione quam in conservatione et hoc totum fecit Creator et fecit ex gratia.

Secundus lapillus est consideratio Redemptionis quam prius destructum esse gratiae sanguine suo illud reparavit ex puro et ferventi amore, quem amorem non meruerat homo.

Tertius lapillus est consideratio peccatorum factorum post baptismum et receptam gratiam quibus meruerat eternam damnationem pro quibus mirabatur de eterna bonitate Dei, quod non mandaverat terrae quam deglutiret.

Ex hiis tribus resultabat tantum odium sui quod nihil appetebat juxta suum volitum sed tantum secundum voluntatem Dei quam videbat velle solum bonum suum. Et ex hinc sequebatur quod omnis tribulatio et omnis temptatio erat sibi ad gaudium tum quia procedebat a voluntate Dei, tum quia faciebat vindictam de se. Unde dixi quod habuit summam displicentiam de hiis in

delectabatur, et magnam complacentiam de hiis in quibus prius gravabatur. Nam blanditias parentum in quibus prius delectabatur velut gladium vel venenum abhorrebat et injurias amplectabatur in dilectatione. Temptationes etiam adversarii simul amplectabatur et aspernabatur; amplectabatur in quantum vexabant eam, et aspernabatur in quantum offerebant delectationes sensitivas.

Post haec omnia, venit ad maximum desiderium puritatis et orans assidue Dominum plures menses ut ei daret perfectissimam puritatem, tandem apparens ei Dominus, dixit: Dilectissima filia, si vis habere puritatem quam optas oportet ut mihi qui summa sum puritas perfectissime uniaris, hoc ita erit si tria servaveris:

Primum est si totam intentionem in me dirigens in omnibus factis tuis me solum finem constituas et me prae oculis semper habere contendas.

Secundum est si voluntatem tuam penitus abnegans et voluntatem meam in omnibus factis tuis quibus prius delectabatur et magnam complacentiam de hiis in quibus prius gravabatur. Nam blanditias matris suae in quibus prius delectabatur fugiebat sicut gladium vel sicut venenum et injurias amplexabatur cum delectatione, et temptationes diaboli simul et amplectabatur et aspernabatur, amplectabatur in quantum vexabant eam, aspernabatur in quantum offerebant delectationes festivas.

Post haec omnia venit ad maximum desiderium puritatis et orans per plures menses assidue Dominum ut daret sibi perfectam puritatem, tandem apparens ei Dominus dixit: Dilectissima filia, si vis habere puritatem quam optas, oportet qui sum summa puritas uniaris; hoc autem fiat si tria servabat:

Primum est si totam intentionem in me dirigens in omnibus factis tuis me solum finem constituas et me prae oculis semper habere contendas.

Secundum est si voluntatem tuam penitus abnegans et vo-

tatem cujuscumque creaturae non respiciens in omnibus quae tibi contengunt solummodo voluntatem quae procul dubio tuam vult sanctificationem consideres, attendas atque discernes. Nihil enim volo sive permitto nisi pro bono tuo. Quod si diligenter attenderis, de nullo quoquomodo contristaberis, nulli penitus irasceris etiam ad horam, imo potius obligatam te reputabis cuilibet injurianti. Nullum etiam judicabis nisi manifeste cognoveris esse peccatum et vitio tunc irasceris et homini compatieris.

Tertium est si facta servorum meorum non secundum gustum tuum vel visum sed secundum meum judicium judicaveris, quia nosti me dixisse quod *in domo patris mei mansiones multae sunt.* Cum ergo mansio gloriae respondeat merito viae sicut sunt in patria diversae mansiones, ita diversae sunt ambulationes in via, propter quod omnia facta servorum meorum dum modo non advertentur meae doctrinae manifeste debes in reverentiam

luntatem cujuscumque creaturae non respiciens, et omnibus quae tibi acciderint solam voluntatem meam quae tuam vult satisfactionem consideres et discernas, nihil enim volo aut permitto nisi pro tuo bono. Quod si attenderis, de nullo contristaberis, nulli irasceris etiam ad horam sed potius reputabis te obligatam omni injurianti. Insuper nullum judicabis nisi manifeste videas peccatum. Et tunc vitio irasceris et homini compatieris.

Tertium est si facta servorum meorum non secundum gustum tuum sed secundum judicium meum judicaveris, nosti enim me dixisse quod *in domo patris mei mansiones multae sunt* et cum mansio gloriae respondeat merito viae sicut sunt diversae mansiones in prima, sic sunt diversae ambulationes in via, propter quod omnia facta servorum meorum dummodo non sunt contra meam doctrinam expresse habeas in reverentiam et ipso nullatenus judices.

habere et ipsos nullo modo judicare.

Si tu hoc observaveris eris ordinata in te ipsa et erga me per primum et erga proximum tam bonum quam malum per secundum et tertium ac sicut extra virtutum ordinem, per vitia non exibis et per consequens puram te servabis, gratia mea semper tecum operante hoc.

Item dixit ad declarationem praemissorum quod amor proprius est occasio malorum omnium atque ruina omnium bonorum asserendo quod duplex est videlicet amor proprius sensitivus et amor proprius spiritualis.

Si haec observaveris, eris ordinata in te ipsa et erga me per primum, et erga proximum tam malum quam bonum per secundum et tertium ac sicut extra virtutum ordinem; per vitia non exibis et per consequens puritatem perfecte servabis, gratia mea semper hoc operante.

Item dixit ad declarationem praedictorum quod amor proprius est causa omnium malorum et ruina omnium bonorum, sed est duplex amor id est amor proprius sensitivus et amor proprius spiritualis.

Primus amor est causa omnium peccatorum tam carnalium quam aliorum manifestorum quae committuntur ex amore terrenorum seu creaturarum quando est propter illarum amorem contemnitur preceptum Creatoris.

Secundus amor qui vocatur spiritualis est ille qui post contemptum terrenorum et omnium creaturarum ac etiam propriorum sensuum facit hominem ita inhabere proprio appetitu spirituali et propriae sententiae quod non vult servire Deo aut per viam Dei incedere nisi vixit proprium appetitum seu proprium sensum. Et quia Deus vult hominem sine propria voluntate, omnino talis non potest stare in via Dei, imo necesse est eum cadere quia plus

adhaeret propriae voluntati quam divinae. Tales sunt omnes qui volunt sibi eligere tam statum quam exercitium juxta propriam sententiam et non secundum quod vocati sunt a Deo, aut secundum consilium discretorum. Tales etiam sunt illi qui nimium amorem concipiunt erga unum actum spiritualem, et faciunt sibi quasi finem de illo que, si casu prodiderint, statim desperant et desistunt ab omnibus. Adhuc tales sunt qui ponunt amorem suum nimis in consolationibus spiritualibus quas cum perdunt, statim desperant.

Verum autem spiritualis solum Deum diligit et propter eum salutem animarum. Omnibus autem aliis utitur adhuc finem nec curat quae sint media, dummodo honor Dei et salus propriorum sit finis. Qui autem habet verum amorem spiritualem, debet omnia judicare secundum voluntatem Dei nec secundum voluntatem hominum; quando privatur consolatione aliqua spirituali debet statim cogitare: « hoc accidit mihi ex providentia divina, ex permissione Dei qui in omnibus adversitatibus, quos mihi immittit, non querit aliud nec vult aliud nisi meam sanctificationem ». Et ista cogitando amara fient dulcia haec illa.

Ad haec autem addidit supradictus Dei servus frater Guilielmus dicens: « si ista lectio esset promulgata et comunicata per totum Ordinem nostrum, credo quod magnum faceret bonum ».

Itaque idem mater nostra, id est beata Katerina supradicta, petit a Salvatore solitudinem et dixit: « Salvator, multi sunt in cella et sunt extra cellam. Ego volo quod cella tua sit cognitio propria peccatorum tuorum ». Istam cellam ipsa non exivit dum quibus servus Dei ita facere. Et sic semper erit in cella conservatus ubicumque fuerit. *Deo gratias.*

V.

Une vision de sainte Catherine de Sienne.

Les deux manuscrits dont nous avons parlé dans le précédent chapitre contiennent également le récit d'une vision qu'aurait eu sainte Catherine de Sienne peu de temps après son entrée dans l'ordre de la Pénitence de saint Dominique. Ce texte qui a échappé, je ne sais comment, aux historiens de la sainte présente cette particularité de se retrouver quant au fond, sinon quant à la forme, dans un chapitre du *Dialogo* [1]. Quels rapports existent entre ces deux rédactions, c'est ce que nous aurons à examiner dans notre ouvrage sur les sources de l'histoire de sainte Catherine. Nous nous bornons pour le présent à publier ce texte d'après le manuscrit AD, IX, 11 de Milan [2].

Notandum quod in principio temporis quo suprascripta [a]) Jesu Christi sponsa sanctum habitum assumpsit, ostendit ei Dominus hujusmodi visionem. Dum enim ipsa miraretur quod communiter homines amplius quotidie sequebantur mundum deficientem quam Jesum Christum reficientem, vidit arborem pulcherrimam positam coram ea, quae fructus habebat pulchros atque suavissimos, cujus stipitis prolixitas aliqualiter difficilem reddebat ascensum. Circa stipitem vero plantati cernebantur aliqui spinosi rubi et in loco propinquo dictae arboris monticulus unus erat de frumenti corticibus, nihil habens omnino de medulla frumenti. Tunc videbat

[a]) *add.* virgo.

[1] *Cap.* XLIV, éd. Gigli, p. 64.

[2] Nous avons mis en notes les variantes données par C, v. 24.

homines cernentes valde famelicos et videntes ita pulcherrimos fructus in arborem, appropinquebant ei sed ut videbant ibi prope spinosos rubos, timentes pungi retrocedebant et ad illum monticulum divertebant et avide, cum magna sollicitudine, diligenter illum furfum colligebant atque comedebant, ipsi vero minime saturabantur [a]) neque nutriebantur ex eo, unde remanebant affecti macie [b]), debiles et infermi. Quidam autem alii venientes ad arborem, audaci virtute rubos illos pertransibant. sed attendentes prolixitatem stipitis atque difficultatem ascensus, etiam ipsi retrocedebant et ad dictum monticulum divertebant, et ut illi primi postea [c]) se habebant. Alii vero viriliter et avide currebant, neque rubos neque difficultatem ascensus expavescentes, arborem ascendebant, et fructus illos colligentes et edentes hilares et valde sani [d]) atque pingues erant.

Hoc ita fuit expositum: arbor est Verbum incarnatum, fructus ejus virtutes ejus odoriferae sunt, monticulus furfurens est mundus; primi venientes illi sunt qui laborem poenitentiae timent atque virtutum; secundi sunt incipientes et non perseverantes atque redeuntes ad mundum [e]), qui sunt omnes mente semper infermi propter vanitatem temporalium; tertii sunt qui neque difficultatem neque adversitatem recedunt a virtute.

[a]) satiebantur.
[b]) macia.
[c]) *deest.*
[d]) sani.
[e]) atque ad mundum revertentes.

POUR L'ÉDITION DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Λόγοι κατὰ Ἰουδαίων
ET DE THÉODORET
Ὑπόμνημα εἰς τὸν Δανιήλ

Une étude des différentes recensions du livre de Daniel selon Théodotion m'ayant conduit à examiner un passage du discours *πόθεν ἡμῖν ἄρα πλείων* [1] où est citée la péricope des Semaines, et le commentaire de cette même péricope dans l'*Ὑπόμνημα εἰς τὰς ὁράσεις τοῦ προφήτου Δανιήλ*, j'ai cru bon de rechercher l'origine du texte de Migne et d'en essayer la valeur. Si l'on doit conclure, en effet, qu'un manuscrit biblique suit la recension lucianique de ce qu'il donne les mêmes leçons que les citations faites par Chrysostome et Théodoret, encore faut-il avoir de ces auteurs une édition dûment établie. Tel n'est le cas ni des *Discours contre les Juifs* de l'un, ni du *Commentaire sur Daniel* de l'autre.

[1] Ce discours est donné comme le *cinquième* par Montfaucon, comme le *second* par Savile, et comme le *troisième* par la plupart des mss. Voici l'ordre de Montfaucon: **1** *ἐβουλόμην ὑμῖν*. — **2** *ἡ μὲν παράνομος*. — **3** *πάλιν χρεία τις*. — **4** *πάλιν οἱ δείλαιοι*. — **5** *πόθεν ἡμῖν ἄρα*. — **6** *τὰ θηρία ἕως μέν*. — **7** *ἆρα κόρον ἐλάβετε*. — **8** *παρῆλθεν ἡ νηστεία*. Dans les codd. *Bodl. Auct. E. 1. 13* (*Misc. 27*) et *Par. gr. 1014*, la Chaîne aux XVI prophètes, la version latine d'Erasme, et l'édition Savile, c'est le 4e discours *πάλιν οἱ δείλαιοι* qui porte le n° **1**. Dans les autres mss. et les éditions de Hoeschel et de Fronton du Duc le n° **1** est, comme dans Montfaucon, *ἐβουλόμην ὑμῖν*; mais le n° **2** est le n° **4** de Montfaucon et le n° **1** de Savile, *πάλιν οἱ δείλαιοι*. D'où la triple numérotation:

Montfaucon	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**	**6**	**7**	**8**
Savile				**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
Hoeschel	**1**			**2**	**3**	**4**	**5**	**6**

I. — S. JEAN CHRYSOSTOME

Λόγοι κατὰ Ἰουδαίων

Le passage que j'étudie commence dans *P. G.*, t. 48. 898[3] *ἦλθε γαβριὴλ πρὸς αὐτὸν καί φησιν*, et finit 899[39] *καὶ ἕως συντελείας, φησίν, ἐρήμωσις* [1]. Je montrerai d'abord comment s'est formé le texte reçu; j'étudierai ensuite la tradition manuscrite, et je donnerai enfin une édition de ce fragment.

I.

Origine du texte reçu.

A) *Migne reproduit la réédition parisienne de Montfaucon (1834).* — Le texte de Migne se donne et passe [2] pour une simple réimpression de celui de Montfaucon. Or il ne lui est pas de tous points conforme: c'est bien le texte de Montfaucon, mais corrigé d'après Savile. Ainsi:

	Migne et Savile	Montfaucon
898[8]	*ἐστι χρόνον εἰπεῖν*	*ἐστιν εἰπεῖν χρόνον*
ib.[31]	*τὸ στῆσαι*	*στῆσαι*
ib.[38]	*πότε δὴ*	*πότε*
ib.[42]	*ἔχομεν*	*ἔχωσιν*
ib.[56]	*τέσσαρά ἐστιν ἔτη*	*τέσσαρα ἔτη*
899[6]	*ἀρταβάνης . . . ἀρταβάνην*	*ἀρτάβανος . . . ἀρτάβανον*
ib.[15]	*ἀπολάβῃ*	*λάβῃ*
ib.[28]	*βδέλυγμα*	*τὸ βδέλυγμα*
ib.[30.31]	*ἀκούσῃς, ᾧ ἰουδαῖε, συντέλειαν*	*ἀκούσῃς συντέλειαν*

[1] Toutes les références données *en tête* des citations se rapportent à la colonne et à la ligne de la *Patrologie grecque* de Migne, t. 48: 899[39] se lit col. 899, ligne 39.

[2] Cfr. Dom. Chr. Baur, *S. Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire* (Recueil des travaux publiés par les membres des con-

Il suit de là que le texte reproduit par Migne est, non pas celui de Montfaucon, mais celui de la réimpression parisienne de 1834-1839, qui avait été en effet corrigé par Th. Fix d'après Savile [1].

Il faut donc compter *cinq* éditions des *Λόγοι κατὰ Ἰουδαίων*:

1°) l'édition princeps [2] de David Hoeschel, Augsbourg, 1602 (le passage étudié est à la p. 119).

2°) l'édition de Fronton du Duc, Paris, 1609 (t. I, p. 486).

3°) l'édition de sir Henry Savile, Eton, 1612 (t. VI. p. 332).

4°) l'édition de Bernard de Montfaucon, Paris, 1718 (t. I, p. 643).

5°) enfin la réédition parisienne de Montfaucon (1834), que reproduit Migne (1862).

On a vu l'origine de la cinquième; il reste à éclaircir celle des quatre autres: de ces quatre, la seconde et la troisième dérivent de la première; la quatrième, de la seconde; c'est-à dire que, immédiatement ou médiatement, les trois dernières dépendent de la première; elles en conservent en effet certaines variantes caractéristiques qui ne se retrouvent dans aucun des manuscrits que leurs auteurs ont consultés:

898[14] *ἀλλοτριοῦται αὐτὸν λοιπόν*, pour *αὐτὸν ἀλλοτριοῦται λοιπόν*.

ib.[30.31] *στῆσαι λοιπὸν τὰς προφητείας*, pour *στῆσαι τὰς προφητείας λοιπόν*.

---

férences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain, fasc. 18, (1907), p. 132: « C'est une bonne réimpression de l'édition de Montfaucon, avec très peu de fautes d'impression ».

[1] *S. J. Chrysostomi opera omnia, opera et studio D. Bernardi de Montfaucon, ed. parisina altera emendata et accreta.* Cfr. D. Baur, loc. cit., p. 123. Je n'ai pas vu cette édition.

[2] Édition princeps du texte grec, car dès 1527 Erasme avait publié une version latine dans *D. J. Chrysostomi ... et diui Athanasii ... lucubrationes aliquot non minus elegantes quam utiles nunc primum in lucem editae per Des. ERASMUM Roterod.*, Basileae, mars 1527 (cfr. Baur, loc. cit., p. 154).

899[19] *μετὰ τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα.* pour *μετὰ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας.*

ib.[27] *θυμίαμα* pour *θυσία.*

B) *Montfaucon dépend de Fronton du Duc.* — Mais Montfaucon ne relève pas directement de Hoeschel. Le fond de son texte est celui de Fronton du Duc:

	Montfaucon et Fr. du Duc	Hoeschel
898[20]	*αὐτῶν*	*αὐτὸν*
ib.[21]	*τὸ μέτρον*	*τὸ ἔργον*
ib.[38]	*καὶ πότε*	*καὶ πότε δὴ*
ib.[42]	*ἔχωσιν*	*ἔχοιμεν*
ib[57]	*δηλῶν τοίνυν*	*δηλῶν πρὸς αὐτοὺς*
ib.[59]	*καὶ τίτου*	*καὶ τίτου καὶ ὅτι*
ib.[62]	*λόγου τοῦ*	*λόγων τοῦ*
899[19]	*κακὰ*	*κακὰ καὶ*
ib.[25]	*συντετμημένου*	*συντειμημένα*
ib.[26]	*ἀφανισμοῖς*	*ἀφανισμῶν*

Il déclare, il est vrai (p. 583), qu'il a utilisé 14 manuscrits, et il en donne la liste, à un près p. 587:

Reg. 1819 (= *Par. gr. 806*) *Colb. 248* (= *Par. gr. 803*)
1960 (= » *gr. 809*) *364* (= » *gr. 751*)
1963 (= » *gr. 656*) *629* (= » *gr. 607*)
1964 (= » *gr. 811*) *3055* (= » *gr. 812*)
1973 (= » *gr. 813*) *3061* (= » *gr. 1024*)
2900 (= » *gr. 1014*) *Coisl. 262* [1]
247 (= » *gr. 802*)

[1] Cette dernière cote est fausse, car le *Coisl. 262* ne contient rien de Chrysostome. Il faut probablement corriger en *Coisl. 61* ou *Coisl. 246.*

De fait il les a utilisés, puisqu'il en a donné certaines variantes dans ses notes. Mais il n'en a pas fait la base de son texte, puisqu'il a conservé deux leçons propres à Hoeschel-Fr. du Duc:

898[8] *ἐστιν εἰπεῖν χρόνον* au lieu de *ἐστι χρόνον εἰπεῖν*

899[15] *λάβῃ* au lieu de *ἀπολάβῃ*.

Peut-être cependant doit-il aux mss. royaux les corrections qu'il fait subir au texte de Fr. du Duc:

	Montfaucon	Fr. du Duc
898[7.8]	*ἀπαντήσεσθαι*	*ἀπαντήσασθαι*
ib.[26]	*μηδὲν*	*μηθὲν*
ib.[28]	*χριστοῦ*	*θεοῦ*
ib.[31]	*ἐστι σφραγίσαι*	*ἐστι τὸ σφραγίσαι*
899[30]	*ἀκούσῃς συντέλειαν*	*ἀκούσῃς ἐπὶ τὴν συντέλειαν*

Encore faut-il remarquer que toutes ces corrections, sauf la dernière [1], avaient été faites par Savile. Quoi qu'il en soit, il est constant que le texte de Montfaucon n'est qu'une révision de celui de Fr. du Duc [2].

C) *Fronton du Duc dépend de Hoeschel.* — Mais Fronton du Duc lui-même se réfère d'une part à la version latine d'Erasme qu'il connaît par l'édition de Bâle (1547), et d'autre part à l'édition grecque d'Hoeschel, qu'il tient en estime: car « quoiqu'il ne soit pas, dit-il, de notre communion, il a néanmoins donné avec bonne foi le texte et les variantes des codices *Cyprius*, *Palatinus* et *Augustanus* »[3]. Son texte est donc une révision de celui d'Hoeschel.

[1] Savile écrit, d'après *Bodl. Auct. E. 1. 13* (*Misc. 27*), *ἀκούσῃς ὦ ἰουδαῖε, συντέλειαν.*

[2] 899[6] *ἀρτάβανον*, au lieu de *ἀρταβάνην* que lisaient Hoeschel, Savile et Fr. du Duc, doit être une correction d'après 899[5] *ἀρτάβανος*, dans Hoeschel-Fr. du Duc.

[3] ... *qui licet nostrae non sit communionis, tamen bona fide textum et uarias lectiones Cyprii codicis, Palatini et Augustani repraesentauit*

Il a lui-même indiqué qu'il avait usé de quatre manuscrits de la Bibliothèque du Roi: *nos quatuor etiam regiorum codicum suffragiis eorum* (= Erasme et Hoeschel) *emendationes aut διττογραφίας confirmabimus*. Il ne donne pas les cotes de ces manuscrits, et ne les désigne que par les sigles *H. I. H. II*, *H. III*, *H. IIII*, *H. IV* indiquant l'accord des quatre textes. On peut cependant, d'après les variantes qu'il leur attribue (p. 89 des notes) pour le seul passage ici étudié, les identifier:

	I	II	III	IIII
898[20]	*αὐτῶν*	*αὐτὸν*	*αὐτῶν*	*αὐτῶν*
ib.[28]	*θεοῦ*	*χριστοῦ*	*χριστοῦ*	*θεοῦ*
899[15]	*ἀπολάβῃ* [1] / *ἀναλάβῃ*	*ἀπολάβῃ*	*ἀπολάβῃ*	*ἀπολάβῃ*
ib.[22]	*διαφθερεῖ*	*συνδιαφθερεῖ*	*διαφθερεῖ*	*συνδιαφθερεῖ*
ib.[23]	*ἀφανισμῶν*	?	*ἀφανισμῶ*	*ἀφανισμῶν*

1°) *I* et *IIII*. — Il n'y a dans le fonds grec, à ma connaissance, que deux mss., *Par. 807* et *811*, qui lisent 898[20] *θεοῦ* au lieu de *χριστοῦ*. Ce sont donc là les mss. *I* et *IIII*. *Par. 811* lit *αὐτῶν*, *ἀπολάβῃ*, *συνδιαφθερεῖ*, *ἀφανισμῶν*. C'est donc lui qui est *IIII*, et *Par. 807* est *I*. *Par. 807* en effet lit *αὐτῶν*, *ἀναλάβῃ* dans le texte, et *ἀπολάβῃ* dans la marge, *διαφθερεῖ* (en réalité *συνδιαφθερεῖ*, mais *συν* a été gratté) et *ἀφανισμῶν*.

2°) *II*. — Seul le *Par. 778* porte à la fois *αὐτὸν* et *συνδιαφθερεῖ*. Comme il lit de plus *χριστοῦ* et *ἀπολάβῃ*, il répond au signalement de *H. II*.

(p. 82 des notes). Il a connu aussi l'édition de Savile, qu'il appelle *editio Anglicana* et désigne dans ses notes par le sigle *A*; Savile, de son côté, connaît Fronton du Duc, et le cite. En effet Fr. du Duc a publié son texte avant Savile, et ses notes, après (cf. Baur, loc. cit., p. 83).

[1] *ἀπολάβῃ* H. IV; in H. I erat et altera lectio *ἀναλάβῃ*.

3°) *III.* — Quant à *H. III*, trois manuscrits, *Par. 804*, *809* et *812*, ont à la fois toutes les variantes qui le caractérisent. Mais de ces trois, l'un, *Par. 804*, n'est pas du fonds royal; l'autre, *Par. 812*, est du fonds de Colbert. Il ne reste donc que *Par. 809* qui puisse être *H. IIII.* Ainsi:

H. I = *Par. gr. 807* (Fontebl.-Reg. 2354)
H. II = » » *778* (» » 1961)
H. III = » » *809* (» » 1960)
H. IIII = » » *811* (» » 1964)

Au reste, il ne semble pas que ces 4 mss. aient guère influé sur la constitution du texte: sans doute, on peut leur attribuer 898[59] la suppression de *καὶ ὅτι* après *τίτου*; 899[19] de *καὶ* après *κακὰ*; 898[20] la substitution de *αὐτῶν* (*I. III, IIII*) à *αὐτὸν*; 898[21] de *μέτρον* (*II, III, IIII*) à *ἔργον* [1]; mais ce n'est pas d'eux que viennent les corrections 898[42] *ἔχωσιν* au lieu de *ἔχοιμεν*; — *ib.*[57] *τοίνυν* au lieu de *πρὸς αὐτοὺς*; — 899[26] *ἀφανισμοῖς* au lieu de *ἀφανισμῶν*. Ces trois leçons sont empruntées au *Palatinus* de Hoeschel; et comme ce codex donne aussi les trois précédentes, [*καὶ*], *αὐτῶν* et *μέτρον*, il faut croire qu'il est là encore la source de Fr. du Duc. Pour le passage au moins dont il s'agit ici, il n'est donc pas exact de dire, avec Dom Baur (loc. cit., p. 85), que l'édition a été faite d'après les quatre manuscrits de la Bibliothèque du Roi. En réalité Fr. du Duc suit le texte de Hoeschel en le corrigeant d'après les variantes relevées par Hoeschel partie dans les marges, partie dans l'appendice de

[1] Ici la correction trahit le désir de conformer la citation évangélique (*Mt 23*[32]) au texte reçu. De même, mais cette fois *contre l'accord de tous les mss. connus de lui*, il corrige 898[62] *λόγων* en *λόγου* (*Dan. 9*[25]) d'après 898[46], citation du même verset, conforme au texte reçu. — 898[38], l'omission de *δὴ* après *πότε* reste sans explication.

son édition. Quant au texte de Savile, il n'y a rien, dans celui de Fr. du Duc, qui puisse lui être attribué [1].

D) *Savile dépend de Hoeschel.* — Savile indique lui-même (t. VIII, col. 796) l'origine de son texte; il a corrigé celui de Hoeschel d'après trois manuscrits d'Oxford: *quorum unus est in bibliotheca* Collegii Corporis Christi; *alter in biblioth.* Coll. noui; *tertius, qui etiam olim fuit, ut ex certis constat indiciis, interpretis Erasmi, et iam in bibliotheca* Uniuersitatis Oxon. *asseruatur*:

le premier est *C. Corp. Christi, gr. 21* . . . O^1
le second *New Coll. gr. 79* . . . . . O^2
le troisième *Bodl. Auct. E. 1. 13* (Misc. 27) . O^5

Son œuvre est conservée à la Bibliothèque Bodléienne sous la cote *Auct. E. 4. 3* (*Misc. 51*): c'est un exemplaire de l'édition de Hoeschel, dans les marges duquel il a noté ses corrections. De ces corrections, la plupart sont empruntées à O^5, qu'elles soient appuyées ou non par d'autres autorités.

898[7.8]	$O^5O^2O^1$	ἀπαντήσεσθαι	au lieu de	ἀπαντήσασθαι
ib.[8]	O^5	ἐστι χρόνον εἰπεῖν	»	ἐστιν εἰπεῖν χρόνου
ib.[21]	O^5O^2	μέρον	»	ἔργον
ib.[26]	$O^5O^2O^1$	μηδὲν	»	μηθὲν
ib.[28]	$O^5O^2O^1$	χριστοῦ	»	θεοῦ
ib.[29.30]	O^5	καὶ χρῖσαι	»	καὶ τοῦ χρῖσαι
ib.[31]	$O^5O^2O^1$	ἐστι σφραγίσαι	»	ἐστι τὸ σφραγίσαι
ib.[31]	O^5	τὸ στῆσαι	»	στῆσαι
ib.[46]	O^5	λόγων τοῦ	»	λόγου τοῦ

[1] Il va sans dire que je ne prétends pas étendre cette conclusion à l'ensemble de l'œuvre de Fr. du Duc, ni même à toute son édition des *Discours contre les Juifs.*

898[51]	O^5O^2	*πᾶν ἐνταῦθά ἐστι ζήτημα*	au lieu de	*πᾶν ζήτημα ἐνιαῦθά ἐστι.*
ib.[52]	O^5	*ὀγδοήκοντα καὶ τρία*	»	*ὀγδοήκοντα τρία*
ib.[52]	O^5O^2	*ἔτη ἐστίν*	»	*ἔτη*
ib.[56]	O^5	*τέσσαρά ἐστιν ἔτη*	»	*τέσσαρα ἔτη*
ib.[57]	O^5	*τοίννν*	»	*πρὸς αὐτοὺς*
ib.[59]	$O^5O^2O^1$	*καὶ τίτον*	»	*καὶ τίτου καὶ ὅτι*
899[7]	O^5 O^1	*μακρόχειρ*	»	*μακρόχειρ ὃς*
ib.[15]	$O^5O^2O^1$	*ἀπολάβῃ*	»	*λάβῃ*
ib.[15]	$O^5O^2O^1$	*κακὰ*	»	*κακὰ καὶ*
ib.[28]	$O^5O^2O^1$	*βδέλυγμα*	»	*τὸ βδέλυγμα*
ib.[30.31]	O^5	*ἀκούσῃς, ὦ ἰουδαῖε, συντέλειαν*	»	*ἀκούσῃς ἐπὶ τὴν συντέλειαν*
ib.[34]	O^5	*μεῖζον*	»	*τι μεῖζον*

Quelques leçons sont pourtant étrangères à O^5 :

898[57] *δῆλον* au lieu de *δηλῶν* est la leçon du *Palatinus*.

899[7] *ἀρταβάνης* au lieu de *ἀρτάβανος* est la leçon du *Pal.* et de O^1.

ib.[21] Savile écrit *καὶ τὴν πόλιν* [*δὲ*] comme Hoeschel, parce qu'il hésite entre O^2 qui donne *δὲ*, et O^5O^1 qui l'omettent.

Enfin il ajoute en marge, sans indiquer leur source, des variantes qui lui semblent importantes :

soit certaines leçons de Hoeschel qu'il a rejetées : 898[21] *ἔργον* (qu'il a retrouvé dans O^1) — *ib.*[28] *θεοῦ* — *ib.*[46] *λόγου* — 899[6] *ἀρτάβανος* — *ib.*[15] *λάβῃ*.

soit certaines leçons de ses manuscrits ou de ceux de Hoeschel qu'il n'a pas acceptées : 899[10] *μέλλει* O^5 *Pal.* — *ib.*[17–18] *τελειωθῆναι ἁμαρτίας* O^5 2 fois, *Pal.* 1 fois — *ib.*[24] *τελειωθῆναι* O^5 — *ib.*[26] *ὡς* O^5 — 899[8] *βασιλεύσαντος Pal.* — *ib.*[8] *εἰκοσιῷ ἔιει* O^5 *Pal.* — *ib.*[9] *ἐπανελθὼν Pal.* — *ib.*[22] *καὶ ἐρχομένῳ* O^5 — *ib.*[25–26] *συντετμημένου ἀφανισμοῖς Pal.* —

ib.[27] θυσία leçon de *tous* les mss., sauf le *Cyprius* — *ib.*[30] οὖν *Pal.* — ἴb.[34] καθαιρέσει *Pal.*

E) *Origine du texte de Hoeschel.* — Partis du texte de Migne, nous voici donc arrivés au texte de Hoeschel: l'un est le résultat d'une quadruple révision de l'autre; il importe donc de reconnaître l'origine de ce premier texte.

Hoeschel a utilisé trois manuscrits, et, de plus, la traduction latine d'Erasme qui dépendait d'un quatrième [1]. Des trois manuscrits grecs, le premier, *Palatinus*, est au Vatican sous la cote *Pal. gr. 15* [2]; le second, *Augustanus*, est à Munich sous la cote *Mon. gr. 354*; je n'ai pu retrouver la trace du troisième, *Cyprius*; mais on peut en restituer la teneur d'après le *Mon. gr. 539* qui est le texte établi par Hoeschel, écrit de sa main et reproduit par l'imprimé de 1602.

Ce *Mon. gr. 539* est, comme le dit le catalogue des manuscrits de Munich, une copie du *Cyprius*, mais une copie retouchée d'après les deux autres codices, ainsi que l'éditeur l'a lui-même expliqué en tête de ses notes, p. 513: « *Orationes has VI in Iudaeos e membranis Leontii Eustratii Cyprii, τοῦ μακαρίτου* (*quas ante annos XI ex patria huc Augustam secum ille attulerat, mecumque amice communicarat*) *transcripsi et cum duobus calamo exaratis codicibus, pari prope modum uetustate, uno Augustano, altero Palatino Electorali, membranaceis contuli* » [3].

[1] Oxford, *Bodl. Auct. E. 1. 13* (*Misc. 27*).

[2] Au f° 133r commence avec le discours ἐβουλόμην ὑμῖν une numérotation intermittente des folios, à laquelle appartient le *72* qui se lit f° 179r dans la marge de droite à la hauteur de la ligne 21. Cette numérotation est de la main de David Hoeschel. M. J. Arbuthnot Nairn, éditeur du *περὶ ἱεροσύνης*, Cambridge 1906, avait cru ce ms. perdu: seems to have disappeared, a fate which will not appear remarkable to thoses who remember the vicissitudes of the Palatine library in the Thirty Years' War (p. xxxiii).

[3] Cfr. dans la dédicace à Caspar et Melchior Erhard: « has elegantissimas orationes e Cyprio exemplari manu mea transcriptas, cum aliis duobus codd. calamo exaratis conlatas... ».

Il suffit donc, pour avoir le texte du *Cyprius*, de restituer au *Palatinus* et à l'*Augustanus* les leçons qui leur appartiennent. Hoeschel a d'abord, comme il l'a dit, copié le *Cyprius*, et il a ensuite reporté sur sa copie les variantes de la version latine; puis celles du *Palatinus*, comme il apparaît, par ex., f° 71^{r} ligne 23, au lieu de ἔχομεν que donne *Cypr.*, ἔχοιεν *Interpr.*, ἔχωσιν *C. P.* (= *codex palatinus*); puis celles de l'*Augustanus*, en surchargeant le *C* d'un *A* lorsque *Pal.* et *Aug.* s'accordent à donner la même variante; par ex., ibid., ligne 25, au lieu de λόγου, λόγων *A. P.* (l'*A* surchargeant un *C*) [1]. C'est la collation du *Palatinus* qui apporte au texte du *Cyprius* le plus de changements : les mots qu'il omet sont, sur la copie du *Cyprius*, mis entre crochets : par ex. f° 71^{r} ligne 5 [τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα καὶ]; les mots qu'il ajoute sont intercalés, eux aussi entre crochets, soit dans l'interligne (par ex. ibid., ligne 9 [φησὶ]), soit dans la marge (ibid., ligne 1 [εἰπεῖν]). Les variantes et additions de l'*Augustanus* sont d'une écriture plus grosse et plus appuyée, quelquefois hors de leur place naturelle, parce qu'elles sont les dernières venues; ainsi f° 73^{r}, ligne 7, l'addition [τουτέστι πρὸς τούτοις] est empruntée au *Palatinus*. Elle appartient d'ailleurs aussi à l'*Augustanus*, ce que Hoeschel ne note pas; mais l'*Augustanus* a de plus que le *Palatinus*, τίδέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις, ce que Hoeschel ajoute au haut de la marge, où il reste un blanc; et il imprime, sans mentionner l'apport propre à l'*Au-*

[1] p. 120^{16} de l'édition on lit en marge, se rapportant à αὐτὸν que donne le texte: αὐτῶν *Interpr.* illud *A. P.* Or ici *A* et *P* ne vont pas ensemble: *A* lit αὐτῶν comme la version, et *P* lit αὐτὸν comme le texte; et en effet dans le ms. l'*A*, sous lequel on devine un *C*, est rempli d'encre. Ici encore on voit la série des opérations: 1°) *Cypr.* donne αὐτὸν; 2°) la version suppose αὐτῶν; 3°) le *Pal.* donne αὐτὸν comme le *Cypr.*: *illud* $\overline{\text{ει}}$ *C. P.*; 4° par erreur Hoeschel attribue à *A* la même leçon qu'à *P* et surcharge d'un *A* le *C*; 5°) il s'aperçoit de son erreur, et efface l'*A*; 6°) le prote méconnaît la correction et rétablit l'*A*. D'où l'erreur à la marge de l'imprimé.

gustanus (p. 124[4]), *καὶ ἐπὶ τούτοις· τίδέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις*; [*τουτέστι πρὸς τούτοις*] *τοῖς εἰρημένοις*, alors qu'en réalité le *Cyprius* portait seulement *καὶ ἐπὶ τούτοις εἰρημένοις*.

Ces remarques faites, il est facile de restituer le texte du *Cyprius*. Il suffit d'écarter du *Mon. gr. 539*

1°) les additions venues du *Palatinus*:

898[3] [*εἰπεῖν*] (p. 120[2]) qui a été intercalé à tort avant *χρόνον* alors qu'il est après dans le *Palatinus* [1]. Le *ν* de *ἐστιν* semble avoir été ajouté après coup; le *Cyprius* lisait *ἐστι χρόνον*.

ib.[12] [*οὐκ ἔτι — λαόν σου*] (p. 120[6])

ib.[15] *καὶ* devant *τὴν αἰτίαν* (*ib.*[11])

ib.[22] [*φησί*] devant *ἀπεκτείνατε* (*ib.*[18])

ib.[28] *ἤ* devant *ἡ παρὰ τοῦ θεοῦ* (p. 121[1])

ib.[29] [*τοῦ*] devant *χρῖσαι* (*ib.*[3])

ib.[31] *τὸ* devant *σφραγίσαι* (*ib.*[4])

ib.[46] [*τοῦ*] devant *ἀποκριθῆναι* (*ib.*[22])

ib.[53] [*γὰρ ἐνταῦθα*] devant *οὐχ ἡμερῶν* (p. 122[12])

ib.[59] [*καὶ ὅτι*] devant *περαιέρω* (*ib.*[12])

ib.[62] [*τοῦ*] devant *ἀποκριθῆναι* (*ib.*[15])

899[11] [*καὶ*] devant *ὀγδοήκοντα* (p. 123[1])

ib.[26] [*ταύτην*] devant *φησιν* (*ib.*[23])

ib.[28] [*τὸ*] devant *βδέλυγμα* (*ib.*[25])

ib.[32] [*τουτέστι πρὸς τούτοις*] (p. 124[5])

2°) les additions venues de l'*Augustanus*:

ib.[7] [*ὃς*] devant *ἐβασίλευσε* (p. 122[23])

ib.[19] [*καὶ*] devant *οὕτω* (p. 123[14])

[1] Et dans tous les manuscrits qui le donnent. Cette erreur a passé chez Fronton du Duc et Montfaucon; elle a été rectifiée par Savile; et la correction a passé du texte de Savile à la source de Migne.

899[21] [δὲ] devant *καὶ τὸ ἅγιον* (*ib.*[17])

ib.[32] *τίδέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις* (p. 124[5])

ib.[36] *ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν: βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως* (*ib.*[9])

Ce qui reste est le texte du *Cyprius* [1].

Et c'est ce *Cyprius* qui, depuis Hoeschel jusqu'à Migne, reste la base de toutes les éditions. Le texte de Migne est donc celui du *Cyprius* avec un certain nombre de corrections dont on peut déterminer l'origine et suivre l'histoire [2]:

898[6] *φησίν*] *φησί Sav.*; *Fr.* > *Mtf.*

ib.[7-8] *ἀπαντήσασθαι*] *ἀπαντήσεσθαι* $MV^9O^1O^2O^5$ > *Sav.* >? *Mtf.*[3].

ib.[8] *ἐστι χρόνον*] *ἐστιν εἰπεῖν χρόνον Hoe*, par erreur, d'après V^9 *ἐστιν χρόνον εἰπεῖν*, ordre rétabli d'après O^5 *ἐστι χρόνον εἰπεῖν* par *Sav.* > *Fix.*

ib.[12] *οὐκ ἔτι ἐπὶ* — *ib.*[14] *τὸν λαόν σου* ajouté par *Hoe.* d'après V^9.

ib.[15] *καὶ* devant *τὴν αἰτίαν* ajouté par *Hoe.* d'après V^9.

ib.[20] *αὐτὸν*] *αὐτῶν Interpr.* (O^5) *M* > *Fr.* > *Mtf.* [4].

ib.[21] *τὸ ἔργον*] *τὸ μέτρον* $MV^9O^2O^5$ > *Sav.*; MV^9 > *Fr.* > *Mtf.*

ib.[22] *φησὶ* devant *ἀπεκτείνατε* ajouté par *Hoe.* d'après V^9, corrigé en *φησὶν* par *Sav.* et *Fr.* > *Mtf.*

[1] Dans le texte du *Cyprius* ainsi restitué il n'y a pas à tenir compte des crochets qui dans l'édition Hoeschel encadrent certains mots ou groupes de mots: ils ne font qu'indiquer les omissions du *Palatinus*.

[2] Dans ce qui suit, *Hoe* = Hoeschel; *Sav* = Savile; *Fr* = Fronton du Duc; *Mtf* = Montfaucon; *Fix* est l'auteur de l'édition bénédictine de 1834-1839; *Cypr.* = *Codex Cyprius*, base de l'édition de Hoeschel; V^9 = *codex Palatinus* de Hoeschel (aujourd'hui *Vaticanus, Pal. gr. 15*); *M* = *codex Augustanus* de Hoeschel (aujourd'hui *Monacensis gr. 354*); *Interpr* = traduction latine faite par Erasme, d'après O^5 = Oxford, *Bodl. Auct. E, 1. 13* (*Misc. 27*); O^1 = Oxford, *Corpus Christi Coll. gr. 21*; O^2 = Oxford, *New Coll. gr. 19*; le signe > indique le passage d'une leçon d'un texte dans un autre.

[3] Comme on l'a vu plus haut, il est possible que les corrections de Montfaucon ne soient pas dûes à Savile, mais aux mss. de la Bibl. du Roi.

[4] L'éd. Hoeschel attribue aussi cette leçon à V^9 (*Pal.*), mais par une erreur qui a été expliquée plus haut, p. 107, n. 1.

898[26] *μηθὲν*] *μηδὲν* $O^1O^2O^5 >$ *Sav.* > ? *Mtf.*

ib.[28] *ἀλλ' ἡ*] *ἀλλ'ἢ ἡ* $V^9 >$ *Hoe.*

ib.[28] *τοῦ θεοῦ*] *τοῦ χριστοῦ* $MO^1O^2O^5 >$ *Sav.* > ? *Mtf.*

ib.[29.30] *τοῦ* devant *χρῖσαι* $V^9 >$ *Hoe.*

ib.[31] *ἐστι σφραγίσαι*, texte de *Cypr.* rétabli d'après $O^1O^2O^5$ par *Sav.* > ? *Mtf.*; *Hoe.* (suivi par *Fr.*) avait ajouté d'après V^9 *τὸ* devant *σφαγίσαι*.

ib.[31] *τὸ* devant *στῆσαι* $O^5 >$ *Sav.* > *Fix.*

ib.[38] *πότε δὴ*, leçon de *Cypr.* conservée par *Hoe.* > *Sav.* > *Fix.* (*Fr.* > *Mtf.*, om. *δὴ*).

ib.[42] *ἔχομεν*, leçon de *Cypr.* conservée par *Hoe.* > *Sav.* > *Fix.* *Fr.* substitue d'après V^9 *ἔχωσιν* qui passe dans *Mtf.*

ib.[46] *τοῦ* devant *ἀποκριθῆναι* $V^9 >$ *Hoe.*

ib.[53] *γὰρ ἐνταῦθα* $V^9 >$ *Hoe.*

ib.[56] *ἐστιν* devant *ἔτη* $O^5 >$ *Sav.* > *Fix.*

ib.[57] *πρὸς αὐτοὺς*] *τοίνυν* $V^9 >$ *Fr.* > *Mtf.*

ib.[59] *καὶ ὅτι* $V^9 >$ *Hoe.* supprimé par *Sav.* d'après $O^1O^2O^5$ et par *Fr.*

ib.[62] *λόγων ἀποκριθῆναι*], *λόγων* ⟨*τοῦ*⟩ *ἀποκριθῆναι* $V^9 >$ *Hoe.* *Fr.* corrige, d'après la citation précédente (*ib.*[46]), en *λόγου τοῦ*, d'où *Mtf.*

899[5] *ξέρξης* leçon de *tous* les mss. et des éditions de *Hoe.*, de *Fr.*, de *Sav.* et de *Mtf.*; *Migne* ajoute l'article, *ὁ ξέρξης*.

ib.[5–6] *ἀρτάβανος*] *ἀρταβάνης* $V^9O^1 >$ *Sav.* > *Fix.*

ib.[6] *ἀρταβάνην*] *Mtf.* corrige en *ἀρτάβανον*, mais *Fix* rétablit *ἀρταβάνην* d'après *Sav.*

ib.[7] *μακρόχειρ ἐβασίλευσε*] *ὃς* intercalé, *M* > *Hoe.* > *Fr.* > *Mtf.*

ib.[11] *τετρακόσια ὀγδοήκοντα*] *καὶ* intercalé $V^9 >$ *Hoe.*

ib.[15] *λάβῃ*] *ἀπολάβῃ*, $V^9M\,O^1O^2O^5 >$ *Sav.* > *Fix.*

ib.[19] *κακὰ*] *καὶ* ajouté *M* > *Hoe.*, supprimé par *Fr. Sav.*

ib.[21] *καὶ τὴν πόλιν*] *δὲ* ajouté *M* > *Hoe.*

898[25] *συντετμημένα ἀφανισμῶν*, leçon de *Cypr.* acceptée par *Hoe.* et conservée par *Sav.*, à laquelle *Fr.* substitue, d'après V^9, *συντετμημένου ἀφανισμοῖς*, d'où *Mtf.*

ib.[26.27] *αἰχμαλωσίαν φησίν*] *ταύτην* intercalé $V^9 > Hoe.$

ib.[28] *ἱερὸν βδέλυγμα*] *τὸ* intercalé $V^9 > Hoe. > Fr. > Mtf.$; mais *τὸ* omis $O^1O^2O^5 > Sav. > Fix.$

ib.[30–31] *ἀκούσῃς ἐπὶ τὴν συντέλειαν*, leçon de *Cypr.* acceptée par *Hoe.* > *Fr.*; *Mtf.* supprime *ἐπί τὴν*; *ἐπὶ τὴν*], *ὦ ἰουδαῖε*, $O^5 > Sav. > Fix.$

ib.[32] *τί δέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις* $M > Hoe.$

ib.[32–33] *τουτέστι πρὸς τούτοις* $V^9 > Hoe.$

ib.[35] *ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν, βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως* $M > Hoe.$

Conclusion. — Il est donc établi :

A) que *Migne* reproduit l'édition de *Fix.* c'est-à-dire une révision de *Montfaucon* d'après *Savile* ;

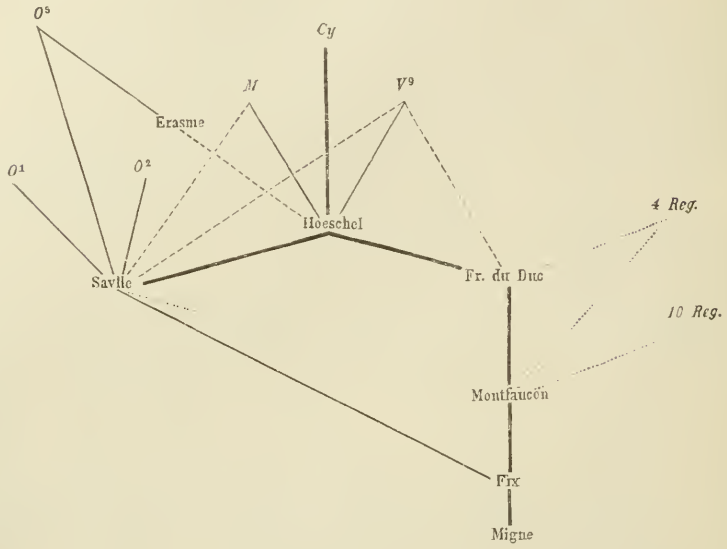
B) que *Montfaucon* reproduit l'édition de *Fronton du Duc* à peine révisée, soit d'après *Savile*, soit d'après 14 mss. de la Bibl. du Roi ;

C) que *Fronton du Duc* reproduit l'édition de *Hoeschel* en la corrigeant d'après les variantes relevées dans les marges et l'appendice du volume ;

D) que *Savile* reproduit l'édition de *Hoeschel* en la corrigeant d'après la même source, et, de plus, d'après trois manuscrits d'Oxford, sur l'un desquels était fondée la version latine d'Erasme ;

E) que la base de l'édition de Hoeschel est un codex *Cyprius* aujourd'hui perdu (mais dont on peut rétablir la teneur d'après le *Monacensis gr. 539*), corrigé et complété d'après les codd. *Mon. gr. 354* et *Vat. Pal. gr. 15*.

L'histoire du texte de Migne doit donc être représentée par le stemma suivant [1] :



Il reste, pour mesurer la valeur respective de ces différents textes et la légitimité de leur contamination, à chercher leur place dans l'ensemble de la tradition manuscrite.

[1] Le trait *gras* indique la transmission fondamentale ; le traite *maigre*, les influences secondaires; le trait *interrompu* les influences indirectes (par l'intermédiaire d'une traduction ou d'une collation); le trait *pointillé*, les influences douteuses.

II.

La tradition manuscrite.

L'enquête a porté sur les 40 manuscrits suivants:

Paris, *Bibliothèque nationale*:

fonds grec	607	(Colbert 629) [1]		(*f° 8v*)	P^{1}
	656	(Reg. 1963)	XI^e s.	(*f° 100v*)	P^{2}
	751	(Colbert 364)	XI^e s.	(*f° 15v*)	P^{3}
	778	(Fontebl.-Reg.1961)	XVI^e s.	(*f° 32r*)	P^{4}
	799		XII^e s.	(*f° 147v*)	P^{5}
	800		XI^e s.	(*f° 85v*)	P^{6}
	802	(Colbert 247)	XI^e s.	(*f° 219r*)	P^{7}
	803	(Colbert 248)	XI^e s.	(*f° 122v*)	P^{8}
	804		XI^e s.	(*p. 204*)	P^{9}
	806	(Hurault-Reg. 1819)	XII^e s.	(*f° 159v*)	P^{10}
	807	(Fontebl.Reg. 2354)	XI^e s.	(*f° 45v*)	P^{11}
	808	(Reg. 2342, 2)	XVI^e s.	(*f° 79v*)	P^{12}
	809	(Fontebl.Reg. 1960)	XVI^e s.	(*f° 91v*)	P^{13}
	811	(Fontebl.Reg. 1964)	XI^e s.	(*f° 34r*)	P^{14}
	812	(Colbert 3055)	XI^e s.	(*f° 121r*)	P^{15}
	813	(Mazarin-Reg. 1973)	XI^e s.	(*f° 156r*)	P^{16}
	1014	(Mazarin-Reg. 2900)	XI^e s.	(*f° 296v*)	P^{17}
	1024	(Colbert 3061)	XII^e s.	(*f° 168v*)	P^{18}
fonds Coislin	61		XI^e s.	(*f° 168v*)	P^{19}
	246		X^e s.	(*f° 131v*)	P^{20}

[1] Par. 607. Le ms. est du X^e s., mais un certain nombre de feuillets sont récrits d'une main récente. Le passage étudié ici est de la nouvelle main. Comme il n'est pas assuré que cette copie reproduise l'ancien texte, le classement de ce manuscrit restera donc incertain jusqu'à plus ample informé.

Rome, *Biblioteca Angelica*:				
	fonds grec	110	XI^{e} s.	(*f^{o} 86^{v}*)	*A*
	Biblioteca Vaticana:				
	fonds Vatican grec	536	XIV-XV^{e} s.[1]	(*f^{o} 133^{v}*)	V^{1}
		560	X^{e} s.	(*f^{o} 217^{r}*)	V^{2}
		570	XI^{e} s.	(*f^{o} 189^{r}*)	V^{3}
		575	XI^{e} s.	(*f^{o} 49^{v}*)	V^{4}
		576	XI^{e} s.	(*f^{o} 41^{v}*)	V^{5}
		719	XIV^{e} s.	(*f^{o} 138^{r}*)	V^{6}
	fonds Ottoboni grec	11	XI^{e} s.	(*f^{o} 200^{v}*)	V^{7}
		101	XVI^{e} s.	(*f^{o} 159^{v}*)	V^{8}
	fonds Palatin grec	15	XI^{e} s.	(*f^{o} 178^{v}*)	V^{9}
Florence, *Biblioteca Laurenziana*:					
	fonds Pluteus	8^{10}	XI^{e} s.	(*f^{o} 46^{v}*)	F^{1}
		9^{35}	XI^{e} s.	(*f^{o} 185^{r}*)	F^{2}
	Conventi soppressi	198	XII^{e} s.	(*f^{o} 336^{v}*)	F^{3}
Oxford, *Corpus Christi College*:					
	grec	21	XIII^{e} s.	(*f^{o} 21^{v}*)	O^{1}
	New College:				
	grec	79	XII^{e} s.	(*ιδ^{v}*)	O^{2}
	Bodleian Library:				
	Cromwell grec	20	XI^{e} s.	(p. *169*)	O^{3}
	Canonici	76	XI^{e} s.	(*f^{o} 319^{r}*)	O^{4}
	Auct. E. 1. 13 (Misc. 27).		XI^{e} s.	(*f^{o} 381^{r}*)	O^{5}
Munich, *K. Hof-und Staats-Bibliothek*:					
	grec	354	XI^{e} s.	(*f^{o} 98^{r}*)	*M*
Vienne, *K. K. Hof-Bibliothek*:					
	theolog. gr.	26[2]	XII^{e} s.	(*f^{o} 183^{r}*)	*W*

[1] Je dois la datation des *mss. Vat.* à l'inépuisable obligeance de Mgr Mercati.

[2] Dans le catalogue de Nessel; *143* dans celui de Lambecius. — *Vat. gr. 565* et *577* omettent le passage étudié ici: ils passent de 890^{23} *χρόνου προηγόρευτο* (l'éd. porte *προηγόρευται*) à 901^{21} *ἠρέμα καὶ κατὰ μικρὸν* (*Vat. gr. 565*, f° 87^{r} col. 1; *Vat. gr. 577*, f° 34^{r} col. 2, *om. καί*).

Et de plus:

a) sur le *Cyprius* de Hoeschel (*Cy*) restitué d'après la copie retouchée de Hoeschel:

Munich, *K. Hof-u. Staats-Bibliothek*, grec 539 (*p. 70*).

b) sur les fragments cités dans la *Chaîne aux XVI prophètes* d'après les quatre mss.:

Rome, *Biblioteca Vaticana*:

fonds Ottoboni grec	452	(*f° 255v*)	C^1
fonds Vatican grec	1154	(*f° 31r*)	C^3
Biblioteca Chigiana			
fonds grec R VIII.	54	(*f° 482r*)	C^2

Paris, *Bibliothèque Nationale*:

fonds grec	159	(*f° 369r*) [1]	C^4

c) sur les fragments cités dans la *Chronique* de Georges le Moine, d'après

l'édition Karl de Boor, Leipzig, 1904 (p. 413^{22} et p. 394^{3}) [2] *G*

l'édition E. Muralt, Georgii Monachi dicti Hamartoli *Chronicon*, Petropoli, 1859 (p. 309^{11}) *Gm*

la citation faite par Cédrène, *Σύνοψις ἱστοριῶν*, ed. I. Bekker, Bonn, 1838 (*Corp. Scrip. Hist. Byz.*, t. I p. 407^{7}) *Gk*

d) sur les citations ou réminiscences d'Isidore de Péluse (*P. G.* t. 78, col. 793^{b}, 929^{a}, 933^{d})

e) enfin sur un passage d'Euthymius Zigabène. (*P. G.* t. 130, col. 285).

[1] M. Faulhaber (*Die Propheten-Catenen*, Freiburg im Breisgau 1899, *Biblische Studien*, Bd. IV, H. 2-3) groupe ainsi les trois premiers mss.: $C^1 - C^2 C^3$. Il regarde C^3 comme une copie de C^2; quant à C^4, il ne semble pas avoir remarqué son étroite relation avec C^3. J'aurai probablement à revenir sur les rapports de ces quatre textes.

[2] Je distingue les deux citations, parce que rien *a priori* ne permet d'affirmer qu'elles sont tirées du même manuscrit, ni même qu'elles appartiennent à la même tradition.

Ces textes se répartissent en deux classes, que l'on peut, au premier examen, reconnaître à ce signe: les uns lisent 898[57] *τοίνυν*, les autres *πρὸς αὐτούς* [1].

I) **Classe** *τοίνυν*.

1° groupe *a*: On peut d'abord isoler 8 mss. $P^1P^2P^5P^7P^{16}$-$V^1V^4V^9$, qui se distinguent des autres par les caractères suivants [2]:

898[8] *om. πάλιν.*

ib. *non om. εἰπεῖν.*

ib.[10] *ἔμελλε*] *μέλλει.*

ib.[17] *τοῦ συντελεσθῆναι ἁμαρτίαν*] *τελειωθῆναι ἁμαρτίας.*

ib.[17–18] *non om. τί ἐστιν . . . ἁμαρτίαν(ς).*

ib.[20] *τοῦτό φησι καὶ ὁ χριστός*] *ὃ καὶ ὁ χριστὸς ἔλεγε(ν).*

ib.[22] *non om. φησίν.*

ib.[29–30] *om. τοῦ* devant *χρῖσαι.*

ib.[31–32] *...ἐστι σφραγίσαι, τὸ στῆσαι*] *...ἐστι ⟨τὸ⟩ σφραγίσαι, [τὸ] στῆσαι.*

ib.[34] *ἀπειλεῖ ἐρήμωσιν*] *ἐρήμωσιν ἀπειλεῖ.*

ib.[37] *om. ὁ θεός.*

ib.[38] *om. καὶ* devant *πότε.*

ib.[38–39] *προφητείαι*] *προφῆται.*

ib.[39] *om. τὸ* devant *χρῖσμα.*

ib.[40] *κἂν ἡμεῖς σιγήσωμεν, οἱ λίθοι*] *κἂν ὑμεῖς σιγᾶτε ⟨ὦ Ἰουδαῖοι⟩, οἱ λίθοι.*

ib.[42] *οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχοιμεν*] *οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχωσιν* (P^2P^5 *ἔχουσιν*, V^1 *ἔχοιεν*).

ib.[46] *ἀπὸ ἐξόδου λόγου τοῦ*] *ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ.*

[1] Un seul ms., V^8 lit à la fois *τοίνυν* et *πρὸς αὐτοὺς*. On verra plus loin qu'il appartient à la seconde classe.

[2] Les leçons sont comparées, non avec celles de l'imprimé, mais avec celles des autres manuscrits. Mais je renvoie à l'imprimé pour donner un guide au lecteur.

898[50] προσέχετε] πρόσεχε[τε] (*V*[9] προσέχετε).

ib.[52–53] τετρακόσια ὀγδοήκοντα τρία ἔτη] τετρακόσια ἔτη καὶ ὀγδοήκοντα ⟨καὶ⟩ τρία ἐστί.

ib. non om. γὰρ ἐνταῦθα.

ib.[53–54] οὐχ ἡμερῶν φησιν οὐδὲ μηνῶν] οὐχ ἡμερῶν οὐδὲ μηνῶν φησιν.

ib.[54] ἀπὸ γὰρ κύρου] ἀπὸ δὲ κύρου.

ib.[56] non om. ἐστιν.

ib.[57] δηλῶν τοίνυν] δῆλον τοίνυν, contre la leçon courante: δηλῶν πρὸς αὐτούς.

ib.[57–58] om. λέγει τὴν ἐρήμωσιν τοῦ ναοῦ, ἀλλὰ τὴν μετ' ἐκείνην [1].

ib.[59] ...τίτου, περαιτέρω προάγων] τίτου ⟨λέγει καὶ ὅτι⟩ περαιτέρω προάγει.

ib.[60] ἀριθμεῖν χρὴ] ἀριθμεῖν δεῖ.

ib.[62] ἀπὸ ἐξόδου λόγου τοῦ] ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ.

899[7] om. ὃς devant ἐβασίλευσε.

ib.[7–8] καὶ τούτου βασιλεύοντος, εἰκοστοῦ ἔτους] καὶ τούτου βασιλεύσαντος, εἰκοστῷ ἔτει.

ib.[9] ἀνελθὼν] ἐπανελθών.

ib.[11] ὀγδοήκοντα τρία ἔτη ἀριθμήσωμεν] ὀγδοήκοντα [τρία] ἔτη θῶμεν.

ib.[14] om. φησὶν devant ἀναστῇ.

ib.[17] ταύτην] τὴν.

ib.[23] om. ὡς ἐν.

ib.[24] πάλιν ἀναβλαστάνουσα] ἀναβλαστάνουσα πάλιν.

ib.[25] om. πολέμου.

ib.[26] ἀφανισμοῖς comme dans l'édition, au lieu de la leçon courante ἀφανισμῶ(ν).

[1] L'omission doit s'expliquer par *homoioteleuton*; le copiste de l'archétype aura passé de ἐκείνην à ἐκείνην. *P*[1] lit: ὅτι οὐκ ἐκείνην τὴν ἐπὶ ἀντιόχου, ἀλλὰ τὴν ἐπὶ πομπηΐου.

899[28] ⟨τὸ⟩ βδέλυγμα ($P^1 V^4$ *om.* τὸ).

ib.[29] *om.* καὶ devant ἕως συντελείας.

ib.[29] *om.* καιροῦ συντέλεια (V^1 *om.* seulement συντέλεια).

ib.[32] *om.* τίδέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις.

ib.[34] ἀναιρέσει] καθαιρέσει ($P^1 V^4$ ἀναιρέσει).

ib.[34] ἕτερον ἔσται τι μεῖζον κακόν] ⟨καὶ⟩ ἕτερον ἔσται [τι] μεῖζον κακόν.

ib.[35] *om.* ποῖον δὴ τοῦτο;

ib.[39] ...φησίν, ἐρήμωσις] φησίν, ⟨ἡ⟩ ἐρήμωσις.

Ces huit textes forment un groupe homogène, nettement distinct du reste de la tradition manuscrite. Je l'appellerai *a*.

On peut d'ailleurs y reconnaître deux groupements secondaires, soit *a'*: $P^{16} V^9$, et *a''*: $P^1 V^4$.

a' est caractérisé par les leçons suivantes:

898[6] χρόνος οὐ τῆς] χρόνος ὁ τῆς.

ib.[19] τότε ἔσται] πότε ἔσται.

ib.[28] παρὰ τοῦ χριστοῦ] παρὰ τοῦ θεοῦ.

ib.[36] ἐπεξιέναι] ἐπαξιέναι.

ib.[39] χρῖσμα] χάρισμα.

899[12] πάντως] πάντος.

ib.[30] ὅταν δὲ] ὅταν οὖν.

898[16] enfin une divergence entre les deux textes atteste leur parenté: alors que l'ensemble du groupe *a* lit ἕως τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα καὶ τοῦ τελειωθῆναι ἁμαρτίας, P^{16} lit ἕως τοῦ τελειωθῆναι παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι ἁμαρτίας, et V^9 ἕως τοῦ τελειωθῆναι ἁμαρτίας, sans plus. La leçon de P^{16} explique celle de V^9. L'archétype commun lisait comme P^{16} τελειωθῆναι παράπτωμα, et le copiste de V^9 a été du premier τελειωθῆναι au second, d'où l'omission: τελειωθῆναι [παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι] ἁμαρτίας.

a'' est caractérisé par les leçons suivantes:

898[23] *ὁ θεὸς εἶπε* (*alii ὁ χριστὸς εἶπε*).

ib.[26] *ὡς μηδὲν* (*alii ὥστε μηδὲν*).

899[4] *om. ὁ ὑστάσπου.*

ib.[8–9] *νεμίας* (*alii νεεμίας*).

ib.[25] *συντετμημένοι* (*alii συντετμημένου*).

ib.[28] *βδέλυγμα* (*alii* ⟨*τὸ*⟩ *βδέλυγμα*).

ib.[34] *ἀναιρέσει* (*alii καθαιρέσει*) [1].

C'est un texte voisin de *a* que cite Georges le Moine dans sa *Chronique* (p. 413[22] de l'édition Karl de Boor), comme l'attestent les leçons suivantes:

898[50] *πρόσεχε* (p. 414[7]).

ib.[54] *ἀπὸ δὲ κύρου* (*ib.*[11]).

ib.[60] *πόθεν ἀριθμεῖν δεῖ* (*ib.*[13]).

899[7] [*ὃς*] *ἐβασίλευσε* (*ib.*[19]).

ib.[11] *ὀγδοήκοντα* [*τρία*] *ἔτη θῶμεν* (*ib.*[22]).

ib.[14] *om. φησὶν* devant *ἀναστῇ* (p. 415[6]).

ib.[17] [*ταυ*] *τὴν* (*ib.*[7]).

Plus précisément on doit pouvoir affirmer qu'il cite un ms. du groupe *a'*; car col. 898[6] au lieu de *χρόνος οὐ τῆς*, le ms. de Paris (*Coisl. 305*) où M. Karl de Boor a reconnu une première édition de l'ouvrage, lit *χρόνος ὁ τῆς*, qui est aussi la leçon de *a'*; une autre leçon de *a'*, *ὅταν οὖν ἀκούσῃς* au lieu de *ὅταν δὲ ἀκούσῃς*, se retrouve dans la citation de la p. 394[9]: et cette coïncidence donne à penser que la citation de la p. 394[9] provient de la même source que la citation de la p. 413[22].

[1] Sur 4 de ces points P^7 s'accorde avec *a''*: il lit 898[26] *ὡς* [*τε*] *μηδὲν*. — 899[4] *om. ὁ ὑστάσπου*. — *ib.*[8–9] *νεμίας*. — *ib.*[25] *συντετμημένοι*. Sur les trois autres il s'accorde avec les 5 autres manuscrits.

[2] Cfr. Georgii Monachi *Chronicon*, ed. Carolus de Boor, Lipsiae, 1904, p. LXIX.

2° groupe, *α*: Il faut rapprocher de *a*, O^5 texte traduit par Erasme, et acquis depuis par la Bibliothèque Bodléienne, et *c*, fragments insérés dans la *Chaîne aux XVI prophètes*. Ces deux documents, qui donnent l'un et l'autre le discours *πόθεν ἡμῖν ἄρα* comme le second (*λόγος β'*), conservent une tradition voisine de *a*, mais cependant distincte, comme l'attestent les différences suivantes:

	a	*α*
898[22]	*δούλους φησὶν*	*om. φησὶν*
ib.[37]	*ἠπείλησεν.*	*ἠπείλησεν ⟨ὁ θεός⟩*
ib.[38]	*προφῆται*	*προφητείαι*
ib.[40]	*ἡμεῖς σιγᾶτε, ὦ Ἰουδαῖοι*	*ἡμεῖς σιγῶμεν*
ib.[42]	*ἔχωσιν* ou *ἔχουσιν*	*ἔχοιεν*
ib.[53]	*ἐνταῦθα οὐχ ἡμερῶν οὐδὲ μηνῶν φησιν*	*οὐχ ἡμερῶν ἐνταῦθά φησιν οὐδὲ μηνῶν*
ib.[59]	*λέγει καὶ ὅτι*	*om. λέγει καὶ ὅτι*
899[7]	*βασιλεύσαντος*	*βασιλεύοντος*
ib.[9]	*ἐπανελθὼν*	*ἀνελθὼν*
ib.[10]	*ἡμῖν ἀκριβῶς*	*ἀκριβῶς ἡμῖν*
ib.[11]	*ἔτη θῶμεν*	*ἔτη ἀριθμήσωμεν*
ib.[14]	*ἐπειδὰν οὖν*	*ἐπειδὰν οὖν ⟨φησιν⟩*

II) Classe *πρὸς αὐτούς*. — Ces 11 textes écartés, tous les autres peuvent être considérés comme formant une seule classe. Cette classe toutefois n'est pas homogène, et l'on doit y distinguer plusieurs groupes: d'abord un groupe *b* et un groupe *β*:

	b	*β*
898[7-8]	*ἀπαντήσεσθαι*	*ἀπαντᾶν*
ib.[59]	*προάγων*	*προάγει*

Du groupe *b* lui-même se distingue un groupe *v*:

	b	*v*
898[20]	*ὁ χριστός*	*⟨καὶ⟩ ὁ χριστός*
899[6-7]	*μακρόχειρος*	*μακρόχειρ. ὃς*
ib.[19]	*οὕτως*	*οὕτω*
ib.[21]	*καὶ τὴν πόλιν*	*καὶ ιὴν πόλιν ⟨δὲ⟩*
ib.[22]	*συνδιαφθερεῖ*	*διαφθερεῖ*
ib.[24]	*ἔσιαι λοιπόν*	*ἔσιαι ⟨φησὶ(ν)⟩ λοιπόν*
ib.[26]	*ἀφανισμῶν*	*ἀφανισμῷ*
ib.[26-27]	*ταύιην φησίν*	*ταύτιν ἐπάγει*

De plus *v*, à l'encontre de *b*, conserve devant une consonne le *ν ἐφελκυστικόν*.

Enfin il y a lieu d'établir dans chacun de ces groupes plusieurs subdivisions:

1° groupe, *b*: $CyF^1MO^1O^3P^4P^6P^{11}P^{12}P^{14}P^{17}P^{18}P^{20}$.

Ici les 3 textes $CyP^{11}O^1$, les deux premiers surtout, sont particulièrement apparentés [1].

	b	*b′*
898[20]	*ὁ χριστός*	*⟨καὶ⟩ ὁ χριστός*
ib.[21]	*τὸ μέτρον*	*τὸ ἐργόν*
ib.[27]	*αἰώνιος δικαιοσύνη*	*δικαιοσύνη αἰώνιος* (CyP^{11})
ib.[28]	*τοῦ χριστοῦ*	*τοῦ θεοῦ* (CyP^{11})
ib.[51]	*πᾶν ἐνταῦθά ἐσιι ζήτημα*	*πᾶν ζήιημα ἐνταῦθά ἐστι*
899[15]	*τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας*	*τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα* (CyP^{11})

[1] P^{11} est un manuscrit très retouché; je parle ici de la première main, telle qu'on la retrouve sous les corrections. On verra plus loin que la seconde main $P^{11'}$ appartient à un autre groupe précisément déterminé, *v′*.

On pent ajouter à cette liste que 899[36], au lieu de *βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως b'* lit *βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως*. Cette leçon n'est donnée que par O^1P^{11}, *Cy* ayant ici une lacune par homoioteleuton, que Hoeschel a comblé ainsi d'après *M*: *ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως ⟨ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν: βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως⟩ τὸν ἀνδριάντα*. En réalité la faute s'explique mieux si l'on suppose que l'archétype de *Cy* portait comme O^1P^{11}: *ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως, ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν, βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως τὸν ἀνδριάντα*.

2° groupe, *β*: $F^3O^4P^3V^2V^5V^6V^8$.

Groupe secondaire *β'*: O^4V^2.

	β	*β'*
898[26]	*ὑπολελεῖφθαι*	*ὑπολιφθῆναι*
ib.[27]	*ἀγαγεῖν*	*ἄγειν*
ib.[29–30]	*καὶ τοῦ χρῖσαι*	*καὶ [τοῦ] χρῖσαι*
ib.[34]	*ἀνταπόδοσιν καὶ τῶν ἀδικιῶν; οὐ γὰρ συγχωρεῖν*	*μὴ συγχώρησιν* [1]
ib.[39]	*προφητείαι*	*προφῆται*
ib.[53] *ib.*[55]	*ἑβδομάδας*	*ἑβδομάδες*
ib.[57]	*δηλῶν*	*δηλῶν ⟨οὖν⟩*
899[4]	*ὁ ὑστάσπου*	*ὁ υἱὸς τάσπου*
ib.[5]	*εἶτα ξέρξης*	*εἶτα ἀρταξέρξης*
ib.[16]	*τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας*	*τὰς [ἑβδομήκοντα] ἑβδομάδας*
ib.[38]	*καθελὼν*	*καθελὼν ⟨ἀδριανὸς ὁ αἴλιος δηλονότι⟩*

[1] De plus, au lieu de *ἀλλ'ἐπεξιέναι τοῖς ἁμαρτήμασιν*, O^4 lit *ἀλλ'ἐπεξέλευσιν τῶν ἁμαρτιῶν ἁμαρτιῶν* (le dernier mot exponctué).

3° groupe *v*: *A* F^2 O^2 P^8 P^9 P^{10} $P^{11'}$ P^{13} P^{15} P^{19} V^3 V^7 *W*.

Ici se distinguent deux groupements secondaires:

a) un groupe *v'*: $O^2P^8P^{11'}$ (seconde main de P^{11}) P^{19} V^3 aussi nettement caractérisé que le groupe *a*:

	v	*v'*
898[10]	*παραγίνεσθαι*	*παραγίνεσθαι* ⟨*λέγειν*⟩
ib.[19–20]	*αὐτῶν*	*αὐτὸν* (V^3 *αὐτῶν*, mais *ο* suscrit)
ib.[20]	*τοῦτό φησι καὶ ὁ* $\overline{\chi\varsigma}$	*τοῦτο* ⟨*δηλῶν*⟩ *ἔλεγε καὶ ὁ* $\overline{\chi\varsigma}$
ib.[25]	*τί ἐστι σφραγίσαι;*	*τουτέστιν*
ib.[45]	*πάλιν ἀκριβέστερον*	*πάλιν* ⟨*περὶ τούτων*⟩ *ἀκριβέστερον*
ib.[45]	*φησὶ*	*ἐπάγει*
ib.[46]	*ἀπὸ ἐξόδου λόγου*	*ἀπὸ ἐξόδου λόγων*
ib.[51]	*ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες*	⟨*αἱ γὰρ*⟩ *ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ* ⟨*αἱ*⟩ *ἑβδομάδες*
ib.[53]	*ἔτη. ἑβδομάδας*	*ἔτη* ⟨*ἐστίν*⟩. *ἑβδομάδας* ⟨*δὲ*⟩
ib.[60]	*διδάσκων ἡμᾶς*	*διδάσκων* ⟨*καὶ*⟩ *ἡμᾶς*
899[5–6]	*ἀρτάβανος*	*ἀρταβάννος*
ib.[6]	*ἀρταβάνην*	*ἀρταβάννον*
ib.[36]	*ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν, βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως*	*omis.*
ib.[37]	*ἀνδριάντα*	*ἀνδριάντα* ⟨*λέγει*⟩
ib.[38]	*καθελὼν ἔνδον ἐν τῷ ναῷ*	*τότε ἑλὼν ἔνδον* [*ἐν*] (*non om.* V^3) *τῷ ναῷ*

b) un groupe *v''*: P^{10} V^7.

	v	*v''*
898[54]	*ἀπὸ γὰρ κύρου*	*ἀπὸ τῶν κύρου*
899[22]	*διαφθερεῖ*	*συνδιαφθερεῖ*
ibid.	*τῷ ἐρχομένῳ*	*omis*

[1] Confusion, facile en minuscule, de *γὰρ* et de *τῶν*. *γὰρ* et ici la vraie leçon.

L'ensemble des textes se répartit donc ainsi [1] :

$$A \begin{cases} a & P^2 P^5 P^7 V^1 — a' (P^{16} V^9) — a'' (P^1 V^4) — G \\ \alpha & O^5 — c (C^1 C^2 C^3 C^4) \end{cases}$$

$$B \begin{cases} b & b' (O^1 P^{11} Cy) — F^1 M O^3 P^4 P^6 P^{12} P^{14} P^{17} P^{18} P^{20} \\ \beta & F^3 P^3 V^5 V^6 V^8 — \beta' (O^4 V^2) \\ v & v' (O^2 P^8 P^{11'} P^{19} V^3) — v'' (P^{10} V^7) — A F^2 P^9 P^{13} P^{15} W \end{cases}$$

Conclusion. — Nous pouvons maintenant revenir à l'édition de Hoeschel, texte du *Cyprius* (*Cy*) complété d'après le *Palatinus* (V^9) et l'*Augustanus* (*M*) sur un modèle, O^5, vu à travers la version d'Erasme.

1°) L'autorité du *Cyprius* est médiocre: les leçons qu'il a communes avec $O^1 P^{11}$ n'ont aucune raison de prévaloir contre l'unanimité des autres textes, encore moins celles qui lui sont propres :

	Cy	*ceteri*
898[14]	*ἀλλοτριοῦται αὐτὸν λοιπόν*	*αὐτὸν ἀλλοτριοῦται λοιπόν*
ib.[30]	*στῆσαι λοιπὸν τὰς προφητείας*	*στῆσαι τὰς προφητείας λοιπόν*

[1] Il est à remarquer que ce classement diffère profondément de celui qu'a établi M. J. Arbuthnot Nairn des textes du *περὶ ἱεροσύνης* (Cambridge, 1906, p. lii.) qui sont pour la plupart contenus dans les mêmes mss. (je transpose la notation):

1er groupe: $M P^5 P^{15}$
2e groupe: $V^9 P^8 P^9 P^{11} P^{16} P^{19} O^2$
3e groupe: $P^6 P^7 P^{18} P^{20} O^1$
4e groupe: $P^{10} A$

Je ne crois pas que cette divergence prouve ni contre son classement ni contre le mien; elle prouve seulement, si nous avons raison l'un et l'autre, que les recueils ne sont pas homogènes, et que la classification doit être fait pour chaque ouvrage indépendamment de tous les autres.

Cy	*ceteri*
899[15] *λάβῃ*	*ἀπολάβῃ* (*cP*[11] *ἀναλάβῃ*)
ib.[19] *μετὰ τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα*	*μετὰ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας*
ib.[25] *συντετμημένα*	*συντετμημένου*
ib.[27] *θυμίαμα καὶ σπονδή*	*θυσία καὶ σπονδή*
ib.[30] *ἀκούσῃς ἐπὶ τὴν συντέλειαν* [1]	*ἀκούσῃς συντέλειαν* (*O*[1] *O*[5] *ἀκούσῃς ⟨ὦ Ἰουδαῖε⟩ (+ ινφλέ G)⟩ συντέλειαν.*

Deux de ces leçons sont incontestablement mauvaises: *συντετμημένα*, faute de copiste dûe à la confusion, facile en minuscule, de *ου* avec *α*; *θυμίαμα* (citation de Daniel 9[25]), qui dans le *Cyprius* lui-même est contredite par le contexte: *τῇ τῆς θυσίας ἀναιρέσει καὶ τῆς σπονδῆς*: les autres sont donc suspectes et rien n'autorise leur admission dans le texte d'une édition. Or quatre sur sept d'entre elles sont venus jusqu'à Fix-Migne [2].

2° *CyM* appartiennent à la tradition *B*, *V*[9]*O*[5] à la tradition *A*. Ces traditions sont assez différentes pour qu'on ne doive pas, à moins d'avoir démontré la légitimité de l'opération, introduire dans l'une des variantes empruntées à l'autre [3]. Entre

[1] On ne peut pas dire avec certitude quelle était la leçon de *Cy*; la copie de Hoeschel porte p. 737: [*ἐπὶ τὴν*] *συντέλειαν* (*τὴν* suscrit entre *ἐπὶ* et *συντέλειαν*). Les crochets [] indiquent que *ἐπὶ τὴν* manquent dans le *Palatinus* (*V*[9]).

[2] 898[14] *ἀλλοτριοῦται αὐτὸν λοιπόν.* — *ib.*[30] *στῆσαι λοιπὸν τὰς προφητείας.* — 899[19] *μετὰ τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα.* — *ib.*[28] *θυμίαμα.*

[3] Ce que j'en dis ici n'est point pour accuser Hoeschel: il n'avait à sa disposition que trois manuscrits et une version; or cette version était faite sur un texte qui suit une tradition moyenne (*α*) entre *a* et *b*, plus proche, il est vrai, de *a* que de *b*; mais assez proche cependant de *b* pour faire méconnaître l'écart. Montfaucon au contraire avait dans ses 14 mss. les éléments du problème; non seulement il ne l'a pas résolu, mais il ne semble pas en avoir soupçonné l'existence.

l'une et l'autre il faut choisir: tous les textes issus de leur combinaison, de celui de Hoeschel à celui de Fix-Migne, sont artificiels, et la valeur en est nulle.

III.

L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE.

Le classement des manuscrits achevé, il reste à choisir entre les divers groupes celui qui doit servir de base à l'édition. Il faudrait donc en établir la filiation, pour reconnaître lequel s'éloigne le moins de l'archétype. Mais je n'ai pas trouvé dans le passage étudié ici de quoi résoudre ce problème.

Peut-être pourrait-on cependant découvrir dans les citations anciennes quelques indications: il faudrait écarter comme trop récent, quand même elle serait exacte, la prétendue citation faite par Euthyme Zigabène dans sa *πανοπλία δογματική*, sous ce titre (*P. G. 130*, col. 276): *ἔτι κατὰ ἑβραίων τοῦ μεγάλου ἰωάννου τοῦ χρυσοστόμου κεφάλαια καιριώτατα ἐπιλεγέντα ἐκ τῆς βίβλου τῆς περιεχούσης τοὺς κατὰ τῶν ἰουδαίων λόγους αὐτοῦ*. Mais en réalité ce qu'il cite ne tient que de très loin aux *λόγοι κατὰ ἰουδαίων*, de si loin qu'on ne saurait dire de quelle tradition dépend le texte.

La citation de Georges le Moine, nous fait remonter au milieu du IX^e^ siècle, plus haut par conséquent, qu'aucun manuscrit, mais de peu. Elle témoigne, on l'a vu plus haut, en faveur du groupe *a*. Mais elle est encore de trop basse époque pour que son témoignage soit convaincant.

Avec Isidore de Péluse nous arrivons au début du V^e^ siècle, mais il ne s'agit plus tant ici de citation que de réminiscence: l. III, lettre 89, à Isidore diacre (*P. G.*, t. 78, col. 793^b^): *οὐκ*

ἐπὶ κύρου ᾠκοδομήθη, ἀλλὰ τῷ κ᾽ ἔτει τῆς βασιλείας τοῦ μακρόχειρος. τότε γάρ, ὡς ἔσδρας διηγεῖται, νεεμίας ἐλθὼν τὴν πόλιν ἔκτισε (cfr. Chrys. 899[1]) — *ib.* lettre 249, au même (*ibid.* col. 929[a]: *βουλόμενος δεῖξαι ὁ προφήτης δανιὴλ τὴν παντελῆ τῶν ἰουδαικῶν πραγμάτων μετὰ τὸν σταυρὸν καθαίρεσιν, καὶ ὡς οὐδὲ λείψανον αὐτοῖς χρηστῆς ἐλπίδος περιλειφθήσεται, οὐδέ τις προσδοκία αὐτοῖς ἀμείνων φανεῖται, ἔφη· ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα καὶ κρίμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ* (cfr. Chrys. *ib.*[24]) — *ib.* lettre 257, à Paul (*ibid.*, col. 933[d]): *τὸ εἰρημένον παρὰ τοῦ ἀγγέλου τῷ δανιήλ, ὅτι καὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἅγιον διαφθερεῖ σὺν ιῷ ἡγουμένω [τῷ ἐρχομένῳ]* (*sic*) etc. [1]. Le souvenir de Chrysostome dans les deux premières lettres est attesté non seulement par les correspondances textuelles: *οὐκ ἐπὶ κύρου ᾠκοδομήθη* etc. ou encore *καὶ ὡς οὐδὲ λείψανον*, mais encore par la forme insolite de la citation *Da* 9[26] *καὶ κρίμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ*; au lieu de *ἐν αὐτῷ*. Ce féminin ne se rencontre nulle part ailleurs. On est donc autorisé à supposer que la suite du verset dans la troisième lettre dépend de la même source. Or Isidore de Péluse lit certainement — tout son commentaire en témoigne — *διαφθερεῖ* et non *συνδιαφθερεῖ* ou *συνδιαφθαρεῖ*. Si l'on pouvait se fier à un aussi faible indice, on devrait en conclure pour ce qui est du passage de Chrysostome que *b*, qui lit *συνδιαφθερεῖ* est inférieur à *αα β v* qui lisent *διαφθερεῖ*. Engagé dans cette voie, il faudrait aller plus loin: l'éditeur d'Isidore a mis *τῷ ἐρχομένῳ* entre crochets. Il est à remarquer en effet que dans la suite de la lettre le mot *ἡγούμενος* n'est jamais accompagné du participe *ἐρχόμενος*: *σὺν τῷ ἡγουμένῳ* [2] *... συμπράττοντος τοῦ ἡγουμένου*. Isidore n'aurait

[1] Ce passage est cité par G. le Moine; cfr. ed. de Boor, p. 402[19], où il n'a d'ailleurs pas été identifié. G. le Moine lit *τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ*.

[2] Cependant *G*(*BL*): *σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ*, de Boor, p. 402[24].

donc pas lu *τῷ ἐρχομένῳ*; or *τῷ ἐρχομένῳ* ne manque que dans *v''* et P^2; comme *v''* lit d'autre part *συνδιαφθερεῖ*, ce n'est pas lui qui peut représenter la tradition suivie par Isidore. On serait ainsi amené à penser qu'Isidore se référait, comme plus tard Georges le Moine, à la tradition *a*, et plus précisément à un manuscrit du même type que P^2. Mais la base de ce raisonnement est trop mal assurée pour qu'il soit raisonnable d'en faire état. Mieux vaut avouer qu'il n'y a rien dans le passage étudié qui permette de préférer un groupe à un autre.

C'est pourquoi on les éditera ici parallèlement: dans la première colonne le texte *a*, dans le seconde le texte *α* tel qu'il apparaît dans O^5; dans la troisième le texte *b*, avec une double apparat, l'un pour *b*, l'autre pour *β*; la comparaison de ces trois colonnes expliquera du même coup la formation du texte de Hoeschel et son caractère artificiel: d'un côté la recension à laquelle appartient le *Palatinus*, de l'autre la recension à laquelle appartiennent l'*Augustanus* et le *Cyprius*; entre les deux, le texte de O^5 manuscrit de Froben connu de Hoeschel par l'intermédiaire de la version latine d'Erasme. Dans la quatrième colonne on trouvera non pas le texte *v*, qui est fort voisin de *b*, mais le texte *v'* qui s'en éloigne davantage et apparaît comme une recension aussi nettement caractérisée que *a* lui-même.

Les variantes données sous un sigle général se retrouvent, à moins d'indications contraires, dans tout le groupe désigné par ce sigle: ainsi p. 133^{14} [*λέγειν*] *v* signifie que *λέγειν* est omis par tout le groupe *v*, y compris *v''*, et sauf *v'*.

Lorsque dans un groupe défini un ms. a une variante propre, cette variante est donnée entre parenthèses: ainsi p. 134^{9} *παλαιωθήναι*] *τελειωθῆναι α'* ([*παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι*]V^9) signifie: 1° que devant *παράπτωμα* le groupe *α'* lit *τελειωθῆναι* au lieu de *παλαιωθῆναι*; 2° que V^9 a omis les mots *παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι*.

Un sigle suivi d'une lettre entre parenthèses renvoie au manuscrit désigné par cette lettre dans l'ouvrage qu'il représente lui même : ainsi p. 140[15] *λόγου G(R)* signifie que les mss. récents de Georges le Moine s'accordent à donner *λόγου* au lieu de *λόγων*.

Pour ne pas surcharger l'apparat critique on a dû renoncer à donner les variantes orthographiques ; ainsi on n'a pas noté que p. 134[1] P^1 lit *καίτι* au lieu de *καίτοι*, ni que p. 132[7] *φησιν* est abrégé en *φη/* dans $P^2P^5V^1$, ni que p. 132[1] le *ν* final de *ἦλθεν* a été gratté dans P^5.

Enfin, de même qu'on a donné les variantes de *Cy* d'après la copie, *Mon. gr. 539*, sans mentionner les additions et corrections de Hoeschel, de même on n'a pas cru devoir indiquer l'état actuel de P^{11} (*Par. gr. 807*). Il suffisait de distinguer les deux mains, et de les classer avec certitude. Or on a vu que la première main (P^{11}) appartient au groupe *b'*, la seconde $P^{11'}$, au groupe *v'*. Ce point acquis il n'importait plus à l'objet de cette étude de marquer que *Par. gr. 807* lit p. 141[14] et p. 151[10] *ἐπάγει* sur grattage, parce qu'il est *certain* que cet *ἐπάγει* de seconde main remplace un *φησι* de première main ; ou encore p. 149[17] *////διαφερεῖ*, parce qu'il est *certain* que la première main avait écrit *συνδιαφθερεῖ* et que *συν-* a été gratté par la seconde ; ou enfin p. 143[10] *δὲ* sur grattage après *ἑβδομάδας*, parce qu'il est *certain* que le remaniement n'a consisté qu'à introduire *δὲ* dans un texte qui ne l'avait pas. C'est pourquoi l'on s'est cru autorisé à noter d'un côté P^{11} *φησι, συνδιαφθερεῖ, ἑβδομάδας*, de l'autre $P^{11'}$ *ἐπάγει, διαφθερεῖ, ἑβδομάδας δὲ*.

Bref on n'a donné ici de variantes que celles qui importent au classement des textes ; car on ne s'est pas tant proposé dans ce qui suit de faire l'édition du fragment que d'en démêler et d'en établir les diverses traditions.

TABLEAU

Classe A

Par. gr. 656	P^2		
» 799	P^5		
» 802	P^7		
Vat. gr. 536	V^1		
Par. gr. 813	P^{16}	a'	a
Vat. Pal. gr. 15	V^9	a'	a
Par. gr. 607	P^1	a''	a
Vat. gr. 575	V^4	a''	a
Georges le Moine, ed. K. de Boor	G		a
ed. Muralt	Gm		a
cité par Cédrène	Gk		a
Vat. Ott. gr. 452	C^1	c	α
Chis. gr. R. VIII. 54	C^2	c	α
Vat. gr. 1154	C^3	c	α
Par. gr. 159	C^4	c	α
Bodl. auct. E. 1. 13 (Misc. 27)	O^5		α

DES SIGLES

Classe B

Oxf. Corp. Chr. gr. 21	O^1	b'	
Par. gr. 807 (*première main*)	P^{11}		
Cyprius, d'après Mon. gr. 539	*Cy*		
Laur. Plut. VIII. 10	F^1		b
Mon. gr. 354	*M*		
Bodl. Cromw. gr. 20	O^3		
Par. gr. 778	P^4		
» 800	P^6		
» 808	P^{12}		
» 811	P^{14}		
» 1014	P^{17}		
» 1024	P^{18}		
Par. Coisl. 246	P^{20}		
Laur. conv. sopp. 198	F^3		β
Par. gr. 751	P^3		
Vat. gr. 576	V^5		
» 719	V^6		
Vat. Ott. gr. 101	V^8		
Vat. gr. 560	V^2	β'	
Bodl. Canon. 76	$O^{4'}$		
Oxf. New Coll. gr. 79	O^2	v'	v
Par. gr. 803	P^{10}		
» 807 (*seconde main*)	$P^{11'}$		
Par. Coisl. 61	P^{19}		
Vat. gr. 570	V^3		
Par. gr. 806	P^{16}	v''	
Vat. Ott. gr. 11	V^7		
Angel. gr. 110	*A*		
Laur. Plut. IX. 35	F^2		
Par. gr. 804	P^9		
» 809	P^{13}		
» 812	P^{15}		
Vindob. theol. gr. 36	*W*		

	a	*a*(*O*^{1})
	... ἦλθει γαβριὴλ πρὸς αὐτὸν	... ἦλθε γαβριὴλ πρὸς αὐτὸν.
Da. 9^{24}	καί φησιν· ἑβδομήκοντα	καὶ φησι. ἑβδομήκοντα
	ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου	ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου
	καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν	καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν
	ἁγίαν. ἰδοὺ καὶ ἐνταῦθα χρόνος εἴρηται. φησίν· χρόνος οὐ	ἁγίαν· ἰδοὺ καὶ ἐνταῦθα χρόνος εἴρηται φησίν· χρόνος. οὐ
	τῆς αἰχμαλωσίας. ἀλλὰ μεθ' ὅσον ἔμελλεν ἡ αἰχμαλωσία	τῆς αἰχμαλωσίας· ἀλλὰ μεθ' ὅσον ἔμελλεν ἡ αἰχμαλωσία
des. G	ἀπαντήσεσθαι | χρόνον.	ἀπαντήσεσθαι χρόνον πάλιν·
	ἕτεροι δέ ἐστιν χρόνον εἰπεῖν	ἕτερον δέ ἐστι χρόνον εἰπεῖν
	ὅσον ἔμελλε κρατεῖν ἡ αἰχμαλωσία καὶ χρόνον μεθ' ὃν ἀπαντᾶν μέλλει καὶ παραγίνεσθαι.	ὅσον ἔμελλε κρατεῖν ἡ αἰχμαλωσία. καὶ χρόνον. μεθ' ὃν ἀπαντᾶν μέλλει καὶ παραγίνεσθαι·
	ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες. φησίν. συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου· οὐκ ἔτι ἐπὶ	ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν φησὶν ἐπὶ τὸν λαόν σου. οὐκ ἐπὶ

A a $P^{2}P^{5}P^{7}\Gamma^{1}$ *a'*$(P^{16}\Gamma^{9})$ *a''*$(P^{1}\Gamma^{4})$ *G*

7 [φησίν· χρόνος] *G* — οὐ]ὁ *a' G*(*P*) — 8 ὅσον ⟨χρόνον⟩ *G* — 10 ἀπαντήσασθαι *G BM*

---

a *c*$(C^{1}\Gamma^{2}\Gamma^{3}\Gamma^{4})$

6 ⟨καὶ⟩ ἰδοὺ *c* — 9 [ἡ] αἰχμαλωσία *c* (-σίας C^{2}, corrige en -σία Γ^{4}) — 12 ἔμελλε] μέλλει *c* — 16 φησὶν συνετμήθησαν *c* — 17 οὐκ ⟨ἔτι⟩ ἐπὶ *c*

b *v'*

... ἦλθε γαβριὴλ πρὸς αὐτὸν καί φησιν· ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν ἁγίαν. ἰδοὺ καὶ ἐνταῦθα χρόνος εἴρηται, φησί· χρόνος οὐ τῆς αἰχμαλωσίας, ἀλλὰ μεθ' ὅσον ἔμελλεν ἡ αἰχμαλωσία ἀπαντήσεσθαι χρόνον πάλιν. ἕτερον δέ ἐστι χρόνον ὅσον ἔμελλε κρατεῖν ἡ αἰχμαλωσία καὶ χρόνον μεθ' ὃν ἀπαντᾷν ἔμελλε καὶ παραγίνεσθαι. ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες, φησίν, συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου· οὐκ ἔτι ἐπὶ

... ἦλθε γαβριὴλ πρὸς αὐτὸν καί φησιν· ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν ἁγίαν. ἰδοὺ καὶ ἐνταῦθα χρόνος εἴρηται, φησί· χρόνος οὐ τῆς αἰχμαλωσίας, ἀλλὰ μεθ' ὅσον ἔμελλεν ἡ αἰχμαλωσία ἀπαντήσεσθαι χρόνον πάλιν. ἕτερον δέ ἐστι χρόνον ὅσον ἔμελλε κρατεῖν ἡ αἰχμαλωσία καὶ χρόνον μεθ' ὃν ἀπαντᾷν ἔμελλε καὶ παραγίνεσθαι λέγειν. ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες, φησί, συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου· οὐκ ἔτι ἐπὶ

Da. 9[24]

---

b' (*O*[1]*P*[11]*C'y*) *F*[1]*M*(*O*)[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b* *B*

9 ἔμελλεν [ἡ αἰχμαλωσία — ἔμελλε] κρατεῖν *P*[12] — **10** ἀπαντήσασθαι *C'y* — **13** ἅπαντα *P*[14] — **14** [καὶ] παραγίνεσθαι *O*[1] — **16** συνετμήθησαν φησίν *P*[6]*P*[17], [φησιν] *P*[12] — **17** λαόν σου [οὐκέτι — λαόν σου] ἀλλ' ὁ θεὸς *C'y* — οὐκ [ἔτι] ἐπὶ *P*[6]*P*[12]*P*[17]

F[3]*P*[3]*I*[5]*I*[6]*I*[8] *β'* (*O*[4]*I*[2]) *β*

3 [συν] ἐμμήνησαν *O*[4] — **6** ⟨ὁ⟩χρόνος *F*[3]*I*[5]*I*[8] — χρόνος ⟨οὗτος⟩ οὐ τῆς *F*[3] — **10** ἀπαντᾶν *β* — [χρόνον] *β'* — [πάλιν] *P*[3]*I*[5]*β'* — πάλιν δὲ ἕτερον *I*[8]. — **11** ἕτερον γὰρ χρόνον λέγει ὅσον *P*[3]*O*[4] — χρόνον ⟨εἰπεῖν⟩ *I*[8] — **13** ὃν] ὧν *I*[5] — **14** ἤμελλε *I*[5] — ἔμελλεν ἀπαντᾶν *F*[3] — **17** οὐκ [ἔτι] ἐπὶ *I*[2]

---

v' (*O*[2]*P*[8]*P*[11']*P*[19]*I*[3] *v''* (*P*[10]*I*[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]*W* *v*

8 μεθ' ὅσον] καθ' ὅσον *P*[13] — **14** [λέγειν] *v* — $\overline{o}$ en surcharge *P*[13]

a	α(*O*⁵)	
τὸν λαὸν τὸν ἐμόν, καίτοι ὁ	τὸν λαὸν τὸν ἐμόν· καίτοι ὁ	
Da. 9¹⁷ προφήτης ἔλεγεν, ἐπίφανον	προφήτης ἔλεγεν. ἐπίφανον	
τὸ πρόσωπόν σου ἐπὶ	τὸ πρόσωπόν σου ἐπὶ	
τὸν λαόν σου· ἀλλ' ὁ θεὸς	τὸν λαόν σου· ἀλλ' ὁ θεὸς	
5 αὐτὸν ἀλλοτριοῦται λοιπὸν διὰ	αὐτὸν ἀλλοτριοῦται· λοιπὸν. διὰ	
τὸ μέλλον ἔσεσθαι τόλμημα.	τὸ μέλλον ἔσεσθαι τόλμημα· |	*des. c*
εἶτά φησι καὶ τὴν αἰτίαν· ἕως	εἶτά φησιν καὶ τὴν αἰτίαν· ἕως	
τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι	τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα. καὶ τελειωθῆναι	
10 ἁμαρτίας. τί ἐστιν ἕως	ἁμαρτίας· τί ἐστιν ἕως	
τοῦ τελειωθῆναι ἁμαρτίας; πολλά, φησίν, ἁμαρτάνουσιν· ἀλλ' ἡ κορωνὶς τῶν	τοῦ τελειωθῆναι ἁμαρτίας· | πολλά φησιν ἁμαρτάνουσιν· ἀλλὰ ἡ κορωνὶς τῶν	*inc. c*
κακῶν τότε ἔσται ὅταν τὸν	κακῶν. τότε ἔσται. ὅτ' ἂν τὸν	
15 δεσπότην αὐτὸν ἀνέλωσιν. ὃ	δεσπότην αὐτῶν ἀνέλωσι. καὶ	
Mt. 23³² καὶ ὁ χριστὸς ἔλεγεν· πλη-	τοῦτό φησιν ὁ χριστός· πλη-	

A *a* $P^2P^5P^7|^{\gamma 1}$ a' ($P^{16}|^{\gamma 9}$) a'' ($P^1|^{\gamma 4}$)

5 αὐτῶν a'' — **8** παλαιωθῆναι] τελειωθῆναι a'([παράπτωμα καὶ τελειωθῆναι] $|^{\gamma 9}$) — **14** πότε a' — **15** αὐτὸν corrigé en αὐτῶν P^5, αὐιῶν $a''|^{\gamma 1}$

---

a c ($C^1C^2C^3C^4$)

5 αὐτῶν corrigé en αὐτὸν C^2 — [λοιπον] C^1C^4 — **6** τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι τολμήματα c — **13** ἀλλ' ἡ c — **15** αὐτῶν] τῶν ἑαυτῶν c (effacé par une mouillure C^1) — καὶ τοῦτό] ὃ c — **16** après πληρώσατε deux lettres grattées dans O^5 p. ὁ. τὸ

b *v′*

τὸν λαὸν τὸν ἐμόν, καίτοι ὁ προφήτης ἔλεγεν, ἐπίφανον τὸ πρόσωπόν σου ἐπὶ τὸν λαόν σου· ἀλλ'ὁ θεὸς αὐτὸν ἀλλοτριοῦται λοιπὸν διὰ τὸ μέλλον ἔσεσθαι τόλμημα. εἶτά φησι καὶ τὴν αἰτίαν· ἕως τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα καὶ τοῦ συντελεσθῆναι ἁμαρτίαν.

τὸν λαόν τὸν ἐμόν, καίτοι ὁ προφήτης ἔλεγεν, ἐπίφανον τὸ πρόσωπόν σου ἐπὶ τὸν λαόν σου· ἀλλ'ὁ θεὸς αὐτὸν ἀλλοτριοῦται λοιπὸν διὰ τὸ μέλλον ἔσεσθαι τόλμημα. εἶτα φησι καὶ τὴν αἰτίαν· ἕως τοῦ παλαιωθῆναι παράπτωμα καὶ τοῦ συντελεσθῆναι ἁμαρτίαν.

Da. 9[17]

πολλά, φησιν, ἁμαρτάνουσιν· ἀλλ'ἡ κορωνὶς τῶν κακῶν τότε ἔσται ὅταν τὸν δεσπότην αὐτῶν ἀνέλωσιν. τοῦτό φησι ὁ χριστός· πλη-

πολλά φησιν ἁμαρτάνουσιν· ἀλλ'ἡ κορωνὶς τῶν κακῶν τότε ἔσται ὅταν τὸν δεσπότην αὐτὸν ἀνέλωσιν. τοῦτό δηλῶν ἔλεγε καὶ ὁ χριστός· πλη-

Mt. 23[32]

---

b′ (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b* *B*

1 τὸν en surcharge devant ἐμόν *b′* — **4** λαόν σου ⟨οὐκ ἔτι ἐπὶ τὸν λαόν τὸν ἐμόν⟩ *P*[14] — **5** αὐτῶν *F*[1] — ἀλλοτριοῦται αὐτὸν *Cy* — **7** [καὶ] τὴν αἰτίαν *Cy* — [ἕως τοῦ — ἁμαρτίαν] *P*[6]*P*[12]*P*[17] — **10** ἁμαρτίαν ⟨τί ἐστιν ἕως τοῦ συντετελεσθῆναι ἁμαρτίαν⟩ *Cy* — **14** [τότε] *F*[1] — **15** αὐτὸν *F*[1]*Cy*, *om.* *P*[6]*P*[12]*P*[17] — **16** φησι ⟨καὶ⟩ *Mr′*

F[3]*P*[3]Γ[5]Γ[6]Γ[8] *β′* (*O*[4]Γ[2]) *β*

4 σου [ἐπὶ τὸν λαόν σου] *O*[4] — **5** αὐτῶν *F*[3] — **9** καὶ [τοῦ συν] τελεσθῆναι *β′* — **12** πολλὰ ⟨μὲν⟩ *F*[3] — **15** αὐτὸν *O*[4] — **16** ⟨καὶ⟩ τοῦτο *O*[4]*P*[3] τοῦτο — χριστός] τοῦτο αὐτὸ καὶ ὁ χριστὸς ἔφη Γ[5] — φησι ⟨καὶ⟩ Γ[2] — [πληρώσατε — ὑμῶν] Γ[8]

---

v′ (*O*[2]*P*[8]*P*[11′]*P*[19]Γ[3]) *v″* (*P*[10]Γ[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]Π[r] *v*

10 ἁμάρτημα *A* — **15** αὐτῶν et *o* suscrit Γ[3], αὐτῶν *r* — **16** [δηλῶν] *r* — ἔλεγε] φησι *r*

a	*a*(*O*[5])
ρώσατε τὸ μέτρον τῶν	ρώσατε τὸ μέτρον ιῶν
πατέρων ὑμῶν. δούλους,	πατέρων ὑμῶν· δούλους
φησίν, ἀπεκτείνατε, πρόσθετε	ἀπεκτείναιε. πρόσθετε
καὶ αἷμα δεσποτικόν. ὅρα	καὶ αἷμα δεσποτικόν· ὅρα
σύμφωνα τὰ νοήματα. ὁ χρι-	σύμφωνα τὰ νοήματα· ὁ χρι-
στὸς εἶπεν πληρώσατε, ὁ	στὸς εἶπε πληρώσατε. ὁ
προφήτης φησὶ τελεσθῆ-	προφήτης φησὶ τελειωθῆ-
ναι ἁμαρτίαν καὶ τοῦ	ναι ἁμαρτίαν. καὶ τοῦ·
σφραγίσαι ἁμαρτίας. τί	σφραγίσαι ἁμαρτίας· τί
ἐστι σφραγίσαι; ὥστε μηδὲν	ἐστι σφραγίσαι· ὡς μηδὲν
ὑπολελεῖφθαι λοιπόν. καὶ τοῦ	ὑπολελεῖφθαι λοιπόν· | καὶ τοῦ *des. c*
ἀγαγεῖν δικαιοσύνην	ἀγαγεῖν δικαιοσύνην
αἰώνιον. ποῖα δὲ αἰώνιος δι-	αἰώνιον. | ποῖα δὲ αἰώνιος δι- *inc. c*
καιοσύνη, ἀλλ' ἢ ἡ παρὰ τοῦ	καιοσύνη· ἀλλ' ἢ ἡ παρὰ τοῦ
χριστοῦ δοθεῖσα; καὶ τοῦ	χριστοῦ δοθεῖσα· | καὶ τοῦ *des. c*

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ $a'(P^{16}\Gamma^9)$ $a''(P^1\Gamma^4)$

5 ὁ χριστὸς] ὁ θεὸς a'' — **10** ὥσ[τε] $a''P^7$ — **11** τοῦ] τὸ P^2 — **15** χριστοῦ] θεοῦ Γ^9

---

a **4** ὅρας *c* — **7** τελεσθῆναι *c* — **14** ἀλλ' [ἢ] ἡ C^1C^2 — [τοῦ] χριστοῦ C^1

b *v'*

ρώσατε τὸ μέτρον τῶν πατέρων ὑμῶν. δούλους ἀπεκτείναιε, πρόσθετε καὶ αἷμα δεσποτικόν. ὅρα σύμφωνα τὰ νοήματα· ὁ χριστὸς εἶπε πληρώσαιε, ὁ προφήτης φησὶ τελεσθῆναι ἁμαρτίαν καὶ τοῦ σφραγίσαι ἁμαρτίας. τί ἐστι σφραγίσαι; ὥστε μηδὲν ὑπολελεῖφθαι λοιπόν. καὶ τοῦ ἀγαγεῖν δικαιοσύνιν αἰώνιον. ποία δὲ αἰώνιος δικαιοσύνι, ἀλλ' ἡ παρὰ τοῦ χρισιοῦ δοθεῖσα: καὶ τοῦ

ρώσατε τὸ μέτρον τῶν πατέρων ὑμῶν. δούλους ἀπεκτείνατε, πρόσθετε καὶ αἷμα δεσποτικόν. ὅρα σύμφωνα τὰ νοήματα. ὁ χριστος εἶπεν πληρώσατε, ὁ προφήτης φησὶ τελεσθῆναι ἁμαρτίαν καὶ τοῦ σφραγίσαι ἁμαρτίας, τουτέστιν ὥστε μηδὲν ὑπολελεῖφθαι λοιπόν. καὶ τοῦ ἀγαγεῖν δικαιοσύνιν αἰώνιον. ποία δὲ αἰώνιος δικαιοσύνη, ἀλλ' ἢ ἡ παρὰ τοῦ χρισιοῦ δοθεῖσα: καὶ τοῦ

---

b' ($O^1P^{11}C^y$) $F^1MO^3P^4P^6P^{12}P^{14}P^{17}P^{18}P^{20}$ *b B*

1 *μέτρον*] *ἔργον* v' — **4** *δεσποτικῶν* corrigé en *-κόν* P^{11} — **9** *ἁμαρτίαν* corrigé en *-ας*, ou *-ας* en *-αν* P^{14} — **13** *δικαιοσύνη αἰώνιος*: $P^{11}C^y$ — **14** ⟨*ἢ*⟩ *ἡ* $MO^1O^3P^{11}P^{12}P^{18}$ — **15** *χριστοῦ*] *θεοῦ* $P^{14}C^y$

$F^3P^3\Gamma^5\Gamma^6\Gamma^8$ *β'* ($O^4\Gamma^2$) *β*

5 *συμφωνοῦντα* Γ^5 — *νοήματα*] *ῥήματα* Γ^2 — **7** [*φησι*] O^4 — *φησὶ* ⟨*τοῦ συν*⟩ *τελεσθῆναι* Γ^5 — **9** *ἁμαρτίαν* corrigé en *-ας* F^3O^4 — **10** *ἐστιν* ⟨*τοῦ*⟩ *σφραγίσαι* ⟨*ἁμαρτίας*⟩ F^3 — *ὥστε λοιπὸν μηδὲν ὑπολειφθῆναι* O^4 — **11** *ὑπολειφθῆναι* Γ^2 — **12** [*ἀγ*]*ἀγειν* *β'* — **14** ⟨*ἢ*⟩ *ἡ β* ([*ἢ*] $\Gamma^6\Gamma^8\beta'$, mais rétabli dans O^4) — [*παρὰ*] O^4 — *χριστοῦ*] *θεοῦ* Γ^2 — **15** *καὶ* [*τοῦ*] *χρῖσαι* *β'*

---

v' ($O^2P^8P^{11}P^{19}\Gamma^3$) *v''* ($P^{10}\Gamma^7$) $AF^2P^9P^{13}P^{15}\Pi^V$ *v*

9 *τουτέστιν*] *τί ἐστι σφραγίσαι: v* — **10** [*ὑπολελεῖφθαι*] Γ^7 — *ὡς μηδὲν ὑπολελεῖφθαι* sur grattage P^{10} — **15** *χριστοῦ*] *θεοῦ* Γ^7

a | $a(O^5)$

σφραγίσαι ὅρασιν καὶ προφήτην καὶ χρῖσαι ἅγιον ἁγίων, τουτέστι στῆσαι τὰς προφητείας λοιπόν. τοῦτο γάρ ἐστι τὸ σφραγίσαι, στῆσαι τὸ χρῖσμα, στῆσαι τὰς ὁράσεις. διὰ τοῦτο ὁ χριστὸς ἔλεγεν· ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται ἕως Ἰωάννου. ὁρᾷς πῶς παντελῆ ἐνταῦθα ἐρήμωσιν ἀπειλεῖ, καὶ τῶν ἁμαρτίων ἀνταπόδοσιν, καὶ τῶν ἀδικιῶν· οὐ γὰρ συγχωρεῖν, ἀλλ' ἐπεξιέναι τοῖς ἁμαρτήμασιν αὐτῶν ἠπείλησεν.

σφραγίσαι ὅρασιν καὶ προφήτην. καὶ χρῖσαι ἅγιον ἁγίων· τουτέστι. στῆσαι inc. *c*
τὰς προφητείας λοιπόν· τοῦτο γάρ ἐστι σφραγίσαι. τὸ στῆσαι τὸ χρῖσμα· στῆσαι τὰς ὁράσεις· διὰ τοῦτο ὁ χριστὸς ἔλεγεν· ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται. ἕως Ἰωάννου· ὁρᾶς πῶς παντελῶς ἀπειλεῖ ἐνταῦθα ἐρήμωσιν· καὶ ιῶν ἁμαρτιῶν ἀνταπόδωσιν καὶ τῶν ἀδικιῶν; οὐ γὰρ συγχωρεῖν. ἀλλ' ἐπεξιέναι τοῖς ἁμαρτήμασιν αὐτῶν ἠπείλησεν ὁ θεός·

Mt. 11[13]

A a $P^2P^5P^7]^{-1}$ $a'(P^{16}]^{-9})$ $a''(P^1]^{-4})$

3 τουτέστι] τοῦ ἔστι P^{16} — **7** τοῦτο ⟨καὶ⟩ P^1 — **13** ἀλλ' ἐπαξιέναι a' (ἀλλ' ἐπαξ- P^{16})

---

a $c(C^1C^2C^3C^4)$

5 [τὸ] στῆσαι [τὸ] χρῖσμα *c* — **10** πῶς παντελῆ ἐνταῦθα ἀπειλεῖ *c*

b *v*

σφραγίσαι ὅρασιν καὶ προφήτην καὶ τοῦ χρῖσαι ἅγιον ἁγίων, τουτέστιν στῆσαι τὰς προφητείας λοιπόν. τοῦτο γάρ ἐστιν σφραγίσαι στῆσαι τὸ χρῖσμα σιῆσαι τὰς ὁράσεις. διὰ τοῦτο ὁ χριστὸς ἔλεγεν· ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται ἕως ἰωάννου. ὁρᾷς πῶς παντελῆ ἐνταῦθα ἀπειλεῖ ἐρήμωσιν, καὶ τῶν ἁμαρτιῶν ἀνταπόδοσιν καὶ τῶν ἀδικιῶν; οὐ γὰρ συγχωρεῖν, ἀλλ' ἐπεξιέναι τοῖς ἁμαρτήμασιν αὐτῶν ἠπείλησεν ὁ θεός.

σφραγίσαι ὅρασιν καὶ προφήτην καὶ τοῦ χρῖσαι ἅγιον ἁγίων, τουτέστι σιῆσαι τὰς προφητείας λοιπόν. τοῦτο γάρ ἐστι σφραγίσαι στῆσαι τὸ χρῖσμα, στῆσαι τὰς ὁράσεις. διὰ τοῦτο ὁ χριστὸς ἔλεγεν· ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται ἕως ἰωάννου. ὁρᾷς πῶς παντελῆ ἐνταῦθα ἀπειλεῖ ἐρήμωσιν, καὶ ιῶν ἁμαρτιῶν ἀνταπόδοσιν καὶ τῶν ἀδικιῶν; οὐ γὰρ συγχωρεῖν, ἀλλ' ἐπεξιέναι ιοῖς ἁμαριήμασιν αὐτῶν ἠπείλησεν ὁ θεός.

Mt. 11[13]

---

b' (*O*[1]*P*[11]*C'y*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b* *B*

3 στῆσαι λοιπὸν τὰς προφητείας *C'y* — **5** στῆσαι, en marge *O*[3], αἱ ἄσια *P*[14] — **7** ⟨καὶ⟩ ὁ χριστός *O*[1] — **12** ἀνταπόδωσιν *P*[12]*P*[17] — **13** ⟨τ⟩οῦ γὰρ *F*[6] — **14** ἁμαρτάνουσιν *P*[11]

F[3]*P*[3]Γ[5]Γ[6]Γ[8] *β'* (*O*[4]Γ[2]) *β*

5 ⟨τὸ⟩ σφραγίσαι *P*[3] — ⟨τὸ⟩ στῆσαι *O*[1]*P*[3], [στῆσαι] *F*[3]Γ[6]Γ[8] — στῆσαι τὸ χρίσμα] τουτέστι Γ[5] — **6** στῆναι Γ[6] — **7** ⟨καὶ⟩ ὁ χριστός *F*[3] — **11** ἀπειλεῖ ἐνταῦθα παντελῆ *O*[4] — **12** ἀνταπόδοσιν — συγχωρεῖν] μὴ συγχώρησιν *β'* — **13** ἀλλ' ἐπεξιέναι τοῖς ἁμαρτήμασιν] ἀλλ' ἐπέξέλευσιν τῶν ἁμαρτιῶν ἁμαρτιῶν (exponctué) *O*[4].

---

v' (*O*[2]*P*[8]*P*[11']*P*[19]Γ[3]) *v''* (*P*[10]Γ[7]) *AF*[2]*I*[9]*P*[13]*P*[15]Ψ *v*

4 τὰς προφητείας στῆσαι λοιπόν *P*[13] — **12** ἀνταπόδωσιν Γ[7]

a	*a* (*O*[5])
πότε δὴ τοῦτο γέγονε: πότε ἀνῃρέθησαν προφῆται παντελῶς: πότε χρῖσμα κατελύθη, ὡς μηκέτι πάλιν ἐπανελθεῖν: κἂν ὑμεῖς σιγάτε, ὦ Ἰουδαῖοι, οἱ λίθοι κεκράξονται, οὕτω λαμπρὰ τῶν πραγμάιων ἐστὶν ἡ φωνή. οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχωσιν ἄλλον καιρὸν εἰπεῖν, ἐν ᾧ ταῦτα ὑπέστησαν, ἢ τοῦτον τὸν μακρὸν καὶ πολὺν καὶ πλείονα	πότε δὴ τοῦτο γέγονε· πότε ἀνῃρέθησαν προφητείαι παντελῶς· πότε χρῖσμα κατελύθη ὡς μηκέτι πάλιν ἐπανελθεῖν, κἂν ἡμεῖς σιγῶμεν. οἱ λίθοι κεκράξωνται· οὕτω λαμπρὰ τῶν πραγμάτων ἐστὶν ἡ φωνή· οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχοιεν ἄλλον καιρὸν εἰπεῖν. ἐν ᾧ ταῦτα ὑπέστησαν. ἢ τοῦτον τὸν μακρὸν καὶ πολύν. καὶ πλείονα
inc. G πάλιν ἐσόμενον. | εἶτα πάλιν ἀκριβέστερον λέγων φησίν· καὶ γνώσῃ καὶ	πάλιν ἐσόμενον· | εἶτα πάλιν ἀκριβέστερον λέγων. φησί· καὶ γνώσῃ καὶ *des c.*
Da. 9[25] συνήσεις ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι	συνήσεις ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι.

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ a' ($P^{16}\Gamma^9$) a'' ($P^1\Gamma^4$) *G*

2 ⟨οἱ⟩ προφῆται P^2 — **3** χάρισμα a' — **8** ἔχουσιν P^2P^5, ἔχοιεν Γ^1 — **12** πάλιν φησὶν ἀκριβέστερον [λέγων]· καὶ *G* — **15** συνήσει *G*(*ADP*), λόγον *G*(*C*), λόγου *G*(*R*)

---

a *c* ($C^1C^2C^3C^4$)

1 πότε δὲ *c* — **3** ⟨τὸ⟩ χρῖσμα *c* — **8** γὰρ [ἂν] *c* — **10** ὑπέστησεν *c*

b *r'*

καὶ πότε δὴ τοῦτο γεγονεν; πότε ἀνῃρέθησαν προφητείαι παντελῶς; πότε τὸ χρῖσμα κατελύθη, ὡς μηκέτι πάλιν ἐπανελθεῖν; κἂν ἡμεῖς σιγήσωμεν οἱ λίθοι κεκράξονται, οὕτω λαμπρὰ τῶν πραγμάτων ἐστὶν ἡ φωνή. οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχοιμεν ἄλλον καιρὸν εἰπεῖν, ἐν ᾧ ταῦτα ὑπέστησαν ἢ τοῦτον τὸν μακρὸν καὶ πολὺν καὶ πλείονα πάλιν ἐσόμενον. εἶτα πάλιν ἀκριβέστερον λέγων φησίν· καὶ γνώσῃ καὶ συνήσεις ἀπὸ ἐξόδου λόγου ἀποκριθῆναι καὶ

καὶ πότε δὴ τοῦτο γέγονε; πότε ἀνῃρέθησαν προφητείαι παντελῶς; πότε τὸ χρῖσμα κατελύθη, ὡς μηκέτι πάλιν ἐπανελθεῖν; κἂν ἡμεῖς σιγήσωμεν οἱ λίθοι κεκράξονται, οὕτω λαμπρὰ τῶν πραγμάτων ἐστὶν ἡ φωνή. οὐδὲ γὰρ ἂν ἔχοιμεν ἄλλον καιρὸν εἰπεῖν, ἐν ᾧ ταῦτα ὑπέστησαν ἢ τοῦτον τὸν μακρὸν καὶ πολὺν καὶ πλείονα πάλιν ἐσόμενον. εἶτα πάλιν περὶ τούτων ἀκριβέστερον λέγων ἐπάγει· καὶ γνώσῃ καὶ συνήσεις ἀπὸ ἐξόδου λόγων ἀποκριθῆναι καὶ Da. 9[25]

---

b' ($O^1P^{11}C^\eta$) $F^1MO^3P^4P^6P^{12}P^{14}P^{17}P^{18}P^{20}$ *b* *B*

2 ἀνῃρέθησαν sur grattage P^6, ἀναιρέθησαν $P^{18}P^{20}$ — **5** σιγήσομεν P^{14} — **7** [ἡ] φωνή P^{11} — **10** ἢ] εἰ P^{20} — **15** λόγων O^1, λόγων ⟨τοῦ⟩ M

$F^3P^3\Gamma^5\Gamma^6\Gamma^8$ β' ($O^4\Gamma^2$) *β*

1 τότε ... τότε F^3 — **2** προφῆται β' — **3** τότε F^3 — πότε [τὸ] Γ^2 — τὸ] δὴ O^4 — **6** οὕτως O^4 — **9** εἰπεῖν ἄλλον καιρὸν Γ^8 — **10** τὸν] καὶ β' — τὸν πολὺν καὶ μακρὸν Γ^6 — μακάριον F^3 — μακρὸν ⟨ὄντα⟩ O^4 — **12** πάλιν] πάντων Γ^2 — **15** συνήσῃ O^4 — ἐξόδων λόγου ⟨τοῦ⟩ Γ^2 — ἐξόδου λόγων Γ^5 — λόγων ⟨τοῦ⟩ O^4

---

r' ($O^2P^{11'}P^{19}\Gamma^3$) r'' ($P^{10}\Gamma^7$) $AF^2P^9P^{13}P^{15}W$ *r*

5 σιγήσομεν Γ^3 — **13** [περὶ τούτων] *r* — **14** ἐπάγει] φησί *r* — **15** λόγων *r*

a	*a*(*O*^{5})
καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱε-	καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱε-
ρουσαλὴμ ἕως χριστοῦ	ρουσαλὴμ ἕως χριστοῦ
ἡγουμένου ἑβδομάδες	ἡγουμένου. ἑβδομάδες
ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες	ἑπτά. καὶ ἑβδομάδες
ἑξήκοντα δύο· ἐνταῦθα	ἑξήκοντα δύο. ἐνταῦθα
μοι μετὰ ἀκριβείας πρόσεχε·	μοι μετὰ ἀκριβείας προσέχετε·
τὸ γὰρ πᾶν ἐνταῦθά ἐστι ζήτημα. ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ	τὸ γὰρ πᾶν ἐνταῦθά ἐστι ζήτημα· ἑβδομάδες ἑπτὰ. καὶ
ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο τε-	ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο. τε-
τρακόσια ἔτη καὶ ὀγδοήκοντα	τρακόσια ὀγδοήκοντα
καὶ τρία ἐστί· ἑβδομάδας γὰρ	καὶ τρία ἔτη ἐστίν. ἑβδομάδας
ἐνταῦθα οὐχ ἡμερῶν	γὰρ οὐχ ἡμερῶν ἐνταῦθα φησὶν
οὐδὲ μηνῶν φησιν, ἀλλ' ἑβδο-	οὐδὲ μηνῶν. ἀλλ' ἑβδομά-
μάδας ἐνιαυτῶν. ἀπὸ δὲ κύρου	δας ἐνιαυτῶν· ἀπὸ γὰρ κύρου
ἐπὶ ἀντίοχον τὸν ἐπιφανῆ καὶ	ἐπὶ ἀντίοχον τὸν ἐπιφανῆ καὶ
τὴν αἰχμαλωσίαν ἐκείνην τρια-	τὴν αἰχμαλωσίαν ἐκείνην. τρια-

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ *a'* ($P^{16}\Gamma^9$) *a''* ($P^1\Gamma^4$) *G*

6 *μετὰ ἀκριβείας*] *νουνεχῶς G* — *προσέχε*⟨*τε*⟩ Γ^9 — **7** *ζήτημα*] *τὸ ζητούμενον G* — **8** *ἑβδομάδες* ⟨*οὖν*⟩ *G* — **10** $\overline{\nu\pi\gamma}$ *ἔτη εἰσίν G* — **11** *καὶ τρία*] *καὶ δύο* P^{16} — **12** *οὐχ ἡμερῶν ἐνταῦθα λέγει G* — **13** [*φησιν*] *G* — *ἑβδομάδες G*(*MV*) — **15** *τὸν — αἰχμαλωσίαν*] sur grattage P^7

---

a *c*($C^1C^2C^3C^4$)

6 [*μοι*] *c* — **7** *πᾶν ζήτημα ἐνταῦθα ἐστιν* $C^2C^3C^4$ — **10** $\overline{\nu\pi\gamma}$ *ἐστιν ἔτη c* — **12** *οὐχὶ* C^1 — **13** *ἑβδομάδες* corrigé en *-δας* C^2, *ἑβδομάδα* C^1 — **14** *ἀπὸ δὲ c* — **15** [*τὸν*] *ἐπιφανῆ* C^1

b *v'*

τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱερουσαλὴμ ἕως χριστοῦ ἡγουμένου ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο. ἐνταῦθά μοι μετὰ ἀκριβείας προσέχετε· τὸ γὰρ πᾶν ἐνταῦθά ἐστι ζήτημα. ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο, $\overline{\upsilon\pi\gamma}$ ἔτη· ἑβδομάδας οὐχ ἡμερῶν φησιν οὐδὲ μηνῶν, ἀλλ' ἑβδομάδας ἐνιαυτῶν. ἀπὸ γὰρ κύρου ἐπὶ ἀντίοχον τὸν ἐπιφανῆ καὶ τὴν αἰχμαλωσίαν ἐκείνην $\overline{\tau\kappa\delta}$ ἔτη, δηλῶν πρὸς

τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱερουσαλὴμ ἕως χριστοῦ ἡγουμένου ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο. ἐνταῦθά μοι μετὰ ἀκριβείας προσέχετε· τὸ γὰρ πᾶν ἐνταῦθά ἐστι ζήτημα. αἱ γὰρ ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ αἱ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο $\overline{\upsilon\pi\gamma}$ ἔτη ἐστίν. ἑβδομάδας δὲ οὐχ ἡμερῶν φησιν οὐδὲ μηνῶν, ἀλλ' ἑβδομάδας ἐνιαυτῶν. ἀπὸ γὰρ κύρου ἐπὶ ἀντίοχον τὸν ἐπιφανῆ καὶ τὴν αἰχμαλωσίαν ἐκείνην $\overline{\tau\kappa\delta}$ ἔτη, δηλῶν πρὸς

---

b' (*O*^{1}*P*^{11}*Cy*) *F*^{1}*MO*^{3}*P*^{4}*P*^{6}*P*^{12}*P*^{14}*P*^{17}*P*^{18}*P*^{20} *b B*

3 [*-μένον*] blanc réservé *P*^{4} — **6** *πρόσεχε P*^{4}, *προσέχεται P*^{14} — **7** *πᾶν ζήτημα ἐνταῦθά ἐστι b'* — **9** *-τα δύο* ... **11** *οὐχ ἡ-*] sur grattage *P*^{20} — *τριακόσια ὀγδοήκοντα τρία b' O*^{3}*P*^{20} — **10** *ἑβδομάδας* ⟨*γὰρ*⟩ *O*^{1} — **12** *ἑβδομάδες P*^{17} — **13** [*ἐπὶ*] *ἀντίοχον P*^{17} — **14** *-λωσίαν* ... **15** *δηλῶν*] sur grattage *P*^{20} — **15** *τετρακόσια ἐνενήκοντα τέσσαρα b'P*^{20}

F^{3}*P*^{3}Γ^{5}Γ^{6}Γ^{8} *β'* (*O*^{4}Γ^{2}) *β*

4 [*καὶ ἑβδομάδες ξβ'*] Γ^{5}Γ^{8} — **5** [*ἐνταῦθα* ... *δύο*] *F*^{3} — *ἐνταῦθα* ⟨*δὲ*⟩ + *η* suscrit Γ^{5} — **6** *προσέχεται* Γ^{5}, corrigé en *-τε O*^{4} — **7** ⟨*τὸ*⟩ *ζήτημα* Γ^{8} — **9** *δύο* ⟨*ὅπερ ἐστὶ*⟩ Γ^{5} — **10** ⟨*καὶ*⟩ *τρία* ⟨*ἐστὶν*⟩ *ἔτη* Γ^{8} — **10** et **12** *ἑβδομάδες β'* — *-μάδας* ⟨*γὰρ*⟩ Γ^{8}, suscrit Γ^{5} — **11** ⟨*ἐνταῦθα*⟩ *οὐχ* Γ^{8} — **13** *κύρρου F*^{3} — **15** ⟨*καὶ*⟩ *τεσσάρα F*^{3} — *ἔιη* ⟨*ἐστίν*⟩ Γ^{8} — *ἔιη* ⟨*καὶ*⟩ sur ajouté Γ^{5} — *δηλῶν* ⟨*οὖν*⟩ *β'* — *δηλῶν* ⟨*τοίνυν*⟩ Γ^{8} — *πρὸς αὐτοὺς*] *αὐτοῖς O*^{4}

---

v' (*O*^{2}*P*^{8}*P*$^{11'}$*P*^{19}Γ^{3} *v''* (*P*^{10}Γ^{7}) *AF*^{2}*P*^{9}*P*^{13}*P*^{15}Ψ^{V} *v*

6 *πρόσεχε P*^{13} — **8** [*αἱ γὰρ*] *v* — **9** *καὶ* [*αἱ*] *v* — **10** [*ἐστιν*] *v* — *ἑβδομάδες* corrigé en *-δας P*^{10}*P*^{15} — [*δὲ*] *v* — **13** *γὰρ*] *τῶν v''* — *ἀντίοχον* [*τὸν*] *P*^{8} — **15** *τετρακόσια ἐνενήκοντα τέσσαρα A*

a *a* (*O*⁵)

κόσια ἐνενήκοντα τέσσαρά ἐστιν ἔτη. δῆλον τοίνυν ὅτι οὐκ ἐκείνην τὴν ἐπὶ πομπηΐου καὶ οὐεσπασιανοῦ καὶ τίτου λέγει, καὶ ὅτι περαιτέρω προάγει τὸν χρόνον.

εἶτα διδάσκων ἡμᾶς πόθεν ἀριθμεῖν δεῖ, δείκνυσιν ὅτι οὐκ ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ἐπανόδου· ἀλλὰ πόθεν; ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱερουσαλήμ· οὐκ ἐπὶ κύρου δὲ ὠκοδομήθη, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ἀρταξέρξου τοῦ μακρόχειρος. μετὰ γὰρ τὴν κάθοδον ἐπανῆλθε καμβύσης, εἶτα οἱ μάγοι, καὶ με-

κόσια ἐνενήκοντα τέσσαρά ἐστιν ἔτη· δηλῶν τοίνυν ὅτι οὐκ ἐκείνην τὴν ἐπὶ πομπηΐου καὶ οὐεσπασιανοῦ καὶ τίτου. περαιτέρω προάγει τὸν χρόνον·

εἶτα διδάσκων ἡμᾶς πόθεν ἀριθμεῖν δεῖ. δείκνυσιν ὅτι οὐκ ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ἐπανόδου. ἀλλὰ πόθεν. ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱερουσαλήμ· οὐκ ἐπὶ κύρου δὲ ὠκοδομήθη. ἀλλ' ἐπὶ ἀρταξέρξου τοῦ μακρόχειρος· μετὰ γὰρ τὴν κάθοδον ἐπανῆλθε καμβύσης· εἶτα οἱ μάγοι. καὶ με-

---

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ *a'* ($P^{16}\Gamma^9$) *a''* ($P^1\Gamma^4$) *G*

1 ἔτη εἰσὶ $\overline{\tau\kappa\delta}$ *G* — **3** οὐκ] οὐτ Γ^9 — οὐκ ἐκείνην ⟨τὴν ἐπὶ ἀντιόχου ἀλλὰ⟩ τὴν ἐπὶ πομπηίου P^1 — **8** δεῖ] δῆ Γ^9 — [δείκνυσιν] *G* — **10** [πόθεν] *G* — **12** οἰκοδομηθῆναι *G* (*A*Γ) — **13** οἰκοδομήθη P^{16}

---

a *c* ($C^1C^2C^3C^4$)

1 $\overline{\tau\kappa\delta}$ ἔτη ἐστὶ *c* — **2** δῆλον *c* — **3** οὐκ ἐκείνην ⟨λέγει τὴν ἐρήμωσιν τοῦ ναοῦ, ἀλλὰ τὴν μετ' ἐκείνην⟩ *c* — **12** οἰκοδομηθῆναι C^4 — **14** ἀταρξέρξου, p. ê. corrigé de ἀρταρξέρξου C^2 — **16** τὴν κάθοδον] κύρον καθ' ὃν *c*

b *v'*

αὐτοὺς ὅτι οὐκ ἐκείνην λέγει τὴν ἐρήμωσιν τοῦ ναοῦ, ἀλλὰ τὴν μετ' ἐκείνην, τὴν ἐπὶ Πομπηΐου καὶ Οὐεσπασιανοῦ καὶ Τίτου, περαιτέρω προάγων τὸν χρόνον.

εἶτα διδάσκων ἡμᾶς πόθεν ἀριθμεῖν χρή, δείκνυσιν ὅτι οὐκ ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ἐπανόδου· ἀλλὰ πόθεν; ἀπὸ ἐξόδου λόγων ἀποκριθῆναι καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι Ἱερουσαλήμ. οὐκ ἐπὶ κύρου δὲ ᾠκοδομήθη, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ἀρταξέρξου τοῦ μακρόχειρος. μετὰ γὰρ τὴν κάθοδον ἐπανῆλθεν καμβύσης, εἶτα οἱ μάγοι, καὶ με-

αὐτοὺς ὅτι οὐκ ἐκείνην λέγει τὴν ἐρήμωσιν τοῦ ναοῦ, ἀλλὰ τὴν μετ' ἐκείνην, τὴν ἐπὶ Πομπηΐου καὶ Οὐεσπασιανοῦ καὶ Τίτου, περαιτέρω προάγων τὸν χρόνον.

εἶτα διδάσκων καὶ ἡμᾶς πόθεν ἀριθμεῖν χρή, δείκνυσιν ὅτι οὐκ ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ἐπανόδου· ἀλλὰ πόθεν; ἀπὸ ἐξόδου λόγων ἀποκριθῆναί φησι καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι Ἱερουσαλήμ. οὐκ ἐπὶ κύρου δὲ ᾠκοδομήθη, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ἀρταξέρξου τοῦ μακρόχειρος. μετὰ γὰρ τὴν κάθοδον ἐπανῆλθε καμβύσης, εἶτα οἱ μάγοι, καὶ με-

---

b' (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b B*

5 ⟨καὶ⟩ περαιτέρω *O*[1] — **10** λόγον *P*[6]*P*[12] — λόγων + τοῦ suscrit *M* — **16** ἐπάνοδον *F*[1]

F[3]*P*[3]Γ[5]Γ[6]Γ[8] *β'* (*O*[4]Γ[2]) *β*

2 ναοῦ] λαοῦ *F*[3]*O*[4]Γ[8], corrigé par *ν* suscrit Γ[5] — **3** τὴν] καὶ Γ[2] — **6** χρόνον, corrigé de χρόνων *O*[4] — **10** ἐξόδων λόγου Γ[8] — λόγον Γ[6], λόγου *F*[3], λόγων ⟨τοῦ⟩ Γ[2], λόγον ⟨τοῦ⟩ corrigé en λόγων ⟨τοῦ⟩ *O*[4] — **13** κύρου *F*[3] — ᾠκοδομήθη ⟨μόνον⟩ ἀλλὰ ⟨καὶ⟩ *O*[4] — **14** [τοῦ] ἀρταξέρξου Γ[2]Γ[5] — τοῦ ἀρταρξέρξου *O*[4] — **16** καμπύσης + *β* suscrit Γ[2]

---

v' (*O*[2]*P*[8]*P*[11]*P*[19]Γ[3]) *v''* (*P*[10]Γ[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]Ψ *v*

7 [καὶ] ἡμᾶς *v* — **11** [φησι] *v* — [καὶ] *A* — **12** [τοῦ] *P*[15] — **14** [τοῦ] ἀρταξέρξου *A*

a	*a*(*O*^{5})
τ' ἐκείνους δαρεῖος ὁ ὑστάσπου, εἶτα ξέρξης ὁ δαρείου, καὶ μετὰ τοῦτον ἀρταβάνης· εἶτα μετὰ ἀρταβάνην ἀρταξέρξης ὁ μακρόχειρ ἐβασίλευσε τῆς περσίδος· καὶ τούτου βασιλεύσαντος, εἰκοστῷ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ, νεεμίας ἐπανελθὼν τὴν πόλιν ἀνέσιησεν. καὶ ταῦτα ὁ ἔσδρας ἡμῖν ἀκριβῶς διηγήσατο.	*τ' ἐκείνους. δαρεῖος ὑστάσπου· εἶτα ξέρξης ὁ δαρείου· καὶ μετὰ τοῦτον. ἀρταβάννης· εἶτα μετὰ ἀρταβάνην. ἀρταξέρξης ὁ μακρόχειρ. ἐβασίλευσε τῆς περσίδος· καὶ τούτου βασιλεύοντος. εἰκοστῶ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ. νεεμίας ἀνελθὼν, τὴν πόλιν ἀνέσιησε· καὶ ταῦτα ὁ ἔσδρας ἀκριβῶς ἡμῖν διηγήσατο·*
ἂν τοίνυν ἐντεῦθεν τετρακόσια καὶ ὀγδοήκοντα ἔτη θῶμεν, πάντως ἥξομεν ἐπὶ τὴν καισασκαφὴν ταύτην· διὰ	*ἂν τοίνυν ἐντεῦθεν τετρακόσια ὀγδοήκοντα ἔτη ἀριθμήσωμεν. πάντως ἥξομεν ἐπὶ τὴν κατασκαφὴν ταύτην· | διὰ* *des. c*

A a $P^{2}P^{5}P^{7}V^{1}$ *a'* ($P^{16}V^{9}$) *a''* ($P^{1}V^{4}$) *G*

1 [*ὁ*] *ὑστάσπου G* (sauf V) — [*ὁ ὑστάσπου*] *a''P*^{7} — **2** *εἶτα*] *μεθ'ὃν G* (*μεθ'ὧν ACM*) — *μετὰ τούτων P*^{16}, *om. G* — **3** *μετὰ* ⟨*τὸν*⟩ V^{1} [*μετὰ ἀρταβάνην*] *G* — **6** *καὶ τούτου βασιλεύσαντος*] *ἐν δὲ τῷ G* — **8** *νεμίας a''P*^{16} — **9** *καὶ ταῦτα*] *ἅπερ G* — **10** *ἀκριβῶς ἡμῖν G* — **13** *πάντος a'* — *ἥξομεν πάντως G* (*ἥξωμεν ABCFN*)

a *c* ($C^{1}C^{2}C^{3}C^{4}$)

1 ⟨*ὁ*⟩ *ὑστάσπου c* — **2** *μετὰ ταῦτα C*^{1} — **3** *ἀρτάβανος c* — **4** *ἀριαβάννην*] *τοῦτον c* — **10** *ἔξρας* (corrigé de *ἔσρας*) *C*^{2}, *ἔξρας C*^{1} — **12** ⟨*τὰ*⟩ *νπ*⟨*γ*⟩ *c* — **12** *ἀριθμήσωμεν ἔτη C*$^{1}C^{2}$ — *πάντος C*^{1}

b *v′*

τ᾽ἐκείνους δαρεῖος ὁ ὑστάσπου, εἶτα ξέρξης ὁ δαρείου, καὶ μετὰ τοῦτον ἀριάβανος, εἶτα μετὰ ἀρταβάνην ἀριαξέρξης ὁ μακρόχειρος ἐβασίλευσεν τῆς περσίδος. καὶ τούτου βασιλεύοντος, εἰκοστοῦ ἔτους τῆς βασιλείας αὐτοῦ, νεμίας ἀνελθὼν τὴν πόλιν ἀνέστησεν. καὶ ταῦτα ὁ ἔσδρας ἡμῖν ἀκριβῶς διηγήσατο.

τ᾽ἐκείνους δαρεῖος ὁ ὑσιάσπου, εἶτα ξέρξις ὁ δαρείου, καὶ μειὰ τοῦτον ἀρταβάννος, εἶτα μετὰ ἀρταβάννον ἀρταξέρξης ὁ μακρόχειρ ὃς ἐβασίλευσε τῆς περσίδος. καὶ τούτου βασιλεύοντος εἰκοστοῦ ἔτους τῆς βασιλείας αὐτοῦ, νεμίας ἀνελθὼν τὴν πόλιν ἀνέστισε. καὶ ταῦτα ὁ ἔσδρας ἡμῖν ἀκριβῶς διηγήσατο.

ἂν τοίνυν ἐντεῦθεν $\overline{\upsilon\pi\gamma}$ ἔτη ἀριθμήσωμεν, πάντως ἥξομεν ἐπὶ τὴν κατασκαφὴν ταύτην. διὰ

ἂν τοίνυν ἐντεῦθεν $\overline{\upsilon\pi\gamma}$ ἔτη ἀριθμήσωμεν, πάντως ἥξομεν ἐπὶ τὴν κατασκαφὴν ταύτην. διὰ

---

b′ (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b B*

1 ἐκεῖνον *F*[1]*P*[11] — **2** [ξέρξης — εἶτα] *P*[14] — **3** ἀρταβάνης *O*[1] — **4** ἀρταβάνιον *P*[18] — μακρόχειρ, ὃς *F*[1]*M*, μακρόχειρ [ὃς] *CyO*[1]*O*[3]*P*[18] — **8** νέμιας *O*[1] — **12** τετρακόσια ὀγδοήκοντα τρία *b′ P*[4]*P*[12] — **13** ἥξομεν *CyO*[3]*P*[12]*P*[14] —

F[3]*P*[3]⌈[5]⌈[6]⌈[8] *β′* (*O*[4]⌈[2]) *β*

1 ὁ ὑιὸς τάσπου *β′* (ὑστάσπου confondu avec $\overline{\text{υς}}$ τάσπου) ' — **2** ξέρξης] ἐξέρξης ⌈[8], ἀρταξέρξης *β′* (ἀρταρξ- *O*[4]) — **3** ἀρταβάνης *O*[4]*P*[3] — **4** ἀρτάβανον ⌈[8] — ἀρταβάνην] τοῦτον ⌈[2] — μακρόχειρ, ὃς *β* (μακρόχειρος ⌈[2] μακρόχειρ//// ⟨ὃς⟩ (ος encore lisible sous le grattage) *O*[4], μακρόχειρ [ὃς] ⌈[8] — **7** εἰκόστῳ ἔτει *O*[4] — **8** [ἀν]έλθὼν *F*[3] — **9** [καὶ] ταῦτα *β′* — **10** ἀκριβῶς διηγήσατο] ἐξηγήσατο ἀκριβῶς ⌈[2] — **12** τετρακόσια ὀγδοήκοντα τρία *β* ([τρία] ⌈[8] [ὀγδοήκοντα τρία] ⌈[2] — **13** ἀριθμήσομεν *F*[3] — ἥξωμεν ⌈[2]⌈[5], corrigé en -ομεν *O*[4]

---

v′ (*O*[2]*P*[8]*P*[11′]*P*[19]⌈[3]) *v″* (*P*[10]⌈[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]Ψ *v*

3 ἀρτάβα[ν]νος *v* — **4** ἀρταβάνην *v* (-νον, p. ê. corrigé de -ννον *P*[13]) — μακρόχειρ//// ὃς *P*[19] — [ἀν]έλθὼν *A* — **12** τριακόσια ὀγδοήκοντα τρία *A*, τετρακόσια $\overline{\pi\gamma}$ ⌈[3] — **13** πάντος ⌈[3] — ἥξωμεν ⌈[3]*v″P*[15]Ψ

a	*a* (*O*[5])	
τοῦτό φησιν· οἰκοδομηθήσεται πλατεία καὶ περίτειχος. ἐπειδὰν οὖν ἀναστῇ καὶ τὸ οἰκεῖον ἀπολάβῃ σχῆμα, ἀπ' ἐκείνου τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἀριθμεῖ, καὶ ὄψει τὴν αἰχμαλωσίαν τὴν οὐκέτι τέλος ἔχουσαν. καὶ τοῦτο δὲ αὐτὸ δηλῶν σαφέστερον, ὅτι οὐχ ἕξει τινὰ λύσιν τὰ κατέχοντα αὐτοὺς κακὰ οὕτω φησίν· μετὰ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα καὶ χρῖμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ, καὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἅγιον διαφ-	τοῦτό φησιν· οἰκοδομηθήσεται πλατεία καὶ περίτειχος·|ἐπειδὰν οὖν, φη/ ἀναστῇ. καὶ τὸ οἰκεῖον ἀπολάβῃ σχῆμα. ἀπ' ἐκείνου τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἀρίθμι,. καὶ ὄψῃ τὴν αἰχμαλωσίαν αὐτὴν οὐκέτι τέλος ἔχουσαν· καὶ τοῦτο δὲ αὐτὸ δι,λῶν σαφέστερον ὅτι οὐχ ἕξει τινὰ λύσιν τὰ κατέχοντα αὐτοὺς κακὰ, οὕτω πῶς φησιν· μετὰ δὲ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας. ἐξωλοθρευθήσεται χρῖσμα. καὶ χρῖμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ. καὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἅγιον διαφ-	*inc. c* *des. c*

Da. 9[26]

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ $a'(\Gamma^9P^{16})$ $a''(P^1\Gamma^4)$ *G*

5 τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα Γ^9 — **9** τοῦτο δὲ αὐτὸ] ὅπερ *G* — αὐτῷ Γ^4 — **12** μετὰ ⟨δὲ⟩ *G* — **16** αὐτῷ *Gm Gk* — **17** τὸ/// (*ν* gratté) Γ^9

---

a *c* ($C^1C^2C^3C^4$)

4 ἀναλάβῃ *c* — **7** [αὐ]τὴν *c*

b *v'*

τοῦτό φησιν· οἰκοδομηθήσεται πλατεία καὶ περίτειχος. ἐπειδὰν οὖν, φησίν, ἀναστῇ καὶ τὸ οἰκεῖον ἀπολάβῃ σχῆμα, ἀπ' ἐκείνου τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἀριθμεῖ, καὶ ὄψει τὴν αἰχμαλωσίαν ταύτην οὐκέτι τέλος ἔχουσαν. καὶ τοῦτο αὐτὸ δηλῶν σαφέστερον, ὅτι οὐχ ἕξει τινὰ λύσιν τὰ κατέχοντα αὐτοὺς κακά, οὕτως φησίν· μετὰ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα καὶ κρῖμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ, καὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἅγιον συνδιαφ-

τοῦτό φησιν· οἰκοδομηθήσεται πλατεία καὶ περίτειχος. ἐπειδὰν οὖν, φησίν, ἀναστῇ καὶ τὸ οἰκεῖον ἀπολάβῃ σχῆμα, ἀπ' ἐκείνου τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἀριθμεῖ, καὶ ὄψει τὴν αἰχμαλωσίαν ταύτην οὐκέτι τέλος ἔχουσαν. καὶ τοῦτο αὐτὸ δηλῶν σαφέστερον, ὅτι οὐχ ἕξει τινὰ λύσιν τὰ κατέχοντα αὐτοὺς κακὰ οὕτω φησί· μετὰ τὰς ἑβδομήκοντα ἑβδομάδας ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα καὶ κρῖμα οὐκ ἔσται ἐν αὐτῇ, καὶ τὴν πόλιν δὲ καὶ τὸ ἅγιον διαφ- Da. 9[26]

---

b' (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b B*

4 *ἀναλάβῃ P*[11], *λάβῃ Cy* — **5** *σχῆμα*] *σῶμα F*[1] — *ἐκείνων F*[1] — *τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα P*[11]*Cy* — **6** *ἀρίθμῃ P*[14] — **8** *οὐκέτι*] *οὔκ ἐστι P*[12], *οὐκ ἔτη P*[14] — **9** *αὐτῷ F*[1]*P*[14]*P*[17] — **10** *-τατον P*[12] — **11** *κακὰ* ⟨*καὶ*⟩ *M* — *οὕτω P*[11]*CyP*[4]*P*[18] — **12** *μετὰ τὰς ἑβδομάδας τὰς ἑβδομήκοντα Cy* — **15** *ἐστιν P*[4] — **16** *πόλιν* ⟨*δὲ*⟩ *M* — **17** *συνδιαφθαρεῖ CyP*[12], *διαφθερεῖ M*

F[3]*P*[3]Γ[5]Γ[6]Γ[8] *β'* (*O*[4]Γ[2]) *β*

5 [*ἑβδομήκοντα*] *β'F*[3] — **8** [*τ*]*αὐτὴν O*[4] — **9** *αὐτῷ F*[3] — **10** [*ὅτι*] *O*[4] — **11** *οὕτω πῶς O*[4] — **12** *μετὰ* ⟨*δὲ*⟩ *O*[4] — **15** *ἐστιν F*[3] — **16** *πόλιν* ⟨*δὲ*⟩ Γ[6] — **17** *διαφθερεῖ β*

---

v' (*O*[2]*P*[8]*P*[11']*P*[19]Γ[3]) *v''* (*P*[10]Γ[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]‖Γ *v*

6 *ἀρίθμῃ* Γ[3] — **13** [*ἑβδομήκοντα*] *P*[15] — **17** *συνδιαφθερεῖ v''*

	a	$a(O^5)$	
	θερεῖ σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ καὶ συγκοπήσονται κατακλυσμῷ. οὐδὲ λείψανον ἔσται	θερεῖ. σὺν τῷ ἡγουμένῳ καὶ ἐρχομένῳ. καὶ συγκοπήσονται ὡς ἐν κατακλυσμῷ. | οὐδὲ λείψανον ἔσται	inc. c
5	λοιπόν, οὐδὲ ῥίζα ἀναβλαστάνουσα πάλιν, καὶ ἕως τέλους συντετμημένου ἀφανισμοῖς. καὶ πάλιν λέγων τὴν αἰχμα-	λοιπὸν οὐδὲ ῥίζα ἀναβλαστάνουσα πάλιν | καὶ ἕως τέλους πολέμου συντετμημένου ἀφανισμοῖς. καὶ πάλιν λέγων τὴν αἰχμα-	des. c
Da. 9^{27} 10	λωσίαν ταύην φησίν· ἀρθήσειαι θυσία καὶ σπονδή. καὶ ἐπὶ τούτοις ἐπὶ τὸ ἱερὸν τὸ βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως ἕως συντε-	λωσίαν ταύτην φη/· ἀρθήσεται θυσία καὶ σπονδή. καὶ ἐπὶ ιούτοις· ἐπὶ τὸ ἱερὸν. βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως.	
15	λείας δοθήσεται ἐπὶ τὴν ἐρή-	συντέλεια δοθήσεται ἐπὶ τὴν ἐρή-	
des. G, inc. G p. 394	μωσιν· | ὅταν δὲ ἀκούσῃς συντέλειαν, τί λοι-	μωσιν· | ὅταν δὲ ἀκούσῃς ὦ ἰουδαῖε συντέλειαν. τί λοι-	inc. c

---

A a $P^2P^5P^7V^1$ $a'(P^{16}V^9)$ $a''(V^3P^1)$ G

1 [τῷ ἐρχομένῳ] P^2 — **2** συγκοπήσονται ⟨ὡς ἐν⟩ G — **4** [οὐδὲ — πάλιν] G — **7** τέλους ⟨πολέμου⟩ G — [συν]τετμημένου $G(BM)$, συντειμημένοι $a''P^7$ — **8** ⟨τάξει⟩ ἀφανισμοῖς⟩ Gm — **9** λέγων — φησιν] τὴν αἰχμαλωσίαν ταύτην λέγων G — **12** [ἐπὶ τούτοις] G — **13** [τὸ] βδέλυγμα a'' — **14** ἕως ⟨τῆς⟩ P^7 — ἕως συντελείας] συντέλεια G, καὶ ἕως συντελείας καιροῦ V^1 — **17** δὲ] οὖν a' G p. 394 — ἀκούσῃς ⟨ὦ ἰουδαῖε τυφλέ⟩ G p. 394

---

a $c(C^1C^2C^3C^4)$

5 πάλιν ἀναβλαστάνουσα c — **17** [ὦ ἰουδαῖε] c

b

θερεῖ σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ, καὶ συγκοπήσονται ὡς ἐν καιακλυσμῷ. οὐδὲ λείψανον ἔσται λοιπόν, οὐδὲ ῥίζα πάλιν ἀναβλαστάνουσα, καὶ ἕως τέλους πολέμου συντετμημένου ἀφανισμῶν. καὶ πάλιν λέγων τὴν αἰχμαλωσίαν ταύτην φησίν· ἀρθήσεται θυσία καὶ σπονδή. καὶ ἐπὶ τούτοις ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως καὶ ἕως συντελείας καιροῦ συντέλεια δοθήσεται ἐπὶ τὴν ἐρήμωσιν. ὅταν δὲ ἀκούσῃς συντέλειαν, τί λοι-

r''

θερεῖ σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ, καὶ συγκοπήσονται ὡς ἐν καιακλυσμῷ. οὐδὲ λείψανον ἔσται, φησί λοιπόν, οὐδὲ ῥίζα πάλιν ἀναβλαστάνουσα. καὶ ἕως τέλους πολέμου συντετμημένου ἀφανισμῷ. καὶ πάλιν λέγων τὴν αἰχμαλωσίαν ταύτην ἐπάγει· ἀρθήσεται θυσία καὶ σπονδή. καὶ ἐπὶ τούτοις ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως καὶ ἕως συντελείας καιροῦ συντέλεια δοθήσεται ἐπὶ τὴν ἐρήμωσιν. ὅταν δὲ ἀκούσῃς συντελείαν, τί λοι-

Da. 9[27]

---

b' (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b B*

7 *συντετμημένα Cy* — **8** *ἀφανισμοὶ P*[18] — **10** [*ταύτην*] *Cy* — **11** *θυσία*] *θυμίαμα Cy* — **17** *ἀκούσεις P*[14] — *ἀκούσῃς* ⟨*ἐπὶ τὴν*⟩ *Cy* ?

F[3]*I*[2]*I*[5]*I*[6]*I*[8] *β'* (*O*[4]*I*[2]) *β*

6 *ἀναβλαστάνουσαν I*[8] — **8** *ἀφανισμοῦ I*[5], *ἀφανισμοῖς I*[8] — **14** [*καὶ*] *β'* — [*ἕως*] *I*[2] — [*ἕως συντελείας καιροῦ*] *O*[4] — **15** [*καιροῦ συντέλεια*] *I*[2] — *συντέλεια* ⟨*δὲ*⟩ *P*[3] — **17** *ὅταν* [*δὲ*] *I*[2] — *ἀκούσῃς* ⟨*ὦ Ἰουδαῖε*⟩ *O*[4]

---

r' (*O*[2]*P*[8]*P*[11]′*P*[19]*I*[3]) *r''* (*P*[10]*I*[7]) *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]*W* *v*

2 [*τῷ ἐρχομένῳ*] *r''* — *συνκοπήσονται I*[3]

a	*a* (*O*⁵)	
des. G p. 394 πὸν ἕτερον προσδοκᾷς: | καὶ ἐπὶ τούτοις,	πὸν ἕτερον προσδοκᾷς· | καὶ ἐπὶ τούτοις· τί δέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις·	*des. c*
τουτέστι πρὸς τούτοις τοῖς εἰρημένοις, τῇ τῆς	τουτέστι πρὸς τούτοις τοῖς εἰρημένοις· τῇ τῆς	
θυσίας καθαιρέσει καὶ τῆς σπονδῆς, καὶ ἕτερον ἔσται μεῖζον κακόν· ἐπὶ	θυσίας ἀναιρέσει καὶ τῆς σπονδῆς, καὶ ἕτερον μεῖζον ἔσται κακόν· ποῖον δή φησι τοῦτο: ἐπὶ	
τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως· ἱερὸν τὸν ναὸν	τὸ ἱερὸν, βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως· ἱερὸν, τὸν ναὸν	
inc. G καλῶν, | βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως τὸν ἀνδριάντα ὃν	καλῶν· βδέλυγμα δὴ τῆς ἐρημώσεως | τὸν ἀνδριάντα. ὃν	*inc. c*
des. G ἔστησεν ὁ τὴν πόλιν καθελὼν | ἔνδον ἐν τῷ ναῷ. καὶ ἕως συντελείας. φησίν, ἡ ἐρήμωσις.	ἔστησεν ὁ τὴν πόλιν καθελῶν ἔνδον ἐν τῷ ναῷ· | καὶ ἕως συντελείας φησίν ἡ ἐρήμωσις.	*des. c*

A a $P^2P^5P^7\Gamma^1$ *a'* ($P^{16}\Gamma^9$) *a''* ($P^1\Gamma^4$) *G*

5 καθαιρέσει] ἀναιρέσει *a''* — **8** [βδέλυγμα — ἱερὸν P^2 — **9** [ἱερὸν] — ἐρημώσεως] Γ^9 — **10** βδέλυγμα δὲ ⟨λέγει⟩ *G* — **12** ἔστησεν ⟨ἀδριανὸς ὁ βασιλεὺς ἐν τῷ ναῷ⟩ ὁ ⟨καὶ⟩ *G* — καθελὼν ⟨ἅρδην⟩ et *des. G* — **13** ἔνδον P^{16}

b

πὸν ἕτερον προσδοκᾷς; καὶ ἐπὶ τούτοις. τί δέ ἐστιν ἐπὶ τούτοις; τουτέστιν πρὸς τούτοις τοῖς εἰρημένοις, τῇ τῆς θυσίας ἀναιρέσει καὶ τῆς σπονδῆς, ἕτερον ἔσται τι μεῖζον κακόν. ποῖον δὴ τοῦτο; ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως. ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν. βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως τὸν ἀνδριάντα ὃν ἔστησεν ὁ τὴν πόλιν καθελὼν ἔνδον ἐν τῷ ναῷ. καὶ ἕως συντελείας, φησίν, ἐρήμωσις.

v′

πὸν ἕτερον προσδοκᾷς; καὶ ἐπὶ τούτοις,

πρὸς τούτοις τοῖς εἰρημένοις, φησί, τῇ τῆς θυσίας ἀναιρέσει καὶ τὴς σπονδῆς, ἕτερον ἔσται τι μεῖζον κακόν. ποῖον δὴ τοῦτο; ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως.

τὸν ἀνδριάντα λέγει ὃν ἔστησεν ὁ τὴν πόλιν τότε ἑλὼν ἔνδον ἐν τῷ ναῷ. καὶ ἕως συντελείας, φησίν, ἐρήμωσις.

---

b′ (*O*[1]*P*[11]*Cy*) *F*[1]*MO*[3]*P*[4]*P*[6]*P*[12]*P*[14]*P*[17]*P*[18]*P*[20] *b B*

2 [*τί δέ — ἐπὶ τούτοις*] *P*[6]*P*[1], *O*[3] (mais rétabli en marge) — [*τί δέ — πρὸς τούτοις*] *P*[12]*Cy* — **6** *μεῖζον τι P*[6]*P*[12]*P*[17] — [*τι*] *P*[4] — **9** [*ἱερὸν*] *O*[3] (mais rétabli en marge) — **10** *δὲ*] *τῆς b′* (mais [*ἱερὸν — ἐρημώσεως*] *Cy*) — **13** *ἔνδων F*[1]

F[3]*P*[3]Γ[5]Γ[6]Γ[8] *β′* (*O*[4]Γ[2]) *β*

1 [*ἕτερον*] Γ[2] — **2** *ἐστι* ⟨*καὶ*⟩ *ἐπὶ* Γ[2] — **7** *δή* ⟨*φησι*⟩ *O*[4] — **9** [*ἱερον — ἐρημώσεως*] Γ[2] — **10** [*δὲ*] *O*[4] — **12** ⟨*ἀν*⟩*έστησεν P*[3] — *ἔστησεν ἔνδων ἐν τῷ ναῷ ὁ τὴν* Γ[5] — *καθελὼν* ⟨*ἀδριανὸς ὁ αἴλιος δηλονότι*⟩ *β′* — **14** ⟨*ἡ*⟩ *ἐρήμωσις P*[3]Γ[8] — *ἐρήμωσις* ⟨*ἔσται*⟩ Γ[5]

---

v′ (*O*[2]*P*[8]*P*[11′]*P*[19]Γ[3]) *v″* (*P*[10])Γ[7] *AF*[2]*P*[9]*P*[13]*P*[15]*W* *v*

2 *τούτοις* ⟨*τί ἐστιν ἐπὶ τούτοις ;*⟩ *P*[9]*P*[15]*W*, *τούτοις* ⟨*τί ἐστιν ἐπὶ τούτοις ; τουτέστι*⟩ *AF*[2]*P*[13] — **3** [*πρὸς τούτοις*] *P*[13] — **4** [*φησι*] *A* — **9** *ἐρημώσεως* ⟨*ἱερὸν τὸν ναὸν καλῶν, βδέλυγμα δὲ ἐρημώσεως*⟩ *v* (sauf *P*[15]) — *τοννναὸν A* — **11** [*λέγει*] *v* — **12** *τότε ἑλὼν*] *καθελὼν v* — **13** [*ἐν*] *O*[2]*P*[8]*P*[13]

II. — THÉODORET

Ὑπόμνημα εἰς τὰς ὁράσεις τοῦ προφήτου Δανιήλ.

Il y a trois éditions du *Commentaire sur Daniel*:

1° l'édition princeps, de Sirmond, dans *Beati Theodoreti episcopi Cyri operum tomus II*, Paris, 1642 [1];

2° l'édition de J. L. Schulze dans *Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου ἅπαντα*, t. II, part. 2ª, Halle, entre 1769 et 1774, reproduite dans Migne, *P. G. t. 81.*

3° l'édition du diacre Eugène, Halle 1768-1775 [2].

Le passage que j'étudie commence dans Migne, *P. G. t. 81*, col. 1469[15], *ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες*, et finit avec le chapitre IX à la dernière ligne de la col. 1485, *εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.*

I

Les éditions

Il ne sera pas question ici de l'édition du diacre Eugène, que je n'ai pas pu atteindre, et dont j'ignore tout, hormis qu'elle existe.

L'édition Schulze, comme son titre même l'indique, dépend de l'édition Sirmond: ... *post recensionem Iacobi Sirmondi edidit, graeca e codicibus locupletauit.* Le texte du *Commentaire sur Daniel* a été retouché d'après deux manuscrits [3] qui

[1] La version latine de Gabius, qui accompagne le texte de Sirmond, avait d'abord paru à Rome en 1563; cfr. Fabricius, *Bibl. graeca*, ed. de 1802, t. VIII, p. 285.

[2] Fabricius, ib. p. 278, note oo, et Bardenhewer, *Patrologie*, p. 349.

[3] Cfr. la préface de Schulze dans *P. G. t. 81*, pp. 9-10. J'ai été renseigné sur ces deux manuscrits grâce à l'obligeance du Dr. Leidinger; qu'il veuille bien recevoir ici mes remerciements.

sont aujourd'hui conservés à la *K. Hof- u. Staatsbibliothek* de Munich sous les cotes *gr. 117* et *gr. 472*. Le *Mon. gr. 117* (*Bavaricus* de Schulze, désigné dans ses notes par le sigle *B*) contient en effet l'*ὑπόμνημα εἰς τὸν Δανιήλ*. Quant au *Mon. gr. 472* (*Augustanus* de Schulze, désigné dans ses notes par le sigle *A*), ce n'est pas un manuscrit de Théodoret: c'est un manuscrit des prophètes, dont l'éditeur a cru bon de se servir pour « améliorer » le texte biblique: or ce manuscrit représente une recension toute différente de celle que suit Théodoret. Tout ce que lui doit l'édition Schulze, est donc à effacer [1].

Les différences entre les deux éditions sont peu nombreuses [2]:

	Sirmond	Schulze-Migne
1469[24]	*περί ιε τοῦ θεοῦ*	*περί τε ιοῦ λαοῦ*
ib.[36]	*ὁ θεὸς πρὸς αὐτὸν*	*ὁ θεὸς αὐτὸν*
1477[12]	*ἔτι ἐστὶν*	*ἔτη ἐστὶ*
ib.[27]	*προσθῆναι*	*προσθεῖναι*
1480[23]	*μετὰ ταῦτα*	*μετὰ ταύτας*

[1] L'idée de Schulze est si extravagante que, quoiqu'il dise lui-même dans sa préface que son cod. *A* est un ms. des prophètes, — *textum graecum librorum propheticorum exhibet* (*P. G. 81*, p. 9-10, ligne 22) — plusieurs auteurs s'y sont trompés: Fraidl, *die Exegese der LXX Wochen Daniels, Gratz, 1883*, p. 94, n. 5; et Tisserant, *Codex Zuqninensis rescriptus* (*Studî e testi*, 23, Roma, 1911) p. LXXIV. « Les variantes de *Thdt*^{A} », écrit M. Tisserant « n'ont été prises en considération que lorsqu'elles présentaient quelqu'intérêt pour la reconstitution du texte lucianique; ce cas est assez rare, le *codex Augustanus* de Théodoret ayant un texte mélangé de leçons vulgaires ». Si encore Schulze avait donné toutes les variantes de son *Augustanus*, on eût pu aisément reconnaître que son texte n'a rien de lucianique; mais comme il ne les donne pas toutes, le lecteur attribue à *A* des leçons qui ne sont pas siennes, et croit se trouver devant un texte mixte: fâcheuse erreur, mais vraiment excusable, et dont la responsabilité retombe sur l'éditeur de 1769.

[2] Toutes les références se rapportent, à moins d'indication contraire, à la colonne et à la ligne de *P. G. 81*.

	Sirmond	Schulze-Migne
1480[25]	ἐκ τοῖς	ἢ τοῖς
1481[45–46]	ἀποφαῖνον	ἀποφαίνων
1484[18]	διετρίψαντες	διατρίψαντες
ib.[50]	ἀποκτείνασα	ἀποκτείνουσα

Il faut ajouter les deux emprunts faits par Schulze au *Mon. gr. 472*:

1469[19] ἀπαλεῖψαι τὰς ἀνομίας καὶ

1476[28] καὶ ἐκκαινωθήσονται οἱ καιροὶ [1].

Il resterait à connaître l'origine de l'édition de Sirmond. C'est là un mystère: Sirmond n'a pas dit de quels manuscrits il avait usé.

Celui dont son texte est le plus proche, est le *Vat. gr. 621*: c'est le seul où l'on retrouve certaines leçons caractéristique de l'imprimé:

	Sirmond et *Vat. gr. 621*	*ceteri*
1480[2]	τῶν ἰουδαίων [2] ἀρχιερέων	*om.* ἰουδαίων
1481[21]	ὑποκλιθήσονται	ὑποβληθήσονται
ib.[33]	προσήκει δὲ μαθεῖν	προσήκει δέ⟨σε⟩μαθεῖν
1485[30]	ἰωνάθαν	ἰωνάθης ou ἰωάννης
ib.[32]	ἅγιος τῶν ἁγίων	*om.* τῶν

Mais d'autre part il y a de très nombreuses divergences entre Sirmond et le *Vat. gr. 621*:

[1] En réalité le *Mon. gr. 472* lit ἐκκενωθήσονται. L'éditeur a corrigé d'après 1480[39], leçon d'ailleurs peu sûre. Il n'est pas certain que Schulze ait eu tort de réintroduire dans le texte les deux incises en question. Théodoret les connaissait (cfr. 1472[25] et 1480[39]); mais en tous cas le témoignage du *Mon. gr. 472* n'y devait compter pour rien.

[2] ἰουδαίων est d'ailleurs exponctué dans le *Vat. gr. 621*.

	Sirmond	*Vat. gr. 621*
1469[15]	*συνετμήθησαν*	*συνετελέσθησαν*
ib.[19]	*ἁμαρτίαν*	*ἁμαρτίας*
ib.[21–22]	*καὶ τοῦ χρῖσαι*	*om. καὶ*
ib.[24]	*περί τε τοῦ θεοῦ*	*περί τε τοῦ λαοῦ*
ib.[34]	*ἔφη πρὸς*	*ἔφη ⟨τοίνυν⟩ πρὸς*
1472[39]	*ἐπειδὴ δὲ*	*om. δὲ*
ib.[46]	*καὶ τοῦ σφραγίσαι*	*om. καὶ*
ib.[51]	*πεποίηκέ τε*	*πεποίηκέ τι*
1473[2]	*οἱονεὶ σφραγίζει*	*om. οἱονεὶ*

etc.

La liste complète serait fort longue, et inutile : les exemples précédents suffisent à prouver qu'à tout le moins le *Vat. gr. 621* n'est pas la source *unique* de Sirmond.

Est-il du moins sa source principale ? on serait fondé à le croire si d'une part on était assuré de connaître tous les manuscrits de l'ouvrage, et si d'autre part on avait reconnu parmi ces manuscrits la ou les sources secondaires de Sirmond. Sur le premier point, le doute est toujours possible ; quant au second, la question reste en suspend : là où l'édition s'éloigne du *Vat. gr. 621* elle s'accorde avec plusieurs autres textes[1] ; sauf en un cas cependant : 1469[24] *περί τε τοῦ θεοῦ* (au lieu de *λαοῦ*) ne se retrouve, à ma connaissance, que dans une chaîne de Florence, *Laur. Plut. XI. 4*, f. 423[v] où il n'est pas vraisemblable que Sirmond le soit allé chercher. Au reste, s'il avait utilisé plusieurs codices, il en aurait sans doute averti le lecteur. Il faut donc admettre, jusqu'à preuve du contraire, que le texte de Sirmond est fondé sur un manuscrit inconnu, mais apparenté de près au *Vat. gr. 621*.

[1] Sa parenté est pourtant plus étroite avec les deux manuscrits jumeaux *Mon. gr. 117* et *Vindob. Theol. gr. 120*.

II

La tradition manuscrite

Ont été consultés les manuscrits suivants:

Rome, *Biblioteca Angelica*:

fonds gr. 76 (A. 1. 19)	XI^e s.	(*f° 170^v*) [1]	*A*
Biblioteca Vaticana:			
fonds Vat. gr. 675	XIV^e s.	(*f° 97^r*) 1ère main	V^1
		2de main	$V^{1'}$
621	XV^e s.	(*p. 303*)	V^2

Florence, *Biblioteca Laurenziana*:

fonds Plut. XI. 3	XV^e s.	(*f° 299^r*)	F^1
» 4	XI^e s.	(*f° 423^r*) [2]	F^2
id.		(*f° 436^r*)	F^3
fonds Plut. V. 9	XI^e s.	(*f° 332^r*) [2]	F^4

Venise, *Biblioteca S. Marco*:

fonds Nanianus 26	XI^e s.	(*f° 140^r*)	*N*

Munich, *K. Hof-u. Staatsbibliothek*:

fonds gr. 117	XVI^e s.	(*f° 368^r*)	*M*

Vienne, *K. K. Hofbibliothek*:

fonds Theol. gr. 120	XVI^e s.	(*f198^v*) [3]	*W*

[1] C'est ce ms. dont Montfaucon fait mention (*Biblioth. biblioth. mss.* t. I, p. 703^E) dans le catalogue de la Bibliothèque Sforza. Il passa de là à la Bibliothèque Passionei, puis à la Bibliothèque Angélique (cfr. Aeneas Piccolomini, *Index codd. gr. Biblioth. Angelicae, ad praefationem additamenta*, dans *Studi italiani di filologia classica*, t. VI, 1898, p. 167). Ce ms. est daté de mars 1026.

[2] Le *Plut. V. 9* et le *Plut. XI. 4* sont des *Chaînes aux prophètes*, dont Bandini n'avait pas reconnu l'origine. A la fin du *Plut. XI. 4* ont été transcrits quelques fragments (F^3) que Bandini avait renoncé à identifier: *adiecta sunt nonnulla anonymi scholia in quaedam prophetarum Ezechielis et Danielis loca; ultimum uero quo pertineat propter extremae paginae deletos omnino characteres expiscari minime licuit* (*Cat. codd. mss. Biblioth. Mediceae-Laurentianae*, aux cotes indiquées). Le texte n'est pas aussi illisible que le dit Bandini: ce sont des gloses à *Da. XII.* tirées de Thdt *in Dan.*

[3] Cote de Lambecius. Ce ms. provient de la bibliothèque de Jean Sambucus. — Montfaucon (*Diarium italicum*. p. 434) signale un ms. moderne de la bibl. du Procurateur de S. Marc, Giulio Giustiniani, qui con-

Auxquels il faut ajouter:

le texte de Sirmond, puisqu'il a quelque chance de représenter un ms. perdu — *x*

les fragments cités par Georges le Moine, *Chronicon*, ed. de Boor, Leipzig, 1904 (pp. 303^{18} et 302^{13}) — *G*

Zonaras, *Annales*, ed. M. Pinder (*Corp. Script. Hist. Byz.*, Bonnae 1841, p. 237) — *Z*

1° *Les textes suivis.* — Hormis les deux manuscrits de Paris et de Holkham, dont il ne peut être ici question, les textes suivis sont au nombre de *sept*: $AF^1MNV^1V^2W$, plus *x* source supposée de Sirmond. Ils se divisent en deux séries, F^1NMW, soit *a* d'une part; V^1V^2 soit *b* d'autre part; *A* et *x* participent de l'une et de l'autre, et restent ainsi hors cadres. *x* est très voisin de V^2, mais il a cependant quelque leçons de *a* [1].

	b (V^1V^2)		*a* (F^1NMW)
1469^{19}	σφραγίσαι ἁμαρτίας	*A*	σφραγίσαι ἁμαρτίαν
ib.[21]	τοῦ χρίσαι		καὶ τοῦ χρίσαι
ib.[24]	τῷ θεῷ λέγοντος		*A* λέγοντος τῷ θεῷ
ib.[25]	τὸ ἅγιον		*A* τὸ ὄρος τὸ ἅγιον
ib.[41]	καὶ ἐνενήκοντα	*A*	*om.* καὶ

---

tient, outre le *Comment. sur Daniel*, des écrits de Psellus, et d'autres opuscules. C'est évidemment celui qui est conservé aujourd'hui à Holkham (Biblioth. du comte de Leicester) sous la cote *gr. 75, Theodoreti, Pselli et aliorum opuscula* (cfr. R. Förster, *Mittheilungen aus Handschriften*, dans *Philologus*, t. 42, 1883, p. 162) Je ne sais rien de ce ms. — Enfin la *Bibliothèque nationale* a du *Comment. sur Daniel* un ms. du IX[e] s. (*Par. gr. 1049*); mais ce ms. est mutilé: il ne contient que les livres I-VI, et le commencement du VII[e] (cfr. H. Omont, *Inv. Somm. des mss. gr. de la Bibl. Nat.*, p. 211).

[1] On n'indique pas dans le tableau suivant. l'accord de *x* avec *b*, mais seulement son accord avec *a*.

b (V^1V^2)		*a* (F^1NMW)	
1472[14]	ἐτῶν *A*		ἐνιαυτῶν
ib.[41]	πεπιστευκόσιν	*A*	πιστεύουσιν
1473[2]	σφραγίζει	*A*	οἱονεὶ σφραγίζει (οἷον[εἰ] *A*)
1473[5]	τίς δὲ οὗτός ἐστιν	*A*	*om.* ἐστιν
ib.[6]	Ἰουδαῖοι *A*		οἱ Ἰουδαῖοι
ib.[10]	κύριος *A*		*om.* κύριος
ib.[14]	τῶν ἀποστόλων ὁ κορυφαῖος *A*		ὁ τῶν ἀποστόλων κορυφαῖος
ib.[20]	ῡ καὶ ϟ ἐτῶν *A*		ῡ ἐτῶν καὶ ϟ
ib.[26]	ἀνθρώπειον (-πιον V^1) *A*		ἀνθρώπινον
ib.[28]	προηγορευμένα *A*		προαγορευθέντα (προσ- *N*)
ib.[31]	τοῦ ... ἀριθμοῦ *A*		τὸν ... ἀριθμόν.
ib.[33]	οἰκοδομηθῆναι	*A*	οἰκοδομῆσαι
ib.[39–40]	τοῦ ναοῦ ἡ οἰκοδομὴ	*A*	ἡ τοῦ ναοῦ οἰκοδομία
ib.[43]	τοῦ κύρου υἱέως (-έος *A*) *A*		τοῦ υἱέως κύρου (-έος *N*)
1476[1]	οὕτως ταῦτα	*A*	ταῦθ' οὕτως (ταῦτα *N*)
ib.[11]	ἀρταξέρξου τοῦ ξέρξου *A*		*om.* τοῦ ξέρξου
ib.[13]	λαβὼν *A*		ἀναλαβὼν
ib.[16]	εὐμενοῦς τοῦ βασιλέως	*A*	τοῦ βασιλέως εὐμενοῦς
ib.[25]	καὶ τοῦ ἀνοικοδομηθεῖναι	*A*	καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι
ib.[29]	ἀριθμεῖν *A*		ἀριθμεῖ
ib.[38]	τῶν θανάτου τὰς ὠδῖνας	*A*	τὰς ὠδῖνας τοῦ θανάτου
ib.[39–40]	ἀνθρώπειον *A*		ἀνθρώπινον
ib.[41]	φησὶν *A*		*om.* φησὶν
ib.[42]	καὶ ὡς πρωτότοκος ἐκ τῶν νεκρῶν	*A*	καὶ ὡς πρωτότοκος ἐν πολλοῖς ἀδελφοῖς καὶ ὡς πρωτότοκος ἐκ τῶν νεκρῶν
ib.[45]	χριστὸν ἡγούμενον *A*		*om.* χριστὸν

	b (V^1V^2)		*a* (F^1NMW)
1476[46]	*αὐτοῦ*	*A*	*χριστοῦ*
ib.[50]	*ἀπὸ μὲν τοῦ εἰκοστοῦ*		*A om. τοῦ*
ib.[52]	*ἀνεγεῖραι*		*A ἀνεγείρειν* ([αι] *N*)
1477[2]	*τὴν τῶν περσῶν*		*A om. τῶν*
ib.[13]	*ταῦτα ὁμοῦ*	*A*	*ταῦτα δὲ*
ib.[22]	*τριακοσίων καὶ πεντήκοντα*		*A om. καὶ*
ib.[36]	*δύο καὶ ἑξήκοντα*		*A ἑξήκοντα δύο*
ib.[38]	*εἰς τὸν Ἰορδάνην*		*A παρὰ τὸν Ἰορδάνην*
ib.[47]	*ἐποιοῦντο διαδοχάς*	*A*	*ἐποιοῦν τὰς διαδοχάς*
1480[1]	*οὕτω φησίν*		*om. οὕτω*
ib.[5]	*ἑτερωθί φησι*		*A ἑτερωθὶ δέ φησι*
ib.[9]	*ἀποδείκνυσιν*		*A ἀναδείκνυσιν*
ib.[17]	*κατὰ νόμον γεγενημένους*	*A*	*γεγενημένους κατὰ νόμον*
ib.[34]	*τὰς ἑπτὰ*	*A*	*om.*
ib.[39]	*σαφέστερον*	*A*	*σαφές*
ib.[40]	*ἐκκαινωθήσονται*		*A ἐκκενωθήσονται*
1481[9]	*ἐρχομένοις*		*A ἐσομένοις*
ib.[16]	*γῆν πᾶσαν* (*ἅπασαν A*)	*A*	*om.*
ib.[44]	*ἀπὸ ἄνωθεν*		*A om. ἀπὸ*
ib.	*τὰ πάλαι ἀθεώρητα τοῖς πᾶσι ποιοῦν θεωρητὰ*		*A τὰ πάλαι ἀθέατα θεωρητὰ τοῖς πᾶσι ποιοῦν*
ib.[46]	*τῷ καταπετάσματι*	*A*	*x τὸ καταπέτασμα*
ib.[50]	*ἐπανθοῦσα*		*x παρεδρεύουσα* (*MWx*) *παραθέουσα* (*F*[1]*N*)
1484[9]	*παναγίου*	*A*	*x ἁγίου*
ib.[10]	*ἅγιοι*	*A*	*μακάριοι*
ib.[11]	*κηρύττοντές τε*	*A*	*om. τε*
ib.[15]	*ἅγιον*		*A μακάριον*

	b (V^1V^2)		*a* (F^1NMW)
1484[18]	*σμικρὸν*	*A*	*μικρὸν*
ib.[24]	*καὶ τὸν μετὰ*		*A καὶ τὴν μετὰ*
ib.[27]	*δίχα*		*A διχῆ*
ib.[32]	*διὰ ταύτην γάρ φησι*		*A om. φησι*
ib.[33]	*τῆς ἐρημώσεως*		*A om. τῆς*
ib.[39]	*βασιλικὰς*	*A*	*βασιλείους*
ib.[43]	*εἰρημένον*	*A*	*ῥηθέν*
ib.[46]	*καταβήτω (-άτω A)*	*A*	*καταβαινέτω*
ib.	*ἀπὸ τῆς οἰκίας*		*A ἐκ τῆς οἰκίας*
1485[1]	*ὑμῖν ὅτι*		*A ὑμῖν ἰδοὺ*
ib.[3]	*κατὰ τὸν νόμον*	*A*	*om. τὸν*
ib.[6]	*τὸν θεῖον*	*A*	*τοῦ θείου*
ib.[18]	*ὑπάρξουσιν*	*A*	*ὑπάρξωσι*

On voit que *A* témoigne presque aussi souvent en faveur de *a* qu'en faveur de *b*. Quant à V^2, on ne peut guère douter, si l'on considère leurs fautes communes — *ἰσμαὴλ δν* pour *ἰσμαήλον*, *ἰουδαῖος* pour *ἰδουμαῖος*, *λαοὶ* pour *ἄλλοι* —, qu'il soit une copie de V^1.

De *a* se distingue un groupement secondaire *a'* :

	F^1N	*a'* (MW)
1469[31]	*προσαγορευομένην*	*πάλαι προσαγορευομένην*
ib.[33]	*προσήνεγκαν*	*προσήνεγκα*
ib.[45]	*χρόνον*	*χρόνῳ*
1472[12]	*ἔτυχον*	*ἔτυχεν*
ib.[25]	*ἀπαλείψασθαι*	*ἀπαλεῖψαι*
ib.[34]	*αὐτός ἐστιν*	*ἐστιν αὐτὸς*
ib.[38]	*ιε*	*δὲ*
ib.[40]	*τῆς αἰωνίου ζωῆς*	*[τῆς] ζωῆς αἰωνίου*

	F[1]*N*	*α'* (*MW*)
1473[5]	*τίς δὲ*	*τίς δαὶ*
ib.[15]	*ναζαρὲτ ὡς*	*ναζαρὲθ ὃς*
ib.[24]	*φημι*	*om.*
ib.	*ἅγια*	*ἅγιος*
ib.[43]	*ἀπὸ*	*ὑπὸ*
1476[18]	*προθυμίᾳ καὶ*	*om. καὶ*
ib.[19]	*αὐτῶν*	*αὐιὸν*
1477[25]	*αὐιὸν ιὸν*	*om. τὸν*
ib.[44]	*ἱερατεύειν*	*ἱερεύειν*
ib.[45]	*ἐκεῖνον*	*ἐκείνου*
ib.[48]	*οὔτε*	*οὐδὲ*
1480[5]	*γαλέριος*	*βαλλέριος*
ib.[7]	*βαφῖ*	*βαφεῖ*
ib.[8]	*τὸν ἀνάνου*	*τὸν τοῦ ἀνάνου*
ib.[25]	*τὴν ..... ἐπάνθουσαν χάριν*	*ἡ ..... ἐπάνθουσα χάρις*
1481[4]	*διαφθερεῖ*	*διαφθαρεῖ*
ib.[18]	*ἀφανισμὸς*	*ἀφανισμοῖς*
ib.[29]	*ἐπὶ τούτοις καὶ ἐπὶ*	*om. ἐπὶ τούτοις*
ib.[46]	*διείργειο*	*διεῖργεν*
ib.[50]	*παραθέουσα*	*παραδρεύουσα* (*sic*)
1484[36]	*εἰκόνες*	*εἰκόνα*
ib.[51]	*ἐρχομένους*	*ἀπεσταλμένους*

L'accord de *MW* sur les mêmes fautes (*προσήνεγκα* pour *προσήνεγκαν* — *ἔτυχεν* pour *ἔτυχον* — *δαὶ* pour *δὲ* — *ὃς* pour *ὡς* — *αὐτὸν* pour *αὐτῶν* — *ἱερεύειν* pour *ἱερατεύειν* etc.) prouve que ces deux manuscrits, si l'un ne dépend pas de l'autre, sont du moins les copies d'un même archétype faites à la même époque, et peut-être — la ressemblance des deux écritures invite à le croire — de la même main.

2° *Les fragments.* — J'ai consulté quatre recueils de fragments: $F^2F^3F^4$ et Georges le Moine. Les trois premiers appartiennent au groupe *a*:

	a			*b*
1469[44]	ἔτι	F^3	F^4	ἔτει
1473[5]	[ἐστιν]	F^2	F^4	ἐστιν
ib.[6]	⟨οἱ⟩ἰουδαῖοι		F^4	*om.* οἱ
ib.[10]	[κύριος]	F^2	F^4	κύριος
1473[35]	[οὖν]	F^2		οὖν
ib.[39]	ἡ τοῦ ναοῦ οἰκοδομία	F^2	F^4	τοῦ ναοῦ ἡ οἰκοδομὴ
ib.[43]	υἱέος κύρου (-έως F^1b')	F^2		κύρου υἱέως
1476[11]	[τοῦ ξέρξου]	F^2	F^4	τοῦ ξέρξου
ib.[13]	ἀναλαβὼν		F^4	λαβὼν
ib.[35]	ὃν ⟨ἄνω⟩		F^3 F^4	*om.* ἄνω
ib.[40]	ἀνθρώπινον		F^4	ἀνθρώπειον
ib.[42]	πρωτότοκος ⟨ἐν πολλοῖς ἀδελφοῖς καὶ ὡς πρωτότοκος⟩ ἐκ τῶν νεκρῶν		F^4	πρωτότοκος ἐκ τῶν νεκρῶν
ib.[45]	[χριστὸν]		F^4	χρισιὸν
ib.[46]	χριστοῦ		F^4	αὐτοῦ
ib.[49]	παραθήσομεν	F^3		παραθήσωμεν
ib.[50]	μὲν [τοῦ]	F^3		μὲν τοῦ
ib.[52]	ἀνεγείρειν	F^3		ἀνεγεῖραι
1477[2]	τὴν [τῶν] περσῶν	F^3		τὴν τῶν περσῶν
ib.[13]	ταῦτα δὲ	F^3		ταῦτα ὁμοῦ
ib.[47]	ἐποίουν τὰς διαδοχὰς	F^2	F^4	ἐποιοῦντο διαδοχὰς
1480[34]	[τὰς ἑπτὰ]	F^2		τὰς ἑπτὰ
ib.[39]	σαφές	F^2		σαφέστερον
1481[9]	ἐσομένοις		F^3 F^4	ἐρχομένοις
ib.[16]	[πᾶσαν]		F^3 F^4	πᾶσαν
ib.[44]	[ἀπὸ] ἄνωθεν		F^3 F^4	ἀπὸ ἄνωθεν
ib.	τὰ πάλαι ἀθέατα θεωρητὰ		F^3 F^4	τὰ πάλαι ἀθεωρητὰ ... θεωρητὰ

	a		*b*
1481[46]	*τὸ καταπέτασμα*	F^3 F^4	*τῷ καταπετάσματι*
1484[32]	[*φησι*]	F^3 F^4	*φησι*
ib.[33]	[*τῆς*] *ἐρημώσεως*	F^3 F^4	*τῆς ἐρημώσεως*
ib.[39]	*βασιλείους*	F^3 F^4	*βασιλικὰς*

A l'intérieur même du groupe, *a* ils s'accordent avec NF^1 plutôt qu'avec *α′* :

	NF^1		*α′*
1469[45]	*χρόνον*	F^3 F^4	*χρόνῳ*
1472[25]	*ἀπαλείψασθαι*	F^2	*ἀπαλεῖψαι*
1473[43]	*ἀπὸ*	F^2	*ὑπὸ*
1476[12]	[*ὁ*] *νεεμίας*	F^2 F^4	*ὁ νεεμίας*
1477[45]	*ἐκεῖνον*	F^4	*ἐκείνου*
ib.[48]	*οὔτε*	F^2 F^4	*οὐδὲ*
1480[25]	*τὴν ... ἐπανθοῦσαν χάριν*	F^2 F^4	*ἡ ... ἐπανθοῦσα χάρις*
1481[18]	*ἀφανισμὸς*	F^3	*ἀφανισμοῖς*
ib.[46]	*διείργετο*	F^3 F^4	*διεῖργεν*
ib.[50]	*παραθέουσα*	F^3 F^4	*παραδρεύουσα*

Il faut donc compter comme témoins de la même tradition le ms. de Venise et les quatre textes florentins.

Quant à Georges le Moine, on ne peut dire avec certitude à quelle tradition ses citations se rattachent. Il semble avoir traité son texte avec une certaine liberté. Deux leçons toutefois invitent à le rapprocher soit de *A* soit de *b* :

1484[39] *βασιλικὰς* et non *βασιλείους*.

1480[35] *τὰς ἑπτὰ πλησιαζούσας* (leçon de *BFHN* plutôt que *ἑπταπλασιαζούσας*, leçon adoptée par l'éd.) et non *πολλαπλασιαζούσας* (cf. p. 200).

Reste enfin Zonaras. Il ne cite pas, à proprement parler, Théodoret: et il lui emprunte ses idées plutôt que sa forme. De quel type était son manuscrit, on ne saurait le dire: 1476^{39} *ἀνθρώπινον* le classe en *a*; mais 1484^{39} *βασιλικὰς* le classe en *b*: de fait il ne se range ni d'un côté ni de l'autre. Quoi qu'il en soit, son témoignage n'est pas à négliger, car il a conservé 1481^{29}, probablement sous sa forme authentique, un membre de phrase qui ne se retrouve, et encore sous une forme un peu altérée, que dans les deux manuscrits NF^1: *καὶ ἐπὶ τούτοις ...* (NF^1 *ἐπὶ τούτοις καὶ*).

Tel est donc le classement auquel nous arrivons:

d'un côté *b*, les deux textes du Vatican (V^1 et V^2) dont le second doit être une copie du premier.

de l'autre *a*, sept textes qui se divisent en cinq et deux:

1° le *Nanianus* de Venise (*N*) et les trois *Plutei* de Florence dont l'un contient deux fois le texte ($F^1F^2F^3F^4$);

2° *a'*, les deux mss. jumeaux de Munich (*M*) et de Vienne (*W*).

entre les deux trois textes qui tiennent de l'une et l'autre classe, l'*Angelicus* de Rome (*A*), Georges le Moine (*G*) et Zonaras (*Z*).

III

L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Il n'est pas aisé de choisir entre ces textes celui qui doit être à la base de l'édition; car il n'y a pas de raison décisive d'en préférer aucun aux autres. Cependant l'on peut d'abord écarter les manuscrits de date récente, qui ne semblent pas reproduire une tradition ancienne, *a'* et *b*. *a'* est un texte révisé: il substitue 1473^{48} *ἐξάλειψιν*, mot connu, à *ἀπάλειψιν* (F^1) *ἀπαλίψην* (V^1) *ἀπαλείφειν* (*N*) *ἀπαλείφην* (AF^2F^4) *ἀπαλοίφην* (V^2) mots rares ou altérés, qu'on est en droit corriger, mais seulement quant à la finale; — il lit 1480^{24} .. *ἐν αἷς, φησιν, ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα*

τουτέστιν ἡ τοῖς ἀρχιερεῦσιν ἐπανθοῦσα χάρις, alors que tous les autres témoins lisent *τὴν ... ἐπανθοῦσαν χάριν*. Cet accusatif ne se comprend pas, et *a'* y a substitué un nominatif qui s'accordât avec le commencement de la proposition: *ἐν αἷς, φησίν, ἐξολοθρευθήσεται χρῖσμα*; mais la correction est violente, et ne semble pas heureuse. Peut-être la vraie leçon est-elle à tirer de Georges le Moine, et faut-il restituer *ἐν αἷς φησιν ἐξολοξρευθήσεσθαι χρῖσμα, τουτέστιν τὴν τοῖς ἀρχιερεῦσιν ἐπανθοῦσαν χάριν*.— *a'* lit 1481[49] *ὡς ἀπέστη τῶν ἔνδον ἡ παραδρεύουσα χάρις*. *παραδρεύουσα* est un barbarisme qu'il faut, pour comprendre la phrase, corriger en *παρεδρεύουσα*: à la mort du Christ, le voile du temple se déchira, révélant le secret du saint des saints, et montrant par là que s'en échappait la grâce qui *résidait auprès* des objets sacrés. Mais les autres textes, au lieu de *παραδρεύουσα* lisent soit *παραθέουσα* (*NF*[1]*F*[3]*F*[4]), soit *ἐπανθοῦσα* (*Ab*). *παραθέουσα* ne se comprend pas; *ἐπανθοῦσα* est, des trois mots, le plus satisfaisant: il désigne la grâce comme une fleur qui s'épanouissait sur les objets sacrés. Il se retrouve d'ailleurs plus haut, 1480[25] *τῆν τοῖς ἀρχιερεῦσιν ἐπανθοῦσαν χάριν*. Mais il est si clair à entendre, qu'on s'explique mal comment il se serait altéré en *παραθέουσα* et *παραδρεύουσα*. Je croirais volontiers que Théodoret avait écrit *παρανθοῦσα*: la grâce *flétrie* se retirait du saint des saints. D'un côté l'abréviation de *παρα* aura été lue *ἐπ*, d'où la leçon de *Ab*; de l'autre le mot, peu connu, aura été corrigé en *παραθέουσα* et *παραδρεύουσα*.

b est rendu suspect par des citations de Daniel qui ne se retrouvent sous la même forme ni dans les autres textes, ni dans les manuscrits des prophètes qui conservent la recension d'Antioche: 1473[33] *καὶ τοῦ οἰκοδομηθῆναι* et 1476[25] *καὶ ἀνοικοδομηθῆναι*, au lieu de *καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι* (Da. 9[25]); 1480[40] *ἐγκαινωθήσονται*, au lieu de *ἐγκενωθήσονται* (Da. 9[26]).

Ces textes écartés, restent en présence d'un côté *A*, de l'autre NF^1. *A* est daté du mois de mars 1026; *N* ne semble guère moins ancien, et il est soutenu par $F^2F^3F^4$ qui sont eux aussi du XI^e^ s. Si donc on considère le nombre des témoins, c'est la tradition de *N* qui l'emporte sur celle de *A*. Il faut ajouter que *A* offre un certain nombre de leçons qui ne se retrouvent dans aucun autre texte, pas même dans *b*, et qu'il n'est aucune raison de préférer à l'accord des autres manuscrits.

	A	*ceteri*
1469[19]	παραδεδώκασιν	ἐκδεδώκασιν
1472[21]	δωρήσασθαι	δωρεῖσθαι
1473[7]	μανθανέτωσαν	μαθέτωσαν
ib.[11]	ἀδικίαν	ἀνομίαν
ib.[26]	σφραγίζεται	σφραγίζει
1476[7]	ἵψατο	ἤρξατο
ib.[8]	ἀριθμεῖν ⟨ἐκεῖθεν ἀναποδίσομεν⟩ ἐπὶ	ἀριθμεῖν ἐπὶ
1477[9]	ιω̄ ⟨ὁ τῆς χάριτος πρόδρομος καὶ μάρτυς τῆς ἀληθείας⟩ ὁ βαπτιστὴς	ιω̄ ὁ βαπτιστὴς
ib.[15]	παρ' ἑβραίοις	ἑβραικὰ
1480[7]	βαφέως	βαφῖ ou βαφεῖ
ib.[27]	ἐκαλοῦντο	ὠνομάζοντο
1485[10]	τῆς αὐτοῦ ἀγαθότητος μεθ' οὗ τῷ πατρὶ δόξα σὺν τῷ ἁγίῳ πνι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.	τοῦ κῡ ἡμῶν ἰησοῦ χῡ μεθ' οὗ τῷ πατρὶ δόξα σὺν τῷ ἁγίῳ πνῑ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

On pourrait cependant invoquer à l'appui de *A* qu'il donne parfois les citations sous une forme plus exacte que les autres manuscrits: 1480[4], par exemple, dans la citation de Josèphe,

Ant. iud. XX 10[5], il lit comme l'édition de Josèphe *παραλαβόντες*, et non *παρειληφότες*, comme les autres manuscrits. Soit; seulement il faut remarquer que Théodoret n'emprunte pas sa citation directement à Josèphe, mais à la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe, comme l'atteste la glose qui manque dans Josèphe : *οὗτοι δὲ ἦσαν οἱ καλούμενοι μακκαβαῖοι.* Or Eusèbe lit (p. 385[5] de l'éd. Heikel) *παρειληφότες*, comme tous les manuscrits de Théodoret, sauf *A*. On est donc fondé à croire que c'est *A* qui a été indûment corrigé sur un manuscrit de Josèphe.

Je signale enfin une dernière retouche, commune à *A a' b* : 1469[44] *Ab* lisent : *ἐπειδὴ γὰρ ἑβδομηκονταέτει (-έτη a' V²) χρόνῳ τὴν αἰχμαλωσίαν αὐτῶν περιώρισεν, ἑπτάκις εἰς ἑαυτὸν τοῦτον ἀνελίξας τὸν χρόνον, τὴν κατὰ νόμον πολιτείαν περιορίζει.* La phrase est sans difficulté : « après avoir borné la captivité à une durée de 70 ans, en multipliant cette durée par sept il donne un terme au régime de la Loi ». Mais $NF^1F^3F^4$ ont une autre leçon : *ἑβδομηκονταέτη χρόνον*, qui s'explique moins aisément; elle s'explique cependant, avec le double accusatif : « après avoir déterminé la captivité comme durée de 70 ans ... ». La construction étant assez insolite, il y a lieu de penser qu'elle est primitive, et que la leçon *ἑβδομηκονταέτει χρόνῳ* est une correction.

C'est pourquoi, à moins que l'examen de l'ensemble du texte ne fasse découvrir des raisons décisives de préférer *A* ou *b*, il semble prudent d'établir l'édition sur la tradition *a* non retouchée, c'est-à-dire sur NF^1 textes suivis, et $F^2F^3F^4$ textes fragmentaires. On publiera donc ici le texte de *N*, en le corrigeant, s'il y a lieu, d'après les mss. de la même classe, et — mais seulement en cas de nécessité — d'après ceux des autres groupes.

Le texte suivant donc, à moins d'indications contraires, est celui de *N*.

L'accord de tous les mss. contre *N* est désigné par *cet.*

Les leçons de x ne sont notées que dans les cas où il se distingue de V^2;

les leçons de *Z*, que dans les cas où l'on peut atteindre derrière le texte de Zonaras, celui de Théodoret;

les variantes orthographiques, que dans les cas où elles intéressent le classement des mss.

On avertit ici, une fois pour toutes, que V^1a' ont généralement le *ν ἐφελκυστικὸν*, même devant consonne.

TABLEAU DES SIGLES.

Ven. Marc. Nan. 26	N	
Flor. Laur. Plut. XI 3	F^1	
» Plut. XI 4	F^2	
» *id.*	F^3	*a*
» Plut. V 9	F^4	
Monac. gr. 117	M	*a'*
Vindob. Theol. gr. 120 (*Lambecius*)	W	
Rom. Angel. gr. 76 (A. 1. 19)	A	
» Vat. gr. 675 (*première main*)	V^1	*b*
(*seconde main*)	$V^{1'}$	
» » gr. 621	V^2	
Source supposée du texte de Sirmond	x	
Georges le Moine, *Chronicon* [1], ed. K. de Boor, Leipzig, 1904	G	
Zonaras, *Annales*, ed. M. Pinder (Corp. Byz. Bonn., 1841)	Z	

[1] *G* suivi d'une lettre entre parenthèses renvoie au ms. désigné par cette lettre dans l'éd. K. de Boor: *G*(*V*), par ex. se lit *Vind. Hist. graec 40* de Georges le Moine.

ⲉⲃⲗⲟⲙⲏⲕⲟⲛⲧⲁ [1] ⲉⲃⲗⲟⲙⲁⲇⲉⲥ ⲥⲩⲛⲉⲧⲙⲏⲑⲏⲥⲁⲛ ⲉⲡⲓ ⲧⲟⲛ ⲗⲁⲟⲛ ⲥⲟⲩ ⲕⲁⲓ ⲉⲡⲓ ⲧⲏⲛ ⲡⲟⲗⲓⲛ ⲧⲏⲛ ⲁⲅⲓⲁⲛ ⲥⲟⲩ, ⲉⲱⲥ ⲧⲟⲩ ⲡⲁⲗⲁⲓⲱⲑⲏⲛⲁⲓ ⲧⲟ ⲡⲁⲣⲁⲡⲧⲱⲙⲁ, ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲧⲉⲗⲉⲥⲑⲏⲛⲁⲓ ⲁⲙⲁⲣⲧⲓⲁⲛ, ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥⲁⲓ ⲁⲙⲁⲣⲧⲓⲁⲛ, ⲕⲁⲓ ⟨ⲧⲟⲩ ⲁⲡⲁⲗⲉⲓⲯⲁⲥⲑⲁⲓ ⲁⲛⲟⲙⲓⲁⲥ, ⲕⲁⲓ⟩ ⲧⲟⲩ ⲉⲝⲓⲗⲁⲥⲁⲥⲑⲁⲓ ⲁⲇⲓⲕⲓⲁⲛ ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲁⲅⲁⲅⲉⲓⲛ ⲇⲓⲕⲁⲓⲟⲥⲩⲛⲏⲛ ⲁⲓⲱⲛⲓⲟⲛ, ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥⲁⲓ ⲟⲣⲁⲥⲓⲛ ⲕⲁⲓ ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲛ, ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲭⲣⲓⲥⲁⲓ ⲁⲅⲓⲟⲛ ⲁⲅⲓⲱⲛ. *πρὸ τῶν ἄλλων ἁπάντων ἐπισημήνασθαι δεῖ, ὅτι, τοῦ προφήτου ἐν τῇ προσευχῇ λέγοντος τῷ θεῷ περί τε τοῦ λαοῦ καὶ τῆς ἱερουσαλήμ· ὁ λαός σου καὶ ἡ πόλις σου, καὶ τὸ ὄρος τὸ ἅγιόν σου, ἀντιστρέφων ὁ θεὸς λέγει τῷ δανιήλ· ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν ἁγίαν σου* [2] | *ὥσπερ οὐκ ἀξιῶν τὸν λαὸν ἑαυτοῦ καλεῖν τὸν πάλαι αὐτοῦ ὠνομασμένον* | *λαόν, οὔτε μὴν τὴν πόλιν τὴν ὡσαύτως αὐτοῦ προσαγορευομένην. τοῦτο δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ μεγάλου πεποίηκε*

Da. 9[24]

Da. 9[16.19]

inc. F^2F^4

des. F^2F^4

---

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a′* (*MW*) *A* *b* (Γ[1]Γ[2]) *x* *Z*

1 *ἑβδομήκοντα* ⟨*γὰρ*⟩ *A* — *συνετμήθησαν*] *συνετελέσθησαν b* — **4** *τελειωθῆναι A* — **5** *σφρ. ἁμαρτίαν*] *σφρ. ἁμαρτίας b, σφρ.* ⟨*τὴν*⟩ *ἁμαρτίαν Z* — *τοῦ ἀπαλείψασθαι ἀνομίας καὶ*] *om.* par tous les mss., rétabli d'après la citation p. 173[19]; p. ê. faudrait-il lire avec *Aba′ ἀπαλεῖψαι ἀνομίας* — **6** *ἀδικίας A*, corrigé en *ἀδικίαν* Γ[1] — **8** [*καὶ*] *τοῦ χρῖσαι b* — **9** *ἐπισημείνασθαι N* — **10** *τῷ θεῷ λέγοντος b* — **11** *περὶ* [*τε*] *A* — *λαοῦ*] *θεοῦ F*[2]*x* **12** [*ὄρος τὸ*] *b* — **16** *αὐτοῦ* ⟨*πάλαι*⟩ *a′* Γ[1]Γ[2]

---

[1] On s'excuse d'être obligé, faute d'onciale grecque, de donner les lemmes en caractères coptes.

[2] Eusèbe, *Dem. ev. VIII*, 2[10] (ed. Heikel, p. 368[27]).

μωυσέως. ἡνίκα γὰρ τὸν μόσχον τεκτηνάμενοι τὸ θεῖον αὐτῷ προσήνεγκαν σεβας, ἔφη πρὸς τὸν προφήτην ὁ θεός·

Ex. 32[7] σπεῦσον. κατάβηθι τάχος ἐντεῦθεν· ἠνόμησε γὰρ ὁ λαός σου ὃν ἐξήγαγες ἐξ αἰγύπτου. φησὶ τοίνυν

inc. F^2 ὁ θεὸς πρὸς αὐτὸν | διὰ τοῦ ἀρχαγγέλου, ὅτι τὴν δέησίν σου δεξάμενος, καὶ οἰκοδομηθῆναι τὴν ἱερουσαλὴμ συγχωρήσω, καὶ τὸν λαόν σου τῆς ἐπανόδου τυχεῖν κελεύσω. μετὰ δὲ τὴν τῆς ἱερουσαλὴμ οἰκοδομίαν διαρκέσουσι τετρακόσια ἐνενήκοντα ἔτη κατὰ νόμον πολιτευόμενοι· τοσοῦτον γὰρ αἱ ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες ποιοῦσι χρόνον, ἡμέρας ἑκάσης εἰς ἐνιαυτὸν λαμβανο-

des. F^2, *inc.* F^3F^4 μένης | . ἐπειδὴ γὰρ ἑβδομήκοντα ἔτη χρόνον τὴν αἰχμαλωσίαν αὐτῶν περιώρισεν, ἑπτάκις εἰς ἑαυτὸν τοῦτον ἀνελίξας τὸν χρόνον τὴν κατὰ νόμον πολιτείαν περιορίζει.

ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν, ἀντὶ τοῦ ἐδοκιμάσθησαν καὶ ἐκρίθησαν, οὕτω [1] γάρ τινες τῶν

des. F^4 ἑρμηνευτῶν ἐκδεδώκασιν | . ἐπὶ τὸν λαόν σου καὶ ἐπὶ

inc. F^4 τὴν πόλιν τὴν ἁγίαν σου. | ἕως τοῦ παλαιωθῆναι τὸ παράπτωμα καὶ τοῦ τελεσθῆναι ἁμαρτίαν, ἀντὶ τοῦ ἕως ἂν αὐξηθῇ αὐτῶν τὸ δυσσεβὲς τόλμημα. καὶ τέλος

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) *a′* (MW) *A* *b* (V^1V^2) *x* *Z*

1 μωισέος N — **2** προσήνεγκα *a′* — ἔφη ⟨τοίννν⟩ *b* — ⟨τὸ⟩ τάχος $AV^1a′$, τῷ τάχει, corrigé en τὸ τάχος V^2 — **3** ἠνομησεν *b* — **4** ὃν] οὓς *cet.* — ἐκ ⟨τῆς⟩ αἰγύπτου *A* (τῆς p. ê. à corriger en γῆς) — φησὶν *b* — **5** πρὸς αὐτὸν ὁ θεὸς $F^1a′$ — *inc.* F^2 διὰ τοῦ ἀρχ. ⟨φησὶν ὁ θεὸς τῷ δανιὴλ⟩ — **8** διαρκέσουσι⟨ν ἐπὶ⟩ *cet.* (ἐπὶ] ἔτη F^2) — τετρακόσια ⟨καὶ⟩ *Ab* — -ἔτη χρόνῳ *a′V*^{2} -ἔτει χρόνῳ AV^1 — **12** ἀναλήξας NF^4 -ιξας F^3 — **15** οὕτως F^3F^4 — **17** σου τὴν ἁγίαν F^3b — *inv.* F^4 ⟨τινὲς τῶν ἑρμηνευτῶν οὕτως ἐξέδωκαν⟩ ἕως τοῦ — **18** ⟨τὴν⟩ ἁμαρτίαν *Z* — **19** τὸ δυσσεβὲς αὐτῶν *A* —

---

[1] οὕτω ne se réfère qu'à *ἐκρίθησαν*, qui est en effet le texte de O′ (*Chisianus R. VII 45*). *ἐδοκιμάσθησαν* est une explication de Théodoret, comme plus loin *ἕως ἂν αὐξήθῃ* etc. *Z*, au lieu de *ἐδοκιμάσθησαν* donne *ὡρίσθησαν* (p. 238[9]).

λάβῃ ἡ ἁμαρτία [1]. λέγει δὲ ἁμαρτίαν τελειουμένην καὶ παράπτωμα παλαιούμενον, εἶτ' οὖν αὐξανόμενον καὶ εἰς ἔσχατον ἀφικνούμενον τὸν κατὰ τοῦ κυρίου τολμηθέντα σταυρόν | . πρὸ *des.* F^3F^4
μὲν γὰρ τούτου μυρία τετολμηκότες κακά, ἔδοσαν μὲν δίκας, καὶ ἔτισαν τιμωρίας ὑπὲρ ὧν ἐπλημμέλησαν, ἀλλὰ πάλιν συγγνώμης ἀπολαύσαντες φιλανθρωπίας ἠξιώθησαν· μετὰ δὲ τὴν καὶ τοῦ δεσπότου μανίαν, καὶ τὸν τολμηθέντα σταυρὸν οὐδεμίας ἔτυχον ἀνακλήσεως, ὡς αὐτὰ βοᾷ τὰ πράγματα· ἀλλὰ πλειόνων ἢ τεσσαράκοντα καὶ τετρακοσίων διαδραμόντων ἐνιαυτῶν σποράδες μεμενήκασι, καὶ τῆς οἰκουμένης μέτοικοι. διὰ τοῦτό φησι τῷ μακαρίῳ δανιὴλ ὁ ἅγιος ἀρχάγγελος· ἑβδομήκοντα ἑβδομάδες συνετμήθησαν ἐπὶ τὸν λαόν σου καὶ ἐπὶ τὴν πόλιν τὴν ἁγίαν σου, ἕως τοῦ παλαιωθῆναι τὸ παράπτωμα καὶ τοῦ τελεσθῆναι ἁμαρτίαν.

καὶ | ἐπειδὴ ἤμελλεν ὁ δεσπότης χρισιὸς τοῖς εἰς αὐτὸν *inc.* F^2F^4
πιστεύουσι τῶν ἁμαρτημάτων δωρεῖσθαι τὴν ἄφεσιν. — ὡς καὶ ὁ μακάριος ἰωάννης ἐβόα λέγων· ἰδὲ ὁ ἀμνὸς τοῦ θεοῦ ὁ Io. 1^{29}
αἴρων τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου, [2] — εἰκότως ἐπήγαγε· καὶ τοῦ σφραγίσαι ἁμαρτίας, καὶ τοῦ ἀπαλείψασθαι ἀνομίας, καὶ τοῦ ἐξιλάσασθαι ἀδικίας.
ἀπήλειψε μὲν γὰρ τὰς ἀνομίας τῶν εἰς αὐτὸν πεπιστευκότων, ἐξάλειψας τὸ καθ' ἡμῶν χειρόγραφον, ἧ φησιν ὁ Col. 2^{14}
μακάριος παῦλος. ἐσφράγισε δὲ τὰς ἁμαρτίας, παύσας μὲν τὴν

---

a (*NF*^{1}*F*^{2}*F*^{3}*F*^{4}) *a'* (*MW*) *A* *b* (*V*^{1}*V*^{2}) *s* *Z*

2 *παλαιούμενον*] *τελειούμενον A* — *εἶτ οὖν*] *ἤ γουν A* — **3** *κατὰ* corrigé de *μετὰ W* — *πρὸ*] *πρῶτον N* — **4** *δίκην*, suscrit *V*^{2} — **8** *ἔτυχεν a'* — **9** *ἐνιαυτῶν*] *ἐτῶν Ab* — **11** [*ἅγιος*] *A* — **15** *ἔμελλεν cet.* — **16** *δωρήσασθαι A* — **19** *ἁμαρτίαν A*, *ἁμαρτ*/ *F*^{4} — *τοῦ ἀπαλεῖψαι ἀνομίας Aba'*, [*τοῦ*] *ἀπαλεῖψαι* ⟨*τὰς*⟩ *ἀνομίας F*^{4} — **23** *δὲ*] *μὲν A* — *παύσας* [*μὲν*] *A*

---

[1] *Dem. ev. VIII* 2^{19} (p. 370^{11}).
[2] *Dem. ev. VIII.* 2^{23} (p. 371^{7}).

καὶ νόμοι πολιτείαν, τὴν δὲ τοῦ πνεύματος δωρησάμενος χάριν, ὑφ' ἧς βοηθούμενοι περιγίνονται τῶν παθῶν οἱ πνευματικῶς πολιτευόμενοι. οἷς προστέθεικε· καὶ τοῦ ἀγαγεῖν δικαιοσύνην αἰώνιον. δικαιοσύνη δὲ αἰώνιος κυρίως μὲν αὐτός ἐστιν ὁ δεσπότης χριστός [1]. περὶ γὰρ αὐτοῦ φησιν ὁ μακάριος παῦλος· ἐδόθη ἡμῖν σοφία ἀπὸ θεοῦ, δικαιοσύνη τε, καὶ ἁγιασμός, καὶ ἀπολύτρωσις | [2]. καὶ περὶ τοῦ εὐαγγελίου τε ῥωμαίοις ἐπιστέλλων, ἔφη ὅτι δικαιοσύνη θεοῦ ἐν αὐτῷ ἀποκαλύπτεται [3]. ἐπειδὴ δὲ φιλοτιμίᾳ χρησάμενος, καὶ τὴν πρόξενον τῆς αἰωνίου ζωῆς δικαιοσύνην τοῖς εἰς αὐτὸν πιστεύουσιν ἐχαρίσατο, ἣν καὶ αἰτεῖν προσευχομένους παρεκελεύσατο· αἰτεῖτε, λέγων, τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ καὶ τὴν δικαιοσύνην αὐτοῦ, ἀναγκαίως εἶπεν ὁ ἅγιος γαβριήλ· καὶ τοῦ ἀγαγεῖν δικαιοσύνην αἰώνιον. προστέθεικε δὲ· καὶ τοῦ σφραγίσαι ὅρασιν καὶ προφήτην. τουτέστι δοῦναι μὲν τέλος ἁπάσαις ταῖς προφητείαις· τέλος γὰρ νόμου χριστὸς εἰς δικαιοσύνην παντὶ τῷ πιστεύοντι· [4] παῦσαι δὲ λοιπὸν τὴν προφητικὴν χάριν ἀπὸ τοῦ ἰουδαίων ἔθνους | . εἰ γὰρ μὴ ἐπιφανὴς ὁ δεσπότης χριστὸς πεποίηκέ τε καὶ πέπονθεν ἅπερ οἱ προφῆται προεῖπον, οὐκ ἂν ἐδείχθη τῶν προφητῶν ἡ ἀλήθεια.

1 Cor. 1[30] *des.* F^2F^4

Rom. 1[17] Mt. 6[33] *inc.* F^2F^4

Rom. 10[4] *des.* F^4

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) *a'* (MW) *A* *b* (V^1V^2) *x* *Z*

4 [μὲν] F^3b — **5** ἐστιν αὐτὸς *Aa'b* — περὶ] πρὸ V^1, περὶ V^{1r} — **8** τε] δὲ *Aa'b* — **9** [δὲ] *b* — **10** [τῆς] ζωῆς αἰωνίου *a'* — **11** πιστεύουσιν] πεπιστευκόσιν *b* — **14** εἶπεν corrigé de εἰπεῖν V^1 — ἄγειν *N* — **15** [καὶ] τοῦ σφρ- *Ab* — **16** ⟨τοῦ⟩ δοῦναι $F^4a'Ab$ — [μὲν] F^2 — [ἁ]πάσαις *A* — **19** ἐπιφανὴς] ἐφάνη *N* — **20** τε]τι *b*

---

[1] *Dem. ev. VIII.* 2^{26} (p. 371^{20}).
[2] *Dem. ev. VIII,* $2^{24\text{-}26}$ (p. $371^{11\text{-}21}$)
[3] *Dem. ev. VIII.* 2^{28} (p. 371^{31}).
[4] *Dem ev. VIII.* 2^{33} (p. 372^{22}).

| πληροῖ τοίνυν καὶ οἱονεὶ σφραγίζει καὶ βεβαιοῖ τὰ ὑπὸ τῶν προφητῶν προρρηθέντα ποιῶν ἅπαντα, καὶ πάσχων ἃ ὑπ' ἐκείνων χρησμοδοτηθέντα | . τούτοις πάλιν προστέθεικε· καὶ τοῦ χρίσαι ἅγιον ἁγίων. | τίς δὲ οὗτος ὁ τῶν ἁγίων ἅγιος:[1] εἰπάτωσαν οἱ Ἰουδαῖοι· εἰ δὲ ἀγνοοῦσι, παρ' ἡμῶν μαθέτωσαν ὡς αὐτός ἐστιν ὁ δεσπότης χριστός, διὰ μὲν Ἡσαΐου προλέγων· πνεῦμα κυρίου ἐπ' ἐμέ, οὗ εἵνεκεν ἔχρισέ με[2], ὑπὸ δὲ τοῦ Δαβὶδ μαρτυρούμενος, ὅτι ἠγάπησε δικαιοσύνην, καὶ ἐμίσησεν ἀνομίαν, καὶ διὰ τοῦτο ἐχρίσθη ἐλαίῳ ἀγαλλιάσεως παρὰ τοὺς μετόχους αὐτοῦ | [3]. μαρτυρεῖ δὲ καὶ ὁ μακάριος πέτρος ὁ τῶν ἀποστόλων κορυφαῖος λέγων· Ἰησοῦν τὸν ἀπὸ ναζαρέτ, ὡς ἔχρισεν αὐτὸν ὁ θεὸς πνεύματι ἁγίῳ καὶ δυνάμει, ὃς διῆλθεν εὐεργετῶν καὶ ἰώμενος πάντας τοὺς καταδυναστευομένους ὑπὸ τοῦ διαβόλου, ὅτι ὁ θεὸς ἦν μετ' αὐτοῦ. διδάσκεται τοίνυν ὁ μακάριος Δανιὴλ ὁ προφήτης ὅτι τετρακοσίων ἐτῶν καὶ ἑνενήκοντα χρόνον ἔδοξε παρασχεθῆναι τῇ Ἱερουσαλὴμ εἰς τὸ τῶν θείων συνήθως δωρεῶν ἀπολαύειν, ἕως ἂν ἐκεῖνο τὸ ἀνόσιον καὶ

inc. F^4 — *des.* F^4 — *inc.* F^4 — Is.61[1](Lc.4[18]) — Ps. 44[8] — *des.* F^2F^4 — Act. 10[38]

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a'* (*MW*) *A* *b* (Γ[1]Γ[2]) *x* *Z*

1 πληροῖ [τοίνυν] F^4 — [οἱονεὶ] *b*, οἷον[ει] *A* — [καὶ βεβαιοῖ] F^4 — **3** χρησμῳδηθέντα *cet.* — [πάλιν] προσέθηκεν F^2 — προσιέθεικεν Γ[1]*a'* — **4** χρίσαι ⟨ἔλαιον⟩ *A* — τίς δαὶ *a'* — [δὲ] F^4 — οὗτός ⟨ἐστιν⟩ *b* — **5** εἰπάτωσαν ... αὐτός ἐστιν] ἀλλ' ἢ F^2 — [οἱ] ἰουδαῖοι *Ab* — ἀγνοοῦσιν Γ[1]*a'* — [παρ' ἡμῶν] F^4 — μαθανέτωσαν *A* — **6** αὐτὸς ὁ δεσπότης χριστός ἐστι F^4 — **7** ἔχρισεν Γ[1]*a'* — με ⟨κύριος⟩ *Ab* **8** ἠγάπησεν Γ[1] — **9** ἀνομίαν] ἀδικίαν *A*, corrigé en ἀνομίαν *W* et p. ê. *M* — [καὶ] διὰ F^2F^4 — ἐλέῳ *b*, *mg* ἐλαίῳ Γ[2] — **11** τῶν ἀποστόλων ὁ κορυφαῖος *Ab* — **12** ναζαρὲθ ὃς *a'* — **16** ἐννεν- *N* — τετρακ. καὶ ἐνεν. ἐτῶν *Ab* — **17** χρόνων *N*Γ[1], χρόνος *A* — τὴ⟨ν⟩ ιλημ *N* — **18** τὸ ἀνόσιον ἐκεῖνο *A*

[1] *Dem. ev. VIII*, 2[41] (p. 373[31]).
[2] *Dem. ev. VIII*, 2[42] (p. 374[4]).
[3] *Dem. ev. VIII*, 2[41] (p. 374[1]).

φρικῶδες τολμήσῃ τόλμημα, τὸν κατὰ τοῦ σωτῆρός φημι σταυρόν, ὃς ἅγιος ἁγίων ὀνομαζόμενος, ἅτε δὴ ἁγιωσύνης ὑπάρχων πηγή, χρίεται μὲν καὶ τὸ ἀνθρώπινον τῷ ἁγίῳ πνεύματι, σφραγίζει δὲ καὶ βεβαιοῖ τὰς παλαιὰς προφητείας, πληρῶν ἅπαντα τὰ ὑπ' ἐκείνων προαγορευθέντα. ἄφεσιν δὲ ἁμαρτημάτων τοῖς εἰς αὐτὸν πεπιστευκόσι χαρίζεται.

εἶτα διδάσκει ὁ θεῖος ἀρχάγγελος πόθεν ἄρξασθαι δεῖ τὸν
Da 9[25] *τῶν ἑβδομήκοντα ἑβδομάδων ἀριθμόν·* **ΚΑΙ ΓΝΩΣΗ, φησί, ΚΑΙ ΣΥΝΗΣΕΙΣ ΑΠΟ ΕΞΟΔΟΥ ΛΟΓΩΝ ΤΟΥ ΑΠΟΚΡΙΘΗΝΑΙ ΚΑΙ ΤΟΥ ΟΙΚΟΔΟΜΗΣΑΙ ΙΕΡΟΥΣΑΛΗΜ, ΕΩΣ ΧΡΙΣΤΟΥ ΗΓΟΥΜΕΝΟΥ, ΕΒΔΟΜΑΔΕΣ ΕΠΤΑ ΚΑΙ**
inc. F^2F^4 **ΕΒΔΟΜΑΔΕΣ ΕΞΗΚΟΝΤΑ ΔΥΟ** | *τινὲς μὲν* [1] *ὑπολαμβάνουσι τὴν ἐπὶ κύρου γενομένην τῆς οἰκοδομίας ἀρχὴν ἀρχὴν εἶναι τοῦ τῶν ἑβδομάδων ἀριθμοῦ, τινὲς δὲ* [2] *ἀπὸ ἕκτου ἔτους τῆς βασιλείας δαρείου τοῦ ὑστάσπου τοῦ ἀριθμοῦ ἄρχονται. τηνικαῦτα γὰρ ἡ τοῦ ναοῦ οἰκοδομία τέλος ἔλαβε τὸ προσῆκον, τῶν περιοικῶν διὰ τὴν πρὸς ἰουδαίους δυσμένειαν ἐμποδὼν τῇ*

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) *a'* (MW) *A* *b* ($\Gamma^1\Gamma^2$) *x* *Z*

1 *φρικωδέστατον* Γ^1 — [*φημι*] *a'* — **2** *ἅγιος*] *ἁγια* NF^1 — **3** *ἀνθρώπειον* *Ab* — *σφραγίζεται* *A* — **5** *προσαγορευθέντα* *N*, *προηγορευμένα* *Ab* — **7** *τοῦ ... ἀριθμοῦ* *Ab* (*Ab* font de *τοῦ ἀριθμοῦ* le complément : *à quelle date il faut commencer de compter les semaines*: les autres font de *τὸν ἀριθμὸν* le sujet : *à quelle date doit commencer le comptage des semaines*) — **8** [*ἑβδομάδων*] *N* — *γνώσει φησιν* Γ^1 — **10** *οἰκοδομηθῆναι* *b* — **12** *μὲν* en surcharge F^1 — *μὲν* ⟨*οὖν*⟩ F^4a' — **13** [*ἀρχὴν*] Na' — **15** [*τοῦ*] *ὑστάσπου* Γ^1 — [*τοῦ ἀριθμοῦ ἄρχονται*] F^4 — **16** *ἡ τοῦ ναοῦ οἰκοδομία*] *τοῦ ναοῦ ἡ οἰκοδομὴ* *b*, (*ἡ* en surcharge dans Γ^1) — [*τὸ προσῆκον*] F^4 — **17** *ἐμποδὸν* *N* — [*τῇ οἰκοδοδομία*] F^4

---

[1] *Dem. ev. VIII*, 2[60] (p. 378[14]).

[2] *Dem ev. VIII*, 2[85] (p. 383[1]), où il faut corriger *δευτέρου* en *ἕκτου*, cfr. plus bas, p. 197, sqq.

οἰκοδομίᾳ ἐν τῷ μέσῳ χρόνῳ γεγενημένων, καὶ καμβύσου δὲ τοῦ υἱέος κύρου ὑπὸ τούτων ἐξαπατηθέντος καὶ τὴν οἰκοδομίαν κωλύσαντος. ἀλλ' οὐδὲν τούτων ἔχει τὸ ἀληθές. πρῶτον μὲν γὰρ πλειόνων ἐτῶν ἀριθμός, εἴ τις ἐντεῦθεν ἀριθμῆσαι θελήσειεν, εὑρεθήσεται· ἔπειτα οὐκ ἔστιν εὑρεῖν ἐπ' ἄλλου του ἀπάλειψιν ἁμαρτημάτων γεγενημένην καὶ ἄφεσιν ἀδικημάτων καὶ δικαιοσύνης αἰωνίου δόσιν | , καὶ πλήρωσιν τῶν προφητικῶν θεσπισμάτων, καὶ ἁγίου ἁγίων χρίσιν, | ἢ ἐπὶ μόνου τοῦ δεσπότου χριστοῦ. εἰ δὲ ταῦτα οὕτως ἔχει καὶ συνομολογοῦσιν οἱ τὸν ἀριθμὸν τῶν ἑβδομάδων οὕτω ποιεῖσθαι κελεύοντες, κάτωθεν ἄνω τὰ τετρακόσια καὶ ἐνενήκοντα ἀριθμήτωσαν ἔτη. εἰ γὰρ ἀπὸ τῆς ἐπιφανείας τῆς παρὰ τὸν Ἰορδάνην γεγενημένης, ὁπηνίκα τοῦ κηρύττειν τε καὶ διδάσκειν καὶ θαυματουργεῖν ὁ σωτὴρ καὶ κύριος ἡμῶν ἤρξατο, ἀρξάμενοι τοῦ ἀριθμεῖν ἐπὶ τὰ ἄνω χωρήσομεν, οὐ μόνον οὐ μέχρι κύρου, ἀλλ' οὐδὲ ἕως δαρείου τοῦτον εὑρήσομεν φθάνοντα τὸν ἀριθμόν, ἀλλὰ τῷ εἰκοστῷ ἔτει τῆς ἀρταξέρξου βασιλείας συμπληρούμενον, καθ' ὃν καιρὸν νεεμίας οἰνοχοος ὢν τοῦδε τοῦ βασιλέως, ζῆλον ἀναλαβών, καὶ τὸν θεὸν

des. F^4

inc. F^4

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) a' (MW) A b (V^1V^2) x Z

1 γενομένων F^4 — τοῦ υἱέως κύρου F^1a', τοῦ υἱοῦ κύρου F^4, τοῦ κύρου υἱέος A, τοῦ κύρου υἱέως b — **2** ὑπὸ] ἀπὸ NF^1F^2 — [ἐξ]απατηθέντος F^4 — καταλύσαντος F^4 — **5** ἐπ']ἀπ' V^2 — του] τινος F^2, om. F^4Ab — ἀπάλειψιν d'après F^4, ἀπαλίψην V^1, ἀπαλιίφην AF^2, ἀπαλοίφην V^2, ἀπαλείφειν N, ἐξάλειψιν $a'x$ — **6** γενομένην F^4 — γεγενημένην ⟨ἀνομίαν⟩ N — [καὶ ἄφεσιν . . . **8** καὶ] ἁγίου F^2F^4 — δικαιοσύνην αἰωνίου F^1 — **7** δόσιν ⟨καὶ τὰ ἑξῆς⟩ *et des.* F^4 — **8** χρήσιν N — **9** ταῦθ' οὕτως AF^1F^2a', οὕτως ταῦτα b — [ταῦτα . . . καὶ] F^4 — [καὶ . . . κελεύοντες] F^2 — **10** πεισῆσαι N — [τὰ] b — τετρακόσια ἀριθμεί. τωσαν ἔτη καὶ ἐνενήκοντα A — **11** ἀριθμείθωσαν a' ἀριθμείσθωσαν F^2 — **12** ἐπιβανείας V^2 — **13** [κηρύττειν τε καὶ] F^4 — [τε] A — [τε] A — [τε . . . κύριος] ἡμῶν] F^2 — [καὶ κύριος] A —[καὶ κύριος ἡμῶν] F^4 — **14** ἤρξατο] ἤψατο A — ἤρξατο ⟨ὁ δεσπότης⟩ F^2 — [τοῦ] ἀριθμεῖν F^4 — ἀριθμεῖν ⟨ἐκείθεν ἀναποδίσομεν⟩ x — χωρήσωμεν F^4, χωρήσαιμεν $a'b$, χωρήσαντες A — **16** ἀρταξέρξου ⟨τοῦ ξέρξου⟩ Ab — **17** ⟨ὁ⟩ νεεμίας $Aa'b$ — **18** ὢν] ἂν F^4 — [ζῆλον . . . ροπῆς] F^2 — ζῆλον ⟨θεῖον⟩ F^4 — [ἀνα]λαβὼν Ab — [καὶ τὸν θεὸν ἀντιβολήσας] F^4

ἀντιβολήσας, καὶ τῆς ἄνωθεν ἀπολαύσας ῥοπῆς, ἱκετεύει μὲν τὸν βασιλέα ἐπιτρέψαι αὐτῷ τὴν τῶν περιβόλων τῆς ἱερουσαλὴμ οἰκοδομίαν, τυχὼν δὲ τοῦ βασιλέως εὐμενοῦς καταλαμβάνει μὲν τὴν παιρίδα, σὺν πάσῃ δὲ προθυμίᾳ καὶ τὰ λείποντα τῷ θείῳ ναῷ
des. F^2 προστίθησιν· ἀνίστησι δὲ καὶ τὰ τῆς πόλεως τείχη |, καὶ πύργοις πάντοθεν ὀχυρώσας ἐπιτίθησι τὰς πύλας, καὶ προιρέψας τοὺς ἱερέας ἔρημον οὖσαν τῶν οἰκητόρων τὴν πόλιν πλήρη τῶν
des. F^4 οἰκούντων ποιεῖ |.

τοῦτο καὶ ὁ θεῖος ἀρχάγγελος αἰνιττόμενος ἔφη· καὶ γνώσῃ καὶ συνήσεις ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι καὶ τοῦ οἰκοδομῆσαι ἱερουσαλήμ, ἕως χριστοῦ ἡγουμένου, ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο. **και επιστρεψει και οικο-**
inc. F^3F^4 **δομηθησεται πλατεια και περιτειχος.** | ἀρξάμενος γάρ, φησιν, ἀριθμεῖν ἀπὸ τῆς οἰκοδομίας τῆς πόλεως, ἀπολαβούσης μὲν τὰ οἰκεῖα τείχη, δεξαμένης δὲ πλῆθος οἰκητόρων, ὡς πλατείαν αὐτὴν γενέσθαι διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἐνοικούντων, εὑρήσεις ἕως χριστοῦ ἡγουμένου ἑβδομάδας ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδας ἑξήκοντα δύο. χρισὸν δὲ ἡγούμενον αὐτὸν πάλιν ὠνόμασεν, ὃν ἅνω ἅγιον ἁγίων ἐκάλεσεν, ὡς ὁ μακάριος πέτρος

---

a (*NF*^{1}*F*^{2}*F*^{3}*F*^{4}) *a′* (*MW*) *A* *b* (*V*^{1}*V*^{2}) *x* *Z*

1 ἱκετεύει] ἱκετεύσας [μὲν] F^2 — **2** [ἐπιτρέψαι ... βασιλέως] F^2 — οἰκοδομίας *N* — τοῦ βασιλέως εὐμενοῦς] τῆς αἰτήσεως F^4 εὐμενοῦς τοῦ βασιλέως *b* — εὐμενῶς *N* — καταλαμβάνει [μὲν] NF^2 — **4** [σὺν πάσῃ δὲ προθυμίᾳ] F^2 — [καὶ] τὰ λοίποντα *a′* — προστίθησι νεῶ *cet* — **5** δὲ [καὶ] F^1F^4A*b* — [πύργοις ... ὀχυρώσας] F^4 — **7** οἰκητόρων οὖσαν F^4 — οἰκητώρων *M* — τῶν ⟨ἐν⟩οικούντων *Aa′b*, *om.* F^4 — **11** καὶ [τοῦ] *x* — ἀνοικοδομηθῆναι *b*(-θεῖναι V^1) — **14** πλατεία V^1 — ἀρξάμενος [γὰρ] F^3F^4A — **15** ἀριθμεῖ[ν] *aa′* — **16** μὲν] γὰρ *b* — [οἰκεῖα] F^4 — ⟨τῶν⟩ οἰκητόρων *x* — **17** [αὐτὴν] F^3F^4 — [διὰ ... ἐνοικούντων] F^4 — **18** ⟨καὶ⟩ εὑρήσεις $F^1a′$ — **19** χριστοῦ δὲ ἡγουμένου V^2 — πάλιν αὐτὸν NF^3 — αὐτὸν ... ὠνόμασεν] εἶπεν F^4 — **20** ὠνομα[σεν] *N* — ἅγιον ἁγίων ἄνω *A* — [ἄνω] *b* — ἁγίων ἅγιον F^4 — [ὡς ὁ μακάριος ... θανάτου] F^4 — [ὁ μακάριος ... (p. 179) **4** ἀνθρώπινον ὡς] F^3

ἐν ἰουδαίοις ἔφη δημηγορῶν· τὸν δὲ ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς Act. 3[15]2[24]
ἀπεκτείνατε, ὃν ὁ θεὸς ἤγειρεν ἐκ νεκρῶν, λύσας
τὰς ὠδῖνας τοῦ θανάτου. ἡγούμενος δὲ ἡμῶν ἐστι κατὰ
τὸ ἀνθρώπινον, ὡς πρωτότοκος πάσης κτίσεως, τῆς νέας δηλο- Col. 1[15]
νότι | · εἴ τις γὰρ ἐν χριστῷ, καινὴ κτίσις. καὶ ὡς πρω- 5 *des.* F^3, II Cor. 5[17]
τότοκος ἐν πολλοῖς ἀδελφοῖς καὶ ὡς πρωτότοκος ἐκ τῶν
νεκρῶν ἵνα γένηται, ᾗ φησιν ὁ παῦλος, ἐν πᾶσιν αὐ- Col. 1[18]
τὸς πρωτεύων. τούτου χάριν αὐτὸν καὶ ὁ ἅγιος γαβριὴλ
ἡγούμενον προσηγόρευσεν. ἕως τοίνυν χρισιοῦ ἀπὸ τῆς οἰκοδο-
μίας τῆς ἱερουσαλήμ, ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες 10
ἑξήκοντα δύο | . *des.* F^4

ἵνα δὲ μὴ μάτην ταῦτα ληρεῖν τινες ἡμᾶς ὑπολάβωσι, | *inc.* F^3
φέρε καὶ αὐτῶν τῶν ἐτῶν παραθήσομεν τὸν ἀριθμόν. οὐκοῦν
ἀπὸ μὲν εἰκοσιοῦ ἔτους τῆς βασιλείας ἀρταξέρξου τοῦ ξέρξου
ἐφ' οὗ νεεμίας εἰς τὴν ἱερουσαλὴμ ἀφικόμενος ἀνεγείρειν ἤρξατο 15
τὰ τείχη τῆς πόλεως, ἕως δαρείου τοῦ ἀρσάμου, ὃν ἀλέξανδρος
ὁ μακεδὼν ἀνελὼν τὴν περσῶν κατέλυσεν βασιλείαν, ἔτη ἐστὶ
τέσσαρα καὶ δέκα πρὸς τοῖς ἑκατόν· ἀπὸ δὲ ἑκτου ἔτους ἀλε-
ξάνδρου, ἐν ᾧ δαρεῖος ἀνῃρέθη ἕως γαΐου ἰουλίου καίσαρος αὐτο-
κράτορος πρώτου ῥωμαίων, ἔτη τὰ πάντα τῆς μακεδόνων βασι- 20
λείας διακόσια ὀγδοήκοντα δύο· ἀπὸ δὲ τῆς ἀρχῆς ἰουλίου καί-
σαρος ἕως πεντεκαιδεκάτου τιβερίου καίσαρος, ἡνίκα ἰωάννης

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) *a'* (MW) *A* *b* ($\Gamma^1\Gamma^2$) *x* *Z*

1 *δημιγορῶν* $N\Gamma^1$ — **3** *τοῦ θανάτου τὰς ὠδῖνας b* — ⟨*καὶ*⟩ *κατὰ b* — **4** *ἀνθρώπειον Ab* (*-πιον* Γ^1) — *πρωτότοκον* F^3 — *πάσης* ⟨*τῆς*⟩ F^3F^4 — *δηλονότι τῆς νέας* F^3 — **5** *εἴ τις*] *ἤ τις N* — *γὰρ* ⟨*φησιν*⟩ *Ab* — **6** [*ἐν πολλοῖς ἀδελφοῖς καὶ ὡς πρωτότοκος*] *bZ* — **7** [*ᾗ*] *A* — *ὁ* ⟨*θεῖος*⟩ *παῦλος A* — **8** *χάριν* [*αὐτὸν*] F^4A — **9** ⟨*χριστὸν*⟩ *ἡγούμενον Ab* — *ἡγούμενον* ⟨*αὐτὸν*⟩ F^4 — *χριστοῦ αὐτοῦ Ab* — **13** *φέρε* ⟨*δὲ*⟩ F^3 — *αὐτὸν a'* — *τῶν ἐτῶν τὸν ἀριθμὸν παραθήσομεν* F^3 — *παραθήσωμεν a'b* — [*οὐκοῦν*] F^3 — **14** ⟨*τοῦ*⟩ *εἰκοστοῦ b* — **15** *ἐγείρεν N, ἀνεγεῖραι b* — **16** [*τοῦ ἀρσάμου*] *A* — **17** ⟨*τῶν*⟩ *περσῶν b* — *ἔτη*] *ἔτι N* — **18** *τέτταρα cet.* — ⟨*τοῦ*⟩ *ἕκτου* F^3 — **19** *αὐτοκράτωρος* Γ^1 — *καίσαρος* [*αὐτοκράτορος ..... καίσαρος*] F^3 — **22** ⟨*ἔτους*⟩ *τιβερίου a'b* — *ιω* ⟨*ὁ τῆς χάριτος πρόδρομος καὶ μάρτυς τῆς ἀληθειας*⟩ *A*

ὁ βαπτισὴς ἦλθε παρὰ τὸν Ἰορδάνην κηρύσσων βάπτισμα με-
Io. 1[29] *τανοίας καὶ βοῶν· Ἰδὲ ὁ ἀμνὸς τοῦ θεοῦ, ὁ αἴρων τὴν*
ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου, ἔτη ἑβδομήκοντα τρία. ταῦτα δὲ
συναγόμενα ποιεῖ ἐτῶν ἀριθμὸν τετρακοσία ἑξήκοντα ἐννέα·
ταῦτα δὲ ἑβραϊκὰ ἔτη ποιεῖ τετρακόσια ὀγδοήκοντα τρία· το-
σαῦτα δὲ ποιοῦσιν αἱ ἑπτὰ καὶ ἑξήκοντα δύο ἑβδομάδες.
inc. G, p. 303[18] *| εἰδέναι* [1] *γὰρ χρὴ ὡς οἱ ἑβραῖοι, κατὰ τὸν τῆς σελήνης*
δρόμον ἀριθμοῦντες τὸν ἐνιαυτόν, ἕνδεκα ἡμέρας περίττας ἀπο-
φαίνουσιν, ἃς καὶ ἡμεῖς ἐμβολίμους καλοῦμεν· ὁ γὰρ τῆς σελή-
νης δρόμος ἐν εἴκοσι ἐννέα ἡμέραις καὶ ὥραις ἓξ συμπληροῦ-
ται. οὕτω δὲ ἀριθμοῦντες τριακοσίων πεντήκοντα καὶ τεσσάρων
ἡμερῶν ποιοῦσι τὸν ἐνιαυτόν. ἐπειδὴ τοίνυν ὁ ἅγιος ἀρχάγγελος
τῷ μακαρίῳ Δανιὴλ διαλεγόμενος ἀνδρὶ ἑβραίῳ, καὶ διδάσκων
αὐτὸν τὸν ἀριθμὸν τῶν ἑβδομάδων, τὸν συνήθη πάντως ἔλεγεν ἀριθμόν,
ἀναγναίως προσθεῖναι δεῖ τὰ ἀπὸ τῶν ἐμβολίμων συναγόμενα

---

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a'* (*MW*) *A b* (Γ[1]Γ[2]) *x Z G*

1 [*κηρύσσων . . . τοῦ κόσμου*] F^3 — **2** *ἴδε*] *εἶδε a'* — **3** *ἔτη* ⟨*ἐστὶν*⟩ *Ab*, en surcharge *M* — *ἔτη* $\overline{o\gamma}$] *ἔτι* $\overline{\sigma\Gamma}$ F^3 — *ταῦτα* [*δὲ*] *N* — *δὲ*] *ὁμοῦ Ab* — **4** *ἐτῶν*] *τὸν b* — $\overline{\nu\xi\theta}$ *A*, *τετρακοσίων ἑξήκοντα καὶ ἐννέα a'b*, $\overline{\nu\xi}$ *καὶ* $\overline{\theta}$ F^1F^3 — **5** *δὲ* ⟨*καὶ*⟩ *N* — *ἑβραϊκὰ*] *παρ' ἑβραίοις A* — [*ἔτη*] F^3 — *τοιαῦτα A* — **6** [*αἱ*] *ἑπτὰ* F^3 — *ἑξήκοντα* [*δύο*] Γ[1] mais ajouté en marge — **7** *γὰρ*] *δὲ AG* — *ὡς* [*οἱ*] *cet.* — **8** *ἡμέρας* $\overline{\iota\alpha}$ *G* — *περισσοτέρας G* — **10** *ἐν ἡμέραις* $\overline{\kappa\theta}$ *G* — ⟨*καὶ*⟩ *ἐννέα Ab* — *συμπληροῦνται* Γ[1] — **11** *οὕτω δὲ* ⟨*καὶ*⟩ *G* *δὲ*] *γὰρ N* — *ἡμερῶν τνδ G* — ⟨*καὶ*⟩ *πεντήκοντα b* — **12** *ἐπειδὴ τοίνυν*] *ἐπεὶ οὖν G* — *ὁ* [*ἅγιος*] *AG* — *ἀρχάγγελος* ⟨*γαβριὴλ*⟩ *A* — **13** *τῷ* [*μακαρίῳ*] *G* — ⟨*προς*⟩*διαλεγόμενος G* — **14** [*αὐτὸν*] *τὸν ἀριθμὸν ὧν ἐτῶν διδάσκων G* — *αὐτὸν* [*τὸν*] *a'x* — *ἀριθμὸν ἔλεγεν G* — *ἔλεγε* ⟨*τοῖς ἑβραίοις τῶν ἐτῶν*⟩ *ἀριθμὸν A* — *ἔλεγον* F^3 — **15** *δεῖ προσθεῖναι G* — *τὰ* suscrit devant *ἀπὸ* F^3 — *ἔτη συναγόμενα G*

---

[1] Sextus Iulius Africanus *ἐν τῷ πέμπτῳ τῶν χρονογραφιῶν*, dans *Dem. ev. VIII*, 2[53] (p. 376[20]).

ἔτη. τούτων γὰρ προστιθεμένων τὰ τρία καὶ ὀγδοήκοντα πρὸς τοῖς τετρακοσίοις εὑρεθήσεται ἔτη· τοσαῦτα δὲ συνάγουσι καὶ αἱ ἑπτὰ καὶ ἑξήκοντα δύο ἑβδομάδες | . *des.* F^3

διεῖλε δὲ αὐτὰς οὐχ ἁπλῶς, ἀλλὰ πραγμάτων ἐνίων προσημαίνων μεταβολάς. ἀπὸ γὰρ τῆς οἰκοδομίας τῆς ἱερουσαλὴμ, ἣ ἐγένετο ἐπὶ νεεμίου καὶ ἔσδρου, μέχρις ὑρκανοῦ τοῦ τελευταίου ἐκ τῶν ἀσαμοναίων ἀρχιερέως, ὃν ἀνεῖλεν ἡρώδης, ὁ τῶν ἑξήκοντα δύο ἑβδομάδων ἀριθμὸς συμπληροῦται· ἀπὸ δὲ τῆς ἐκείνου σφαγῆς μέχρι τῆς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν ἐπιφανείας καὶ τῆς παρὰ τὸν ἰορδάνην ἀφίξεως, αἱ λοιπαὶ ἑπτὰ ἑβδομάδες τὸ τέλος λαμβάνουσιν. ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ, μετὰ τὴν ὑρκανοῦ φημὶ ἀναίρεσιν μέχρι τῆς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν ἐπιφανείας, παρανόμως λοιπὸν οἱ ἀρχιερεῖς ἐγίγνοντο. | *τοῦ γὰρ νόμου κελεύοντος διὰ βίου τοὺς ἀρχιερέας ἱερατεύειν, καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν τοὺς διαδόχους λαμβάνειν,* | *ἡρώδης καὶ οἱ μετ' ἐκεῖνον ῥωμαῖοι ὠνητὰς τὰς ἀρχιερωσύνας ποιησάμενοι, συχνὰς αὐτῶν ἐποίουν τὰς διαδοχάς. ἐνίους δὲ οὐδὲ ἐκ τοῦ ἱερατικοῦ γένους καταγομένους ἀρχιερέας προεχειρίζοντο* | *. καὶ τοῦτο διδάσκων ἰώσηπος ὁ ἑβραῖος* *des.* F^2F^4, *inc.* G

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) a' (MW) A b (V^1V^2) x Z G

1 *τὰ ὑπὸ ἔτη* [*πρὸς τοῖς τετρακ.*] *εὑρεθήσεται* ⟨*κατὰ τὸν ἰουδαϊκὸν ἀριθμὸν*⟩ *ἅπερ συνάγουσι G* — **2** *συνάγουσιν* [*καὶ*] *αἱ* $V^1a'G(BFR)$ — *συνάγοισι καὶ* [*αἱ*] $AV^2G(CH)$ — **4** *διεῖλεν* $a'V^1$ — *ἐνίων*] *τινων G* — **5** ⟨*οὐκοῦν*⟩ *ἀπὸ μὲν τῆς οἰκοδομῆς* [*τῆς*] *ἱερουσαλὴμ ἣ* ⟨*τις*⟩ *G* — **6** *ἔσδρα AG* — [*τοῦ*] *τελευταίου ἀρχιερέως ἐκ G* — **7** *ἀσαμονέων* $NV^1G(V)A$ (ici corrigé en *αι*) — *ἀσαμοναίων* ⟨*εἰσ' οἳν μακκαβαίων*⟩ *G* — *ἡρώδης ἀνεῖλεν G* — *δύο καὶ ἑξήκοντα b* — **8** $\overline{ξβ}$ [*ἑβδομάδων*] *G* ($\overline{ξβ}$ *ἐτῶν CFG.* $\overline{ξβ}$ *ἑβδομάδων BR*) — **9** *παρὰ*] *πρὸς G, εἰς* V^2, *om* V^1 — **10** [*τὸ*] *τέλος G* — **11** *ἐν ᾧ χρόνῳ μετὰ τὴν ἀναίρεσιν ὑρκανοῦ G* — **12** *σωτῆρος ἡμῶν*] *χριστοῦ G* — *ἐπιφανείας*] *παρουσίας G* — *παραλόγως A* — **14** *ἱερεύειν a'* — *μετὰ* [*τὴν*] *b τὴν* ⟨*ἐκείνων*⟩ *A* — **15** *ἡρώδης* ⟨*γὰρ*⟩ F^4 — *καὶ* [*οἱ*] *b* — *ἐκεῖνον*] *ἐκείνου a' αὐτὸν A* — **16** [*τὰς*] *ἀρχιερ.*, mais rétabli en marge *M* — *ἐποιοῦντο διαδοχάς Ab* — **17** *οὔτε a* — **18** *ἀρχιερέας*] *ἀρχιερωσύνας A* — *διδάσκων*] *δηλῶν G* — ⟨*ὁ*⟩ *ἰώσηπος A*, *ἰώσηππος b* — *ὁ ἑβραῖος ... φησί*] *ἔφη G*

Jos., *Ant.* XX, 10[5] συγγραφεὺς οὕτω φησί[1]· τὴν βασιλείαν ἡρώδης παρὰ ῥωμαίων ἐγχειρισθεὶς οὐκέτι τοὺς ἐκ τοῦ ἀσαμωναίου γένους, οὗτοι δὲ ἦσαν οἱ καλούμενοι μακκαβαῖοι, καθίστησιν ἀρχιερέας, ἀλλά τισιν ἀσήμοις καὶ
les. G μόνον ἐξ ἑβραίων οὖσι ⟨...⟩ | καὶ μετ' ὀλίγα πάλιν φησίν· ἔπραξε δὲ ὅμοια τῷ ἡρώδῃ περὶ τῆς κατασιάσεως τῶν ἀρχιερέων ἀρχέλαος ὁ παῖς αὐτοῦ, καὶ μετὰ τοῦτον οἱ ῥωμαῖοι παρειληφότες τὴν ἀρχήν. καὶ
Jos., *Ant.* XVIII, 2[2] ἑτέρωθι δέ φησι·[2] γαλέριος δὲ γράιος ῥωμαίων στρατιγός, παύσας ἱερατεύειν ἄνανον, ἰσμαήλον ἀρχιερέα ἀποφαίνει τὸν τοῦ βαφί, καὶ τοῦτον οὐ μετὰ πολὺ μεταστήσας, ἐλεάζαρον τὸν ἀνάνου τοῦ ἀρχιερέως υἱὸν ἀναδείκνυσιν ἀρχιερέα· ἐνιαυτοῦ δὲ διαγενομένου καὶ τόνδε παύσας, σίμωνι τῷ καθίμου τὴν ἀρχιερωσύνην παραδίδωσιν.

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a'* (*MH*) *A b* (*V*[1]*V*[2]) *x Z G*

1 τὴν ⟨δὲ⟩ *AbG* — παρὰ ῥωμαίων ἡρώδης *N* — **2** τοῦ ἐκ τοῦ *A* — ἀσαμονέου *bG*(*V*) — **3** [οὗτοι δὲ ... μακκαβαῖοι] *G* — μακαββαῖοι *N* — **4** ἀλλὰ] ἄλλους *F*[1] — τινὰς ἀσήμους *F*[1] — **5** ἐξ ἑβραίων] ἑβραίους *G* — οὖσι] ὄντας *F*[1] — οὖσι ⟨τὴν ἀρχιερωσύνην ἀπέτεμεν⟩ *G*. La phrase restant en suspend, *G* l'achève, et *F*[1] la corrige — πάλιν αὐτὸς ἰώσηπος οὕτω⟩ *A*, πάλιν ⟨οὕτω⟩ *b* — **7** τῶν ⟨ἰουδαίων⟩ ἀρχιερέων *V*[2] (exponctué) *x* — ἀρχέλαός ⟨τε⟩ *Ab* ἀρχέλαος ⟨καὶ⟩ *N* (mais effacé) — **8** τοῦτον τὴν ἀρχὴν οἱ ῥωμαῖοι *Ab* — παραλαβόντες *A* — [τὴν ἀρχὴν] *F*[1]*a'* — **9** ἑτέρωθι [δὲ] *b* — δὲ ⟨ὁ αὐτὸς συγγραφεὺς οὕτω⟩ φησὶ *A* — βαλέριος *Ab*, βαλλέριος *a'*, Eus., *Dem. ev.*, VIII, 2[100] (Heikel, p. 386[4]) et Jos. *Ant. Iud.*, XVIII, 2[2] οὐαλέριος — **10** ἰσμαὴλ ὃν *b*, ἰσμαὴλ [ον] *a'x* — **11** ἀποφένη *V*[1] — βαφεί *a'*, βαφέως *A*, φαβί *x*. Eus., loc. cit. (Heikel, p. 386[6]) φήβα, Josèphe, loc. cit., φυβί, ou φιαβί, qui doit être la forme authentique פיאבי cfr. p. 193 — μετ' οὐ πολὺ *Ab*, οὐ μετ' οὐ πολὺ *a'* — **12** ἐλεάζαρον τὸν ⟨τοῦ⟩ *a'Ab* — ἀνανίου *A* — **13** ἀποδείκνυσιν *b* — **14** ⟨τοῦ⟩ τονδὲ *N* — **15** καμίθον *Ab* qui est la leçon de Josèphe, loc. cit., et qui doit être la forme authentique קמחית (Schürer, *Gesch. des jüd. Volkes*, Leipzig, 1898, t. II, p. 218, n. 11). Eus., loc. cit. (Heikel, p. 386[8]) donne καθίμου

[1] *Dem. ev. VIII*, 2[93] (p. 384[25]).
[2] *Dem. ev. VIII*, 2[100] (p. 386[1]).

οὐ πλέον δὲ καὶ τῷδε ἐνιαυτοῦ τὴν τιμὴν ἔχοντι διεγένετο χρόνος, καὶ Ἰώσηπος, ὁ καὶ καϊάφας, διάδοχος ἦν αὐτῷ. ταῦτα διδάσκων καὶ ὁ μακάριος λουκᾶς φησιν [1]· *ἔτους πεντεκαιδεκάτου τιβερίου καίσαρος, ἐπὶ* Lc. 3[1]
ἀρχιερέως ἄννα καὶ καιάφα. δύο δὲ κατὰ ταὐτὸν ἀρχιερέας γεγενημένους κατὰ νόμον οὐ μεμαθήκαμεν πώποτε. | *inc. F*[2]. Da. 9[26]

ταῦτα προλέγων ὁ ἅγιος γαβριὴλ· | **ΚΑΙ ΜΕΤΑ ΤΑΣ ΕΒΔΟΜΑΔΑΣ,** *φησί,* **ΤΑΣ ΕΞΗΚΟΝΤΑ ΔΥΟ ΕΞΟΛΟΘΡΕΥΘΗΣΕΤΑΙ ΧΡΙΣΜΑ, ΚΑΙ ΚΡΙΜΑ ΟΥΚ ΕΣΤΙΝ ΕΝ ΑΥΤΩ.** *ὡς εἶναι δῆλον, ὅτι τὰς ἑξήκοντα δύο ἑβδομάδας* *inc. G*
προτέρας τέταχεν, καὶ | *μετὰ ταύτας τὰς ἑπτά, ἐν αἷς φησιν* *inc. F*[2]*F*[4]
ἐξολοθρευθήσεσθαι χρίσμα, τουτέστι τὴν τοῖς ἀρχιερεῦσιν ἐπανθοῦσαν χάριν. | *καὶ ἐπειδὴ καὶ οἱ παρανόμως προχειριζόμενοι* *des. G*
ἀρχιερεῖς ὠνομάζοντο. εἰκότως ἐπήγαγε· καὶ κρῖμα οὐκ ἔστιν ἐν αὐτῷ. | *εἰ γὰρ καὶ χρίονται, φησίν, ἀλλ' οὐ κατὰ* *inc. G*
λόγον χρίονται, παρανόμως δὲ | *τοῦτο ποιεῖν τολμῶσιν* | *. καὶ* *des. G des. F*[4]
ἀνωτέρω δὲ δῆλον πεποίηκεν ὡς τὰς ἑπτὰ ἑβδομάδας τελευ-

---

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a'* (*MW*) *A* *b* (*V*[1]*V*[2]) *x* *Z* *G*

1 *οὐ π*[*λ*]*έον b* — *ἔχοντες διεδέχετο F*[1] — **2** ⟨*ὁ*⟩ *χρόνος b* — *Ἰώσηπος b* — *ὁ* [*καὶ*] *καιάφας N* — **5** *ἀρχιερέων x* — *ἀρχιερέως* [*ἄννα . . . . . ἀρχιερέας*] *W* (rétabli en marge) — **6** *κατὰ νόμον γεγενημένους Ab* — **7** *γαβριὴλ* ⟨*ὅτι*⟩ *F*[2] — [*καὶ*] *μετὰ F*[1] — *τὰς ξβ̄ ἑβδομάδας φησὶν G* — **8** [*ἑβδομάδας . . .* **11** *ταύτας τὰς*] *F*[2] — **9** [*οὐκ ἔστιν ἐν αὐτῷ*] *G* — **11** *προτέρας τέταχεν*] *προτέταχε G*(*P*) *om. G* (*cet.*) — *μετὰ ταῦτα bxG*(*BCDM*) — *τὰς ξ̄* ⟨*ἑβδομάδας*⟩ *φησὶν ἐν αἷς F*[2]*F*[4] — *φησὶν*] *ἔφη Ab ἔφησεν G* — **12** *ἐξολοθρευθήσεσθαι* d'après *G*; tous les mss. de Théodoret, et *G*(*BHM*) lisent *ἐξολοθρευθήσεται* (cfr. ci dessus p. 166) — *τὴν ἐπανθ. χάρ. τοῖς ἀρχ. G* — *ἡ . . . ἐπανθοῦσα . . χάρις a'x* — *ἀρχιερεῦσι A* — **13** [*καὶ*] *ἐπείδη F*[4] + *δὲ A* — **14** *ὠνομάζοντο*] *ἐκαλοῦντο A* — [*ἐπήγαγε καὶ*] *b* — **15** *ἔχρίοντο* [*φησὶν*] *ἀλλὰ* [*οὐ . . . χρίονται*] *παρανόμως* [*δὲ*] ⟨*καὶ παρ' ἀξίαν G* — **16** *λόγον*] *νόμον A* — *τολμῶσι*[*ν*] *Na'* — [*καὶ*] *ἀνωτέρω F*[1] — **17** *πεποί*[*η*]*κεν A*

---

[1] *Dem. ev. VIII, 2*[99] (p. 385[20]).

inc. G ταίας τέταχεν· | ἕως γὰρ χριστοῦ ἡγουμένου ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο. ἕως γὰρ τοῦ ἡγουμένου χριστοῦ τὰς ἑπτὰ πλησιαζούσας ἑβδομάδας παρ' αὐτὴν αὐτοῦ τὴν μνήμην τέθεικεν, ἵνα γνῶμεν ὡς, ἀπὸ τοῦ χριστοῦ καὶ ἐπὶ τὰ ἄνω ἀριθμεῖν βουλόμενοι, τὰς ἑπτὰ πρότερον ἑβδο-
des. G μάδας εὑρήσομεν, καὶ τότε τὰς ἑξήκοντα δύο | . καὶ τοῦτο σα-
des. F² φές ποιῶν· | ἐπιστρέψει, φησί, καὶ οἰκοδομηθήσεται πλατεῖα καὶ περίτειχος, **ΚΑΙ ΕΚΚΕΝΩΘΗCΟΝΤΑΙ ΟΙ**
inc. F³ **ΚΑΙΡΟΙ,** | τουτέστιν, ὁ πρὸ τῆς οἰκοδομίας χρόνος. καὶ μετὰ
τὰς ἑβδομάδας, φησί, τὰς ἑξήκοντα δύο ἐξολοθρευ-
inc. F θήσεται χρίσμα. καὶ | οὐκ εἶπε μετὰ τὰς ἑπτά, ἀλλὰ μετὰ τὰς ἑξήκοντα δύο, μεθ' ἃς εἰσιν αἱ ἑπτά, ἐν αἷς ἐξολοθρευθήσεται χρίσμα καὶ κρίμα οὐκ ἔστιν ἐν αὐτῷ. ἡρώδου μὲν ἀλλοφύλου βασιλεύοντος, — πατρόθεν μὲν γὰρ ἀσκαλωνίτης ἦν, μητρόθεν δὲ ἰδουμαῖος, — τῶν δὲ καλουμένων ἀρχιερέων οὐ κατὰ νόμον χριομένων, ἀλλ' ὑπὸ τὸν ἀλλοφύλων
des. F³F⁴ ἀρχόντων προχειριζομένων | , ἡρώδου τε καὶ ἀρχελάου, καὶ τῶν
inc. G ῥωμαίων στρατιγῶν. | εἶτα λέγει καὶ τὴν καταληψομένην πανωλεθρίαν, τήν τε πόλιν καὶ αὐτὴν ταύτην τήν τε ἀλλόφυλον βασιλείαν καὶ τὴν παράνομον ἀρχιερωσύνην, καί φησι·

---

a (*NF*¹*F*²*F*³*F*⁴) *a'* (*MW*) *A b* (Γ¹Γ²) *x Z G*

1 ἕως [γὰρ] *N* — ἕως γάρ ⟨φησι⟩ *A*, + *ν G* — **2** [ἕως] *G* — [τοῦ] ἡγουμένου F^2 — τῷ ἡγουμένῳ χριστῷ *b* (*ov* suscrit à *ῳ* dans Γ²) χῷ ⟨καὶ σωτῆρι⟩ *G* — **3** τὰς ἑπτὰ πλησιαζούσας d'après *A* Γ¹ (πολλαπλασιαζούσας Γ¹ mg) — τὰς ἑπταπλασιαζούσας *G* (sed *BFHN* ut ed.), [τὰς ἑπτὰ] ⟨πολλὰ⟩ πλασιαζούσας *NF*¹*a'*, [τὰς ἑπτὰ] ⟨πολὺ⟩ πλασιαζούσας F^2, τὰς ἑπτὰ πολλαπλασιαζούσας Γ², τὰς ἑπτὰ πολλαπλασιαζούσας *x* (cf. p. 200) — [παρ' αὐτὴν... μνήμην] *G* — **4** ἀπὸ [τοῦ] χριστοῦ Γ² — **5** βουλλόμενοι Γ¹ — πρώτερον *a'* **6** εὑρήσωμεν *a'* — σαφέσ⟨τερον⟩ *Ab* — **7** ⟨καὶ⟩ ἐπιστρέψει *A* — **8** ἐγκαινωθήσονται *b* — **10** [φησὶ] F^3 — **11** χρίσμα [καὶ] F^3 — εἶπεν $F^3a'Ab$ — **12** μεθ' ἃς] ἐφ' ἃς F^3 — [αἱ] ἑπτὰ F^1 — **14** ἡρώδης F^3 — [ἀλλοφύλου] F^4 — πατρόθεν [μὲν] F^3F^4x — **15** ἰουδαῖος Γ¹Γ², ἰδουμαῖος mg Γ¹Γ² — **18** καταληψομένην ... ἀρχιερωσύνην καί φησι] μέλλουσαν ἐρημίαν τῆς πόλεως καὶ τῆς παρανόμου ἀρχιερωσύνης φάσκων *G* — **19** τὴν [τε] *a'x* — τὴν τῶν ἀλλοφύλων *A* — καὶ τὴν ἀρχιερωσύνην τὴν παράνομον F^1

καὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἅγιον διαφθερεῖ σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ. | *καὶ γὰρ ἡ πόλις, φησίν, ἀνάστατος γενήσεται καὶ ὁ νεὼς ὁ ἅγιος παντελῆ κατάλυσιν δέξεται. ταῦτα δὲ πείσεται ἡ πόλις σὺν τῷ ἡγουμένῳ τῷ ἐρχομένῳ, τουτέστι τοῖς ἐσομένοις παρανόμοις ἄρχουσιν.* | *ἡγούμενον γὰρ ἐρχόμενον τὴν ἀλλόφυλον βασιλείαν καὶ τὴν παράνομον ἀρχιερωσύνην* | *ὠνόμασεν* | *. εἶτα, διδάσκων ὅτι πολλῷ χείρονα τῶν προτέρων ὑπομενοῦσι κακὰ, ἐπήγαγε·* | **καὶ ἐκκοπήσονται ὡς ἐν κατακλυσμῷ** | *τουτέστι πανωλεθρίαν ὑπομενοῦσιν οἵαν ὑπέμειναν οἱ πάλαι ἄνθρωποι τοῦ κατακλυσμοῦ τὴν γῆν συγκαλύψαντος* | *. καὶ διδάσκων ὡς οὐδεμιᾶς ἀνακλήσεως ἢ ἀνέσεως τεύξονται,* | **καὶ ἕως τέλους** *φησί,* **πολέμου συντετμημένου ἀφανισμός.** | *ἀφανισμὸν γάρ, φησί παντελῆ, ὑπομενοῦσιν οἷόν τινι κατακλυσμῷ τῷ πολέμῳ ἐκείνῳ παραδοθέντες, καὶ εἰς τέλος τούτοις ὑποβληθήσονται τοῖς κακοῖς, καὶ οὐδεμιᾶς πώποτε ἀνακλήσεως τεύξονται.*

des. G, inc. F^3F^4

inc. G

des. F^4G des. F^3

inc. F^3

inc. F^4

des. F^3F^4

inc. F^3

inc. F^4

οὕτω τὰ περὶ τῆς ἰουδαίων προθεσπίσας πανωλεθρίας ἐπανέρχεται πάλιν εἰς τὸν τῶν ἑβδομήκοντα ἑβδομάδων ἀριθμόν, καὶ τὴν λείπουσαν ταῖς ἑξήκοντα ἐννέα προσιθησι | *καί φησι.* | **καὶ δυναμώσει διαθήκην πολλοῖς. ἑβδομὰς μία. καὶ ἐν τῷ ἡμίσει τῆς ἑβδομάδος ἀρθήσεται θυσία καὶ σπονδή, καὶ ἐπὶ τούτοις ἐπὶ**

des. F^3F^4

inc. G, p. 302[13], Da

---

a (*NF*[1]*F*[2]*F*[3]*F*[4]) *a'* (*MW*) *A* *b* (*V*[1]*V*[2]) *x* *Z* *G*

1 *διαφθαρεῖ a'G*(*FHM*) — **2** *ἐρχομένῳ* ⟨*τουτέστι*(*ν*) *τοῖς ἐσομένοις παρανόμοις ἄρχουσιν*⟩ *b* — **3** *ναὸς N* — **4** [*ταῦτα δὲ ... πόλις*] F^3 — **5** [*τῷ ἐρχομένῳ*] F^3 — *ἐσομένοις*] *ἐρχομένοις b* — [*παρανόμοις*] F^3 — **6** [*ἐρχόμενον*] *G* — *ἀλλόφυλόν* ⟨*φησι*⟩ F^1. *ἀλλόφυλον* ⟨*ἔφη*⟩ *G* — **8** *πολλὰ N* — *χείρωνα* V^1 — **11** *γῆν* ⟨*πᾶσαν*⟩ *b*, *γὴν* ⟨*ἅπασαν*⟩ *A* — [*συγκαλύψαντος*] *N* — **12** *ἢ ἀνεσεώσεως b. om. A* — **13** *ἀφανισμοῖς a'Ab* — **14** [*φησι*] *N* — **15** [*ἐκείνῳ*] *x* — [*καὶ*] *εἰς* F^3 — *ὑποκλιθήσονται* V^2 — **16** ⟨*οὐ δε*⟩*πώποτε N* — **19** [*ἑβδομάδων*] F^3 — **20** ⟨*τὴν*⟩ *διαθήκην Z* — **21** *ἐν τῷ ἥμισυ G* — **22** *καὶ ἐπὶ τούτοις* d'après *Z* et les reprises p. 188[4] et 189[8], *ἐπὶ τούτοις καὶ NF*[1], *om. alii.*

ΤΟ ΙΕΡΟΝ ΒΔΕΛΥΓΜΑ ΤΗΣ ΕΡΗΜΩΣΕΩΣ, ΚΑΙ ΕΩΣ ΣΥΝΤΕΛΕΙΑΣ ΚΑΙΡΟΥ ΣΥΝΤΕΛΕΙΑ ΔΟΘΗΣΕΤΑΙ ΕΠΙ ΤΗΝ ΕΡΗΜΩΣΙΝ. | *τίνα μὲν οὖν ἔσται, μετὰ τὰς ἑξήκοντα*
des. G, inc. F⁴ *δύο ἑβδομάδας, ἐν ταῖς ἑπτὰ ἑβδομάσι προείρηκα, φησί· περι-*
inc. G *σήκει δέ σε μαθεῖν καὶ τὰ ἐν τῇ ἄλλῃ ἑβδομάδι γενησόμενα. |*
ἐν γὰρ ταύτῃ ἡ καινὴ διαθήκη δοθήσεται τοῖς πιστεύουσι, καὶ
δυνάμεως ἁπάσης αὐτοὺς πληρώσει, μεσούσης δὲ ταύτης τῆς
ἑβδομάδος ἀρθήσεται θυσία καὶ σπονδή. παυθήσεται,
des. G *φησιν, ἡ κατὰ νόμον θυσία, τῆς ἀληθοῦς προσφερομένης θυσίας |*
τοῦ ἀμώμου ἀμνοῦ τοῦ αἴροντος τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου.
ταύτης γὰρ λοιπὸν προσενεχθείσης, τέλος ἐκείνη λήψεται. οὗ
χάριν εὐθὺς τῆς θυσίας πληρωθείσης καὶ τοῦ σωτῆρος ἡμῶν
Mt. 27⁵¹ *ἀφέντος τὸ πνεῦμα, τὸ καταπέτασμα τοῦ ναοῦ ἐρράγη*
ἄνωθεν ἕως κάτω [1], *τὰ πάλαι ἀθέατα θεώρητα τοῖς πᾶσι*
ποιοῦν, καὶ τὰ ἄψαυστα καὶ ἄβατα ἀποφαῖνον βατά [2]. *ἐπειδὴ*
γὰρ τὸ καταπέτασμα διείργετο ἀπὸ τῶν ἁγίων τὰ ἅγια τῶν ἁγίων
ἔχοντα, τὸ ἱλαστήριον, καὶ τὰ χερουβίμ, καὶ τὴν κιβωτόν, ῥαγὲν
διόλου τὸ καταπέτασμα διὰ τῶν πραγμάτων ἔδειξεν ὡς ἀπέ-

---

a (*NF*¹*F*²*F*³*F*⁴) *a′* (*MW*) *A b* (*V*¹*V*²) *x Z G*

1 *βδέλυγμα N* — [*καὶ ἕως συντελείας καίρου*] *G* — **3** *ἔσται*] *ἐστι F*³ — **4** [*δύο*] *A* *ἑπτὰ F*³*F*⁴ — **5** *δὲ* [*σε*] *V*² — [*καὶ*] *ἐν τῇ b* — **6** *ταύτῃ διαθήκη δέδοται καινὴ G* — **7** *αὐτοὺς ἁπάσης F*⁴ — *πληρῶν V*¹ (mg *πληρώσει*) — *ἐπλήρωσεν G* — ⟨*ἐπείπερ*⟩ *μεσούσης* [*δὲ*] *τῆς ἑβδομάδος ταύτης* [*ἀρθήσεται . . . φησιν*] *ἡ καὶ κατὰ νόμον ἤρθη θυσία τῆς ἀληθινῆς προσφερομένης θυσίας G* — *μεσούσης δέ* ⟨*φησι*⟩ *F*¹ — **8** *παυθήσεται* ⟨*δὲ*⟩ *N* — **9** [*φησιν*] *F*³*Ab* — *θυσία* ⟨*φησὶ*⟩ *A* — **10** *τὴν ἁμαρτίας F*³ — **11** *ἐκεῖνα Ab* — **14** ⟨*ἀπὸ*⟩ *ἄνωθεν b* — *πάλαι* [*ἀθέατα*] ⟨*ἀ*⟩*θεώρητα b* — **15** *ποιοῦν* ⟨*θεωρήτα*⟩ *b* — *ποιοῦντα F*¹ — *ἄψευστα F*¹ — **16** *τῷ καταπετάσμαι AV*¹ — *διεῖργεν a′* — **17** *χερουβεὶμ F*³

---

[1] *Dem. ev. VIII.* 2¹¹⁶ (p. 388³¹).

[2] Cfr. Philon, *Leg. ad Caium*, 39 : *τοσαύτη τίς ἐστιν ἡ περὶ τὰ ἄδυτα φυλακὴ τοῦ νομοθέτου μόνα ἐκ πάντων ἄβατα καὶ ἄψαυστα βουληθέντος αὐτὰ διατηρεῖσθαι.*

στη τῶν ἔνδον ἡ παραθέουσα (p. é. à corriger en παρανθοῦσα) χάρις, καὶ κοινὰ γέγονε τὰ πάλαι τῷ ἀρχιερεῖ μόνῳ βαιά | . *des.* F^3F^4
τοῦτο δὲ γέγονεν ὑπὲρ τοῦ κόσμου παντὸς τῆς θυσίας προσενεχθείσης. εἰ δέ τις καὶ τὸν χρόνον ἀκριβῶς καταμαθεῖν θέλει, ἐκ τοῦ κατὰ ἰωάννην εὐαγγελίου μαθήσεται ὡς περὶ τὰ τρία καὶ ἥμισυ ἔτη κηρύξας ὁ κύριος, καὶ τοὺς ἁγίους αὐτοῦ μαθητὰς τῇ διδασκαλίᾳ καὶ τοῖς θαύμασι βεβαιώσας, τότε τὸ πάθος ὑπέμεινε. μετὰ δὲ τὸν σταυρὸν καὶ τὸν θάνατον καὶ τὴν ἀνάστασιν καὶ τὴν εἰς οὐρανοὺς ἀνάβασιν καὶ τὴν τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐπιφοίτησιν τὸν λοιπὸν τῆς ἑβδομάδος χρόνον οἱ μακάριοι ἀπόστολοι ἐν ἱεροσολύμοις κηρύττοντες καὶ θαυματουργοῦντες, πολλάς τε ἀνθρώπων χιλιάδας εἰς τὴν εὐαγγελικὴν ποδηγήσαντες διδασκαλίαν, τῆς νέας διαθήκης ἠξίωσαν καὶ τῆς τοῦ παναγίου βαπτίσματος χάριτος τυχεῖν παρεκεύασαν. εἶτα τῶν καὶ τὸν μακάριον στέφανον ὑπὸ τῶν ἰουδαίων τολμηθέντων, διεσπάρησαν μὲν οἱ ἄλλοι κατὰ τὰς πόλεις τῆς ἰουδαίας οἱ δὲ θεῖοι ἀπόστολοι μικρὸν ἐν ἱεροσολύμοις διατρίψαντες χρόνον εἰς τὴν σαμάρειαν καὶ καισάρειαν λύδδαν τε καὶ ἰώππην περιιόντες ἅπασιν ἀνθρώποις τὰ σωτήρια δόγματα προσφέρειν ἠπείγοντο. τούτου χάριν ὁ θεῖος ἀρχάγγελος τῷ μακαρίῳ φησὶ δανιήλ, ὅτι δυναμώσει διαθήκην πολλοῖς ἑβδομὰς μία, τότε πρὸ τοῦ σταυροῦ τοῦ κυρίου χρόνον, καὶ τὴν μετὰ τὴν ἀνάστασιν τοῦ σωτῆρος τῶν ἁγίων ἀποστόλων ἐν ἱεροσολύμοις διδασκαλίαν κατὰ ταὐτὸν συναγαγών.

---

a (*NF*^{1}*F*^{2}*F*^{3}*F*^{4}) *a'* (*MW*) *A b* ($\Gamma^1\Gamma^2$) *x Z G*

1 παραθέουσα] ἐπανθοῦσα *A* Γ^1, παραδρεύουσα *a'* $\Gamma^1\Gamma^2$ — **2** κοιναὶ *a'* — [τὰ] πάλαι F^3 — μόνα *N* — **3** γέγονε Γ^1 — **4** [ἀκριβῶς] F^1x — **5** ἐθέλει Γ^2, ἐθέλειν Γ^1, ἐθέλῃ ⟨σοι⟩ *A* — **6** τρία [καὶ] ἥμισυ F^1, τρία ἔτη καὶ ἥμισυ *b* — κηρύξας] διδάξας *A* — [καὶ] τοὺς ἁγίους *A* — **7** τοῖς] τῆς *M* — θαύμασιν Γ^1 — **9** παναγίου *Ab* — **10** ⟨καὶ⟩ τὸν λοιπὸν *A* — **11** μακάριοι] ἅγιοι *Ab* — κηρύττοντές ⟨τε⟩ *Ab* — **12** χιλιάδας Γ^1 — εἰς] πρὸς *A* — **13** διδασκαλίαν ποδηγήσαντες *A* — **15** μακάριον] ἅγιον *b* — **16** ἄλλοι] λαοὶ *b* (ἄλλοι *x*) — **17** σμικρὸν *Ab* — **18** [καὶ καισαρείαν] Γ^2 — λύδαν *N* — ἰώππην *N*, ὄππην Γ^1 — περιόντες *a'* — **22** καὶ τὸν μετὰ *b*

inc. F^3 εἶτα διαιρεῖ διχῇ τὴν ἑβδομάδα καί φησι· | καὶ ἐν τῷ ἡμίσει τῆς ἑβδομάδος ἀρθήσεται θυσία καὶ σπον-

inc. F^4 δή. | τῆς γὰρ ἀληθινῆς προσφερομένης θυσίας, τέλος λήψεται ἡ

des. F^4 τοῦ νόμου σκιά | . καὶ ἐπὶ τούτοις, φησίν, ἐπὶ τὸ ἱερὸν

inc. F^4, *inc.* G βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως. | διὰ ταύτην γὰρ τὴν θυσίαν

οὐ μόνον ἐκείνη ἡ θυσία παυθήσεται, ἀλλὰ καὶ βδέλυγμα ἐρη-

des. G μώσεως ἐπὶ τὸ ἱερὸν δοθήσεται, | τουτέστι τὸ πάλαι σεπτὸν καὶ

inc. G φρικῶδες ἔρημον ἀναφανήσεται. | σημεῖον δὲ τῆς ἐρημίας γενή-

σεται εἰκόνες τινές, ἀπηγορευμέναι τῷ νόμῳ εἰς τοῦτον εἰσκομι-

ζόμεναι. τοῦτο δὲ πεποίηκε πιλάτος νύκτωρ εἰς τὸν θεῖον νεὼν

des. F^3F^4 τὰς βασιλείους εἰσκομίσας εἰκόνας παρὰ τὸν θεῖον νόμον [1]. | τοῦτο

δὲ καὶ ὁ κύριος ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐαγγελίοις τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ προέ-

Mt. 24[15], Lc. 21[20] λεγε μαθηταῖς· ὅταν ἴδητε τὸ βδέλυγμα τῆς ἐρημώ-

σεως τὸ ῥηθὲν διὰ δανιὴλ τοῦ προφήτου, γινώσκετε

des. G ὅτι ἤγγικεν ἡ ἐρήμωσις αὐτῆς. | τότε οἱ ἐν τῇ Ἰου-

δαίᾳ φευγέτωσαν εἰς τὰ ὄρη, ὁ ἐπὶ τοῦ δώματος

inc. G μὴ καταβαινέτω ἆραι τι ἐκ τῆς οἰκίας αὐτοῦ. |

ταῦτα δὲ ἔλεγε σημαίνων τὸ τάχος τῆς καταληψομένης αὐτοὺς

des. G, Mt. 23[37-38] πανωλεθρίας | . καὶ μικρὸν δὲ πρὸ τούτων φησίν· ἱερουσα-

---

a ($NF^1F^2F^3F^4$) a' (MW) A b ($\Gamma^1\Gamma^2$) x Z G

1 δίχα b — ἐν τῷ ἡμισυ F^3b — **2** [καὶ σπονδὴ ... προσφερομένης θυσίας] et rétabli en marge W — **4** φησί ⟨καὶ⟩ ἐπὶ A, [φησιν] F^3 — **5** βδέλυγμα N — [τῆς] ἐρημώσεως Γ^1 — γάρ ⟨φησι⟩ Ab — **6** ἡ en surcharge devant θυσία A — **6** βδέλλυγμα NF^3 — ⟨τῆς⟩ ἐρημώσεως Γ^1 — **7** σεμνὸν Γ^2 — **8** γενήσεται] ὑπέφηνε γένεσθαι G — **9** εἰκόνα a' — **10** τοῦτο δὲ] καὶ γὰρ τοῦτο G — [θεῖον] ναὸν G — ναὸν N — **11** βασιλικὰς AbG — [θεῖον] νόμιον G — τοῦτον Γ^1 — τοῦτο ... μαθηταῖς] ὅπερ δὴ καὶ ὁ κύριος εἶπεν G — **12** προέλεγεν $a'b$ — **13** βδέλλυγμα N — **14** ῥηθὲν] εἰρημένον Ab — διὰ τοῦ προφήτου δανιὴλ G (sed BM ut ed.) — γινώσκεται Γ^1 — **16** φυγέτωσαν F^1 — ὄρη ⟨καὶ⟩ x — **17** καταβήτω b, καταβάτω A — ἐκ] ἀπὸ b — **18** ἔλεγεν $a'b$ — λέγων ἐσήμαινε G — αὐτοῖς N — **19** τούτων N

---

[1] Philon, *Leg. ad Caium.* 38 d'après *Dem. ev. VIII*, 2^{123} (p. 390^5). Mais le texte de Philon est fort loin de confirmer celui de Josèphe.

λὴμ ἱερουσαλὴμ ἡ ἀποκτένουσα τοὺς προφήτας, καὶ λιθοβολοῦσα τοὺς ἐρχομένους πρὸς αὐτὴν ποσάκις ἠθέλησα ἐπισυναγαγεῖν τὰ τέκνα σου ὃν τρόπον ὄρνις ἐπισυνάγει τὰ νοσσία ἑαυτῆς ὑπὸ τὰς πτέρυγας, καὶ οὐκ ἠθελήσατε. διὰ τοῦτο λέγω ὑμῖν· ἰδοὺ ἀφίεται ὁ οἶκος ὑμῶν ἔρημος [1]. ταῦτα προλέγων ὁ ἅγιος γαβριὴλ μετὰ τὸ προσθεσπίσαι τῆς κατὰ νόμον λατρείας τὴν παῦλαν ἐπήγαγε· καὶ ἐπὶ τούτοις ἐπὶ τὸ ἱερὸν βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως. | καὶ ἵνα μὴ *inc. G*
νομίσωσιν οἱ ἰουδαῖοι πάλιν ἀπολήψεσθαι τοῦ θείου νεὼ τὴν προτέραν εὐπρέπειάν τε καὶ δόξαν ἀναγκαίως ἐπήγαγε· | καὶ ἕως συντελείας καίρου συντέλεια δοθήσεται *inc. F*[3]
ἐπὶ τὴν ἐρήμωσιν. | ἕως γάρ, φησί, τῆς τοῦ αἰῶνος συντε- *inc. F*[4]
λείας ἡ τῆς ἐρημώσεως συντέλεια μενεῖ μεταβολὴν οὐ δεχομένη. τοῦτο καὶ ὁ μακάριος ἔφη δαβίδ· ἐν ὀργῇ συντελείας Ps. 58[14]
καὶ οὐ μὴ ὑπάρξωσι | . καὶ γνώσονται ὅτι ὁ θεὸς *des. F*[4]
δεσπόζει τοῦ ἰακὼβ καὶ τῶν περάτων τῆς γῆς | . *des. F*[3]
γνώσονται δὲ ὅταν ἴδωσι τὸ σημεῖον τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῷ οὐράνῳ. τότε γὰρ ὄψονται καὶ ἃ φυλὰς εἰς ὃν Mt. 24[30], Io. 19[37], Zach. 12[10]
ἐξεκέντησαν | . *des. G*

---

a (ℵ $F^1F^2F^3F^4$) *a'* (*MW*) *A* *b* (V^1V^2) *x* *Z* *G*

1 ἀποκταίνουσα (αι sur grattage) F^1, ἀποκτέννουσα *A*. ἀποκτείνασα *b* — **2** ἐρχομένους] ἀπεσταλμένους *a' Ab* — πρὸς αὐτὴν] ἐπ' αὐτῆς *b* — **4** ὑπὸ] ἐπὶ ℵ — **6** ἰδοὺ] ὅτι *b* — **8** ⟨τὸν⟩ νόμον *Ab* — ἐπήγαγεν *a' V*[1] — τούτοις ⟨καὶ⟩ V^2 — **10** [οἱ] ἰουδαῖοι $F^1a'G$ (ed.) — τοῦ θείου ... ἀναγκαίως] τὸν ναὸν καὶ τὴν πόλιν καὶ τὴν προτέραν εὐπρεπείαν *G* — νεω] ναοῦ ℵ — τὸν θεῖον νεὼν *Ab* — **11** ἐπήγαγεν *a'bG* — **13** αἰῶνος] κόσμου *G* — **15** ὁ μακ. ἔφη δαβίδ] δαυὶδ ἔφη *G* — δαδ ⟨συντέλειαν⟩ mais exponctué V^1 — **16** ὑπάρξουσιν *AbG* (ed.) — ⟨οἵ γε μᾶλλον⟩ γνώσονται *G* — **18** [δὲ] ὁτὰν *AG* — **19** ὄψονται] κόψονται *Ab* — κατὰ φυλὰς ⟨φυλὰς⟩ *AG* (om. *FV*) — ⟨τότε ὄψονται⟩ εἰς ὃν *Ab* — ⟨τοῦτο καί⟩ εἰς ὃν *G*

---

[1] *Dem. ev. VIII.* 2[116] (p. 388[c-D]).

εἰ δὲ οὐχ οὕτως ταῦτα ἔχει, ἐπειδὴ ὁ τῶν τετρακοσίων ἐνενήκοντα ἐτῶν διελήλυθεν ἀριθμός, καὶ ἕτερα δὲ πρὸς τούτοις πλέον ἢ τεσσαράκοντα καὶ τετρακόσια δειξάτωσαν ἐπί τινων ἔλαβε πέρας ἡ τοῦ ἀρχαγγέλου χρησμολογία. ἐπὶ τῶν μακκαβαίων· ἀλλ' οὐκ ἔστι τετρακόσια καὶ ἐνενήκοντα ἔτη ἀπὸ δαρείου μέχρις αὐτῶν, οὔτε μὴν ἀπὸ κύρου τοῦ πρώτου περσῶν βασιλεύσαντος· ἀπὸ γὰρ κύρου μέχρις ἀντιόχου τοῦ ἐπιφανοῦς, ἐφ' οὗ οἱ μακκαβαῖοι ζηλώσαντες ἀντελάβοντο τῶν πραγμάτων, περὶ τὰ τριακόσια καὶ ἑβδομήκοντα δύο ἐστὶν ἔτη. ἄλλως δὲ τίς τούτων ἅγιος ἁγίων κέκληται· ἰούδας ἢ ἰωνάθης ἢ σιμὼν ἢ ὁ μετ' αὐτούς; καὶ μὴν οὐδὲ ἀβραὰμ ὁ πατριάρχης, οὐδὲ μωυσῆς ὁ νομοθέτης, οὐδὲ ἠλίας ὁ μέγιστος τῶν προφητῶν ἅγιος ἁγίων προσηγορεύθη πώποτε. οὐκοῦν καὶ ὁ χρόνος καὶ αἱ προσηγορίαι τὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν ἰησοῦ χριστοῦ σαφῶς ἡμῖν προεσήμαναν παρουσίαν, εἰς ὃν πεπιστευκότες καὶ τὴν δευτέραν αὐτοῦ παρουσίαν προσμένοντες, τῆς παρ' αὐτοῦ φιλανθρωπίας ἐν ἡμέρᾳ διαγνώσεως τυχεῖν ἱκετεύσωμεν· ἧς γένοιτο πάντας ἡμᾶς ἐπιτυχεῖν χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν ἰησοῦ χριστοῦ, μεθ' οὗ τῷ πατρὶ δόξα σὺν τῷ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. ἀμήν.

---

a (*NF*^{1}*F*^{2}*F*^{3}*F*^{4}) *a*′ (*MW*) *A* *b* (Γ^{1}Γ^{2}) *x* *Z* *G*

1 οὕτω *AF*^{1} — τετρακοσίων ⟨καὶ⟩ *b* — **2** ἐνενήκοντα] ὀκτὼ *N* (η̄ lu η̄ par le copiste) — **4** [ἔλαβε] mais ajouté en mg Γ^{1}, ἔλαβεν *a*′ — ἀρχαγγέλου] εὐαγγελίου Γ^{1} (ἀρχαγγέλου Γ^{1}′) — μακαββαίων *N* — **5** τετρ- καὶ ἐνεν] νη̄ *A* — **6** κύρου] τούτου *A* — **8** μακαββαῖοι *N* — **9** [τὰ] mais suscrit Γ^{1} — τριακόσια] ῡ *A*, τετρακόσια Γ^{2} — καὶ ἑβδομήκοντα] ο̄ *A* — ⟨καὶ⟩ δύο *b* — **10** ἢ] καὶ *F*^{1}. *om. N* — ἰωνάθης] ἰωνάθαν Γ^{2}. ιω̄ *A* — ἰωνάθης ⟨ἰωάννης⟩ *NF*^{1}*a* — [ἢ] σιμὼν *b* — μετὰ τούτους *Ab* — **12** ἅγιος ⟨τῶν⟩ ἁγίων Γ^{2} — **14** προεσήμανε *F*^{1}Γ^{2} — **18** τοῦ κυρίου ... χριστοῦ] τῆς αὐτοῦ ἀγαθότητος *A* — ἡμῶν ⟨καὶ σωτῆρος⟩ *F*^{1}*a*′Γ^{1} — **19** πνεύματι ⟨νῦν καὶ ἀεὶ καὶ⟩ εἰς *A*

III. — UNE SOURCE DE L'ὑπόμνημα εἰς τὸν Δανιήλ

LA *DÉMONSTRATION ÉVANGÉLIQUE* D'EUSÈBE.

On a vu plus haut que Théodoret citait Josèphe, non pas directement, mais d'après la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe. Ce cas n'est pas isolé, et il suffit de considérer la série de ses citations, tant profanes que bibliques, pour voir que la plupart en sont empruntées au même ouvrage :

	Thdt. [1]	*Eus.* [2]
Ex. 32^{7}	172^{3}	368^{30}
Io. 1^{29}	173^{17}	371^{7}
Col. 2^{14}	*ib.*^{22}	
I Cor. 1^{30}	174^{6}	$371^{11.21}$
Rom. 1^{17}	*ib.*^{8}	*ib.*^{31}
Mt. 6^{33}	*ib.*^{12}	
Rom. 10^{4}	*ib.*^{17}	372^{22}
Is. 61^{1}) Lc. 4^{18})	175^{7}	374^{4}
Ps. 44^{8}	*ib.*^{8}	*ib.*^{1}
Act. 10^{38}	*ib.*^{11}	
Act. 3^{15}, 2^{24}	179^{1}	
Col. 1^{15}	*ib.*^{4}	
II Cor. 5^{17}	*ib.*^{5}	
Col. 1^{18}	*ib.*^{7}	
Io. 1^{29}	180^{2}	371^{7}

[1] Je cite désormais Théodoret d'après la page et la ligne de l'édition donnée ci dessus.

[2] Je cite la *Dem. Ev.* d'après la récente édition de I. A. Heikel dans *Griech. Christl. Schriftst. der ersten drei Jahrh.*, Leipzig, 1913.

	Thdt.	*Eus.*
Ios. Ant. XX 10[5]	182[1]	384[27]
id. XVIII 2[2]	182[9]	386[4]
Lc 3[1]	183[1]	385[30]
Mt 27[51]	186[13]	388[31]
Ios. Ant. XVIII 3[1] / Philo, Leg. ad C. p. 38	188[10]	390[2]
Mt 24[15] / Lc 21[20]	*ib.*[13]	
Mt 23[37-38]	*ib.*[19]	388[30]
Ps. 58[14]	189[15]	
Mt. 24[30] / Io. 19[37] / Zac. 12[10]	*ib.*[19]	

soit 16 citations sur 24 — exactement les deux tiers — qui viennent de la *Démonstration évangélique*. Toutefois il est à remarquer que Théodoret ne s'astreint pas à reproduire la lettre même d'Eusèbe: Soit Ex. 32[7]

Eusèbe, p. 368[30]	Théodoret, p. 172[3]
βάδιζε, κατάβηθι, ἠνόμησεν γὰρ ὁ λαός σου.	*σπεῦσον, κατάβηθι τὸ τάχος ἐντεῦθεν. ἠνόμησε γὰρ ὁ λαός σου, οὓς* (ou ὃν) *ἐξήγαγες ἐξ αἰγύπτου.*

La citation est plus longue dans Théodoret, soit que l'auteur l'ait complétée de mémoire, soit qu'il se soit reporté au texte biblique. On serait tenté de croire que la première forme est celle de la recension hexaplaire, que devait suivre Eusèbe, et la seconde, celle de la recension lucianique, qui était celle de Théodoret: il n'en est rien, si tant est du moins que le texte lucianique soit conservé dans certains manuscrits bibliques; car aucun

ne donne *Ex.* 32[7] conformément à la leçon du *Commentaire sur Daniel* [1].

Il serait donc imprudent de vouloir corriger systématiquement Théodoret d'après Eusèbe ou Eusèbe d'après Théodoret. Ainsi 182[9] Théodoret citant Josèphe d'après Eusèbe écrit: *βαλέριος* (*NF*[1] *γαλ-*) *δὲ γράτος ῥωμαίων στρατηγός, παύσας ἱερατεύειν ἄνανον, ἰσμαήλον ἀρχιερέα ἀποφαίνει τὸν τοῦ βαφί* (*α' βαφεί*, *A βαφέως*). L'éditeur a écrit d'après *x.* non pas *βαφί*, mais *φαβί*, qui doit être plus près en effet de la forme authentique פיאבי [2]; Josèphe dans l'édition (*Ant. Iud.*, XVIII, 2[2]) et dans Eus., *Hist. Eccl.*, I, 10[5] *φαβί*; (traduction syriaque ڦحب; *Dém. év.*, VIII, 2[100], *φήβα*). On serait donc porté à rétablir *φαβί*: or il se trouve que Rufin lit, comme Théodoret, *baffi*: il n'est pas impossible que l'accord Théodoret-Rufin indique la leçon authentique, non pas de Josèphe, mais d'Eusèbe citant Josèphe. Au reste le plus prudent est assurément de conserver dans chaque ouvrage la leçon des manuscrits.

182[1] citation de Josèphe, *Ant. Iud.*, XX, 10[5] *τὴν βασιλείαν ἠρώδης παρὰ ῥωμαίων ἐγχειρισθεὶς οὐκέτι τοὺς ἐκ τοῦ ἀσαμοναίου γένους — οἵτινοι δὲ ἦσαν οἱ καλούμενοι μακκαβαῖοι* (glose empruntée avec la citation à Eus., *Dém. év.*, VIII, 2[93]) — *καθίστησιν ἀρχιερέας, ἀλλά τισιν ἀσήμοις καὶ μόνον ἐξ ἑβραίων οὖσι.* Construction inadmissible: il faudrait ou un second verbe régissant le datif comme dans Georges le Moine, p. 304[19]: *ἀλλά τισιν ἀσήμοις ..... τὴν ἀρχιερωσύνην ἀπέτειμεν*, ou un accusatif *τινας ἀσήμους* complément de *καθίστησιν*, parallèle à *τοὺς ἐκ*

[1] Tout au moins quant à la substitution de *σπεῦσον* à *κατάβηθι*. Le texte lucianique de ce verset serait: *βάδιζε, κατάβηθι τὸ τάχος ἐντεῦθεν· ἠνόμησε γὰρ ὁ λαός σου οὓς ἐξήγαγες ἐκ γῆς αἰγύπτου* (*Librorum V. T. canonicorum*, ed. P. de Lagarde, Gottingae, 1883).

[2] Schürer, *Gesch. des Jüd. Volkes*, éd. de 1898, t. II, p. 216, n. 5 et 6, p. 218, n. 10.

τοῦ ἀσαμωναίου γένους (cfr. F^1 *ἄλλους τινὰς ἀσήμους*). La première forme est celle de Josèphe dans l'édition, dans Eus., *Eccl. proph.* 3^{26}, et *Hist. eccl.*, I, 6^9 (confirmée par Rufin et le syriaque) *ἀλλά τισιν ἀσήμοις ..... τὴν τιμὴν ἀπένεμε·* La seconde est celle de *Dém. év.*, VIII, 2^{93} *ἀλλά τινας ἀσήμους*, sans autre verbe que *καθίστησιν*. Il semblerait qu'on dût corriger Théodoret d'après *Dém. év.*, et d'autant plus sûrement que F^1 témoigne en ce sens. Mais d'une part on sait que tous les manuscrits suivis de la *Dém. év.* dérivent du *Par. gr. 469*; son texte n'est donc rien de plus que celui d'un manuscrit, et son autorité, de ce fait, est précaire; d'autre part F^1 est le témoin récent d'une tradition dont il reste un témoin ancien *N*. Or *N* donne comme les autres codd. de Théodoret *ἀλλά τισιν ἀσήμοις*; d'où la conclusion que *ἄλλους τινὰς ἀσήμους* est dans F^1 une correction. Mais alors comment expliquer la lacune après *ἐξ ἑβραίων οὖσι*? Peut-être l'hypothèse la plus simple serait-elle celle-ci: Eusèbe, qui connaissait le texte authentique de Josèphe, puisqu'il l'a cité deux fois, l'a cité correctement, mais sans achever la phrase, dans la *Dém. év.*; la phrase inachevée a passé dans Théodoret; puis, chacun de son côté, le copiste du *Par. 469* et celui du *Laur. Plut. XI*^{3} ont fait la même correction et substitué l'accusatif au datif. Ici encore il vaut donc mieux garder le texte boiteux de Théodoret que de le corriger d'après le texte douteux d'Eusèbe.

Le texte d'Eusèbe est en effet si douteux qu'il faut quelque fois préférer à la leçon du *Par. gr. 469* celle qu'a conservée Théodoret :

1° Dans le passage même qui vient d'être étudié le dernier éditeur d'Eusèbe imprime p. 384^{29} *ἀλλά τινας ἀσήμους καὶ μόνον ἐξ ἱερέων ὄντας*. Cet *ἐξ ἱερέων* est une correction de M. Heikel d'après Josèphe et *Ecl. proph.* Le *Par. gr. 469* donne en effet *αἱραίων*, qui est inadmissible. Les manuscrits

qui en dérivent ont corrigé en *ἑβραίων* et c'est la leçon qu'avaient acceptée jusqu'à M. Heikel tous les éditeurs : ils n'avaient pas tort.

a) M. Heikel pense en effet que *αἱραίων* est une corruption de *ἱερέων*, non de *ἑβραίων*. Ce n'est pas évident ; pour tirer *αἱραίων* de *ἱερέων* il faut supposer une double faute, d'abord *ἱεραίων* pour *ἱερέων*, puis *αἱραίων* pour *ἱεραίων* ; or la confusion de *ιε* et de *αι* s'explique aussi difficilement que s'explique aisément la confusion de *αι* et de *εβ* ; en minuscule *εβ* ne diffère guère de *αι* que par le crochet supérieur de l'*ε* ; ce crochet disparu, les deux groupes sont à peu près identiques. Ainsi double faute d'un côté, faute simple de l'autre ; confusion incompréhensible d'un côté ; confusion facile de l'autre ; il est clair que c'est *ἑβραίων* et non pas *ἱερέων* qui est à chercher sous *αἱραίων*.

b) Cette leçon n'est d'ailleurs pas seulement celle des dérivés du *Par gr. 469* ; c'est aussi celle de tous les mss. de Théodoret 182[5] : *καὶ μόνον ἐξ ἑβραίων*.

c) Quant à *Ecl. proph.* III, 26 que M. Heikel invoque à l'appui de sa restitution, il témoigne en réalité contre elle, car il ne dit pas, comme l'édition de Josèphe *καὶ μόνον ἐξ ἱερέων*, mais *καὶ οὐκ ἐξ ἱερέων*, ce qui est tout juste l'équivalent de *καὶ μόνον ἐξ ἑβραίων* ; Josèphe dit, d'après l'édition : Hérode ne choisit plus les grands-prêtres dans la famille Asmonéenne ; mais c'est à d'obscurs individus qui étaient seulement de race sacerdotale, sauf le seul Aristobule, qu'il attribua la dignité. D'après *Ecl. proph.* III, 26, les obscurs individus n'étaient pas même de race sacerdotale, et d'après *Dém. év.* VIII, 2[93], cité par Théodoret, ils étaient seulement hébreux. Ces deux dernières leçons s'accordent, et le *οὐκ ἐξ ἱερέων* de *Ecl. proph.* confirme le *μόνον ἐξ ἑβραίων* que donnait jusqu'à M. Heikel les éditions de la *Démonstration évangélique*, et qu'il faut rétablir après lui.

2° p. 383[1] M. Heikel écrit comme les précédents éditeurs *ἀπὸ δευτέρου ἔτους δαρείου* ; c'est en effet la leçon du *Par. gr. 469*. Elle ne va pas sans difficulté. Qu'on se reporte en effet a l'*ὑπόμνημα εἰς τὸν δανιήλ*. On y voit ceci :

a) Le système de Théodoret pour la dernière semaine est conforme à celui de la *Démonstration évangélique* : la 70e et dernière semaine commence à l'épiphanie, c'est-à-dire au baptême de Jésus, a son milieu à sa mort, et s'achève trois ans et demi après sa résurrection.

b) Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit des 7 + 62 premières semaines : ici Théodoret commence par déclarer qu'il rejette deux systèmes également faux, *οὐδὲν τούτων ἔχει τὸ ἀληθές* (177[3]) qui font commencer les semaines, l'un sous Cyrus, l'autre à la sixième année du règne de Darius.

c) Puis, ayant admis que la 69e semaine doit aboutir à l'épiphanie, c'est-à-dire où commence la 70e [1], il compte à partir de ce point, en remontant, *κάτωθεν ἄνω* (177[10]) 7 + 62 semaines, et trouve ainsi pour *terminus a quo* la vingtième année d'Artaxerxès. D'où il conclut que l'ordre de 69 premières semaines n'est pas 7 + 62, mais 62 + 7 (183[10] sqq.) [2]. Au reste

[1] C'est ici l'origine de la divergence : dans les deux systèmes proposés par Eusèbe la 69e semaine est séparée de la 70e par un intervalle plus ou moins long, puisque les 69 semaines aboutissent à la mort du dernier des *χριστοὶ ἡγούμενοι*, qui est soit Alexandre Jannée, soit Hyrcan II (cfr. *Mélanges*, t. 33 (1913) p. 158 sqq. Selon Théodoret au contraire, le terme de de *χριστὸν ἡγούμενον* ne peut s'appliquer qu'au Christ (177[5] et 178[19]). D'où la nécessité de faire coïncider la fin de la 69e semaine avec le commencement de la 70e, c'est-à-dire avec l'épiphanie.

[2] Le raisonnement est assez étrange pour déconcerter le lecteur. Daniel écrit : *ἀπὸ ἐξόδου λόγων τοῦ ἀποκριθῆναι ..... ἕως χριστοῦ ἡγουμένου ἑβδομάδες ἑπτὰ καὶ ἑβδομάδες ἑξήκοντα δύο* Eusèbe cherchait ce qu'il fallait entendre par *ἀπὸ ἐξόδου λόγων* (ou *λόγου*), supposait une date, et comptait de là 7 + 62 semaines. Théodoret procède à l'inverse, et commence par décider que le seul point assuré est la coïncidence du *ἕως χριστοῦ ἡγουμένου* avec le baptême de Jésus. Il fait donc du *terminus ad quem*

les 483 ans que comprennent ces 69 semaines doivent s'entendre d'années lunaires, et se réduire à 469 ans si l'on se règle sur le soleil.

Tous les éléments de ce système, sauf l'interversion des deux nombres, 62 + 7 au lieu de 7 + 62, se retrouvent dans la *Démonstration évangélique* : l'idée de compter les semaines depuis la vingtième année d'Artaxerxès, et de spéculer sur la différence entre le cours du soleil et celui de la lune [1], est dans la citation de S. Julius Africanus (*Dém. év.*, VIII, 2^{53}). Quant aux deux systèmes rejetés par Théodoret, ce sont ceux qu'expose Eusèbe après celui de l'Africain. Sauf en un point cependant : *ἀπὸ ἕκτου ἔτους τῆς βασιλείας δαρείου*, dit Théodoret (176^{14}) ; *ἀπὸ δευτέρου ἔτους δαρείου*, dit la *Dém. év.* Peut-on, en dépit de cette divergence, soutenir que les *τινὲς* (176^{12-14}) auxquels s'en prend Théodoret soient le seul Eusèbe et sa *Démonstration évangélique* ? On le peut, et on le doit ; car la différence de date provient d'une erreur, et qui n'est pas d'Eusèbe, et qu'il faut redresser.

Eusèbe donne ici une triple équivalence, p. 382^{33} : *ὥστε ἐξ ἅπαντος ἄρχεσθαι δεῖν ἡμᾶς τῶν ἑβδομήκοντα ἑβδομάδων ἀπὸ τῆς ἑξηκοστῆς καὶ ἕκτης ὀλυμπιάδος, καὶ ἀπὸ δευτέρου ἔτους δαρείου, ἐν ᾧ τὰ τῆς οἰκοδομῆς περαιοῦται.* L'achèvement des travaux du temple se placerait la *deuxième* année de Darius pendant la 66e olympiade. Or

a) dans les *Eclogae propheticae* [2] les travaux sont donnés pour achevés la *sixième* année de Darius *τεσσαράκοντα γοῦν*

---

le *terminus a quo*, compte les semaines *κάτωθεν ἄνω*, 7 + 62, et conclut qu'en redescendant il faudra compter 62 + 7. Il ajoute p. 181 que les 62 semaines finissent au meurtre d'Hyrcan II, et que les 7 semaines vont de la mort d'Hyrcan II à l'épiphanie.

[1] L'idée seulement, et non pas le système : la supputation de l'Africain porte sur les 70 semaines : 70 semaines d'années hébraïques font 490 années lunaires ou 475 années solaires. Celle de Théodoret ne porte que sur les 69 premières semaines : 69 semaines d'années hébraïques font 483 années lunaires et 469 années solaires.

[2] Je cite les *Eclogae propheticae* d'après la page et la ligne de l'éd. Th. Gaisford, Oxford, 1842.

καὶ ἓξ ἔτη ἀπὸ κύρου καὶ ἐπὶ τὸ δαρείου ἕκτον ἔτος περιγράφεται, ἐν ᾧ μέρας ἴσχει τὰ τῆς τοῦ ναοῦ οἰκοδομῆς (p. 154[19]) [1].

b) S. Jérôme, dans son commentaire sur Daniel (*P. L. 25*), après avoir emprunté à Eusèbe le texte de l'Africain, se réfère explicitement à la *Démonstration évangélique* — *transeamus ad eusebium pamphili qui in octauo libro εὐαγγελικῆς ἀποδείξεως* (*col. 544*[19]) — et expose les deux systèmes proposés par l'auteur. Selon lui c'est aussi la *sixième* année de Darius que le second donne pour point de départ aux semaines: *a* sexto *anno darii, qui post cyrum et cambysen filium eius regnauit in persis, quando templi opera consummata sunt...* (*col. 546*[47]); et il renvoie pour plus de détail à sa traduction de la *Chronique* (col. 547[18]) [2].

c) Enfin dans la *Dem. ev.* elle même c'est encore la *sixième* année de Darius qui marque la fin des travaux (p. 379[10]): *ἐπὶ τὸ ἕκτον ἔτος τῆς δαρείου βασιλείας ... καθ' ὃν τὸ πᾶν ἔργον τῆς οἰκοδομῆς τέλος εἴληφεν.*

De ces rapprochements il résulte que pour Eusèbe, dans la *Démonstration évangélique* aussi bien que dans ses autres ouvrages, c'est la *sixième* année de Darius et non pas la seconde qui

[1] De même p. 155[2] *καὶ δὴ κατὰ τὸ ἕκτον αὐτοῦ τῆς ἀρχῆς ἔτος ὅπερ ἦν ἀπὸ κύρου τεσσαρακοστὸν καὶ ἕκτον τὰ τῆς οἰκοδομῆς ἀποπληροῦται.* Pour arrondir son chiffre, et compléter les 7 semaines, Eusèbe ajoute d'après Josèphe que les aménagements durèrent encore 3 ans, ce qui reporte le terme final à la 9e année de Darius (p. 155[7]) pendant la 67e olympiade (p. 155[21]), et donne aux travaux une durée totale de 49 ans, c. à d. de 7 semaines d'années. Mais le terme réel était bien dans son esprit la 6e année de Darius, 46e depuis l'avènement de Cyrus, parce qu'il est dit dans Io. 2[20] *μ΄ καὶ ἓξ ἔτεσιν ᾠκοδομήθη ὁ ναὸς οὗτος* (cf. *Mélanges*, t. 33 (1913), p. 159).

[2] Il ne faudrait pas conclure de là que Jérôme suit ici la *Chronique* et non plus la *Démonstration*. S'il renvoie à la *Chronique* plutôt qu'à la *Démonstration*, c'est parce qu'il existe une traduction latine de la *Chronique*, celle qu'il a publiée lui-même, tandis qu'il n'en existe pas de la *Démonstration*. Il n'y avait donc pas désaccord entre les deux ouvrages.

marque la fin des travaux. Il faut donc lire p. 383[1], non pas *ἀπὸ δευτέρου*, mais *ἀπὸ ἕκτου ἔτους δαρείου* [1].

C'est en effet la leçon conservée par les fragments de la *Démonstration* dans la chaîne aux XVI prophètes : *Vat. ott. gr. 452* f° 255[v], l. 46 : *ἀπὸ ἓξ ἔτους — Chis. R VIII 54*, f° 482[v], l. 31 *ἀπὸ ϛ' ἔτους — Vat. gr. 1154*, f° 30[v], l. 42 et *Par. gr. 159*, f° 368[v], l. 31 : *ἀπὸ ἕκτου ἔτους* [2], et aussi par Théodoret 176[14] *ἀπὸ ἕκτου ἔτους τῆς βασιλείας δαρείου* [3].

[1] L'erreur peut s'expliquer de deux manières différentes ; soit par confusion, facile en minuscule, du *ϛ* avec un *β* tildé ; soit par distraction du scribe sous l'influence du texte de Zach. 1[12] *ἐν τῷ δευτέρῳ ἔτει δαρείου* (p. 382[7]), qui revient p. 382[30] *τὸ δεύτερον ἔτος δαρείου*, deux ligne avant le texte incriminé. Cette seconde année de Darius marque pour Zacharie la fin de la captivité, et pour Eusèbe la permission donnée par Darius de reprendre les travaux du temple. cf. *Canons*, trad. de Jérôme : *secundo anno darii regis templum in hierosolymis extruitur ab zorobabel, consummatur que opus ann. IIII.* (*Die Chronik des Hieronymus*, ed. R. Helm dans *die griech. Christl. Schriftst. der ersten drei Jahrh.*, Leipzig, 1913, f° 104[v]) Textes parallèles dans A. Schöne, *Eusebii Chronicorum Canonum quae supersunt*, Berlin, 1866, pp. 98-100.

[2] On voit par cet exemple combien il est fâcheux que M. Heikel n'ait pas relevé dans son apparat critique les variantes de ces quatre mss., qui sont seuls à représenter une tradition indépendante de celle du *Par. gr. 469*, et qui par conséquent sont un élément de critique infiniment précieux. Sans doute aurai-je à revenir ailleurs sur cette question.

[3] La substitution de *ἕκτου* à *δευτέρου* ne supprime pas toute difficulté. Il reste encore à savoir dans quelle olympiade Eusèbe plaçait la sixième année de Darius. Les *Canons* disent dans la 65[e] (cf. *Mélanges*, t. 33 (1913), p. 150), le *Par. gr. 469* de la *Dem. ev.*, dans la *66[e]* ; quant aux mss. de la Chaîne, ils se divisent : l'*Ottobonianus* seul lit 66, comme le *Par. gr. 469*, et Théodoret ; le *Vaticanus* et le *Parisinus* lisent 65 comme les *Canons* ; et le *Chisianus*. 69. Il semble cependant qu'il faille conserver la leçon 66, parce que p. 383[7] les quatre mss. de la Chaîne s'accordent à lire *ἑξηκοστῆς ἕκτης*, confirmant ainsi la leçon du *Par. gr. 469* : *ἑξηκοστῆς καὶ ἕκτης*. En tous cas la leçon 69 (*ξθ'*) doit être écartée ; c'est une erreur dûe à la confusion de *ϵ* avec *Θ* ; l'archétype lisait donc *ξϵ'* comme le *Vaticanus* et le *Parisinus*. Quant à la variation 65-66, c'est probablement Eusèbe lui-même qui en est responsable : en effet la sixième année de Darius se place dans la 4[e] année de la 65[e] ol. ou dans la 1[ère] année de la 66[e], selon que l'on compte ou que l'on ne compte pas pour un an le règne des mages. Cf. *Hieronymi Chronicon*, ed. R. Helm, f° 104[v] *ideo secundus annus bis scribitur quia annus unus in magorum fratrum VII. mensibus computatur.*

Ainsi, quoique Théodoret ait gardé peu de chose des systèmes chronologiques d'Eusèbe touchant l'interprétation des semaines de Daniel, ce n'en est pas moins à la *Démonstration évangélique* qu'il a emprunté, avec plusieurs de ses arguments, la plupart de ses citations. Et la dépendance de l'un à l'autre ouvrage est si étroite que le texte de l'un peut quelquefois aider à rétablir celui de l'autre en sa forme authentique.

Rome, 4 mai 1914.

Louis Canet.

ADDENDUM

p. 184[2] *ἕως γὰρ τοῦ ἡγουμένου χριστοῦ τὰς ἑπτὰ πλησιαζούσας ἑβδομάδας παρ' αὐτὴν αὐτοῦ τὴν μνήμην τέτευκεν, ἵνα γνῶμεν* etc. Le sens est obscur et le texte mal assuré :

τὰς ἑπτὰ πολλαπλασιαζούσας	x
τὰς ἑπτὰ πολαπλασιαζούσας	Γ^2
τὰς ἑπτὰ [ ] *πλησιαζούσας*	$A\Gamma^1G$ (*G πλη-* ou *πλα-*)
[ ] *πολλαπλασιαζούσας*	NF^1a'
[ ] *πολυπλασιαζούσας*	F^3

Les leçons $x\Gamma^2$ semblent bien résulter d'une contamination des deux textes, dont l'un dont l'un omet *τὰς ἑπτὰ*, l'autre *πολλὰ* ou *πολὺ* [1]. Elles ne sont d'ailleurs appuyées par aucun témoin ancien.

Il faut donc choisir entre les deux autres. *πολλαπλασιαζόυσας* est la *lectio difficilior*, mais quel sens lui trouver? D'autre part il semble bien que *τὰς ἑπτὰ* soit exigé par le contexte: il s'agit de démontrer que les 7 semaines viennent après les 62 semaines, et aboutissent à l'épiphanie. C'est pourquoi j'ai adopté la leçon de $A\Gamma^1G(BFHN)$ que je comprends ainsi: les 7 semaines qui avoisinent l'investiture du Christ (*ἡγουμένου χριστοῦ*), il a mises auprès de la mention même du Christ, afin que nous sachions etc. [2]

---

[1] Γ^1 mg. *πολλαπλασιαζούσας*.

[2] Gabius: usque ad ducem enim christum hebdomadas septem multiplicatas in sua mente reposuit, ut intelligamus etc. (*P. G. 81*, col. 1479[33]). — Fraidl (*die Exegese der LXX Wochen Daniels*, Gratz, 1883) déclare la phrase un peu obscure et l'interprète ainsi: « Naturlich hat er (Gabriel) diese sieben Wochen im Geiste vervielfältigt, d. h. zu diesen sieben Wochen zählt er im Gedanken die 62 Wochen hinzu ». Mais *πολλαπλασιάζω* signifie *multiplier* et non pas *ajouter*.

DOCUMENTS
SUR LE CAPITAINE JULES MAZARIN

La jeunesse de Mazarin demeure tout enveloppée de mystère. Victor Cousin a écrit sur ce sujet un livre déjà vieilli, et même légèrement trompeur, car il ne retrace guère en somme que deux années (1629 et 1630) de la vie de son *héros* [1]. Depuis, personne — à ma connaissance — n'a eu la curiosité de reprendre cette étude. On peut s'en étonner, car si quelque chose, dans l'histoire de Mazarin, frappe l'esprit, c'est bien le contraste du début et de la fin, l'écart des premiers emplois infimes à l'*apothéose* des dernières années, la distance parcourue entre la petite maison de Pescina, où il est né [2], et le somptueux château de Vincennes, où il est mort. Je ne crois pas qu'il y eut au XVII[e] siècle une *fortune* plus éclatante — d'autres diront: plus insolente — que celle-là.

On sait généralement que Mazarin a été officier dans l'armée pontificale, mais à quel moment précis? pendant combien de temps? dans quelles circonstances exactes? Autant de questions qui restaient jusqu'à présent sans réponse satisfaisante. Les lignes qui vont suivre n'ont d'autre but que de jeter quelque lumière sur cet épisode obscur et paradoxal. J'ai découvert à la Bibliothèque Vaticane, dans le fonds Barberini, un certain nombre de pièces qui permettent de reconstituer à peu près la carrière militaire du futur

[1] Victor Cousin, *La jeunesse de Mazarin,* Paris, 1865, in-8.

[2] Cette question du lieu de naissance de Mazarin, longtemps controversée, semble résolue depuis les dernières recherches des généalogistes italiens. Cf. Aless. Scala, *La patria del cardinal Mazarino* (*Rivista araldica,* t. III, 1905, p. 517-519) et Ugo Orlandini, *La patria e la famiglia del cardinal Mazarino* (Ibid., décembre 1911, p. 730 et 731).

cardinal et qui se trouvent être, du même coup, les plus anciens *documents* que l'on possède sur lui [1]. A ce double titre, elles m'ont paru dignes d'être publiées.

Nous connaissons les origines de Mazarin par deux sources principales: un récit de l'abbé Elpidio Benedetti, son ami d'enfance devenu plus tard son homme d'affaires à Rome [2], et une *vie* anonyme, dont il existe de très nombreuses copies dans les bibliothèques italiennes et françaises [3]. Voyons ce que nous livrent ces deux ouvrages sur le point qui nous occupe, et dans quelle mesure nos documents complètent ou corrigent leurs données.

L'anonyme s'exprime sans abondance. Quelques phrases, sèches et assez vagues, lui suffisent:

« Il semble que Mazarin expédia son doctorat [4] plus pour la gloire et pour complaire au connétable (Colonna) [5] que pour autre chose. Il avait de tout temps montré plus d'inclination pour les armes que pour les lettres; et ce qui donne à le croire, c'est que, le pape préparant une expédition en Valteline [6], il se fit capitaine d'une compagnie d'infanterie, avec laquelle il séjourna quelque

[1] A l'exception, bien entendu, de son acte de baptême.

[2] Elpidio Benedetti, *Raccolta di diverse memorie per scrivere la vita del cardinale Giulio Mazarini, romano, primo ministro di Stato nel regno di Francia,* Lione, s. d., in-4.

[3] Cette vie, publiée une première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin par Chiala dans la *Rivista contemporanea* (novembre 1855), a été republiée et traduite par C. Moreau sous ce titre: *Histoire anecdotique de la jeunesse de Mazarin,* Paris, 1863, in-18.

[4] Mazarin, d'après l'auteur, venait d'obtenir le grade de *doctor in utroque jure.*

[5] Son père Pietro Mazarini était attaché à la maison Colonna en qualité d'intendant. Jules était le protégé du connétable; quelques années auparavant, il avait accompagné en Espagne son fils Jérôme, le futur cardinal Colonna.

[6] La Valteline, disputée entre Français et Espagnols, avait été remise, en mai 1623, entre les mains du pape Grégoire XV, mais au mois de fevrier 1624 Urbain VIII, qui avait succédé à Grégoire XV, accorda aux Espagnols le passage à travers la Vallée. Richelieu y envoya, sous

temps à Lorette et à Ancône [1]; et, quoique novice dans l'art militaire, il manifesta néanmoins son intelligence par la façon excellente dont il sut discipliner ses soldats ».

C'est tout. On ne recueille là, en somme, que deux renseignements précis, à savoir: que le jeune Mazarin fut capitaine d'infanterie, et qu'il tint garnison à Lorette et à Ancône. Le second texte est beaucoup plus explicite:

« ... Dégoûté des études qu'il avait commencées et l'occasion s'offrant de prendre part aux opérations militaires de la Valteline, il résolut de tenter la fortune par ce moyen; d'autant mieux que le prince de Palestrina, de la maison Colonna [2], qui était à la tête d'un régiment, lui confia le commandement de sa compagnie colonnelle, à laquelle furent assignées les garnisons de Lorette et d'Ancône. Là, pendant tout le temps qu'il demeura, il fit apparaître, en maintes occasions, la distinction de son caractère par ses tenues élégantes, sa table fort soignée et son hospitalité généreuse, toujours traité avec des égards extraordinaires par les gouverneurs et les cardinaux du voisinage.

» Je ne laisserai pas de rapporter un trait de la tendresse qu'il avait pour sa mère. Recevant de très mauvaises nouvelles de sa santé, sans demander la permission de quitter sa garnison, il s'en vint à Rome précipitamment, puis alla se jeter aussitôt aux pieds du pape, lui disant avec une humilité charmante qu'il avait à im-

les ordres du marquis de Cœuvres, une armée qui chassa les garnisons pontificales (nov. 1624-sept. 1625). Les Espagnols intervinrent, et le pape, fort de leur appui, rassembla des troupes pour reconquérir la Valteline (cf. Ulrico Martinelli, *La campagna del marchese di Cœuvres* (1624-1627), Città di Castello, 1898, in-16).

[1] Ces deux villes appartiennent à la province des Marches: Ancône, qui possède un assez bon port sur la mer Adriatique, compte aujourd'hui environ 55000 hab. — Lorette, à 20 km. au sud, n'en a que 8000.

[2] D. Francesco Colonna, prince de Palestrina, était un cousin du connétable Colonna; en 1625, il était « maître de camp et gouverneur des armes dans les provinces des Marches », avec résidence à Ancône.

plorer sa grâce, qu'il savait bien qu'il avait encouru la peine de mort pour avoir abandonné sa compagnie sans congé, mais qu'il n'avait pu se défendre d'avoir confiance dans l'extrême bonté de Sa Sainteté, espérant qu'elle excuserait une faute qui prouvait tant d'affection envers sa mère moribonde. Le pape, touché de la spontanéité et de la soumission du jeune homme, le rassura et le congédia sans le punir. Et lui, au bout de quelques jours, voyant sa mère hors de danger, retourna à Ancône.

» [De là, il reçut l'ordre de marcher sur Milan. A peine arrivé, il fit connaissance de Jean-François Sacchetti, commissaire général des troupes pontificales [1], lequel apprécia vite son extraordinaire vivacité d'esprit, son habileté merveilleuse et, le préférant au sous-commissaire Francesco Capotio, l'employa en diverses négociations avec les ministres français et espagnols. Il les fit réussir toutes, à la satisfaction des deux parties, se transformant suivant les besoins, véritable Protée par l'habit et le langage, français avec les Français, espagnol avec les Espagnols ; de telle sorte qu'il s'acquit un grand crédit malgré sa jeunesse et qu'il n'y eut plus une affaire importante qui ne passât par ses mains, ni aucun prince ou ministre qui, après avoir traité avec lui, ne restât ravi de ses manières douces, adroites, charmantes.

» Il était en perpétuel déplacement, appelé, grâce à sa finesse de diplomate, tantôt en Savoie, tantôt à Mantoue, tantôt au camp vénitien, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre].

» Son général Torquato Conti [2], sujet de beaucoup de mérite et qui joignait au privilège d'une haute naissance une valeur reconnue

[1] Jean-François Sacchetti, « commissaire général de l'armée pontificale pour l'Etat de Milan et la Valteline », était le frère du cardinal Jules Sacchetti qui joua un certain rôle aux conclaves d'Innocent X et d'Alexandre VII. Lui-même déploya beaucoup d'activité pendant la guerre de Valteline et au début de l'affaire de Mantoue.

[2] Torquato Conti, duc de Guadagnolo, après avoir longtemps servi en Allemagne vint à Rome au milieu de l'année 1625 et fut nommé par

dans les choses de la guerre, ne se servit plus que de lui après qu'il eut fait l'expérience de sa prudence et de son habileté. En effet, l'ayant une fois envoyé traiter une affaire avec le duc de Féria [1], à Alexandrie [2], il le vit revenir presqu'aussitôt et après avoir tout si bien arrangé que, dans l'enthousiasme où le plongea ce succès, il adressa à Rome une relation que le jeune homme avait écrite sur la situation politique; et cette relation était pleine d'observations si justes et si sages que ceux qui la lurent demeurèrent confondus, ne pouvant concevoir qu'à cet âge on put posséder à la fois tant de finesse pour juger les choses et d'adresse pour conduire des négociations délicates.

» Il s'était acquis non moins de réputation par sa droiture et sa générosité, en sorte qu'une simple parole du capitaine Jules Mazarin était la plus sûre garantie pour n'importe quelle somme d'argent, dont ses amis avaient besoin. D'ailleurs sa supériorité apparaissait même en cela qu'il avait toujours la bourse garnie. Et ici je ne puis taire une aventure qui lui arriva un jour que, pour affaire, il quittait Milan; une roue de son carrosse se rompit, en sortant de la ville; obligé de s'arrêter, il se mit à jouer et en une heure et demie gagna 1500 sequins. Après quoi, il écrivit spirituellement à Sacchetti que l'accident survenu à la roue de son carrosse avait été pour lui un tour heureux de la roue de la fortune, laquelle, quand elle le veut, sait rendre avantageuses même les disgrâces.

» Cependant les dépenses de la guerre s'élevaient déjà à plus d'un million. Urbain VIII, non seulement pour ménager son peuple,

le pape lieutenant-général de l'armée qui devait opérer en Valteline. Il retourna en Allemagne après le licenciement de cette armée au milieu de 1627. On peut consulter sur ce personnage un ms. de la Bibl. Victor-Emmanuel, *Gesuit.*, 314: c'est un récit des *voyages* de Torquato Conti (1614-1631); l'auteur est entré à son service comme page en 1613.

[1] Gomez Suarez, duc de Féria, gouverneur du Milanais de 1618 à 1626.

[2] Alexandrie, sur la rive droite du Tanaro, à 80 km. à l'E. de Turin, est une des places fortes du Piémont.

mais encore pour d'autres motifs très dignes de son âme généreuse, décida de désarmer et il envoya tout exprès Giovanni Ginetti [1], frère du cardinal de ce nom, pour en porter l'ordre au général Conti et au commissaire Sacchetti.

» Cette résolution imprévue plongea les officiers du pape dans la stupeur. Ils auraient voulu s'y opposer, d'abord pour empêcher les désordres qui étaient à craindre à la suite d'un brusque désarmement, et surtout en raison de la mésintelligence qui existait alors entre le pape et les Vénitiens, et de l'alliance que Sa Sainteté avait contractée avec les Espagnols contre les Français (le maréchal de Cœuvres [2], en effet, après avoir faussement rassuré le marquis de Bagni [3], avait envahi quelques places de Valteline remises en dépôt à Sa Sainteté). Don Gonzalve de Cordoue [4], gouverneur intérimaire de Milan (qui avait remplacé le duc de Féria rappelé en Espagne), s'efforça d'écarter la réalisation d'un dessein qui le privait de forces considérables, et pour cela il chercha à s'entendre avec Ginetti ; mais celui-ci refusa, déclarant que ses ordres étaient formels : ce qui fit dire à D. Gonzalve qu'il n'était pas vraiment un genêt d'Espagne, mais bien un gros frison de Hollande, pour montrer si peu d'amabilité.

» Les troupes étant donc licenciées, Conti eut la permission de retourner en Allemagne, où ses actions valeureuses avaient laissé

[1] Ce Giovanni Ginetti était probablement Giuseppe Ginetti, maître de camp en Ombrie (1624 et 1625) et sergent-major général de l'armée pontificale (1625-1635) ; plus tard vice-gouverneur de château Saint-Ange.

[2] François-Annibal, marquis de Cœuvres, et plus tard maréchal duc d'Estrées ; né en 1573 ; maréchal de camp en 1622, il commanda l'expédition française en Valteline (1624-1627) ; mort en 1670. Il était le frère de Gabrielle d'Estrées.

[3] Nicolas-Gui, marquis de Bagni, né en 1584 de Fabrice marquis de Montebello et de Laure Colonna, commandant du corps d'occupation pontifical en Valteline. Plus tard il entra dans les ordres et devint nonce en France (1644-1656).

[4] Gonzalez de Cordova, gouverneur de Milan (1626-1629).

un glorieux souvenir ; et les deux frères Sacchetti, Alexandre [1], qui avait commandé un régiment, et Jean-François s'en vinrent avec le capitaine Mazarin et avec Gualtiero Gualtieri, qui avait été cornette de Jean-François, à Fano [2], la résidence du cardinal Sacchetti ».

Ce texte est, sans comparaison, beaucoup plus important que le premier. A dire vrai, c'est le seul qui compte. Il cite des noms propres : Palestrina, Conti, Féria, Gonzalve de Cordoue, Sacchetti, Ginetti. Il montre le rôle, surtout diplomatique, du capitaine Mazarin à l'armée. Il prétend même nous faire pénétrer dans l'intimité de sa vie de garnison : il rapporte de piquantes anecdotes sur sa piété filiale et son bonheur au jeu. Mais que d'obscurités encore, et que d'incertitudes ! On a remarqué qu'il n'y a pas une date. Bien des singularités demeurent sans explication : le prince de Palestrina, après une brève mention, disparaît sans laisser de trace ; Jean-François Sacchetti surgit, il accapare le jeune homme et lui confie des emplois en apparence fort peu compatibles avec sa qualité d'officier. Pourquoi ? Et enfin il règne, dans tout le récit, un ton d'enthousiasme et comme un parfum de *merveilleux*, qui ne laissent pas d'inspirer quelque inquiétude. La vérité est plus simple et plus modeste.

Mazarin n'est pas ce *Protée*, ce jeune prodige qui s'installe hardiment à la place des gens pourvus d'un titre officiel, qui traite avec les puissants gouverneurs de Milan, retient les Vénitiens, entraîne les Savoyards, déploie des talents exceptionnels et provoque

[1] Alexandre Sacchetti, gouverneur général des troupes de Romagne avec résidence à Rimini ; puis maître de camp dans le corps d'armée destiné à la Valteline (1626-1627) ; plus tard gouverneur des troupes à Ferrare (1630).

[2] Fano, dans la province des Marches ; petit port sur l'Adriatique près de l'embouchure du Métauro.

partout l'admiration. Voici à peu près ce qui se dégage de nos documents :

Le capitaine Jules Mazarin est en garnison à Ancône au mois d'avril 1625 : il a pour maître de camp François Colonna, prince de Palestrina [1]. Celui-ci reçoit de Carlo Barberini, général de la Sainte-Eglise et frère du pape Urbain VIII, l'ordre de l'envoyer à Lorette avec sa compagnie. Mazarin s'y rend d'assez mauvaise grâce, car il est malade, il redoute, dans cette nouvelle résidence, les ardeurs de l'été [2]. Il obéit pourtant, mais c'est pour demander aussitôt la permission de venir à Rome : sa famille a besoin de lui, son père, Pietro Mazarini, vivant à l'écart depuis plusieurs années sous une inculpation d'homicide [3]. La permission est accordée : il vient à Rome en septembre [4]. Et voilà la légende de la désertion par amour filial qui disparaît. Notons, d'ailleurs, que le capitaine Mazarin est un excellent officier, faisant ponctuellement son service et se donnant beaucoup de mal, au témoignage de ses chefs, pour avoir ses cadres complets [5].

Il demeure à Lorette vraisemblablement jusqu'à la fin de l'année 1625. Au début de l'année suivante, le pape décide d'envoyer des troupes pour réoccuper les forts de la Valteline. A la suite d'une entente avec le gouvernement espagnol, il fait passer dans l'Etat de Milan, au mois d'avril 1626, trois régiments d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie. Jules est compris dans ce mouvement : il est à la tête d'une superbe compagnie de 235 hommes,

[1] Doc. I.

[2] Doc. II et III.

[3] Doc. V e VI. — Ainsi se trouve confirmé ce passage des *Mémoires* de Benedetti, auquel jusqu'ici on refusait d'ajouter foi : « ... Et tout au contraire de cette fable, d'après laquelle il aurait songé à se marier là-bas (en Espagne) avec une fille de basse condition, il se rendit immédiatement à l'appel de son père, qui le réclamait auprès de lui, ayant des démêlés avec la justice au sujet d'une prétendue affaire d'assassinat ».

[4] Doc. VII et VIII.

[5] Doc. IV.

sous l'autorité immédiate du maître de camp Alexandre Sacchetti et le commandement supérieur du général Torquato Conti [1].

Presqu'aussitôt il se voit confier une mission qu'on ne peut, sans exagération, taxer de diplomatique. Conti, qui brûle de justifier sa réputation d'homme de guerre, veut entrer en campagne le plus rapidement possible, sans laisser aux ennemis — les Français — le loisir de se fortifier ; et il écrit le 13 mai au duc de Féria, gouverneur de Milan, de donner les ordres nécessaires pour assurer la coopération des soldats espagnols. Mazarin n'a qu'à transmettre le message à Alexandrie avec toute la promptitude désirable et à rapporter une réponse *par écrit*, « faisant toutefois bien attention à ce qu'on lui dirait de vive voix » [2]. Il joue, en somme, le rôle d'un courrier supérieur, à peine plus. Et dans ce rôle, même subalterne, il se montre beaucoup moins diligent que ne le déclare son biographe, puisque, le 20 mai, Conti attendait encore avec impatience la réponse du gouverneur de Milan [3]. Y avait-il là vraiment de quoi s'exalter, et célébrer à Rome sur tous les tons la sagesse politique et la merveilleuse ingéniosité d'esprit du capitaine? Evidemment Benedetti confond avec une autre mission dont il fut chargé par le même général l'année suivante, comme on le verra.

En attendant, Mazarin retombe dans le rang, c'est-à-dire qu'il est renvoyé à ses soldats, qui d'ailleurs paraissent lui causer de multiples tracas, désertant sans vergogne, volant, assassinant, commettant les pires méfaits et provoquant les pires désordres [4]. Il semble aussi très soucieux de ses intérêts, très préoccupé de rentrer dans ses débours et d'être indemnisé exactement des dépenses supplémentaires que lui imposent le cantonnement de ses hommes

[1] Doc. IX.
[2] Doc. XII, XIII, XIV, XV et XVI.
[3] Doc. XVII et XVIII.
[4] Doc. V, VI, VIII et XI, notes.

ou son voyage à Alexandrie [1]. Quant à ces perpétuels déplacements jusqu'en Savoie et jusqu'à Mantoue, ces négociations incessantes avec Français et Espagnols, je n'en trouve pas la moindre trace. Là encore Elpidio Benedetti doit se tromper : il n'invente pas, mais il contamine ; il mêle plusieurs années et il attribue au capitaine Mazarin des entreprises qu'il faut rejeter à une date un peu postérieure, alors que Mazarin avait certainement quitté le service militaire [2]. Tout porte à croire que, durant la fin de cette année 1626, le futur cardinal demeure inactif, passif comme le reste de l'armée, campé à Monza [3], menant une vie monotone, étroite, peu différente de la vie de garnison qu'il menait à Ancône, quelques mois auparavant.

Il sort de l'ombre une seconde fois au début de l'année suivante, précisément au moment où les troupes pontificales vont être licenciées.

En janvier 1627, Urbain VIII, son ardeur belliqueuse tombée, voulant s'épargner les frais d'une campagne, d'ailleurs sans gloire, résolut de rappeler son armée et de la congédier purement et simplement. Mais il fallait faire accepter la chose aux Espagnols, alliés du Saint-Père, qui devaient se trouver du jour au lendemain privés de ces *forces considérables*, comme dit Benedetti avec un optimisme exagéré.

Mazarin est donc envoyé le 11 janvier de Monza à Milan, où se trouvait Gonzalve de Cordoue, le nouveau gouverneur, pour obtenir de lui les ordres nécessaires au rapatriement des soldats

[1] Doc. X, XI, XIX et XX.

[2] J'ai mis entre crochets, dans le morceau de Benedetti que j'ai cité, le passage qui me semble appartenir à une époque postérieure. C'est en 1628 seulement que Mazarin est au service de Jean-François Sacchetti, qu'il s'occupe des affaires de Mantoue et qu'il manœuvre activement entre Français et Espagnols. Mais il a déjà quitté l'armée.

[3] Monza, en Lombardie, à 17 km. N. E. de Milan. C'est là que Torquato Conti avait établi son quartier général.

de l'Eglise. Cette fois, il n'est plus chargé seulement de communiquer un message ; il a vraiment le caractère d'un négociateur. Il doit non seulement rapporter des *ordres opportuns et clairs*, mais encore écouter tout ce que lui dira l'Espagnol, instances ou protestations, y répondre en s'efforçant de l'*adoucir* et en lui prouvant l'excellence des intentions du pape, sa fidélité envers ses alliés et son zèle pour la paix ; enfin il doit noter tout ce qu'il entendra et tout ce qu'il aura répliqué, et en faire, à son retour, une relation écrite [1].

On lira plus loin cette relation [2]. Autant qu'on en peut juger par son propre témoignage, le capitaine Mazarin déploya, au cours de son entrevue avec Gonzalve de Cordoue, de précieuses qualités d'adresse, de sang-froid et d'à-propos. Il sut répondre avec fermeté et modération aux paroles amères du gouverneur, il défendit avec crânerie, mais sans hauteur maladroite, la politique de son maitre, et il rapporta les ordres demandés [3]. Ajouterons-nous, comme Benedetti, que son général Conti jugea cette relation si intelligente qu'il voulut l'envoyer à la cour de Rome et que là elle ravit d'admiration tous ses lecteurs? Non, car nous n'en savons rien : aucun texte ne nous renseigne sur l'impression que produisit dans l'entourage d'Urbain VIII l'envoi de ce papier. Et j'imagine que si son auteur n'avait eu la bonne fortune de devenir plus tard premier ministre en France, il serait resté longtemps encore enseveli dans la poussière des archives.

C'est le dernier acte de la carrière militaire de Mazarin, carrière sans combat, sans choc d'ennemis, sans effusion de sang. Le capitaine Mazarin n'a pas vu le feu ; il n'a pas eu l'occasion d'éprouver sa valeur sur un champ de bataille. Ses seuls exploits ont

[1] Doc. XXI et XXII.
[2] Doc. XXV.
[3] Doc. XXIII et XXIV.

été des exploits de diplomate, et ce singulier homme de guerre ne s'est distingué qu'en faisant entendre des paroles de paix.

Quelques semaines après, les troupes pontificales sont licenciées ; Conti retourne en Allemagne ; Mazarin se retire avec les frères Jean-François et Alexandre Sacchetti, ses chefs. Il avait certainement résigné son brevet d'officier vers le milieu de l'année 1627.

On voit que le vrai capitaine Mazarin est beaucoup plus humble que celui de la légende. Est-il moins intéressant ? Je ne le crois pas. Au contraire, il attire davantage, par un mélange curieux de faiblesses et de hardiesses, d'impuissance et de volonté et d'activité, une combinaison rare de fermeté et de souplesse, d'esprit très pratique et d'intelligence très vive, et par dessus tout un art mystérieux de conquérir l'estime et la sympathie. Toute sa destinée est là, car on sent palpiter déjà étrangement l'ambition dans ce cœur de jeune officier sans fortune. Il est très bas, mais on devine qu'il aspire très haut et qu'il est capable de parvenir très haut.

Rome, avril 1914.

Henry Coville.

I.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

20 avril 1625 [1].

Il capitan' Giulio Mazzerini ha qualche difficoltà in far' qui soldati per riempir' la sua compagnia; onde vorrebbe, quando ne restasse servita V. E., dare una corsa fino a Roma, dove con la sua presenza si assicura c'havria buona gente, e quanta bisogna. Propongo q° suo desiderio a V. E., affinchè, se le parra ragionevole, voglia farmi gratia di dargli licenza che possa effettuarlo. E le bacio le mani reverentem^te^.

Ancona, 20 aprile 1625.

II.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

Ancône, 4 mai 1625 [2].

(Extrait).

... Manderò quanto prima a Loreto la compagnia del Mazzerini, al quale, per ritrovarsi in volta a far' gente, e per quanto ho saputo questa mattina per l'ordinario, a Macerata [3] ammalato, ho spedito subito un messo con l'avviso di quanto comanda V. E.

[1] Barb. Lat. 9391, f° 81.

[2] Barb. Lat. 9391, f° 91.

[3] Ville des Marches à 38 km. au S. d'Ancône, compte aujourd'hui un peu plus de 10.000 hab.

III.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

8 mai 1625 [1].

Ho fatto venir' quà il s[r] capitan' Mazzerini con la sua compagnia in essecutione del commandamento di V. E., ma però non posso far' di meno di rappresentarli ch'egli sta poco bene, e venendosi verso il caldo, teme molto quest'aria; acciochè, venendo occasione di mutatione, resti servita V. E. che fin' d'adesso io le proponga questo suo desiderio di non assistere in questa città. Non ardisco di raccomandarlo se non in caso chè V. E. sia disposta di gratificarlo in questo particolare, o con occasione di dover' far' mutatione. E le bacio le mani con molto affetto.

Loreto, 8 maggio 1625.

IV.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

22 mai 1625 [2].

La gratia che V. E. ha fatta al capitan' Mazzerini nel darli licenza di poter' trasferirsi à Roma a far' la gente per riempir' la sua compagnia, ha obligato principalmente me che gliele proposi; onde col ringratiarnela vivissimam[te], stimo mi convenga di dar' conto a V. E. ch'il med. capitano, considerato poi meglio l'obligo di ufficiale di N. S., il cui servitio deve farsi sempre nel miglior' modo che si può, ha eletto più tosto di far' la levata da queste bande con sua maggior' spesa che lasciar' la compagnia senza di lui. Questa

[1] Barb. Lat. 9391, f° 96.
[2] Barb. Lat. 9391, f° 106.

mira stessa del buon' servitio della Sede Apostolica mi ha mostrato anco intorno al quartiere che si gli assegna; poichè non per altro mi ha detto ch'egli faceva istanza di mutarsi da Loreto, che per tornare in Ancona appresso di me, che del resto starà in Loreto et in ogn'altro luogo che gli è commandato; con tutto ch'io vegga ch'egli la passa poco bene in quella città per rispetto dell'aria. Ho voluto dir' tutto ciò a V. E., acciò che sappia la buona mente di questo capitano, il quale *per ciò par' che si renda più capace che gli sia havuto qualche riguardo in occasione d'haverlo a mutar' da quel' posto.* Et a V. E. bacio le mani con riverenza.

Ancona, 22 mag. 1625.

V.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

23 juillet 1625 [1].

Il capitan' Giulio Mazzerini, nella prima leva che si fecè di questa gente, partì da Roma con assai quiete d'animo, con tutto che lasciasse la casa sola, dove ha madre e sorelle, per la buona intentione che V. E. mi supponghi li desse di mente di N. S. di rimetter' il s. Pietro suo padre, gia quattr' anni assente di Roma per homicidio oppostoli, che parimente dice essersi trovato che fosse commesso da un'altro [2]. Hora però che vede allungarseli la gratia per non esserci forte persona che la procuri istantemente, mi prega ch'io voglia ricordarla a V. E. con supplicargliene; ond'io che

[1] Bibl. Vat., Barb. Lat. 9392, f° 39. — Le nom de Mazarin est encore cité dans une autre lettre du même recueil, à la date du 26 juin 1625 (f° 21): Le 16 de ce mois, à Lorette, une rixe a éclaté entre plusieurs hommes de la compagnie Mazzerini; un coup d'arquebuse a été tiré; il y a eu un mort et un blessé.

[2] V. plus haut p. 208.

stimo che oltre li suddetti rispetti ella sia per aver' care l'occasioni di strignersi con obligo quelli che fanno bene il servitio di N. S. e di V. E., come fa questo capitano, il quale con questo fine e fuori di casa, ardisco di supplicarla con la maggior'efficacia che posso a restar' servita di gratiar la sua domanda, nella quale sicome concorro anch'io per quest'ufficio che faccio, così parteciperò dell'effetto che sarà per risultarne, che sarà di dovuta gratitudine e debito. Questo come che in me è cresciuto in infinito per altre gratie, spero che, per l'osservanza che l'accompagna, sarà gradito da V. E., benchè non ammetta maggior' aumento in se stesso. E le bacio le mani con molto affetto.

Ancona, 23 luglio 1625.

[P. S. de la main du prince]. Supplico V. S. di questa gratia con ogni maggiore instanza, e ne rimarrò obligatiss°, come di favore conferito in persona mia propria.

VI.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

Ancône, 31 août 1625 [1].

(Extrait).

Il s[r] capitan' Giulio Mazzarini havendomi esposto che, per haver' lasciato la casa sola, gli vanno a male molt'interessi che gl'importano, i quali per la lontananza di suo padre non possono haver' rimedio da altri che da lui, m'ha pregato ch'io voglia supplicar' V. E. a restar' servita di darli licenza d'arrivar' fino a Roma.

[1] Barb. Lat. 9392, f° 66. — Deux lettres datées du 27 juillet et du 7 août (f° 42 et 49) nous révèlent encore des méfaits commis par les soldats de Mazarin: quatre d'entre eux se sont enfuis et ces malheureux, outre le délit de désertion, ont, paraît-il, assassiné un prêtre. Ils ont été rattrapés à Fano et livrés à la justice militaire.

Io giach'il medesimo non si valse dell'altra già datagliene da V. E., quattro mesi sono, non ho potuto lasciare di non passar' seco ufficio per questa gratia.

VII.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

Ancône, 10 septembre 1625 [1].

(Extrait).

Le rendo humilissime gratie della licenza ch'è restata servita di dare al capitan' Mazzarini di venire a Roma, e non mancherò di sollecitarlo al ritorno, come commanda V. E. [2].

VIII.

Francesco Colonna à Carlo Barberini.

16 septembre 1625 [3].

La venuta del s[r] capitan' Giulio Mazzarini dà occasione a me di far' riverenza più particolarmente a V. E., poichè so ch'al suo apparire si ricorderà ella della gratia che gl'ha fatta per amor' mio di darli licenza, e con la memoria di ciò se gli appresenteranno insieme la servitù mia e le mie obligationi. Supplico V. E. a concedermi ch'io col suo mezzo e con quest'ossequio riverente possa honorarla per hora, si come penso sempre ad incontrare il suo senso per ben' servirla. E le bacio le mani humilmente.

Ancona, 17 sett[re] 1625.

[P. S.]. La causa che maggiormente ha spinto il s[r] Mazzarini a venire a Roma, è l'accommodamento del s[r] Pietro suo padre. Con

[1] Barb. Lat. 9392, f° 74.

[2] Cette lettre semble bien détruire l'aimable anecdote de Benedetti, que j'ai rapportée plus haut. Mazarin n'a pas quitté sa garnison sous permission; il n'a pas eu à se jeter aux pieds du pape et à demander grâce. Il a obtenu de ses chefs un congé parfaitement régulier.

[3] Barb. Lat. 9392, f° 76.

ogni humiltà lo raccommando a V. E. caldissimamente di volerlo favorire in tal negotio, dal quale dipende la sua quiete totalmente [1].

IX.

Ordre de marche de l'armée pontificale [2].

Mars 1626 [3].

(Extrait).

Piacenza

Alli 24 di marzo

Sargente maggior Gallina, aiutante e forier maggiore.

I capitani Salvone con soldati di n° . . . 206

Brancadoro con soldati di n° 207

[1] Une dernière lettre du même recueil, datée de Lorette, 28 septembre 1625 (f° 80), nous apprend qu'un soldat de Mazarin a quitté sa garnison sans permission; il est venu à Osimo, où il a blessé mortellement un boucher d'une estocade, secondé par trois autres de la même compagnie qui, eux, avaient une permission régulière et ont affirmé n'être intervenus que pour empêcher le malheur. — Le prince de Palestrina quitta son commandement au mois de décembre 1625.

[2] Le 6 janvier 1626, Jean-François Sacchetti, commissaire général de l'armée pontificale, au nom du pape, et le duc de Féria, gouverneur du Milanais, au nom du roi d'Espagne, avaient signé une convention aux termes de laquelle: 1° le pape Urbain VIII mettait à la disposition du duc de Féria 6000 fantassins et 600 cavaliers pour la recupération des forts et pays de la Valteline, des comtés de Bormio et de Chiavenna, que le Saint-Siège avait reçus en dépôt du roi d'Espagne; 2° les troupes pontificales, tant d'infanterie que de cavalerie, seraient commandées par Torquato Conti qui n'aurait au dessus de lui que le duc de Féria; 3° le duc de Féria mettrait sur pieds, de son côté, une armée de 6000 fantassins et 600 cavaliers pour la recupération des forts de la Vallée; 4° si par hasard les deux troupes marchaient ensemble, le commandement serait exercé alternativement par le chef pontifical et le chef espagnol; 5° enfin le duc de Féria devait pourvoir les soldats du pape de tout ce dont ils avaient besoin: vivres, munitions, voitures, et même un hôpital pour les blessés et les malades (v. Barb. Lat. 7876, f° 32 et 33).

[3] Barb. Lat. 7873, f° 61.

A dì 25 d°

Del Sale con soldati di n° 200
Petracchino con soldati di n° 213

A dì 26 d°

Paravicino con soldati di n° 210
Mazzarino con soldati di n° 235

A dì 27 d°

Non fù possibile marciare per l'inondatione del fiume Taro nel qual giorno, io mi transferii a Casal Pusterlengo [1], dove comincia la tappa dell'esercito di N. S^re nello stato di S. M.

A dì 28 d°

C. Gabrielli, soldati di n° 199
Il Parisani, soldati di n° 209

A dì 29 marzo

Marciò la persona del m° di campo Sacchetti [2] con soldati della sua compagnia colonella n° 217
Il c. Adimari con soldati di n° 207

Cappellano maggiore .
Aiutante del terzo . .
Cirugico mag^re . . .
Tamburro magg^e . .
Cap. di campagna con esecutori quattro .
} officiali del terzo [3]

[1] Casal Pusterlengo, ville de la province de Milan, à 17 km. au S. E. de Lodi. — Le Taro, affluent droit du Po.

[2] Le 10 mars 1626, Carlo Nappi, *collecteur général* aux armées du pape, écrivait de Ferrare à Carlo Barberini qu'il avait fait le rôle des troupes qui devaient marcher en Valteline, et il ajoutait: « Il terzo del s^r Sacchetti è bellissmo e molto bene esercitato (Barb. Lat. 7865, f° 51 et 52).

[3] Ensuite viennent les régiments de Ginetti (du 30 mars au 3 avril) et de Nari (les 4 et 5 avril).

X.

Gio. Francesco Sacchetti à Carlo Barberini.

Milan. 18 mars 1626 [1].

(Extrait).

... Veggo che V. E. havea reiterato gli ordini ai sig^ri card^li legati et a gov^ri de' luoghi per dove era passata la sold^ca, che dessero il soccorso del pane e del vino, che dall'Ecc^a V. gli era stato fatto gr^a. Vero è che fin'adesso non ho toccato con mano che altri cap^ni che Giulio Mazzarini habbia supplito del suo alla sua compagnia ne' luoghi dove non gli è stato dato detto soccorso dalle comunità, delle quali egli ne ha preso fede. Ben mi dispiace che, in passando la sold^ca, alcune compagnie si sieno portate poco bene...

XI.

Gio. Francesco Sacchetti à Carlo Barberini.

Milan, 8 avril 1626 [2].

(Extrait).

Farò sapere al cap^no Mazzarini che, volendo essere rimborsato dello speso, è necess^o che mi dia le fedi fattegli dalle comunità, le quali ricevute che havrò, le manderò costà, affinchè si possa dare sopra di ciò quei ordini che saranno necessarii.

[1] Barb. Lat. 7869, f° 69.

[2] Barb. Lat. 7870, f° 12. — J'ai retrouvé ailleurs la liste des déserteurs de la compagnie Mazzarini au mois d'avril 1626: il y en avait cinq: Bruto, fils de Tomaso Rai, parmesan: petite taille: figure longue: front bas; yeux enfoncés; 25 ans. — Francesco, fils de Lazaro Loardo, bergamasque: haute taille; maigre; face colorée; moustache rare; 22 ans. — Antonio, fils de Giacomo Lazaresi romain: haute taille; figure longue et maigre; barbe châtain (?); édenté; 33 ans. — Antonio, fils de Cesare Bonno, milanais: petite taille; figure longue; front haut; sourcils épais; yeux

XII.

Instructions au capitaine Jules Mazarin.

13 mai 1626 [1].

Il s[r] cap[o] Giulio Mazzarini anderà in Alessandria con l'incluso quali presenterà al s[r] duca di Feria, se vi sarà, o vero al s[r] D. Gonzalo de Cordova, essendovi l'uno e l'altro, ma se non vi sarà altro che il s[r] Don Gonzalo, presenterà la sua sola, et ne procurerà con ogni buon' termini la risposta in scritto senza accettarla in altro modo, et se a caso la volessero dare a voce et non in scritto, s'ha di far nuovo di non sapere quello porti et procurarla in ogni maniera in scritto, avertendo però bene tutto quello li diranno a voce et portandone memoria. Introvando il S. D. Gonzalo di ritorno a Milano, dove S. E. si fermerà, doverà fare il sudetto ufficio come di sopra.

XIII.

Torquato Conti au duc de Féria ou à Gonzalve de Cordoue.

13 mai 1626 [2].

(Message porté par le capitaine Mazarin).

Questi belli tempi sollecitano et la tardanza difficulta l'impresa di Valtellina, però m'è parso necessario d'accennarlo a V. S., acciò

enfoncés; 20 ans. — Paolo, fils de Giacomo Toretti (Barb. Lat. 7873, f° 68) — et une autre liste du mois de mai 1626: il n'y avait que deux déserteurs: Francesco, fils de Giovanni, de Camorano: grand; petite tête; nez pointu; yeux clairs; peu de sourcils; bouche petite; 20 ans. — Fabritio, fils de Luca, de Pesaro: petite taille; figure ronde; front haut avec grande cicatrice; sourcils presque réunis; léger duvet aux lèvres (Barb. Lat. 7865, f° 54).

[1] Barb. Lat. 7806, f°. 27

[2] Barb. Lat. 7870, f° 49. — On lit en tête de cette pièce: Per il S[r] duca di Feria o S[r] D. Gonzalo di Cordova uno per uno portate dal cap. Mazarino.

essendo già l'armi di S. S^ta^ pronte per eseguire il concertato d'alcun tempo in quà, possa V. E. dalla parte sua corrispondere con segnalar la gente con li suoi capi che doverà marciare a quella volta con li munitioni di vivere, guerra, artiglierie et altri appertrecci(?), con dichiarare la persona a cui caricho doverà essere la manica della regia, senza perder tempo, dando spazio all'inimico di più fortificarsi, et avanti che li caldi venghino, per mettere in esecutione la voluntà de nostri padroni nella sodetta conformità consertata, del che supplico V. E. a darmi risposta, acciò sappia come governarmi. Et a V. E. bacio humilmente le mani.

Di Monza, a' 13 maggio 1626.

XIV.

Gio. Francesco Sacchetti à Carlo Barberini.

Milan, 13 mai 1626 [1].

(Extrait).

Vedrà V. E. dalla copia della lettera che scrive il S^r^ D. Torquato al S^r^ duca di Feria e S^r^ D. Gonzales de Cordova la istanza che si fa della gente e di capo; e per haverne risposta in iscritto, e non in voce, habbiamo giudicato bene mandarla per un capitano che non habbia facoltà da trattare in voce, mà solo di procurare la risposta per lettera al particolare del maestro di campo. Havevamo risoluto di non ci venire fino a tanto che i Spagnuoli non si dichiarino di voler mandar la gente et il capo di essa, e davantaggio fino che non la vediamo incaminare per Valtellina.

[1] Barb. Lat. 7870, f° 50.

XV.

Gonzalve de Cordoue à Torquato Conti.

15 mai 1626 [1].

A la carta de V. S. q. el capitan Julio Maserino me a dado, solo se me ofreze responder, besando a V. S. las manos por la merced q^e^ ella me hace, porque Sa Ex^a^ en las q^e^ escribe a V. S. satisface a todo lo q^e^ V. S. desea saber. Guarde Nues° Señor a V. S. los anos q^e^ io deseo.

De Alesandria, á 15 de maio ano 626.

XVI.

Le duc de Feria à Torquato Conti.

15 mai 1626 [2].

El cap^n^ Mazarino me hà dado la carta de V. S., y porque con un correo que le he despachado, oy he avisado a V. S. lo que me escriven de Roma tocante a la forma en que han de entrar en la Valtelina las armas de Su Sant^d^ y de Su M^d^, no se me ofrece que decir a V. S. mas de que quedo esperando su respuesta con el mismo correo que ha ydo yente y viniente.

Escrive me el duque de Pastrana que han llegado quejas a Su S^d^ de que no se da a su gente en los quarteles y a los a-mientos (?) que tiene, lo que esta capitulado; y porque no hà llegado a mi noticia quo se aya faltado a ello, ante se que se les hà acudido con mas de lo que obliga el acuerdo que se hijo me à causado novedad esto, V. S. me diga si e necess° dar alguna nueva orden

[1] Bab. Lat. 7840, f° 91.
[2] Barb. Lat. 7860, f° 26.

que ninguna cosa desseo mas que su satisfacion. Y que Su Sant[d] entienda que se le procura dar a qui en todo, N[ro] S. guarde a V. S. como desseo.

De Alex., 15 de mayo 1626.

XVII.

Torquato Conti au duc de Féria.

20 mai 1626 [1].

Ricevo in questo punto la di V. E. delli 15 et se bene haverà già veduto da una mia fattali presentare dal capitan Mazzarini il mio senso sopra quello di che V. E. mi richiede nella detta sua; con tutto ciò mi è parso bene replicarle ch'io debbo stare sopra li punti stabiliti di conserto fra V. E. et il S[r] Gio. Francesco Sacchetti intorno al capo et gente da darsi da V. E. come nell'altri che tendono si al buon governo come alla facilità dell'impresa che di compagnia dell'armi pontificie et cattoliche si deve fare della Valtellina et altri luoghi che haveva da V. E. ricevuto in deposito la Sede apostolica, supplicando però V. E. a sollecitarne la spedizione

[1] Barb. Lat 7861, f° 56. — Le même jours, avant l'arrivée de Mazarin, Torquato Conti avait envoyé une seconde lettre à Gonzalve de Cordoue et au duc de Féria, où il leur renouvelait ses instances: « Mentre speravo dal ritorno del cap. Mazzarini intendere qualche buona risolutione della presta marciata verso la Valtellina per mettere in esecutione la voluntà de' nostri padroni, adesso ch'ancora non sono dall'intutto apperti li passi nè il nemico totalmente fortificato, onde si potrebbe sperare qualche buono successo, V. E. mi rimette allo scritto per la staffetta speditami; et se bene V. E. prima di spedirmi la detta haveva recevuto le mie per mano del Mazzarini, nelle quali io pregavo instant[e] l'E. V. per la risolutione, con tutto non havendo sopra di esse risposta, sono stato fin hoggi aspettandola, nè essendomi capitata, ho giudicato bene mettere in consideratione di nuovo a V. E. il tempo che si perde... » (Barb. Lat. 7861, f° 54).

come nell'altra mia delli 13 corrente con ogni premura ne ho fatto instanza, assicurando V. E. ch'in tutto quello dipenderà da me, troverà ogni possibile prestezza et speditione da V. E. richiesta. Et li bacio hum^te^ la mano.

Di Monza, a' 20 maggio 1626.

XVIII.

Torquato Conti à Carlo Barberini.

20 mai 1626 [1].

Come scrissi a V. E. con l'ultime, spedii il Mazzarino con le lettere delle quali mandai copia si come ancora dell'istruzzione datagli, e per non vi replicare l'istesso, hora le mando gl'originali delle risposte de' SS^ri^ Spagnuoli con le mie repliche et alcune altre scritt^re^, dalle quali vedrà V. E. tutto il negoziato senza ch'io lo stenda e dia travaglio a V. E. di leggere. Solo aggiungerò che pare che voglino mutare stile, se ben ancora non hanno cominciato ; tutto credo proceda dalla mutazione di governo. Vedremo quello farà D. Gonzalo di Cordova, che spero farà bene, se egli ancora, per il desiderio che ha della pace, non si raffredderà nelle risoluzioni della guerra e pure quelle lo condurriano al fine del desiderio più sicuro e gloriosamente. Dal S^r^ Sacchetti V. E. ne sarà più alla lunga ragguagliata e delle nuove di Valtellina et altro, però mi rimetto sempre allo scritto, stando risoluto di voler incontrare il gusto di N. S^re^ e di V. E., lasciandomi più presto la vita che queste armi non caminino al pare di qualsivoglia altre per la gloria di S. S^ta^ e di V. E., alla quale per fine fo hum^ma^ riverenza.

Monza, li 20 maggio 1626.

[1] Barb. Lat. 7861, f° 55.

XIX.

Indemnités au capitaine Mazarin.

Mai 1626 [1].

(Extrait).

Al capit. Giulio Manzarini per sopra piú del retenutoli alla banca per conto delle tappe che non haveva pigliate . l. 229

. . . . . .

Al capit. Giulio Manzarini per reintegrarlo de spese fatte in andare e tornare d'Alesandria della Paglia, dove di qui fù spedito in diligentia dal s^r^ Torquato Conti per trattare con il sig^r^ duca di Feria negotii in servitio dell'esercito . . . . . l. 340.

XX.

Gio. Francesco Sacchetti à Carlo Barberini.

9 septembre 1626 [2].

In conformità dell'ordine mandato da V. E. due settimane sono al sig^r^ capitano Mazzarino et a me che si ricuperasse la fede della città d'Ancona, Fano et Bologna di non havere dato pane et vitto alla compagnia del medesimo capitano, e che di poi si le mandasse, trovata che si fusse; hora essendomi stata data dall'istesso sig^r^ capitano, l'invio a V. E., la quale supplico ad arricchirmi della sua protetione e tutela, mentre le fo humil^ma^ riverenza.

Di Monza, li 9 settembre 1626.

[P. S. de la main de Sacchetti]. Il S. capitano Giulio Mazzarino m'ha dato le fedi delle comunità e de suoi oficiali, acciò le

[1] Barb. Lat. 7861, f° 143.
[2] Barb. Lat. 7872, f° 54.

mandi a V. E., pregandomi a voler raccommandare a V. E. questo suo interesse, in che mi rimetto alla prudenza di V. E., alla quale fo h^ma^ riverenza.

XXI.

Instructions au capitaine Jules Mazarin.

11 janvier 1627 [1].

Havendo il S. D. Gonzalo di Cordova, a preghiere del S. comandatore Nari, conceduto il passo per la gente di N. S. che si deve ritirar nello Stato ecclesiastico, V. S. presenterà la lettera al detto S^re^ che aperta le do e procurerà d'haver gl'ordini opportuni :

1° per il passo che sarà per la stessa strada che venne questa gente ;

2° l'ordine per li carri da portar il bagaglio nella stessa forma ;

3° li corrieri per condurre alli quartieri delli transiti per lo stato di Milano ;

4° che le truppe saranno del numero di tanti per quanti si sarà aggiustato il passo con i Prencipi ;

5° che gl'ordini con le sudette cose hanno per il giorno che si vorrà e si avviserà uno o due di prima ;

6° che se assorte per qualche intoppo, come dire, di non poter passar fiumi come il Po, Taro, Secchia, Panaro [2] o altro, facesse alto alcuna truppa, possano far' alto ancora le sussequenti nelli quartieri che allora si troveranno quelle che saranno in moto.

Di tutte le sudette cose riporterà ordini opportuni e chiari, acciò si essequisca la mente di N. S. in ricondurre d^a^ gente.

A tutte l'altre cose che potesse dir S. E., istanze o proteste, risponderà che la mente di N. S^re^ è tanto santa che non si può sperar dalla S^tà^ Sua altro che un desiderio estremo di vedere l'effettuatione della pace e buono affetto verso li SS^ri^ Spagnuoli,

[1] Barb. Lat. 7863, f° 26.

[2] Le Taro, la Secchia et le Panaro sont les principaux affluents de la rive droite du Po entre Crémone et Ferrare.

poichè nel concertato tra li SS^ri^ amb^ri^ in Roma, essendo ogni cosa stabilita, N. S. lascia qui la gente con la mia persona, che deve ricevere il deposito che sono 2500 fanti e 300 cavalli. N'è che questo deve dare ombra alcuna a S. E., poichè ella stessa, doppo accordate le cose, ha rimandato la cavalleria a Napoli, riformato li terzi ; et il simile hanno fatto li S^ri^ Veneziani e S^r^ duca di Savoia.

Noterà però bene tutto quello che S. E. dirà, e regolerà con la sua prudenza tutto quello che d° S^r^ D. Gonzalo le potesse dire, protestare o fare istanza, cercando d'addolcire sempre d° Sig^re^, ma esseguendo quelltanto che ho sudetto, e mi riporterà relazione in iscritto di tutto il seguito. Et il S^re^ le dia il buon viaggio.

Fatta in Monza, li 11 gen° 1627.

XXII.

Torquato Conti à Gonzalve de Cordoue.

11 janvier 1627 [1].

Dal S^r^ Comandatore Nari ho ricevuto la di V. E. delli 9 : devo ringraziarla del passo che ha fatto honore di concedere a questa gente di N. S^re^ che deve ritornare nello Stato ecclesiastico e davantaggio della prontezza con la quale s'essibisce di volerne favorire. E perchè questo è negotio ch'io devo metterlo ad effetto senza alcuna dilazione, supplico humilmente V. E. a farne gratie di riceverlo per bene, sicurissima della buona volontà di S. S^tà^ e suo desiderio di vedere effettuata la pace ; tanto più restando io qui con 2500 fanti e 300 cavalli, pegno tanto grande che può bene V. E. esser certissima della santissima mente di S. B. Mando però a V. E. l'essibitione di questa che sarà il s. cap. Giulio Mazzarini per supplicar l'E. V. a farne gratia di dare gl'ordini opportuni per poter esseguire la ritirata della sud^a^ gente, che sarà nell'istessa

[1] Barb. Lat. 7863, f° 27.

forma che venne, già che V. E. resta servita di rimetter ciò a me ; caso non gusti in qualche altra maniera, allora si procurerebbe d'incontrare il suo senso che, oltre il far cosa gratissima a N. S^re^, io come servitore di V. E. ne le resterò con estrema obbligazione.

In quanto poi al mandare la persona al S^r^ marchese di Covre, quando V. E. mi haverà avvisato di chi e del tempo che haverà mandato, io subito farò il simile per vedere con brevità spedito questo negotio dal canto di S. S^tà^, che tanto preme ai nostri ss^ri^ padroni.

Di Monza, li 11 genn. 1627.

XXIII.

Mazarin à Torquato Conti.

11 janvier 1627 [1].

In arrivando che è stato a un'hora e mezza di notte, ho parlato col S. D. Gonzalo e presentatoli la lettera di V. E., doppo haverla letta, m'ha detto che domattina mi trovi da lui, che farà chiamare il com. Caimo e darà l'ordine opportuno per il transito di questa gente e che assisterà sempre a servire V. E. Mi ha fatto molti motivi e detto mi cose di qualche consideratione, quali adesso anderò mettendo in carta per poterle poi domani a sera rappresentare a V. E., poichè credo sarò spedito e quando no, in ogni modo mi trasferirò costà per ritornare. Io non pensavo dovesse succedere in questa forma, ma tutto che habbia mostrato gran puntualità e gusto in voler dare gl'ordini, l'interno senz'altro non corrispondeva all'esterno. Et a V. E. faccio hum^ma^ riverenza.

Milano, XI gen^o^ 1627.

Se V. E. comanda alcuna cosa davantaggio per il portator di questa, sarà sicuriss^o^ il farlo.

[1] Barb. Lat. 7863, f^o^ 22.

XXIV.

Torquato Conti à Carlo Barberini.

12 janvier 1627 [1].

È tornato hora da Milano il S^r^ cap^o^ Mazzarini e del suo negoziato col S^r^ D. Gonzalo ha fatta la relazione della quale vien copia con questa. Parmi che a me non resti se non di dire a V. E. che il medesimo S. D. Gonzalo ha prontissimamente commesso al S^r^ com^re^ Caimo com^o^ sopra simili negozi che ne spedisca gl'ordini opportuni per la ricondotta nel modo che si tenne nel venire, incaricandogli che ne dia ogni sodisfazione. Domane si comincerà a licenziare e, subbito tornato il S^r^ Gualtieri, ad incaminar le truppe verso lo Stato ecclesiastico. Et a V. E. fo hum^ma^ riverenza.

Monza, 12 gen^o^ 1627.

XXV.

Relation de Mazarin.

12 janvier 1627 [2].

Relat^ne^ di quanto ho negotiato io Giulio Mazzarini col S^r^ D. Gonzalo di Cordova in conformità dell'istruttione e comandam^to^ del S^r^ duca di Guadagnolo.

Partendo di Monza all'Avemaria, giunsi a Milano a un'hora e mezza di notte et andando per l'audienza dal S^r^ D. Gonzalo fui introdotto subito, il quale letta la lettera del S^r^ duca e considerata la mi disse: In questo non ci è altro da fare, giachè il S^r^ Torquato risolve in tal maniera, darò gl'ordini necessari per il passo

[1] Barb. Lat. 7863, f° 23.
[2] Barb. Lat. 7863, f° 24 et 25.

della gente allo Stato ecclesiastico; e mi soggiunse queste parole precise: La riputatione del papa è quella che solamente può patir burasca e stà in gran contingenza per questa risolutione, poichè non succedendo il neg° come S. S^tà crede, il mio re havrà giusta causa di dolersi, e tutta la Cristianità potrà ragionevolm^te asseverare che il papa è quello che non ha voluto la pace d'Italia e che havrà molte difficoltà a dare ad intendere altro, non potendo in sua difesa addurre scusa che vaglia; ma che, mentre gl'ordini di di S. S^tà circa questa ritirata al S^r Torquato son precisi, senza havere riguardo ad altra cosa che possa succedere e senza lasciarli arbitrio nessuno di considerare se è bene o no mettere in esecutione questo pensiero, che assisterà al S^r duca in tutto quello comandarà in ogni puntualità. E dicendo io che la santa mente di N. S. sempre è stata inclinata con ogni efficacia alla pace d'Italia come è al presente, ritirando questa gente per il sicuro stabilimento della pace, negotiato e definito in Roma dagl'ambasciatori delle due corone, le quali hanno di comun contento giudicato essere abastanza 2500 fanti e 300 cavalli per ricevere il deposito della Valle, mi ha risposto, senza lasciarmi finir di dire, che la mente di S. S^tà è santissima, ma che è stata consigliata a tal risolutione pestilentialmente (e queste sono parole precise) e che questi tali sono poco servitori et amici di S. S^tà; ma piaccia a Dio che il tutto succeda felicimente. Et battendosi nella mano con la lettera del S^r duca: Posson' pur sapere, mi disse, bene tutti questi sig^ri quello che in diverse occasioni ho scritto a S. M. della buona intentione di N. S^re, anzi davantaggio non son quattro giorni che ho mandato un dispaccio a S. M. in risposta d'un altro, nel quale mi veniva significato che dal conte d'Ognate alla med^a era stato rappresentato che la gente di S. S^tà, allogiata nello Stato di Milano per la ricuperatione della Valle, si andava disfacendo a poco a poco e che perciò si discorreva dell'intentione di S. S^tà circa l'accomodamento d'Italia, vedendo che quattro mesi sono restò anco dalla med^a il porre in esse-

cutione il concertato di pace. E mi disse: A tutto questo ho risposto a S. M. che è ingano gran di S. S^{tà} e che non c'è neppure ombra da potere in alcuna maniera sospettare cose simili della santissima intentione di S. S^{tà}, e ciò ho detto costarmi, vedendola inclinata con ogni efficacia alla pace d'Italia, procurando mettere in esscutione questa volontà li ministri suoi che assistono in questo stato, li quali havendo mantenuto sempre il numero della gente che entrò in esso. Et doppo haver detto questo, mostrando particolare sentimento, mi disse: Adesso che potrò io rappresentare al mio re? E soggiunse di nuovo: Dio voglia che io non sia necessitato a scrivere in contrario! E di più mi disse: Che cosa posso io pensare, mentre la risolutione di S. S^{tà} non è stata penetrata dal conte d'Ognate, poichè io non ne ho ricevuto avviso di sorte nessuna? e che il concertato del numero di fanti e cavalli da entrare a ricevere il deposito della Valle per lo stabilimento della pace era verissimo, ma che non gli pareva buon modo che, senza che parte di questa gente cominciasse ad entrare nella Valle, il resto dovesse marciare alla volta dello Stato ecclesiastico; e che questa risolutione in questa maniera poteva esser causa di maggiori romori di quelli che hoggi sono e, se bene il papa si sarà mosso a ciò per quello si è stabilito altimente in Roma con sicurezza infallibile di successo felicissimo per la parte de' Francezi, che havevano dimostrato esser desiderosi d'esso, tuttavia non è questa la prima volta che habbiamo detto una cosa e sentito un'altra, e che vedendo diminuita questa gente potrebbero, quando anche havessero ogni buona volontà, far nascere qualche nuova difficoltà che intorbidasse l'essecutione del negotiato, senza che paresse ne anche lor colpa, che non gli sarà difficile. E soggiungendogli che non doverebbe parere stravagante risolutione a S. E. questa di S. S^{tà} circa il ritirare parte della gente, fondata nella sicurezza della pace, mentre il mondo era certo per mille capi della sua buona volontà verso la S. M.; tanto più che ognuno riformava, per poderoso che si fosse, come faceva S. E., Venetiani et

altri. Al che mi ha detto che non si chiama riforma rimandare la cavalleria a Napoli, che di continuo sta in piedi alla difesa di quel regno, e che, del resto, non riformava se non qualche ufficiali, ma non altrimente la soldatesca, restringendola solamente in poche compagnie; e con questo mi licentiò dicendo: Vada V. S. e torni domattina che farò chiamare il com^re^ Caimo, e darò gl'ordini che comanda il S^r^ Torquato, havendo il modo et ogni altra cosa circa il marciare di quella gente rimesso alla sua prudenza. Et essendo ritornato a palazzo questa mattina, qu(ando) già era in tavola alle 21 hora, ho avuto audienza, non havendola havuto se non un presidente mandato a chiamare da S. E. e meco entrato il S^r^ Caimo, il quale ho fatto trattenere fin'a quell'hora, sotto pretesto di volergli domandare una gratia; qu(ando) havessi parlato con S. E., la quale non l'haveva altrimente mandato a chiamare, come mi disse, et entrato da S. E. gli disse queste precise parole con ogni prontezza: Ho desiderato che S. S^tà^ habbia gusto. Il S^r^ Torquato ha risoluto far ritirare verso lo Stato ecclesiastico 3500 fanti e 300 cavalli, restandone solamente qui 2500 e 300 per tenere ordine di S. S^tà^ di ciò. Si che V. E. opererà che il tutto passi con ogni sodisfazione di questi s^ri^, che sarà ritornando nella maniera che vennero, scrivendomi così il S^r^ Torquato, e del tutto s'intenderà quà col capitano Mazzarino che è mandato a questo effetto.

Data in Monza, li 12 genn. 1627.

G. Mazzarini.

XXVI.

Torquato Conti à Gonzalve de Cordoue.

23 janvier 1627 [1].

Essendo tornato il S^r^ capitano Sorci di Valtelina m'è parso debito di spedire a V. E. il S^r^ cap° Giulio Mazzarini con le scritture e lettere portatemi da quello, affinchè e da esse o dalla viva voce di questo l'E. V. intenda quel che passa.

Supplico V. E. a dare gl'ordini per li carri, barche et altre cose che potessero bisognare, se la marciata seguirà per il tempo prefisso, et avvisarmi di quello di più paresse all'E. V. sopracciò con ispedir li corrieri e farmi sapere le strade e transiti della gente, come anco se resta alcuna difficoltà d'aggiustare tra V. E. et il s^r^ marchese di Covré, supplico ancora V. E. a farmi gratia d'una assicurazione per l'armi di S. S^tà^, simile a quella della quale mi fece honore a Como sotto li 8 ott^re^. Mutate le cose da mutarsi, come dal d° S^r^ capitano Mazzarino V. E. ne sarà in mio nome pregata.

Di Monza, li 22 genn. 1627.

[1] Barb. Lat. 7863, f° 44.

SUL SOGGIORNO DEL MARESCIALLO BOUCICAUT
IN PIEMONTE
DOPO LA RIBELLIONE DI GENOVA
(Pl. I)

Le vecchie aspirazioni della Francia di costituire nel nord della penisola un vasto Stato per un principe di quella Casa Reale, ridestate sotto Carlo VI dalla occupazione di Genova, parvero essere assai vicine alla realtà, allorchè il giovane ed inesperto Giovanni Maria Visconti si illuse di trovare, contro i suoi nemici, protezione ed aiuto nel governatore francese di Genova. Così nell'estate del 1409 il maresciallo Boucicaut si affrettò a portarsi a Milano con tutte le sue forze e dall'insperato successo doveva naturalmente trarre argomento per sperare cose maggiori [1].

Gli avversari di Francia, capeggiati dalla prudente ma tenace Signoria Veneziana, se per un momento parvero sbalorditi dalla fortuna e dall'audacia del maresciallo francese, non tardarono a rianimarsi e ad approfittare della imprudenza del Boucicaut, il quale, molto fidando in sè, aveva lasciato Genova con troppo scarso presidio. Non tardò a mostrarsi, in realtà, come la sua potenza in Italia fosse puramente fittizia: a brevissima distanza, infatti, dalla felice occupazione di Milano, i genovesi, stanchi di dover solo essi sopportare il peso finanziario degli ambiziosi progetti del loro governatore, riuscirono, con l'appoggio di Facino Cane e di Teodoro marchese

[1] Vedi C. Cipolla, *Storia delle Signorie*, p. 266; J. Ghiron, *Della vita e dell'imprese militari di Facino Cane* in *Archivio Stor. Lomb.*, 1877, IV, p. 579 e segg.; Perret, *Histoire des relations de la France avec Venise*, I, p. 101 e segg.

di Monferrato, a ricuperare la libertà. Così brevi giorni videro sorgere e tramontare l'astro del maresciallo Boucicaut in Italia [1].

Della rivoluzione scoppiata in Genova la notte dal 3 al 4 settembre e dell'assassinio del suo luogotenente, Hugues Cholet, giunse ben presto notizia al Boucicaut in Milano. Forte nell'avversità, tenuto segreto il grave annuncio, si affrettò a lasciar la capitale viscontea con tutte le sue forze, pretestando un'importante spedizione [2]. Probabilmente ignorava ancora tutta la gravità della situazione, si che poteva sperare di riuscire in tempo con velocissima marcia a soffocare i moti genovesi, conservando alla Francia quell'importantissimo centro di influenza nella penisola [3].

[1] Sulla rivoluzione di Genova vedi le diverse cronache sincrone e specialmente G. Stellae, *Annales Januenses*, in *R. I. S.*, XVII, col. 1222 e segg.; A. Morosini, *Cronica*, ed. Lefèvre-Portalis et Dorez, 1898, I; *Chronique du religieux de Saint-Denys*, éd. Bellaguet, IV, 254 e segg.; Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, éd. Douet d'Arcq, II, 37 e segg.; Jean Le Fèvre, *Chronique*, éd. Morand, I, p. 19. È da osservare che a Venezia, già il 5 luglio, si era sparsa voce — trasmessa da Brescia da Pandolfo Malatesta — della ribellione di Genova e della fuga del governatore.

[2] Come è noto, il Boucicaut, partito da Genova alla fine di luglio, era entrato in Milano il 28 od il 29 agosto, quando già Facino Cane e Teodoro II erano vicini a Genova. Ad una scaramuccia avvenuta all'uscita dei francesi da Milano, accennata dal Morosini (op. cit., I, 284), si allude nel Conto del Boucicaut, car. 49r.: « A un enfant de pié de la dicte compagnie, le quel ot la main coppée par les ennemis du Roy a une escarmouche faicte ou pais de Lombardie, lorsque le dit lieutenant et gouverneur s'en retourna après la dicte rebellion de Jannes... ».

[3] Sulle imprese del Boucicaut dopo la rivoluzione genovese vedi N. Jorga, *Thomas III*, Paris, 1893, p. 187 e segg.; Gabotto, *Asti ed il Piemonte al tempo di Carlo d'Orléans*, p. 36 e segg. Altre notizie si possono desumere da un registro degli Archivi Nazionali di Parigi: « Compte de Jehan le Maingre dit Bouciquaut », KK. 40, che incomincia con l'arrivo dei francesi a Gavi. Il Conto è preceduto dai *Vidimus* di Jean de Soleville, prevosto di Parigi, di quattro lettere reali: due di nomina del Boucicaut a governatore di Genova (vedile in A. Cerruti, *Lettere di Carlo VI, re di Francia, alla repubblica di Genova*, in *Atti della Soc. Lig. di St. Patria*, XVII, p. 351 e segg.); le altre due, del 14 febbraio e 16 giugno 1411, alla Corte dei Conti per la verifica ed approvazione dei Conti presentati dal maresciallo.

Il 10 settembre già era a Gavi: nulla sapendo delle intenzioni e delle posizioni dei nemici, vi si arrestò, inviando gente in varie direzioni a procacciar notizie. Così Filippo Grimaldi dei signori di Mentone e Roccabruna si recò in vari luoghi « près de la cité de Jannes pour savoir et enquérir secrètement à aucuns ses parens et amis et autres de l'estat et gouvernement des gens estans en icelle cité »; altri dovevano cercar di entrar nella stessa Genova; Pierre de Nantron, segretario del maresciallo, fu inviato con l'incarico pure di verificare più da vicino lo stato di cose ed aiutare con denaro e vettovaglie gli abitanti di Rossiglione che avevano appunto allora chiesto aiuti [1].

Prima ancora però che di Genova giungessero notizie sicure, il maresciallo dovette deporre ogni speranza di riuscire a soccorrere i suoi compatriotti che ancora energicamente tenevano il Castelletto.

Facino Cane, partito da Genova il 6 settembre, era riuscito prima dell'arrivo del maresciallo ad impadronirsi di Novi, pur non riuscendo ad averne il castello dove si ostinava nella difesa un piccolo presidio francese. Giunto il Boucicaut a Gavi, Facino Cane lo assalì verso il 14 od il 15 settembre. La battaglia di Serravalle causò considerevoli perdite ad ambo le parti senza che alcuna rimanesse padrona del campo. Un tentativo dell'ex-governatore di Genova di liberarsi dalla stretta in cui si trovava e di soccorrere Novi diede luogo ad un nuovo scontro fra Frugarolo e Sale dove i francesi furono respinti con gravi danni [2].

[1] KK. 40, car. 61 r. e segg.

[2] Vedi G. Stellae, *Annales*, ed. cit., col. 1224, e sopratutto la *Cronaca* di A. Morosini, ed. cit., I, 292-296, dove sono nettamente distinte le due fazioni militari, mentre il Monstrelet e gli altri cronisti francesi si riferiscono evidentemente al primo scontro ed i cronisti italiani, come Benvenuto San Giorgio e gli altri, fanno attenzione al secondo combattimento. Notizia del primo scontro giunse a Venezia già il 21 settembre (Marin Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia*, in *R. I. S.*, XXII, col. 845).

Da Genova, dove solo il 10 settembre era stata espugnata dalle forze popolari la Darsena, giungevano a varie riprese fuggiaschi fedeli a Francia e, con essi, notizie guari buone: magro conforto era il sapere che qua e là sulla Riviera e sull'Appennino resistevano vivamente i partigiani di Francia e l'arrivare di lettere della comunità di Ceva, affermanti « que toutefois que les gens du Roy vouldroient venir en la dicte ville de Sieve, ilz donroient toute obéissance » (18 settembre) [1].

Intanto il 17 settembre il maresciallo inviava da Gavi Jaquet de Valières e l'araldo Montjoye a Parigi ad annunciare al Re ed al suo Consiglio i casi di Genova ed a chiedere istruzioni sul da farsi [2]. I due ambasciatori riuscirono a traversare felicemente le posizioni dei nemici e da Asti ove giunsero però solo il 23 settembre si affrettarono ad assicurare il Boucicaut sulla loro sorte. Ma otto giorni dopo, poichè la posizione sua a Gavi era pericolosa, potendo facilmente con i suoi cinquemila uomini essere circondato dai nemici — a Venezia giungevano già notizie gravi sulla precaria posizione dei francesi — il maresciallo si affrettò a ritirarsi su Castellazzo, portando cōu sè su muli « plusieurs petites bombardes, pavaiz, rondelles, artillerie et certaine quantité d'autres abillemens de guerre » [3]. Il giorno prima della partenza da Gavi, a Genova era avvenuta finalmente la resa del Castelletto (25 settembre): fosse rappresaglia o no, a Gavi il Boucicaut faceva impiccare alcuni soldati di Facino Cane fatti prigionieri [4].

Per il maresciallo, però, questa ritirata rappresentava solo un rinvio della partita, non una rinuncia. A tenere il castello e la città di Gavi rimase il cavaliere Gillebert de la Fayette con 400 uomini a cavallo e 300 fanti e balestrieri, con l'incarico di difen-

[1] KK. 40, car. 34 v., e per l'arrivo di fuggiaschi, ibid. e car. 27 r.
[2] KK. 40, car. 9 r. e 11 r.
[3] KK. 40, car. 28 r.; cfr. Morosini, op. cit., I, p. 209.
[4] KK. 40, car. 29 r. e segg.

dere tutta la regione [1]. Il possesso di Gavi avrebbe dovuto servire per quell'avanzata su Genova che il Boucicaut sperava prossima e per la quale durante tutto un anno tenacemente si adoprò persistendo a combattere contro l'avversa fortuna e l'ostilità di quasi tutta Italia [2]. La ritirata da Gavi era certo necessaria, ma pure doveva rendere più difficile la rivincita francese, chè l'allontanarsi dell'energico maresciallo indebolì la resistenza dei pochi partigiani già disorientati ed incerti, poichè non tutti erano come i signori di Ceva, i quali appunto il 26 settembre scrivevano al Boucicaut « qu'ilz estoient prestz de servir le Roy en la dicte guerre et y exposer corps et chevance » [3].

Neppure a Castellazzo i francesi si fermarono a lungo: troppo debole si giudicò il maresciallo per sostenere un attacco di Facino Cane. Appena giunto, si affretta a mandar in giro spie nelle principali direzioni « pour qu' ilz savoient mieulz les pas, par les quelz les ennemis pouvoient venir sur l'ost » (27 settembre) [4]; e tre giorni dopo, sebbene Facino Cane fosse lungi — spintosi nella sua lotta con i Visconti fino a Vigevano —, il Boucicaut, dopo aver inviato due gentiluomini travestiti a Novi per incoraggiare quei difensori e « leur dire qu' ilz se tenissent bien et deffendissent contre leurs ennemis et que bien brief leur seroit envoyé secour » ed altri due messi aver inviato con la stessa destinazione perchè i due gentiluomini non erano ritornati, abbandonò il 30 settembre Castellazzo, lasciandovi degli ammalati fra cui Jean de la Tremoille, e si portò alla fida orleanese Asti [5]. Vi si fermò un sol giorno per conferire con quel governatore: il 1° ottobre era a Villanova e subito dopo

[1] Ibidem, car. 15 r.; per la data della partenza da Gavi vedi ibidem, car. 35 r.

[2] Cfr. Perret, op. cit., I, p. 102 e segg.

[3] KK. 40, car. 35 r.

[4] Ibidem, car. 36 r.

[5] Ibidem, car. 36 r. e 62 r.; per Jean de la Tremoille vedi ibid., 36 r.

a Moncalieri accolto ospitalmente dall'alleato, il principe d'Acaia, nel cui appoggio ora unicamente, quasi, sperava [1].

Da Asti, mentre inviava in varie direzioni spioni « pour savoir le gouvernement et entencions des diz ennemis et où ilz estoient », il maresciallo Boucicaut si era messo pure in relazione con lo stesso Facino Cane ad Alessandria sotto specie di aver notizia di alcuni suoi uomini d'arme, fatti prigionieri negli scontri precedenti [2]. Poco sappiamo a questo riguardo: solo troviamo un pagamento « a la trompette de Fassin Can le II[e] jour du dit mois d'octobre, pour don à lui fait par le dit lieutenant et gouverneur en récompensacion d'aucuns voyages par lui faiz de la ville d'Alixandrie par devers icellui gouverneur a la requeste d'aucuns prisonniers françois que le dit Fassin tenoit, XI l., IIII s. t. ». Poco dopo il 4 ottobre François de Bethin, capitano del castello di Sarzana, e Gilles de Grigny, capitano di Portovenere, — in ambo i luoghi vi erano presidi francesi —, inviati a riassumere il loro comando, ebbero ordine di passare per Alessandria, non solo per avere da quel signore un salvacondotto che permettesse loro di raggiungere la meta, ma anche per trattare con lui di « certaines choses touchans le fait du Roy ». Un trombettiere francese accompagnò fino ad Alessandria i due ufficiali per riportarne più prestamente la risposta [3]. Non mancarono anche dopo rapporti fra i due avversari: così, nel novembre, il Boucicaut mandò a chiedere a Facino Cane un passaporto per Jean de la Tremoille finalmente guarito, perchè potesse lasciare Castellazzo e raggiungere il maresciallo per poi ritornarsene in Francia [4].

I messi di Boucicaut, Jaquet de Valières e Montjoye, arrivarono a Parigi sul principio d'ottobre, producendo, vediamo nel diario di

[1] Ibidem, car. 36 r. e segg.
[2] Ibidem, car. 36 r., 37 r., 62 r.
[3] Ibidem, car. 37 r. e segg.
[4] Ibidem, car. 65 r.

Nicola di Baye, grande impressione [1]. Il Re ed il Consiglio avevano però già avuta notizia degli avvenimenti di Genova, inviata loro dal margravio di Moravia, Josse di Lussemburgo [2]. Così verso il 7 o l'8 ottobre a Moncalieri arrivava da Parigi un cavallante del Re, Oudinet, con « plusieurs lettres closes d'icellui Seigneur et de plusieurs de son sang et lignage au dit lieutenant et gouverneur, faisans mencion du dit fait de Jennes »: da Parigi si chiedevano informazioni [3].

Ripartì il detto Oudinet con lettere del maresciallo il 10 ottobre; ma pochi giorni dopo soltanto arrivava in Piemonte Perrenet de Blaisy con lettere di Carlo VI « faisans mencion du dit fait et reconvrance de Jennes » in risposta alla commissione di Jaquet de Valières e Montjoye. Il maresciallo riceveva ordine « qu'il ne se départist point du dit pais et entreteinst les gens qu'il avoit assembles, afin qu'il peust reconvrer icelle cité et seignorie et que briefment il lui envoieroit finances pour ce faire et maintenir, et ses solempnez messages pour lui dire et déclairer plus a plain son entencion sur ce » [4]. Nell'aspettativa di aiuti d'uomini e di denaro, il maresciallo cercava di tenersi in relazione con quanti ancora seguivano in Genova ed in tutta la Liguria le parti di Francia, chè, sebbene sbigottiti, non pochi si affermavano fedeli al Re, come Antonio e Filippo Grimaldi che inviavano notizie dei nemici « demourans sur la rivière de Jannes », come Bartolomeo Scarampi che diede notizie « de l'estat et nouvelles de la cité de Jannes », o come

[1] Cfr. *Journal de Nicolas de Baye*, éd. Tuetey, I, p. 287.

[2] Cfr. *Chronique du religieux de Saint-Denys*, éd. Bellaguet, IV, p. 254.

[3] KK. 40, car. 38r.: « le quel chevaucheur, icellui lieutenant et gouverneur detint par aucuns jours affin que par lui il peust faire plus a plain response au Roy nostre dit seigneur, attendant aucunes nouvelles qui lui vindrent cependant. Fut donne le X jour d'icellui mois d'octobre qu'il s'en retourna en France, IIII l. t. ».

[4] KK. 40, car. 38r.; quest'ordine venne al Boucicaut sei settimane dopo il suo arrivo a Gavi, quindi fra il 15 ed il 20 ottobre.

quel capitano di un castello in Val di Roia che scriveva al Boucicaut « qu'il tiendroit la dicte forteresse pour le Roy jusques à la mort » (23 settembre) [1].

Più tardi (6 ottobre) altri messi partirono segretamente e travestiti, diretti « les aucuns d'iceulx en plusieurs chasteaulz et villes estans sur la rivière de Jannes lesquelz se tenoient pour le Roy pour savoir comment ilz se gouvernoient et pour dire aux capitaines et gardes d'iceulx qu'ilz se tenissent bien contre les ennemis du dit seigneur et les autres par devers aucuns subgiez, aliez et bienveillans du Roy pour savoir à eulx se l'on pourroit trouver aucun traictie pour recouvrer la dicte seignorie de Jannes » [2]. La presenza di partigiani di Francia dava noia al governo di Genova che cercava di liberarsene con minaccie ed attacchi: così da Ventimiglia il 10 ottobre arrivava a Moncalieri un messo di quel presidio francese per chiedere aiuti d'urgenza, perchè « les ennemis du Roy venoient chacun jour courir par mer devant eulx . . . » [3]. Contro i suoi nemici il governo democratico di Genova non esitava a mezzi energici; più tardi, nel dicembre, sappiamo di un nobile guelfo — i guelfi, pur avendo partecipato alla sollevazione del settembre contro il Boucicaut, non sarebbero stati alieni dall'accettare di nuovo il dominio francese a patto che fosse dato loro un altro governatore — che, accusato di corrispondenza col maresciallo, venne decapitato sulla pubblica piazza. Più d'uno, francesi o genovesi, preferirono abbandonare Genova e rifugiarsi in Piemonte presso il Boucicaut [4].

Dopo Novi, ai cui abitanti Facino Cane aveva accordato liberalmente il salvacondotto per raggiungere le genti d'arme francesi, anche Castellazzo fu investito ed assediato [5]. Il maresciallo cercò

[1] KK. 40, car. 34 v.; 51 v. e segg.; 62 v.

[2] Ibidem.

[3] Ibidem, car. 38 r.

[4] Cfr. G. Stellae, *Annales Januenses*, in *R. I. S.*, XVII, col. 1226; vedi poi KK. 40, car. 39 r., 47 r., 57 r. e segg.

[5] KK. 40, car. 63 r.; per il salvacondotto ai Novesi vedi ibid., car. 392.

di aiutare il presidio con ogni modo: vi spedì polvere per bombarda ed altre munizioni: temendo che i difensori non finissero per cedere, appena gli giunse l'annunzio di un prossimo arrivo di soccorsi di Francia, si affrettò a trasmetterne nuova a Castellazzo, inviandovi vari messi a diverse riprese. Simile annuncio dava pure a Ceva, a Gavi e ad altri castelli (10 ottobre) [1].

Abbiamo visto come il Boucicaut si recasse a Moncalieri presso il principe d'Acaia: in esso, come nel conte di Savoia, sperava assai. Non era forse la loro alleanza cosa del tutto ancora recente? era naturale che l'ex-governatore di Genova, nel momento del bisogno, cercasse di sfruttare l'amicizia dei due principi sabaudi. Certo, questi erano rimasti sorpresi dalla ribellione di Genova, ma dopotutto non dovettero vedere il precipitare della potenza del Boucicaut troppo di cattivo occhio. Dagli avvenimenti la Casa di Savoia doveva cercare di trarre il maggior utile. I rapporti di Acaia e di Savoia con il maresciallo ora cambiavano carattere: prima avevano dovuto secondare le sue imprese per non lasciargli tutti gli utili contro il partito ghibellino-nazionale capitanato da Facino Cane e da Teodoro di Monferrato; oggidì il luogotenente del Re, privo di qualsiasi base finanziaria e militare, si trovava completamente alla mercè dei principi sabaudi. Così, sfruttando la situazione favorevole, il principe d'Acaia riuscì a Moncalieri ad imporre al maresciallo Boucicaut un nuovo trattato d'alleanza a condizioni leonine (4 ottobre). Il maresciallo, sotto specie di avere contro Genova l'aiuto di Acaia, veniva in realtà a trovarsi legato strettamente ed in condizioni di inferiorità all'alleato.

Riporto qui l'inedito trattato, dall'originale sottoscritto di loro mano e sigillato dal principe d'Acaia e dal luogotenente del Re [2]:

[1] Ibidem; cfr. pure a car. 34 r.

[2] Sulla politica di Amedeo VIII vedi per ora le notizie accumulate da F. Gabotto, *Asti e la politica sabauda al tempo di Carlo d'Orléans*, p. 32 e segg. Il trattato si trova negli Archivi di Stato di Torino, sez. I^{a},

En nom du Père et du Filz et du Saint Esperit. Amen.

Cy après s'ensiègent les pas, convencions et alianees faites antre monseigneur le Prince de la Morée d'une partie et monseigneur Bouciquant, mareschal de France, lieutenant de Roy et gouverneur de Jaynes de l'autre partie, contre les enemis du Roy de France es parties de Ytallie; c'est assavoir le Marquis de Monferra, Facin Can, Genevoys rebelles et tous autres a l'arbitre des dits seigneurs, fait, juré et saellé le IIII[e] jour d'octoure l'an mil IIII[e] IX.

I. Premièrement que monseigneur le mareschal tiendra es parties de Piemont, des Lengues, de Canavoys et de Vercelloys, es frontieres des enemis, c'est a savoir M chivaux payés et soudoyés tant come la guerre durera par mon dit seigneur le mareschal; et aront le dit chival réduit par les villes et terres de monseigneur le Prince, ensamble victuailles et autres chouses a eulx nécessayres:

II. Item que le dit monseigneur le mareschal ne fera pais, trève ne acort en aucune magnière, sans le conseil et déliberacion du dit monseigneur le Prince, résarué ceulx de Janueys rebelles qui se voudroient retorner à la grace et seignorie du Roy et de luy;

III. Item que toutes les forterecces qui saront gagniés par ceste guerre, se elles sont es parties decza, que elles soient de monseigneur le Prince et se elles sont de la, que elles soyent du Roy et ce soit limité a l'ordinance de monseigneur le Mareschal, la quelle il fait que les villes, chasteaulx et fortereces que seront plus pres du terrain de Jayenes demorront au Roy et celles et ceulx qui seront plus prochains des terres de monseigneur le Prince demorront au Prince:

IV. Item que monseigneur le mareschal promet et cetera de [prandre] à son ponoir, de fere que le Roy prandra la guerre à ferre et tenir les chouses promisses par luy; et en cas que le Roy ne prandroit la diete guerre, que mon dit seigneur le mareschal promet come desus de remetre et ballier réalment au dit monseigneur le Prince ou à ces procureurs les chasteaulx, villes et fortareces qui

Traités anciens, VII, n. 15. A questo trattato forse si riferisce P. Gioffredo, *Storia delle Alpi Marittime* in *Mon. hist. patriae*, II, col. 1006, quando afferma l'esistenza di un trattato per cui Savoia avrebbe avuto in cambio dell'aiuto prestato la Contea di Ventimiglia. Ma in realtà è da escludere che Amedeo VIII abbia conchiuso un accordo col Boucicaut.

sont ordonées par les dits seigneurs et dont il sont demouré d'acort de cy par tout le moys de may prochainement venant. Et se de ci au termen vne ou plusours des dictes fortareces se perdoient que monseigneur le mareschal en balliast autant d'autres de si bonne value ou de mellieur de celles qu'il tiendroit en sa main; et cest pour les greans frais et missions que le dit monseigneur le Prince portera par les fais du Roy et par les interest et charge qu'il en porroit porter se le Roy n'antreprenoit la guerre:

V. Item que se le Roy ou ses gens venoyent en si grant puissance qu'il passessant outre le pais de monseigneur le Prince. qu'il fussient tenu de laisser en la terre de monseigneur le Prince mille chivaux paiés, ou tant plus ou tant mains come il saroit ordoné et avisé par le dits seigneurs et par la guarde du pais et par fere guerre au plaisir de mon dit seigneur le Prince et de monseigneur le Mareschal;

VI. Item et le dit monseigneur le Prince promet et cetera de fere guerre de sa personne et de son pais et de ses subgis tant avant come s'il estoit par son principal cas ou fait:

VII. Item promet le dit monseigneur le Prince de maintenir es services du Roy et de mon dit seigneur le mareschal IIII^{c} chivaux ainsi come il est ordoné par les dits seigneurs:

VIII. Item que toutes le fois que monseigneur le mareschal ara besoing par metre camp es confines des terres de monseigneur le Prince, que mon dit seigneur le Prince li ballira engins, bonbardes et tant d'artillerie come il a et qu'il porra;

IX. Item que metant camp, monseigneur le Prince y fera venir de ses brigans a pié tant come il sera avisé qu'il soit en sa possibilité convenablement et aussi quant monseigneur le mareschal chivaucheroit ou ces gens en aucune bonne emprise:

X. Item que quant il aviendroit que les gens du Roy viendroient en cest pais par fere guerre, que monseigneur le Prince leur pourvoyra logemans, victualies et retrait sur son pais;

XI. Item que les dits messeigneurs le Prince et mareschal prometent et ont promis par foys de corps donées de main a main, l'un a l'autre et par sayremant sur les evvangiles de Dieu touchiés, tenir, couplir et observer toutes les chouses contenues es chapitres dessus escrips li quel dureront et seront en valeur deis la feste

de Toussains prochaynemant venant jusque a l'autre feste de Toussans segant, l'an revolu; et par plus de fermeté ont li dits seigneurs seellé de lours seaulx et signet et se sont sot escript de lour propre main. Doné a Moncalier, le quart jour d'octouvre, l'an de grace mille quatre cens et nuef. Presans messeigneurs de Chastelmorant, de Gaucourt et messeigneurs Franquin de Vaudetar et Loys Coste, Anthoine du Puis et Malingre.

Loys de Savoye Bouciquaut mareschal de France [1].
Prynce de la Morée.

Così l'aiuto che il principe d'Acaia prometteva era fatto pagare ben caro. Al Re sarebbe toccato tutto quanto si fosse per conquistare in Liguria; al principe d'Acaia le conquiste in Piemonte su Monferrato e Facino Cane. Naturalmente, per obbligo fatto dalla stessa realtà delle cose, la guerra in Piemonte doveva precedere quella contro Genova, chè era necessario, per sperar di prendere possesso della repubblica ligure, fiaccare prima i due suoi alleati d'oltre Appennino. Le promesse del principe in teoria erano gran cosa, in pratica si dovevano ridurre a poco: quattrocento cavalli, viveri, alloggiamenti ed artiglierie. In cambio aveva guarentigie eccellenti essendo sempre a sua disposizione mille cavalli francesi, e se il Re di Francia avesse disapprovato l'operato del Boucicaut, questi avrebbe dovuto rimettere come indennizzo ad Acaia un certo numero di castelli da lui occupati.

Il trattato era inteso dovesse aver vigore per un anno a partire dal prossimo Ognissanti. Aspettando l'approvazione di Carlo VI, cui dovette tosto essere l'accordo comunicato, occorreva prepararsi per la guerra: lo stesso giorno dell'alleanza con Acaia, il Boucicaut a Moncalieri assoldò il noto capitano d'armi piemontese, Bertoldo di Vische.

[1] A tergo del foglio sta scritto: « Pacta dominorum Principis et Bociquaudi gubernatoris Janue contra hostes regios et signanter Marchionem Montisferrati Facinum Canis et Januenses ».

Bertoldo, a nome anche del collega Baldo di Firenze, prometteva di entrare ai servizi del maresciallo con 400 cavalli, per sei mesi, a partire dal di della partenza dai domini d'Acaia; lo stipendio sarebbe stato di tre fiorini al mese per cavallo; Bertoldo per sua provvigione e per tenere 25 balestrieri avrebbe avuto cento genovini d'oro al mese.

I patti erano siffatti. Bertoldo avrebbe tenuto in nome del luogotenente del Re i castelli ed i luoghi che riuscisse ad occupare, facendone fedeltà e consegnandoli quando così volesse il Boucicaut; se questi si portasse nel Vercellese o nel Canavese, Bertoldo doveva accogliere nei propri domini e castelli le forze francesi; doveva essere pronto a marciare per una spedizione a sola richiesta del maresciallo; doveva lasciare nei propri domini a difesa almeno 50 cavalli. Gli eventuali prigionieri dovevano essere del luogotenente del Re che avrebbe dato per un signore diecimila fiorini, per un capitano d'armi mille fiorini; nulla per i genovesi ed altri ribelli e traditori. Per parte sua il Boucicaut prometteva di rispettare i castelli ed i luoghi di Bertoldo di Vische e si impegnava a farlo includere in qualsiasi pace o tregua egli stipulasse.

Questo accordo, stipulato di consenso del principe, ed alla presenza di suoi famigliari come Antonio del Pozzo e del tesoriere d'Acaia, Ludovico Costa, venne due giorni dopo confermato e completato da un altro patto fra il principe e Bertoldo di Vische (6 ottobre) [1].

Ludovico di Savoia, « ad plenum informatus de omnibus et singulis convencionibus et capitulis » del 4 ottobre, si faceva garante per gli impegni assunti da ambo le parti. In cambio, con il consenso del Boucicaut, il barone canavesano prometteva di combat-

[1] Ambedue i documenti si trovano negli Archivi di Stato di Torino, loc. cit., con il trattato del 4 ottobre; il Gabotto non conosce il trattato e, pur citando i *Traités anciens* di detto Archivio, studia gli altri documenti attraverso a N. Bianchi, *Le materie politiche degli Archivi di Stato di Torino*, p. 93.

tere per il principe a sua volontà, impegnandosi a non offendere i sudditi del conte di Savoia.

Meno largo di aiuti e di consigli e di promesse si dimostrò Amedeo VIII. Mentre Ludovico di Savoia pensa a sfruttare le disgrazie del Boucicaut, costretto per il trattato del 4 ottobre a combattere contro Monferrato a vantaggio d'Acaia, il giovane Conte evita di pronunciarsi. Nella sua politica, egli doveva tener dietro allo svolgersi degli avvenimenti così d'Italia come di Francia e nelle circostanze presenti gli parve preferibile conservare completa neutralità, vietando che alcun suddito partecipasse alla guerra, come avrebbe desiderato e come sollecitava il maresciallo.

Henry de Colombier, capitan generale di Savoia in Piemonte, ebbe, a questo proposito, ordini chiari. Appena era arrivato il Boucicaut a Moncalieri, e già il Colombier, assunte informazioni sui disegni bellicosi dei francesi, si affrettava ad ordinare in tutto il Canavese sorveglianza e buona guardia, perchè da quella parte pareva voler il maresciallo attaccare il marchese di Monferrato, e rapidamente si portò a Torino e poi a Carignano ed a Villafranca « causa obtinendi quod Beltoldus de Guischis nec aliqui ex subditis domini nostri se immixerent in guerra cum domino Marescaleo Francie, qui super hoc instabat » e riuscì nel suo intento meno che per Bertoldo (5-14 ottobre).

Poco dopo, annunziando ad Ivrea certe mosse delle genti d'arme francesi, ordinava di non appoggiare nè gli uni nè gli altri, di non provvedere in nessun modo vettovaglie, affinchè « nullum scandalum patrie contingere possit » [1].

Di relazioni dirette fra il maresciallo ed il conte di Savoia sappiamo poco. Così, il 20 ottobre da Carignano, ove aveva stabilito il suo campo, il Boucicaut inviò il segretario Pierre de Nantron

[1] Vedi F. Gabotto, op. cit., p. 32 e segg.; e dello stesso i *Documenti inediti sulla Storia del Piemonte al tempo degli ultimi Principi d'Acaia* in *Miscellanea Storia Italiana*, serie III, vol. III, 1896, n. 267, 273, ecc.

in Savoia a chiedere ad Amedeo VIII la liberazione di un suo prigioniero, un borghese di Savona, tal Secondino Maglia, arrestato per diritto di rappresaglia: il Maglia, diceva il maresciallo, era uno dei più influenti cittadini di Savona ed aveva promesso che, se fosse stato liberato, avrebbe atteso con tutte le sue forze a rimettere Savona in possesso del Re. « La quelle delivrance le dit Conte ne voult lors faire »: fedele alla sua tattica temporeggiatrice, in attesa di eventi decisivi, invitò il Nantron a ritornare, intanto egli avrebbe studiato che fare. Solita risposta evasiva [1]. Più tardi, forse entrando nelle viste di Venezia che con ogni mezzo si sforzava di creare ostacoli al maresciallo, Amedeo VIII assunse, come vedremo, un contegno nettamente ostile al Boucicaut. Questi per ora si illudeva di poter trarre a sè ed ai suoi progetti il principe Sabaudo. Scendevano in Piemonte in questo mentre gli inviati del Re, Lhermite de la Faye, David de Rambures, Jean de Torsay, Pierre de la Vieuville, consiglieri e ciambellani di Carlo VI. Avvisato per mezzo di un corriere, il maresciallo si affrettò a spedir loro incontro un suo cavallante, Jean de Dueys, con l'incarico di guidarli a Moncalieri; ma, cosa più importante, il cavallante doveva consegnar loro lettere sue per pregarli di dire al conte di Savoia, alla cui Corte — in quei giorni a Chambery — dovevano passare, « certaines choses de par le Roy ». Evidentemente il Boucicaut voleva far pressione sul prudente principe, in nome del governo di Parigi, per spingerlo a partecipare anche lui alla lotta [2].

Gli ambasciatori giunsero finalmente alla fine d'ottobre: si recarono fino a Carignano, dove forse si trovarono, secondo gli ordini del Re, con il principe d'Acaia, poi ad Asti, per consultare quel governatore orleanese. Come dice Enguerran de Monstrelet, poterono constatare che realmente a Francia non restavano che poche

[1] KK. 40, car. 63 r.
[2] Ibidem, car. 9 r. e 64 r.

piazze [1]. Portavano al Boucicaut gli ordini del Re, tali da contenere implicita l'approvazione per tutto l'operato del maresciallo e per la sua alleanza con Acaia, poichè « l'entencion du Roy nostre dit seigneur estoit tele qu'il vouloit la dicte segnorie estre recouvrée par puissance d'armes, et que pour ce faire, il assemblast oultre les gens qu'il avoit, le plus grant nombre de gens d'armes qu'il pourroit, les quelx ne désemparassent point le pais, ne d'icellui se partissent en quelque maniere jusques a ce que icellui Seigneur le lui mandast et que à leur paiemens seroit mise telle et si bonne et briefve provision qu'ilz en seroient contens » [2]. Già precedentemente, nell'ottobre, il Boucicaut aveva assoldato o confermato ai suoi servizi molta gente d'arme; altri contratti strinse ora in novembre. Così assoldò i diversi signori di Ceva che misero come avevano promesso i loro castelli a disposizione delle genti del Re, poi Gabriele e Perrino Guasco, Brunone Cacherano, Giacomo Malaspina, Bartolomeo Scarampi ed altri molti [3].

Gli inviati del Re, dopo aver esaminata la situazione ed uditi i progetti del maresciallo, ripresero la via di Parigi dopo pochi giorni « pour retorner devers le Roy et nosseigneurs de son sang

[1] Enguerran de Monstrelet, op. et loc. citt.

[2] KK. 40, car. 9 r.

[3] Ibidem, car. 15 v. e segg.; fra i contratti stipulati a Moncalieri noto: in ottobre: Guillaume de Saigny, con 130 uomini a cavallo, per tre mesi, per 1560 lire; Guillot de Beauvays, scudiere, con 147 uomini a cavallo, per tre mesi, per 1764 lire; Enguerran de Bournonville, scudiere, con 120 uomini a cavallo, per tre mesi, per 1212 lire; Jean de Bouvay, cavaliere, con 235 uomini a cavallo, fino al novembre 1410, per 12100 lire, Symon de Saint-Omer, scudiere, con 5 uomini, 4 balestrieri a cavallo, 2 balestrieri, 13 arcieri, 5 fanti, un bombardiere, per un anno, 1120 lire; in novembre: Gabriele e Perrino Vasco, fratelli, scudieri, con 370 uomini a cavallo per 4 mesi, 3360 lire; Bertoldo di Vische, con 400 uomini a cavallo, per 4 mesi, 4240 lire (pagate solo lire 1800); Agamennone di Ceva, con 20 uomini a cavallo, per 10 mesi e mezzo, 1200 lire; lo stesso, per i fanti e balestrieri, 860 lire. Da notare il congedo dato il 16 ottobre ad un « bombardier et canonnier... pour ce qu'il estoit de petit gouvernement et enclin a yvresse » (Ibidem, car. 38 v.).

et conseil leur exposer et dire ce qu'ilz avoient trouvé devers le dit lieutenant et gouverneur et les remedes qui sembloient necessaires au recouvrement de la seignorie de Jannes »; il 12 novembre li seguiva da Carignano il segretario del maresciallo, Michel Clément, incaricato di portar loro a Parigi « instructions, mémoires et advis, touchans leur commission et pour les soléciter à la poursuite des choses à eulx commises », l'incarico cioè di ottenergli d'urgenza dei fondi per la guerra [1]. Aspettando l'arrivo di denaro d'oltremonti e l'occasione di occupare Genova, il Boucicaut doveva naturalmente attendere alla guerra contro il marchese di Monferrato. I genovesi non avrebbero guadagnato nulla: la punizione quanto più tarda, tanto più terribile. Per ora, come prima avvisaglia, il 5 novembre, Carlo VI firmava un'ordinanza contro i genovesi dichiarati traditori e spergiuri: dovunque si trovassero in terra francese dovevano essere arrestati, come si era fatto a Parigi fin dal primo annuncio della rivoluzione. È nota la fiera risposta rivolta dai genovesi al Re, cui si additarono tutte le cause di malcontento contro il governatore [2].

Dopo l'assedio di Poirino, cui parteciparono anche genti d'armi francesi, incominciarono le operazioni militari contro Teodoro di Monferrato [3]. La prima piazza attaccata dal principe d'Acaia e dal Boucicaut fu Sant'Albano per il cui assedio si fecero vari acquisti di munizioni ed armi a Pinerolo, a Savigliano ed altrove. Fra le altre spese per questo assedio trovo questo singolare dono: « A un

[1] KK. 40, car. 64 r.

[2] Vedi A. Ceruti, op. cit., in *Atti Soc. Lig. di St. Patria,* XVII, p. 358. La *Chronique du religieux de Saint-Denys,* IV, 24 parla della ambasciata inviata dal Re in Piemonte, dandole per meta Genova; non è da escludere che veramente o per mezzo del governatore d'Asti o direttamente sia entrata in relazione con Genova e che questa abbia promesso di inviare a Parigi suoi ambasciatori.

[3] Vedi Gabotto, op. cit., p. 32; nei Conti dei Ricevitori di Piemonte, 1409-1410, degli Archivi Camerali di Torino vi è la lista dei doni fatti dal principe d'Acaia ai francesi che combatterono a Poirino.

archier de la compaignie du dit lieutenant et gouverneur, le quel fut le premier qui bouta le feu au palis du chastel de Saint-Alban, lors que le dit lieutenant et gouverneur estoit au siège devant icellui, fut donné le XVI jour de décembre ensuivant ou dit an [mil] IIII^{c} et neuf, XXII s., VI d. t. » [1]. Il possesso di quel castello era necessario al Boucicaut per i cui progetti su Savona — dove il partito guelfo era forte e dove lo stesso vescovo era francese ed amico da lunga data del maresciallo — occorreva il dominio delle vie dell'Appennino [2].

Venivano frequenti notizie di Genova: ne arrivarono al campo il 24 ottobre, poi l'11 novembre, trasmesse da Asti dal guelfo Antonio di Montafia [3]. Ad intervalli, messi del Boucicaut vanno « vers les marches de Sceve et de Jannes » [4], qualche volta si arrischiano in Genova stessa: sono cavalieri e scudieri, sono preti e frati [5]. Ma occorreva affrettare; le sollecitazioni per una vigorosa azione su Genova venivano frequenti. Ora è la comunità di Ceva che chiede notizie e denaro, dopo aver dimostrato la sua fedeltà al Re coll'inviare al campo del maresciallo cento balestrieri e fanti [6]; ora sono signori della Riviera e dell'Appennino come i del Carretto, i Gri-

[1] KK. 40, car. 28 v. e 39 r.; cfr. Gabotto, op. cit., p. 48.

[2] Ibidem, car. 75 r.: « A Jaquemin Bouvier, escuier, le quel par l'ordonnance du dit lieutenant et gouverneur ala plusieurs foiz ou temps de ce présent compte, tant ou dit pais de Pimont a Saonne pour savoir la conclusion de certains traictiez que icellui lientenant et gouverneur lui fist mener avec aucuns d'icelle ville, comme en plusieurs autres lieux sur la rivière de Jannes, ou il ala plusieurs foiz ou dit temps pour savoir l'estat et entencion des ennemis du Roy, demourans illec ... »; cfr. Morosini, op. cit., I, p. 300 e segg.; su Philippe Augier, vescovo di Savona, vedi Valois, *La France et le grand schisme*, III, p. 391, e IV, p. 131.

[3] Ibidem, car. 39 r. e 63 v.

[4] Vedi ibidem, a car. 65 r. l'invio di Pierre de Nantron e Hideux de Chevresis (17 dicembre 1409).

[5] Ibidem, car. 47 r., 57 v., 63 v., 65 r.-v., 69 r.

[6] Ibidem, car. 78 v.

maldi, i Fieschi [1]; ora sono castellani francesi. Il Boucicaut, a corto di mezzi, doveva accontentarsi di ringraziarli della loro devozione e delle notizie che gli trasmettevano sulle condizioni di Genova, annunciar loro le notizie che gli venivano da Parigi, incoraggiarli a resistere, a ben custodire i loro castelli, servire lealmente il Re ed aver buona costanza attendendo gli aiuti promessi [2].

I Fieschi — una delle famiglie più cospicue di Genova — continuavano ad essere partigiani zelanti di Francia. Il cardinal Ludovico Fieschi, Luca Fieschi, Pietro Fieschi ed altri della famiglia erano in quasi regolari relazioni con il maresciallo che, per mezzo di questa famiglia, non disperava poter provocare un rivolgimento interno in suo favore in Genova od in Savona. Nel dicembre, il cardinal Fieschi, impaziente degli indugi e delle lentezze parigine, inviò al Boucicaut un suo segretario, Giovanni del Pozzo, per esporre ancora una volta le condizioni di Genova e come la si sarebbe potuta ricuperare « par y mettant bonne et briefve provision » (20 dicembre). Occorreva però fare presto: se aiuti non fossero venuti sollecitamente, non solo si sarebbe dovuto rinunciare ad ogni

[1] Ibidem, car. 77 r.: « A plusieurs autres messages a cheval et de pié, semblablement envoyez par plusieurs foiz et journées durant le temps de ce dit compte par le dit lieutenant et gouverneur par devers messire Fransquin du Quarret, seigneur d'Espine, ami et bien vueillant du Roy et faisans guerre à ses ennemis, et pardevers Philippe et Baptiste de Grimaud, frères, capitaines pour icellui seigneur des chasteaulx de Parcy et la Meille pour pareillement leur faire savoir les nouvelles qui lui venoient chacun jour de France et les esorter et prier qu'ilz voulsissent estre loyaulx envers le Roy nostre dit seigneur et parseverer en bonne constance et obéissance en attendant sa provision. Et a plusieurs autres messages envoiez par plusieurs autres foiz et journées durant icellui temps pour les diz du Quarret et de Grimaude par devers le dit lieutenant et gouverneur tant pour lui signifier ce qu'ilz pouvoient savoir de l'estat et gouvernement des rebelles de la ville et seignorie de Jannes comme pour lui requerir provision des gens d'armes et de vivres affin qu'ilz peussent résister contre la puissance des diz rebelles et autres ennemis du Roy qui souvent leur faisoient guerre ... ».

[2] Ibidem, car. 76 r. e segg.

idea di rivincita, ma tutti i Fieschi avrebbero necessariamente dovuto accordarsi col partito dominante. Il segretario del cardinale dopo aver visto e sentito il Boucicaut doveva proseguire per Parigi per tentare egli personalmente qualche cosa presso il Consiglio del Re, dove la lotta sorda fra il partito borgognone e l'orleanese faceva dimenticare gli interessi più gravi dello Stato [1].

Munito di commendatizie del maresciallo, Giovanni del Pozzo giunse a Parigi il 6 gennaio; ma prima ancora che potesse riuscire a qualche risultato e lo potesse annunciare, il Boucicaut, inquieto, spediva il 14 gennaio a Parigi il suo cavallante Jean de Paris, portatore di lettere in cui dichiarava che, se non gli si fossero inviati tosto dei fondi finanziari, « il convenoit tout laissier pour ce que icellui lieutenant et gouverneur et ceulx de sa compaignie n'avoient de quoy vivre » [2].

Verso la metà di febbraio, giunsero finalmente lettere del Consiglio del Re, ma già prima, alla fine di gennaio, il Boucicaut aveva fatto partire Jean d'Annis e Jaquet de Valières per Parigi; più tardi — il 10 marzo — si avviarono nuovamente oltremonti Julien Panissar, Pierre de Nantron e Nicole de Gonesse, incaricati questi come quelli di « exposer le fait et ordonnance des habitans de la cité de Jannes et par quel moyen l'on la pourroit recouvrer et aussi monstrer la necessité que le dit lieutenant et gouverneur, ceulx de sa compagnie et les gens des garnisons des villes et chasteaulx qui se tenoient de par le Roy oultre les monts avoient et pour haster la provision s'elle si devoit mettre » [3].

Frattanto, per provvedere ai bisogni più urgenti, il maresciallo faceva ricerche ansiose di commercianti e banchieri disposti a dargli

[1] Ibidem, car. 65 r. e 76 r.

[2] Ibidem, car. 66 r.

[3] Ibidem, car. 66 e segg. Jean d'Annis e Jaquet de Valières, partiti il 31 gennaio, furono di ritorno il 4 marzo; degli altri ambasciatori, il Gonesse ed il Nantron ritornarono verso il 13 aprile, il terzo solo il 25 maggio.

a mutuo anche piccole somme di denaro. Il tesoriere del principe d'Acaia, Ludovico Costa, gli diede a più riprese e senza interesse ben ventimila scudi d'oro a lunghissimo termine; ma non bastavano [1]. Ed ecco il Boucicaut chiedere credito a mercanti di Fossato, di Ceva, di Asti, di Chieri e di altre città di Piemonte e fin di Savoia: in aprile si fa dare da borghesi di Fossano a credito perfin delle granaglie, con denaro « pour aidier à vivre » [2].

La penuria di denaro patita dal Boucicaut era tale che dovette esser lieto ricevendo a Mondovì nell'aprile del 1410 duemila franchi che i rappresentanti suoi a Parigi avevano ottenuto in mutuo da un mercante lombardo sul pegno di una immagine d'oro appartenente al maresciallo [3]. Questi infatti, per soddisfare a certi impegni urgenti verso mercanti piemontesi, contratti nella fiducia di un sollecito arrivo delle finanze del Re, nel marzo, aveva inviato da Carignano ad Alais Pierre d'Aigrevaulx e Colin Serré a cercare « certains joyaulx et vaisselle d'or et d'argent que icellui lieutenant et gouverneur et sa femme avoient au dit lieu pour la faire fondre et en faire monnoye pour aidier a vivrer le dit lieutenant et gouverneur et les gens de sa compaignie pour ce qu'ilz ne povoient point avoir d'argent de France » [4]. I gioielli furono inviati a Parigi per essere

[1] Ibidem, car. 59 v.

[2] Ibidem, car. 68 v.: « A Colin le Serré envoyé par plusieurs foiz par le dit lieutenant et gouverneur es mois de janvier et fevrier CCCCIX et ou mois de mars ensuivant a Sceve et a plusieurs autres bonnes villes de Pimont par devers plusieurs marchans d'icelles pour trouver finance aperte pour icellui lieutenant et gouverneur attendant la provision que le Roy lui devoit lors envoyer... ». In aprile si fa dare il grano a credito a Fossano (car. 41 r. e segg.) e contemporaneamente (7 aprile) cerca mutui da mercanti d'Asti (car. 67 r.) e da un mercante di Ceva ottiene 4000 scudi pagabili il 1° giugno a Parigi presso il mercante Simone Damiano (car. 81 v.); un mercante di Chieri, Giovanni Broglia, gli impresta 200 scudi e Ludovico Costa, tesoriere d'Acaia, 1000 scudi, ma per pagare l'uno e l'altro fa un altro mutuo il 12 maggio presso un mercante fiorentino stabilito a Parigi, Bartolino Nicola, alla scadenza di un anno, ecc.

[3] Ibidem, car. 86 v.

[4] Ibidem, car. 86 r.

impegnati: così Silvestro Trento, mercante lucchese stabilito a Parigi, mutuò tremila scudi su « une couronne d'or garnie de pierrerie qui est a la femme du dit lieutenant et gouverneur » [1].

Sulla triste sorte del vasellame del maresciallo e della sua consorte, Antoinette Roger de Beaufort, viscontessa di Turenna, ci illuminano due pagamenti successivi, al carrettiere che da Carignano portò a Torino il vasellame alla zecca ed a Colin Serré che quindici giorni dopo portò al maresciallo tutto il denaro che era stato coniato [2].

Assillati dalle continue richieste del maresciallo, i principi ed i signori del Consiglio del Re si decisero finalmente, vuoto essendo il tesoro, ad impegnare le gioie della Corona presso il lucchese Galvano Trento, il quale diede 16 mila franchi su tale pegno [3]. L'elenco delle gioie impegnate corrisponde complessivamente a quello edito dal signor Léopold Pannier nel suo studio *Les Joyaux du duc de Guyenne* nella *Revue Archéologique*, XXVI, 1875[2], p. 314 e segg.; vi sono però in più registrati i seguenti oggetti preziosi: « Item un reliquiaire d'or a façon de fleurs de liz ou il a dessus un angelot et deux angles d'or aux costez et est semé de plusieurs pierres et perles et poise deux mars, six onces d'or. Item un autre petit reliquiaire ou il a une fleure de liz ou bout et deux angelos au costez, semé de pierrerie et de perles pesant un marc, six onces et demie d'or » [4].

[1] Ibidem, car. 83 r.

[2] Ibidem, car. 86 r.; sulla consorte del maresciallo vedi Devic-Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, IX, p. 984.

[3] Ibidem, car. 10 v. Su Galvano Trento vedi Delaborde, *Les ducs de Bourgogne*, I, p. 26.

[4] Manca invece nella nostra lista l'oggetto che nella lista Pannier porta il n. 15. Inoltre in KK. 40 trovasi in fine della lista la seguente annotazione: « Et esquelz joyaulx fault la pierrerie qui ensuive, c'es assavoir: l'ymage d'or de Nostre Dame estant en un tabernacle que donna au Roy le Sire de la Rivière, aux deux bous de deux pilliers fault deux troches, l'une garnie de IIII perles et un dyament et l'autre

Ma per sostenere le spese della guerra di Piemonte e rienperare Genova, quanto si ricavò dal pegno delle gioie reali non poteva essere sufficiente, e per le sollecitazioni degli inviati del Boucicaut, con lettere patenti del 5 maggio, il Re ordinava al tesoriere di guerra, Regnault de Longueil, di fare ai rappresentanti del maresciallo altri versamenti di denaro fino alla concorrenza di lire tornesi 45 mila. Il tesoriere versò subito il 6 maggio lire ottomila che furono portate in Piemonte da Pierre de Nantron, trasformate però per il cambio in oro in poco più di lire seimila [1]. La sollecitudine spiegata ora nell'inviar denaro al maresciallo fu forse originata dall'intervento del principe d'Acaia portatosi, per le sue note questioni di Saluzzo, nella seconda metà del marzo a Parigi [2]. Al 18 maggio troviamo ancora l'invio in Piemonte di settemila lire tornesi, recate al maresciallo da Julien de Panissar e Jaquet de Valières; poi più nulla [3]. Così complessivamente il Boucicaut ebbe durante la sua permanenza di un anno in Piemonte lire 26 mila, mentre la spesa complessiva salì a circa 80 mila lire. I fondi ricevuti da Parigi vennere assorbiti dagli impegni già assunti personalmente dal maresciallo e dagli arretrati del soldo delle sue genti d'arme, per le quali la spesa salì nell'anno a ben 55 mila lire [4].

de quatre perles et un balay et en une des quatres troches fault une perle. Item au... joyau d'or fait par maniere de tabernacle ou il a une ymage de Nostre Dame assise et d'une part l'ymage de Saincte Katherine et d'autre l'ymage de Sancte Agnès armoyé des armes de France fault en la garnison derrière une esmeraude. Item ou reliquiaire d'or a façon de fleurs de liz a es deux ales de deux grans angles, deux pertuis ou il n'a aucune pierrerie. Et aussi en la couronne de l'angle, qui est tout au dessus a un pertuis ou quel semblablement n'a riens. Item ou pié d'or de la croix d'or garnie de pierrerie et de perles a deux places où il n'a esmeraude ne pierrerie. Item ou diadesme de l'imaye de Saint Jehan fault un balay, comme appart par certiffication... ».

[1] Ibidem, car. 13 r.; cfr. per il cambio di moneta car. 82 r. e segg.

[2] Cfr. Jorga, op. cit., p. 158.

[3] KK. 40, car. 68 e segg.

[4] Compresi due versamenti fatti dal tesoriere di guerra poi nel 1411, il bilancio è il seguente: entrata = 42640 lire tornesi; uscita = 80400 lire,

I primi arrivi di denaro e le molte sollecitazioni di radunar milizie per ricuperare Genova rinfrancarono non poco il Boucicaut e risvegliarono in lui la speranza di riuscire nell'impresa. Tristi notizie venivano, è vero, dalla Riviera. I tentativi su Savona erano definitivamente falliti ed il maresciallo, avanzatosi fino a 25 miglia dalla città, aveva dovuto ritirarsi [1]. Gli accordi suoi con il partito guelfo erano stati scoperti; il vescovo, Philippe Augier, il capo del partito francofilo, imprigionato e torturato; i Fieschi, implicati nella congiura, perseguitati ed arrestati, i loro beni confiscati (aprile 1410) [2]. Ventimiglia, a sua volta, veniva presa dai genovesi; i partigiani di Francia, con lo stesso podestà, si rifugiarono presso il Boucicaut; il vescovo passò pure in Piemonte, diretto al Papa per chiedergli qualche altro beneficio [3]. Anche Portofino, nel giugno, passò nelle mani dei genovesi [4]. Questi scacchi non disarmavano però il tenace Boucicaut, il quale d'altra parte doveva guardarsi dalle mene ostili del conte di Savoia. Questi infatti a più

17 soldi e 7 denari. La spesa incomiucia col 10 settembre 1410 e va fino al 10 novembre 1410. Essa è divisa in otto partite: 1) Prestz et paiemens faiz aux dictes gens d'armes = 55497 lire, 11 soldi ed 8 denari; 2) Achat, façon et port artillerie = 658 lire, 12 soldi ed 1 denaro; 3) Dons faiz par le dit lieutenant = 8042 lire, 11 soldi e 6 denari; 4) Voyaiges, grosses et menues messageries = 1876 lire, 5 soldi, 1 denaro; 5) Change de monnoye = 2748 lire, 18 soldi e 9 denari; 6) Portaiges de deniers, joyaulx et vaisselle = 348 lire, 2 soldi e 6 denari; 7) Despense faicte en l'Hôtel du dit lieutenant = 11461 lire, 1 soldo e 3 denari; 8) Despense commune = 167 lire, 18 soldi e 3 denari.

[1] Vedi G. Stellae, *Annales Januenses.* in *R. I. S.,* XVII, col. 1228; A. Morosini, *Cronaca,* I, p. 307; Sercambi, *Cronache,* ed. S. Bongi, III, p. 172.

[2] KK. 40, car. 66 e segg.: « A un des varlez de l'evesque de Saonne le quel vint par devers le dit lieutenant et gouverneur le dernier jour du dit mois de juing, lui dire comment les gens d'icelle ville avoyent prins parti avec les Jannevois, ennemis du Roy, et s'estoient aliez avec eulx et comment ilz avoient mis en prison le dit evesque et mis a question pour ce qu'il ne vouloit tenir leur party . . . ».

[3] KK. 40, car. 44 e segg.: cfr. Sercambi, op. cit., III, p. 176.

[4] Ibidem, car. 45 v.

ripresc cercò di costringere il maresciallo ad abbandonare il Piemonte ed a ritornarsene oltralpi, temendo che, perduta Genova, non si stabilisse fermamente il Boucicaut in qualche punto del Piemonte e non estendesse di qui l'influenza francese sulla regione. Fedele esecutore degli ordini di Amedeo VIII troviamo il capitan generale, Henry de Colombier, che già vedemmo adoprarsi nell'ottobre per ostacolare l'operato del maresciallo. Nel gennaio del 1410 il Colombier si porta a Savigliano ed a Fossano presso il maresciallo per ottenere la restituzione di uomini ed animali di Cuneo catturati dalle genti d'arme francesi. Più tardi conviene a Carignano ed a Villafranca con il principe d'Acaia, con l'importante incombenza di stabilire un accordo fra il principe ed il marchese di Monferrato, accordo diretto ad isolare del tutto il Boucicaut. Le trattative per ora non potevano riuscire, chè il principe era legato fino al 1° novembre dal trattato di Moncalieri. Il Colombier, però, insiste: scrive al maresciallo stesso; invita a conferir seco a Torino Ludovico Costa, tesoriere d'Acaia; sollecita Ludovico d'Acaia ad inviare suoi rappresentanti a Castelnovo d'Asti, dove dovevansi trovare il governatore orleanese d'Asti e gli ambasciatori di Monferrato per stipulare la tregua tanto caldeggiata dal conte di Savoia [1].

Il luogotenente del Re continua imperturbato nella sua attività. Fidando nelle promesse venutegli da Parigi, manda nel giugno il fido Jaquet de Valières ad Avignone « par devers messire Loys de Boisredont, chevalier et autres capitaines de gens d'armes, leur porter ses lettres closes par les quelles il leur faisoit savoir que s'ilz vouloient aler par devers lui, servir le Roy a gaiges, il les retendroit pour ce que dit est » [2]. E ad un tempo, forse, inviava di nuovo a Parigi Pierre de Nantron e l'araldo Montjoye « pour porter lettres closes au Roy et a plusieurs de nosseigneurs de son sang et lignage par lesquelles il leur escrivoit des nouvelles du dit

[1] Vedi Gabotto, *Documenti inediti* ecc., p. 235.
[2] KK. 40, car. 69 r.

pais comme pour faire avancier xxx[m] francs qui lors restoient a paier de la somme de xlv[m] francs que le Roy avoit ordonné » (14 giugno). Nuove informazioni e nuove sollecitazioni inviò il Boucicaut a Parigi pochi giorni dopo (20 giugno); ma Pierre de Nantron, pur fermandosi a Corte tre mesi, non potè avere nulla, si che nell'agosto il maresciallo inviò contrordini ad Avignone, ordinando di sospendere gli arruolamenti, chè là si facevano per conto suo, fino a che non fossero arrivate da Parigi notizie migliori [1]. E da Vigone spedì a Parigi con Gillebert de la Fayette, che finito il periodo per cui s'era impegnato aveva lasciato il comando di Gavi ad un suo luogotenente e se ne tornava ora in patria, nuovi ambasciatori a ripetere ancora una volta « la nécessité qui estoit en icelles villes, lieux et chasteaulx et que se bien brief n'y avoit autre provision que tout estoit en voye d'estre perdu », avvertendo che mancando provvedimenti urgenti egli avrebbe finito per abbandonare il suo comando [2].

In tali condizioni di cose spiceava meglio l'energia e la tenacia del maresciallo, benchè la sua attività militare ne risultasse affievolita, non potendo esplicarsi in imprese guerresche di grandi proporzioni. Molti uomini d'arme se ne partono « pour ce qu'ilz n'avoient de quoy vivre à toutes les fois qu'il leur a pleu »; il Boucicaut stesso è costretto a congedar gente « pour ce qu'il avoit trop grant charge de gens » [3]. Imprese quindi limitate, parziali, poco dannose al nemico, poco utili al suo disegno, più vantaggiose al furbo alleato. Dopo la presa di Sant'Albano abbiamo le fazioni della Trinità e di Polonghera [4]; in principio d'aprile una scaramuccia dinanzi a

[1] Ibidem, car. 70 e segg.

[2] Ibidem, car. 71 v.

[3] Ibidem, car. 58 r. e segg.

[4] Vedi Goffredo della Chiesa, *Cronaca di Saluzzo*, in *Mon. hist. patr.*, III, col. 1055; cfr. Gabotto, *Asti e la politica sabauda* ecc., p. 50 e segg.

Carignano; poi troviamo i francesi a Niella Tanaro dove il maresciallo ebbe ancora la noia di pagare i danni dell'albergo occupato da Jean de Beauvais, andato per un accidente arso [1]; il 20 aprile fu presa d'assalto la bastiglia di Vico ed il Boucicaut fece grandi doni ai tre uomini d'arme che per primi entrarono nella fortezza [2]. Anche ora arruolò qualche capitano d'arme, fra cui Giovanni Scarampi, il quale però, dopo avere ricevuto il primo soldo di lire duecento, scomparve con i suoi 20 uomini a cavallo e passò al servizio dei nemici [3]. Da Vico si portò a Mondovì, dove troviamo le truppe francesi dal 24 aprile al 19 maggio: unica notizia per questi giorni è quella di un indennizzo dato il 5 maggio ad un beccaio per certi vitelli presi dalle sue genti, perchè non cadessero nelle mani dei nemici [4]. In uno scontro del principio di maggio i francesi fecero prigionieri Giorgio, Giovanni ed Everardo del Carretto, che furono portati a Torino dove rimasero debitamente inferrati fino al 22 ottobre, quando vennero poi condotti a Vigone per essere poi con altri prigionieri consegnati a Facino Cane in cambio di alcuni prigionieri francesi [5].

Sulla fine di maggio il Boucicaut si porta a Ceva, ma poi nel giugno lo ritroviamo a Mondovì, quindi a Fossano (7 giugno), poi alla Marsaglia, indi di nuovo a Fossano (20 giugno), poi abbiamo gli assedi della Rocca e di Priocca [6]; seguono combattimenti a Marsaglia e ad Ormea [7]; nel luglio abbiamo il vano tentativo su Pieve di Teco, poi altri tentativi « pour aler assaillir la ville et chastel de la Cheve située sur la riviere de Jennes, rebelle au Roy »,

[1] KK. 40, car. 40 r. e segg.
[2] Ibidem, car. 47 r.
[3] Ibidem, car. 25 r. e segg.
[4] Ibidem, car. 42 r.
[5] Ibidem, car. 92 r. e segg.
[6] Ibidem, car. 31 v. e 49 r.
[7] Ibidem, car. 44 e segg.

poi altri assalti a La Rocca e poi altre scaramuccie con le genti di Facino Cane ai primi di agosto [1].

Il Boucicaut doveva però sentire che, nonostante ogni sforzo, la ripresa di Genova si faceva sempre più difficile, anzi impossibile, chè le sue forze erano in queste sterili lotte di Piemonte sciupate e consumate. Certo, egli rimane fino all'ultimo sulla breccia: mantiene rapporti in Monferrato con « plusieurs prisonniers demourans en aucunes des villes et chasteaulx du marquis de Montferrat et autres ennemis du Roy pour certains traictiéz secrez faiz avec eulx, de devoir mettre es mains d'icellui lieutenant et gouverneur pour le Roy icelles villes et chasteaulx » (18 giugno) [2]; discute di cose riguardanti Genova col principe d'Acaia, cui regala per i suoi disturbi e per i viaggi fatti a questo riguardo mille franchi d'oro e ad un suo servo regala denaro per comperarsi un cavallo [3]; è in rapporti con il governatore d'Asti cui manda, ad esempio, nell'aprile il proprio segretario Michel Clément per « avoir sa response sur ce qu'il avoit escript à icellui lieutenant et gouverneur qu'il lui manderoit moult des chouses secrètes, mais qu'il lui envoyast homme feable et secret » [4]; si conserva in relazione con i Fieschi e a Luca Fieschi dona nel giugno seicento scudi d'oro per le spese da lui fatte nell'arruolare gente d'arme, arcieri e balestrieri per la causa del Re [5].

Fra le altre famiglie patrizie della Riviera che aiutarono il maresciallo troviamo i Beuil e così abbiamo registrato il dono di due cavalli, un corsiere ed un trottiere, e di 200 scudi ad Antonio de Beuil per le spese da lui fatte dal dì della ribellione di Genova, servendo egli in persona con molti uomini armati fino a 25, senza

[1] Ibidem, car. 24 r. e segg.: 31 r. e 48 r.; cfr. G. Stellae, *Annales Januenses*, in *R. I. S.*, XVII, col. 1234.

[2] Ibidem, car. 44 r.

[3] Ibidem, car. 40 r. e 42 r e segg.

[4] Ibidem, car. 67 v.

[5] Ibidem, car. 43 r.

mai volere il giusto stipendio [1]; ugualmente in strette relazioni con il Boucicaut vediamo il signor di Serravalle, i signori di Mentone e Roccabruna, gli Scarampi ed altri [2].

Nel maggio 1410 è in rapporti con il duca di Borgogna, cui manda per suo invito il cavaliere Jean d'Avins [3]; prima ancora era stato in corrispondenza con il duca di Berry che gli aveva raccomandato i maggiori riguardi, nelle sue imprese, verso gli astigiani, sudditi del duca d'Orléans [4]; nella primavera, in aprile, corrisponde con Luigi d'Angiò cui esorta a guardarsi dai genovesi nel viaggio che sta per intraprendere alla volta dell'Italia (24 aprile); e con lui, interessato ad avere in Liguria un punto d'appoggio, mentre Genova erasi stretta a Re Ladislao, tratta ed esamina la questione genovese [5].

In Piemonte, frattanto, le ostilità languiscono: unico fatto importante dell'estate è la conquista di Carmagnola per parte del marchese di Saluzzo. Questi era stato finora nei migliori rapporti col Boucicaut, cui nell'aprile aveva concesso una compagnia di fanti per 15 giorni a proprie spese. Ora i buoni rapporti furono subito rotti [6]. Si affretta il maresciallo a denunciare l'avvenuto al governatore ed al Consiglio del Delfinato cui spettava il luogo di Carmagnola ed insieme protesta presso il marchese confutando le sue affermazioni ed intimandogli di ritirarsi da quella piazza. Inutilmente: non aveva forze e non aveva autorità [7]. In principio d'agosto

[1] Ibidem, car. 52 r.

[2] Ibidem, car. 44 v. e 52 r.

[3] Ibidem, car. 42 v.

[4] F. Gabotto, *Documenti inediti sulla storia del Piemonte,* p. 233.

[5] Ibidem, car. 68 r. e 70 r. e segg.; cfr. Valois, op. cit., IV, p. 134, n. 7.

[6] Ibidem, car. 41 v.

[7] Ibidem, car. 71 r. e segg.: « A Messire Jaques de Ly marchant, docteur en loys, et le Galoys de Fougieres envoiez par le dit lieutenant et gouverneur le VII jour d'aoust ensuivant de Vigon à Carmignolles par devers le Marquis de Saluces illec estant lors, lui requérir de par icellui lieutenant et gouverneur qu'il rendist en ses mains ou en celles des gens

troviamo il maresciallo a Vigone (3-8 agosto), poi il 9 è a Fossano e vi organizza non sappiamo quale segreta spedizione (14 agosto)[1]; in seguito compare a Carignano, di dove scrive al *maître d'hôtel* di Luigi II per chiedere se si potevano usare certe galee del Re per la guerra contro Genova (16 agosto)[2] e due giorni dopo scrive nel Delfinato e nel Bourbonnais al signor di Chateaumorand ed a Guillaume de Menthon per avvisarli che, appena sapessero che da Parigi si fosse fatta una spedizione di denaro in Piemonte, senz'altro gli inviassero delle genti d'arme[3]. Nutriva di nuovo speranze, non molte però, se proprio in quei giorni il solito cavallante Jean Ruby era da Carignano ripartito per portare a Parigi notizie sulla situazione politica e sollecitare ancora una volta l'invio di denaro[4].

Il 21 agosto il Boucicaut è a Vigone di dove manda messi a Gavi, per avere notizie della tregua pattuita da Guillaume d'Auvergne, luogotenente e successore in quel comando del La Fayette, con Facino Cane, ed a Portovenere per essere informato sulle condizioni di quel luogo dove ancora resisteva Gilles de Grigny (22 agosto)[5]. In quei giorni precisamente Facino Cane si impadroniva finalmente di Castellazzo ed il Boucicaut non poteva far altro che scrivere a Parigi per avere denari. Di operazioni militari troviamo traccia ancora nei primi giorni di ottobre: il 2 ottobre il Boucicaut inviava segretamente alcuni uomini d'arme e fanti « en aucuns lieux secrez sur les ennemis »[6]. Poco dopo Ludovico d'Acaia, cedendo alle esor-

de Monseigneur de Guyenne. dalphin de Viennoiz, la dicte ville de Carmignolles et le chastel d'ilec qui sont de la dicte seignorie du Dalphiné et lui monstrer comment il n'avoit nul droit de les tenir ne occupper et en oultre lui requérir qu'il boutast hors d'icelle ville les ennemiz du Roy et n'y en reçeuast plus nulz ... ».

[1] Ibidem, car. 73 r.

[2] Ibidem, loc. cit.; cfr. Valois, op. cit., IV, p. 134, n. 7.

[3] Ibidem, car. 74 r.

[4] Ibidem, car. 74 r.

[5] Ibidem, car. 74 e segg.

[6] KK. 40. car. 75 r.

tazioni di Amedeo VIII, abbandonava la causa francese per stringere un armistizio lunghissimo con il marchese di Monferrato (12 ottobre) ed il Boucicaut fu costretto per consolarsi a seguire il principe all'assedio di Pancalieri (20-28 ottobre) [1].

Fu l'ultima sua impresa in Piemonte: giuntogli poco dopo l'ordine di rientrare in Francia, riprese la via di Parigi dove in questo senso si era certo impiegato Amedeo VIII colà portatosi nel settembre. Da Vigone, dove aveva stabilito il suo campo, partì il maresciallo il 10 novembre 1410, lasciando però a Vigone od altrove una certa quantità di gente d'arme francese sotto il comando di Jean de Beauvais. Di questo corpo di truppe formato di gente d'arme a piedi e di 300 uomini a cavallo noi non abbiamo più ricordo posteriormente al 1410 e certo non dovettero tardar troppo a rientrare in Francia anch'esse [2].

Il Boucicaut, dopo aver fatto molti doni alle milizie che rimanevano in Piemonte, partì [3]; il 13 novembre si trovava già nel Viennese, presso Sant'Antonio, di dove — dopo aver parlato con il cavallante Jean Ruby che proveniente da Parigi erasi fermato a Sant'Antonio, diretto in Piemonte, non ancora conoscendo l'improvviso richiamo del maresciallo [4] — spedì a Parigi al Re il segretario Michel Clément « porter lettres closes, par les quelles icellui lieutenant et gouverneur lui escrivoit comme pour acomplir son mandement il s'estoit party du dit pais de Pimont et s'en aloit par devers lui et aussi lui dire quelle garnison de gens d'armes il avoit laissiée pour la garde, tuicion et deffense des villes et chasteaulx de la seignorie de Jannes qui se tiennent pour le dit seigneur et la nécessité qu'ilz avoient d'argent et de vivres » [5].

[1] Vedi Goffredo della Chiesa, op. cit., col. 1056; cfr. Gabotto, op. e loc. cit.

[2] KK. 40, car. 18 r.

[3] Ibidem, car. 52 r.

[4] Ibidem, car. 79 r.

[5] Ibidem, car. 80 v.

Prima di recarsi a Parigi, però, il Boucicaut — cui forse non era ancora arrivata notizia della riconciliazione dei partiti avvenuta il 2 novembre a Bicêtre — si portò a casa sua ad Alais (21 novembre-29 dicembre) e finalmente rientrò in Parigi dopo tanti anni di assenza il 3 febbraio [1].

Ogni progetto di ricuperare Genova ormai veniva definitivamente abbandonato e la carriera del maresciallo Boucicaut era così tristemente chiusa [2].

Torino.

Francesco Cognasso.

[1] Ibidem, car. 90 v.

[2] Arrivato a Parigi, il maresciallo si trovò preso da gravi difficoltà, poichè se da una parte lo urgevano le intimazioni dei suoi creditori parigini e piemontesi — dei quali ultimi più d'uno inviò messi a Parigi ad esigere il proprio denaro — dall'altra i suoi conti non venivano convalidati dalla Camera dei Conti, benchè il 14 febbraio 1411 Carlo VI mandasse ai maestri dei Conti di esaminare il conto del maresciallo e di approvarlo anche se, come già aveva dichiarato il Boucicaut, la spesa superasse di gran lunga l'entrata, dati i gravi oneri per la guerra di Piemonte. La Camera dei Conti fece gravi difficoltà, perchè il conto non era accompagnato da tutto il corredo di ricevute, quittanze, ecc., comprovanti le spese fatte, sì che il Boucicaut provocò una nuova lettera del Re del 16 giugno 1411. Non cessarono le contestazioni; solo il 5 novembre 1411 il maresciallo ricevette 20.000 tornesi anzichè tutte le 37.800 lire che gli si dovevano e lasciò quittanza. Il maresciallo Boucicaut continuò ad essere accetto alla Corte e fu poco dopo nominato governatore della Linguadoca (cfr. Douet d'Arcq, *Choix de pièces inédites,* I, p. 335 e segg.); partecipò poi, come è noto, alla battaglia di Azincourt, dove cadde prigioniero degli inglesi. Morì in prigione nel 1421. Sul giudizio dato di lui dai contemporanei italiani vedi l'*Ogdoas* di Alberto Alfieri (ed. Ceruti, in *Atti della Società Ligure di St. Patria,* XVII, 1885, p. 303).

INSCRIPTIONS DE GIGTHIS
(TUNISIE)

Gigthis est parmi les anciens ports de la petite Syrte celui que nous connaissons le mieux. Il était situé au fond du golfe de Bou-Ghrara, en face de l'île de Djerba. Victor Guérin le découvrit en 1860 [1]. Depuis, diverses campagnes d'exploration, en particulier celle de MM. Reinach et Babelon en 1884 [2], mirent au jour de nouvelles inscriptions et quelques morceaux de sculpture. En 1901, des fouilles méthodiques furent entreprises sous la direction de Paul Gauckler. Elles donnèrent des résultats excellents. On dégagea un Forum rectangulaire, entouré de portiques au Nord, au Sud et à l'Est, dominé à l'Ouest par un Capitole ; plusieurs temples, un marché, une palestre, des thermes, des maisons et des villas. En outre, un assez grand nombre d'inscriptions, recueillies au cours des fouilles, apportaient des précisions intéressantes sur la vie municipale de Gigthis. La plupart furent trouvées sur le Forum et dans un édifice voisin où l'on a cru reconnaître la Curie du municipe [3].

Un séjour de trois semaines dans le *bordj* de Bou-Ghrara nous a permis une étude approfondie de ces ruines. Nous nous proposons de publier ici le résultat épigraphique de notre mission. A côté d'inscriptions inédites, figureront quelques inscriptions déjà publiées dont l'étude directe nous a permis d'améliorer la lecture [4].

[1] Cf. V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. I, p. 224-230.

[2] Cf. *Bulletin archéologique du Comité*, 1886, p. 40-54.

[3] Cf. Gauckler, *Nouvelles Archives des Missions*, t. XV, p. 283-330.

[4] Beaucoup des inscriptions publiées par Gauckler, *l. c.* l'ont été d'après estampages ou photos. On ne s'étonnera pas que l'examen de la

1. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 315, n° 44. Sur l'esplanade du Forum, devant le portique Sud, à la hauteur de l'escalier du Capitole. Piédestal en forme d'autel, calcaire rougeâtre, haut de 1[m] 20, brisé à droite en haut et à gauche en bas. Hauteur des lettres : 0,05.

M · IVLIO · C · F · QVIR
MANDO · FLAM ·
PERP · OB MVLTIPLI
CEM · EIVS · ERGA REM
PVBLICAM · MVNI
FICENTIAM · EXPOS
TVLANTE VNIVERSO
POPVLO ORDO PO
SVIT

M(arco) Iulio, C(aii) f(ilio), Quir(ina tribu), Mando, flam(ini) perp(etuo), ob multiplicem eius erga rem publicam munificentiam, expostulante universo populo, ordo posuit.

Le surnom *Mandus* est remarquable : nous n'en connaissons pas d'autre exemple. *M. Julius Mandus* est mentionné sur une autre inscription de Gigthis (Gauckler, *l. c.*, p. 291-292, n° 3-4), dont la ligne 2 doit être désormais restituée de la façon suivante :

M · IVLIV*s C · f · Quir* · MANDVS FLAMEN *perpetuus*

Cette dernière inscription nous apprend qu'il avait dédié un temple à *Liber Pater*. Mais, s'il faut en croire l'expression : *ob multiplicem munificentiam*, sa générosité ne se serait point bornée là. L'assemblée du peuple, reconnaissante, demanda à l'unanimité qu'on lui élevât une statue, et le Sénat, répondant à ce vœu, en décréta

pierre ait pu quelquefois compléter ou modifier une lecture, si l'on songe que la plupart des inscriptions de Gigthis sont gravées sur un calcaire rougeâtre assez friable, en sorte que les caractères sont souvent très effacés ; que, d'autre part, le vent qui règne presque sans cesse sur cette côte ne permet pas d'obtenir facilement de bons estampages.

l'érection. Cette intervention successive de l'assemblée du peuple et de l'assemblée des décurions se retrouve mentionnée à Gigthis à propos de deux autres personnages [1].

2. — *Inédite.* Portique Est du Forum, à droite de la porte (en entrant). Piédestal en forme d'autel, calcaire rougeâtre, 1[m] 20 de haut sur 0,52 de large. Lettres hautes de 0,04, très effacées.

M IVLIO C·F· PVTEOLANo
OB MVLTA IN REM PVB Meri
ta quod legATIONEM VRBicAM
cAVSA BIS GRA
TViter susceptam sVSTInVIt
AC FELICITER aDMINIStrauit
cuM ORDO STATVAM Decreuisset
iSQVE HONORE CONtentus
pecVNIAM REIP REmisisset
popuLVS DE SVO posuit
D D

M(arco) Iulio, C(aii) f(ilio), Puteolan[o], ob multa in rem pub(licam) m[erita, quod leg]ationem urb[ic]am [. . . . . c]ausa bis gratu[iter susceptam s]usti[n]ui[t] ac feliciter [a]dminis[trauit], [cu]m ordo statuam d[ecreuisset i]sque honore con[tentus pec]uniam reip(ublicae) re[misisset, popu]lus de suo [posuit] d(ecreto) d(ecurionum).

[1] *C. I. L.*, VIII, 11034 et Gauckler, *l. c.*, p. 322, n° 52. La formule *expostulante populo* semble particulière à Gigthis. Mais on trouve un peu partout des équivalents (*C. I. L.*, V, 4392, *expostulatione* [*populi*], 7040, *populo postulante;* IX, 334 et 1178, *postulatu populi*, 4970, *postulante plebe;* X, 3704 et 7295, *cum populus... postulasset*, etc.). Cette formule ne signifie pas forcément que le peuple a exprimé son vœu en assemblée politique. Cf. *C. I. L.*, X, 3704 (Naples) et 7295 (Palerme): le vote a lieu par acclamation au théâtre, en l'honneur d'édiles qui ont fait donner des jeux magnifiques. De la même façon, le peuple de Gigthis peut avoir manifesté sa reconnaissance envers de généreux citoyens pendant les fêtes d'inauguration d'un monument dédié par eux.

Ce *M. Julius Puteolanus*, peut-être un parent du précédent, n'est pas le seul personnage de Gigthis qui ait accompli une *legatio urbica gratuita*. *M. Servilius Draco Albucianus*, duumvir de Gigthis et flamine perpétuel, alla deux fois à Rome à ses frais pour demander en faveur du municipe le *Latium Majus*, ou droit latin du 2e degré [1]. Notre personnage alla lui aussi deux fois à Rome, et à ses frais ; comme pour *M. Servilius*, la dédicace mentionnait le motif de sa *legatio* (ligne 4) ; mais rien ne nous permet aujourd'hui de le deviner. Il vécut plus tard que *M. Servilius*, si l'on en juge par l'omission de la tribu.

Les *legationes* paraissent avoir été particulièrement en honneur à Gigthis [2] : c'était un moyen pour cette ville africaine, très éloignée de la capitale, de se rappeler à l'attention des pouvoirs publics. Sans doute aussi des citoyens riches et amateurs de voyages trouvaient là une occasion de sortir de leur petite cité provinciale tout en méritant la reconnaissance de leurs compatriotes [3].

Nous avons restitué sans hésitation, à la ligne 10, [*popu*]*lus*. La formule est la même que dans la dédicace à *M. Servilius* : ici, comme là, le Sénat décrète l'érection d'une statue en l'honneur d'un citoyen ; celui-ci déclare que l'honneur lui suffit et qu'il dispense l'Etat (*res publica*) des frais ; alors le *populus* intervient et se charge de la dépense. Les inscriptions de Gigthis offrent d'ailleurs plusieurs exemples d'une rédaction analogue [4]. Son apparence para-

[1] Gauckler, *l. c.*, p. 318, n° 47 ; cf. Cagnat, *C. R. de l'Ac. des Inscript.*, 1902, p. 37 s., et Mommsen, *Jurist. Schriften*, III, p. 37. [La lecture *Latium* est sûre : la pierre porte L A T ı v м].

[2] Cf. *C. I. L.*, VIII, 11032.

[3] On trouve une mention de *legatio gratuita* à Dougga (L. Poinssot, *N. Arch. des Missions*, XVIII, p. 146, n° 75, et une autre à Thuburnica (De Villefosse, *Bull. des Antiquaires de France*, 1911, p. 215).

[4] Cf. *C. I. L.*, VIII, 11034 ; 11039 et 11040. *N. Arch. des Missions*, XV, p. 319, n° 48.

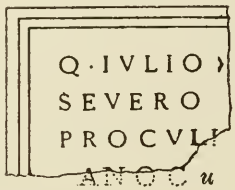
doxale lui vient de sa brièveté. Le citoyen qui dispense l'Etat des frais a évidemment l'intention de les prendre à sa charge ; il y a là néanmoins deux actes distincts, entre lesquels une intervention peut se produire. C'est ce que montre bien la rédaction de la dédicace 11034 : [... *Se*]*rvaeo Q. f.* [*Quir.*] *Honorato, omnibus honorib(us) patriae suae functo, cui ordo expostulante populo ob munificientiam statuam cum decrevisset, isque remissa rei p(ublicae) pecun(ia) de suo ponere vellet, ordo populusq(ue) s(ua) p(ecunia) p(onendam) c(uraverunt).* Ceci veut dire, à notre sens, que la statue a été élevée non pas avec les deniers publics, mais grâce à une contribution personnelle des membres du Sénat et des citoyens composant l'assemblée du peuple. Il en fut de même pour l'*Albucianus* de *N. Arch. des Missions*, XV, p. 319, n° 48. Les inscriptions *C. I. L.*, 11039 et 11040 confirment cette interprétation : la statue a été décrétée par S . P . Q . GIGTHENSIS ; après la *remissio pecuniae*, le Sénat et le peuple (*ordo populusque*), à qui se sont joints les do miciliés (*cum incolis*), ont, à titre privé, assumé la dépense [1].

Il y a là un trait de mœurs municipales qui semble particulier à Gigthis. Souvent les inscriptions nous montrent un citoyen qui, ayant été honoré du vote d'une statue, dispense l'Etat de frais et veut les prendre à sa charge ; mais à Gigthis seulement on voit ses compatriotes lutter avec lui de générosité, et lui éviter, en les assumant, les conséquences de son geste.

3. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 308, n° 33 ; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1908, n° 120. Péribole Ouest de la Curie. Fragment de piédestal en forme d'autel, calcaire rougeâtre. Cadre mouluré ; l'ins-

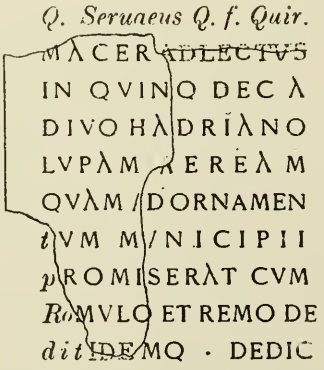
[1] MM. Reinach et Babelon (*l. c.*, p. 48) proposent d'expliquer que le citoyen honoré du vote d'une statue a payé la matière et le travail du marbre, et ses concitoyens l'érection du monument. Mais cette ingénieuse hypothèse exige qu'on donne au verbe *ponere* un sens restreint que l'usage épigraphique n'autorise pas.

cription est incomplète en bas ; à droite, la pierre est cassée suivant la ligne de la moulure. Hauteur des lettres : 0,04.



Q(uinto) Iulio Seuero Proculiano c(larissimo) [u](iro) . . .

4. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 314, n° 43. Contre le mur du petit édifice rectangulaire qui est sur l'esplanade du Forum, devant le portique Nord, à gauche de l'escalier du Capitole. Cippe de calcaire rougeâtre, en deux morceaux ; hauteur 0,62, largeur 0,45. Brisé en haut et à gauche. Hauteur des lettres : 0,05.



[Q(uintus) Seruaeus, Q(uinti) f(ilius), Quir(ina tribu)], Macer, adlectus in quinq(ue) dec(urias) a diuo Hadriano, lupam aeream quam ad ornamen[t]um municipii [p]romiserat cum [Ro]mulo et Remo de[dit], idemq(ue) dedic(auit).

La première ligne se restitue avec certitude d'après une autre dédicace de Gigthis, *N. A. des M.*, XV, p. 314, n° 42, faite en l'hon-

neur de *Q. Servaeus Q. f. Quir. Macer, adlectus in quinque decurias a divo Hadriano*, par ses deux fils *Q. Servaeus Fuscus* et *L. Servaeus Firmus*. Ce personnage appartient à une famille qui fut peut-être la plus importante de Gigthis; c'est en tout cas celle que nous connaissons le mieux [1].

Nous rencontrerons tout à l'heure un autre citoyen de Gigthis appelé par Hadrien dans les cinq décuries judiciaires [2]. Comme la formule ne spécifie pas dans laquelle des cinq décuries ils furent appelés, nous devons croire qu'il s'agit de l'une des deux dernières: les trois premières décuries étaient réservées aux chevaliers; dans la quatrième et la cinquième, on appelait des citoyens Romains dont le cens s'élevait au moins à 200.000 sesterces [3]. Cette distinction accordée par Hadrien à deux habitants de Gigthis montre quelle était, dès le premier tiers du II[e] siècle, la prospérité de cette ville. Quelques années plus tard, sous Antonin le Pieux, elle devenait municipe [4].

Notre inscription est très probablement contemporaine de la fondation du municipe: c'est à cette occasion que le Forum de Gigthis fut orné de la louve symbolique. Elle paraît avoir été un ornement réservé aux municipes [5], comme la statue du satyre Marsyas l'était aux colonies de droit italique [6]. Deux inscriptions africaines la mentionnent, toujours accompagnée des deux jumeaux: *C. I. L.*, VIII, 958: *Signum Lupae cum insignibus suis: ibid.*, 12220: [*signum*] *Lupae cum* [*gemel*]*lis suis duobus.*

[1] Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 287.

[2] Cf. *infra*, inscription n° 9.

[3] Cf. Mommsen, *Droit public Romain*, VI[2], p. 139 s. — On trouve deux *adlecti in quinque decurias* à Dougga (L. Poinssot, *N. A. des M.*, XIII, p. 103-355, n° 131 et 132) et un à Carthage (De Villefosse, *C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1910, p. 135).

[4] Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 297, n° 16.

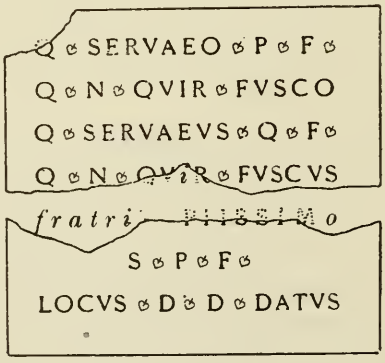
[5] Cf. *C. I. L.*, VIII, 958 et 12220, et le commentaire du *Corpus*.

[6] Cf. Mommsen, *op. c.*, VI[2], p. 459. Bœswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 68. A. Merlin. *Forum et Maisons d'Althiburos*, p. 8 et 9.

Ce groupe de bronze figurait sur l'esplanade du Forum, devant le portique Nord ; il était placé sur un piédestal cruciforme [1], de 1[m] 90 de long, avec des moulures soignées en haut et en bas: le petit bras de la croix supportait les enfants.

M. Serraeus Macer paraît avoir contribué beaucoup à l'embellissement du Forum : il y éleva notamment, sans doute dans le coin Nord-Est, sous le portique, un petit temple orné de peintures [2].

5. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 316, n° 45. Contre le mur Ouest du péribole de la Curie. Piédestal en forme d'autel, calcaire rougeâtre, haut de 1[m] 24, large de 0,51. Brisé en deux morceaux qui ne se raccordent point. Hauteur des lettres : 0,06.



Q(uinto) Seruaeo, P(ublii) f(ilio), Q(uinti) n(epoti), Quir(ina tribu), Fusco, Q(uintus) Seruaeus, Q(uinti) f(ilius), Q(uinti) n(epos), Qu[i]r(ina tribu), Fuscus, [fratri] piissim[o] s(ua) p(ecunia) (fecit). Locus d(ecreto) d(ecurionum) datus.

Ligne 5. La première haste est soulignée d'une barre horizontale qui se prolonge vers la droite. La restitution s'impose

[1] Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 284.
[2] Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 295, n° 11.

d'après les autres P de l'inscription, dont le pied se prolonge jusqu'à la hauteur de la boucle.

Le dédicant est le fils du personnage que nous a fait connaître l'inscription précédente (cf. *N. A. des M.*, XV, p. 314, n° 42). Il élève une statue à son cousin germain, inconnu par ailleurs.

6. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 317, n° 46 ; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1908, n° 125. Contre le mur Nord de la *cella* de la Curie. Cippe en calcaire rougeâtre, haut de 1^{m} 05, large de 0,46.

		Hauteur des lettres.
1	Q · SERVAEO · FVSCO	0,045
2	CORNELIANO · C · (*u*·	
3	LEG · PROVINC · GALATIAE · L(*eg*	0,03
4	LEG · I ITALIC · LEG · LEG · XIII · G(*e*	
5	MIN · PR · HAST · ITEM · EX · DELEC(	
6	DE LIBERALIB · CAVSIS · ET · SV	
7	PREMAR · IVRIDIC · PER CALAB	
8	LVCAN · APVLIAM · BRV†I · CVR	
9	VIAE · SALAR · TR · PL · Q · VRB ·	
10	CVR · VNIVERSAE · LIBER†	0,04
11	LIBERTÆ EIVS ET FILI EORVM	
12	ALIMEN†S · ANNVIS · FOTI	

Q(uinto) Seruaeo Fusco Corneliano, c(larissimo) [u](iro), leg(ato) prouinc(iae) Galatiae, l[eg](ato) leg(ionis) primae Italic(ae), leg(ato) leg(ionis) tredecimae G[e]min(ae), pr(aetori) hast(ario), item ex deleg(atione) de liberalib(us) causis et supremar(um), iuridic(o) per Calab(riam), Lucan(iam), Apuliam, Brutti(os), cur(atori) uiae Salar(iae), tr(ibuno) pl(ebis), q(uaestori) urb(ano), Cur(iae) universae, liberti, libertae eius et fili eorum alimentis annuis foti.

Ce *cursus* sénatorial, rédigé dans l'ordre inverse, présente une irrégularité. La fonction de juge d'un district italien (*juridicus*) est une fonction prétorienne [1]; il en est de même pour la curatèle des routes [2]; notre personnage a donc exercé ces fonctions après avoir été préteur, et elles devraient figurer dans le *cursus* avant la mention de la préture. Cette rédaction s'explique par la présence d'une seconde préture (*de liberalibus causis et supremarum*), mentionnée régulièrement à la suite de la première au moyen de la copule *item*, bien qu'ayant été exercée après.

Q. Servaeus Fuscus Cornelianus, préteur et gouverneur de province, fut le plus illustre représentant de la *Gens Servia*. Il vécut dans la première moitié du III^e^ siècle [3]. Ses magistratures et ses fonctions lui firent connaître successivement Rome, l'Italie Méridionale, l'Europe centrale (Dacie avec la *legio XIII Gemina*, Mœsie avec la *I Italica*) et l'Asie Mineure. Il n'en oublia point sa ville natale, dont nous voyons ici toutes les curies s'unir pour lui rendre hommage [4]. Il fut particulièrement bienfaisant à l'égard de ses affranchis, à qui il accorda une pension alimentaire annuelle. L'expression de leur reconnaissance est grâcieuse : ils associent leurs enfants à leurs remerciements, et choisissent un joli mot pour dire la douceur du bienfait.

7. — *C. I. L.*, VIII, 11028. Sur la place dallée qui précède la porte monumentale donnant accès au Forum du côté Est. Cippe

[1] Cf. C. Jullian, *Dict. des Antiquités*, art. *juridicus*.

[2] Cf. De Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, II², p. 1332 et 1333.

[3] L'omission de la tribu, et la mention de la préture *de liberalibus causis*, ne permettent pas de remonter au-delà des premières années du III^e^ siècle. D'autre part, l'institution des *juridici* disparut dans la seconde moitié de ce siècle (cf. C. Jullian, *l. c.*).

[4] Sur les curies dans les cités africaines, cf. J. Roman, *Notes sur l'organisation municipale de l'Afrique Romaine. I. Les Curies.* (*Annales de la Faculté de Droit d'Aix*, t. IV, 1910).

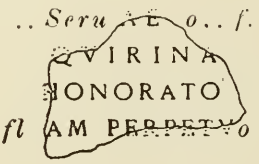
en calcaire rougeâtre, haut de 1m 02, large de 0,54. L'inscription est encadrée d'une moulure. Lettres très effacées, gravées au trait.

		Lettres. Hauteur.	Nombre.
1	Q SERVAEO FVSCO	0,045	13
2	CORNELIANO C V	0,04	12
3	LEG AVG PROVINC GA	0,035	15
4	L*at. le*G · *leg. i* IT*al*IC		16
5	*leg. leg. xiii Gem. iurid.*		16
6	*per Calab.* I.V *can. cur.*		16
7	*uiae Sal. pr. hast. item ex*		19
8	*deleg* · DELIB *eralibus cau*	0,03	21
9	*sis et* SV*prem. trib. pl. q. urb.*		21
10	. . . . .		
11	. . . . .		
12	. . . . .		
13	GIGT · PVBL	0,05	

Le personnage est le même que celui de l'inscription précédente. Nous le voyons ici honoré non plus par les particuliers réunis en curies ou par ses affranchis, mais au nom de la cité. Le *cursus* est, comme dans l'inscription n° 6, rédigé dans l'ordre inverse : les lignes 3 et 4 en témoignent. Mais, entre la ligne 4 et la ligne 8, il y a plus de place qu'il n'en faut pour les mots : *leg. leg. XIII Gem. pr. hast. item ex.* Aussi pensons-nous que dans cette inscription les fonctions prétoriennes de *juridicus per Italiam* et de *curator riae Salariae* étaient mentionnées, selon la règle, avant la préture. Notre restitution concorde avec la présence à la ligne 6 des caractères I.V, que nous avons pu y déchiffrer [1].

[1] Pour la suppression d'*Apuliam* et de *Bruttios*, cf. L. Poinssot, *N. A. des M.*, XVIII, n° 75 et p. 151.

8. — *Inédite.* Coin Nord-Est de l'édifice qui est à gauche du Capitole, au fond du portique Nord du Forum. Fragment de calcaire rougeâtre. Lettres bien gravées, hautes de 0,065.



On trouve, devant la porte de l'édifice qui est à droite du Capitole, au fond du portique Sud du Forum, la base d'une statue qui était dédiée : [...*Se*]*ruaeo Q. f.* [*Quir.*] *Honorato, omnibus honoribus patriae suae functo...* (cf. *C. I. L.*, VIII, 11034).

9. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 311, n° 37 ; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1908, n° 123. Contre le mur Est de la *cella* de la Curie. Cippe en calcaire gris, haut de 1^{m}, large de 0,59. Inscription encadrée d'une moulure ; marge de 0,05 à gauche. La hauteur des lettres décroit de la première ligne à la dernière, de 0,05 à 0,04.

I · MEMMIO · MESSIO
[illegible] QVIR · PACATO · FLAM
PERPETVO · DIVI · TRAIA
NI · CHINITHIO · IN · QVIN
QVE DECVRIAS · A · DIVO
HADRIANO · ADLECTO
CHIN[ITHI · OB · MERITA
EIVS · ET · SINGVLA
REM · PIETATEM · QVAM
NATIONI · SVAE · PRAE
STAT · SVA · PECVNI
A · POSVERVNT ·

L(ucio)[1] *Memmio Messio,* [.. *f(ilio)*], *Quir(ina tribu), Pacato, flam(ini) perpetuo diui Traiani, Chinithio, in quinque decurias a*

[1] Ou *T(ito).*

diuo Hadriano adlecto, Chinithi, ob merita eius et singularem pietatem quam nationi suae praestat, sua pecunia posuerunt.

Ce personnage, contemporain de *Q. Servaeus Macer*, et distingué comme lui par Hadrien pour les fonctions de juge, appartenait à la tribu africaine des *Cinithii*. Cette tribu prit une part active à la révolte de Tacfarinas, sous Tibère. Notre inscription nous la montre, cent ans après, complètement romanisée [1].

Les deux noms de *Memmius* et de *Messius*, mentionnés l'un à la suite de l'autre avant la filiation et la tribu, sont tous deux des gentilices, que l'on retrouve séparément à Gigthis même [2]. Leur union prouve clairement que notre personnage appartenait par sa naissance à la *Gens Messia* et avait été adopté par un Memmius.

Il faut remarquer l'orthographe *Chinithi*. Ptolémée [3] écrit Κινιθιοι; Tacite et Pline [4] *Cinithi;* et le seul document épigraphique qui, en dehors de notre inscription, mentionne cette tribu donne *Cinithiorum* [5].

10. — *Inédite.* Contre le mur de la *cella* de la Curie, coin Sud-Ouest. Cippe en calcaire rougeâtre, haut de 0,87, large de 0,48. Lettres assez effacées, gravées au trait, hautes de 0,05 à la première et aux deux dernières lignes, de 0,04 aux autres.

.. *Mem* MIO C F QVIR
M *e* SSIO PĀCĀTO
f l a MPP OMNIB
HONORIB IN PA
TRIA SVA FVNCTO
OPTIMO PATRONO
f VLLONES DOMVS
ꝺ E IV S ꝺ

[1] Cf. Gauckler, *C. R. de l'Acad. des Inscript.*, 1903, p. 463.
[2] Cf. *infra*, inscriptions 11 et 12.
[3] Ptolémée, *Géogr.*, IV, 3, 22.
[4] Tacite, *Ann.*, II, 52. Pline, *H. N.*, V, 4, 30.
[5] *C. I. L.*, VIII, 10500 et De Villefosse, *Bull. de la Soc. arch. de Sousse*, 1903, p. 35 s.

[.. Mem]Mio, C(aii) f(ilio), Quir(ina tribu), M[e]ssio Pacato, [fla]m(ini) p(er)p(etuo), omnib(us) honorib(us) in patria sua functo, optimo patrono, [f]ullones domus eius.

Cette inscription présente quelques singularités graphiques qui méritent d'être signalées. Les lettres sont soignées: il y a même de la recherche dans l'arrangement de la dernière ligne. Et cependant plusieurs lettres ont une forme qui les rapproche de l'écriture vulgaire ou de la cursive: l'F de la première ligne, le B de la troisième, l'F de la cinquième; il faut remarquer aussi, dans le même ordre d'idées, l'absence de points séparatifs. Ces rapports avec la cursive s'expliquent assez par le fait que l'inscription a été gravée dans la pierre tendre à l'aide d'un poinçon, comme on écrivait sur des tablettes de cire. On s'explique moins aisément les deux A de la 2e ligne. On trouve à partir de la fin du IIIe siècle, et exceptionnellement sur deux inscriptions de la fin du IIe siècle [1], des A barrés au sommet: A. Mais ici les deux jambages de l'A se rejoignent, et la barre horizontale est tangente au sommet de l'angle. Faut-il voir dans cette barre un *apex?* La forme en serait par trop insolite.

Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'à partir de la ligne 4 un nouveau graveur soit intervenu: on ne retrouve plus les A de la ligne 2, ni l'F de la ligne 1, ni le B de la ligne 3. Nous ne nous étonnerons point si le premier lapicide a paru maladroit ou fantaisiste à l'excès. Mais son successeur était lui aussi un artisan de second ordre; les foulons de la maison de Messius ne s'adressèrent pas au meilleur atelier de Gigthis.

On ne peut en effet attribuer l'inscription à une date récente, qui rendrait compte des singularités de la gravure. La mention de la tribu invite à ne pas descendre en deçà du règne de Caracalla. D'autre part, *Memmius Messius Pacatus*, évidemment parent du fla-

[1] Cf. Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae*, p. LIII, col. 2.

mine du divin Trajan que nous a fait connaître l'inscription précédente, ne peut être séparé de lui par un grand nombre de générations, puisque de l'un à l'autre les noms sont restés les mêmes, sans changement ni addition : seulement, le nom de *Messius* a cessé d'être compris dans le gentilice, et est devenu un surnom.

Ce personnage était très riche, et avait une maison considérable : le fait de pouvoir faire fabriquer ses lainages chez soi en est un signe [1]. Les foulons qu'il avait à son service devaient être des affranchis, ce qui explique le mot de *patronus*. On pourrait croire aussi qu'ils étaient organisés en un collège dont il eût été, tout naturellement, le patron [2]. Mais on ne saurait expliquer de la même façon la dédicace à la femme d'un *C. Servaeus Messius Pacatus, optimae patronae,* faite par les *seniores domus ejus* [3]. Comme les formules sont semblables, et qu'il s'agit de membres de la même famille, il vaut mieux penser qu'on a affaire, dans l'un et l'autre cas, à des affranchis.

Cette famille paraît avoir été parmi les plus opulentes de Gigthis, et avoir traité ses serviteurs avec une particulière bonté.

11. — *Inédite.* Conservée au Musée du Bardo (cf. *Catalogue du Musée Alaoui,* p. 99, n° 481). Fouilles Reynier, 1887. Cippe en calcaire gris, haut de 0,35, large de 0,63. L'inscription est gravée dans un cartouche à queues d'aronde. Hauteur des lettres : 0,045.

D · M · S · MESSIAE
SPICVLAE · VXoRI
C · MeSSIVS · HERMET ·
F · ET SIBI

D(is) M(anibus) S(acrum). Messiae Spiculae, uxori. C. M[e]ssius Hermet(io) f(ecit) et sibi.

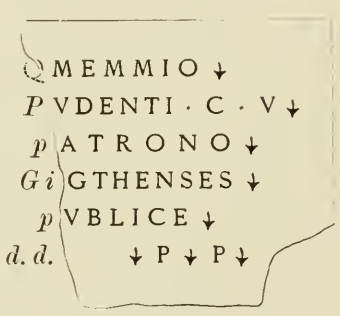
[1] Cf. Marquardt, *Vie privée des Romains,* II, p. 166.

[2] Cf. *Bull. arch. du Com.,* 1893, p. 124-125 : un *corpus Fullonum* à Maktar.

[3] Gauckler, *l. c.,* p. 319, n° 49.

Ces deux personnages sont, à n'en pas douter, des affranchis d'un *Messius*. Leurs surnoms se retrouvent ailleurs, toujours portés par de petites gens [1].

12. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 310, n° 36 ; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1908, n° 122. Contre le mur Ouest de la *cella* de la Curie. Cippe en calcaire rougeâtre, brisé en bas et à gauche, hauteur actuelle 0,85, largeur 0,47. Lettres d'assez basse époque, avec pleins et déliés.



		Hauteur des lettres.
1	Q MEMMIO ✝	0,075
2	P VDENTI · C · V ✝	0,07
3	p ATRONO ✝	
4	Gi GTHENSES ✝	0,065
5	p VBLICE ✝	
6	d. d. ✝ P ✝ P ✝	

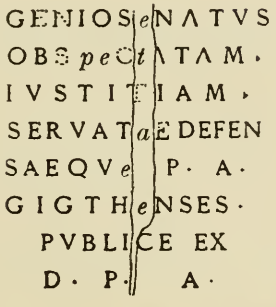
Q(uinto) Memmio [P]udenti, c(larissimo) u(iro), [p]atrono, [Gi]gthenses [p]ublice, [d](ecreto) [d](ecurionum), p(ecunia) p(ublica).

Cette dédicace faisait évidemment pendant à celle publiée par Gauckler, *l. c.*, p. 310, n° 35. Elles ont été trouvées ensemble ; la pierre, la rédaction, la gravure sont pareilles.

13. — Cf. Reinach et Babelon, *l. c.*, p. 46 : *C. I. L.*, VIII, 11017. Sous le portique Est du *Forum*, à gauche de la porte (en entrant). Cippe brisé en deux morceaux qui ne se raccordent pas

[1] Cf., pour *Spicula*, *C. I. L.*, VIII, 4480, 4660, 5856 ; pour *Hermetio*. *C. I. L.*, VIII, 7289 (*Aermetio*) ; III, 4318 ; X, 6444.

exactement; calcaire rougeâtre; hauteur 1[m] 20, largeur 0,41. Lettres de basse époque, hautes de 0,08.



Genio S[e]natus. ob s[pe]c[t]atam iustitiam seruat[a]e defensaequ[e] P(rouinciae) A(fricae), Gigth[e]nses publice ex d(ecreto) p(rouinciae) A(fricae).

On connait deux autres dédicaces au Génie du Sénat en Tunisie : l'une provient du Kef (*Sicca Veneria*) [1], l'autre d'Henchir-Sbeitla (*Sufetula*) [2].

Plusieurs inscriptions montrent la *provincia Africa* décrétant ou demandant l'érection d'une statue : *C. I. L.*, VIII, 14364 (*civitas Uccula*); *ibid.*, 11025 (*Gigthis*); *ibid.*, 17899 (*Timgad*); *C. I. L.*, VI, 1736. A Timgad seulement la statue paraît avoir été élevée par le *Concilium* de la province directement et à ses frais.

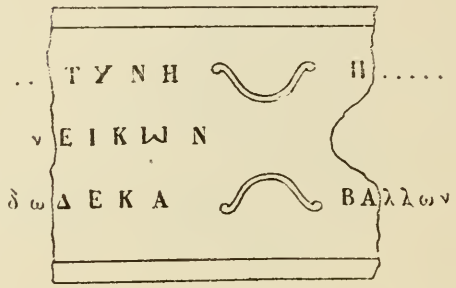
14. — *Inédite.* Fragment d'une *tabula lusoria*, conservé au Musée du Bardo (cf. *Catalogue du Musée Alaoui*, *suppl.*, p. 101, n° 1064). Trouvé à Gigthis, dans le grand bâtiment au Nord du Marché, en bordure de l'Oued (fouilles de M. le lieutenant Toulet, 1905 [3]. Plaque de marbre du pays (blanc taché de gris), haute

[1] *C. I. L.*, VIII, 15847.

[2] A. Merlin, *Bull. arch. du Com.*, 1911, p. CXLVIII; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1911, n° 10.

[3] On a trouvé dans le même édifice, entre autres menus objets, un dé à jouer en ivoire. (*Rapport manuscrit* de M. le lieutenant Toulet).

de 0,47, brisée à droite et à gauche; légère moulure en haut et en bas. Lettres hautes de 0,015 [1].



Notre inscription date, d'après la forme des lettres, du Haut-Empire [2]. La table de jeu qu'elle représente appartient à un type très connu: six mots de six lettres chacun, disposés en deux séries. Mais toutes les *tabulae lusoriae* de ce genre trouvées jusqu'ici portaient des mots latins [3]. De plus, presque toutes proviennent de Rome; Philippeville, Timgad, Trêves, où l'on en a trouvé aussi, étaient des colonies romaines. Il est intéressant de voir un jeu essentiellement romain adopté par des Grecs — commerçants, marins ou esclaves — habitant Gigthis.

15. — *Inédite.* Deux fragments de calcaire gris très fin, se raccordant, épais de 0,035 : trouvés en octobre 1913 par M. le commandant Donau, au cours du déblaiement de la face Nord d'une citadelle

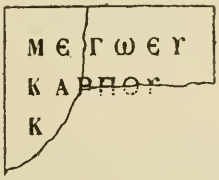
[1] L'inscription a été trouvée brisée en plusieurs morceaux. Elle a été reconstituée par les soins de M. Alfred Merlin, qui veut bien nous autoriser à la publier ici.

[2] Voir en particulier les lettres E, Y, ω. — Cf. S. Reinach, *Traité d'Epigraphie Grecque*, p. 204, et W. Larfeld, *Griechische Epigraphik* (*Handbuch* d'Iw. Müller, t. I), p. 536.

[3] Cf. la liste dressée par Ihm dans *Bonner Studien*, 1890, p. 223 s., et dans *Mittheil. des K. deutsch. arch. Instituts*, VI (1891), p. 208 s. Y ajouter: De Rossi, *Bull. di Arch. Crist.*, 1911, p. 35; Dr Carton, *Découvertes épigr. et arch. en Tunisie*, p. 84; Cagnat et Besnier, *Ann. Epigr.*, 1899, n° 96; 1904, n° 197; 1905, n° 64 et 196.

byzantine qui se dresse au bord de la mer à l'extrémité Nord de Gigthis [1].

L'inscription est complète en haut, à gauche et à droite, brisée en bas. Largeur: 0,175. Hauteur des lettres: 0,03.



Μεγὼ, Εὐκάρπου κ.....

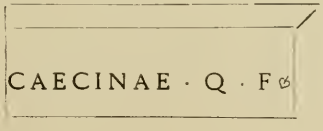
Cf. *Inscript. Gr. ad res Rom. pert.*, I, n° 1037, une Ἀντωνία Μεγὼ, prêtresse d'Artémis à Cyrène, au temps de Trajan.

16. — *Inédite.* Sous le portique Est du Forum, à gauche de la porte (en entrant). Fragment de piédestal en calcaire rouge, brisé à gauche et en haut. Hauteur: 0,51; largeur: 0,30. Lettres hautes de 0,04.

CO ·

*publ*ICE
locus DATVS

17. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 323, n° 53. Coin Sud-Ouest du péribole de la Curie. Fragment de cippe en calcaire jaune, brisé à gauche et retaillé en bas, complet en haut et à droite. Hauteur des lettres: 0,05.



[1] Cette inscription a été apportée par nos soins au Musée du Bardo. M. le commandant Donau a bien voulu nous en confier la publication.

18. — *Inédite.* Fragment d'une plaque en calcaire gris, épaisse de 0,15. Dans le *bordj* de Bou-Ghrara. L'inscription est complète à droite, brisée à gauche, en haut et en bas. Lettres hautes de 0,09.

19. — *Inédite.* Fragment d'une plaque en marbre blanc, brisée de toutes parts, épaisse de 0,045, trouvée en 1906 dans une maison du quartier du port (fouilles de M. le lieutenant Cousse). Conservée à Médenine, dans la maison du Commandement. L'inscription a été martelée, puis regravée. Lettres hautes de 0,07.

Com M O D I

Cf. la dédicace au divin Commode publiée par Gauckler, *l. c.*, p. 302, n° 22.

L. A. Constans.

LE PORTRAIT DE VIRGILE
ET LES SEPT PREMIERS VERS DE L'ÉNÉIDE

Quand bien même de l'article, que nous avons écrit l'an dernier [1] sur le portrait de Virgile dans l'antiquité et l'authenticité du début de l'Enéide, il ne devrait rien subsister, nous ne pourrions que nous féliciter de l'avoir publié, puisqu'il a provoqué deux études fort intéressantes, l'une de l'illustre professeur Pascal [2], l'autre de l'éminent académicien Comparetti [3]. A dire vrai, le professeur Pascal admet la première partie de notre thèse, sur le portrait de Virgile, et combat la seconde, sur l'inauthenticité des sept premiers vers de l'Enéide. Quant au professeur Comparetti, après avoir narré l'histoire du portrait de Virgile, et donné de la mosaïque de Sousse (qu'il n'a point vue, je suppose, et que Gauckler avait fort bien décrite avant lui dans les *Monuments Piot*) [4] une longue description de six pages, il se débarrasse de notre thèse avec quelques réflexions ironiques, dont notre jeunesse fait souvent les frais et où nous regrettons de relever des expressions telles que : « salto strabiliante... bollente sostenitore.... fantasie campate in aria... critica fantastica... assurdità... scorrettezza del ragionamento... puerilità ridicola... ».

Il y joint quelques arguments sur lesquels nous demandons respectueusement à l'illustre professeur la permission de revenir.

[1] *Mélanges*, 1913, p. 385.
[2] *Athenaeum*, II, 1, p. 29.
[3] *Atene e Roma*, 1914, p. 1.
[4] IV, p. 234.

A. — Le portrait de Virgile.

L'argumentation de M. Comparetti peut se ramener aux points suivants :

1° Le groupe, constitué par les bustes de Naples, du Capitole, des Thermes, du Musée Baracco, du Palais Colonna, est arbitrairement formé. Les trois types (l'exemplaire des Thermes et l'exemplaire du Palais Colonna ne sont que des répliques de celui du Capitole : c'est pourquoi j'ai négligé d'en parler) n'auraient entre eux aucune ressemblance et il n'y aurait de ma part que pure imagination. Je cite : « Con quanta licenza proceda il signor Martin nei suoi ravvicinamenti si può vedere a colpo d'occhio confrontando il profilo dal naso all'aria del rilievo Baracco, col profilo dal naso in giù del busto Capitolino. Dovrem credere che Virgilio cambiasse affatto di naso e di profilo da un'età all'altra ? ». Le professeur Comparetti aurait pu se dispenser de cette plaisanterie, qui retombe sur son auteur, et qui nous prouve de plus que, de même qu'il n'a point vu la mosaïque de Sousse (ce qui est excusable), il n'a point vu le buste du Capitole — ce qui l'est moins — et que c'est lui cette fois-ci qui a parlé à la légère. Car s'il avait pris la précaution de monter jusqu'au Musée du Capitole (c'est une promenade peu pénible et même intéressante), il aurait pu constater que *le nez du buste du Capitole est refait*. Il aurait même pu le voir sur la photographie que nous publions. Comme c'est le seul argument qu'il donne contre ce point de notre thèse, nous nous permettrons de négliger les plaisanteries faciles qui l'accompagnent.

Quant à l'hallucination, dont il nous reproche d'avoir été victime, il fera bien d'en accuser aussi Bernoulli, Helbig, Mau, Arndt, Studniczka, etc.... qui l'avaient eue avant moi.

2° Nous aurions fait « un salto veramente strabiliante » en passant de Brutus à Virgile. Nous nous contenterons de faire remar-

quer que le saut le plus *strabiliante* a été fait par ceux qui du personnage *inconnu*, doux et chétif que représentent les bustes, ont voulu faire un Brutus.

3° Le saut aurait été plus *strabiliante* encore de la mosaïque de Sousse aux bustes. Ce saut, nous ne l'avons point fait, et nous sommes, ici encore, obligés d'accuser le professeur Comparetti de légèreté : s'il avait lu plus soigneusement notre article, il aurait pu voir, à la page 387, que nous refusons à nous servir de la mosaïque pour identifier les bustes, « parce que les bustes, sauf celui du Musée Baracco, représentent un homme jeune ; quant au portrait Baracco, c'est un médaillon représentant le personnage de profil ; et il est extrêmement difficile de comparer une tête, vue de profil, avec la même, vue de face ». M. Comparetti, s'il avait lu ce passage, nous aurait peut-être épargné le reproche de comparer ce qui ne devait point être comparé.

Nous reprenons donc notre démonstration. Nous avons trois séries de portraits :

a) Les bustes (Naples, Capitole, Baracco) qui représentent *x*, c'est-à-dire *le même x*, à des âges différents.

b) La mosaïque de Sousse dont nous refusons de nous servir quoiqu'elle soit un portrait authentique de Virgile, pour les raisons que nous avons exposées plus haut.

c) La miniature du *Romanus*, qui est, à notre avis, un portrait de Virgile.

M. Comparetti prétend le contraire et procède à ce sujet par pures affirmations. Dans son désir d'enlever toute valeur au portrait de Virgile que contient ce manuscrit, il cherche à reculer le plus possible la date du manuscrit lui-même. Se fondant sur une phrase de M. de Nolhac [1] : « On assigne d'ordinaire au *Romanus* la date du VI^e^ siècle ; sans le faire descendre jusqu'au XII^e^ et XIII^e^,

[1] *Mélanges*, 1884, p. 328.

on pourrait le croire bien postérieur au VI[e] siècle », M. Comparetti juge le manuscrit « di non poco posteriore al VI secolo se non pur addirittura dell'VIII ». En fait la question de la date du *Romanus* a été reprise, depuis de Nolhac, par des paléographes ; elle a même été résolue par un paléographe au moyen de la paléographie, contrairement à l'attente « rétrospective » de M. Comparetti : « dalla paleografia poco si conclude ».

M. Châtelain, l'éminent paléographe français, écrit [1] : « Les dix-neuf peintures de grandes dimensions sont d'un style bien plus barbare que celles du *Vaticanus* 3225 ; mais l'écriture, tout incorrecte qu'elle soit, ne me semble pas postérieure à la fin de l'Empire Romain ».

Quelques années après lui, Traube, dont M. Comparetti ne niera point, j'espère, la compétence, écrivait [2] un important article sur la question paléographique intitulé : *Das Alter des Codex Romanus des Virgil*. Nous le résumons, puisqu'il semble peu connu.

« Ce manuscrit, dit-il, surprend l'observateur non prévenu par la contradiction remarquable de son écriture romaine archaïque et de ses miniatures barbares et moyenâgeuses. Etaient-ce des paléographes qui examinaient le *Romanus*, ils le considéraient comme ancien. Etaient-ce des critiques d'art, ils le considéraient comme récent à cause de la barbarie des miniatures. La tendance était de le considérer comme étant du moyen-âge et archaisant. Il y a peu de temps la situation changea brusquement : ce n'était pas l'écriture qui était archaïsante, mais les images qui, anciennes en réalité, avaient été rendues intentionnellement barbares et puériles. Franz Wickoff (*Wiener Genesis*, Vienne, 1895, p. 95) faisait de ce manuscrit aux lettres exagérément grosses, aux images volontairement enfantines, un livre pour les enfants, une édition à l'usage des

[1] *Paléogr. d. class. lat.*, I, p. 18.
[2] *Strenna Helbigiana*, p. 307.

classes inférieures des écoles ». Traube remet la question au point par une étude paléographique du manuscrit. Dans les abréviations des mots, il fait deux catégories: suspension (*episc.* pour *episcopus*) et contraction *eps* pour *episcopus*). Les suspensions sont plus anciennes que les contractions, qui, elles, sont toujours d'époque chrétienne. Le *Romanus* contenant deux contractions: *Egl.*, I, 6, DS pour *Deus* et *Aen.*, I, 303, DO pour *Deo*, ces deux contractions nous reportent au delà du V^e^ siècle. Il ne peut être plus ancien que le VI^e^; car il était certainement en France au IX^e^ siècle et ni le parchemin, ni la forme des lettres ordinaires, ni la forme des lettres initiales n'ont les caractères familiers aux manuscrits français de cette époque. Que l'on y ajoute la *maladie spéciale* du manuscrit, diagnostiquée par le P. Ehrle, *der einfache Frass*, qui n'a jamais atteint les manuscrits Carolins français. La conclusion de Traube est que, si le manuscrit n'est pas très ancien, il est tout au plus du VI^e^ siècle, et non « *indubbiamente* di tempi cristiani e barbari inoltrati, di non poco posteriori al VI secolo se non pur addirittura dell'VIII ».

Enfin la question a été reprise et l'on peut dire définitivement résolue par le P. Ehrle [1], qui remonte légèrement la date de Traube et date le *Romanus* de la fin du V^e^.

Au V^e^ siècle, on avait encore de bons modèles, et les copistes travaillaient aussi scrupuleusement que le leur permettaient leurs moyens. Les critiques d'art, étudiant la technique, la seule technique de ces miniatures, sans se préoccuper des sujets qu'elles représentent, y ont reconnu une imitation scrupuleuse de procédés et de modèles antiques. Kondakoff, le meilleur spécialiste de ces questions, écrit: « Ce n'est qu'une imitation barbare d'un magni-

[1] Ehrle et Liebaert, *Specimina Codd. lat. Vatic.*, Bonn, 1912. On y trouvera une bibliographie complète de la question.

fique manuscrit qui a disparu, un travail tout enfantin d'un copiste qui s'est efforcé vainement de reproduire un dessin admirable. Les chairs sont blanchâtres ; le sol d'un gris foncé ou cendre, le tout sans le moindre modelé, comme si quelque miniaturiste irlandais avait dessiné d'après une fresque antique ». Wickoff ne craint point de comparer les procédés de ces miniatures avec ceux des fresques de Pompéi. Frappé par l'analogie de ces procédés, il n'a pas craint, *par la seule étude des miniatures*, de faire remonter tout le manuscrit au IV^e^ siècle.

Pour eux, pour Traube, pour le P. Ehrle, en un mot pour tous les gens compétents en cet ordre de matières, il n'y a point de doute : *le dessinateur s'est efforcé de copier un dessin antique.*

Il a fait ce qu'il a pu ; mais en tout cas, il n'a commis aucun des anachronismes dont l'accuse M. Comparetti, qui a mal interprété Visconti et Bernoulli : le personnage est bel et bien vêtu d'une bonne toge romaine à *clavus* (nous renvoyons le lecteur à l'article récent *Toga* du *Dict. des Antiquités* de Daremberg et Saglio). Ses cheveux, « tagliati a callotta », n'ont rien de ceux d'un clerc, mais sont taillés comme ceux de citoyens romains : notre buste de Naples, notre buste du Capitole ont eu aussi des cheveux « a callotta » : personne ne les a jamais pris par des « clerici » quelconques. Quant aux sandales, elles ont été constamment portées par les Romains comme chaussures d'intérieur, ou par les grécisants (graeculi) qui s'en paraient au dehors (on cite Scipion l'Ancien, Verrès, Antoine, Germanicus, Caligula entre autres...)[1]. Et quand bien même il y aurait une certaine tournure grecque dans l'ensemble du costume, n'est-ce pas un fait bien connu que l'introduction progressive des habitudes grecques dans la vie romaine ? La « finissima analisi del de Nolhac » n'avait point découvert ces détails que lui prête généreusement M. Comparetti.

[1] V. Daremberg et Saglio, *Solea*.

M. Comparetti revient d'ailleurs sur la « question des bottes », dans l'interprétation qu'il donne de la mosaïque de Sousse. Rappelant les vers d'Horace

... male laxus
in pede calceus haeret...

il ajoute à la description de Gauckler cette remarque : « vediamo pure che ha i piedi in calcei larghi e tutt'altro che attillati ». Que l'on regarde la mosaïque, *de visu* (comme je l'ai fait) ou les reproductions qui en ont été données, on se rend compte qu'il n'y a là qu'un pur effet de l'imagination de M. Comparetti, *une hallucination :* cette partie de la mosaïque est très floue : je le mets au défi de donner des *calcei* un dessin tant soit peu précis et d'en définir le type.

Il est donc bien certain que les miniatures du *Romanus* reproduisent des miniatures plus anciennes portant un portrait de Virgile.

Bien entendu, il ne faut pas demander à ce dessin grossier plus qu'il ne nous peut donner [1]. Il ressemble à Virgile, comme une caricature ressemble à tel de nos contemporains, et je ne lui attribuerais moi même qu'une confiance limitée, s'il n'y avait un fait : sa ressemblance avec le buste du Musée de Naples. Hallucination de ma part, dira M. Comparetti ? Une ressemblance est toujours quelque chose de subjectif : les seuls faits objectifs qu'il y ait, sont l'identité de la forme de la tête et l'identité de la ligne du visage dans les deux portraits. Quant au reste, je me suis entouré du plus grand nombre de témoignages possible, interrogeant des personnes habituées à regarder les formes : savants, peintres et sculpteurs. Ils ont

[1] Que l'on ne se fie pas trop à la planche donnée par M. Comparetti et tirée de l'article de M. de Nolhac. La photographie est mauvaise : un œil est complètement déformé...

été du même avis que moi : la miniature ressemble au buste, comme une caricature à l'homme qu'elle représente : « Ce n'est pas tout à fait cela, mais c'est cela quand même ». Je ne puis rien ajouter à ce sujet : que ceux qui veulent voir, voient.

Nous profiterons cependant de l'occasion pour revenir sur la question des deux bustes trouvés à Naples dans la « Casa del Citarista » et que nous avions dans notre premier article incomplètement traitée [1].

Ces deux bustes, dont l'un, pour nous, représente Virgile jeune et l'autre Horace, ont été découverts dans la maison de Popidius à 4 ou 5 mètres au dessus du niveau du sol, c'est-à dire en somme sous le toit (3e étage d'après de Petra), et non à la place d'honneur que méritait leur valeur artistique. Ils y ont donc été, pour une raison ou pour une autre, remisés. De cette circonstance, certains archéologues ont conclu, entre autres de Petra et Studniczka, qu'il s'agissait de personnages de fâcheuse mémoire : d'où les hypothèses de Brutus et Pompée, d'Agrippa Postumus et Séjan. Arndt a déjà fait remarquer que cette circonstance ne prouve rien. Dans quelle maison, n'y a-t-il pas aujourd'hui des œuvres d'art reléguées au grenier sans raison, sinon parce qu'elles ont cessé de plaire ? De plus, si ces bustes étaient compromettants, il était beaucoup plus simple et sûr de les détruire. Enfin si l'on voulait chercher malgré tout une raison historique à cette mise au grenier des deux bustes, on pourrait la trouver facilement dans la persécution que Caligula fit subir aux œuvres et aux portraits

[1] On trouvera dans Arndt, *Gr. u. R. Portraits,* 695, 696 une bibliographie de la question, à laquelle il convient d'ajouter :

Aug. Mau, *Statua di Marcello nepote di Augusto*, in *Atti d. R. Acc. Nap.,* XV, 1891, p. 133.

Studniczka, *Das Bildniss Aristoteles,* p. 31.

Studniczka, *L. Aelius Seianus, Winckelmannsfeste des Arch. Sem.,* Leipzig, a. VIII, déc. 1909.

de Virgile. Nous n'en tirerons cependant point argument pour dire que notre buste est celui de Virgile.

Mais voici plus grave : Arndt a prétendu que les deux bustes ne se faisaient point primitivement pendant, mais avaient été réunis dans le grenier de Popidius par le plus pur des hasards. Remarquons tout d'abord que cette idée n'a été admise après lui par personne ; les deux bustes sont de mêmes dimensions, de même style, de même époque, de même caractère. D'ailleurs — et ceci est absolument exact — l'artiste ou les artistes, qui les ont sculptés, ne voulaient point en faire des pendants. On remarque sur le buste de Virgile des traces de martelage aux épaules ; on distingue même à la nuque un reste de draperie : Arndt en conclut fort justement que le buste a été détaché d'une statue drapée. Il ajoute que les deux bustes, et par conséquent les deux personnages, n'ont entre eux aucun rapport. Le raisonnement nous semble faux : car s'il est exact que les deux statues n'ont point été conçues par l'artiste en *paire*, les remaniements postérieurs du premier buste, qui lui ont donné le même aspect qu'au second, prouvent que *par la suite* on a voulu les appareiller, et que, dans l'esprit de celui qui a fait exécuter cette transformation, les deux personnages avaient entre eux un lien étroit. Chaque fois que l'on voudra identifier les deux bustes, on devra tenir compte de cette condition que, dans l'esprit des Romains du I^er^ siècle, ils *faisaient paire*. Nous pourrions d'ailleurs, si les circonstances le permettaient, en donner une preuve décisive : nous savons que deux bustes analogues ont été trouvés dernièrement, et seront publiés plus tard.

Il existe au Musée de Spire une réplique en bronze du second des bustes de Naples, celui que nous appelons Horace. Il a été décrit par Furtwaengler dans les *Bonne Jahrbücher*, 1892, p. 61. Sa hauteur est de 0^m^ 185. Le lieu présumé de la découverte est Ludwigshafen. Furtwaengler propose, sans aucun enthousiasme, d'identifier le personnage avec Drusus ou Caligula.

Studniczka, rejetant cette hypothèse, y voit un Séjan : c'est un personnage privé et d'une part la nature du buste, d'autre part le lieu de la découverte, lui montrent que nous avons à faire à une de ces *imagines*, portées à la tête des cohortes : or un seul personnage privé a eu cet honneur : Séjan [1].

Il nous semble que cette statuette n'a rien d'une *imago* de cohorte. Tout d'abord, quelque restreintes que soient ses dimensions (0^{m} 185), elles dépassent encore celles des *imagines* dont nous avons des représentations sur les arcs de triomphe, la colonne Trajane [2], et le monument de Genialis [3] : ces diverses *imagines* ont, toutes, des dimensions qui correspondent, comparées aux corps avoisinants, à une grandeur réelle inférieure à 0^{m} 10. Quant au *signum* de Genialis, beaucoup plus grand et dont la hauteur est les $^{4}/_{7}$ de la tête du *signifer*, il correspond à une grandeur réelle de 0^{m} 14.

Cette raison nous paraît d'ailleurs moins sérieuse que d'autres. Aucune des *imagines*, dont nous avons les représentations, ne nous donne l'impression d'avoir été en *ronde bosse*, mais en relief plus ou moins haut. On pourrait songer aussi à une bosse plate.

De plus, sur la statuette de Spire, on ne distingue aucun système d'attache destiné à la fixer soit à la hampe du *signum*, soit à la niche dans laquelle elle aurait été placée.

Enfin est-il vraisemblable qu'une œuvre d'art aussi fine ait servi de *signum* à une simple cohorte ?

Quant à l'argument tiré du lieu de la découverte, il nous paraît assez misérable. Furtwängler, en tout cas, ne s'en fût pas servi. Ne publie-t-il pas, en même temps que notre buste, une magnifique tête de Centaure en bronze, dont la présence à Spire n'est pas plus explicable que celle d'un buste représentant tout autre

[1] Tacite, *Ann.*, 4, 2. Suétone, *Tiber.*, 48, 65.
[2] Domaszewski, *Die Fahnen im Röm. Heere.*
[3] *Mainzer Zeitschrift*, 1907, p. 24.

personnage qu'un empereur? Ne peut-on admettre que, pour reposer ses yeux du spectacle de la barbare Germanie, quelque légat ou tribun, passionné d'art et de littérature, ait emporté de Rome dans ses bagages (les deux pièces sont très transportables) une belle œuvre, comme le Centaure, le portrait d'un poète aimé, etc.?

L'hypothèse de Séjan n'a donc aucun fondement, pas plus du reste que celle d'un membre de la famille impériale. Les Claude sont des types bien connus. Quant à la famille d'Auguste, nous ne pouvons y penser non plus: Marcellus a été heureusement identifié par Mau [1]. Nous avons expliqué dans l'article précédent pourquoi l'on ne pouvait songer à Agrippa Postumus. Restent Gaïus et Lucius: or nous savons qu'ils ressemblaient à Agrippa [2], menaient une vie dissolue, étaient remplis de superbe: rien de tout cela dans nos deux portraits.

Ajoutons qu'aucune statue d'empereur ou de membre de la famille impériale, Marcellus mis à part, n'a été trouvée à Pompéi.

Il est curieux que la taille des cheveux de notre Virgile soit la même que celle de Marcellus [3]. A. Mau remarque à ce propos qu'elle est extrêmement rare, et que c'est une mode ancienne qui va en se perdant dans les premiers temps d'Auguste. C'est précisément la taille des cheveux que M. Comparetti appelle « a callotta » et que nous voyons sur la miniature du *Romanus*. Ne serait-ce pas là le *rusticius tonso*, dont parle Horace, qui contrastait avec la mode du temps et attirait ainsi ses railleries, taille assez rare puisqu'on ne la retrouve à cette époque, en dehors des deux exemples cités, que sur une autre statue [4]?

Quant à l'air de jeunesse, répandu sur les traits de notre Virgile, il n'empêche aucunement que l'on n'ait à faire à un poète dont

[1] *Op. cit.*
[2] Macrobe, II, 5.
[3] Dion Cassius, LV, 9.
[4] Latran. Benndorf Schöne, 105[a].

le nom n'a été célèbre qu'assez tard. Nous n'avons jamais prétendu que Virgile ait vu faire son portrait au temps où il écrivait les Bucoliques, les Géorgiques, l'Enéide. Ces portraits ont été faits *après coup*, sans doute après sa mort, et *idéalisés*. C'est ainsi qu'aujourd'hui, après la mort de V. Hugo, nous ne nous croyons point obligés de le représenter sans cesse à l'âge de 80 ans, mais qu'on peut le voir sur les places de Paris jeune, dans l'âge mûr, vieux enfin — c'est-à-dire représenté aux divers moments de sa carrière littéraire — toutes ces statues ayant été faites après sa mort.

En résumé nous avons à faire :

A deux personnages très célèbres (l'un a son buste en Italie et en Germanie ; de l'autre on a trois types de portraits),

dont le portrait a été fait au début du I^er^ siècle,

qui ne sont point des membres de la famille impériale,

mais deux hommes privés, que la renommée a coutume de joindre ;

l'un d'eux ressemble a un portrait authentique de Virgile ;

il a une chevelure d'une taille assez rare, comme Virgile lui-même (*rusticius tonso*).

Que l'on considère cet ensemble de faits et peut-être ne dira-t-on plus, comme M. Comparetti, que nous nous sommes décidés sur des « fantasie campate in aria ».

B. — Le début de l'Enéide.

Nous savions bien, quand nous écrivions la seconde partie de notre article, que les critiques ne pourraient nous manquer, et par avance nous nous excusions auprès du lecteur du scandale que nous allions provoquer.

Ce scandale n'a point manqué d'éclater. Il faut voir avec quelle indignation M. Comparetti relève le défi que nous avions jeté sinon à Virgile, du moins aux traditions reçues, avec quelle farouche

énergie il défend la cause du poète : comme si Virgile en était pour sa gloire à sept vers près ! Il nous a semblé aussi que M. Comparetti confondait un peu trop sa cause avec celle du poète : nous avouerons humblement qu'en écrivant notre article nous n'avions point pensé à lui.

La fougue de sa riposte, la précision scientifique de M. Pascal nous font un devoir de revenir sur la question.

Nous nous reprochons d'ailleurs aujourd'hui de n'avoir point suffisamment distingué les deux points de notre démonstration, ce qui nous a valu du prof. Pascal l'accusation de cercle vicieux. Pour répondre aux objections des deux savants, nous chercherons à démontrer :

1° Que la mosaïque de Sousse nous donne une tradition du début de l'Enéide.

2° Que cette tradition est préférable à la tradition reçue.

Premier point. Pour M. Pascal, le vers qui est inscrit sur la mosaïque de Sousse n'était point dans l'esprit du dessinateur le premier vers de l'Enéide. Le dessinateur a d'ailleurs voulu le marquer par la façon dont il a représenté le manuscrit « avvoltato in principio », indiquant ainsi que sur la partie déjà enroulée se trouvait le véritable début de l'Enéide.

Eh bien non ! le mosaïste n'a eu aucune intention de ce genre, et nous allons le prouver. Mais il n'est pas inutile, à ce que nous voyons, de revenir sur la composition des *volumina* et la manière dont on les lisait.

Les lignes d'écriture d'un *volumen* étaient disposées par colonnes (*paginae*) de telle sorte que chaque feuillet, collé à l'ensemble du rouleau, recevait une colonne, et que toutes ces colonnes parallèles, placées à la *droite les unes des autres*, défilaient successivement sous les yeux du lecteur à partir de la gauche. Pour lire un *volumen*, le lecteur le prenait dans la main droite, puis avec la main gauche, il tirait l'extrémité gauche du

manuscrit et il continuait ainsi, en le déroulant au fur et à mesure de la *droite à la gauche* [1]. *La partie lue* se trouve donc dans la main *gauche* et *la partie à lire* dans la main *droite*.

Que l'on regarde maintenant la mosaïque et l'on sera forcé de conclure, étant donnée l'épaisseur de la partie lue et le peu d'épaisseur de *la partie* à lire, que non seulement *Musa mihi causas memora* n'est pas le premier vers de l'Enéide, mais doit être un des derniers de toute l'Enéide... si l'on admet le raisonnement du professeur Pascal.

Quant à Clio, comme son *volumen* est également enroulé dans les deux sens, elle doit lire un vers du chant VI environ.

En fait cette Muse au type stéréotypé tient en main son « attribut distinctif », de même que Melpomène tient son masque destiné à bien indiquer qu'elle est la Muse de la Tragédie: *elle ne dicte pas l'Enéide à Virgile*.

Ceci nous amène à l'argument de M. Comparetti contre ce point de notre thèse: Virgile invoque la Muse: il est donc tout naturel qu'il écrive: « *Musa mihi causas memora*... ».

Malheureusement, en fait de Muse, *il y en a deux*. M. Comparetti n'est point sans avoir senti l'objection, bien qu'il ait voulu la noyer dans un flot de phrases admiratives que ne mérite point la scène outrageusement banale représentée sur la mosaïque. Entre ces deux belles personnes, envers qui le Virgile de Sousse a l'air également indifférent, M. Comparetti semble avoir choisi avec regret: « Delle due Muse ispiratrici del poeta la più prossima, dominante e in atteggiamento drammatico è Melpomene, quantunque l'invocazione per l'epopea sia anzitutto rivolta a Clio ». Pourquoi grand Dieu ? Je ne sache point que Clio ait jamais été la Muse de la Poésie épique. D'ailleurs M. Comparetti, après avoir choisi

[1] Daremberg et Saglio, *Liber*, p. 1178 et 1180.

Clio, semble regretter Melpomène. Au fond, entre ces deux charmantes dames son cœur balance.

Elles ne sont d'ailleurs point si charmantes qu'il veut bien le dire, avec leurs figures insignifiantes, leurs gestes traditionnels et de rigueur, l'une tenant son manuscrit de Clio, l'autre son masque de Melpomène. Toute la scène d'ailleurs est banale, y compris le geste de Virgile, la main en suspens, *prêt à écrire.*

Car Virgile n'écrit pas ; il va écrire et s'il y a des mots sur le papyrus, *qui devrait être blanc,* c'est que le mosaïste a voulu expliquer la scène dont le sens paraît si lumineux à M. Comparetti : Virgile se met à composer l'Enéide. Or la ressemblance du portrait suffisait sans doute à faire comprendre qu'il s'agissait de Virgile ; mais la présence de deux Muses ne suffisait pas à faire comprendre que le poète écrivait l'Enéide. Il n'y avait qu'une seule façon de l'indiquer : en écrire le titre, et c'est ce que le mosaïste a fait, ayant l'habitude, comme ceux de son époque, de donner comme titre à un poème son premier vers.

Reste un argument de M. Comparetti : Sentant bien que le vers du manuscrit doit représenter le *début de quelque chose,* et ne voulant pas que ce soit celui de l'Enéide, il dit : « non vediamo segnato sul volume il proemio di tutta l'Eneide, ma il breve preludio di quella narrazione delle cause che incomincia colla menzione di Cartagine » (*Urbs antiqua fuit...*). Il se contredit d'ailleurs à la page suivante : « È presumibile che questo suo ritratto sia desunto da quelli che probabilmente decorarono le prime edizioni dell'Eneide curate, dopo la sua morte, dagli amici suoi Tucca e Vario... ». Il y a contradiction, à moins que M. Comparetti ne suppose que le mosaïste n'ait pris sur la couverture que le portrait et point la scène tout entière : je ne veux point lui attribuer gratuitement cette idée, qui prouverait une piètre connaissance des procédés de travail employés par les mosaïstes Africains.

Second point. La tradition de la mosaïque est préférable à l'autre tradition.

En effet cette seconde tradition (*Arma virumque...*) contient ce que M. Havet appelle d'une manière si expressive des « indices de faute ». Nous ne reprendrons point nos arguments. Ils ont paru assez forts à M. Pascal pour qu'il ait essayé de faire rentrer dans le début de l'Enéide les 4 premiers vers, supprimés, d'après la tradition, par Varius. Je ne veux point discuter cette hypothèse, laissant à d'autres le soin de la juger. Cette opinion de M. Pascal infirme pourtant l'idée qu'il soutient ensuite, à savoir que tout le monde connaissait bien le début de l'Enéide : *Il y avait au moins flottement.*

J'y trouve aussi un indice de faute littéraire. M. Comparetti va bondir : mai si les vers *Arma virumque...* sont beaux, néanmoins ils ne « sentent pas le Virgile » ; ils sont remplis de difficultés d'interprétation ; ce sont les plus difficiles à expliquer aux enfants, et non point parce qu'ils viennent en premier lieu. M. Anatole France, voyant la mosaïque de Sousse, n'a point craint de dire que, depuis longtemps déjà, il les suspectait. Récusera-t-on sa compétence en fait de sentiment littéraire ?

De plus, la tradition de la mosaïque de Sousse est la plus ancienne selon toute vraisemblance. M. Comparetti, que l'on ne pourra accuser de me gâter, en convient lui-même : « È presumibile che questo suo ritratto sia desunto da quelli che probabilmente decorarono le prime edizioni dell'Eneide curate, dopo la sua morte, dagli amici suoi Tucca e Vario, per ordine di Augusto, come è ben noto ». Ce qui vaut pour le portrait vaudra, j'espère, pour le texte. Cette présomption de l'antiquité du document fourni par la mosaïque ne repose point sur un cercle vicieux, comme m'en accuse M. Pascal ; j'ai toujours distingué deux choses : la mosaïque elle-même et le document qu'elle reproduit. Elle repose, comme l'a fort bien vu

M. Comparetti, sur la fidélité certaine, si l'on en juge par son réalisme, du portrait de Virgile [1].

Quant aux documents épigraphiques, cités victorieusement par MM. Comparetti et Pascal, ils sont certainement plus récents que la miniature reproduite par la mosaïque.

Le texte du *C. I. L.*, II, 4967

Arma virumque cano

est accompagné de ce jugement de l'éditeur: « nam litterae sunt primi saeculi *nisi fallor* ».

Quant aux textes de Pompéi, il y a bien des chances pour que, s'il sont du I^er^ siècle, ils soient plutôt de la seconde moitié de ce siècle: l'un d'eux est associé au nom de Néron (*Not. Scav.*, 1888, 517); quant aux autres, on comprend facilement, que pour qu'ils aient résisté aux badigeonnages, aux effaçages, aux grattages de la vie quotidienne, il a fallu qu'ils aient été gravés peu de temps avant la fin de Pompéi. Aucun, en tout cas, ne m'a paru porter des signes d'une haute antiquité.

Et, nous le répétons, l'interpolation a dû se faire très tôt. Elle n'a rien d'extravagant, quand on voit un lettré comme Martial croire à l'authenticité du *Culex*. Quels remaniements n'a pas dû subir un texte, tiré à tant d'éditions, et laissé dans l'état d'inachèvement que l'on connaît!

Pour ce qui est de la date de l'interpolation, nous devons faire un *mea culpa:* nous avons été trop audacieux d'essayer de la fixer, et aussi de chercher le coupable. Nous n'en savons rien.

Ce que nous pouvons seulement affirmer, c'est que l'édition, dont la mosaïque de Sousse reproduit la couverture, ne portait pas la faute, et que du temps de Martial elle était définitivement admise.

[1] Ce qui permet de *présumer,* sans cercle vicieux, que la mosaïque, reproduisant un dessin très ancien, est ancienne elle-même.

Après avoir écrit ces pages, j'ai regardé une fois de plus, comme m'y invite avec une certaine emphase M. Comparetti, les portraits de Virgile : il ne m'a point semblé que j'avais manqué à sa mémoire en le faisant connaître sous des traits plus... flatteurs que ceux de la mosaïque de Sousse, et en lui enlevant sept vers, beaux certes, mais bien emphatiques.

Et il y a tant d'autres vers plus beaux dans Virgile !

Rome, le 17 juin 1914.

Jean Martin.

LIVRE D'OR
DE L'ECOLE FRANÇAISE
DE ROME

—

Tués à l'ennemi :

JEAN MARTIN
ROBERT ANDRÉ-MICHEL
PIERRE BOUDREAUX

Blessé :

HENRY COVILLE

Disparus :

JACQUES RAMBAUD
DOMINIQUE ANZIANI

———

NOTES SUR LA TOPOGRAPHIE DE ROME AU MOYEN-ÂGE

XII.

VATICANA.

(Suite)

Je reprends ici la suite de mes propos décousus sur la basilique de Saint-Pierre et ses attenances. Il y aurait sûrement un grand travail de synthèse à faire sur cet illustre et vénérable sanctuaire. Mais une telle entreprise n'est ni de mon âge ni de mes aptitudes. Tout ce que je puis faire c'est de dégrossir un peu quelques-unes des pierres qui prendront place dans l'édifice à construire. Ce genre de travail devient de plus en plus accessible aux bonnes volontés, à mesure que sont publiés divers documents, connus il est vrai, mais que peu de personnes pouvaient consulter à leur aise. J'ai en vue surtout le Chartrier de la basilique, publié jusqu'à l'an 1200 par M. L. Schiaparelli [1] et le texte d'Alfarano tout récemment édité par M. Michele Cerrati [2]. Ces deux publications supplémentent bien utilement le *Bullarium Vaticanum* et le plan d'Alfarano, resté jusqu'ici isolé de son commentaire.

En fait de monographies spéciales je signalerai surtout le mémoire du R. P. Ehrle, *Ricerche su alcune antiche chiese del Borgo di S. Pietro* [3], où plusieurs points importants de la topographie vaticane sont élucidés avec le plus grand soin.

---

[1] *Archivio Rom. di storia patria*, t. XXIV et XXV.

[2] *Tiberii Alfarani de basilicae Vaticanae antiquissima et nova structura* dans les *Studi e testi* de la bibliothèque Vaticane, fasc. 26.

[3] *Dissertazioni della pont. Accademia romana di archeologia*, 2e série, t. X, 1e partie (1907), p. 3 et suiv.

1. — L'administration de la basilique.

Au VI[e] siècle la basilique vaticane, comme toutes les grandes basiliques suburbaines, était administrée par un prévôt (*praepositus*) à vie. Il appartenait [1] à ce dignitaire de gérer les propriétés de la basilique et de pourvoir, sur le revenu, à l'entretien de l'édifice, au luminaire et autres nécessités du culte. C'est lui qui mandatait les dépenses de fournitures et de salaires. En un mot, il avait la charge de l'administration temporelle. Un seul prévôt de Saint-Pierre nous est connu par son nom : c'est un certain *Transmundus*, mentionné dans une inscription de 523 [2]. Pour Saint-Paul on en connaît bien davantage. Sous les ordres des prévôts on distingue un personnel inférieur, les mansionnaires. Deux mansionnaires du Vatican ont été immortalisés par s. Grégoire : Théodore qui, perché la nuit sur une échelle et occupé après les lampes, vit apparaître en bas l'apôtre Pierre et en fut tellement saisi qu'il dégringola et se cassa la jambe ; Acontius, dont la sainteté était si grande que l'apôtre se déchargeait quelquefois sur lui du soin de faire des miracles [3]. Dans ses récits, s. Grégoire se sert indifféremment des termes de gardien (*custos*) et de mansionnaire pour indiquer la fonction de ces personnages. Déjà, dans le *Liber Pontificalis* du VI[e] siècle, il est question des *custodes martyrum* [4].

Au temps de s. Grégoire les mansionnaires jouissaient quelquefois d'une réputation fort édifiante. Il n'en fut pas toujours ainsi,

[1] Voir la formule *de praepositatu* dans le *Liber Diurnus ;* cf. *Greg. M. Ep.*, XIV, 14.

[2] De Rossi, *Inscr.*, t. I, n° 989.

[3] *Dial.*, III, 23, 25.

[4] *Vie de Silvestre*, t. I, p. 171 : Les *custodes qui dicuntur cubicularii, ex clero Romano* indiqués dans la vie de s. Léon (*ibid.*, p. 239), semblent avoir été affectés spécialement aux deux confessions apostoliques. Ils furent plus tard absorbés par les mansionnaires.

comme on le verra bientôt. Ce n'étaient pas des clercs. A la fin du VII^e^ siècle on les voit mentionnés, avec le personnel des diaconies, comme deux catégories nettement distinctes du clergé. Cependant leurs fonctions avaient quelque chose de sacré [1] et leur valaient la considération des gens simples, surtout des pèlerins, devant lesquels ils faisaient volontiers les importants. Au X^e^ siècle et au XI^e^ ils étaient devenus légion : on en comptait jusqu'à soixante. Ils s'étaient partagé les diverses chapelles de la basilique, auprès desquelles ils formaient autant de *scholae*. La principale était la *schola Confessionis* [2] qui avait dû hériter des antiques *cubicularii* institués par s. Léon. Nous connaissons encore les mansionnaires ou *scholae* de Sainte-Marie in Beronica [3], de Sainte-Marie in Oratorio [4], de Sainte-Pétronille [5], de Sainte-Croix [6], de Sainte-Marie in Me[d]iana [7]. Fédérées en un seul corps, ces confréries étaient devenues, en fait, maîtresses de la basilique. Elles laissaient les chanoines officier devant l'autel principal ; mais c'était tout. Les autres autels et l'ensemble du sanctuaire étaient devenus la chose des mansionnaires ; ils les exploitaient méthodiquement. Les malheureux pèlerins les rencontraient à chaque pas, barbe rasée et mitre en tête, se don-

[1] A un moment où les sauterelles faisaient rage, le pape Etienne V bénit de l'eau dans une chapelle voisine de Saint-Pierre et chargea les mansionnaires de la distribuer. *L. P.*, t. II, p. 196.

[2] Schiaparelli, *Cartario di S. Pietro* (*Archiv. Rom. di storia patria*, t. XXIV), n^os^ 11, 22. Cf. les bulles d'Agapit II et de Jean XII pour S. Silvestre *in Capite* (*Arch. Rom.*, t. XXII, p. 270). Les mansionnaires de la Confession sont mentionnés en 732 dans une charte de Grégoire III, comme étant chargés par ce pape de veiller à l'entretien du luminaire dans la chapelle fondée par lui (*L. P.*, t. I, p. 422 *b*). On voit par ce texte qu'ils étaient au nombre de sept. Plus tard le service de S. Maria *in Mediana* donna lieu à un collège spécial.

[3] La Véronique avec la chapelle de Jean VII; Schiap., n° 8, document de 1018.

[4] La chapelle de Paul I^er^; Schiap., n° 11.

[5] Schiap., n° 14.

[6] Schiap., n° 15.

[7] *Reg. Subl.*, p. 138.

nant pour des cardinaux. De là des extorsions d'offrandes et bien d'autres abus; les mansionnaires s'ingéraient jusque dans la rémission des péchés, sacrilège d'autant plus affreux qu'ils étaient eux-mêmes des pécheurs notoires. La nuit, sous prétexte que leurs fonctions les appelaient à l'église à des heures où les honnêtes gens dorment chez eux, ils circulaient dans le quartier voisin de la basilique et l'on entendait souvent parler des crimes qu'ils y commettaient, vols, viols, assassinats [1].

Quand, vers le milieu du XI[e] siècle, on commença à parler de réforme, on devine aisément de quel côté milita cet étrange personnel. En 1058 (1[er] juin), l'antipape Benoît X leur accorda un privilège par lequel ceux de la Confession étaient mis, au point de vue des oblations, sur le même pied que les chanoines : c'est-à-dire qu'ils devaient partager par moitié avec eux tout ce qui serait offert sur l'autel majeur ou autour, à la Confession, dans la chapelle et à l'autel *ad corpus* [2], enfin à l'autel de Saint-Pierre et Saint-Paul, près la Confession [3].

Ce tarif avantageux ne dut pas être ratifié par Nicolas II ; il se conserva cependant assez longtemps dans les archives du chapitre [4]. Arrivé au pouvoir, Hildebrand, qui avait fait une si rude guerre à Benoît X, résolut d'en finir avec ses protégés du Vatican. Ce ne fut pas chose aisée. Les mansionnaires, endurcis par une longue pratique du sacrilège, se riaient des avertissements, même des excommunications. Il fallut recourir à la force [5]. Grégoire VII n'hésita pas: la basilique de Saint-Pierre fut délivrée de ses affreux gardiens. Après lui on rencontre encore des mansionnaires

[1] Bonizo, dans *L. P.*, t. II, p. 368 *b*.

[2] L'autel de la crypte.

[3] L'autel *de ossibus*, n° 9 d'Alfarano.

[4] Schiap., n° 22.

[5] *L. P.*, t. II, p. 271, où cette histoire est rapportée à Grégoire VI, bien à tort, puisque douze ans après ce pape on retrouve les mansionnaires en rapport avec Benoît X.

de Saint Pierre ; mais leur situation paraît être revenue à ce qu'elle était avant les abus.

La basilique vivait sur sa dotation en biens-fonds et aussi sur les oblations [1]. L'accaparement de celles-ci par les mansionnaires représentait un abus transitoire. La règle était que les sommes versées et le produit des offrandes en nature fussent encaissés par l'administration de la basilique. Le pape, s'il lui était interdit de toucher au revenu des immeubles, qui avait une affectation spéciale, demeurait libre d'employer les offrandes. Nous avons encore une charte [2] du pape Léon IX par laquelle il affecte à l'entretien de la basilique le dixième des offrandes que l'on y faisait.

Dès le XI[e] siècle l'évêque de Silva Candida, qui officiait pendant la semaine sainte, recevait, pour ce service, les oblations faites aux cérémonies qu'il présidait [3]. Innocent II, en 1138, reconnut aux chanoines la moitié des oblations reçues dans les chapelles Sainte-Marie *in Turre*, Saint-Grégoire, Saint-Jean, Sainte-Pétronille [4] Eugène III alla beaucoup plus loin : il leur accorda le quart de toutes les offrandes de la basilique, y compris le maître-autel et la confession, sous la seule réserve de la chapelle Saint-Léon [5].

Au XII[e] siècle la perception des offrandes, à la Confession, était affermée. Les fermiers s'arrangeaient pour l'encaissement ; mais ils devaient pourvoir à des dépenses fort diverses, dont nous avons l'énumération dans le *Liber Censuum* [6]. C'est ainsi qu'ils payaient

[1] Sur ceci, v. le mémoire de P. Fabre, *Les offrandes dans la basilique Vaticane*, dans les *Mélanges*, t. XIV, p. 225.

[2] J. 4309; *Bull. Vat.*, t. I, p. 55; Schiap., 19.

[3] J. 4076, 4110, 4366.

[4] J. 7899; *Bull. Vat.*, t. I, p. 46; Schiap., 37.

[5] J. 9714; *Bull. Vat.*, t. I, p. 51; Schiap., 44; cf. 43. Confirmation par Adrien IV (J. 9714; *Bull.*, I, 53; Schiap., 46), par Alexandre III (J. 13060; *Bull.*, I, 64; Schiap., 60).

[6] N° CLXXV, t, I, p. 429; cf. Albinus, c. 73 (*l. c.*, t. II, p. 107); P. Mallius, c. 120.

les huissiers du Latran pendant les absences du pape, et, en tout temps, les bourreaux du préfet.

Au point de vue spirituel, aucun prêtre ne fut d'abord chargé spécialement de la desservance. Saint-Pierre, comme toutes les églises suburbaines, relevait directement de l'autorité centrale. A certains jours de fête le pape s'y rendait, avec tout son clergé; le peuple entier y était convoqué; l'assemblée était plénière, et non pas limitée comme celles que présidaient les prêtres dans leurs églises titulaires. Le 22 février on y célébrait le *Natale Petri de cathedra*, le 29 juin, l'anniversaire commun des deux apôtres; enfin, le 25 décembre, le *Natale Domini*. Ce sont les plus anciennes « stations »: avec elles on remonte au IV^e^ siècle.

D'autres furent ajoutées successivement. Au XII^e^ siècle [1] il y avait sept stations nocturnes: le troisième dimanche de l'Avent (*dominica de Gaudete*), l'Epiphanie, l'Ascension, la Pentecôte, la fête de saint Pierre et son octave (29 juin, 6 juillet), la fête de saint André (30 novembre). Ces jours-là le pape, avec sa suite, prenait part aux offices de la nuit. D'autres stations, où il célébrait seulement la messe de jour, avaient lieu les samedis des Quatre-Temps, les dimanches de Quinquagésime et de la Passion, le lundi de Pâques, le dimanche du Bon Pasteur (deuxième après Pâques), le jour de la Grande Litanie (25 avril), à l'anniversaire de la dédicace de la basilique (18 novembre), enfin à la fête de la Chaire (*in cathedra s. Petri*). La station de Noël avait été supprimée ou plutôt transportée à Sainte-Marie Majeure, où se célébrait déjà la station nocturne de cette fête [2].

[1] Albinus, d'après le chanoine Benoît (*Liber Censuum*, t. II, p. 90).

[2] Primitivement, la fête de Noël n'avait qu'une station, la station *diurne* de Saint-Pierre. Quand (au plus tôt sous Xyste III, 432-440) se fut introduite, à l'exemple de Jérusalem, une station nocturne, elle fut fixée à Sainte-Marie Majeure. Plus tard encore une station à Sainte-Anastasie vint s'intercaler entre les deux messes de Noël. Mais on ne tarda

En dehors de ces réunions solennelles, on n'entend pas parler, dans les premiers temps, de messes célébrées à Saint-Pierre [1]. Il est vrai que, dans la vénérable basilique, la piété s'intéressait plus à la tombe de l'apôtre qu'à la liturgie ordinaire. C'est à d'autres besoins que correspond une organisation nouvelle, attribuée par le *Liber Pontificalis* au pape Simplicius. Ce pape, préoccupé de la multitude des gens qui demandaient le baptême et la pénitence, organisa, à ce point de vue, la desservance des trois basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Laurent. Les prêtres des régions les plus voisines de chacune d'elles durent s'y relayer de semaine en semaine. A Saint-Pierre échurent les régions VI et VII, c'est-à-dire celles du Champ de Mars (Lucine, Marc, Damase) et celles du Transtévère (Jules, Chrysogone, Cécile).

A la longue le service du baptême et surtout celui de la pénitence perdirent de leur importance ; mais la desservance s'étendit à la liturgie de la messe. S. Grégoire, toujours d'après le *Liber Pontificalis*, semble être le premier qui ait prescrit et assuré la célébration régulière de la messe dans les deux églises apostoliques [2]. Désormais ce sera la principale tâche du prêtre hebdomadier (*qui in hebdoma fuerit*).

---

pas à reconnaître que trois stations, le même jour, en des églises si éloignées les unes des autres que Saint-Pierre l'est de Sainte-Marie Majeure, c'était trop, surtout en un temps de l'année où les jours sont très courts. On supprima le voyage au Vatican.

[1] Encore maintenant il est rare que l'on célèbre la messe au maître-autel de la basilique. Le pape seul a droit de le faire, ou un cardinal délégué pour le remplacer.

[2] « Hic fecit ut super corpus b. Petri missae celebrarentur. Item et in ecclesiam b. Pauli eadem fecit ». *L. P.*, t. I, p. 312.

2. — Les monastères desservants et le chapître.

Le service des sacrements et de la messe requiérait l'intervention du pape ou de ses prêtres. Il y avait une autre desservance, pour laquelle on pouvait se passer du clergé : c'était celle de la prière, de l'office divin. La prière des fidèles ne chômait guère dans un sanctuaire aussi vénéré. De bonne heure les religieux des monastères voisins y transportèrent leurs exercices nocturnes et diurnes et désormais l'office divin, celui que célèbrent actuellement les chanoines, y fut installé. Les chanoines sont maintenant prêtres, pour la plupart, sinon tous; mais ce ne sont pas des prêtres cardinaux. Le sacerdoce est comme un accessoire de leur qualité primitive et essentielle. A l'origine les monastères desservants étaient des congrégations de moines [1] et ce n'est que par une atténuation progressive de la sévérité de leurs règles qu'ils en sont venus à leur régime actuel.

Au déclin du VIII[e] siècle il y avait quatre monastères desservants, SS. Jean et Paul, Saint-Etienne Majeur, Saint-Martin et Saint-Etienne Mineur [2].

[1] Cette floraison monacale, à l'abri des grandes basiliques de Rome, ne procède nullement de saint Benoît; l'un au moins des monastères de Saint-Pierre est antérieur au VI[e] siècle. Je ne sais si, par la suite, la règle bénédictine fut adoptée par les moines du Vatican. C'est plutôt saint Benoît qui, pour ses règlements, se sera inspiré des usages romains.

[2] A certains moments on en trouve un cinquième, celui de « Jérusalem ». Il est mentionné dans les vies de Léon III et de Léon IV comme se trouvant près de Saint-Pierre, mais on ne le groupe pas avec les quatre monastères desservants. Il l'est, en revanche, dans les bulles de Jean XIX et de Benoît IX sur les droits de l'évêque de Silva Candida, mais sans qu'il soit, à cet endroit, question de desservance. Les autres bulles du XI[e] et du XII[e] siècle, et elles sont fort nombreuses, ne parlent jamais que des quatre autres. Il y avait tout près de la basilique un chapître de Saint-Vincent (*Mélanges*, t. XXII, p. 419), qui maintint son autonomie

C'est s. Léon le Grand qui fonda le premier monastère auprès de la basilique Vaticane. Le *L. P.* relate le fait dans les termes les plus simples, sans dire sous quel vocable fut placé le nouvel établissement [1]. Une ancienne interpolation [2] précise et donne les noms des ss. Jean et Paul. Il n'y a pas de raison pour écarter ce renseignement.

Au commencement du VIII[e] siècle, deux autres monastères partageaient avec celui des SS. Jean et Paul la desservance de la basilique. Ils sont nommés tous les trois dans un règlement édicté en 732 par le pape Grégoire III [3]: SS. Jean et Paul, Saint-Etienne et Saint-Martin. On ne sait quand ni par qui fut fondé le monastère de Saint-Martin; une seule chose est sûre, c'est qu'il existait déjà en 680, alors que son abbé, Jean, *archicantor* de Saint-Pierre, fut envoyé par le pape Agathon en Angleterre, avec s. Benoît Biscop, pour enquêter sur l'état religieux du pays et initier les moines anglo-saxons à la psalmodie romaine [4]. Sur la fondation de Saint-Etienne on est un peu mieux renseigné.

Au VI[e] siècle, une illustre dame romaine, Galla, fille de Symmaque, le consul que Théodoric fit périr si cruellement, vivait retirée dans un monastère de femmes voisin de Saint-Pierre. Or justement le monastère Saint-Etienne était souvent désigné, au VIII[e] siècle et au IX[e], par l'appellation *cata Galla patricia* [5]. Il est permis

jusqu'à sa suppression, au XV[e] siècle. Il est possible, comme on le dit généralement, que ce chapître représente une sorte de survivance du monastère de Jérusalem.

[1] « Hic constituit monasterium apud b. Petrum apostolum », t. I, p. 239.

[2] « Quae nuncupatur sanctorum Iohannis et Pauli ».

[3] *L. P.*, t. I, p. 422.

[4] Bède, *Hist. eccl.*, IV, 18; cf. sa vie de s. Benoît Biscop, Migne, *P. L.*, t. XCIV, p. 717.

[5] Le document 26 de Schiaparelli, contrat du temps de Grégoire VII, ne permet plus de douter que cette appellation ne se rattache à Saint-Etienne Majeur. Du reste Mafeo Vegio (c. 112) avait relevé la même désignation dans un diplome de Benoît X.

de croire que ce monastère, fondé ou tout au moins possédé par Galla, devint après elle un monastère d'hommes, sans perdre le nom de la patricienne. On l'appelait aussi *cata Barbara patricia*, dénomination qui s'appliquait également à un autre monastère, voisin de Sainte-Marie Majeure. J'ai expliqué ailleurs [1] l'origine de ce nom. C'est celui d'une autre dame, fille du patrice Venantius et contemporaine de s. Grégoire. Il est probable que Barbara aura vécu, elle aussi, dans le monastère du Vatican, sur lequel elle pouvait avoir des droits de propriété. Cette circonstance obligerait d'abaisser jusqu'au VII[e] siècle la date de la transformation de l'établissement en un couvent d'hommes [2].

Aux trois monastères déjà existants le pape Etienne II en ajouta un quatrième, auquel son nom, ou plutôt celui de son patron, demeura attaché [3]. Il y eut ainsi deux monastères de Saint-Etienne.

Quand s'établit la desservance de la basilique par ces congrégations de moines, c'est ce qu'il serait difficile de préciser. Elle fonctionnait déjà au temps du pape Grégoire III. Les trois mo-

[1] *L. P.*, t. II, p. 44, note 84.

[2] La dénomination *cata Barbara patricia* ne se rencontre à ma connaissance que dans le *L. P.*, vie d'Hadrien; c'est sans doute ce texte que Mafeo Vegio (c. 112) a en mémoire quand il dit du monastère S. Etienne Majeur: *quod Catafarfara patricia dictum fuisse apud antiquum quemdam historicum comperi.* Cependant quelques auteurs et notamment Cancellieri (p. 1516 et suiv.) pensent que le monastère *cata Barbara patricia* était Saint-Etienne Mineur. Le contraire me semble indiqué par le passage de la vie d'Hadrien. Ce texte, en effet, a dû être écrit entre 774 et 776 (*L. P.*, t. I, introd., p. CCXXXIV); il n'y avait pas longtemps alors que le récit de la fondation de Saint-Etienne Mineur avait été interpolé dans la vie d'Etienne II (*ibid.*, p. CCXXVII, 451); or, l'interpolateur nous donne l'impression d'un monastère qui marche régulièrement depuis sa récente fondation (*usque in hodiernum diem*). Au contraire la vie d'Hadrien parle d'un monastère en complet désarroi, *in magna desidia et neglectus incuria.* Ce ne peut guère être le même. Les évènements dont S. Etienne Majeur fut le théâtre en 771 expliquent trop naturellement la désolation visée ici pour qu'il y ait place au doute.

[3] *L. P.*, t. I, p. 451.

nastères existant alors sont désignés dans le *Liber Pontificalis* comme *illic servientes* [1]. Dans un acte conciliaire de 732 le pape ajoute à leurs obligations ordinaires la desservance spéciale d'une chapelle fondée par lui. Mais on peut remonter plus haut. Les fonctions *d'archicantor* de Saint-Pierre, exercées vers 675 par Jean, abbé de Saint-Martin [2], supposent la desservance établie.

Le service du chœur exigeait une certaine entente, une organisation pour le roulement du personnel, la distribution des rôles, la bonne exécution des chants. Cependant aucun supérieur collectif n'apparaît d'abord. Les monastères conservent leur autonomie, sauf certains cas exceptionnels et transitoires. C'étaient des établissements fort importants. La sainteté du lieu et la célébrité du pèlerinage y attiraient nombre de vocations, dont quelques-unes firent sensation.

Le roi lombard Ratchis, après son abdication en 749, vint se faire moine *ad limina apostolorum*. Il s'installa dans un petit hospice (*hospitale*) appartenant à la basilique, tout près de la porte Saint-Léon [3]; mais il n'y resta pas longtemps et partit pour le Mont-Cassin. Après lui on vit arriver Hunald, duc d'Aquitaine, obligé (v. 752) par les succès de Pépin le Bref et de Carloman à quitter sa principauté. Peu après ce moment, le conflit entre le duché de Rome et le royaume lombard atteignit sa phase la plus aiguë. Les monastères suburbains et surtout ceux de Saint-Pierre étaient, en temps de siège, sans défense contre l'envahisseur du territoire romain. Plus d'une fois déjà la basilique avait été visitée par les princes lombards. En 756 elle eut affaire aux troupes d'Astolphe. Sans doute les Lombards n'avaient pas moins de respect que les Romains pour le sanctuaire apostolique. Mais cela ne mettait pas les moines en pleine sûreté. Il se passait beaucoup de faits de guerre

[1] *L. P.*, t. I, p. 417. Cf. le concile de 732, *ibid.*, p. 422 *b*.
[2] Ci-dessus, p. 315.
[3] J. 2333.

aux abords du château Saint-Ange et du Vatican. Hunald trouva la mort dans une escarmouche entre les Romains et les gens d'Astolphe; il paraît que son vieux naturel batailleur s'était réveillé au bruit des armes et même que, les Lombards se trouvant être, dans la circonstance, les adversaires de son ennemi Pépin, il s'était mis de leur côté.

L'année suivante (757), Fulrad, abbé de Saint-Denis, très bien vu du pape Etienne II, auquel il avait rendu d'importants services, obtint de lui, entre autres faveurs, la concession à vie de l'habitation laissée vacante par Ratchis; on y joignit une autre maison, appartenant au monastère de Saint-Etienne *cata Galla* et voisine de celui de Saint-Martin [1]; celle-ci avait été habitée par un moine Nazaire, autrement inconnu.

A quelque temps de là, Didier, successeur d'Astolphe, vint (771) à Saint-Pierre et y séjourna quelque temps pour aider le pape Etienne III à se débarrasser de Christophe et autres amis de l'alliance franque. Des scènes lamentables eurent lieu, sur lesquelles nous n'avons que des renseignements incomplets [2]. Il semble que les moines se fussent partagés entre les deux partis en conflit. L'abbé

[1] « Hospitale positum infra basilicam b. Petri, iuxta sepulcrum b. Leonis papae, quod tenuit Ratchis monachus, iuris ipsius basilicae b. Petri; necnon et domum positam iuxta monasterium b. Martini cum inferioribus et superioribus suis, cum metatu suo et horticello, quam tenuit Nazarius monachus, iuris venerabilis monasterii s. Stephani cata Galla patricia » (J. 2333; Migne, *P. L.*, t. LXXXIX, p. 1013). Cette concession fut confirmée le 1er décembre 781 par le pape Hadrien (J. 2435) à Fulrad archiprêtre et Maginarius abbé de Saint-Denis; mais il n'est plus question, dans la charte de confirmation, de la maison de Nazaire. L'hôpital est seul mentionné, en ces termes: *hospitale intus venerabilem basilicam... b. Petri, situm post oratorium s. Leonis confessoris atque pontificis, euntibus ad s. Andream manu dextra, iuris venerabilis basilicae existentem* (Baluze, Miscell., t. III, p. 3). En dépit des expressions *infra* et *intus* il est clair que cet « hôpital » ne pouvait être à l'intérieur de la basilique, mais il en était très voisin.

[2] Sur ceci, v. *L. P.*, t. I, p. 478 et suiv., avec les notes; cf. aussi *Les premiers temps de l'état pontifical*, 2e éd., p. 128 et suiv.

des monastères de Saint-Etienne Majeur et de Saint-Martin, alors réunis sous un même chef, tenait pour Christophe et le parti franc. Le pape, gagné aux Lombards, le fit arrêter, au pied de l'autel, par Georges, abbé des SS. Jean et Paul, qui l'enferma dans son monastère et fit piller ceux de S. Martin et de S. Etienne.

Sous le gouvernement réparateur d'Hadrien, la paix se fit parmi les moines du Vatican ; Saint-Etienne Majeur, qui avait particulièrement souffert, fut réorganisé; bientôt après, Léon III en reconstruisit les bâtiments ainsi que ceux de Saint-Martin [1]. Il donna le gouvernement de Saint-Etienne à un prêtre romain appellé Pascal, qui devint pape en 817 et se distingua naturellement par sa générosité à l'égard du monastère [2]. C'est un fait à noter que le choix d'un prêtre cardinal pour gouverner un de ces couvents. Jusque là les prêtres cardinaux n'avaient rempli au Vatican que des fonctions purement liturgiques, en qualité de semainiers.

Le pape Léon IV (847-855) avait été élevé dans le monastère de Saint-Martin. Il en restaura les édifices [3] et délivra à l'abbé [4] une charte confirmative de son temporel, dont nous avons une copie

[1] *L. P.*, t. I, p. 501; t. II, p. 28.

[2] *Ibid.*, p. 52, 59.

[3] *L. P.*, t. II, p. 133.

[4] Ce titre d'abbé ne figure pas dans les parties conservées du document. M. Kehr (*Italia pontif.*, p. 138) distingue de cette charte un autre diplôme (*magnum privilegium charticinium*) décrit par Pierre Mallius (II, 19); délivré, dit cet auteur, aux chanoines, *canonicis,* et par lequel auraient été concédés d'autres biens que ceux qui sont énumérés dans la charte pour Saint-Martin. Je croirais volontiers que, par les mots *magnum privilegium charticinium,* Mallius désigne l'exemplaire original de cette charte elle-même, qui fut transcrite en 1141 (Schiaparelli, *Arch. Rom.*, t. XXIV, p. 432) et qui existait peut-être encore de son temps, mais dont le maniement et la lecture devaient être très difficiles. Quant au contenu, il l'aura indiqué en se règlant sur l'état des choses (énumération des biens, chapître au lieu de monastères) au moment où il écrivait. — En dehors de ce grand privilège, il en attribue un autre à Léon IV, portant donation aux chanoines du castro di Boccea, appartenant à son patrimoine propre. Celui-ci ne figure pas dans le regeste de M. Kehr.

du XII[e] siècle [1]. C'est le plus ancien titre dont le chapitre de Saint-Pierre possède encore le texte. Saint-Etienne Majeur en avait reçu une du même pape et même une plus ancienne, de Pascal 1[er] [2].

Beaucoup plus tard, en 1053, Léon IX renouvela les privilèges de ces deux établissements et nous avons encore les bulles qu'il leur donna à cet effet [3]. Il est probable que des chartes semblables furent délivrées en même temps aux deux autres monastères : elles n'ont laissé aucune trace.

On voit par ces documents que les moines du Vatican étaient propriétaires d'une grande partie de la cité Léonine et de ses environs immédiats, sans parler de possessions rurales plus éloignées.

La dotation de Saint-Martin comprenait les églises des trois *scholae* des Francs, des Frisons et des Saxons, S. Sauveur, S. Michel et Sainte-Marie, avec les immeubles y affectés. A la première était annexé un cimetière, avec droit d'y enterrer tous les étrangers. D'autres églises sont mentionnées : S. Zénon dans la bulle de Léon IV ; S. Zénon, S. Nicolas, Sainte-Marie *in Palatiolo*, S. Sauveur *de Bordonia*, dans celle de Léon IX. Les limites de ce domaine urbain sont indiquées dans les bulles, mais en termes que nous ne pouvons plus comprendre qu'imparfaitement. Elles correspondent en gros à l'espace compris entre le Tibre, depuis les environs du pont Saint-Ange et le mur sud de la cité Léonine, d'une part ; et, d'autre part, le portique de Saint-Pierre (Borgo Vecchio) jusqu'au delà de Saint-Sauveur et du palais actuel du Saint-Office.

A Saint-Etienne Majeur appartenait, au XI[e] siècle, l'église Saint-Pérégrin avec son hôpital et une grande étendue de terre dans les près de Néron, entre le ruisseau du Val d'Inferno et le rempart léonin. Le monastère possédait aussi l'église ou chapelle de

[1] J. 2653, 10 août 854 ; *Bull. Vat.*, t. I, p. 15 ; Schiap., n° 2.

[2] Visées dans J. 4293.

[3] J. 4292, du 21 mars 1053, pour S. Martin ; 4293, du 24 mars, pour S. Etienne majeur ; *Bull. Vat.*, t. I, p. 22, 29 ; Schiap., nos 16, 17.

Sainte-Marie *in Turre* dans l'atrium de la grande basilique et celle de Saint-Justin, au N. du portique [1]. Celle-ci, centre de la *schola Longobardorum*, avait aussi un cimetière avec droit de sépulture pour les « Latins ».

Nous sommes bien peu renseignés sur l'histoire de ces communautés pendant les deux siècles qui suivirent le pontificat de Léon IV. Cependant, en s'aidant des plus anciennes chartes de Saint-Pierre, on peut constater qu'elles se maintinrent sans interruption et qu'elles continuèrent à célébrer les offices dans la basilique. La règle monacale semble être tombée de bonne heure en désuétude. Au X^e^ siècle il n'est plus question de moines, mais de prêtres. Chaque communauté a un archiprêtre à sa tête. C'est ce personnage qui, assisté des deux plus qualifiés de ses confrères, le *secundus* et le *tertius*, représente le groupe dans les contrats. Ces prêtres, outre les biens communs, en ont de particuliers, qu'ils laissent à leurs héritiers et sur lesquels ils font des donations. Chaque monastère a sa fortune immobilière bien déterminée. On ne voit pas qu'il y ait, entre ces établissements, une hiérarchie quelconque, ni même un autre groupement que celui des offices [2].

La situation se modifia, au moins temporairement, sous Léon IX. Ce pape réformateur n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'il y avait

[1] Sur l'emplacement de cette église, voir le catalogue du ms. de Turin, qui semble la mettre de ce côté ; un acte de 1279 (Tomassetti, *Camp. Rom.*, t. I, p. 209, d'après le *L. C.*) prouve qu'elle était voisine du palais pontifical de Nicolas III. Le P. Ehrle, en s'aidant de ces documents et de divers autres, est arrivé à déterminer l'emplacement de Saint-Justin, dans une rue appelée au moyen-âge *ruga francisca*, qui allait de la porte Viridaria à la place devant Saint-Pierre (*Diss. della pontif. accad.*, 2^e^ série, t. X (1910), p. 18 et suiv.).

[2] Cependant un acte de l'année 1004 (Schiap., n° 7) nous fournit une donation faite aux quatre archiprêtres collectivement. Il faut considérer comme un cas extraordinaire la réunion des deux monastères de S. Martin et de S. Etienne Majeur sous un même supérieur, dont il est question dans le récit relatif à l'année 771.

ici quelque chose à faire [1]. Il nomma un archiprêtre général, un archiprêtre de Saint-Pierre, auquel il soumit le personnel des quatre monastères. C'est dans ses chartes que, pour la première fois, apparait le titre de chanoines. Les habitants des monastères sont pour lui des chanoines de Saint-Pierre. Ils n'ont pas encore de domicile commun, et leurs quatre maisons sont encore divisées de biens ; cependant il y a déjà quelques propriétés collectives.

L'archiprêtre général se maintint après Léon IX. Dans les derniers temps de Grégoire VII, Bonussenior, cardinal de Saint-Pierre [2], assisté de deux prêtres et d'un diacre, passe un contrat sur les biens de la basilique. Un Deusdedit, archiprêtre de Saint-Pierre, est signalé sous Urbain II [3] ; sous Pascal II, Azzo, qualifié dans un acte de 1103 de *rector ecclesie s. Petri,* dans un autre, de l'année suivante, d'archiprêtre de Saint-Pierre, assisté dans l'un et l'autre des quatre recteurs des monastères [4] ; sous Honorius II, Rusticus, cardinal diacre et archiprêtre de Saint-Pierre (1128) [5], se qualifie aussi de prévôt des chanoines de Saint-Pierre [6]. Ce titre de chanoines de Saint-Pierre était dès lors chose reçue. Cependant les actes officiels conservèrent longtemps encore le souvenir des quatre monastères. Jusqu'à Clément III les chartes pontificales furent adressées *canonicis basilicae Principis apostolorum et rectoribus quatuor monasteriorum SS. Iohannis et Pauli, S. Martini, S. Stephani maioris et S. Stephani minoris.* C'est seulement à partir d'Innocent III qu'il n'en est plus fait mention.

Vers ce temps-là, du reste, il se produisit un changement dans l'installation matérielle des chanoines. Les quatre monastères furent abandonnés, ou à peu près, pour une grande maison canoniale, qui

[1] J. 4292, 4293, 4294 ; Schiap., 16-18.
[2] Schiap., 27.
[3] Schiap., 29.
[4] *Ibid.,* 31, 32.
[5] J. 7312.
[6] Schiap., 36.

s'éleva dans leur voisinage, et qu'on appelait la *Canonica*. Les chanoines y eurent d'abord dortoir et réfectoire commun, comme les anciens moines. Puis la division s'établit. Au XV^e^ siècle la Canonica fut peu à peu désertée et les chanoines s'établirent en ville, chacun de son côté. Cependant, jusqu'à la fin de ce siècle, ils avaient toujours droit à un appartement dans l'enceinte de la Canonica; quelques-uns l'occupaient, d'autres le louaient à des tiers.

Dès qu'il y eut un archiprêtre de Saint-Pierre, la direction des différents services se concentra dans ses mains. A lui revint l'administration du temporel, héritée du prévôt des anciens temps, le service liturgique, dans lequel il succéda au cardinal semainier envoyé par les « titres » du Transtévère et du Champ de Mars, enfin le gouvernement du personnel desservant, des monastères où il résidait et de leur patrimoine immobilier. Le service liturgique et celui de l'office avaient dû se fondre de bonne heure. Depuis s. Grégoire le Grand il n'y avait plus qu'un prêtre par titre cardinal; il n'eût pas été facile de le détacher à Saint-Pierre en service de semaine. Je crois bien que le semainier mentionné dans le concile de Grégoire III est déjà un prêtre des monastères. Le document relatif aux troubles de 771 nous montre l'un des supérieurs, celui de SS. Jean et Paul, revêtu des habits liturgiques et se rendant à l'autel pour célébrer la messe [1].

Cependant il y avait des jours où la célébration liturgique était réservée à un personnage étranger aux monastères, l'évêque de Silva Candida (S. Rufina). Depuis assez longtemps, probablement depuis le temps de Serge III, il célébrait les cérémonies pascales dans la basilique vaticane. Le pape Jean XIX le chargea aussi des offices du dimanche des Rameaux, du Jeudi saint et du Vendredi saint. Il lui donna de plus, ou lui confirma, une sorte de juridiction épiscopale sur la cité Léonine tout entière. Une délégation du même

[1] *L. P.*, t. I, p. 484 *b*.

genre était attribuée à l'évêque de Porto sur le Transtévère et l'île [1]. Le service de la semaine sainte était rémunéré par le droit de percevoir les oblations tout le temps que duraient les offices. Les autres fonctions épiscopales devaient être aussi de quelque rapport, car ces arrangements avaient été pris précisément pour soutenir un évêché sans ressources et menacé dans son existence [2]. En ce temps là, l'évêque de Silva Candida, pas plus que celui de Porto, ne résidait dans son diocèse. Ils habitaient tous deux l'île du Tibre, celui de Porto à S. Jean Calybite, l'autre à S. Barthélemy. Même en ces conditions modestes, ils ne parvenaient pas à vivre. Calixte II réunit les deux diocèses; ils n'ont pas été séparés depuis. Le *Liber Censuum* [3], à la fin du XII^e^ siècle, marque encore les droits de l'évêque de Silva Candida sur les oblations de Saint-Pierre pendant les derniers jours de la semaine sainte.

Où étaient les quatre monastères?

L'église des SS. Jean et Paul est mentionnée dans le catalogue du manuscrit de Turin; ceci prouve qu'au milieu du XIV^e^ siècle elle avait encore un prêtre desservant. Au siècle suivant elle figure dans le catalogue de Signorili, dressé sous Martin V. Cependant Maffeo Vegio n'en parle plus que d'après les livres et ne donne aucun lieu de croire qu'il l'ait encore vue debout. Alfarano la marque dans son plan (*b b*) sur le côté nord de la basilique, à l'endroit où se voit, dans l'édifice actuel, le tombeau de Clément XIII. Dans ses notes [4], il est plus explicite: *Post dictum oratorium* (S. Jean *ad fontes*), *extra basilicae parietes ad aquilonem in singulis angulorum extremis aliquantulum a basilicae parietibus distantes erant duae magnae ecclesiae antiquae,* NOMINE IGNOTAE, *in novae basilicae exstructione*

[1] Les églises titulaires de Sainte-Marie, Sainte-Cécile et Saint-Chrysogone étaient exemptes de la juridiction de Porto, comme aussi les monastères de S. Pancrace et de S. Cosimato.

[2] *Bull. Vat.,* t. I, p. 38.

[3] Cencius, n° CLXXV.

[4] Cf. l'édition Cerrati, p. 50.

disiectae, quarum alteram contra occidentem monasterii SS. Iohannis et Pauli ecclesiam... alteram vero contra orientem SS. Sergii et Bacchi diaconiam... ex libris fuisse conicimus... Ceterum cum nulla amplius exstent ipsius vestigia, quibus olim finibus contineretur difficile est investigare. Grimaldi [1] indique à peu près le même emplacement, la chapelle des SS. Procès et Martinien, au fond du transsept nord. Piazza dit que le monastère étant tombé de vétusté ou ayant été supprimé, on en retrouva des vestiges en reconstruisant la basilique : « nel cavar i fondamenti del nuovo tempio, verso Belvedere dirimpetto alla sacristia del palazzo apostolico, si trovò un nicchio ornato di mosaico con l'imagini di quei gloriosi santi » [2]. Je ne sais où il a pris ce renseignement. Il semblerait, à s'en tenir aux indications du catalogue de Turin, que l'église des SS. Jean et Paul fût à chercher plutôt vers l'ouest que vers le nord de l'ancienne abside. Dans cette liste, en effet, elle est placée entre les deux églises Saint-Etienne, majeur et mineur. Il me reste quelque doute : Alfarano, d'ailleurs, n'est pas très affirmatif; dans la légende de son plan il met l'emplacement assigné par lui sous la protection d'un *creditur* qui n'indique pas une certitude absolue. Dans ses notes il avoue que l'identification a été faite d'après les livres et qu'elle ne représente qu'une conjecture [3].

Nous sommes plus au clair en ce qui regarde Saint-Martin. Mafeo Vegio (118 et suiv.) le vit démolir, au temps de Nicolas V.

[1] Martinelli, *Rome ex etton. sacra,* p. 363.

[2] Piazza, *Efemeride Vaticana,* Rome, 1687.

[3] Du reste, il y a ici, entre les deux plans publiés par M. Cerrati, une grande différence. Le plus anciennement exécuté (1571) suppose, au N. du transsept de la basilique, un grand édifice qui le déborde des deux côtés; dans celui qui fut gravé (1589) cet édifice a disparu; mais, à l'ouest et à l'est de l'extrémité N. du transsept on voit deux dessins, absolument identiques, qui marquent l'emplacement du monastère des SS. Jean et Paul et de la diaconie des SS. Serge et Bacchus. Ces dessins sont des schémas; ils indiquent que, suivant Alfarano, le monastère et la diaconie existaient là ; mais ils ne prétendent nullement en retracer les contours.

Il en restait encore une chapelle, avec quelques petites habitations. D'après ce qu'il en dit, il est aisé de voir que le pilier de la Véronique, l'un des quatre qui supportent la coupole vaticane, s'élève sur l'emplacement de ce monastère. Il occupait en somme l'espace compris entre le mur occidental du transsept et la courbe de l'abside. Une porte s'ouvrait à cet endroit et donnait accès dans la basilique, tout près de la chapelle Saint-Léon. Lui-même était tellement près de la basilique [1] qu'il semblait en faire partie. On s'y réunissait pour quelques cérémonies, notamment pour les consécrations d'évêques, quand on eut adopté l'usage de les célébrer pendant les stations nocturnes de Saint-Pierre [2]. C'est aussi là qu'avait lieu, le Jeudi-Saint, le *Mandatum* ou cérémonie du Lavement des pieds, quand le pape habitait au Vatican [3]. Enfin c'est là que, vers le milieu du XV^e^ siècle, on conservait la célèbre statue de bronze de saint Pierre. Mafeo Vegio [4], de qui nous tenons ce renseignement, est, on le sait, le premier auteur qui mentionne ce monument énigmatique. Il est impossible de dire quand il y fut placé. Au XII^e^ siècle P. Mallius n'en parle pas. De Saint-Martin, au moment où l'on démolit le monastère, le bronze vénéré fut transporté dans la chapelle des SS. Procès et Martinien, à l'extrémité nord du transsept (n° 20); puis, le transsept ayant été sacrifié, il suivit les

[1] *Quod basilicae b. Petri coheret* (*L. P.*, t. II, p. 111); *quod sub tegna ipsius ecclesiae situm est* (*Ordo Rom.*, IX, p. 91, Mabillon).

[2] Cet usage est visé par l'*Ordo Rom.*, IX de Mabillon (*Mus. ital.*, t. II, p. 91), qui semble être du milieu du IX^e^ siècle (le pape est appelé Léon, probablement Léon IV). Il est difficile qu'on s'y soit tenu longtemps: les stations nocturnes de Saint-Pierre n'étaient pas assez nombreuses; les évêques élus n'auraient pas eu le temps de les attendre. Je soupçonne, bien que les *Ordines* du XII^e^ siècle ne le disent pas expressément, que les processions par lesquelles s'ouvraient les plus solennelles des stations nocturnes, s'organisaient dans l'église de Saint-Martin. Elles entraient, en effet, par la porte Saint-Léon.

[3] *Ordo Rom.*, XIV (v. 1300), c. 84.

[4] IV, 119. Sur l'origine de cette statue, v. la dissertation du P. Grisar dans ses *Analecta Romana*, t. I, p. 627.

destinées de cette chapelle, transférée [1] près de l'autel provisoire, dans la grande nef, du côté nord (n° 42). Sous Paul V on l'installa où on le voit à présent.

De Saint-Etienne Majeur il reste quelque chose. Une église moderne s'élève actuellement sur l'emplacement de l'ancienne nef de l'église monacale. Celle-ci avait des proportions beaucoup plus considérables, comme il résulte et du plan d'Alfarano, dressé en un temps où elle était encore debout, et des restes subsistants, derrière l'église actuelle. On peut y voir l'abside ancienne, bien conservée, sauf les revêtements et les peintures, et l'arc triomphal, encore supporté par deux colonnes de marbre cipollin. L'emplacement de l'église est donc bien déterminé. La porte actuelle conserve l'encadrement de l'ancienne porte, en marbre sculpté de rinceaux élégants, œuvre du XII[e] siècle. Quant au monastère, il était déjà ruiné au XV[e] siècle ; quelques pièces seulement y demeuraient habitables. C'est là que gitait Mafeo Vegio [2] ; le réfectoire des anciens moines servait de cour à sa maison.

Peu après lui, ce qui restait des bâtiments, l'église y comprise, reçut une destination bien inattendue. On y installa [3] des religieux

[1] Sous Paul III, d'après Alfarano, édition Cerrati, p. 44, 45, 62.

[2] « Cumque multa eorum diruta sint, at nonnulla tamen adhuc extant, habitoque ego nunc recte in eis; neque aliud est atrium domus meae quam triclinium, in quo mensis illi (monachi) simul accumbebant, quod multis e signis facile intelligere licet » (IV, 115).

[3] Il n'est pas aisé de définir la date de cette installation. Déjà, au temps d'Alexandre III il avait été question d'accorder au prêtre-roi des « Indiens » une église à Rome, et une autre à Jérusalem; cette concession était subordonnée à des négociations dont le début seul est documenté (J. 12942) et qui ne paraissent pas avoir été suivies. Le fait que Mafeo Vegio était logé dans le monastère au temps de Calliste III suppose qu'il n'avait pas encore été cédé aux Orientaux. Il le fut bien avant le milieu du siècle suivant, car vers 1538 on y trouve déjà le moine Tasfâ Sion (Pierre l'Indien), du couvent de Dabra Libanos en Choa, connu comme le premier éditeur du N. T. en langue éthiopienne. Sur ce personnage, v. I. Guidi, *Arch. Rom.*, t. IX, p. 273; sur l'histoire et les inscriptions orientales de Saint-Etienne, v. F. Gallina, *ibid.*, t. XI, p. 281.

venus d'Abyssinie ; leur teint foncé fit donner à l'église le nom de S. Stefano dei Mori. Cette communauté eut des intermittences, car on n'avait pas toujours sous la main assez d'éthiopiens pour la recruter : faute d'éthiopiens on prenait des coptes, et même des maronites ; il y eut quelquefois des recteurs latins. Le dernier abyssin, Georges Galabbada, mourut en 1845. Quelques épitaphes, encore conservées, la plupart bilingues, en latin et en éthiopien, copte ou arabe, en rappellent les principaux desservants. Elles s'échelonnent de 1550 à 1780 [1]. En 1706 Clément XI restaura les bâtiments du monastère et l'église [2], mais celle-ci sur de moindres proportions que l'ancienne. Actuellement cet établissement est occupé par les Trinitaires.

Près de Saint-Etienne Mineur le premier roi chrétien de Hongrie, Etienne, fonda, vers l'an mil, un établissement pour ses nationaux. On lit dans sa vie [3] :

In capite quoque mundi Roma sub titulo protomartyris Stephani duodecim canonicorum congregationem cunctis pertinenciis habundantem statuit, et maceriam in circuito lapide muratam cum domibus et hospiciis Ungarorum orationis causa beati principis apostolorum Petri limina quaerentium condidit.

Il est peu probable qu'il s'agisse ici d'un chapitre spécial, de douze chanoines hongrois, qui peut-être eussent été difficiles à réunir en ces temps reculés. Le roi fit reconstruire l'église Saint-Etienne Mineur, qui devint la chapelle de son hospice : on n'a pas le moindre indice qu'il y en ait eu une autre. Or Saint-Etienne Mineur était

[1] Publiées par F. Gallina, *l. c.* Avant lui Cancellieri (*l. c.*, p. 1528 et suiv.) en avait essayé une reproduction, d'après des copies d'Etienne Borgia. Bien que Cancellieri dise que ces copies ont été exécutées *summa fide*, sur le marbre original, elles ne ressemblent guère à celles de M. Gallina et les deux traductions ne diffèrent pas moins. Gallina, du reste, n'a pas connu l'édition de Cancellieri, ce qui n'est pas un grand malheur.

[2] Inscription dédicatoire, Cancellieri, p. 1527 ; Forcella, t. VI, n° 1049.

[3] *M. G. SS.*, t. XI, p. 235.

une des églises du chapitre de Saint-Pierre. Ses chanoines ne pouvaient être que des chanoines de Saint-Pierre. Je pense donc que le prince hongrois aura, par fondation, assuré l'entretien à Saint-Etienne Mineur de douze chanoines romains. C'est bien ce qui semble résulter d'une bulle de Benoît X, du 8 mai 1058, dans laquelle il était [1] réglé que les Hongrois venant à Rome en pèlerinage ou pour les affaires de leur pays (*causa orationis aut legationis*) ne seraient pas autorisés à résider ailleurs qu'à Saint-Etienne Mineur, reconstruit par leur roi Etienne pour être leur hospice; et que, s'ils venaient à mourir, les clercs de Saint-Etienne auraient le droit exclusif de les enterrer, leur église héritant des biens du défunt.

Innocent III, en 1205, énumère [2] parmi les dépendances du chapitre de Saint-Pierre *hospitium Ungarorum in ecclesia S. Stephani minoris*. Sur la porte de l'église, qui ne fut détruite qu'au temps de Pie VI, on lisait cette inscription significative [3] :

ECCA · HOSPITALIS · S^{ti} · STEPHANI · REGIS · HVNGAROR ·

Sur une maison contiguë se lisait une autre inscription :

DOMVS · HVNGAROR
RENOVATA · PER · D · PHI ·
DE · BODROG · DD · SE · D ·
VLADISLAI · REGIS · PROC
EX · ELEMOSINIS
PEREGRINORVM
SEDENTE · ALEX · PP · VI
1497.

[1] Le texte de cette pièce est perdu. On n'en a qu'un résumé extrait d'un procès de l'année 1354. Kehr, *Nachrichten*, 1900, p. 146; Schiaparelli, *Arch. Rom.*, t. XXIV, p. 483 (*Cart. Vat.*, n° 21).

[2] *Bull. Vat.*, t. I, p. 84.

[3] Cancellieri, p. 1557.

Au temps de Pie V l'église s'appelait S. Stefano minore della natione delli Ungari [1].

Cancellieri la vit encore, ainsi que les bâtiments adjacents; il en donne le plan et la coupe [2]. Elle était à trois nefs avec cinq colonnes de chaque côté. Sept de ces colonnes, de marbre gris, furent employées à la décoration du grand corridor de la sacristie [3] : elles y sont encore. Cancellieri décrit aussi quelques peintures, mais ce qu'il en dit manque de clarté [4].

Du monastère primitif il ne devait pas rester grand chose. Ses bâtiments avaient dû être absorbés par ceux de l'hôpital, surtout depuis le moment où, la « canonica » leur ayant fourni un meilleur gîte, les chanoines abandonnèrent les domiciles des anciens moines. Dans le catalogue de Turin (XIV^e^ siècle), on lui assigne un prêtre. Ce prêtre, qualifié de recteur de Saint-Etienne mineur ou *de Ungaris*, est mentionné quelquefois dans l'obituaire du chapitre [5].

Le catalogue de Turin désigne l'église par le nom *S. Stephani de Agulia:* elle était, en effet, assez voisine de l'obélisque. Par une dérogation à sa grande exactitude topographique, il mentionne l'hôpital non pas avec l'église, mais une vingtaine de lignes auparavant. Là, nous voyons que « l'hôpital des Hongrois » avait quatre serviteurs.

Il fut restauré deux fois au XV^e^ siècle, d'abord par Georges Henrici, procureur général des Mineurs, sur commission du roi Sigismond [6]; puis, au temps d'Alexandre VI, par Philippe de Bodrog, mandataire du roi Ladislas, qui fit graver l'inscription ci-dessus.

Cet établissement national dura jusqu'au temps de Grégoire XIII. Il était alors dirigé par des religieux « Paulins », d'un ordre hon-

[1] Armellini, *Chiese di Roma*, p. 86.
[2] Pl. III et V.
[3] *Ibid.*, p. 1476.
[4] *Ibid.*, p. 1558.
[5] *Ibid.*, p. 1559 et suiv.
[6] *Bull. Vat.*, t. II, p. 81.

grois, que Nicolas V avait, au siècle précédent, installés à Saint-Etienne le Rond. Grégoire XIII, jugeant que le service des pèlerins hongrois ne requérait plus un hospice spécial, supprima la communauté du Vatican ; il supprima aussi celle du Celius, ou plutôt il réunit dans une maison voisine de Sainte-Marie Majeure les deux groupes de Paulins. Les deux établissements abandonnés par eux entrèrent dans la dotation du collège germanico-hongrois, qui eut aussi la desservance des églises. Le 2 septembre, fête de s. Etienne roi de Hongrie, on voyait ces jeunes clercs, dans leur éclatant costume rouge, officier dans le vieux Saint-Etienne Mineur et en animer la solitude, comme on les voit encore, le 26 décembre, rendre le même service à la basilique quinze fois séculaire du Celius [1].

Tout près et à l'ouest de Saint-Etienne Mineur s'élevait la maison canoniale ; restaurée par Nicolas III, elle occupait une grande partie de la place qui sépare actuellement la maison archipresbytérale (palazzo di S. Marta) des bâtiments de la sacristie et de la nouvelle canonica. Au temps d'Alfarano (v. 1571) la plus grande partie en avait été déjà démolie pour les besoins des constructions nouvelles ; cependant quelques chambres étaient encore habitées [2] : elles disparurent peu après.

---

3. — Les diaconies.

Outre les monastères desservants, il y a lieu de signaler, au voisinage de la basilique vaticane, deux catégories d'établissements hospitaliers, les diaconies et les *scholae peregrinorum*. Les diaconies étaient au nombre de cinq :

SS. Serge et Bacchus ;

Sainte-Marie *in caput portici*, avec hôpital ;

[1] Cancellieri, p. 1562.

[2] Alfarano, édition Cerrati, p. 139.

Saint-Silvestre, avec l'hôpital Saint-Grégoire;

Sainte-Marie *in Hadrianio;*

Saint-Martin.

On peut y joindre l'hôpital de Saint-Pérégrin.

Quant aux *scholae* nationales, il y en avait aussi quatre:

la *schola Francorum,* avec l'église Saint-Sauveur;

la *schola Frisonum,* avec l'église Saint-Michel;

la *schola Saxonum,* avec l'église Sainte-Marie;

la *schola Langobardorum,* avec l'église Saint-Justin.

Je parlerai une autre fois de ces quatre *scholae,* dont j'ai eu, du reste, à m'occuper dans le commentaire du *Liber Pontificalis* [1].

Des diaconies vaticanes celle qui apparaît la première dans les documents est celle des SS. Serge et Bacchus. Elle existait, semble-t-il, dès avant le pontificat de Grégoire III (731-741). A tout le moins ce pape [2] trouva-t-il, auprès de Saint-Pierre, une petite chapelle sous le vocable des deux saints syriens. Il reconstruisit les édifices sur de plus amples proportions et les pourvut en mobilier de tout ce qui était nécessaire pour le soulagement des pauvres et le fonctionnement de la diaconie. Celle-ci, cependant, ne paraît pas avoir duré bien longtemps. Il n'est plus question de S. Serge dans les listes des diaconies vaticanes que nous offrent les vies d'Hadrien I et de Léon III, ni dans aucun autre document postérieur à Grégoire III. L'établissement dut être supprimé de bonne heure.

Au XII[e] siècle nous retrouvons sa chapelle dans la liste des églises de Rome de Cencius Camerarius, et la désignation sous la-

[1] *L. P.,* t. II, p. 36, note 27. Toutefois, en citant cette note, je dois faire remarquer que le vrai vocable de Saint-Sauveur est *S. Salvatoris in Terrione,* ainsi que l'a établi le P. Ehrle, *l. c.,* p. 10, lequel (p. 18) a reconnu aussi la véritable situation de Saint-Justin des Lombards, du côté nord de la cité Léonine, sur une rue *Francisca* (française) qui conduisait de la porte Viridaria à Saint-Pierre.

[2] *L. P.,* t. I, p. 420.

quelle elle y apparaît permet de conjecturer quelque chose sur les destinées de l'établissement lui-même. Elle s'appelle alors (1192) Saint-Serge *de palatio Caruli*. Le palais de Charles ne peut être autre chose que la demeure attribuée aux princes carolingiens, quand ils venaient *ad limina Apostolorum*, et à leurs envoyés ou *missi*, pour leur résidence ordinaire et officielle. Ainsi les bâtiments de la diaconie de Grégoire III avaient changé d'affectation ; on y avait installé les personnages officiels qui représentaient à Rome l'alliance ultramontaine. L'église n'avait pas disparu pour cela ; de chapelle de diaconie elle était devenue chapelle de palais.

Dans ces conditions on s'explique qu'elle ne soit jamais marquée dans les bulles pontificales qui garantissent au clergé de Saint-Pierre ses droits sur les églises du Borgo. Saint-Serge appartenait au palais impérial et ne pouvait relever du chapître.

Après Cencius il n'en est plus question. Elle a déjà disparu de la liste des églises de Rome dressée vers 1275. Le catalogue de Turin, au milieu du XIV^e^ siècle, ne la marque pas non plus. Elle aura été démolie, dans le courant du XIII^e^ siècle, lors de quelque aménagement de son voisinage.

La situation précise de Saint-Serge est tout-à-fait incertaine; mais son rapport topographique avec le palais oblige à la chercher sur le flanc nord de la basilique, et c'est ce qu'a fait Alfarano [1].

La vie d'Etienne II (t. I, p. 441) mentionne, comme antérieures à ce pape, deux diaconies situées hors les murs, sous les vocables de Sainte-Marie et de Saint-Silvestre. Elles existaient déjà, lorsque le pape fit construire, également hors les murs, près de la basilique de Saint-Pierre, *secus basilicam b. Petri*, deux hospices (*xenodochia*) qu'il annexa (*sociarit*) aux deux diaconies. Ces établissements sont donc à chercher dans les environs immédiats de la basilique.

[1] Ci dessus, p. 325.

Les deux diaconies reviennent dans la vie d'Hadrien I (p. 506) [1], accompagnées d'une troisième, Sainte-Marie *in Hadrianium*. Celle-ci se trouvait évidemment au voisinage du mausolée d'Hadrien. Pour les deux autres, des indications spéciales sont données. Celle de Sainte-Marie est dite *foris porta b. Petri apostoli in caput portici*, celle de Saint-Silvestre *juxta hospitale S. Gregorii*. Le pape Hadrien les trouva en mauvais état ; il les restaura et les réorganisa.

La vie de Léon III, successeur d'Hadrien, mentionne (t. II, p. 19, 22) les trois diaconies du faubourg Saint-Pierre, celle de l'*Hadrianium*, celle de Sainte-Marie *foris portam b. Petri*, celle de Saint-Silvestre *iuxta b. Petrum apostolum*, et, de plus, une quatrième, sous le vocable de Saint-Martin, au même endroit que la précédente.

Où étaient ces quatre établissements ?

Il n'y a aucun doute pour Sainte-Marie *in Hadrianio*. La diaconie de Saint-Silvestre se trouvait tout près de l'hôpital Saint-Grégoire. Celui-ci, sans doute, n'était qu'une transformation du *xenodochium* d'Etienne II. Or l'hôpital Saint-Grégoire se trouvait *in Cortina*, près des degrés qui conduisaient à l'atrium, c'est-à-dire entre les degrés actuels et l'obélisque, un peu à gauche pour qui regarde la basilique. Le vocable de Saint-Grégoire paraît avoir été étendu aux deux établissements : au XII^e^ siècle et depuis il n'est plus question de Saint-Silvestre. Les bâtiments où s'est conservé le nom de saint Grégoire ne furent abattus que sous Pie IV [2].

Tout près était la diaconie de Saint-Martin, si près que les deux établissements se fondirent parfois en un seul. Ceci résulte

[1] « Constituit diaconias tres foris porta b. Petri . . . id est una quidem S. . . Mariae . . . quae ponitur in Adrianium, alia vero sanctae et intemeratae dominae nostrae quae ponitur foris porta b. Petri apostoli, in caput portici ; necnon et alia diaconia q. a. S. Silvestri, q. p. iuxta hospitale S. Gregorii ».

[2] Alfarano, édition Cerrati, p. 23.

d'une pièce de l'année 939 [1], où figure un jardin *diaconiae sanctorum Silvestri et Martini*. Il faut donc bien se garder de confondre ou même de rapprocher sur le terrain la diaconie de Saint-Martin et le monastère de Saint-Martin. L'église de la diaconie c'est conservée pendant tout le moyen âge ; on l'appelait Saint-Martin *de Cortina* ou *in porticu* [2]. Dans les derniers temps de son existence, par une singulière modification, S. Martino était devenu S. Martina, et, plus communément, S. Martinella. L'église jadis diaconale était devenu la chapelle d'un palais du prieuré de Malte, qui se trouvait sur la place de la Cortina, et qui a disparu au XVII[e] siècle. Adinolfi, je ne sais sur quelle autorité, dit qu'on lisait sur la porte de cette petite église : *Divae Martinellae sacrum* [3].

Reste la diaconie de Sainte-Marie *in caput portici*. C'est évidemment son église que la bulle de Léon IV appelle *S. Maria de Oratorio qui est in capo de portico* et celle de Léon IX *S. Maria de Oratorio* [4]. Le portique de Saint-Pierre avait deux bouts, l'un près du château Saint-Ange, l'autre près de la basilique. Du quel est il question ici ? Du second, je pense. En effet, près du pont Saint-Ange je ne trouve, au moyen-âge, d'autre église de la Vierge que Sainte-Marie *in Hadrianio* ou *Transpadina*. A l'autre extrémité, au contraire, s'élevait, au XII[e] siècle, l'église Sainte-Marie *Virgariorum, in fine cortinae*, mentionnée ainsi dans l'*Ordo* du chanoine Benoît, à propos de la procession du 25 avril. C'est devant cette église qu'était préparé, ce jour là, le reposoir appelé

[1] Cancellieri, *De secret.*, p. 1493.

[2] *De Curtina,* Cencius ; *iuxta porticum,* Innocent III ; *de portica,* cat. de l'Arsenal, doc. de 1380 cité par Armellini, p. 457, Signorili ; *de porticu,* cat. de Turin ; *eccl. S. Martinelli de portica,* Boniface IX, bulle du 6 avril 1400, *Bull. Vat., app.*, p. 9 ; *S. Martina nel palazzo del S. Prior di Roma,* Pie V ; *palatium S. Martinelli,* Burchard, cité vaguement par Adinolfi, *La portica,* p. 129.

[3] Sur cette église et son emplacement, v. Ehrle, *Accad. pontif.*, 2[e] série, t. X, p. 36.

[4] *Bull. Vat.*, t. I, p. 15, 25.

lectus cantari, à cause de la proximité de la fontaine (*cantarus*) qui s'élevait sur la *cortina*, en avant des degrés de la basilique. L'obélisque actuel correspond à peu près à cet emplacement. S. Maria *de virgariis* dura jusqu'au temps de Pie IV, qui la fit abattre pour agrandir la place [1].

Sainte-Marie *in Hadrianio* cessa, après le IX^e^ siècle, de se réclamer de l'empereur Hadrien et du célèbre mausolée. Elle s'appela Sainte-Marie Transpadine, *Transpadina* ou *in Transpadina*. Comme c'était la première église que l'on rencontrait après avoir passé le pont Saint-Ange, on finit par altérer ce vocable en *Transpontina*. Mais ceci ne se produisit pas avant la Renaissance. Au XII^e^ siècle, le cardinal Boson dit, dans sa vie de Pascal II, que ce pape mourut *iuxta ecclesiam Transpadinam*. L'*Ordo* du couronnement impérial, qui figure en tête du *Liber Censuum* et qui est au moins contemporain de Boson, nous montre l'empereur élu arrivant avec son épouse *ad S. Mariam Transpadinam* [2]. C'est aussi la désignation de P. Mallius (c. 130), de Cencius lui-même: *ecclesia S. Marie Transpadine*. Avec Innocent III et Grégoire IX, qui mentionnent cette église dans leurs bulles [3], apparait l'orthographe *in Transpadina*, qui devient constante. On la retrouve dans la vie d'Innocent III [4] et dans la liste des églises du temps de Grégoire X. C'est la désignation du catalogue de Turin, au XIV^e^ siècle, et de Signorili, au siècle suivant [5].

Je ne vois pas comment on pourrait l'expliquer, à moins d'admettre que cette église fut, à un certain moment, le centre d'une colonie ou confrérie de gens venus de l'Italie au delà du Pô.

[1] Alfarano, édition Cerrati, p. 23.

[2] *L. C.*, p. 301.

[3] *Bull. Vat.*, t. I, p. 78, 84, 112, 113.

[4] Migne, *P. L.*, t. CCXIV, p. ccv.

[5] La leçon *S. M. Cosmedina*, dans l'Anonyme Magliabecchi (Urlichs, *Cod. top. V. R.*, p. 161), est une cacographie dérivée de *Transpadina*.

Le pontificat de Pie IV fut fatal aux anciennes diaconies du Vatican. Pour agrandir la place Saint Pierre, ce pape fit jeter bas S. Grégoire in Cortina, S. Martin, Sainte-Marie de Virgariis. A l'autre extrémité de la Portica, Sainte-Marie Transpadina fut démolie également, pour les besoins du château Saint-Ange, qui, lui aussi, s'élargissait. Celle-ci, cependant, ressuscita un peu plus loin, dans le Borgo nuovo, rue ouverte par Alexandre VI. La transformation de Transpadina en Transpontina était déjà faite : elle s'est maintenue.

Il y avait, au temps de Léon III, au lieu appelé Naumachie (*ad Naumachiam*) un établissement charitable qualifié d'*hospitale dominicum*, qui contenait une chapelle sous le vocable de Saint-Pèlerin (*Peregrinus*). Léon le reconstruisit, y compris l'église, qu'il dédia à saint Pierre et dota convenablement [1]. Mais il choisit mal ses administrateurs, si bien que, peu d'années après, l'établissement était dans une situation fâcheuse. Paschal I (817-824) remit ses affaires en ordre et le confia aux moines du monastère fondé par lui auprès de l'église Sainte-Cécile du Transtévère [2].

On admet généralement que le saint Pèlerin, patron de cet hôpital, était le saint d'Auxerre, premier évêque de cette localité, où on l'honore comme martyr. En ce cas la piété française serait pour quelque chose dans ses premières origines. Cependant le titre d'*hospitale dominicum* indiquerait plutôt une fondation non point privée, mais pontificale.

L'église s'élevait, en dehors de l'enceinte Léonine, sur la route par laquelle on accédait à la porte Aurea ou Viridaria, actuellement sur le quartier des Suisses. Cette route prolongeait en dehors du rempart la rue appelée Francisca, Francigena, Franciena [3]. L'église San Pellegrino s'est maintenue jusqu'à nos jours ; on a découvert dans l'ancienne abside des peintures dont quelques parties peuvent remonter

[1] *L. P.*, t. II, p. 25, 28.
[2] *Ibid.*, p. 57.
[3] Ehrle, *l. c.*, p. 22 et suiv.

jusqu'au temps de Léon III, le reste étant plutôt de la fin du XIV[e] siècle. Elle donna son nom à l'une des portes de la cité Léonine [1].

Au temps de Léon IX l'église et l'hôpital avaient cessé de relever du monastère de Sainte-Cécile ; ils appartenaient aux chanoines de Saint-Pierre [2]. Saint-Pèlerin est encore mentionné, comme tel, dans les privilèges à eux délivrés par Hadrien IV, Urbain III, Innocent III, Grégoire IX, et depuis [3].

---

4. — La maison de l'Obélisque.

L'ancien portique de Saint-Pierre — j'entends par là le côté occidental du quadriportique dont l'atrium était encadré, le côté appuyé à la façade de la basilique — se trouvait notablement en arrière du portique actuel. Aux deux extrémités de ce portique s'ouvraient des communications: du côté nord, il y en avait deux, l'une avec le palais pontifical, l'autre avec certains édifices attenants à la basilique; du côté sud, devant l'ancienne sacristie (*secretarium*), transformée en chapelle, qui occupait presque toute la largeur du portique, un passage assez étroit aboutissait à un escalier, par lequel on descendait directement sur la voie publique. Cet escalier débouchait juste en face d'un cimetière appelé Campo Santo.

Auprès de ce cimetière et en rapport très étroit avec lui se voyaient, au XV[e] siècle et au XVI[e], des édifices, disparus pour la plupart, sur lesquels on a disserté savamment, mais sans résoudre toutes leurs énigmes. Je voudrais ici, sans prétendre non plus épuiser

[1] *Ibid.*, p. 124, 138, note 49.

[2] *Bull. Vat.*, t. I, p. 29: « ecclesiam S. Peregrini una cum hospitale et [ter]ra vacante iuxta se et Dalmachia... ».

[3] *Bull. Vat.*, t. I, p. 58, 69, 84, 113.

le sujet, opérer quelques rapprochements de textes d'où pourrait sortir un peu plus de lumière.

Alfarano, qui vit les choses alors que l'ancienne façade, avec l'atrium et les constructions adjacentes, étaient encore debout, en parle avec une inexactitude qui ne laisse pas d'étonner beaucoup. D'abord il croit que le vestibule par lequel on accédait à l'escalier vers le Campo Santo se terminait autrefois par une abside, sous laquelle s'élevait un autel. L'abside aurait été remplacée par une porte : *Vestibulum* [1] *in quo erat absidula cum altari, ante quod fuerant sepulti multi summi pontifices. Sed ubi erat absidula facta fuit ianua contra meridiem per quam descenditur* ... Qu'il y ait eu beaucoup de sépultures pontificales dans un corridor assez étroit, où il fallait laisser passage pour accéder au *secretarium*, c'est ce que je croirai difficilement. Alfarano n'a vu aucune de ces tombes, pas plus, du reste, qu'il n'a vu l'abside et l'autel. La porte qui, suivant lui, les aurait remplacés, existait plus d'un siècle avant lui, car elle est supposée par Mafeo Vegio [2] : *Tunc paulo procedamus* (à partir du *secretarium*) *et in viam publicam prodeamus.* Ce qui a pu induire Alfarano en erreur c'est que, d'après ses plans, l'embrasure de la porte en question avait une forme curviligne ; il en aura déduit une abside antérieure, mais par simple conjecture. Porte et escalier semblent bien avoir été coordonnés au cimetière ; ils se trouvaient à proximité de la dernière des cinq portes de la basilique, vers le sud, celle que l'on appelait porte du Jugement ou des Morts, parce que tous les enterrements passaient par là. Cette destination peut remonter très haut, jusqu'au temps où le cimetière se trouvait à Saint-Sauveur *in Terrione*, derrière le palais actuel du Saint-Office.

Au XII[e] siècle Pierre Mallius vit le tombeau de Benoît IV *iuxta aditum qui vadit ad S. Gregorium de Palatio.* Or cette église

[1] Edition Cerrati, p. 122.
[2] De Rossi, *Inscr. christ.*, t. II, p. 351.

était, comme on le verra bientôt, attenante au Campo Santo. Alfarano, il est vrai, la place [1], avec le tombeau de Benoît IV, à l'autre bout du portique, entre celui-ci et l'église Saint-Vincent. Mais il n'a pas vu le tombeau de Benoît IV, *quod temporum iniuria exolerit,* dit-il ; la chapelle Saint-Grégoire soi-disant *de Palatio* et l'église Saint-Vincent étaient, de son temps, désaffectées et appropriées aux services du palais pontifical [2] ; le passage par où l'on y accédait jadis avait été bouché depuis longtemps, *ante nostra tempora occlusus.* Alfarano conjecturait d'après Mallius : identifiant un ancien oratoire Saint-Grégoire, qui avait réellement existé en cet endroit [3], avec le Saint-Grégoire *in Palatio* [4] de Mallius, il transporta d'un bout à l'autre du portique le sarcophage de Benoît IV.

Mais revenons avec lui à l'escalier des Morts. Quand Alfarano est arrivé au bas, il se trouve en face d'une église Saint-Sauveur *de Terrione : Per quam* [5] (portam) *descenditur ad ecclesiam sancti Salvatoris de Terrione cum coemeterio ad sepulturam omnium ultramontanorum a s. Leone quarto basilicae tradito, vulgo Campus Sanctus nuncupatus.* Nous sommes en présence d'une remarquable confusion ; notre guide confond ici deux églises assez distantes, celle du Campo Santo, S. Maria *Teutonicorum,* et Saint-Sauveur *de Terrione.* La première existe encore, tout comme le Campo Santo ; de l'autre, désaffectée dès le XV^e^ siècle, les constructions subsistent et sont encore visibles derrière le palais du Saint-Office. Au moment où Alfarano écrivait, ce palais venait d'être construit. Il s'interposait, au delà de la via Teutonica, entre Saint-Sauveur et l'église du Campo Santo. On s'imagine difficilement qu'une telle erreur ait

[1] P. 114.

[2] *Mélanges,* t. XXII, p. 419.

[3] *Mélanges,* p. 400.

[4] Identification suggérée par le fait que, du temps d'Alfarano, cet oratoire Saint-Grégoire, incorporé désormais au palais, était vraiment *in Palatio.*

[5] P. 122.

pu être commise par un homme qui, depuis une trentaine d'années, vivait dans le voisinage immédiat de ces édifices. Au lieu de s'en tenir à l'examen des lieux, il a procédé ici sur documents ; il s'est servi de la bulle de Léon IV [1] pour Saint-Martin du Vatican et s'y est embrouillé. Dans cette bulle il est question d'un cimetière dans la dépendance de Saint-Sauveur, comme, de son temps à lui, le Campo Santo était dans la dépendance de S. Maria *Teutonicorum*. De l'identité des affectations il a conclu à l'identité des églises et, de son chef, gratifié S. Maria *Teutonicorum* d'une dénomination qui appartenait à un autre édifice.

Ce n'est pas, du reste, le seul point sur lequel il ait mal interprété cette bulle. On le voit, quelques lignes plus loin, dédoubler Sainte-Marie de Saxe en deux églises : *sanctae Mariae in Saxia ad sepulturam Anglorum* et *sanctae Mariae ad sepulturam Saxonum*.

Outre le cimetière et son église, Alfarano a vu en cet endroit l'édifice de l'Aumônerie apostolique : *Iuxta praefatam ecclesiam et coemeterium est magna domus magno coenaculo multisque aulis et cubiculis praesertim a sanctissimo domino nostro Gregorio XIII ampliata*, où les papes nourrissent les pauvres, pèlerins et autres.

Au commencement du XV^e^ siècle, le cimetière était, de temps immémorial, propriété du chapitre, qui l'administrait et y percevait les offrandes [2], mais ne s'en occupait pas assez, car on voit qu'au temps d'Eugène IV les loups y pénétraient et venaient y déterrer les cadavres [3]. Il s'étendait, à peu près, sur l'espace occupé présentement par le Campo Santo de' Tedeschi. Cet espace est encadré entre la via Teutonica au sud, à l'est le vicolo qui prolonge de ce côté la via dell'Inquisizione, et, à l'ouest, un autre vicolo, entre le cimetière et la sacristie de Saint-Pierre, ouvert seulement

[1] *Bull. Vat.*, t. I, p. 15.

[2] De Waal, *La Schola Francorum e l'ospizio teutonico del Campo santo nel secolo XV*, Rome, 1897, p. 36, 40.

[3] Bulle de Paul II (1466), citée par De Waal, p. 40.

sous Pie VI, quand on construisit la sacristie et la nouvelle canonica. Avant cette percée le Campo Santo confinait, de ce côté, avec l'enclos de Saint-Etienne Mineur ou des Hongrois. Au nord, vers la basilique, une suite de bâtiments le séparait de la voie publique, avec laquelle pourtant il communiquait par un passage ménagé juste en face de l'escalier des Morts. De ces bâtiments, alignés ou à peu près sur l'obélisque, une partie disparut en 1585, lors des travaux pour le transfert du monolithe; le reste fut sacrifié, au XVII[e] siècle et au XVIII[e], aux aménagements du nouveau portique de Saint-Pierre et au dégagement des abords de la sacristie.

Les premières mentions de ce cimetière, sous le nom de *Campus Sanctus*, apparaissent vers la fin du XIV[e] siècle [1]. Peu après il est question d'un établissement hospitalier organisé en cet endroit par diverses personnes *Theutonicae nationis*. Ruiné par la suite des temps, surtout sous le pontificat d'Eugène IV (1431-1447), il fut rétabli avec une chapelle sous le vocable de Sainte-Marie (*S. Mariae Theutonicorum*) par une confrérie allemande que l'on voit s'organiser vers 1450. Bien que l'objet propre de cette œuvre charitable fût le soin des pèlerins pauvres et malades, la confrérie s'occupait aussi du cimetière. C'est son fondateur, un certain Frédéric, qui le fit clore définitivement et mit ainsi un terme aux déprédations des loups [2].

Cependant les bâtiments qui, du côté de la basilique, limitaient le Campo Santo trouvaient, eux aussi, une affectation hospitalière. Ces bâtiments semblent avoir été à la libre disposition du pape: ils n'appartenaient ni à la confrérie du Campo Santo ni au chapitre de Saint-Pierre. Eugène IV y transporta le service des femmes malades. Jusque là elles avaient été hospitalisées, avec les hommes, au Saint-Esprit: Eugène voulut qu'elles eussent un hôpital à part. Il l'installa dans les bâtiments à droite (c'est-à-dire à l'ouest) de l'entrée

[1] Mgr De Waal, p. 36, cite des documents depuis 1384 et 1397.
[2] Bulles de Calixte III (1455) et de Paul II (1466); De Waal, p. 33, 40.

du cimetière, entre cette entrée et l'obélisque, en y adjoignant, à gauche de l'entrée, une petite maison pour le logement du personnel [1].

De ce côté d'autres bâtiments furent affectés par Nicolas V [2] au service des distributions de vivres de l'Aumônerie apostolique, qui s'y maintint jusqu'au pontificat d'Urbain VIII. Peut être cette installation avait elle succédé à un établissement hospitalier préexistant au même endroit, dont il est question dans une bulle de Martin V, en 1420 [3]. Cependant il n'est pas bien sûr que ce dernier établissement ne soit pas identique à celui des Allemands.

Celui-ci, vers l'année 1475, renouvela ses édifices à lui, notamment son église, qui subsiste encore aujourd'hui. L'hôpital des femmes lui fut rattaché en 1471, par Sixte IV [4], de sorte qu'il ne subsista plus, de ce côté, que le Campo Santo de' Tedeschi et le local de l'Aumônerie apostolique. Telle était la situation au temps d'Alfarano, telle il la décrit, sauf sa confusion de Sainte-Marie *Teutonicorum* avec Saint-Sauveur *in Terrione.*

La description, malheureusement tronquée, de Mafeo Vegio [5] nous reporte à un temps où l'Aumônerie n'était pas encore installée et où le principal établissement, au nord du Campo Santo, était l'hôpital des femmes. Voici ce qui reste de cette description :

Tunc paulo procedamus et in viam publicam prodeamus ac aedificium columnis ac fornicibus super eam erectum, quod hospitandis nunc pauperibus et peregrinis mulieribus deputatum est, consideremus. Habet enim illud speciem figuramque templi, quod demonstrat absida quae adhuc in capite ipsius apparet; fracta quoque et mutilata ambo latera eius, ubi et duas similiter absidas iam fuisse recte ex ipsa fractione et

[1] Bulle de 1446 (De Waal, p. 37). Dans cette petite maison on soignait aussi quelques malades, mais assez mal, dit la bulle, faute de ressources, *maxima cum indigentia recipiebantur.*

[2] De Waal, p. 46.

[3] De Waal, p. 35.

[4] De Waal, p. 47-51.

[5] De Rossi, *Inscr. christ.,* t. II, p. 351. Ce texte n'était pas connu de Mgr De Waal lorsqu'il publia son livre sur le Campo Santo.

mutilatione coniectari possumus. Fuit autem templum ipsum S. Sebastiani, quod convicimus evidenti ratione, quum Benedictus decimus in quodam privilegio confirmans adnexionem templi sanctae Petronillae omniumque eius aedificiorum...

Les derniers mots, *confirmans* etc., ne nous donnent pas de sens, la fin de la phrase ne s'étant pas conservée. Par ce qui précède on voit que Mafeo Vegio reconnaissait, dans l'hôpital des femmes, les restes d'une église désaffectée et qu'il l'identifiait avec une église Saint-Sébastien, mentionnée par Benoît X (1058) dans un privilège. La bulle est perdue : il est impossible de vérifier. Je ne crois pas, pour mon compte, qu'il y ait eu ici une église de Saint-Sébastien, ni même une église quelconque, et je vais bientôt montrer que les absides signalées par Mafeo se rapportent à tout autre chose.

Mais revenons à la fondation d'Eugène IV.

Outre la petite maison dont il a été question ci-dessus, sise à gauche (en entrant) de l'entrée du cimetière, Eugène IV avait disposé, pour son hôpital de femmes, d'autres édifices situés à droite de cette entrée : *antiqua aedificia... a dextro latere ingressus dicti coemeterii magna cum deformitate existentia et quamdam ecclesiam sub vocabulo s. Gregorii in dicto hospitali antiquitus constructam.*

Ces édifices sont maintenant détruits : les opérations du transfert de l'obélisque, en 1586, et, sous Alexandre VII, la construction des corridors qui relient la colonnade à la façade, sans parler de l'édification de la sacristie, sous Pie VI, ont gravement modifié l'aspect de cet endroit. En particulier la via della Sagrestia n'a pu être ouverte qu'en sacrifiant ce qui restait de l'hôpital d'Eugène IV.

Le Campo Santo et, plus encore, les bâtiments qui le limitaient du côté de la basilique se trouvaient dans le voisinage de l'obélisque, de l'*Agulia*, comme on disait au XII[e] siècle [1]. Alors il y avait là une grande maison, appelée *Domus Aguliae*, à l'usage du pape et de sa cour, quand ils venaient du Latran pour célébrer

[1] *Mirabilia U. R.* dans le *Liber Censuum*, t. I, p. 269.

les vigiles à Saint-Pierre. Benoît le chanoine nous décrit [1] cela *de visu*, à propos du troisième dimanche de l'Avent. Le pape arrivait le soir, avec toutes les catégories de son personnel, *cum omnibus scholis*, y compris les cardinaux prêtres et diacres, la *schola cantorum* et les quatorze sous-diacres. Le maître de l'hospice (*dominus hospitii*) devait loger tout ce monde, bêtes et gens, car on n'était pas venus à pied, leur offrir des lits convenables (*de suis bonis linteaminibus*), au besoin les faire souper et pourvoir aussi aux nécessités de leurs montures. On se couchait de bonne heure, car la cloche du réveil devait se faire entendre au milieu de la nuit. Souvent il arrivait que, le pape étant empêché, il vînt un cardinal présider aux offices nocturnes; sa suite n'était guère moins nombreuse. On conçoit que, pour loger tout ce monde, il fallût un local considérable : la *domus Aguliae* devait être un édifice de quelque ampleur.

Jusqu'où remontait cette résidence, ou, pour mieux dire, ce pied-à-terre pontifical? Jusqu'ici personne ne s'est posé cette question, pas même moi, qui ai eu plusieurs fois l'occasion de le faire. Ces temps derniers, en relisant le texte de Mafeo Vegio que j'ai cité plus haut, il m'est venu l'idée d'en rapprocher certains passages du *Liber Pontificalis* qui semblent se rapporter à la *domus Aguliae* et aux vestiges que Mafeo en avait encore sous les yeux.

Vie de Léon III, t. II, p. 8, l. 18-21 : « Prelatus vero sanctissimus pontifex iuxta ecclesiam beati Petri apostoli in Acoli fecit triclinio maiore mire pulchritudinis decorato et absida de musibo ornata, alias et absidas duas dextra levaque super marmores picture splendentes. Et in pavimento marmoreis exemplis stratum et caeteris amplis aedificiis tam in ascensum scale quamque post ipsum triclinium compte fecit ».

Vie de Grégoire IV, p. 81, l. 1-3 : « Fecit etiam iuxta Acoli [2] pro quietem pontificis ubi post orationes matutinales vel missarum officia eius

[1] *Ibid.*, t. II, p. 143.

[2] Je vois maintenant qu'entre les trois leçons *Accolam, Acolyti, Acoli*, que nous avons pour ce passage, la dernière est à préférer à la première, bien que celle-ci soit celle du plus ancien manuscrit.

valeant membra soporari hospicium parvum sed honeste constructum et picturis decoravit eximiis ».

Vie de Léon IV, p. 134, l. 17-19: « Ipse imperator (Louis II) cum sanctissimo Leone pontifice, omnibus Romanis proceribus, pariter et optimis Francis, in domo quam beatae memoriae Leo tertius papa iuxta ecclesiam beati Petri apostoli fecerat sedentibus, de praedicta accusatione placitum habuit ».

La désignation de lieu *in Acoli* était restée pour moi un mystère. Pour l'expliquer, notons d'abord la concordance entre l'édifice décrit dans le premier de ces textes et celui que vit Mafeo Vegio. Celui-ci parle de trois absides dont une est encore debout, les deux autres ruinées, mais laissant des vestiges. Il y a aussi des colonnes et des arcades: l'ensemble donne à Mafeo l'idée d'une église, *speciem figuramque templi;* il l'identifie avec une église de Saint-Sébastien, mentionnée dans une bulle de Benoît X qu'il a eue sous les yeux [1]. Ceci est une conjecture d'érudit. Du temps de Mafeo Vegio l'église en question ne portait aucun vocable. Cela se conçoit, car ce que Mafeo a pris pour une église n'était autre chose que le triclinium construit par Léon III, avec ses trois absides. Ce triclinium devait être assez vaste, car le biographe de Léon IV nous montre ce pape et l'empereur Louis II, entourés chacun de sa cour, y tenant plaid de justice.

Au même endroit le pape Grégoire IV aménagea un local où le pape, et sans doute aussi son entourage, pouvaient se reposer et dormir après les offices nocturnes. C'est proprement, au XII[e] siècle, la destination de la *domus Aguliae.*

Il est donc naturel de retrouver celle-ci dans l'édifice de Léon III. Mais le nom lui-même de *domus Aguliae* est-il sans rapport avec la désignation de la *domus in Acoli?* La forme *Aguliae,* avec un *g,*

[1] Aucune des listes, assez nombreuses, des églises du Vatican n'en mentionne une sous le vocable de Saint-Sébastien, de ce côté de la basilique.

suppose évidemment une forme antérieure *Aculiae*, avec un *c* ; l'*u* à cette place se change facilement avec l'*o*. Entre *Acoliae*, ainsi obtenu, et *Acoli*, la différence est minime ; ce qui en reste peut s'expliquer par le fait que *Acoli*, dans le *Liber Pontificalis*, est employé « absolument », comme une désignation de lieu, qui se tient toute seule, *in Acoli*, *iuxta Acoli*, tandis que, chez Benoît, *Aguliae* est un génitif construit avec le substantif *domus*.

Quoi qu'il en soit, pour le détail, de cette explication philologique, il me semble que le rapprochement *Acoli*, *Agulia* s'impose tout aussi bien que l'identification entre l'édifice décrit dans le *Liber Pontificalis*, dans l'*Ordo* de Benoît et dans le livre de Mafeo Vegio. Ainsi se trouve reportée à la fin du VIII[e] siècle l'origine de cette maison pontificale.

Mais on peut remonter plus haut encore.

Depuis les plus lointaines origines, la maison épiscopale, *domus ecclesiae*, siège social de la primitive association chrétienne, en même temps qu'elle servait de résidence à l'évêque et à ses collaborateurs, abritait aussi les services de l'assistance chrétienne. Aux temps où les papes habitaient le Latran, ces services y étaient installés avec eux. Même leurs résidences temporaires, surtout à Saint-Pierre, comportaient une certaine cohabitation entre les plus hauts chefs de l'Eglise et ses membres les plus déshérités. Nous avons vu Léon III aménager au sud de la basilique vaticane un édifice susceptible d'abriter des réceptions et audiences solennelles ; plus tard son successeur Grégoire IV y ajouta quelques chambres pour l'usage privé du pontife. Mais déjà Léon III lui-même avait pensé aux pauvres.

Il y en avait toujours en une grande affluence auprès de Saint-Pierre. De bonne-heure on se préoccupa de leur offrir des abris. Le long des murs de la basilique régnait une sorte de portique extérieur (*tignum*) sous lequel étaient ménagées des chambres et des lits (*accubita*). Le pape Symmaque, qui fut longtemps confiné au Vatican, et qui y fit construire deux *episcopia*, un de chaque côté

de la basilique, y établit aussi des logis pour les pauvres et les pourvut d'un escalier d'accès [1].

Deux siècles plus tard, le toit du portique et les chambres elles mêmes, qui avaient eu beaucoup à souffrir tant des eaux pluviales qui leur tombaient du toit de la basilique que des pierres qui se détachaient parfois de ses hautes murailles, furent remis à neuf par ordre du pape Serge [2]. Ce n'était probablement pas la première fois qu'on les réparait. D'autres réparations sont signalées dans les vies de Grégoire III [3] et de Léon III [4]. Il est à croire que la plupart de ces logis de pauvres se trouvaient sur le flanc sud de la basilique, c'est-à-dire du côté de l'obélisque, plutôt que sur le flanc nord, encombré d'édifices et mal exposé [5]. C'est sûrement sur le flanc sud que Léon III fit élever un bain de forme ronde : *iuxta columnam maiorem balneum in superiore positum, constructum in rotundum* [6]. Ici encore il ne faisait que continuer l'œuvre de ses prédécesseurs. Depuis longtemps il y avait là un bain à l'usage tant des pèlerins que les fêtes de Pâques amenaient à Rome en grande affluence que des clients ordinaires des diaconies voisines. Ceux-ci y étaient conduits en procession tous les jeudis. Mais en 756 l'aqueduc de Bracciano (*forma Sabatina*) qui alimentait le bain des pauvres, avait été coupé par les Lombards. Le pape Hadrien, prédécesseur de Léon III, dut entreprendre de grands travaux pour le rétablir [7].

Ainsi le bain lui-même est antérieur au milieu du VIII[e] siècle ; les logis de pauvres, nous les constatons au temps de Grégoire III (731-741), de Serge (687-701), de Symmaque (498-514). L'un des

[1] *L. P.*, t. I, p. 262, l. 5 ; p. 263, l. 3.
[2] *L. P.*, t. I, p. 375, l. 4.
[3] *L. P.*, t. I, p. 420, l. 5.
[4] *L. P.*, t. II, p. 27, l. 30.
[5] Cependant il y en avait aussi de ce côté (*L. P.*, t. II, p. 28, l. 3).
[6] *Ibid.*, l. 32.
[7] *L. P.*, t. I, p. 503, 506 ; cf. p. 510.

episcopia de Symmaque peut avoir eu quelque attenance topographique avec la *domus in Acoli* ou *Aguliae* que nous constatons du VIII[e] au XII[e] siècle et dont il restait, au temps de Mafeo Vegio, des traces monumentales ; mais l'installation, de ce côté, du service de l'Aumônerie apostolique a perpétué, jusqu'au XVII[e] siècle, un état de choses que l'histoire peut suivre, en remontant, jusqu'au temps du pape Symmaque et du roi Théodoric.

---

5. — Saint-Grégoire in Palatio.

La maison pontificale *in Acoli* n'eut d'abord aucun autre caractère sacré que celui qui pouvait lui venir de la qualité de ses destinataires. Plus tard seulement on la pourvut d'une chapelle spéciale, qui fut placée sous le vocable de saint Grégoire. La bulle déjà citée d'Eugène IV [1], dans sa description des bâtiments qu'il affecte au service des femmes malades, la mentionne par deux fois, *ecclesiam sub vocabulo sancti Gregorii, ecclesiam sancti Gregorii.* Alfarano n'en parle pas dans ses notes ; mais sur son plan on peut voir, à l'extrémité de l'hôpital d'Eugène IV et tout près de l'obélisque, un édifice carré, sans abside, divisé en trois nefs par deux rangées de trois colonnes ou piliers, avec un autel au fond. Il semble bien que cet édifice soit identique à une *capella ubi reconduntur ossa mortuorum agri sancti,* mentionnée dans un contrat de l'année 1484. Au Campo Santo de' Tedeschi on conserve un dessin où elle est représentée remplie d'ossements jusqu'à la moitié de sa hauteur [2],

Jusqu'où remontait cette église ?

Mgr De Waal a proposé de l'identifier avec l'église Saint-Grégoire *de Palatio* ou *in Palatio,* mentionnée en divers textes [3],

[1] Cf. De Waal, *Römische Quartalschrift,* 1904, p. 36, 37.
[2] De Waal, *l. c.,* p. 35.
[3] Depuis P. Mallius (ci-dessus, p. 339) jusqu'au catalogue de Signorili.

du XII[e] siècle au XV[e] siècle. J'avais pensé d'abord, pour ce vocable, à l'ancien *secretarium* de Saint-Pierre, transformé en chapelle Saint-Grégoire depuis sa désaffectation comme sacristie [1]; mais je n'ai pas hésité a me ranger, aussitôt que j'en ai eu connaissance, à l'opinion de Mgr De Waal [2].

Il est sûr que Saint-Grégoire *in Palatio* doit être cherché au sud de la basilique. Telle est la situation indiquée, sans le moindre doute, par le catalogue de Turin, entre Saint-Etienne *de Agulia* (emplacement de la sacristie actuelle) et Saint-Grégoire in Cortina, près des degrés de l'ancienne basilique, non loin de l'endroit où se dresse présentement l'obélisque. Aucun souvenir n'est resté d'une autre église à laquelle ces indications puissent convenir. L'ancien *secretarium* de la basilique n'est pas assez indépendant de celle-ci pour qu'on puisse le considérer comme une église distincte d'elle, au point d'avoir un desservant en propre, comme c'était le cas pour Saint-Grégoire in Palatio. Ce dernier point résulte et des bulles d'Innocent III et de Grégoire IX, et du catalogue de Turin, et de diverses mentions de ce recteur dans les obituaires du chapitre [3].

Mais pourquoi ce titre *in Palatio?* On l'a vu, Saint-Grégoire était comme la chapelle de la *domus Aguliae*, où l'on pouvait voir une sorte de palais pontifical [4]. Mais rien ne prouve que cette résidence ait porté le titre de *palatium:* le mieux est donc de s'en tenir au légendaire palais de Néron, souvent indiqué aux abords de l'obélisque. Néron n'avait eu aucun palais à cet endroit; mais

[1] *Mélanges*, 1902, p. 402.

[2] *Röm. Quartalschrift*, 1904, p. 39.

[3] Cancellieri, *De secretariis*, p. 125.

[4] La désignation *in Palatio* étant sûrement antérieure à Innocent III, il ne faut pas songer au palais pontifical aménagé par ce pape au voisinage de Saint-Pierre (*Gesta Innocentii*, c. 146), bien qu'il y ait lieu de se demander s'il n'y aurait pas quelque rapport entre l'édifice de Léon III et celui de son successeur Innocent.

sous le nom de *palatium Neronis* se conservait un vague souvenir de son cirque, détruit sous Constantin, mais dont il resta longtemps des vestiges apparents.

---

6. — Le Septinianum.

Les deux églises S. Léonard et S. Jacques sont les plus anciennes que l'on connaisse dans la Lungara. Elles sont mentionnées au XII[e] siècle dans la bulle d'Innocent III, du 13 mars 1198 [1], laquelle atteste qu'elles relevaient au spirituel du chapitre de Saint-Pierre et qu'elles étaient soumises à un droit de patronage dont le titulaire n'est pas indiqué. D'autres bulles postérieures à celles-ci, tant d'Innocent III que de ses successeurs, les marquent également parmi les dépendances de la basilique vaticane, mais on ne les rencontre pas encore dans les bulles analogues d'Hadrien IV et de Léon IX : celle de 1198 est leur plus ancienne attestation.

Les deux églises sont indiquées *in Septiniano* dans les bulles d'Innocent III et cette désignation s'est maintenue. Mais qu'était-ce que le *Septinianum?* On explique ordinairement cette indication par le voisinage de la *porta Septimiana*. Mais je crois qu'on a tort. Saint-Jacques est assez loin de la porte en question ; Saint-Léonard en était très loin [2], si loin même, qu'elle était assez voisine de la porte du Saint-Esprit. C'est de celle-ci qu'elle aurait tiré son nom si elle l'avait emprunté à une porte. Il y a eu des églises dénommées d'après la porte Septimienne, S. Jean et S. Silvestre ; mais d'abord elles s'appelaient *de porta Septimiana* et non *in Septiniano ;* de plus elles étaient, en effet, très voisines de la porte [3].

[1] *Bull. Vatic.,* t. I, p. 77.

[2] Elle s'élevait près et en aval du pont de fer, sur un emplacement absorbé par le Lungotevere.

[3] L'emplacement de S. Silvestre est donné par Santa Dorotea qui lui a succédé ; Saint-Jean, d'après le catalogue de Turin, devait être aussi très rapproché de la porte. Je parlerai plus loin de ces deux églises.

Je crois donc de que *Septimianum* (car telle est évidemment la primitive orthographe) est un nom de lieu, tout comme *Vaticanum*, *Ianiculum*, etc., et qu'il a servi à désigner les coteaux qui longent la rive droite du Tibre entre le mur d'Aurélien et le quartier du Vatican. C'est là que se trouvaient les *horti Getae;* là aussi sans doute la *Coraria Septimiana* mentionnée avec eux dans les régionnaires pour la XIV[e] région. Enfin c'est sur cette campagne que s'ouvrait la porte Septimienne. Celle-ci s'écroula peu après sa fondation [1] et demeura longtemps fermée. Elle ne figure pas dans la description des murs de Rome du temps de l'empereur Honorius. C'est seulement au XII[e] siècle, dans les *Mirabilia*, qu'elle fait sa réapparition.

---

7. — La Mica aurea.

Puisque nous nous sommes avancés jusqu'à la porta Settimiana, franchissons-la et rectifions une opinion précédemment adoptée en ces notes [2], relativement à la *Mica aurea*.

On sait que le terme *Mica aurea* se rencontre deux fois dans la topographie de Rome: au Celius, où il désigne un édifice du temps de Domitien, et au Transtévère. Les régionnaires du IV[e] siècle mentionnent la première *Mica aurea*, non la seconde, qui ne figure que dans l'itinéraire d'Einsiedeln, après les *Molinae* et avant les trois principales églises de la région, Sainte-Marie, Saint-Chrysogone et Sainte-Cécile. La première *Mica aurea*, en dépit de ses attestations antiques, n'a pu encore être localisée. Quant à la seconde, l'église des SS. Côme et Damien (S. Cosimato) *in Mica aurea* four-

[1] « Eiusdemque (Severi) etiam ianuae in Transtiberina regione ad portam nominis sui, quarum forma intercidens statim usum publicum invidit ». *Vita Severi*, 19.

[2] *Mélanges*, t. XXII, p. 21.

nit, pour en retrouver l'emplacement, une précieuse donnée topographique.

Il y en aurait une seconde, s'il fallait accepter l'opinion courante, d'après laquelle l'église Saint-Jean della Malva, près du ponte Sisto, serait identique à celle de Saint-Jean *in Mica aurea*, mentionnée en divers documents, depuis le XII[e] siècle. Dans ce cas la dénomination de *Mica aurea* s'appliquerait à une vaste étendue, à la moitié occidentale du Transtévère, et ce serait vraiment exorbitant.

Mais l'opinion reçue est une opinion fausse. Je suis d'autant plus à l'aise pour la combattre que je l'ai partagée moi-même. Avec Martinelli [1], Armellini [2], Forcella [3], G. Gatti [4], Lanciani [5], Fedele [6], Hülsen [7], j'ai admis [8] l'identité entre les deux églises Saint-Jean della Malva et Saint-Jean in Mica aurea. Je vais démontrer qu'elles sont distinctes.

Les catalogue du manuscrit de Turin, dans son énumération des églises du Transtévère qui étaient alors comprises dans la section dite de Saint-Thomas, commence par nommer un certain nombre d'églises situées à l'est de Sainte-Marie in Trastevere et cette église elle-même; après quoi il continue en suivant l'ordre que voici [9]:

ecclesia SS. Quadraginta,
— SS. Cosme et Damiani,
— *S. Iohannis Mica aurea,*
— *S. Angeli in Ianiculo,*
— S. Petri Montis Aurei,

[1] *Roma ex ethonica sacra,* p. 126.
[2] *Le chiese di Roma,* p. 260.
[3] *Iscrizioni,* t. IX, p. 245.
[4] *Bullettino comunale*, a. 1889, p. 396.
[5] *Forma Urbis Romae.*
[6] *Archivio Rom. di storia patria*, t. XXI, p. 470.
[7] Jordan, *Topogr.*, t. III, p. 450, n. 73.
[8] *Mélanges de l'École de Rome,* t. XXII, p. 21.
[9] J'imprime en italique les noms des églises qui n'existent plus.

ecclesia S. Pancratii,
— *S. Laurentii,*
— *S. Blasii,*
— S. Iohannis de Porta,
— S. Silvestri,
— *S. Leonardi,*
— S. Iacobi.

Ainsi, après avoir parcouru la partie basse et orientale du Transtévère, après avoir marqué les deux églises encore existantes des SS. Quaranta et de S. Cosimato, il monte au Janicule, où il énumère, outre une église Saint-Ange, de situation inconnue [1], les deux célèbres églises de S. Pietro in Montorio et de Saint-Pancrace. Là il est hors les murs. Il rebrousse chemin et nous le trouvons tout de suite aux abords de la porta Settimiana. Des six églises par lesquelles se termine sa liste, les deux dernières sont au delà de cette porte : ce sont des églises du *Septimianum* antique, de la Lungara actuelle. Quant aux quatre autres, dédiées à s. Laurent, à s. Blaise, à s. Jean, à s. Silvestre, il est aisé de voir qu'elles sont toutes les quatre près et en deçà de la porte.

Toutes les quatre se retrouvent ensemble, dans une bulle de 1123 [2], où sont énumérées les églises qui dépendaient de Sainte-Marie au Transtévère : *S. Iohannis propre portam, S. Silvestri iuxta portam Septimianam, S. Blasii, S. Laurentii.* La dernière fut absorbée, au commencement du XVII[e] siècle, par le couvent des Carmélites de S. Egidio, ce qui fixe sa situation entre S. Maria in Trastevere et la porta Settimiana. Saint-Blaise, toujours nommée avec Saint-Laurent, devait se trouver aussi de ce côté.

[1] Lanciani, *Forma Urbis*, pl. 27, l'indique, je ne sais sur quels renseignements, à la villa Aurelia (Heyland). L'ordre suivi par le ms. de Turin porterait plutôt à la chercher entre S. Cosimato et S. Pietro in Montorio.

[2] Joffé 7075. Ul. Robert, *Bullaire de Calixte II*, t. II, p. 210.

Quant aux deux autres, leurs noms même indiquent qu'elle étaient au voisinage d'une porte et de la porte Septimiana; *S. Iohannis de porta Septimiana, S. Silvestri de porta Septentrionis* (corr. *Septimiana*); telle est, au XIII[e] siècle, la leçon du catalogue de l'Arsenal.

Du moment qu'il y avait une église Saint-Jean à cet endroit, elle doit évidemment être identifiée à Saint-Jean della Malva, qui s'y trouve aussi. Il est à remarquer que, comme les deux églises, si rapprochées, de Saint-Silvestre (S. Dorotea) et de Saint-Jean ont été autrefois désignées de la même façon, par la mention de la porte voisine, de même, quand le nom de Malva se fut attaché à ce quartier, toutes les deux s'appelèrent della Malva: Saint-Silvestre est en effet désignée ainsi dans le catalogue de Pie IV: « S. Silvestro della Malva » [1].

Il faut donc, de toute nécessité, distinguer Saint-Jean della Malva de Saint-Jean *in Mica aurea;* dès lors il n'y a plus aucune raison d'étendre la dénomination de *Mica aurea* au quartier voisin du ponte Sisto et de la porta Settimiana. L'ordre même des églises, dans le catalogue de Turin, invite à chercher l'église Saint-Jean *in Mica aurea* dans le voisinage de S. Cosimato et non ailleurs. De ce côté il n'y a aucune église Saint-Jean. Ainsi Saint-Jean in *Mica aurea* devra être comptée au nombre des églises disparues.

Comme elle vient, dans la liste de Turin, entre S. Cosimato et S. Angelo *in Ianiculo,* on aurait une assez bonne indication sur son emplacement si l'on connaissait celui de cette église Saint-Ange. Les églises de ce vocable sont généralement situées sur les hauteurs. Il y en avait une sur le mausolée d'Hadrien, une autre sur celui d'Auguste, une troisième sur le Monte Giordano. La nôtre, appelée expressément *in Ianiculo,* semble bien n'avoir pas fait exception; ce n'est pas dans la plaine du Transtévère qu'il faut la chercher, mais plutôt vers les hauteurs du Janicule.

[1] Armellini, *op. cit.,* p. 80.

Quand cette église fut supprimée, au XV^e^ siècle, sans doute, son titre fut rattaché à celui de l'église Saint-Laurent, ci-dessus mentionnée, qui, dans le catalogue de Pie IV [1], est dénommée « S. Lorenzo e S. Angelo delli ferrari ». Une pierre, tirée de ses ruines, *de ruinis S. Angeli in Genuculo*, fut placée en 1500, dans l'église Saint-Silvestre (S. Dorotea).

Il s'est conservé une inscription [2] commémorative de cette translation : il y est dit que, sur la pierre en question, *visi sunt angeli genuflexi in martyrio divi Petri*. Cette assertion se rattache évidemment à la croyance, née vers ce temps-là, d'après laquelle saint Pierre aurait été crucifié au Janicule. Elle aura été suggérée par le vocable de l'église *S. Angeli in Genuculo*. C'est peut-être cette orthographe du mot *Ianiculum*, qui aura fourni l'agenouillement des anges. Quoi qu'il en soit, cette combinaison suppose que l'église Saint-Ange était assez rapprochée de Saint Pierre in Montorio.

C'est, en somme, entre S. Cosimato et Saint-Pierre in Montorio qu'il y a lieu de chercher Saint-Jean *in Mica aurea*. Elle ne devait pas être tout-à-fait voisine de S. Cosimato, car elle eût été comprise dans son enclos, et pourtant elle ne relevait pas de cette abbaye, mais de Sainte-Marie *trans Tiberim*. Que l'on trouve, à micoteau, en arrière de S. Cosimato, quelques restes d'une ancienne église, il y aura beaucoup de chances pour que ce soit celle-là.

L. Duchesne.

[1] Armellini, p. 78.
[2] Forcella, t. IX, n° 740.

L'ISCRIZIONE DI CLAUDIO CALLISTO
NEL CIMITERO DI DOMITILLA

Contributo alla storia della professione
e della coltura letteraria cristiana nel secolo V.

Nell'anno 1821, per testimonianza dell'Amati, nella tenuta di Tor Marancia sulla via Ardeatina fu rinvenuta, durante gli scavi della duchessa di Chablais, una lunga iscrizione cristiana, pregevole per formole singolari, scolpita in un grande disco di finissimo marmo bianco. L'epigrafe è la seguente:

· CL · CALLISTO V · E
SIVE HILARIO VXOR
ET FILII BENEMERENTI FECER ·
VIR BONVS ET PRVDENS STVDIIS
IN PACE DECESSIT · NOMEN DIGNI
TATIS EXIMIVM LAVDEMQ SVPER
BAM · DEVM VIDERE CVPIENS VIDIT
NEC FRVNITVS OBIIT · SIC SIBI VOLV

IT AC MERITIS SVIS FVNVS ORNARI
OMNES FILII BONVM PATREM CLA
MITANT QVERENTES · PARITER ET
VXOR LVGET QVAERET NON IN
VENTVRA QVEM PERDIDIT
QVI VIXIT ANNIS · LXV·
D · P · PRID · N · FEB ·

Il testo è completo, ma il marmo è spezzato a metà, nella direzione dall'alto in basso, lungo la linea diametrale: e la linea di rottura passa attraverso il foro centrale rotondo.

L'iscrizione fu copiata dall'Amati nelle sue schede vaticane, da lui pubblicata poi nel *Giornale arcadico,* XII, p. 21, e fu data dal de Rossi nel *C. I. L.*, VI, 4, n. 31965. I compilatori del *C. I. L.* la trascrissero *in aedibus Guglielmi, piazza Paganica:* nel 1901 per cura del prof. O. Marucchi, che ne interessò la Commissione di archeologia sacra, l'iscrizione, con parecchie altre di carattere cristiano, provenienti dagli scavi sunnominati, passò ad adornare la sala superiore della custodia del cimitero di Domitilla sulla via Ardeatina; giacchè è certo che l'iscrizione di Claudio Callisto e le sue compagne appartennero al cimitero cristiano *sub divo,* costituito nell'età della pace sopra le cripte dell'insigne cimitero dei Flavi cristiani [1]. Il testo allora ne fu ripubblicato dal prof. O. Marucchi nel *Nuovo bullettino di archeologia cristiana,* 1901, p. 245, n. 23, da lui ripetuto ultimamente con una buona riproduzione fotografica nella *Roma sotterranea cristiana* (Nuova serie), t. I, fasc. II, Roma (1914), p. 224, n. 9, fig. 111.

La edizione del testo nel *C. I. L.* è stranamente errata nelle linee prima e nona, quantunque la lettura ne sia chiarissima. Nella prima, dopo il nome del defunto, furono aggiunte più tardi, in dimensioni piccolissime, le lettere V · E e non V · P, come dà il *C. I. L.*[2]: anche l'Amati errò leggendo V.·C. La differenza è radicale e vedremo che il titolo di *vir egregius* (e non *vir perfectissimus* o *clarissimus*) può ben convenire alla persona di Claudio Callisto. Nella linea nona si legge sul marmo *meritis suis* e non *meriti suis,* come vuole il *C. I. L.* e che non darebbe senso.

[1] Per le vicende subite da questo gruppo di iscrizioni cristiane cfr. Marucchi, *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1901, p. 233-235.

[2] Inoltre il *C. I. L.* dà le lettere VP nelle stesse dimensioni delle altre.

Proposte queste necessarie emendazioni esaminiamo l'età della iscrizione, la sua forma e luogo di destinazione, lo stile e il valore letterario, la sua interpretazione.

Nella *Roma sotterranea*, l. c., le lettere della iscrizione sono giudicate non posteriori agli esordi del secolo IV, e questa datazione è stata assegnata evidentemente per la forma buona e regolare delle lettere stesse. Gli argomenti che appresso esporrò nella interpretazione del testo mostrano che dovrebbe modificarsi questo giudizio, giacchè l'iscrizione non è invece anteriore alla prima metà del secolo V ed appartiene circa alla metà di quel secolo.

Questa datazione del resto è confermata anche dall'attento esame paleografico del testo. La forma regolare delle lettere si riscontra facilmente nelle iscrizioni anche cristiane e di età tarda, e mi limiterò a ricordare solo, come confronto analogo per età e per comunanza di interpretazione col marmo di Claudio Callisto, l'iscrizione del sarcofago di Flavio Magno *rhetor urbis aeternae*, scoperta nell'Agro Verano nel 1863, ora nella sala dei monumenti cristiani del museo capitolino. Dal *facsimile* che ne dette il de Rossi nel suo *Bullettino di archeologia cristiana*, 1863, p. 15, risulta la corretta e buona paleografia del testo e la grandissima somiglianza delle lettere, specialmente nella forma dell'A, che in ambedue le iscrizioni è priva della sbarretta orizzontale e leggermente apicata a sinistra nella parte superiore.

Ora la iscrizione di Flavio Magno appartiene appunto alla prima metà del secolo V e conferma così la datazione assegnata alla iscrizione di Claudio Callisto [1].

La forma rotonda del nostro marmo è assai rara nelle iscrizioni cristiane, ma non senza esempio. Iscrizioni dentro disco o con le linee disposte in forma rotonda compaiono appunto dalla fine del

[1] Cfr. anche op. cit., p. 24.

secolo IV in poi fino al secolo VII e seguenti e ricorderò solo quattro epigrafi cristiane degli anni 367, 396, 425, 578, edite dal de Rossi [1], ed un'altra del secolo VI o VII, ora conservata nel museo cristiano lateranense [2]. Due marmi cristiani, rotondi nella parte superiore, uno con iscrizione di una *Fortunata*, l'altro con quella di un *Leo* [3], ho notato nella galleria lapidaria al Vaticano (Parete XLIV, riquadro a sinistra) [4].

Appunto per la sua forma l'iscrizione di Claudio Callisto dovette essere collocata sopra una tomba nel pavimento di un oratorio o cella sepolcrale della necropoli sopra terra nell'area del cimitero di Domitilla. Il foro centrale servì per tener fisso il marmo con una borchia di ferro o di bronzo [5] e non vi fu praticato per ricevere le libazioni funebri, come erroneamente credette l'Amati, poichè nel secolo V tali cerimonie erano cadute in disuso. Queste ulteriori osservazioni sulla forma e destinazione del marmo valgono anch'esse a confortare la datazione sopra stabilita.

Lo stile e la composizione del testo sono ineleganti e scorrettissimi e l'ignoto autore, usando dello stile verboso e gonfio della sua età, tentò nelle linee 4–11 di fare dei versi che riuscirono pessimi,

[1] Cfr. *Inscr. christ.*, I, p. 101, n. 191; p. 188, n. 433; p. 279, n. 646; p. 512, n. 1122.

[2] Cfr. Marucchi, *I monumenti del museo cristiano pio lateranense*, Milano, Hoepli, 1910, tav. XC, n. 10.

[3] Quest'ultima iscrizione ha in alto croce monogrammatica con le lettere apocalittiche ed appartiene perciò alla fine del sec. IV o agli inizi del V: e ciò conferma la tarda età di queste iscrizioni di forma rotonda.

[4] La prima iscrizione presenta la singolare formola *vixit a nativitate sua* per indicare la durata della vita della defunta.

[5] Cfr. il mio articolo *Note di topografia e di epigrafia* in *Bull. della Comm. arch. com. di Roma*, fasc. I, a. 1913, p. 12, 13, dove incidentalmente ho scritto qualche parola su ciò, trattando di una pregevole iscrizione cristiana.

segnando la fine di ognuno con un punto. Eccone la restituzione secondo il *C. I. L.*:

Vir bonus et prudens studiis in pace decessit
Nomen dignitatis eximium laudemq(ue) superbam
Deum videre cupiens vidit nec frunitus obiit
Sic sibi voluit ac meritis suis funus ornari
Omnes filii bonum patrem clamitant querentes
Pariter et uxor luget, quaeret, non inventura quem perdidit.

Nè io sarei alieno dal riconoscere in questi versi una parafrasi o addirittura la riproduzione delle parole di una *laudatio funebris*, pronunciata nei funerali di Claudio Callisto. Queste *laudationes* erano assai in voga anche nel secolo V, quantunque giudicate come viete e discreditate infestazioni letterarie di cattivo gusto, e si pronunziavano specialmente nelle esequie dei retori, oratori, letterati e professori di belle lettere e filosofia, al ceto dei quali, come appresso vedremo, appartenne Claudio Callisto. Costoro facevano sfoggio di erudizione e di eloquenza in pubbliche audizioni, specialmente nel foro Traiano: ed infatti nell'elogio sepolcrale di un semplice grammatico si dice enfaticamente: TRAIANI QVEREN*t (queruntur)* ATRIA TOTA ROMA FLEVIT [1].

Delle *laudationes funebres*, letterariamente infamate fino dall'età di Livio e di Cicerone, era inquinata la letteratura romana e ne abbiamo anche esempi in marmi sepolcrali. Quasi ignote sono ancor oggi quelle di carattere cristiano, giacchè un solo esempio rarissimo e perciò di sommo pregio ne additò il de Rossi in un lungo elogio sepolcrale dell'Agro Verano del secolo IV, e rimanendo incerto sulla natura della iscrizione cristiana di *Nila (Iulia) Florentina*, scoperta in Catania nel 1730 ed ora nel museo del Louvre a Parigi [2].

[1] Cfr. de Rossi, *Bull. d'arch. crist.*, 1866, p. 87. Per iscrizioni di retori ed oratori pagani cfr. anche *C. I. L.*, VI, 4, nn. 31924, 31934, 31983, 31992.

[2] Cfr. de Rossi, op. cit., 1864, p. 34, 35; 1868, p. 74, fig. 2, p. 75-76.

Se la mia opinione coglie nel segno, eeco un secondo rarissimo esempio di *laudatio funebris* cristiana; nè sarà questo l'ultimo pregio dell'iscrizione di Claudio Callisto.

Le leggi della sintassi sono gravemente offese nelle linee 5–8 dove il verbo *fruor* è costruito con l'accusativo e non con l'ablativo: *nomen dignitatis eximium laudemq(ue) superbam ..... nec frunitus* (sic) etc. Del resto l'idiotismo *frunitus* in luogo del regolare *fruitus* e la sua costruzione con l'accusativo hanno riscontro in un frammento di iscrizione metrica cristiana della galleria lapidaria al Vaticano (parete XXXVIII, riquadro a sinistra):

HOC VOLVIT.....
BONORVM · NEC.....
QVEM FRVNITV.....
PIGNVS INTERIER.....
AVCTOR ET IFSE *(sic)*.....
QVEM L////// IMISE.....

Claudio Callisto fu *vir egregius*, appartenne cioè all'ordine equestre, ed ebbe, oltre il nome ufficiale, il soprannome o *signum* di *Hilarius;* d'altronde egli è completamente sconosciuto: le espressioni della sua iscrizione sepolcrale *in pace decessit* e *Deum videre cupiens vidit* lo dimostrano ad evidenza cristiano e, a differenza di molti altri fedeli della sua età, cristiano profondamente credente: egli infatti desiderò ardentemente di vedere Iddio e di goderne la visione beatifica e ciò ottenne *(vidit)* [1]. Inoltre Claudio Callisto fu *vir bonus et prudens studiis*, cioè esperto negli studi letterari [2].

[1] Noterò qui incidentalmente che un'espressione analoga a questa, circa otto secoli dopo, adoperò Stefano diacono di s. Giorgio in Velabro nell'iscrizione dell'elegante epistilio di quella chiesa: « *Stephanus ex Stella cupiens captare superna* » (cfr. Marucchi, *Basiliques et églises de Rome*, 1909, p. 269).

[2] Analogo a questo è l'epiteto di *doctus vir* dato in una sua iscrizione a Flavio Merobaude (cfr. *C. I. L.*, VI, 1724; Hübner, op. cit., p. 254, n. 748).

È appunto quest'ultima espressione che, posta a confronto con il dettato dei versi 5–7, conferisce un'importanza singolare all'interpretazione dell'epigrafe di Claudio Callisto, in relazione agli studi dell'antica letteratura e filosofia professati dai cristiani, specialmente a partire dal secolo IV.

Riassumiamo intanto alcuni dati di fatto ed alcuni punti acquisiti oramai nelle ricerche relative a questo tema. Che anche i cristiani abbiano atteso specialmente fin dal secolo IV agli studi della retorica, delle buone lettere e della classica filosofia ed alla loro pubblica professione ed insegnamento è nozione certissima per testimonianza di antichi scrittori, di codici, di iscrizioni: essi congiunsero felicemente lo studio delle splendide lettere classiche e quello delle divine scritture. Di questo numero fu Mario Vittorino professore di eloquenza, il quale si converti al cristianesimo alla metà del secolo IV, *mirante Roma, gaudente Ecclesia,* e salito sul pulpito nella chiesa, non dubitò di recitare il simbolo della fede, al cospetto dei fedeli attoniti.

Questa conversione allora apparve rara e quasi eroica e fu celebrata da s. Agostino e da s. Girolamo e ciò perchè in tutto il corso del secolo IV grammatici, retori, sofisti ed oratori, quasi tutti pagani, furono cultori tenacissimi della classica letteratura greco–romana e di essa si valsero nelle pubbliche cattedre e declamazioni come arma di lotta contro il trionfante cristianesimo; dell'opera di costoro si valsero il senato e il patriziato romano per porre un argine all'invadente conquista, che il pensiero cristiano compiva nel dominio religioso, morale, intellettuale della civiltà romana.

Dopo il trionfo definitivo del cristianesimo con la sconfitta dell'usurpatore Eugenio per opera di Teodosio nel 394, le condizioni cambiarono con il mutamento dei tempi, ed il senato romano e la nobiltà antica onorarono con evidenti privilegi e distinzioni onorifiche anche gli oratori, retori e professori cristiani, come appresso vedremo. Vezzio Agorio Basilio Mavorzio, console nel 527, senatore

cristiano sotto il regno di Teodorico, annotò i carmi di Prudenzio ed emendò quelli di Orazio *conferente magistro Felice oratore Urbis Romae* [1]; e quest'ultimo era anch'esso cristiano, perchè nel 535 corresse il testo di Marziano Capella *Christo adiuvante*. Turcio Rufo Asterio, console nel 492, corresse in quell'anno il codice fiorentino di Virgilio e curò anche la edizione, che noi diremmo *critica*, delle storie evangeliche verseggiate dal prete Sedulio [2].

Claudio Callisto, detto anche Ilario, fu *prudens studiis* e, soltanto desideroso di vedere Iddio e di lasciare la terra, morì senza aver voluto o potuto avvantaggiarsi e godere del *nomen dignitatis eximium laudemque superbam*. In conseguenza di ciò volle che le sue esequie fossero nobilitate solo dai suoi meriti personali.

L'interpretazione di queste parole singolari, nelle quali risiede tutta l'importanza della iscrizione, è stata data diversamente dal Mommsen e dal ch. prof. Marucchi. Ecco il breve commento unito dal primo all'edizione della epigrafe nel *C. I. L.*: « [*Versibus secundo et tertio crediderim hanc fere sententiam exprimere voluisse eum qui titulum concepit: Callistus vidit (= ante oculos habuit) nomen dignitatis eximium laudemque superbam, neque tamen ea fruitus est, sed Deum videre cupiens obiit*] ». Il ch. prof. Marucchi si discosta alquanto dall'opinione del Mommsen ed interpreta nel senso che Callisto, uomo buono e prudente (cioè esperto) negli studi, vide gli onori e le lodi, cioè ebbe onori e lodi, ma di queste glorie terrene egli non tenne conto desiderando di vedere Dio; e quindi non soddisfatto di queste morì e andò al possesso di Dio. Pur ammettendo la possibilità di tali due parafrasi del concetto espresso nel marmo, io mi permetterei di integrarne e determinarne meglio la esatta interpretazione. A me sembra che la seconda spiegazione, traducendo

[1] Per la cura gelosa usata dagli antichi nella collazione ed emendazione dei codici, e dai cristiani specialmente riguardo alle sacre scritture, cfr. de Rossi, op. cit., 1863, p. 66; 1868, p. 50.

[2] Cfr. de Rossi, op. cit., 1868, p. 50.

forse con parole troppo late e generiche il testo latino, tolga ad esso in un punto quel preciso significato di dignità aulica che invece esso ha e che il Mommsen solo in parte gli mantiene, interpretando *neque tamen ea* (sott. *dignitate* o forse anche *laude*) *fruitus est.*

L'iscrizione di Flavio Magno, *vir clarissimus, rhetor Urbis aeternae,* sopra ricordata, dice che il senato in pieno consesso *(amplissimus)* lo giudicò degno per i suoi meriti *(ob meritum suum) a quo lex dignitatis inciperet:* e si aggiunge che egli *intra breve tempus* fu prescelto come maestro e precettore di tutta la nobile gioventù di Roma, concludendosi infine che la sua eloquenza fu così lontana dall'esser imitata nel secolo suo così da potersi soltanto giudicare uguale a quella degli antichi oratori [1].

Flavio Magno dunque fu il primo a godere in Roma, per concessione del senato, del privilegio concesso dalla *lex dignitatis,* ed ognun vede che al medesimo pensiero e concetto si riferiscono le parole *nomen dignitatis eximium laudemque superbam* dell'iscrizione di Claudio Callisto. La *dignitas* per eccellenza della epigrafe di Claudio Callisto senza altra speciale specificazione è la *lex dignitatis* dell'iscrizione di Flavio Magno, al secondo concessa *ob meritum suum,* al primo *meritis suis:* nè il trovare usate in due diverse iscrizioni le stesse parole deve giudicarsi in questo caso effetto fortuito; nè tale *dignitas* può intendersi diversamente dal momento che essa si giudicava *nomen eximium* e portava con sè la *laus superba* ed il godimento effettivo *(fruor)* di qualche determinato privilegio, di cui però non si valse Claudio Callisto. Le espressioni del nostro marmo non avrebbero un senso adeguato se qui si

[1] Per l'iscrizione di Flavio Magno in rapporto alla *lex dignitatis,* cfr. anche de Ruggiero, *Dizionario epigr. di ant. greche e romane,* p. 1783 *(dignitas); C. I. L.,* VI, 2, n. 9858; Forcellini, *Lexicon totius latinitatis,* II, p. 716, 8; de Vit, *Onomasticon,* t. III, p. 110.

fosse voluto dire solo che Claudio Callisto ottenne genericamente « *onori e lodi* ». Quel che appresso aggiungerò confermerà meglio la verità della mia opinione.

La *lex dignitatis* fu promulgata da Teodosio II giuniore da Costantinopoli e venne diretta al prefetto Teofilo, alle idi di marzo, *Theodosio A. XI et Valentiniano C. Coss.*, cioè nel 425, ed il titolo ne è: « *De professoribus, qui in urbe Constantinopolitana docentes ex lege meruerint Comitivam* ».

Il testo critico della legge merita di esser qui riferito per intero (lib. VI, tit. XXI): « *Imp. Theodosius A. et Valentinianus Caes. Theophilo praefecto Urbi. Grammaticos graecos Helladium et Syrianum, Latinum Theofilum, sofistas Martinum et Maximum, et iurisperitum Leontium placuit honorari codicillis comitivae ordinis primi iam nunc a nostra maiestate perceptis, ita ut eorum, qui sunt ex vicariis, dignitate potiantur. Qua in re quicumque alii ad id doctrinae genus, quod unusquisque profitetur, ordinati prodentur, si laudabilem in se probis moribus vitam esse monstraverint, si docendi peritiam facundiamque dicendi, interpretandi subtilitatem, copiam disserendi se habere patefecerint, et coetu amplissimo iudicante digni fuerint aestimati, qui in memorato auditorio professorum fungantur officio, hi quoque, cum ad viginti annos observatione iugi ac sedulo docendi labore pervenerint, isdem, quibus praedicti viri, dignitatibus perfruantur. Dat. id. Mart. Constantinopoli Theodosio Aug. XI. et Valentiniano Caesare Conss.* » [1].

La *lex dignitatis* concesse adunque i *codicilli comitivae ordinis primi* dapprima in Costantinopoli a sei uomini di lettere e la legge stabilì che la dignità contemplata dovesse essere concessa dopo venti anni di professione scientifica e letteraria.

Il codice teodosiano cominciò ad avere pieno vigore in Roma dopo il 438, cosicchè è più probabile che posteriore a questo anno

[1] Cfr. T. Mommsen, *Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis*, Berolini, 1905, p. 268; cfr. anche lib. XIV, tit. 9 (p. 786).

sia la iscrizione di Claudio Callisto. La relazione tra l'epigrafe di Claudio Callisto e la legge del codice teodosiano (nella quale due volte il privilegio concesso dalla *lex* è chiamato semplicemente *dignitas*) a me sembra evidente e tanto più appare chiara considerando che gli stessi termini *frui, dignitas, meruere, meritum* si riscontrano tanto nella legge *De professoribus* ed in altre dello stesso codice relative alla *comitiva ordinis primi* (Cod. Theod., VI, 12, 1; VI, 21, 1), quanto nella iscrizione di Claudio Callisto.

La *comitiva ordinis primi* conferiva la dignità senatoria e di conseguenza il titolo di *vir clarissimus* [1], che di fatto leggiamo nella iscrizione di Flavio Magno. Non altrettanto riscontriamo in quella di Claudio Callisto, il quale fu *vir egregius*, cioè di rango equestre.

L'apparente difficoltà e contraddizione non è invincibile. Tra i *comites primi ordinis honorarii* vi erano i grammatici greci e latini, i sofisti, i giurisperiti: nondimeno costoro non ebbero sempre la *comitiva ordinis primi*. Una legge anteriore a quella di Teodosio II, dell'anno 414, ci fa sapere che in quel tempo almeno potevano i grammatici, gli oratori, i precettori di filosofia *nec non etiam medici* ricevere anche la *comitiva ordinis secundi* (Cod. Theod., 13, 3; 16, 17). Ciò vediamo essere accaduto anche per insigni personaggi ed oratori, i quali anzi ottennero persino la sola *comitiva ordinis tertii:* così il celebre oratore Quinto Aurelio Simmaco, personaggio dell'ordine senatoriale, correttore nel 365, prefetto di Roma nel 384–386, fu *comes ordinis tertii;* non sappiamo però se a titolo di benemerenze letterarie [2]. A causa dunque del titolo di *vir egregius* ritengo più verosimile che Claudio Callisto sia stato insignito della *comitiva ordinis secundi.*

[1] Per i *comites ordinis primi,* cfr. de Ruggiero, op. cit., p. 479 ss.
[2] Cfr. de Ruggiero, op. cit., p. 482.

La iscrizione dunque di Claudio Callisto è insieme a quella di Flavio Magno un rarissimo monumento della epigrafia cristiana, relativo alle lettere coltivate e professate dai cristiani nell'oscuro secolo V.

Roma, novembre 1914.

GIORGIO SCHNEIDER GRAZIOSI.

LES REGISTRES DE BANNIS À PÉROUSE
AU XIII[e] SIÈCLE

Au cours de recherches effectuées à l'Archivio Comunale Antico de Pérouse pendant lesquelles j'ai apprécié les bons offices du comte V. Ansidei, j'ai eu l'occasion d'examiner trois registres contenant les copies des sentences de ban de la Commune entre les années 1246 et 1266 [1]. Ces registres m'ont paru renfermer une série précieuse de renseignements sur les mœurs de l'époque et fournir nombre de précisions et de détails intéressants sur la vie privée dans une grande cité de l'Italie centrale au XIII[e] siècle. C'est pourquoi j'ai cru bon de consacrer une étude à ces registres. Voici d'abord leur description sommaire.

1° Registre en parchemin de plusieurs écritures, relié en bois. 375 mm. sur 252. 205 folios. Sur la reliure : « R[egistrum] exbannimentorum Comunis Perusii ». Au dos de la reliure, d'une écriture moderne : « 18 Exbanniti et Condemnati ».

Fol. 1 on lit : « Hic est liber generalis continens exbannimenta comunis Perusii pro maleficiis, tempore potestatis domini Milancii Perusinorum potestatis, et ab illo tempore citra. Exemplatum per dominum Paganellum Jacobi, Paulum Galganelli et Franciscum Symonis, Bentevene Bonavitte, et per me Nicolaum Rustici, notarios positos a comuni Perusii super ipsis exemplandis, ex forma capituli constituti, tempore potestarie honorabilis viri domini Orlandini de Ca[r]banis, civis laudabilis civitatis Bononie et Perusinorum potesta-

[1] Voir Mazzatinti, *Gli archivi della Storia d'Italia*, vol. I, p. 100.

tis, necnon tempore capitantie honorabilis viri domini Casindoni de Luriginis de Regio, capitani populi civitatis predicte, sub anno domini M.CCLXIII, indictione sexta, tempore domini Urbani pape quarti. Isti sunt exbanniti tempore primi regiminis domini Melancii supradicti, qui fuit sub anno Domini M.CCXLVI, indictione quarta, et sub anno Domini M.CCXLVII, etc. ».

Nous appellerons ce registre, compilé en 1263, le registre A.

2° Registre en parchemin de plusieurs écritures, relié en bois. 375 mm. sur 252. 176 folios. Au dos, d'une écriture moderne: « 17 Exbanniti et Condemnati ». Plus bas: « 15 ». Sur la reliure: « 17 » et au dessous: « 15 ».

Fol. 1: « In nomine Domini amen. Hic est quaternus exbannitorum Comunis Perusii positorum in banno mandato potestatis et per trumbationis publice comunis jamdicti voce preconia, sono tube premisso in locis consuetis, in potestaria domini Milanzoli, honorabilis Perusinorum potestatis, in secundo suo regimine sub anno Domini M.CCXLVIImo, indictione V, tempore domini Urbani pape quarti de mensibus maii, junii et julii.

Ce registre a été compilé à la même date: nous l'appellerons B.

3° Registre en parchemin de plusieurs écritures, relié en bois. 375 mm. sur 252. 201 folios. Sur le dos d'une écriture moderne: « 19 Exbanniti et Condemnati ». Sur la reliure: « R[egistrum] exbannimentorum diversarum personarum ». Et « 19 » d'une écriture moderne.

Fol. 1: « In nomine Domini amen. Hic est liber generalis continens exbannitos Comunis Perusii pro maleficiis tempore potestarie domini Milanzii, honorabilis Perusii potestatis, et de illo tempore citra, exemplatum per dominum Paganellum Jacobi, Paulum Galganelli, Franciscum Simonis, Nicolaum Rustici et per me Bentevenne Bonavitte, notarios positos a Comuni Perusii super ipsis exemplandis ex forma exempli instituti tempore potestarie honorabilis viri Domini Orlandini de Carbanis, civis laudabilis civitatis Bononie

et Perusii potestatis, necnon capitanerie honorabilis viri domini Carsindoni de Luriginis de Regio, capitanei populi civitatis predicte, sub anno Domini M.CCLXIII°, indictione VI, tempore domini Urbani, pape quarti ».

Nous appellerons ce registre C.

Les trois registres ont d'ailleurs beaucoup d'éléments communs, mais il n'a pas été possible de retrouver exactement leurs rapports réciproques. D'ailleurs si je m'en occupe ici, c'est non pas pour en faire une étude au point de vue de l'histoire du droit, mais pour y relever des traits intéressant l'histoire des mœurs.

On sait que tout crime ou délit est une rupture, une infraction au statut juridique et légal de la cité. Tout délinquant devra donc payer le ban, c'est-à-dire payer l'amende qui éteint le délit. Faute de payer cette amende, le coupable est banni, proscrit, déchu de tous les droits et privilèges que lui conférait son statut ; désormais il n'est plus du droit de la cité et n'est plus protégé par les lois qui la régissent, et chacun peut lui courir sus.

C'est le podestat de la cité qui fait mander devant lui, à son de trompe, par les sergents le délinquant présumé. Si celui-ci refuse de se rendre à la sommation qui l'atteint, il est condamné à une amende. S'il s'abstient de payer cette amende, l'inculpé est mis au ban, *scriptus in banno, exbannitus* [1]. D'ailleurs dans ce cas

[1] Par exemple B, fol. 1 v° : « ipse requisitus per plures bailitores ut veniret mandato potestatis nec ipse nec alius pro eo venit ad defensionem. Cytatus in banno per Maynnetum, publicum trumbatorem Comunis stantem in scala palacii Comunis, ut mos est, mandato dicti potestatis, premisso sono tube exbannivit ipsum de civitate et comitatu Perusino, si hinc ad octo dies non veniret mandato potestatis, ex tunc sic in banno, de quo banno exire non valeat nisi prius solvitur nomine banni comuni centum librae. Et quicumque eum offenderit in avere et persona non teneatur ad penam ».

Cf. A, fol. 55 : « Filippus Corbelli de Galera exbannitus est in libris quingentis precepto potestatis per Paradisum publicum preconem Comunis stantem ad scalas palacii publice, ad sonum tube, alta voce, more solito, etc. ».

il a le plus souvent pris la précaution de quitter la ville. Du ban ou amende que prononce le podestat l'inculpé peut faire appel par devant les syndics: c'est ce qui arriva à Gentiluccio de Deruta en 1246. Il fut d'ailleurs débouté de son appel, et le ban fut confirmé [1].

Nous rencontrons dans nos trois registres surtout des cas de vols, d'attaques à main armée et de rapts ou viols. Mais on y trouve aussi un certain nombre de condamnations pour faux témoignage, pour fausse monnaie, pour exportation de blé en dehors des limites du comté, ou pour complicité avec les ennemis. Nous examinerons successivement tous ces cas.

Les vols sont innombrables: En 1247 Capolino Bangagnate dévalise la maison des Uberti de Pérouse, emportant vêtements, argent et étoffes [2]. Venutolo vole à son ancien maître Uderisio di Michele une tunique, un chaperon, une chemise, une paire de souliers, une paire de chausses, un couteau, une épée et un tablier [3]. Scobizo de Florence est banni pour avoir volé douze livres en deniers de Lucques, quatre chapes de loup cervin, un surcot de drap de soie et une barrette double [4]. Parfois les voleurs s'en prennent aux autels des églises et font main basse sur les offrandes [5].

[1] C, fol. 20.

[2] B, fol. 1: « Asportavit secum inde unam pellem cuniculorum et unam tunicam bladete (?), unam duplam, unum par bracarum et pannum lini ».

[3] A, fol. 63 v°: « Venutolum, olim servientem Oderisii Michaelis, accusatus ab ipso Uderisio quod ipse furtive secessit ab eo et subtraxit ei per furtum unam tunicam, unum caperonum, unam interulam, unum par subtellarium, unum par caligarum, unum cultellum acutum, unam spatam et unum tayolarium ».

[4] C, fol. 4 r°: « XII libras denariorum lucensium, quatuor cappelles lupi cervini, unam quarnatiam zendati et unum birretum duplum ».

[5] Un certain Piero di Pono est accusé par Giovanni chapelain, recteur de l'église de San Lorenzo « ivisse ad altare ipsius ecclesie, dum ipse dominus Johannes celebraret missam ad ipsum altare, et de ipso altari accepisse violenter oblationes ». C, fol. 112.

Les attaques à main armée, rixes et tentatives d'assassinats étaient de la monnaie courante à Pérouse au XIII[e] siècle : à chaque page des registres on en rencontre de nouvelles, tantôt à coup d'épée, tantôt à coup de lance, tantôt à coups de couteau, tantôt à coups de pierre. En 1249 Bucolo di Monaldo entre chez une certaine Bruna qui était malade et essaye de l'étrangler [1]. Plinertino attaque Perusino di Panzo et le frappe avec une clef de métal, une épée et un couteau [2]. Un certain Blanduccio rencontre un ennemi dans le rues, le renverse à terre, le foule aux pieds et le blesse grièvement [3]. Girardino rencontre Bernardino de Crémone de nuit et le frappe à coups de couteau en pleine place publique [4]. En 1247 Salimbene di Baberio, de Faenza, est accusé d'avoir assailli un certain Andrea et sa femme Aldrude en pleine rue ; il les dévalise et menace de faire violence à la femme. Une seconde fois il rencontre le même Andrea, auquel il devait sans doute en vouloir, et l'ayant terrassé, le frappe cruellement [5]. En 1247 également Boncio, Bartuccio et Martinello, fils de Bernardino, Giovannello, fils de Bartuccio Angeli,

[1] B, fol. 34: « posuit manum ad gulam ipsius Brune occasione strangulandi ipsam, ex quibus percussionibus sanguis exivit per os [*ms:* hos] ipsius mulieris et per nasum, et putat mori ».

[2] C, fol. 109: « fecisse insultum contra ipsum in via publica in campo Sancti Petri et percussisse eum cum clave metalli, ense et cultello ».

[3] C, fol. 110: « Blandutius... denunciatus per Martinum de Castione, habitatorem civitatis Perusine, fecisse insultum manu armata contra ipsum in via publica et cepisse ipsum per capillos et projecisse ipsum in terram, dando ei calces, ita quod de guazatis et pugnis sanguis exivit ».

[4] C, fol. 135: « Girardinus de Gresso accusatus a Bernardino de Cremona quod injuriose et armata manu eum cultello vetito malicioso nocturno tempore fecit insultum contra eum in foro Comunis Perusii ante domum domini Maffei domini Jacobi judicis, et percussit eum cum cultello in capite, ita quod sanguis exivit ».

[5] C, fol. 135: « Salimbene Baberii qui fuit de Faventia actus ab Andrea et ab Aldruda ejus uxore violenter et injuriose fecisse insultum contra eos et super eos in via publica, volens agere cum dicta Aldruda, et derobasse eis de uno pario linteaminarum, ... et de uno cultello, et omnibus aliis rebus quas portabant. Item alia vice in via publica fecit insultum contra dictum Andream etc. ».

et Mercato, fils de Domenico, sont accusés par un certain Vermellio de l'avoir assailli à coups de couteau: Martinello le frappe à la tête avec une pierre, et tous le chassent tant et si bien qu'il se réfugie dans une maison voisine [1]. Rufinuccio d'Assise blesse au front Ogerio de Spolète d'un coup de couteau [2]. Un certain Gegarello, aidé de trois autres complices, attaque Giuseppe de Lisciano [3], tue son cheval et le blesse lui-même à coups de lance [4]. En 1251 le fils de Bartolo Solabelle est accusé par Bucarello di Pero d'avoir tué son père Pero à coups d'épée en pleine rue [5]. Masarone di Graziano et Balduccio di Valentino attaquent des marchands siennois, florentins et romains; ils volent son cheval à maître Orlando de Sienne [6]. Filippo di Corbello de Galera assassine Viduta, femme de Ventura di Vanni, pendant qu'elle est occupée à laver du linge, cache le cadavre dans le lavoir et dérobe deux pièces de toile [7]. En 1254 un certain Martino, aidé de ses fils et de plusieurs complices, attaque Bonavita, fils de Pietro Palcone, et son frère à coups de lance: le frère de Bonavita est tué [8]. En 1255 Comparuccio di Gili et un sien complice

[1] B, fol. 5 v°: « Boncius, Barthucius, Martinellus, filii Bernardini, Johannellus filius Barthucii Angeli, Mercatus filius Dominici, accusati a Vermellio de Coxano fecisse insultum in eum in via publica... cultellis acutis et lapidibus, et Martinellus ferivit ipsum de lapide in capite, ita quod sanguis exivit. Et etiam assaliverunt et cascaverunt ipsum usque in domum domini Johannis ».

[2] B, fol. 2.

[3] Lisciano, province de Pérouse.

[4] B, fol. 6 v°.

[5] A, fol. 49: « Barthulii Solabelle filius accusatus a Bucarello Peri quod de hoc mense in pertinentia abatie in via publica fecit insultum contra patrem suum Perum et percussit eum in capite duabus vicibus cum ense, et in manu sinistra et in humero, de quibus percussionibus mortuus est ».

[6] A, fol. 46 r°.

[7] A, fol. 55: « accusatus fuit per Venturam Johannis ipsum occidisse dominam Vidutam suam uxorem, et postmodum abscondit ipsam in gorgone aque, dum stabat ad abluendum pannos, de quibus pannis sportavit secum duas petias de panno lini ».

[8] A, fol. 71.

attaquent un certain Tolommeo armés d'épées, de masses d'armes et de lances [1]. En 1256 Blancaccio, fils d'Angelo Morgari de Spolète, est accusé d'avoir assailli maître Paul de Spolète et de l'avoir pris par les cheveux, puis une autre fois de lui avoir lancé du haut de la porte San Pietro une grosse pierre qui l'atteignit gravement au cou et à l'épaule [2]. L'accusé est condamné par défaut à payer vingt-cinq deniers pour l'aggression, dix livres pour le couteau interdit qu'il portait, cent sous pour avoir pris maître Paul par les cheveux, dix livres pour lui avoir jeté une pierre. Il devra payer ce ban ou amende dans les huit jours, faute de quoi il sera banni [3]. Les brigands attaquent à l'occasion les personnes ecclésiastiques: Bartolo, recteur de Campiano, est assailli de nuit dans son presbytère par cinq hommes armés qui le lient, le dépouillent de ses vêtements, l'emportent loin de sa maison et le frappent à coups de masse, de lance et d'épée. Il dévalisent sa maison et lui enlèvent son cheval [4]. Giordanello di Andrea et Filipuccio di Arnolfino vont jusqu'à attaquer et dévaliser le monastère de Saint Pancrace de Todi [5], en 1257.

[1] A, fol. 90 v°.

[2] C, fol. 98 v°: « Blancatius Angeli Morgari de Spoleto accusatus a magistro Paulo de Spoleto, quem dixit armata manu cum coltello vetito fecit insultum contra eum ad domum Bucetii (?) in qua habitat, et capiendo eum per capillos, idem accusatus ab eodem, quem dixit, cum staret ad laborandum in via publica ante dictam domum et juxta portam Sancti Petri, ascendit super ipsam portam et projecit contra eum unum magnum lapidem, et percussit eum cum ipso lapide in collo et in umero, ita quod sanguis exivit, volendo eum cum ipso lapide interficere ».

[3] *Ibid.*

[4] C, fol. 93: « omnes accusati a Bartholo, plebano plebis de Campiano, quos dixit cum quibusdam complicibus fecisse insultum contra eum armata manu cum cultellis, falcastris, ensibus, mazis, no[c]turno tempore contra eum et familiam suam apud dictam plebem de Campiano frangendo ostia domorum dicte ecclesie et intrando per vim dictas domos, ligando ipsum plebanum et spoliando ipsum omnibus pannis dorsi, et ducendo ipsum ligatum longe a dicta ecclesia in campo Johannis Gerardi, percutiendo dictum plebanum cum mazis, falcastris et ensibus ... etc. ».

[5] A, fol. 106.

Le chapitre des viols et des rapts n'est pas moins fourni que celui des attaques à main armée. En 1246 Jacopo di Vanni de Deruta est accusé par Peregrino di Berardo d'avoir forcé l'entrée de sa maison et pris par violence sa fille Claire [1].

La même année Buccarello di Gisle rentre à l'improviste dans la maison de Baccaro di Bacile, renverse sa femme Leta et menace de la prendre de force [2]. En 1250 Pietro de Castiglione [3] saisit Vanna, femme de Bonavere, du même lieu, alors qu'elle va aux champs, et la prend de force pareillement [4]. Accurolo di Girarduccio en 1252 essaye sans succès de violer une petite bergère qui faisait paître son troupeau [5]. Ermanuccio di Polo de Deruta prend par force Jacopona, près de Deruta: le tuteur et l'oncle de la jeune fille portent plainte contre lui [6]. Parfois les détails sont plus précis: c'est en présence du mari que Venutolo s'empare de la femme de Benvenuto di Rodolfo [7]. Les rapts sont peut-être encore plus nombreux: en 1246 Bonacolto Leoli enlève à Vanni di Ranuccio sa femme Blanche qu'il garde par force avec lui, ainsi qu'une belle tunique verte, un manteau de brunette ou drap teint, trois petits draps et deux

[1] C, fol. 11 v°: « accusatus a Peregrino Berardi accessisse nocturno tempore ad quamdam suam domum positam in castro Dirute, et cepisse filiam suam Claram injuriose, et per vim cognovisse eam carnaliter et corripuisse ejus virginitatem ».

[2] C, fol. 8 r°.

[3] Quel est ce Castiglione? Il y en a plusieurs dans les environs de Pérouse, entre lesquels il est impossible de décider.

[4] B, fol. 33 r°: « fecit insultum contra eam in via publica, et cepit eam per vim et cognovit eam carnaliter ».

[5] B, fol. 43 v°.

[6] B, fol. 48 v°: « quod ipse violenter capiens ipsam puellam et carnaliter eam cognoscens in districtu Derute, ...per vim et ea invita violavit virginitatem ipsius puelle ».

[7] B, fol. 135: « Venutolus Tute scriptus in banno... quia fuit accusatus a Benevenuto Rodulfi quia furtive et contra suam voluntatem intravit quamdam suam domum... et accessit ad lectum meum et uxoris mee, et nudus intravit illum, ut cognosceret uxorem meam Claram, et eam carnaliter cognovit ».

chemises [1]. Gualtiero Medici enlève sa femme à Vanni Perugini et la conserve avec lui contre tout droit [2]. De pareils faits se retrouvent à chaque page de nos registres.

Nous trouvons à côté de ces crimes d'autres délits de caractère moins dramatique. En 1256 un certain Ranerio est surpris sans feu par deux gardiens de nuit de la paroisse de San Donato à Pérouse après le troisième son de cloche [3]. Trois braconniers sont poursuivis en 1261 sur la plainte du procureur de l'évêque de Pérouse [4]. Les jeux de hasard dans les cabarets sont interdits : les tenanciers des tavernes et les joueurs sont pareillement poursuivis [5].

Lex faux témoins et les faussaires sont recherchés avec sévérité : en 1256 Valentino di Nobile et quatre autres personnes sont poursuivies pour faux témoignage porté contre une certaine Gaudenzia qu'ils avaient assurée être mariée [6]. Le notaire Recabene Favalis fabrique de toute pièce un faux testament [7] en 1259. Un autre notaire Bonaspe commet également un faux : on s'en aperçoit en comparant avec soin le document falsifié et un autre écrit de la main du notaire [8]. Un certain Piero de la paroisse de Santo Cri-

[1] C, fol. 13.

[2] B, fol. 2 v°.

[3] C, fol. 104 r° : « Ranerius... inventus... per custodes noctis de parochia Sancti Donati ire post tertium sonum campane sine igne ».

[4] A, fol. 182.

[5] C, fol. 104.

[6] C, fol. 95 : « Valentinus Nobilis, Ventura Johannis, Maetelda Johannis Nicole, Guido Paltonerii, Virolus Bonacursi, Vinctolus (?) Deotesalvi, cum predicti tulissent testimonium contra dominam gaudentem ad probandum quod ipsa contraxerat matrimonium... etc. ».

[7] A, fol. 136 v° : « Recabene Favalis notarius citatus fuit... occasione unius testamenti quod apparet confectum manu dicti notarii ».

[8] B, fol. 50 : « Qui viciavit et mutavit, seu viciari et mutari fecit singnum seu textum cujusdam publici instrumenti confecti sub singno Bartholomei notarii, exemplans aut exemplari faciens ipsum instrumentum, et apposuit ipsi instrumento seu apponi fecit signum dicti Bartholomei notarii, subscribens (*ms :* subscripbens) vel subscribi [*ms :* subscripbi] faciens nomine ejusdem Bartholomei videlicet quod idem ipse Bartholo-

stoforo paye un pain en fausse monnaie : il est poursuivi pour cette raison [1]. Gabriele du Borgo Sant'Antonio de Pérouse et Benvenuto, prêtre-chapelain de la Sainte-Trinité sont poursuivis comme faux monnayeurs [2]. En 1263 deux femmes de Pérouse sont accusées d'avoir souillé une fontaine de la ville [3].

Il était rigoureusement interdit d'exporter du blé hors des limites du territoire de Pérouse : en 1247 un habitant est surpris transportant du blé : il est poursuivi [4]. En 1256 un groupe de sept hommes et un autre de vingt sept hommes sont bannis pour ce motif [5].

Des fonctionnaires se révèlent parfois infidèles : Guglielmo di Polo, baile de la commune de Pérouse, laisse échapper un Florentin accusé de vol en 1253 [6]. Un autre baile se laisse corrompre et pro-

meus idem instrumentum scripserat, et quod ipse Bonaspes falsum commiserit apparuit manifeste ex comparatione litterarum, quia habitis pluribus instrumentis, abbreviaturis scriptis manu supradicti Bartholomei et quibusdam etiam veris instrumentis scriptis manu propria dicti Bonaspei, et collatione facta litterarum, abbreviaturarum, instrumentorum ipsorum Bartholomei et Bonaspei ad litteras instrumenti predicti, quod ipse Bonaspes scripsit vel scribi fecit littere abbreviaturarum et instrumentorum dicti Bartholomei nullatim simulabantur cum suntis predicti instrumenti, nec etiam littere verorum instrumentorum predicti Bonaspei illis ejusdem instrumenti bene similes videbantur, sed majorem aptitudinem et convenientiam habebant cum ipsis litteris dicti instrumenti, quam littere instrumentorum et abbreviaturarum dicti Bartholomei ».

[1] B, fol. 46.

[2] B, fol. 172 r° : « faciebant monetam falsam et alchimiam ».

[3] B, fol. 134 : « quia fuerunt accusate a Benevenuto Alberti de parocchia Sancti Angeli quod invenerunt predictam Meliorem projicientem turpitudinem in fontem novum Sancti Francisci et invenerunt Claram dictam aperientem unum ventrem bestie ante fontem Baligarii ».

[4] B, fol. 13 : « cum inventus esset tempore nocturno, nocte pret[e]rita, per custodes noctis conducere bladum extra civitatem Perusii contra firmam statuti et bannorum positorum per potestatem ».

[5] C, fol. 106, fol. 107 : « extraxisse et exportasse bladum de comitatu Perusii contra reformationem consilii ». Cf. B, fol. 92, 93 r°, 173 r°, etc.

[6] B, fol. 48 r° : « cum ipsi datus esset quidam forensis Fiorentinus in custodiam, qui forensis detectus fuerat occasione furti, quem dicebatur commisisse, ... idem Gullielmus ex sua negligentia dimiserit dictum forensem aufugere et evadere ».

met à un prisonnier de le laisser sortir de prison [1]. En 1251 seize hommes sont bannis pour avoir abandonné le château qu'ils étaient tenus par leur serment de garder, et pour avoir commis cet abandon de poste sans la permission des capitaines [2].

L'époque de nos registres fut, comme on sait, marquée par les luttes opiniâtres que se livrèrent dans ce que nous appelons l'Ombrie, le Saint-Siège et l'Empire. Nous retrouvons dans nos registres la trace de ces luttes. Pérouse tenait pour le pape. En 1247 maitre Gentile di Bernardino de Montone, Stefano di Pero, Bentevene di Raniero et six autres habitants sont poursuivis : après avoir pris le parti du Saint-Siège et s'être engagés par devant le podestat à ne pas quitter la cité, ils en sont sortis et ont rejoint le parti ennemi qui menaçait alors Pérouse [3]. Ils seront bannis s'ils ne payent chacun mille livres [4]. En 1251 un ancien curé maître Gentile, assisté de maître Jean de Cortone et d'Orlando, son frère, et d'un certain Raniero di Barone, commet toute une série de méfaits: c'est d'abord le pillage en règle d'une église dont il enlève le trésor, les livres et les parements d'autel. C'est ensuite l'exportation d'une quantité de blé hors des limites permises. De plus ces quatre hommes servent d'espions aux ennemis de la cité, qu'ils tiennent au courant de ce qui se passe à Pérouse. Pour finir ils contribuent à livrer à l'ennemi le château de Vernazzano [5]. En 1258 Rinaldo fils de Gili Gualteri

[1] B, fol. 174: « promiserat quemdam captivum de carcere liberari pro una quantitate pecunie ».

[2] A, fol. 51.

[3] B, fol. 18: « quia cum de voluntate sua venissent ad fidem Ecclesie et amorem Comunis Perusii, et impositum et preceptum esset eisdem per potestatem Perusii ut starent in civitate Perusii et se de civitate nullo modo separarent sine licentia potestatis, et ipsi sine licentia potestatis exierunt de civitate et malo modo et iverunt ad partem inimicorum.

[4] C, fol. 26.

[5] A, fol. 52: « et quod extraxerunt et extrahi fecerunt bladum extra discrictum Perusii, deportando ad partes inimicorum, et quod Perusium

et Bonifazio son fils livrent une forteresse ou *Rocca* qu'ils sont chargée de défendre aux hommes de Gubbio, alors ennemis des gens de Pérouse [1]. En 1247 une véritable conspiration livra au parti gibelin le château de Casa Castaldi, près de Pérouse: Monaldo di Ripolino, aidé de ses deux fils, de ses trois serviteurs et de plus de plusieurs complices, s'empara de Contenaccio qui faisait partie de la petite garnison du château et le traîna, non sans l'avoir cruellement maltraité, jusqu'au château de Giomisci près de Gubbio. Après quoi Contenaccio fut ramené à Casa Castaldi, où les conjurés, entrés par trahison, massacrèrent Ventura, fils de Giovanni Oliveri, qui tenait le château pour le Saint-Siège et la commune de Pérouse. Le château fut ensuite soumis à un pillage en règle. Giovanni di Berardello, ses fils et des complices en avaient ouvert l'accès. Près de quarante personnes se trouvèrent compromises dans cette affaire [2].

et ejus districtum ut exploratores sepius venerunt, et ad inimicos nova retulerunt in prejudicium comunis et hominum Perusii, et quod operam et consilium prestiterunt quod castrum Vernaczani daretur inimicis Ecclesie et comunis Perusii, et dicte proditionis participes extiterunt ».

[1] B, fol. 104: « tradiderunt rocham predictam comuni Eugubii, inimico comunis Perusii, quam ipsi tenebant pro comuni Perusii ». Parfois l'objet livré était de moins de valeur: Angelo, écuyer de maître Guidalotti, juge, étant chargé de conduire le cheval de son maître à l'abreuvoir, le mena à l'ennemi (A, fol. 2: « duxerat ipsum ad partem inimicorum Perusii sub forma tradimenti »).

[2] B, fol. 22 v°: « qui omnes predicti accusati... quod predicti omnes cum ipsi custodirent castrum Casacastaldii ad reverentiam Ecclesie Romane et servitium comunis Perusii, tanquam proditores Ecclesie Romane et comunis Perusii, ad dictum castrum contra se Contenacium insultum fecerunt, et ceperunt, et percusserunt eum spata, clava, baculis atque cultellis, et duxerunt eum captum ad castrum Glomisi, et ibidem eum captum detinuerunt, et postea reduxerunt eum captum ad ipsum castrum Casacastaldi, et ibidem interfecerunt Venturam Johannis Oliverii, custodientem castrum predictum ad honorem et reverentiam Ecclesie Romane et comunis predicti, et intraverunt domum dicti Contenacii et asportaverunt vel asportari fecerunt massaritia et res quas habebat in dicta domo, et tractatum consilium fecerunt tradendi castrum predictum, ... et

Telles sont les causes principales dont on retrouve la trace dans ces *Registra bannitorum*. Tels qu'ils sont ils nous ont paru mériter une brève étude et fournir une contribution intéressante à l'histoire des mœurs dans l'Italie du XIII[e] siècle.

JEAN MARX.

violenter intraverunt castrum predictum et in ipso castro et de rebus existentibus in dicto castro eos expoliaverunt ». Cf. fol. 23: « omnes predicti accusati... quod ipsi prodiderunt eos et castrum predictum a predictis Munaldo et aliis prenominatis ad predicta facienda et committenda prestiterunt consilium et juvamen et ob id requisiti fuerunt etc. ».

LES JARDINS D'ÉPAPHRODITE

(Pl. II)

Il y avait à Rome, à la fin du I^er^ siècle de notre ère, des jardins qui portaient le nom de *horti Epaphroditiani*. C'est ce que nous apprend Frontin, dans son traité sur les acqueducs de Rome [1]. Son témoignage nous permet aussi de connaître l'emplacement de ces jardins : ils étaient sur la partie Est de l'Esquilin, entre la *Porta Praenestina* et les *horti Pallantiani* [2]. Dans cette région même [3], on a trouvé, en 1913, l'inscription suivante :

.....*A*VG · L · EPAPHRODIT*o*...
apparitori? *Cae*SARVM · VIATORI · TRIBVNIC*io*...
..... *hastis p*VRIS · CORONIS · AVREIS · DONA*to*..

Les lettres sont grandes [4] et soigneusement gravées. La pierre est un énorme bloc de marbre blanc : elle représente la partie centrale d'une dédicace qui ornait, selon toute vraisemblance, un monument funéraire. Ce monument ne pouvait être très éloigné de l'endroit où a été trouvé le bloc de marbre, qui était utilisé comme seuil de porte dans une construction de basse époque [5].

[1] *De Aquae Ductibus*, 68.

[2] Cf. L. Homo, *Lexique de Topographie Romaine*.

[3] Plus précisément à l'angle du *Viale Principessa Margherita* et de la *Via Pietro Micca*, en face de la belle ruine romaine comme longtemps sous le nom de temple de *Minerva Medica*, aujourd'hui considérée comme un *nymphaeum* bâti par l'empereur Gallien.

[4] Elles mesurent 0^m^,23 à la première ligne, 0,18 à la seconde, 0,14 à la troisième.

[5] Cf. *Notizie degli Scavi*, 1913, p. 466.

Il n'y a point de doute que le personnage désigné par l'inscription ne soit le propriétaire des *horti Epaphroditiani*. Mais qui était cet Epaphrodite? De tout temps, on a pensé au plus connu des affranchis de ce nom, à un Epaphrodite qui fut procurateur *a libellis* sous Néron et sous Domitien [1]; également célèbre pour avoir aidé son premier maître à se donner la mort dans la villa de Phaon, et pour avoir eu parmi ses esclaves un Grec qui s'appelait Epictète.

Notre inscription confirme-t-elle ou infirme-t-elle la désignation de ce personnage comme possesseur des jardins d'Epaphrodite?

Par la forme des lettres, l'inscription appartient, comme on peut s'en rendre compte en examinant la photographie de la planche II [2], aux dernières années du I^er^ siècle. Celà coincide exactement avec la date où mourut l'affranchi de Néron, qui fut condamné à mort par Domitien en 95.

Mais l'étude du texte-même nous donnera mieux que cette simple vraisemblance. Il y a à la troisième ligne une mention fort singulière: c'est celle des dons militaires qui furent décernés à cet affranchi. Nous savons par les inscriptions qu'un centurion obtenait difficilement l'honneur d'une seule *hasta pura* et d'une seule couronne d'or. Et voici qu'un affranchi est gratifié de plusieurs décorations de ce genre! On comprend que M. Mancini, qui a publié cette inscription dans les *Notizie degli Scavi*, ait supposé, pour expliquer cette anomalie, qu'Epaphrodite avait été admis dans l'ordre équestre. Mais la façon même dont l'inscription est rédigée rend cette hypothèse impossible. Les rares affranchis qui sont devenus chevaliers sous les Césars ne se donnent plus, sur les inscriptions, comme affranchis: le plus souvent même, ils changent leur nom d'esclave pour un *cognomen* plus honorable, et mentionnent la tribu

[1] Suétone, *Néron*, 49; *Domitien*, 14.

[2] Nous devons cette photographie à l'extrême obligeance de M. Pasqui, le distingué Directeur des fouilles du Latium.

dans laquelle ils sont inscrits [1]. *Aug. l. Epaphroditus* ne peut pas être un chevalier romain [2].

Il faut donc admettre ce double scandale, d'un affranchi gratifié de décorations militaires alors que ses pareils étaient régulièrement exclus des légions, et gratifié des décorations les plus hautes, celles qui étaient réservées d'ordinaire à des officiers de rang équestre.

C'est ici que nous devons nous souvenir d'une indication de Suidas, qui désigne Epaphrodite comme garde du corps de Néron : τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως Νέρωνος [3]. On avait jusqu'à présent négligé ce témoignage du lexicographe grec, préférant, à juste titre, celui de Suétone, qui attribue à Epaphrodite les fonctions de procurateur *a libellis*. Mais, si on le rapproche de notre inscription, le passage de Suidas prend une valeur nouvelle, et, du même coup, le sens de l'inscription s'éclaire. L'attribution des dons militaires qu'elle mentionne à un garde du corps de l'empereur reste quelque chose de fort surprenant; mais ce l'est déjà bien moins que s'il s'agissait d'un fonctionnaire purement civil. Et si maintenant l'on songe à la personnalité de l'empereur en question, l'étonnement diminue encore: on conçoit que Néron ait conféré à un affranchi spécialement chargé de veiller sur ses jours précieux, à la suite de quelque éminent service, des honneurs exorbitants: la dé-

[1] Cf. *C. I. L.*, VI, 1838, 1851; *Notizie degli Scavi*, 1888, p. 236.

[2] Cf. *C. I. L.*, VI, 1598. Une inscription incomplète présente un personnage qui fut *a cubiculo* de L. Caesar (fils adoptif d'Hadrien), et reçut une *hasta pura*, un *vexillum*, une couronne murale. Aurait-on là un autre exemple d'un affranchi gratifié de dons militaires? D'après les fonctions dont fut investi le personnage, il est plus vraisemblable de supposer, comme l'a fait Henzen, qu'"il avait été admis dans l'ordre équestre. Mais alors il ne faut pas restituer à la première ligne: *L. Aurelius L. Caesaris l. Nicomedes*. Nicomède, devenu chevalier, dut renoncer à s'appeler Nicomède et à se dire *libertus*.

[3] Suidas, *Lexicon*, Ἐπαφρᾶς.

dicace à Epaphrodite ne fait qu'ajouter une fantaisie de plus au nombre des caprices de Néron dont l'histoire se souvient.

Il y a lieu de penser, du reste, qu'Epaphrodite n'était pas enrégimenté dans cette troupe de *corporis custodes,* presque toute entière composée de Germains, et qui comptait plus d'esclaves que d'affranchis. Il devait avoir une mission particulière et secrète, des attributions extraordinaires, inventées peut-être par Néron, dont le titre exact nous est inconnu, et que Suidas traduit par l'expression « garde du corps ». Il s'acquittait de ce rôle de confiance en même temps que de sa fonction officielle, qui était celle de procurateur *a libellis.* Dès lors on comprend que Suétone n'ait mentionné que la charge régulière. On comprend mieux, en même temps, certains détails du récit que cet historien nous a laissé de la mort du prince. Epaphrodite fut l'un des quatre fidèles qui l'accompagnèrent dans sa fuite, et, parmi ces quatre, ce fut lui qui aida Néron à s'enfoncer un poignard dans la gorge : après avoir longtemps préservé la vie de son maître, il l'aidait à fuir par la mort une mort pire.

Un autre moment tragique de l'histoire de Néron, celui de la conspiration pisonienne, s'éclaire à la faveur de cette nouvelle donnée. Tacite raconte [1] que lorsque Milichus, esclave de Scaevinus, se présenta à la porte des *horti Serviliani* pour dénoncer les projets de son maître, il fut amené par les portiers devant Epaphrodite. Nous comprenons maintenant qu'apportant des nouvelles qui intéressaient la sûreté du prince, il ait été déféré à celui qui avait particulière mission de veiller sur elle. Epaphrodite sut reconnaître l'importance des déclarations de l'esclave, et le mena devant Néron. Bientôt les conjurés étaient arrêtés, et on se livrait à une répression terrible. Nous savons par Tacite [2] que l'empereur fut aussi magnifique dans la récompense que cruel dans le châtiment: entre autres,

[1] Tacite, *Annales*, XV, 55.
[2] *Ibid.*, 72.

Tigellin, « homme de naissance obscure » [1], devenu préfet du prétoire par la faveur de Néron, reçut les ornements du triomphe, et non seulement une statue triomphale lui fut érigée sur le Forum, mais il eut son image dans le palais-même du prince. Il est permis de penser qu'à cette distribution de récompenses extraordinaires Epaphrodite eut sa part, et que c'est précisément son rôle dans la découverte du complot de 55 qui lui valut les couronnes d'or et les lances.

Aussi bien, et pour finir, la première ligne de l'inscription doit-elle à notre sens, se compléter comme suit:

*Ti. Claudio A*VG · L · EPAPHRODIT*o a libellis*

L. A. Constans.

[1] Tacite, *Histoires,* I, 72.

PIERRE BOURDON

1880-1915

La mort tragique de Pierre Bourdon affligera profondément tous ceux qui ont connu cet excellent travailleur, dont les recherches dans les archives italiennes et françaises avaient été si fructueuses et les premières publications si justement remarquées. Il disparaît à trente-quatre ans, avant d'avoir pu mettre la dernière main au grand ouvrage qui devait être sa thèse de doctorat et qui lui aurait assuré une place éminente parmi les spécialistes de l'histoire religieuse.

Pierre Bourdon était né à Issoudun le 5 avril 1880. Il fit de brillantes études secondaires dans les différentes villes où son père, receveur particulier des finances, fut appelé à résider. Elève tour à tour du lycée de Coutances, du collège de Bernay, du collège Stanislas à Paris, il se signalait surtout par son goût très vif pour les études historiques : de bonne heure sa vocation s'est affirmée. En 1898 il obtint au Concours Général des lycées de Paris le premier prix d'histoire (rhétorique, vétérans), qui lui valut la faveur de prendre part à l'excursion des lauréats du Concours en Russie et en Sibérie. Ce beau succès justifiait les notes flatteuses inscrites l'année précédente sur son livret scolaire par son professeur d'histoire en classe de philosophie, M. H. Gaillard, qui louait son « savoir approfondi » et « son travail personnel » : jusqu'à son dernier jour c'est par les mêmes qualités qu'il devait s'imposer à l'attention et à l'estime des érudits.

Elève de la Faculté des Lettres de Paris et de l'Ecole des Hautes-Etudes, il fut reçu agrégé d'histoire en 1905. Dès l'année 1902 il avait passé trois semaines à Rome, pour la préparation du mémoire qui lui mérita, quelques mois plus tard, le titre de diplomé d'études supérieures, avec la mention très honorable. Il y revint au cours de l'année 1905-1906 en mission, puis, de 1906 à 1908, comme membre de l'Ecole Française, au lendemain de son mariage avec la fille d'un ancien normalien, professeur agrégé dans un lycée de Paris, mort prématurément en 1887, M. Ginovez. A son retour d'Italie il fut nommé en 1908 professeur délégué au collège Sainte-Barbe à Paris, en 1909 professeur au lycée Malherbe à Caen. Son séjour en Normandie commença sous les plus heureux auspices. Il s'était réjoui de rentrer dans cette province qu'il avait habitée jadis et à laquelle l'attachaient des relations de famille. Il passait ses vacances aux environs de Coutances. Pendant l'année scolaire il partageait son temps entre sa classe, sa thèse et son foyer, qu'égayaient les jeux de ses deux enfants. Il fréquentait assidument la Bibliothèque universitaire et mettait à contribution le plus souvent possible les bibliothèques et les archives parisiennes. Impatient de compléter sa documentation, il se décida à prendre un congé en 1913-1914; un dernier voyage le conduisit encore une fois à Florence, à Rome, à Venise, à Padoue, à Vérone et dans les villes de France où siégeaient les anciens Parlements. Survint la guerre. Frère d'officier, Pierre Bourdon voulut lui aussi porter les armes et demanda à s'engager; il avait malheureusement un cas de réforme qui ne permit pas d'accepter ses services et le regret qu'il en ressentit l'affecta douloureusement. Sa santé s'altéra, au point de le contraindre à faire renouveler son congé. Après quelques mois de repos, au moment de partir pour Paris, où il comptait se remettre plus vite, il est tombé, le 7 janvier 1915, dans la gare de Caen, victime d'un accident banal et terrible.

Le premier travail scientifique de Pierre Bourdon est le mémoire qu'il a présenté à la Sorbonne en 1902 sur *Le Concordat de 1516*. Cinq ans plus tard le même sujet était mis au concours par l'Académie des Sciences morales et politiques pour le prix du Budget (Histoire); le manuscrit de Bourdon fut classé le premier et obtint une récompense de 1500 francs; le rapporteur du concours, M. Georges Picot, félicitait l'auteur de l'étendue et du succès de ses recherches: « Il a mis la main sur des documents qui lui ont permis de jeter une lumière nouvelle sur ce qui s'est passé entre les représentants du pape et du roi... il donne sur les négociations des indications originales que l'histoire ne connaissait pas » [1]. Le mémoire adressé par Bourdon à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pendant sa seconde année d'Ecole de Rome est une *Etude sur le régime de la Pragmatique Sanction d'après les registres d'Eugène IV*: en le rédigeant il ne s'éloignait pas du domaine qu'il s'était tout d'abord assigné; c'est l'examen des conditions dans lesquelles fut appliquée la Pragmatique de 1438 qui explique la genèse du Concordat de 1516. Le rapporteur des travaux de l'Ecole, M. Haussoullier, appréciait très favorablement les trouvailles de Bourdon et notait « ses remarquables qualités de patience, d'érudition, de critique et de méthode, l'importance et la précision des résultats auxquels il est parvenu » [2]. La thèse de doctorat à laquelle Bourdon, pendant ses dernières années, consacrait le meilleur de son temps, reprenait en les fondant l'un avec l'autre, en les développant et en les complétant, les deux mémoires de la Sorbonne et de l'Ecole de Rome; elle portait spécialement sur les origines du Concordat. Les matériaux du livre étaient entièrement réunis, une partie du texte déjà prêt. Ce grand effort ne

[1] *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales*, 1907, II, p. 491-494.

[2] *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 560-563.

sera pas perdu : la famille et les amis de Pierre Bourdon éditeront pieusement ses *Reliquiae*.

Absorbé par sa thèse et par les devoirs de son enseignement, auquel il se dévouait sans compter, les articles qu'il a donnés aux revues savantes sont en petit nombre, mais il n'en est aucun qui ne présente un vif intérêt et qui n'ait pour point de départ une découverte personnelle.

Quelques-uns, qui ont paru dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome,* se rapportent, comme la thèse projetée, à l'histoire religieuse des XV^e^ et XVI^e^ siècles : Bourdon nous montre, d'après des pièces d'archives qu'il avait retrouvées au Vatican, à quels conflits donna lieu en Artois l'application du Concordat de François I^er^, qui contredisait les stipulations d'un Indult de Charles-Quint ; il établit que le traité manuscrit *Del governo del Regno di Francia*, conservé à la Bibliothèque Vaticane et attribué à Lodovico Canossa, n'est en réalité qu'une traduction anonyme de celui de Claude de Seyssel, *La grand Monarchie de France ;* il publie, d'après un manuscrit Barberini de la Vaticane, une règle de la chancellerie de Pie II — le seul texte de cette nature que l'on connaisse jusqu'à présent pour ce pontificat — au sujet de l'abrogation de la Pragmatique. Une série de comptes-rendus critiques dans la *Revue historique* et *Le Moyen âge*, parfois très détaillés, toujours très précis et très sagaces, portent sur de récents ouvrages qui traitent des destinées et des institutions de la Papauté aux mêmes époques ; jamais ils n'entraînaient Bourdon trop loin de sa thèse.

Il aimait passionnément Rome et dans Rome même la noble demeure qui abrite l'Ambassade de France et l'Ecole Française. Il lui semblait qu'il s'acquittait d'une dette personnelle de reconnaissance en éclaircissant l'histoire de ce palais Farnèse où il avait passé tant d'heures studieuses et ressenti ses plus grandes joies d'érudit. Il accompagna d'une notice très documentée le relevé, fait par M. Hulot, d'un beau plafond en bois sculpté du second étage,

que des revêtements de papier avaient caché jusqu'en 1900 à tous les regards. Il fut heureux surtout de rencontrer dans l'*Archivio di Stato* de Parme un inventaire, daté de 1653, de la bibliothèque et du mobilier du palais Farnèse. Avec la collaboration d'un de ses camarades d'Ecole, appartenant à la promotion suivante, M. Robert Laurent-Vibert, il entreprit d'identifier les salles qu'énumère ce curieux document et les œuvres d'art, aujourd'hui dispersées ou perdues, que l'on y voyait alors, reconstituant ainsi par la pensée l'aspect intérieur de l'édifice au XVII[e] siècle, dans tout l'éclat de sa riche décoration. Les *Mélanges* ont eu, comme de juste, la primeur de cette minutieuse enquête, dont les résultats généraux sont exposés d'autre part, pour un public plus étendu, dans un article de la *Revue de Paris*. Appelé en 1910 à faire une conférence devant la Société des Amis de l'Université de Caen, c'est du palais Farnèse que Pierre Bourdon entretint ses auditeurs ; il restait fidèle à ses chers souvenirs de Rome.

Cependant, sans sortir de l'histoire religieuse où il entendait se spécialiser, la Normandie elle-même semblait devoir lui ouvrir un nouveau champ d'études. Lodovico Canossa, né à Vérone, familier de la Cour d'Urbin, mis en scène par Castiglione dans son *Courtisan*, nonce du pape Léon X auprès de François I[er] lors de la négociation du Concordat, évêque de Bayeux de 1516 à 1531, le ramena à sa suite d'Italie en France. Dès 1907, Bourdon avait rendu compte dans le *Bulletin italien* d'un livre de Mme Miglioranzi sur ce prélat humaniste et diplomate. L'année suivante, il lui ôtait la paternité du traité *Del governo del Regno di Francia*. En 1911, au Congrès des Sociétés Savantes tenu à Caen, il donna lecture de *Nouvelles recherches sur Lodovico Canossa évêque de Bayeux*, qui furent imprimées dans le *Bulletin historique et philologique* : d'après les archives du Vatican et de Vérone, rapprochées des sources locales, il racontait, avec son habituelle rigueur, l'épiscopat normand de Canossa, ses démêlés avec le chapitre et la po-

pulation de Bayeux, ses efforts pour grouper autour de lui des lettrés italiens et français ouverts aux idées de la Renaissance. La même année, au Congrès du Millénaire normand, il fit une communication sur un sujet analogue : le voyage d'un autre italien, le cardinal Louis d'Aragon, en Normandie au début du XVI[e] siècle. Avec sa communication de 1912, restée inédite, à l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Caen, nous revenons encore à sa thèse : « L'application de la Pragmatique dans l'abbaye normande du Mont Saint-Michel ».

Sauf dans ses articles sur le palais Farnèse, qui furent pour lui un intermède et un délassement, Pierre Bourdon ne perdait jamais de vue ces deux grands actes, Pragmatique et Concordat, dont il s'était constitué l'historien et auxquels il voulait élever un vaste et solide monument. Sa tâche a été brutalement interrompue par la mort trop prompte. Il lui restera l'honneur de l'avoir tentée, avec toutes les ressources de la science la plus avertie et de la méthode la plus scrupuleuse. Le jour où les chapitres qu'il avait achevés seront livrés à l'impression, accompagnés de tout leur cortège de preuves, on verra sur quelle base inébranlable devait reposer son livre et de quelle masse de textes et de faits nouveaux il aurait enrichi l'histoire de l'Eglise de France et de ses rapports avec la Papauté.

BIBLIOGRAPHIE

1° *Le Concordat de 1516; négociation; réception en France (1515-1519)*, dans les *Positions des mémoires présentés à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris pour l'obtention du diplôme d'études supérieures (Histoire et Géographie), session de juin 1902*, Paris, 1902, p. 6-15.

2° *L'art roman*, dans la collection *Bibliothèque, office et musée de l'enseignement public (Musée pédagogique), service des projections lumineuses, notices sur les vues*, Melun, 1905.

3° *Le Concordat de François Ier et l'Indult de Charles-Quint, leur conflit en Artois, 1518-1531*, dans les *Melanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole Française de Rome*, 1906, p. 143-166.

4° *Un plafond du palais Farnèse*, même revue, 1907, p. 1-22 et pl. I-IV (par J. Hulot, architecte, pensionnaire de la Villa Médicis).

5° *La « grand Monarchie de France » de Claude de Seyssel et sa traduction en italien*, même revue, 1908, p. 3-29.

6° *L'abrogation de la Pragmatique et les règles de la chancellerie de Pie II*, même revue, 1908, p. 207-224.

7° En collaboration avec R. Laurent-Vibert, *Le palais Farnèse d'après l'inventaire 1653*, même revue, 1909, p. 145-198 et pl. XVI-XIX.

8° *Nouvelles recherches sur Lodovico Canossa, évêque de Bayeux (1516-1531)*, dans le *Bulletin historique et philologique*, 1911, p. 260-301.

9° En collaboration avec R. Laurent-Vibert, *Le palais Farnèse*, dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1912, p. 161-173.

10° *Le voyage du cardinal italien Louis d'Aragon en Normandie en 1517*, dans les Comptes-rendus du *Congrès du Millénaire de la Normandie*, Rome, 1912, I, p. 260-288.

Comptes-rendus critiques :

1° Mme Corinna Miglioranzi, *Lodovico di Canossa, ricerche storiche con documenti inediti*, Città di Castello, 1907, dans le *Bulletin italien*, 1907, p. 356-360.

2° L. Pastor, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, IV, Fribourg en Brisgau, 1906-1907, dans la *Revue historique*, mars-avril 1908, p. 418-423.

3° Em. Göller, *Die päpstliche Pönitentiarie von ihrem Ursprung bis zu ihrer Umgestaltung unter Pius V*, Rome, 1907, même revue, janvier-février 1909, p. 189-191.

4° et 5° J. Thomas, *Le Concordat de 1516*, Paris, 1910, même revue, mai-juin 1911, p. 172-177, et *Réponse à l'abbé Jules Thomas*, même revue, septembre-octobre 1911, p. 155-156.

6° L. Celier, *Les Dataires du XV^e^ siècle et les origines de la Daterie apostolique*, Paris, 1910, dans *Le moyen âge*, 1911, p. 322-326.

7° G. Mollat, *Les Papes d'Avignon (1305-1378)*, Paris, 1912, même revue, 1912, p. 440-442.

8° K. H. Schäfer, *Die Ausgaben der apostolischen Kammer unter Johann XXII nebst den Jahresbilanzen von 1316-1375*, Paderborn, 1911, même revue, 1913, p. 56-59.

9° K. H. Schäfer, *Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien wöhrend des XIV. Jahrhunderts, I*, Paderborn, 1911, même revue, 1913, p. 60.

10° A. Clergeac, *La Curie et les bénéficiers consistoriaux, étude sur les communs et menus services (1300-1600)*, Paris, 1911, même revue, 1913, p. 139-145.

Maurice Besnier.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Catheriniana, par R. Fawtier 3

Pour l'édition de S. Jean Chrysostome Λόγοι κατὰ Ἰουδαίων et de Théodoret Ὑπόμνημα εἰς τὸν Δανιήλ, par L. Canet 97

Documents sur le capitaine Jules Mazarin, par H. Coville . . . 201

Sul soggiorno del maresciallo Boucicaut in Piemonte dopo la ribellione di Genova, par F. Cognasso (pl. I) 235

Inscriptions de Gigthis (Tunisie), par L. A. Constans 267

Le portrait de Virgile et les sept premiers vers de l'Énéide, par J. Martin 287

Notes sur la topographie de Rome au moyen-âge. — XII. Vaticana (*suite*), par L. Duchesne 307

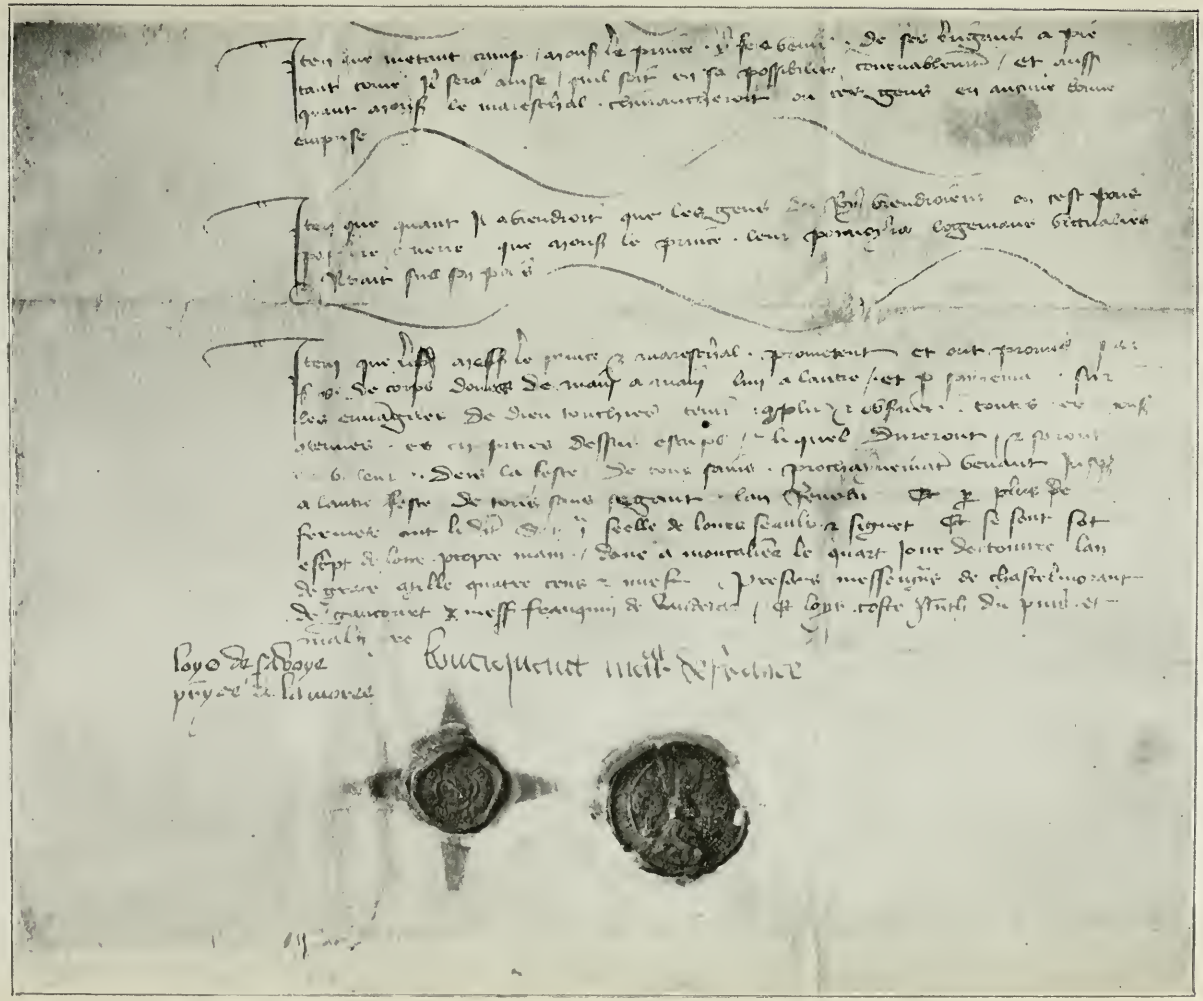
L'iscrizione di Claudio Callisto nel cimitero di Domitilla. — Contributo alla storia della professione e della coltura letteraria cristiana nel secolo V, par G. Schneider Graziosi 357

Les registres de bannis à Pérouse au XIII^e^ siècle, par J. Marx . 369

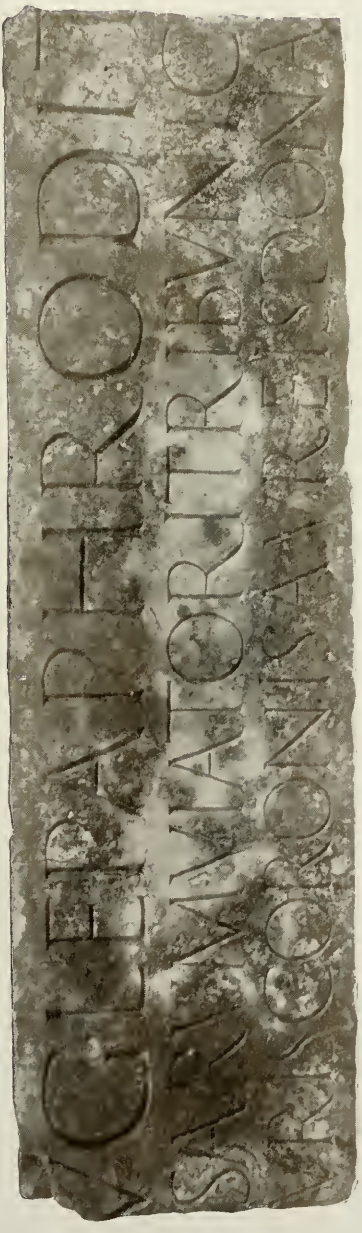
Les jardins d'Épaphrodite, par L. A. Constans (pl. II) 383

Pierre Bourdon (1880-1915), par M. Besnier 389

Planches. — I. Patti d'alleanza fra Ludovico di Savoia ed il maresciallo Boucicaut (1409). — II. Inscription trouvée en 1913 sur l'Esquilin.



Patti d'alleanza fra Ludovico di Savoia ed il maresciallo Boucicaut (1409).



Inscription trouvée en 1913 sur l'Esquilin.

D
111
E4
t.34

École française de Rome
Mélanges d'archéologie
et d'histoire

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY